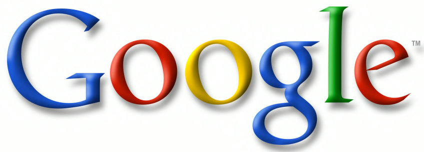
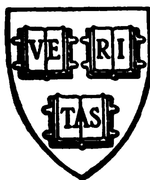



VE RI
TAS

LES ŒVVRES

DE MONSIEVR

DE VOITVRE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

LES ŒVVRES

DE MONSIEVR

DE VOITVRE

NOVVELLE ÉDITION,

REVEVE ET CORRIGÉE,

AVGMENTÉE DE LA VIE DE L'AVTHEVR,

DE NOTES ET DE PIÈCES INÉDITES,

PAR

AMÉDÉE ROVX,

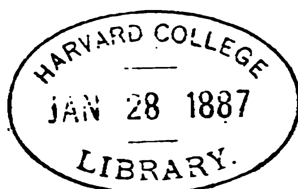
ADVOCAT AV PRÉSIDIAL D'YSSOIRE.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

M DCCC LVI.


HARVARD COLLEGE
JAN 28 1887
LIBRARY.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEVR

LE PRINCE DE CONDÉ,

PREMIER PRINCE DU SANG,

PAIR, ET GRAND MAISTRE DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Ce n'est pas un présent que ie viens faire à Vostre Altesse; c'est une juste restitution de ce qui luy appartient, et la part qu'Elle a dans ce Recueïl est si grande que, sans la despoüiller de son bien, ie n'aurois pû l'offrir à aucun autre. Mais quoy que par cette consideration et par beaucoup d'autres encore, i'aye esté particulierement obligé de rendre à Vostre Altesse ce premier de tous mes hommages; ie la supplie très-humblement de croire que c'est autant par inclination que par devoir que ie me suis porté à venir reuerer en sa personne, la valeur la plus éclatante de nos iours. C'est à cette inclination, MONSEIGNEUR, que ie me sens le veritable heritier de mon Oncle; et sans doute

que de la proximité de son sang si passionné pour toute vostre Maison, me vient cette pente naturelle que i'ay à regarder auec autant de respect que d'amour, la Gloire de vos heroïques Actions. Ie pourrois bien, pour marques de l'admiration auec laquelle ie les considere, et de l'estime que i'en fais, entreprendre d'en mettre icy quelqu'une en son iour par mes paroles : Mais ie tiens qu'il n'appartenoit qu'à l'unique plume de Voiture de s'en acquitter de bonne grace, non plus qu'au pinceau d'Apelle de faire le Portrait d'Alexandre. C'est à la hardiesse de ses traits, et non pas à la foiblesse des miens, qu'il est permis de toucher une si noble peinture. Et ie ne croiray rien faire contre l'honneur de Vostre Altesse si ie n'ose y mettre la main, et si à la teste d'un Livre qui est riche de ces belles esbauches de vostre Gloire, et des Eloges de vos Triomphes et de vos Trophées, ie n'ay pas l'audace d'encherir sur tant de rares Images de vostre Vertu. Il me suffira donc, MONSEIGNEVR, d'employer ce peu de lignes à vous supplier tres-humblement de ne point refuser à ces Ouvrages une protection si assurée que la vostre; D'agréer le Recuëil que i'en ay fait, pour la satisfaction de Vostre Altesse et de toute la Cour; De recevoir de bon œil l'offrande que ie luy en viens faire, et de croire que si le Nepueu ne participe en autre chose aux bonnes qualitez d'un Oncle, que vous auez honoré de quelque estime, il le fait pour le moins dans la passion avec laquelle il est,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le très-humble, et très-obeissant seruiteur,

E. Martin DE PINCHESNES.

AVIS

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Ce n'est point une simple réimpression que nous offrons au public ; c'est la première édition fidèle et complète des œuvres de Voiture.

Peu de livres ont eu à l'origine un succès comparable à celui des lettres et des poésies de cet ingénieux et charmant écrivain ; mais plus que tout autre peut-être il a eu à souffrir de la négligence de ses éditeurs, car nous avons relevé près de cent fautes graves dans celle des éditions de cet auteur, qui passe à bon droit pour être la moins incorrecte. Qu'on joigne à cela des mutilations et des omissions commandées par la prudence, et l'on cessera de s'étonner qu'un ouvrage plein d'allusions à des événements déjà bien éloignés de nous, soit devenu parfois complétement inintelligible pour les lecteurs d'aujourd'hui.

D'heureuses découvertes nous ont permis de rétablir une foule de textes dont plusieurs offrent un grand intérêt. Plus de quatre-vingts noms propres avaient été retranchés, et remplacés par des étoiles ; nous en avons retrouvé le plus grand nombre dans le commentaire précieux et inédit de Tallemant des Réaux.

le guide le plus sûr lorsqu'il s'agit de pénétrer les mystères de l'hôtel de Rambouillet.

Pour ce qui regarde le classement des lettres, nous n'avons rien changé au travail de Pinchesne; seulement, lorsque l'ordre chronologique nous a paru évidemment interverti, nous avons pris soin d'en avertir le lecteur.

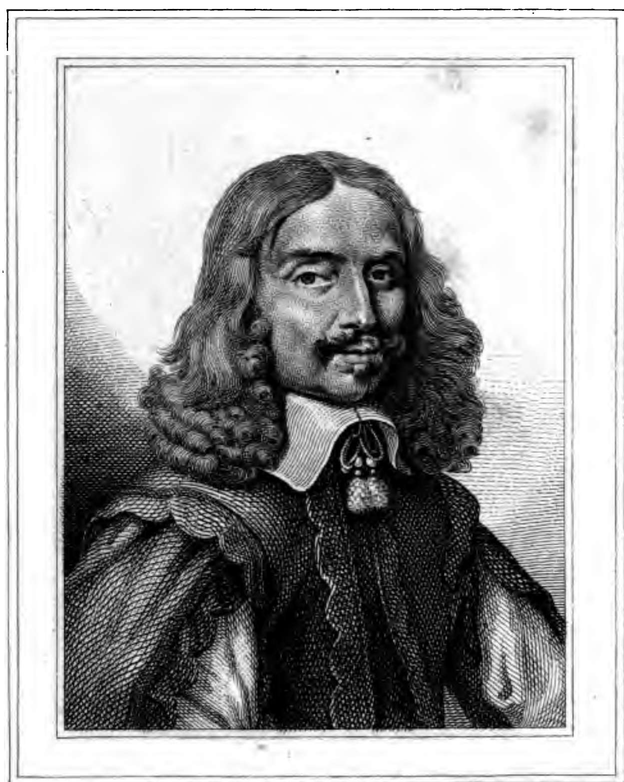
Nous avons conservé les préfaces et avertissements des premiers éditeurs et la lettre de Costar. Toutes ces pièces ont leur place marquée dans une édition bien faite des œuvres de Voiture.

Un commentaire était indispensable : à celui de Tallemant nous avons ajouté des notes nouvelles toutes les fois que cela nous a paru nécessaire, et nous avons tout lieu d'espérer que Voiture, plus estimé que lu de notre génération, pourra devenir enfin l'objet d'une admiration plus solidement motivée.

HISTOIRE DE LA VIE

ET DES OUVRAGES

DE VOITURE.



Gravé d'après Philippe de Champagne par Boutrois.

VOITURE,

Né en 1598 mort en 1648.

VIE

DE VOITURE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Voiture. — Sa famille. — Son éducation. — Sa mission littéraire. — Le comte d'Avaux. — Madame de Sainctot. — Il est admis à l'hôtel de Rambouillet.

Vincent Voiture naquit en 1598 à Amiens, place du Marché. Son père, riche marchand de vin, fournisseur de la cour, qu'il suivait dans ses pérégrinations, vivait dans une sorte de familiarité avec les grands, qu'il aidait parfois de sa bourse, et qu'il captivait par sa bonhomie et son amour pour les plaisirs. Outre Vincent, il eut un fils qui mourut officier au service de Suède, et deux filles dont l'une devint la mère de ce Pinchesne que Despréaux a voué à l'immortalité du ridicule, mais qui s'est relevé en quelque sorte aux yeux de la postérité par le culte pieux dont il entoura la mémoire d'un oncle dont les œuvres, sans lui, n'eussent probablement jamais vu le jour.

Voiture quitta de bonne heure Amiens pour Paris, où il reçut une éducation brillante dans les deux colléges de Calvi et de Boncours: assis sur les bancs de l'école à côté d'illustres condisciples, parmi lesquels on remarquait le comte d'Avaux, le futur plénipotentiaire

de Munster, il étonna par ses succès ses maîtres et ses rivaux, et jeta dès lors les bases d'une fortune qui devait être éclatante. Ses premiers essais furent des vers sur le retour d'Astrée et des stances adressées à Gaston, frère du nouveau roi Louis XIII. Ces deux pièces, qui se rapportent la première à l'année 1612, la seconde à l'année 1614, nous ont été conservées; on y reconnaît déjà le poëte facile et gracieux dont les œuvres devaient illustrer et charmer la première moitié du dix-septième siècle.

Lorsque Voiture parut, la littérature française entrait dans une ère d'enfantement et de transition. Depuis longtemps déjà Ronsard n'était plus; sa grande figure apparaissait encore à l'horizon revêtue d'une nuée lumineuse, mais sa pléiade était dispersée et sa gigantesque tentative avait définitivement échoué; son école s'était éteinte avec ses premiers disciples.

Bertaut, Motin, Desportes le spirituel abbé de Tiron, Regnier lui-même malgré ses protestations et son style archaïque, appartenaient tous à une nouvelle époque, et marchaient, sans s'en douter, à la suite de Malherbe, qui, avec sa rude voix et ses vers laborieux, semble être le régent de cette troupe indisciplinée. La poésie avait trouvé en lui un guide et un maître ; la prose était plus en retard. La langue naïve d'Amyot, l'idiome semi-bordelais de Montaigne leur appartenant en propre, n'étaient pas susceptibles d'imitation; et même après la Satire Ménippée on attendait encore l'auteur qui devait faire de notre langue une langue classique, et la marquer au coin de l'avenir. Ce que Malherbe avait fait pour la poésie, Voiture devait le faire pour la prose française. Ç'a été sa gloire et la tâche de toute sa vie, de préparer aux grands écrivains qui allaient naître une forme souple et sublime pour les œuvres de leur génie; il a créé cette langue du dix-septième siècle, riche, noble et charmante dans sa simplicité un peu négligée.

Voiture, je l'ai dit, avait connu le comte d'Avaux sur les bancs du collége. Ce fut son premier protecteur, et il l'introduisit bientôt dans la maison de madame de Sainctot dont il était l'amant. Jeune et belle autant que gracieuse et bienveillante, aimant les hommes de lettres et surtout les gens d'esprit, elle accueillit Voiture avec empressement et l'associa à tous les plaisirs d'une société choisie. Voiture y apportait un large contingent d'esprit et d'attentions délicates, qui se traduisaient d'ordinaire en petits vers et en épîtres flatteuses. Un jour qu'il se promenait avec sa nouvelle amie, leur carrosse versa, et madame de Sainctot fit une chute si malheureuse, qu'elle montra bien des choses que les dames ont coutume de ca-

Voiture lui envoya le lendemain des stances aimables et spiri-
, quoique un peu libres. On y remarquait les vers suivants :

Ie m'estois gardé de vos yeux ;
Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pallir le nostre,
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en auez fait voir vn autre,
De quoy ie ne me gardois pas.

vers, empreints du mauvais goût régnant, n'en furent pas trouvés admirables. Une autre fois il lui envoyait la traduc- l'Arioste par du Rosset avec la lettre suivante, qui commença utation :

Madame,

y, sans doute, la plus belle auanture que Rolland ait iamais euë. qu'il défendoit seul la Couronne de Charlemagne, et qu'il arra- s Sceptres des mains des Rois, il ne faisoit rien de si glorieux pour à cette heure, qu'il a l'honneur de baiser les vostres. Le tiltre de , sous lequel il a couru jusques icy toute la Terre, ne doit pas her que vous ne lui accordiez cette grace, ni vous faire craindre ontre. Car ie suis asseuré qu'il deuiendra sage auprès de vous ; et bliera Angélique, si-tost qu'il vous aura veuë. Au moins, ie sçay périence, que vous auez desia fait de plus grands miracles que ; et que d'vn seul mot vous auez sceu guérir autrefois vne plus euse folie que la sienne. Et certes, elle seroit au delà de tout ce ste nous en a iamais dit : s'il ne reconnoissoit l'auantage que vous r cette Dame ; et n'auouoit, que si elle étoit mise auprès de vous, oit recours, avec plus de besoin que iamais, à la force de son An- ette beauté, qui de tous les cheualiers du monde n'en trouua pas é à l'épreuue, qui ne frappa iamais les yeux de personne, dont elle sast le cœur, et qui brusla de son amour autant de parties du , que le Soleil en éclaire, ne fut qu'un portrait mal-tiré des mer- que nous deuions admirer en vous. Toutes les couleurs, et le fard oësie, ne l'ont sçeu peindre si belle que nous vous voyons : et ation mesme des Poëtes n'a pû monter jusques-là. Aussi, à dire s Chambres de Crystal, et les Palais de Diamant, sont bien plus imaginer, et tous les Enchantemens des Amadis, qui vous semblent yables, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que les vostres. remière veuë, arrester les Ames les plus résoluës, et les moins a seruitude ; faire naistre en elles vne sorte d'amour qui connoisse , et qui ne sçache ce que c'est que du desir, ni de l'esperance ; de plaisir et de gloire les esprits, à qui vous ostez le repos et la et rendre parfaitement contens de vous ceux à qui vous ne faites

point du tout de bien : ce sont des effets plus estranges et plus esloignez de la vray-semblance, que les Hippogryphes, et les Chariots volans, ni que tout ce que nos Romans nous content de plus merueilleux. Ie ferois vn liure plus gros que celuy que ie vous enuoye, si ie voulois continuer ce discours. Mais ce Cheualier qui n'a pas accoustumé de quitter le premier rang à personne, se fasche de me laisser si long-temps aupres de vous, et s'auance pour vous faire oüir l'histoire de ses Amours. C'est vne faueur que vous m'auez beaucoup de fois refusée. Et pourtant ie souffriray sans ialousie, qu'il soit en cela plus heureux que moy, puis qu'il me promet, en recompense, de vous présenter ce mot de ma part, et de vous le faire lire auant tout autre chose. Il ne falloit pas vn cœur moins hardy que le sien pour cette entreprise; et ie ne sçay encore comme elle lui reüssira. Néantmoins, il est, ce me semble, bien iuste, puisque ie luy donne moyen de vous entretenir de ses passions, qu'il vous raconte quelque chose des miennes; et que parmy tant de fables, il vous die quelques veritez. Ie sçay bien que vous ne les voulez pas tousiours entendre. Mais puisque vous n'en pouuez estre touchée, et que cela est trop peu de chose pour vous obliger à quelque ressentiment : il n'y a pas de danger que vous sçachiez, que ie vous estime seule plus que tout le reste du monde; et que ie tirerois moins de vanité de le commander, que de vous obeïr, et d'estre, etc. VOITURE.

Cette lettre assez médiocre, où son talent n'apparaît pas encore, eut pourtant un succès prodigieux. On l'imprima en une nuit à des milliers d'exemplaires, et elle se trouva bientôt dans toutes les mains. Outre l'amour de madame de Sainctot, elle valut à Voiture l'amitié de M. de Chaudebonne, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans et le meilleur ami de madame de Rambouillet. Ce seigneur, le rencontrant un jour, lui secoua rudement la main, et lui dit, avec ce ton de bienveillance un peu brutale dont on n'avait alors ni le goût ni le droit de s'offenser : « Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour rester dans la bourgeoisie ; il faut que je vous en tire. » C'est à cette apostrophe que Voiture faisait allusion plus tard lorsqu'il se disait réengendré par M. de Chaudebonne et par madame de Rambouillet, qui, à peu de temps de là, l'admit dans son cénacle.

CHAPITRE II.

L'hôtel de Rambouillet.

Catherine de Vivonne, fille du marquis de Pisani et héritière, par les Savelli, d'un des plus beaux noms de l'Italie, avait épousé en 1600 Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet. Elle avait renoncé de bonne heure à paraître au Louvre, où sa beauté et sa naissance la faisaient rechercher, mais où régnaient encore des habitudes et des plaisirs grossiers, tristes souvenirs des guerres civiles et de la barbarie du siècle précédent. Son goût pour la société et les gens d'esprit la porta à s'entourer de tout ce que Paris renfermait de femmes agréables et d'hommes distingués. Cherchant à retirer la littérature, qu'elle aimait, de l'état d'abjection et de servilité où elle la voyait plongée, elle voulut fonder, sur une communauté de tendances et de sentiments élevés, une sorte d'égalité dans les rapports sociaux. Au milieu de l'âge de fer de Henri IV, elle entreprit d'introduire l'honnêteté et la décence au sein des passions les plus fougueuses, et la délicatesse et la grâce du langage au sein de ce laisser-aller trivial que la cour, à l'exemple du monarque, n'avait que trop encouragé. C'était pour ainsi dire une réforme sociale tout entière; et cette réforme, nécessaire et glorieuse, l'hôtel de Rambouillet a eu l'honneur de l'accomplir.

La belle Arthénice (tel était le nom que Malherbe à son déclin avait donné à madame de Rambouillet) réunit d'abord sa nouvelle académie dans l'ancien hôtel Pisani, situé rue Saint-Honoré. Cette antique demeure, aux apparences presque féodales, distribuée sans goût et sans régularité, ne pouvait suffire aux exigences d'une époque plus raffinée; Arthénice comprit ces besoins nouveaux, et sut les satisfaire. Architecte habile, elle dressa elle-même le plan de son nouvel hôtel. Sauval, dans son grand ouvrage sur Paris, nous a laissé la description de cet élégant et splendide palais qui n'existe plus, mais qui a servi de type à tant d'autres gracieux monuments du dix-septième siècle : « C'est, dit-il, une maison de briques, rehaussée d'embrasures, d'amortissements, de chaînes, de corniches, de frises, d'architraves et de pilastres de pierre.

« De l'entrée et de tous les endroits de la cour, on découvre le jar-

din, qui, occupant presque tout le côté gauche, règne le long des appartements, et rend l'abord de cet hôtel non moins gai que surprenant : de la cour, on passe à gauche dans une basse-cour assortie de toutes les commodités et même de toutes les superfluités qui conviennent à une grande maison ; le corps de logis est accompagné de quatre beaux appartements, dont le plus considérable peut entrer en parallèle avec les plus commodes et les plus superbes du royaume. On y monte par un escalier consistant en une seule rampe large, douce, arrondie en portion de cercle, attachée à une salle claire, grande, qui se décharge dans une longue suite de chambres et d'antichambres, dont les portes, en correspondance, forment une très-belle perspective. Quoiqu'il soit orné d'ameublements fort riches, je n'en dirai rien néanmoins, parce qu'on les renouvelle avec la mode, et que je ne parle que des choses qui ne changent point ; je remarquerai seulement que la chambre bleue, si célèbre dans les œuvres de Voiture, était parée de son temps d'un ameublement de velours bleu, rehaussé d'or et d'argent, et que c'était le lieu où Arthénice recevait ses visites. Les fenêtres sans appui qui règnent de haut en bas, depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très-gaie, et la laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin.

C'est là qu'auprès d'Arthénice et de sa fille Julie venaient se grouper toutes les illustrations littéraires de l'époque : Malherbe vieilli et Corneille à son aurore, Chapelain, Conrart le fondateur de l'Académie française, Gombauld, des Yveteaux dont les vers sont trop peu connus, Godeau, Balzac dont la renommée faisait presque équilibre à celle de Voiture. La cour était aussi dignement représentée à l'hôtel de Rambouillet : on y voyait le cardinal de la Valette, le marquis de Brancas, le comte de Guiche, le maréchal de Bassompierre, les deux Montausier. Et près de ces grands personnages quel séduisant essaim de femmes immortelles ! mademoiselle de Bourbon, qui, sous le nom de duchesse de Longueville, devait être l'héroïne de la Fronde avant de devenir une mère de l'Église, madame de Sablé, sa confidente, menant à sa suite mademoiselle Chalais, mademoiselle de Scudéry, dont le nom vient d'être réhabilité après un siècle d'oubli, madame de Clermont, madame des Loges, et enfin celle qui les surpassait toutes, et dont je vais parler plus au long, mademoiselle Paulet, que les poëtes appelaient Parthénie.

CHAPITRE III.

Angélique Paulet.

Angélique Paulet, fille de Charles Paulet, secrétaire de la chambre du roi, naquit en 1592. Grande et bien faite, elle avait des aits purs et réguliers, dont une blancheur de teint éblouissante elevait encore l'éclat. Sa magnifique chevelure d'un blond doré enveloppait tout entière lorsqu'elle la dénouait; des lèvres fraîches t roses, qu'entr'ouvrait souvent un spirituel sourire, laissaient apercevoir une double rangée de perles, et son regard profond et doux ortait le trouble dans l'âme de tous ceux qui osaient en affronter e charme. C'était une de ces beautés vigoureuses et splendides que e temps même respecte, et dont le dix-septième siècle devait offrir ncore deux types mémorables dans Ninon de l'Enclos et Françoise l'Aubigné.

Elle avait une voix admirable, et *chantait mieux que personne de on temps*, dit un de ses biographes, qui raconte aussi que l'on trouva leux rossignols morts sur le bord d'une fontaine près de laquelle lle avait chanté tout le jour. Ce ne pouvait être que de jalousie. 'abbé Arnauld, dans le premier volume de ses Mémoires si intéressants parfois, parle d'une représentation de la *Sophonisbe* de Mairet ui fut donnée à Rambouillet. « Mademoiselle Paulet, ajoute-t-il, hantait avec son théorbe entre les actes; et cette voix admirable, ont on a assez ouï parler sous le nom d'Angélique, ne nous faisait oint regretter la meilleure bande de violons, qu'on emploie d'ordiaire dans ces intermèdes. » Voiture, de son côté, lui rendait le ême témoignage dans ces vers :

Dans le fond d'un bois antique,
Vn rossignol disputa
Sur ut, re, mi, fa, sol, la,
Auec la belle Angélique;
Mais le rossignol perdit,
Au doux son qu'elle épandit.

lle ne brillait pas moins par les qualités du cœur que par celles corps et de l'esprit. « L'ardeur avec laquelle elle aimait, dit Tallant, son courage, sa fierté lui firent donner le nom de lionne. »

Rien n'égalait son dévouement à ses amis : l'abbé Croisilles, son cousin, ayant été mis en prison, elle dépensa dix mille livres pour l'en tirer.

Élevée au milieu d'une cour où la chasteté était peu en honneur et le vice contraire fort apprécié, son innocence eut à subir de bonne heure de rudes assauts. Angélique finit par succomber; mais elle était de celles que la chute n'avilit pas, et auxquelles le monde est trop heureux d'accorder son facile pardon, en échange de tout ce qu'elles lui apportent de grâce et de séduction.

Deux princes de la maison de Lorraine, M. de Guise et M. de Chevreuse, eurent ses premières faveurs. A dix-huit ans elle fut la dernière passion de Henri IV. Il s'en éprit un jour qu'elle figurait dans un ballet de Lingendes chez Marie de Médicis. Elle remplissait le rôle d'Amphion, et sa voix douce et sympathique alla jusqu'au cœur du roi, qui malgré ses cheveux gris était inflammable comme à vingt ans. Il était assidu auprès de sa nouvelle maîtresse. Suivi d'un de ses fils naturels, le duc de Vendôme, il se rendait chez elle le jour même où le couteau de Ravaillac vint trancher ses jours presque sur le seuil de la femme aimée.

Après cet horrible événement, que suivit de près la mort de sa propre mère, mademoiselle Paulet vécut plus retirée. Ce fut alors qu'elle se lia avec la vertueuse comtesse de Clermont d'une étroite amitié qui ne devait jamais se démentir. Elle sortit purifiée de ce contact avec une grande dame dont la profonde piété était connue et admirée de tous, et depuis (le caustique Tallemant en convient lui-même) elle fut recherchée et estimée de tout le monde. Madame de Rambouillet, qu'avaient d'abord éloignée les premiers écarts d'Angélique. ne tarda pas à se faire l'interprète de l'opinion publique, et à l'admettre dans cette société brillante dont elle devait être le principal ornement. Sa réception eut quelque chose de solennel. « La première fois qu'elle vint à Rambouillet, dit un contemporain, la marquise la fit recevoir à l'entrée du bourg par les plus jolies filles du lieu et par celles de la maison, toutes couronnées de fleurs et fort proprement vêtues. Une d'entre elles, qui était plus parée que ses compagnes, lui présenta les clefs du château; et quand elle vint à passer sur le pont, on tira deux petites pièces d'artillerie qui sont sur une des tours. »

A partir de cette époque, mademoiselle Paulet eut plus d'admirateurs que jamais. Voiture, qui fut au premier rang parmi ces courtisans inoffensifs, a pris le soin de dresser la liste de ses rivaux; il lui écrivait : « Vous m'avez mis en peine en me disant que vous

ruiteur me fait ses recommandations. Quel moyen de deuiner cela? 'abord ie me suis imaginé que c'estoit vn Cardinal; et puis vn octeur en théologie; après j'ay pensé que ce pourroit estre vn archand de la rüe Aubry Boucher, ou vn commandeur de Malthe, n conseiller de la cour, vn poëte, ou vn preuost de la ville : et il 'y a pas vne condition de gens où ie n'aye trouué quelque sujet e douter. » Il en oubliait un seul, qui finit par le supplanter; c'était odeau, le futur évêque de Vence. Madame de Rambouillet définisit ainsi la liaison de Voiture et de mademoiselle Paulet : Une amitié ndre, mêlée de quelque galanterie. On verra dans la suite comment e doux commerce finit par se relâcher et se rompre.

CHAPITRE IV.

iture est nommé introducteur des ambassadeurs chez Monsieur. — Son intimité avec l'hôtel de Rambouillet. — Premiers orages politiques.

La protection du comte d'Avaux ne fut pas stérile; il présenta oiture à la cour, et bientôt après il le fit nommer introducteur des nbassadeurs chez Monsieur, qui depuis son mariage récent avec éritière de Montpensier avait pris le titre de duc d'Orléans. Ces uvelles fonctions, qui avaient l'inconvénient de lier sa fortune à lle d'un prince remuant et incapable à la fois, étaient d'autre part u assujettissantes, et lui laissaient toute liberté de fréquenter la aison de sa maîtresse madame de Sainctot et l'hôtel de Rambouillet. n esprit et ses talents de société l'y mirent promptement à la ode; il assistait aux réunions les plus intimes de la chambre bleue; était de toutes ces excursions à la campagne dont il fait au cardinal la Valette de si amusants récits; une fois entre autres il lui rivait :

MONSEIGNEVR,

Comme nous auons esté au milieu de nostre voyage : un vent Nortst s'est leué de terre; et s'est renforcé de telle sorte, qu'il nous a conts de gagner ce lieu, qui est vn petit port de Mer appelé Mont-rouge.

La pluye a esté si violente, et l'orage si grand; que c'est vne merueille que nous nous soyons sauuez. Et sans les prieres des gens de bien, qui sont trouuez auec nous, ie crois que nous estions perdus. Mademoiselle de Ramboüillet, dans le fort du péril, a voüé, que deux mois durant vous iriez tous les huit iours à confesse: et moy à vn grand coup de vent j'ay promis que vous jeusneriez trois iours entiers. Nous vous supplions tres-humblement, Monseigneur, de nous aquiter exactement de nos vœux; car nous ne sommes pas tellement hors de danger, que nous deuions rien mépriser. L'air est encore extrémement broüillé: et nous voyons des signes au Ciel, et des esclairs, qui nous font tous transir. C'est vne chose pitoyable de nous voir en ce lieu. Mais tant que ce vent tirera, ce seroit vne temerité trop grande d'en partir. L'on nous a dit, que l'on tâchera de nous trouuer icy du pain; et que dans huit iours, il pourra y auoir des febves. Sur cette espérance, Monseigneur, nous vous baisons tres-humblement les mains, et moy particulierement, qui suis, etc.

VOITURE.

Voiture, on le voit, se mettait singulièrement à l'aise vis-à-vis de ceux qui voulaient bien ne pas s'offenser d'une telle familiarité. Tout le monde n'avait pas l'indulgence du cardinal de la Valette, et mademoiselle de Rambouillet le remit rudement à sa place un jour qu'il s'était émancipé jusqu'à lui baiser le bras. A cette époque, du reste, il était fort souple, et ne regimbait pas contre les châtiments que lui attirait parfois son audace.

Il excellait dans tous ces petits jeux qui étaient en honneur dans la maison d'Arthénice; mais souvent il était impuissant à accomplir les tours de force qu'on exigeait de lui, et alors on le condamnait à d'ingénieux supplices, tels que celui dont il parle à mademoiselle de Bourbon :

MADEMOISELLE,

Ie fus berné Vendredy apres disné, pource que ie ne vous auois pas fait rire dans le temps que l'on m'auoit donné pour cela : et Madame de Ramboüillet en donna l'Arrest, à la requeste de Mademoiselle sa fille; et de Mademoiselle Paulet. Elles en auoient remis l'execution au retour de Madame la Princesse, et de vous. Mais elles s'auiserent depuis, de ne le différer plus long-temps, et qu'il ne falloit pas remettre des supplices à vne saison qui deuoit estre toute destinée à la joye. I'eus beau crier et me deffendre : la couuerture fut apportée; et quatre des plus forts hommes du monde furent choisis pour cela. Ce que ie vous puis dire, Mademoiselle, c'est que iamais personne ne fut si haut que moy, et que ie ne croyois pas que la fortune me deust iamais tant esleuer. A tous coups ils me perdoient de veüe, et m'enuoyoient plus haut que les Aigles ne peuuent monter. Ie vis les montagnes abaissées au dessous de moy, ie vis les ve-

les nuées chemiuer dessous mes pieds; ie découuris des païs que ie auois iamais veus, et des mers que ie n'auois point imaginées. Il n'y a en de plus diuertissant que de voir tant de choses à la fois, et de descouir d'vne seule veuë la moitié de la Terre. Mais ie vous assure, Madeoiselle, que l'on ne voit tout cela qu'auec inquietude, lors que l'on est l'air, et que l'on est asseuré d'aller retomber. Vne des choses qui m'eftyoit autant, estoit, que lorsque j'estois bien haut, et que ie regardois bas; la couuerture me paroissoit si petite, qu'il me sembloit impossible e ie retombasse dedans : et ie vous auoüe que cela me donnoit quelque otion........ ....

.... Il arriua vn accident estrange, et qui semblera royable à ceux qui ne l'ont point veu. Vne fois qu'ils m'auoient esleué t haut, en descendant, ie me trouuay dans vn nuage, lequel estant fort is, et moy extrémement leger, ie fus vn grand espace embarrassé des sans retomber. De sorte qu'ils demeurerent long-temps en bas, tent la couuerture, et regardant en haut, sans se pouuoir imaginer ce j'estois deuenu. De bonne fortune, il ne faisoit point du tout de vent. s'il y en eust eu, la nuée en cheminant m'eust porté de còsté ou utre; et ainsi, ie fusse tombé à terre. Ce qui ne me pouuoit arriuer sans ie me blessasse bien fort. Mais il suruint vn plus dangereux accident. dernier coup qu'ils me jetterent en l'air, ie me trouuay dans vne troupe gruës, lesquelles d'abord furent estonnées de me voir si haut. Mais nd elles m'eurent approché; elles me prirent pour vn des Pigmées, c lesquels vous sçauez bien, Mademoiselle, qu'elles ont guerre de tout ps; et crûrent que ie les estois venu épier jusques dans la moyenne ion de l'air. Aussi-tost, elles vinrent fondre sur moy à grands coups de ; et d'vne telle violence que ie creus estre percé de cent coups de poird : et vne d'elles qui m'auoit pris par la jambe, me poursuiuit si opiniânent, qu'elle ne me laissa point, que ie ne fusse dans la couuerture. a fit apprehender à ceux qui me tourmentoient, de me remettre encore mercy de mes ennemis. Car elles s'estoient amassées en grand nom-, et se tenoient suspenduës en l'air, attendant que l'on m'y renuoyast. me reporta donc en mon logis, dans la mesme couuerture, si abbatu l n'est pas possible de l'estre plus. Aussi, à dire le vray, cét exercice vn peu violent, pour vn homme aussi foible que je suis. Vous pouuez r, Mademoiselle, combien cette action est tyrannique, et par com- de raisons vous estes obligée de la desapprouuer. Et sans mentir, à s qui estes née avec tant de qualitez pour commander : il vous importe émement de vous accoustumer de bonne heure de haïr l'injustice; et rendre ceux qu'on opprime, en vostre protection. Ie vous supplie :, Mademoiselle, de declarer premierement cette entreprise vn attentat, rous des-auoüez : et pour reparation de mon honneur et de mes forces, lonner, qu'vn grand pauillon de Gaze me sera dressé dans la chambre de l'Hostel de Ramboüillet; où ie seray seruy et traitté magnifique- huict jours durant par deux Demoiselles qui m'ont esté cause de ce

malheur: qu'à vn des coins de la chambre on fera à toute heure de confitures : qu'vne d'elles soufflera le fourneau, et l'autre ne fera au chose que mettre du syrop sur des assiettes, pour le faire refroidir, et l'apporter de temps en temps.......................................

Aux yeux des admiratrices de Voiture, une épître pareille eff çait bien des torts, et légitimait presque le délit dont elle était la ré paration.

Cependant, tout *réengendré* qu'il était par madame de Rambou let, quoiqu'il affectât de se nommer monsieur de Voiture et de boire que de l'eau, il eut souvent à souffrir d'allusions assez dire tes au cellier paternel, dont le souvenir était toujours présent. T tôt c'était madame des Loges dont il avait médit sans la conna qui, à propos d'un proverbe mal choisi, lui disait avec son fin s rire, en présence d'une nombreuse société : Celui-ci ne vaut ri tirez-nous-en d'un autre. Tantôt c'était Blot de Chauvigny, le f chansonnier de la Fronde, qui lui lançait ce quatrain impertinent

Quoi! Voiture, tu dégénère!
Sors d'ici; maugrébien de toy!
Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends du vin ni n'en boy.

Il dévorait l'affront, s'efforçant de faire oublier une défaite par succès plus grand, comme il advint pour madame des Loges, fut quelque temps sa maîtresse après avoir été son ennemie.

Malgré ces petites contrariétés, Voiture était heureux, lorsq politique vint tout à coup le tirer de sa quiétude. Depuis longte Gaston, mécontent du cardinal de Richelieu, songeait à la rébel Déjà, en 1626, il avait été impliqué dans la conspiration de Chal trois ans après, poussé par ses conseillers, il fit une violente op sition au cardinal, qui refusait de lui donner les gouverneme Bourgogne et de Champagne : n'obtenant pas de satisfaction, il le parti de quitter la France, et à la fin de 1629 il se retirait su terres du duc de Lorraine.

CHAPITRE V.

ture en Lorraine. — Retour de Monsieur. — Ses favoris. — Monsieur quitte de nouveau la France.

Voiture, à son grand regret, dut rejoindre son maître. Il fut fort n accueilli de la petite cour de Lorraine, où sa réputation l'avait écédé. Là, comme à Paris, les dames et les grands seigneurs le êrent à l'envi; mais Voiture, mal portant et plus mal disposé, ne ondit pas à leur attente: s'il retrouvait de l'esprit, c'était pour ndre sa détresse à madame de Rambouillet, comme dans cette re datée de Nancy:

MADAME,

Depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu des maux qui ne peuuent dire. Mais ie n'ay pas laissé, auec tout cela, de me souuenir ce que vous m'auiez commandé. En passant par Espernay, ie fus voir vostre part Monsieur le Mareschal Strozzi : et son tombeau me sembla magnifique, que voyant en quel estat j'estois, et me trouuant là tout té, j'eus enuie de me faire enterrer avec luy. Mais on en fit quelque ficulté, pource que l'on trouua que j'auois encore trop de chaleur. Ie resolus donc de faire porter mon corps jusqu'à Nancy : où enfin, Mame, il est arriué si maigre et si défait, que ie vous asseure que l'on en met terre beaucoup qui ne le sont pas tant. Depuis huit iours que j'y suis, ie y pû encore me remettre : et plus ie m'y repose, plus ie m'en trouue . Aussi, il y a si grande différence des quinze iours que i'ay eu l'honr d'estre auecque vous, aux quinze derniers que j'ay passez; que ie estonne comme ie la puis souffrir : et il me semble que Monsieur Marme qui est icy Maistre d'école, et moy, sommes les deux plus pitoyables mples que l'on puisse voir du changement de la fortune. I'ay des ouffemens et des foiblesses, qui me prennent de iour à autre, sans e l'on puisse trouuer icy de Theriaque : et ie suis plus malade que ie ne iamais, en vn lieu où il n'y a point de remedes pour moy. De sorte, dame, que ie crains fort que Nancy ne me soit aussi funeste qu'il le au Duc de Bourgogne : et qu'apres auoir eschappé de grands perils, et isté à de grands ennemis, aussi bien que luy; ie ne sois destiné à finir mes iours. I'y resisteray pourtant, autant qu'il me sera possible. Car il vray que j'apprehende de ne plus viure, quand ie songe que ie n'aurois s l'honneur de vous voir. Et apres auoir failly à receuoir la mort par la in d'vne des plus aimables Demoiselles du monde, et manqué tant de

2.

belles occasions de mourir en vostre presence : il me fascheroit m'estre venu faire enterrer à cent lieuës de vous ; et de penser que q iour, en ressuscitant, j'aurois le déplaisir de me trouuer encore v en Lorraine.

Ce premier exil ne fut heureusement pas long ; les envo Monsieur, le Coigneux et le cardinal de Bérulle, négociaient ment avec les plénipotentiaires de Richelieu, Marillac et Bout Et au mois de janvier 1630 ils conclurent un accommodeme devait être peu sincère, et que les deux partis regardaient c provisoire. Le duc d'Orléans reçut des lettres-patentes pour mentation de ses revenus, et les brevets des deux gouverne d'Orléans et d'Amboise. Alors seulement il consentit à rentre le royaume. Il revit à Troyes le roi son frère qui parut avoir le passé, et lui offrit le commandement de l'armée de Cham destinée à arrêter l'empereur et à tenir en respect ce même Lorraine qui, la veille encore, était le meilleur ami de Monsie

Voiture, qui n'avait aucun goût pour les orages de la pol s'empressa de revenir à Paris pendant cette trêve passagère cardinal de Richelieu s'efforçait de rendre définitive. Avec c pénétrant auquel rien n'échappait, il n'avait pas tardé à s'ape que le seul moyen de dominer Monsieur c'était une allianc ses favoris ; il résolut d'acheter Puylaurens et le Coigneux. L quis de Rambouillet fut chargé de négocier cette affaire. On cent mille écus à Puylaurens pour acheter le duché de Da que le roi promit d'ériger en sa faveur en duché-pairie. F Coigneux qui, deux fois veuf, soupirait après le chapeau de nal, il eut en attendant la charge de président à mortier, et fit entrevoir la pourpre dans l'avenir.

La reine mère, en apprenant ce traité, s'emporta contre quis de Rambouillet : « Il m'a coupé la gorge, disait-elle ; gneux et Puylaurens sont des coquins, ils ont vendu mon fi En politique habile, elle comptait pourtant qu'ils reviendr elle, et que leur nouvelle liaison avec le cardinal ne durer longtemps. Elle ne se trompait pas : Monsieur avait été *ven* ses favoris au mois de novembre 1630, et le 31 décembre, s quinze gentilshommes, il se rendait chez le cardinal et l'i grossièrement, à l'instigation de le Coigneux et de Puylaur s'étaient crus joués par Richelieu. A la suite de cette équipé ton s'enfuit d'abord à Orléans, et bientôt, menacé de tous c les troupes royales, il se retira en Bourgogne, où la trahison de Bellegarde lui livrait la ville de Seure.

CHAPITRE VI.

·t du jeune fils de madame de Rambouillet. — Voiture rejoint Gaston. — Monsieur se prépare à la guerre.

Monsieur, dans sa fuite précipitée, ne s'était fait suivre que d'une tie de sa maison. Voiture put séjourner quelque temps encore à is, mais ce fut pour y être témoin d'un affreux événement qui t jeter le deuil et la désolation dans la famille de madame de Ramillet : son second fils, gracieux enfant de huit ans, ayant emssé sa gouvernante qui venait de voir un pestiféré, fut atteint même de la contagion, et mourut au bout de quelques jours. Manoiselle de Rambouillet et mademoiselle Paulet l'assistèrent jusau dernier moment. Voiture, qui vivait presque dans la maison, onçait ainsi à madame de Sablé cette mort effroyable et inatdue :

Madame,

'our vous consoler de la mauuaise nouuelle que vous auez déjà apprise, e sçay point de meilleur moyen que de vous faire peur pour vousme. Sçachez donc que moy qui vous escris, ay esté trois iours durant ne maison, où deux personnes mouroient de la peste. Iamais vous ne s mieux que de sortir de Paris, puis que c'estoit le temps où les nestes gens deuoient estre affligez. Madame de Ramboüillet a perdu petit-fils, qui est mort de la peste en trois iours : et elle n'a pas voulu ir de sa maison tant qu'il a esté en vie. Vous pouuez juger, Madame, rien ne m'a pû empescher d'estre tousiours parmy eux, puisque vous iez point icy. Mais j'ay peur que ie ne vous espouuante trop ; et que mede dont ie veux guerir vostre ennuy, ne soit plus violent que le mal. hez donc, que moy qui vous escris, ne vous escris point, et que j'ay oyé cette lettre à vingt lieuës d'icy, pour estre copiée par vn homme ie n'ay iamais veu..................................

Ces plaisanteries paraîtront cruelles, si l'on songe que celle à qui s s'adressaient avait toujours la mort devant les yeux, et la retait au point qu'elle ne visitait pas ses amies lorsqu'elles étaient plement enrhumées.

Pendant que Voiture badinait sur cet horrible sujet de la peste,

la situation se compliquait chaque jour davantage : le roi cha son frère de la Bourgogne, et faisait enregistrer au parlement Dijon un édit qui déclarait criminels de lèse-majesté les princip adhérents de Gaston. Celui-ci quitta immédiatement le royau et, suivi de tous ceux qui étaient nommés dans la déclaration, retira d'abord sur les terres d'Espagne, à Besançon, et bientôt ap en Lorraine. Le 24 juillet, parut une ordonnance qui enjoignait tous les domestiques de Monsieur qui voudraient demeurer dan maison, de se rendre auprès de lui en Lorraine dans l'espace quinze jours, après quoi il ne leur serait plus permis de sortir royaume pour l'aller trouver, non plus qu'à ceux qui seraient en Lorraine de revenir dans le royaume, sous quelque prétexte ce fût, à peine d'être déclarés perturbateurs du repos public, comme espions et punis selon la sévérité des lois. On avait de comprendre les officiers de ce prince dans la déclaration condamnait comme criminels de lèse-majesté ceux qui l'ava suivi. On leur avait permis d'aller servir leur quartier auprès de personne, et de sortir du royaume ou d'y rentrer quand ils le laient : mais on s'était aperçu qu'ils abusaient de cette liberté po apporter des paquets adressés à différentes personnes, ou des lib les et des satires contre le gouvernement, qu'ils répandaient d toutes les villes du royaume.

Voiture fut atterré par cette ordonnance; il avait toujours eu grande sympathie pour le parti le plus fort, et il lui en coû beaucoup de déclarer la guerre à tant de ses amis sans avoir moins l'espérance du triomphe. Ce sentiment résulte clairement ces lignes, qu'il écrivait à son intime ami le cardinal de la Valet

MONSEIGNEVR,

Quoy que j'espere estre dans quelques iours plus prés de vous que suis : ie crois qu'il est à propos que j'en prenne congé dés cette heu que ie vous die, qu'enfin, aprés beaucoup de peine, ie suis resolu d trouuer mon Maistre, voyant que ie n'en ay plus icy. Selon que ie entendre, *ce n'est pas me mettre du costé des plus forts*, et ie ne pas que ie le fortifie guere par ma presence. Au moins, ie vois bien l'exemple de Monsieur de Lorraine, et le peu de secours qu'il a ap aux affaires de l'Empereur, que les grands hommes ne font pas tou toutes choses; et qu'ils ont besoin de l'assistance des autres, et de de la Fortune. Tant y a, Monseigneur, que ie feray tousiours vne gr action en sortant de Paris : et ie crois qu'il faut autant de courage et force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy Suéde en tient en Allemagne...

Voiture avait raison de s'effrayer. A son arrivée en Lorraine, il fut condamné à un service actif auquel ses fonctions de Paris ne l'avaient guère habitué. Nommé chargé d'affaires près de la reine mère, il était presque toujours en route entre Bruxelles et Nancy, sans que ses efforts amenassent aucun résultat, les deux parties contractantes n'ayant pas d'autres ressources que celles qu'elles attendaient de l'Espagne.

Gaston s'était établi en Lorraine comme dans une terre à lui : veuf depuis deux ans, il négociait son mariage avec la princesse Marguerite, sœur du prince régnant, pendant que Puylaurens séduisait la princesse de Phalsbourg, autre sœur du duc. Ils ne songeaient tous les deux qu'à l'amour, lorsque l'arrivée soudaine du roi de France vint troubler leur félicité. Monsieur dut quitter de nouveau Nancy, où il venait d'épouser secrètement Marguerite ; il se retira près de sa mère, à Bruxelles, et avec la dot de sa nouvelle épouse il leva une armée et s'apprêta à la guerre.

CHAPITRE VII.

Guerre civile. — Voiture à l'armée. — Défaite de Monsieur. — Il quitte une troisième fois la France.

Suivi de toute sa maison, Monsieur rentra en Lorraine à la tête de deux mille hommes. Après avoir remporté quelques avantages sur des détachements français isolés, il fut contraint de reculer devant les troupes du comte d'Alais, qui occupa la Lorraine au nom du roi. Gaston, qui avait des intelligences dans le midi du royaume, résolut alors de venir en France. Renforcé de quelques bandes espagnoles que lui avait prêtées don Gonzalez de Cordova, il quitta la Franche-Comté et passa en Bourgogne, commettant sur son passage d'horribles dégâts. Voiture, qui, de même que tous les officiers de Monsieur, était devenu homme de guerre, donnait à mademoiselle Paulet de curieux détails sur sa nouvelle condition :

Mademoiselle,

Ce fut vn grand bonheur pour moi, de receuoir vostre Lettre deuant

que de partir de Bruxelles; et de receuoir tant de consolation à l
d'auoir tant de peine. Depuis, ie n'ay eu aucun déplaisir, quoy qu
eu beaucoup de mal. Car ie ne veux pas qu'il soit dit, qu'un homn
vous auez soin, puisse estre malheureux : et j'aurois honte que
tune eust sur moy plus de pouuoir que vous. I'ay cheminé douz
sans m'arrester, depuis le matin jusqu'au soir. I'ay passé par des
le bled est vne plante rare, et où l'on conserue les pommiers auec
de soin, que les orangers en France. Ie me suis trouué en des li
les plus vieilles personnes ne se souuiennent pas d'auoir iamais
lict. Et pour me rafraischir, ie me trouve à cette heure dans une
où les plus robustes sont fatiguez. Cependant, ie vis encore, et ie
icy personne qui se porte mieux que moy. Ie ne sçay pas à quoy a
vne force si extraordinaire, qu'à l'effet de vostre Lettre : et il me
que ie suis comme ces hommes qui font des choses surnaturelles
auoir aualé vn billet. En arriuant, ie me suis fait enroller, par l
de Monsieur de Chaudebonne, dans vne compagnie de Crauates : et
puis dire, sans vanité, Mademoiselle, qu'il n'y a personne qui
mieux que moy. Ie n'ay point pourtant encore enleué de femme
fille; pource que ie me suis trouué vn peu las du voyage; et que ie
pas en trop bonne consistance : et tout ce que j'ay pû faire, a
mettre le feu à trois ou quatre maisons. Mais ie me fortifie tous le
et ie suis plus déterminé qu'il n'est possible de croire. Tout de bon
tout autre que vous ne m'auez veu. Et telle personne s'est sauuée
fois de mes mains, qui ne m'eschaperoit pas à cette heure.......
.... En partant de Bruxelles, j'enuoyay quelques tal
celuy qui vous doit donner cette Lettre. Ie le priay de vous les po
ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de les donner à
sonne, à qui vous jugez que ie les enuoye : et de luy dire, que c
partie de mon pillage..

Les troupes de Monsieur arrivèrent en Auvergne sans é
de résistance; mais elles furent partout accueillies très-froid
Une tentative sur la ville de Riom ne fut pas couronnée de
et après s'être recruté en passant de quelques renforts ame
Chavagnac, il fallut gagner le Midi par une marche difficil
vers les montagnes du Rouergue. S'il faut en croire Voitu
moral, dans ces tristes circonstances, se soutenait assez b
ses jeux de mots ranimaient la gaieté mourante du bivouac.
tite troupe de Gaston arriva enfin dans le Languedoc, où le
Montmorency, mécontent du cardinal, joignit ses forces à c
Monsieur.

Cependant l'armée du roi s'avançait, et elle était beauco
nombreuse que celle des insurgés. Monsieur dépêcha en Esp
Fargis, qui y était resté neuf ans comme ambassadeur de Lo

Il y reçut un excellent accueil, on lui fit de magnifiques présents, mais le comte-duc s'en tint là. Voiture commençait à être mal à l'aise; il écrivait à mademoiselle Paulet :

..............................Ie ne puis portant, Mademoiselle, que ie vous die, que quelque passion que i'aye pour la guerre, il y en a quelque autre qui est bien plus forte en moy; et que ie connois que nos premieres inclinaisons sont tousiours les maistresses. Nous ne trouuons rien qui nous resiste. Nous nous approchons tous les iours du païs des melons, des figues, et des muscats; et nous allons combattre en des lieux, où nous ne cueillerons point de palmes, qui ne soient meslées de fleurs d'oranges et de grenades. Mais ie vous asseure que ie quitterois volontiers ma part de toutes nos victoires, pour auoir l'honneur d'estre à cette heure à vos pieds..

Il ne lui fut bientôt plus possible d'offrir à personne une *part quelconque de victoire;* les troupes royales remportaient un triomphe décisif à Castelnaudary, où le duc de Montmorency était blessé et fait prisonnier. Il ne restait plus à Monsieur que deux partis à prendre : se mettre au pouvoir des Espagnols, ou se soumettre au roi, qui venait de lui envoyer M. d'Aiguebonne, le propre frère de Chaudebonne. Il était porteur de conditions assez favorables pour Gaston; mais il fallait qu'il sacrifiast le duc de Montmorency à la colère du cardinal. Il hésita quelque temps; mais sa position était devenue si mauvaise, qu'il finit par se prêter à un accommodement, et Montmorency fut perdu sans ressources. Cet arrangement ne devait pas être plus solide que les précédents. Puylaurens, interrogé, par ordre du cardinal, sur le mariage de son maître avec la princesse Marguerite, le nia hardiment; Monsieur avait fait de même. Le secret toutefois ne fut pas longtemps gardé. Aussitôt que Gaston en eut appris la découverte, il assembla ses confidents; tous, à l'instigation de Puylaurens qui était fortement intéressé dans la question, lui conseillèrent de partir pour la Flandre; et le 6 novembre il quittait de nouveau la France, sous un déguisement, suivi de Puylaurens, Sauvebœuf et du Fargis.

CHAPITRE VIII.

Voiture en Espagne.

Le premier soin de Gaston, à son arrivée à Bruxelles, fut de se mettre en rapport avec les cours de Vienne, de Londres et de Madrid, et de leur demander des secours en hommes et en argent. La mission d'Espagne échut à Voiture, qui l'accepta avec empressement. Dans la situation précaire à laquelle son maître se trouvait réduit, il ne pouvait obtenir pour lui-même une position plus agréable; là, du moins, il espérait trouver un peu de calme et de quiétude, à défaut de succès diplomatiques, difficiles à obtenir et à propos desquels il ne nourrissait aucune illusion. Muni de lettres de recommandation de M. du Fargis et du marquis de Rambouillet, qui tous les deux, ayant longtemps représenté le roi en Espagne, y avaient conservé de nombreuses et excellentes relations, il fut bientôt recherché de tout ce que la société espagnole comptait d'hommes illustres, sans en excepter le célèbre comte-duc et son confident Carnero.

L'exil dans de pareilles conditions n'eût pas été un châtiment bien cruel pour une nature cosmopolite et peu sentimentale telle qu'était au fond celle de Voiture, si le délabrement de sa santé ne lui eût fait tout envisager sous de sombres couleurs. Madrid, du reste, sous le rapport du bien-être, laissait quelque peu à désirer; et s'il n'y avait pas de sonnettes à l'hôtel de Rambouillet, les palais espagnols manquaient de cheminées, ce qui était bien plus grave. Voiture étalait ses griefs dans une lettre à mademoiselle Paulet :

.... Dans vos plus sombres humeurs, vous n'auez iamais esté plus solitaire, plus farouche, ny plus inhumaine, que ie le suis icy. Vous ne sçauriez vous imaginer combien la vie que j'y fais est differente de la mienne passée : et vous vous estonnerez quelque iours, quand ie vous diray, que j'ay passé huit mois sans parler à vne femme, sans gronder, sans disputer, sans joüer, et, ce qui est plus estrange, sans me chauffer vne seule fois. Cela est espouuantable seulement à raconter. I'ay souffert vn hyuer plus perçant que celuy de France, en vn lieu où l'on ne voit point de robes de chambres, ny de cheminées, et où l'on ne fait iamais de feu, sinon pour le gain d'vne bataille, ou à la naissance d'vn

rince. Dans cette misere, j'ay souhaité souuent le feu de l'hostel de amboüillet; et regretté le temps que ie refusois d'estre le Cyclope d'vne lus aymable personne, que celle qui gouuerne leur Maistre..........

Il est assez inutile de dire ici que ses travaux politiques ne l'absorbaient guère. La cour de Madrid, là comme à Bruxelles, était prodigue de belles promesses et d'égards, sans témoigner jamais son bon vouloir d'une façon plus pratique. Ne se méprenant pas sur la situation, Voiture négociait le moins possible, et consacrait tout son temps à la société et à la littérature espagnole. Il composa même en castillan quelques pièces de vers tellement remarquables, au dire de ses amis, qu'on les attribua à Lopez de la Véga, un des plus grands poëtes du temps; mais s'il en faut juger par les fragments espagnols qui nous restent de lui, sa prose était fort incorrecte et sa poésie fort médiocre, pour ne pas dire plus.

Mademoiselle Paulet fut sa principale correspondante à cette époque; elle le tenait au courant des nouvelles littéraires, lui envoyait les dernières lettres de Balzac et les derniers bons mots de l'hôtel de Rambouillet. Voiture, qui était fort paresseux, ne lui répondait pas avec une parfaite exactitude. Mademoiselle Paulet ne perdait jamais de vue sa propre dignité; il s'ensuivit un silence assez long, qu'il rompit le premier en faisant humblement appel à la clémence de son amie :

MADEMOISELLE,

Puisque la faueur que vous m'auez faite de m'escrire, ne pouuoit receuoir de prix, et qu'il n'estoit pas en moy de la meriter; vous ne la deuiez pas discontinuer, quoy que j'aye témoigné de manquer à la reconnoistre. L'estat où j'estois il y a deux mois, me contraignit de laisser partir l'ordinaire sans vous escrire : et si cela a esté cause, comme il y a apparence, que celuy-cy ne m'ait point apporté de vos lettres; ie vous asseure que c'est le plus grand mal que ma colique m'ait iamais fait. Puis qu'elles me sont si necessaires, ne refusez pas, s'il vous plaist, Mademoiselle, de me donner secours : et vous qui estes si charitable pour ceux qui sont en affliction, témoignez de l'estre pour vne personne qui en a de tant de sortes. Vous y estes dauantage obligée, puisque la plus grande des miennes, et à laquelle ie sçay moins resister, est de me voir esloigné de vous.......

Il était depuis près d'un an en Espagne, et ses ennuis étaient au comble; toutes ses lettres à ses protecteurs de Bruxelles en portent la trace. Il écrivait à M. de Chaudebonne :

..............................Madrid, qui est le plus agreable lieu du monde pour les sains et les débauchez, est le plus ennuyeux pour les

gens de bien, et pour les malades : et lors que le Caresme empesche les Comedies, ie ne sçache pas qu'il y ait vn seul plaisir dont on puisse joüir en conscience. L'ennuy et la solitude où ie m'y suis trouué, ont fait au moins en moy vn bon effet. Car ils m'ont reconcilié auec les liures que j'auois quittez depuis quelque temps; et ne trouuant point icy d'autres plaisirs, j'ay esté contraint de gouster celuy de la lecture. Preparez-vous donc, Monsieur, à me voir quasi aussi Philosophe que vous : et imaginez-vous combien doit auoir profité vn homme, qui durant sept mois n'a fait autre chose que d'estudier, ou d'estre malade. Que s'il est vray qu'vne des principales fins de la Philosophie, est le mespris de la vie, il n'y a point de si bon Maistre que la colique; et Socrate ni Platon ne persuadent pas si puissamment. Elle m'a donné depuis peu vne leçon de dix-sept iours dont il me souuiendra longtemps; et m'a fait considerer beaucoup de fois combien nous sommes foibles, puis qu'il ne faut que trois grains de sable pour nous abattre..

Ces allusions à la philosophie s'adressaient directement à Chaudebonne que l'âge avait rendu sérieux, et qui, dès cette époque, commençait à devenir dévot. Dans une autre lettre adressée à mademoiselle Paulet, il continuait ses plaintes, et cherchait à lui donner le change sur les petites aventures qui venaient parfois adoucir les rigueurs de son célibat.

Les lamentations systématiques de Voiture finirent par atteindre leur but; et MM. de Lingendes reçurent ordre d'aller le remplacer en Espagne. Pour lui qui était libre maintenant, il ne se hâta pas autant qu'on eût pu le supposer de se rendre à Bruxelles : il résolut de prendre le chemin le plus long, et de regagner la Flandre en passant par l'Afrique. Il apprenait ainsi son départ à mademoiselle Paulet :

.... I'espere sortir d'icy dans trois ou quatre iours, pour commencer la promenade, dont ie vous auois escrit; et aller voir le Portugal et l'Andalousie. Quelques-vns m'en vouloient dissuader, pour les chaleurs qu'il y aura en ce temps. Mais afin de me deniaiser, ie suis resolu de voir vn peu de monde : et pour me remettre d'vn hyuer que j'ay esté icy sans me chauffer; ie m'en vay chercher les iours caniculaires en Afrique, et passer l'esté en vn païs où les hirondelles passent l'hyuer.....

Il avait compté sans MM. de Lingendes, qui arrivaient, mais avec une lenteur désespérante; ils le firent attendre pendant près d'un mois. Il prit enfin congé du duc d'Olivarez, qui lui dit en le quittant : « N'oubliez pas de m'écrire; si ce n'est d'affaires, ce sera toujours de belles choses. » Il se mit en route, voyageant à petites journées et s'arrêtant parfois à *badiner* dans les hôtelleries. A Gre-

ade, la vue des monuments qui l'entouraient lui rappelait mille ouvenirs de gloire et de chevalerie. C'est de là qu'il envoyait à nademoiselle Paulet ses premières impressions de voyage, où la einture des lieux se mêle agréablement aux déclarations les plus endres :

..........................Ie suis arriué à Grenade sans auoir veu le oleil; si ce n'est aux heures qu'il se couche et qu'il se leue. Il est icy si langereux, que les yeux que Bordier a quelque-fois comparez à luy, ne e sont pas dauantage. Aussi bien qu'eux, il brûle tout ce qu'il voit; et n'est gueres moins à craindre que le feu du Ciel. Ie m'en suis sauué dans es tenebres; et mettant tousiours toute la terre entre luy et moy. Ie me epose à cette heure à l'ombre d'vne montagne de neige, dont cette Ville est couuerte. Il y a trois iours que ie vis dans la *Serra Morena*, le lieu où Cardenio et Dom-Quichotte se rencontrerent : et le mesme iour ie souppay dans la *Venta*, où s'acheuerent les auentures de Dorothée. Ce matin j'ay veu *el Alhambra*, la place de *Viuarambla*, et le *Zaccatin* : et la rüe où ie suis logé se nomme *la calle de Abenamar, Abenamar, Abenamar Moro de la Moreria.* I'ay beaucoup de plaisir à voir les choses que j'auois imaginées. Mais j'en ay bien dauantage à imaginer celles que j'ay autresfois veuës; quelques excellents que soient les objets qui se présentent à mes yeux, mes pensées m'en font tousiours voir de plus beaux; et ie ne donnerois pas les images que ie garde dans ma mémoire, pour tout ce que ie voy de plus réel et de plus précieux. Hier en considérant les allées et les fontaines de *Generalife*, et souhaitant d'y voir *Galiane*, et *Zaïde*, *Daxare*, en l'estat qu'elles y auoient esté autrefois ; j'y desiray encore dauantage vne autre personne. Aussi, à la vérité, est-elle mille fois plus galante et plus aimable. *Xarife* mise aupres d'elle, perdroit son nom et sa beauté. Auec ces enseignes, ie pense que ie donneray assez à entendre qui elle est. Mais cela est cruel, Mademoiselle, qu'il m'en faille parler auec tant d'artifice et de précaution; et que j'aye peine à me résoudre de dire que c'est vous. Vous deuez pourtant me permettre d'estre galant à cette heure que ie me trouue à la source de la galanterie, et au lieu d'où elle s'est espanduë par le monde. Au sortir d'icy, ie me rendray, Dieu aidant, dans quatre iours à Gibraltar. De là i'ay résolu de passer à Ceuta; et d'aller voir *le lieu de vostre naissance, et vos parens qui regnent dans les déserts de ce païs-là* (1)..............................

Chemin faisant, il observait les mœurs et les usages du pays, qu'il retraçait avec une sûreté de jugement qu'on n'aurait pas soupçonnée dans un homme aussi indifférent à toutes les choses sérieuses. Son admiration pour l'Espagne physique et son incroyable richesse

(1) Allusion au surnom de *Lionne* qu'à l'hôtel de Rambouillet on donnait à mademoiselle Paulet.

lui faisait faire un retour sur les habitants, et il suffit de parcourir les lignes suivantes pour se rendre compte de la décadence espagnole, qui commençait déjà, et qui dans l'espace d'un demi-siècle devait marcher d'un pas si rapide :

.... La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a iamais pu contraindre à balayer deuant leurs portes. Quand il pleut, ceux qui apportent du pain à Madrid des villages, ne viennent point, quoy qu'ils le vendissent mieux : et souuent il y faut enuoyer la Justice. Quand le bled est cher en Andalousie, s'ils en ont en Castille, ils ne prennent pas la peine de l'y enuoyer ; ni les autres d'en venir querir ; et il faut qu'on leur en porte de France, ou d'ailleurs. Quand vn village qui a cent arpens en a labouré cinquante, s'il croit en auoir assez, il laisse le reste en friche. Ils laissent venir les vignes d'elles-mesmes, et sans y rien faire. Vn Italien qui tailla la sienne, en trois ans la racheta de prix. La terre d'Espagne est tres fertile ; leur soc n'entre que quatre doigts dedans ; et souvent rapporte quatre-vingts pour vn. Ainsi, s'ils sont pauures, ce n'est que parce qu'ils sont rogues et paresseux..................

Il touchait enfin aux colonnes d'Hercule. Arrivé là, en attendant le départ du navire qui doit l'emporter en Afrique, il écrit à M. de Chaudebonne pour l'instruire de ses projets et lui dépeindre les charmes de l'Andalousie qu'il va bientôt quitter :

MONSIEUR,

Ie vous escris à la veuë de la terre de Barbarie : et il n'y a entre elle et moy, qu'vn canal, qui n'a au plus que trois lieuës de largeur; quoy que ce soit l'Ocean, et la mer Mediterannée tout ensemble. Vous serez estonné de voir si loin vn homme, qui prend si peu de plaisir à la courre, et qui auoit tant de haste de se rapprocher de vous. Mais l'auis que l'on m'a donné, que cette saison n'estoit guere propre à la nauigation pour les grands calmes qu'il y a ; et que difficilement ie trouuerois *embarcation* deuant le mois de Septembre ; m'a fait naistre l'enuie et le loisir de faire cette promenade. Et i'ay mieux aymé souffrir le trauail du chemin, que l'oisiueté de Madrid. De sorte qu'apres auoir veu à Grenade tout ce qui y reste de la magnificence des Roys Mores, l'*Alhambra*, le *Zacatin*, et cette celebre place de *Viuarambla*, où i'auois imaginé autrefois tant de tournois et de combats ; ie suis venu iusqu'à la pointe de Gibraltar ; d'où aussitost que l'on m'aura equipé vne fregate, i'espere passer le Destroit, et voir Ceuta, et au retour de là, prendre le chemin de Calis, San-Lucar, et Seuille, et me rendre à Lisbonne. Iusques icy, Monsieur, ie ne me suis point repenty de cette entreprise, laquelle en cette saison a semblé temeraire à tout le monde. L'Andalousie m'a reconcilié auec tout le reste de l'Espagne : et l'ayant passée en tant d'autres endroits, ie serois bien fasché de ne l'auoir point veuë en celuy seul par où elle peut paroistre belle.

'ous ne trouuerez pas estrange que ie loüe un païs, où il ne fait iamais roid, et où naissent les cannes de Sucre. Mais ie vous asseure qu'il y a y tel melon, que l'on pourroit venir manger de quatre cens lieuës : et ette terre, pour laquelle tout vn peuple erra si long-temps dans les deerts, ne pouuoit estre, à mon auis, gueres plus delicieuse que celle-cy. 'y suis seruy par des esclaves, qui pourroient estre mes maistresses ; et ans peril, j'y puis partout cueillir des palmes. Cét arbre, pour qui toute ancienne Grece a combattu, et qui ne se trouue en France que dans os Poëtes, n'est pas icy plus rare que les oliuiers; et il n'y a pas vn abitant de cette coste, qui n'en ait plus que tous les Cesars. On y voit out d'vne veuë les montagnes chargées de neiges, et les campagnes couertes de fruits. On y a de la glace en Aoust, et des raisins en Janvier. hyuer et l'esté y sont tousiours meslez ensemble : et quand la vieillesse le l'année blanchit par tout ailleurs, elle est icy tousiours verte de lauiers, d'orangers et de myrthes. Ie vous auouë, Monsieur, que ie tâche à ous la faire sembler la plus belle qu'il me sera possible. Et vous ayant xageré autrefois, le mal que j'ay rencontré en Espagne, si ie ne m'en eux pas desdire, ie croy au moins estre obligé de vous descrire auantageusement ce que j'y trouue de bon. Cependant, il y a de quoy s'estonner u'vn homme aussi libertin que moy se haste de quitter tout cela, pour ller trouuer un Maistre. Mais, à la verité, le nostre est tel, qu'il n'y a oint de delices que l'on doiue preferer à l'honneur et au contentement le le seruir. Et la liberté, qui est estimée la plus aimable chose du monde, e l'est pas tant que Son Altesse. Vous sçavez que ie n'ay gueres d'inclination à la flaterie : et vne des plus remarquables singularitez qui soient n Monseigneur, est de ne la pouuoir souffrir. Mais il faut auoüer qu'outre es autres vertus que la grandeur de sa naissance luy donne, son affabilité t sa bonté, la beauté et la viuacité de son esprit, le plaisir auec lequel il coute les bonnes choses, et la grace dont il les dit luy-mesme, sont les qualitez, qui a peine se trouuent nulle part au point qu'elles paroisent en luy. Et si ce n'est que pour voir quelque chose de rare que ie cours e monde, ie n'ay que faire de passer plus loin, et ie feray mieux de me anger aupres de sa personne. Ie considere icy tout ce que ie voy, auec lus de curiosité que ie n'en ay de moy-mesme, pour satisfaire quelque our à celle de Son Altesse...

Ce panégyrique de Gaston qui termine la lettre, et que j'abrége, a out l'air d'une satire, appliqué à un homme aussi égoïste et aussi ngrat que le frère de Louis XIII ; mais il faut convenir que Voiture vait une tendance singulière à confondre le vrai et le faux, suivant l'intérêt du moment. La femme à laquelle il écrivait était invariablement la plus belle et la plus spirituelle du monde, et le personnage uquel il s'adressait, le génie le plus illustre et le cavalier le plus accompli de son temps. Son cœur était entièrement à la remorque de on esprit.

CHAPITRE IX.

Voiture passe en Afrique et en Portugal. — Il revient à Bruxelles.

Après quelques jours d'attente, il franchit le détroit de Gibraltar et aborda en Afrique. En arrivant dans cette terre classique de la barbarie, sa première pensée fut pour mademoiselle Paulet. Il y avait entre les lions du désert et la *lionne* de l'hôtel de Rambouillet un rapport assez direct, et ce rapprochement ne pouvait échapper à un homme passionné pour l'antithèse. Voiture s'empressa de lui écrire :

Mademoiselle,

Enfin ie suis sorti de l'Europe, et j'ay passé ce détroit qui luy sert de bornes. Mais la mer qui est entre vous et moy, ne peut rien éteindre de la passion que j'ay pour vous : et quoy que tous les esclaues de la Chrestienté se trouuent libres en abordant cette coste, ie ne suis pas moins à vous pour cela. Ne vous estonnez pas de m'oüir dire des galanteries si ouuertement. L'air de ce païs m'a desià donné ie ne sçay quoy de fier qui fait que ie vous crains moins : et quand ie traitteray désormais avec vous, faites estat que c'est de Turc à More. Il ne vous doit pas pourtant desplaire que l'on vous parle d'amour de si loin : et quand ce ne seroit que par curiosité, vous deuez estre bien-aise de voir des poulets de Barbarie. Il manquoit à vos auentures d'avoir vn Amant au delà de l'Ocean : et comme vous en auez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde. Ie grauay hier vos chiffres sur vne montagne qui n'est gueres plus basse que les estoilles, et de laquelle on decouure sept royaumes : et j'enuoye demain des cartels aux Mores de Maroc et de Fez, où ie m'offre à soustenir, que l'Afrique n'a iamais rien produit de plus rare, ni de plus cruel que vous. Apres cela, Mademoiselle, ie n'auray plus rien à faire icy, que d'aller voir *vos parens* : à qui ie veux parler de ce mariage, qui a fait autrésfois tant de bruit, et tâcher d'auoir leur consentement : afin que personne ne s'y oppose plus. A ce que j'entens ce sont des gens peu accostables. I'auray de la peine à les trouuer. On m'a dit qu'ils doiuent estre au fonds de la Lybie : et que les lions de cette coste sont moins nobles, et moins grands.........

Dans une seconde lettre, signée Léonard, il continuait cette lourde plaisanterie de la *lionne ;* et en retour de ces nombreux paquets

.i expédiait mademoiselle Paulet, et dont le port était trop cher à on gré, il lui envoyait plusieurs lions en cire rouge :

MADEMOISELLE,

Ce Lion ayant esté contraint, pour quelques raisons d'Estat, de sortir e Libye, auec toute sa famille, et quelques-vns de ses Amis : j'ay creü u'il n'y auoit point de lieu au monde où il se pust retirer si dignement u'aupres de vous : et que son malheur luy sera heureux en quelque sorte, 'il luy donne occasion de connoistre vne si rare personne. Il vient en roite ligne d'vn Lion illustre, qui commandoit il y a trois cens ans sur a Montagne de Caucase; et de l'vn des petits-fils duquel on tient ici u'estoit descendu vostre bisayeul, celuy qui le premier des Lions d'A-rique passa en Europe. L'honneur qu'il a de vous appartenir, me fait perer que vous le receurez auec plus de douceur et de pitié, que vous 'auez coustume d'en auoir : et ie croy que vous ne trouuerez pas indigne e vous, d'estre le refuge des Lions affligez. Cela augmentera vostre putation dans toute la Barbarie : où vous estes desia estimée plus que out ce qui est delà la mer; et où il ne se passe iour que ie n'entende oüer quelqu'vne de vos actions. Si vous leur voulez apprendre l'inuention le se cacher sous vne forme humaine, vous leur ferez vne faueur signalée. ar par ce moyen ils pourroient faire beaucoup plus de mal, et plus im-unément. Mais si c'est vn secret que vous vouliez reseruer pour vous eule, vous leur ferez toûjours assez de bien, de leur donner place aupres le vous, et de les assister de vos conseils. Ie vous asseure, Mademoiselle, u'ils sont estimez les plus cruels et les plus sauuages de tout le païs; et 'espere que vous en aurez toute sorte de contentement. Il y a auec eux uelques Lionceaux, qui pour leur jeunesse, n'ont encore pû estrangler ue des enfans et des moutons. Mais ie croy qu'auec le temps, ils seront ens de bien, et qu'ils pourront atteindre à la vertu de leurs peres. Au oins sçay-je bien qu'ils ne verront rien aupres de vous, qui leur puisse doucir ou rabaisser le cœur; et qu'ils y seront aussi bien nourris, que 'ils estoient dans leur plus sombre forest d'Afrique. Sur cette esperance, t l'asseurance que j'ay que vous ne sçauriez manquer à tout ce qui est de a generosité, ie vous remercie desia du bon accueil que vous leur ferez, t vous asseure que ie suis, etc.

LÉONARD,

Gouverneur des Lions du roi de Maroc.

Il y avait dans Voiture un coin de vanité qu'il cherchait vainement dissimuler, et qui, à son insu, se faisait jour à chaque instant. Pour voir franchi la faible distance qui sépare l'Espagne européenne de Espagne d'Afrique, il se fût volontiers comparé à Marco Polo ou à hristophe Colomb. Du Portugal où il venait de débarquer, il écri-ait ainsi à mademoiselle Paulet :

.... Depuis que ie suis party de Madrid, j'ay fait deuant que de venir icy, deux cens cinquante lieuës d'Espagne, qui n'en valent gueres moins que cinq cens de France. Ce n'est pas mal aller pour vn homme qui auoit les jambes si roides, et à qui on reprochoit qu'il ne pouvoit marcher. I'ay iugé tout ce ce chemin bien employé, lors qu'en arriuant en ce lieu, j'y ay trouvé les lettres qu'il vous a plu me faire l'honneur du troisiesme Iuillet..

En 1633 Lisbonne était encore une ville espagnole, et Voiture put observer de près les frémissements de la nationalité portugaise, qui sept ans plus tard devait rompre ses fers avec l'aide de la France. C'est à ce propos qu'il écrivait les lignes suivantes à M. de Montausier, le frère du *Misanthrope* :

.... Si le séjour de Barbarie ne vous plaist pas, l'on a eu icy auis que l'Isle de Madere est sur le point de se reuolter; et qu'elle se veut donner au premier qui la voudra défendre de la domination d'Espagne. Imaginez-vous, ie vous supplie, le plaisir d'auoir vn Royaume de Succre; et si nous ne pourrions pas viure là auec toute sorte de douceur. Quelques grands que puissent estre les charmes et les engagemens de Paris; selon que ie vous connois, ie sçay qu'ils ne vous arresteront pas en vne occasion comme celle-là. Et si quelque chose vous peut retenir, ce sera seulement l'incommodité du chemin, et la peine de vous lever matin. Mais, Monsieur, les Conquerans ne peuuent pas tousiours dormir jusques à onze heures. Les couronnes ne s'acquierent pas sans travail, mesmes celles qui ne sont que de lauriers ou de myrthes, s'achetent bien cherement; et la Gloire veut que ses amans souffrent pour elle.......

Le marquis ne répondit pas à ce séduisant appel, et bientôt après il trouvait un trépas obscur dans les gorges de la Valteline. Cependant Voiture recevait l'ordre de hâter son départ, et à la fin du mois d'octobre il songea à rejoindre son maître. Mais à cette époque tout voyage était une source d'embarras. Il nous dépeint longuement les obstacles qui s'opposaient à son retour :

.... L'on m'a dit aujourd'huy que nous partirons dans cinq iours. De sorte qu'il me faut acheter vn lit, des matelas, des couuertures, vn petit troupeau de moutons, vingt bestes à corne, cinquantes poules, et quelques *chats de voliere*. Car le Capitaine ne veut pas nourrir les passagers. Outre cela, il faut que j'escriue à Seuille, à Madrid, en Flandres, en France, à mes Amis, et à des Marchands, à des Ministres, à des Amies, et à des Maitresses. Et ce qui est le plus embarrassant, il me faut tous les iours respondre à vn poulet Portugais, que, par ma foy, ie ne puis lire ni entendre..

Qu'on joigne à tout cela les délices de Lisbonne, sa santé raff

ieté revenue, et l'on ne s'étonnera pas qu'il envisageât de satisfaction ce départ après lequel il avait tant soupiré. uivantes confirment ce soupçon :

.... Certes, si j'estois assez sage pour n'aymer le ceux que ie ne vois point : ie n'aurois guere eu de meilleur a vie, que celuy que j'ay passé depuis trois mois; esloigné de s d'embarras et d'affaires; et n'entendant de nouvelles que e temps en temps il vous plaisoit de m'apprendre. Le vray auoir de la santé et de la gayeté, est que le corps soit agité, rit se repose. Les voyages donnent cela. Pour l'ordinaire, il tout au rebours. Lors que nous pensons nous reposer, nous lons le plus. Le trot de la plus meschante mule, ne lasse pas attendre Carnero sur les bancs de la Secretairerie : et la moine affaire, tourmente dauantage que le plus mauuais temps, nauuais chemin..

ent fois raison, et les événements dont il allait être témoin t pas changer sa manière de voir. Il fallut pourtant s'emrrivé à Douvres sans encombre, il y passa huit jours, res vents contraires, et regagna la Flandre.

eau séjour à la cour de Monsieur ne lui offrit rien de fort Il se voyait contraint de manœuvrer habilement entre ses ecteurs, qui ne vivaient pas toujours en parfaite harmonie, çait (tâche difficile) de les flatter tous sans en mécontenter ıylaurens s'était brouillé avec le père de Chanteloube, le Marie de Médicis. La mère et le fils épousaient la queurs favoris, et bientôt la reine, presque insultée par Puyit le parti de négocier séparément avec le roi et le cardinal; t sans succès.

rd entre Monsieur et la cour de France présentait moins té; mais Richelieu, qui cédait facilement sur tous les au-, devenait intraitable lorsqu'on lui parlait de reconnaître du mariage de Gaston. Les négociations n'avançaient pas, tentative d'assassinat fut sur le point de changer la face . Le 3 mai 1634, un homme aposté pour tuer Puylaurens vingt-cinq pas, un coup de carabine sur les huit ou neuf soir, lorsqu'il montait l'escalier qui conduisait à la salle accompagné de huit ou dix gentilshommes. La carabine, un calibre d'une grosseur prodigieuse, était chargée de balles de pistolet; mais on n'y avait pas mis assez de ıur chasser avec violence une si grande quantité de prot le coup n'eut presque pas d'effet. Puylaurens fut seule-

ment blessé à la joue droite, sans que la balle pénétrât fort avant dans la chair. L'assassin eut le temps de se sauver; on lui tenait un cheval tout prêt, et il n'y eut qu'un laquais de Puylaurens qui le poursuivit quelque temps sans pouvoir l'atteindre (1). Monsieur demanda justice de cet assassinat au marquis d'Ayetonne, mais on ne put jamais en découvrir l'auteur. Gaston parut toujours persuadé que le coup partait de Chanteloube, ennemi déclaré de Puylaurens.

Voiture ne cherchait qu'à se faire oublier : lorsqu'il ne jouait plus, il reprenait sa correspondance avec ses amis de Paris, et, toujours sur la brèche lorsqu'il s'agissait de la langue française, il envoyait le plaidoyer suivant à mademoiselle de Rambouillet contre ceux qui demandaient la suppression du mot *car*.

MADEMOISELLE,

Car estant d'vne si grande consideration dans nostre Langue; j'approu extrémement le ressentiment que vous auez du tort qu'on luy veut faire et ie ne puis bien esperer de l'Academie dont vous me parlez, voyan qu'elle se veut establir par une si grande violence. En vn temps où l Fortune joüe des Tragedies par tous les endroits de l'Europe : ie ne v rien si digne de pitié, que quand ie voy que l'on est prest de chasser e faire le procez à vn mot, qui a si vtilement serui cette Monarchie; et q dans toutes les broüilleries du Royaume, s'est tousiours monstré b François. Pour moy, ie ne puis comprendre quelles raisons ils pourro alleguer contre vne diction qui marche tousiours à la teste de la raison, e qui n'a point d'autres charges que de l'introduire. Ie ne sçay pour q interest ils taschent d'oster à *Car*, ce qui lui appartient, pour le donne *Pour-ce que;* ni pourquoy ils veulent dire auec trois mots, ce qu'ils p uent dire auec trois lettres? Ce qui est le plus à craindre, Mademoise c'est qu'apres cette injustice, on en entreprendra d'autres. On ne f point de difficulté d'attaquer *Mais;* et ie ne sçay si *Si*, demeurera en seur De sorte qu'apres nous auoir osté toutes les paroles qui lient les autr les beaux esprits nous voudront réduire au langage des Anges : ou, si c ne se peut, ils nous obligeront au moins, à ne parler que par sign Certes, j'auouë qu'il est vray ce que vous dites, qu'on ne peut mie connoistre par aucun autre exemple, l'incertitude des choses humain Qui m'eust dit, il y a quelques années, que j'eusse deû viure plus lo temps que *Car;* j'eusse creu qu'il m'eust promis vne vie plus long que celle des Patriarches. Cependant, il se trouue qu'apres auoir ve onze cens ans plein de force et de credit; apres auoir esté employé d les plus importants Traittez, et assisté tousiours honorablement dans Conseil de nos Roys : il tombe tout d'vn coup en disgrace, et est men

(1) Voir là-dessus l'*Histoire de Louis XIII*, par le père Griffet.

d'vne fin violente. Ie n'attens plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables, qui diront, le grand *Car* est mort : et le trespas du grand *Cam* ni du grand *Pan*, ne sembleroit pas si important ni si estrange. Ie sçay que si l'on consulte là-dessus vn des plus beaux esprits de nostre siecle, et que j'ayme extrémement, il dira qu'il faut condamner cette nouueauté ; qu'il faut vser du *Car* de nos peres, aussi bien que de leur terre et de leur Soleil ; et que l'on ne doit point chasser vn mot qui a esté dans la bouche de Charlemagne, et de Saint Loüis. Mais c'est vous principalement, Mademoiselle, qui estes obligée d'en prendre la protection. Puisque la plus grande force, et la plus parfaite beauté de nostre Langue, est en la vostre : vous y deuez auoir vne souueraine puissance ; et faire viure ou mourir les paroles comme il vous plaist. Aussi crois-je que vous auez desia sauué celle-cy du hazard qu'elle couroit ; et qu'en l'enfermant dans vostre lettre, vous l'auez mise comme dans vn azyle, et dans vn lieu de gloire, où le temps ni l'enuie ne la sçauroient toucher. Parmy tout cela, ie confesse que j'ay esté estonné de voir combien vos bontez sont bizarres : et que ie trouue estrange, que vous, Mademoiselle, qui laisseriez perir cent hommes, sans en auoir pitié ; ne puissiez voir mourir vne Syllabe. Si vous eussiez eu autant de soin de moy, que vous en auez de *Car* ; j'eusse esté bien-heureux malgré ma mauuaise fortune. La pauureté, l'exil, et la douleur ne m'auroient qu'à peine touché. Et si vous ne m'eussiez pû oster ces maux, vous m'en eussiez au moins osté le sentiment. Lors que j'esperois receuoir quelque consolation dans vostre lettre, j'ay trouué qu'elle estoit plus pour *Car*, que pour moy ; et que son bannissement vous mettoit plus en peine que le nostre. I'auoüe, Mademoiselle, qu'il est iuste de le defendre. Mais vous deuiez auoir soin de moy aussi bien que de luy ; afin que l'on ne vous reproche pas que vous abandonnez vos amis pour vn mot. Vous ne respondez rien à tout ce que ie vous auois escrit. Vous ne parlez point des choses qui me regardent. En trois ou quatre pages, à peine vous souuient-il vne fois de moy : et la raison en est *Car*. Considerez-moy dauantage vne autre fois, s'il vous plaist : et quand vous entreprendrez la defense des affligez, souuenez-vous que ie suis du nombre. Ie me seruiray tousiours de luy-mesme pour vous obliger à m'accorder cette grace : et ie vous asseure que vous me la deuez. *Car* ie suis, etc.

La cause qu'il embrassait devait triompher, et bientôt il lui fut possible de la défendre de plus près, *car* son exil allait finir.

Richelieu, que la présence du frère du roi sur les terres d'Espagne embarrassait beaucoup, fit, à l'endroit de Puylaurens, une tentative qui, cette fois, eut un succès décisif ; et peu après deux traités étaient signés, l'un avec Gaston, l'autre avec son favori. Monsieur devait, pour la validité de son mariage, s'en rapporter à la décision des théologiens français. Puylaurens renonçait à toute intrigue avec

les cours étrangères, et s'engageait à déterminer le duc à consentir à la dissolution de son mariage dans un délai qui ne devait pas excéder deux mois. En retour on le nommait duc et pair, et il était convenu que, huit jours après sa rentrée en France, il épouserait mademoiselle de Pontchâteau, nièce du cardinal. Les deux traités faits, signés et ratifiés, Monsieur, suivi de quelques gentilshommes, s'évadait de Bruxelles le dimanche 8 octobre, et, après avoir crevé plusieurs chevaux, il arrivait sur la contrescarpe du fossé de la Capelle, où il était reçu par le baron du Bec.

CHAPITRE X.

Voiture revient à Paris. — Mort de Puylaurens. — Fondation de l'Académie française. — Lettre sur la prise de Corbie.

Voiture, après trois ans d'exil, put enfin rentrer en France sans craindre d'être pendu. Il retrouva avec bonheur madame de Saintot, toujours belle et plus amoureuse que jamais; mademoiselle Paulet, toujours cruelle, mais aussi séduisante qu'autrefois; et enfin, ce qu'il ne dédaignait pas non plus, sa place au coin de la vaste cheminée d'Arthénice, poste de combat d'où il avait lancé jadis, à un auditoire complaisant et attentif, tant d'épigrammes et tant de bons mots. Pendant sa longue absence, presque rien n'avait changé dans cette noble demeure; le temps avait passé sur les fronts sans les assombrir. Julie, fière et encore belle, quoique âgée de plus de trente ans, devait laisser couler bien des années avant d'écouter les soupirs de l'austère Montausier. Arthénice et le marquis de Rambouillet avaient conservé à Voiture leur infatigable bienveillance, et ce fut avec des transports d'allégresse que le joyeux marquis de Pisani le serra dans ses bras. Tout lui souriait à ce moment, excepté l'avenir. Monsieur, en effet, s'était montré peu sensible à l'avis des théologiens qui avaient déclaré son mariage contraire aux règles et à la pratique de l'Église. D'autre part, Puylaurens, à qui sa position avait communiqué une sorte de vertige, s'applaudissait d'avoir ob

râces du cardinal par les mêmes moyens qui avaient at-
lus grands seigneurs du royaume les plus terribles châ-
; il était assez disposé à persévérer dans une politique qui
bien réussi. Il fut cruellement détrompé. Le délai qu'on
ié pour obtenir la renonciation de son maître était depuis
écoulé, et lorsque le cardinal le sommait de tenir sa pa-
testait invariablement de sa bonne volonté, mais aussi de
sance. Richelieu n'était pas la dupe de ces allégations.
rès il intercepta des lettres de Puylaurens adressées à la
le Phalsbourg, et des dépêches qu'il destinait à l'Espa-
il n'hésita plus. Le 14 février 1635, il le fit arrêter et con-
icennes. En même temps le cardinal exécutait une espèce
État dans la maison de Monsieur; il le forçait de renvoyer
urs suspects, et attachait à sa personne, en qualité de
, M. de Chavigny, une de ses créatures. Puylaurens,
is espoir de délivrance, fut pris d'une fièvre lente qui le
endant quelques mois; elle fut suivie d'une fièvre pour-
il mourut le 30 juin, non sans qu'on soupçonnât le car-
ir hâté sa fin par le poison.

fut douloureusement ému de cette catastrophe, qui lui
usieurs de ses protecteurs et de ses amis : il ne se laissa
oint abattre, et fit la cour à Chavigny, en attendant l'oc-
se rendre agréable à Richelieu lui-même.

née 1635 vit la fondation de l'Académie française, dont
vait être un des membres les plus illustres et les moins
l n'y parut qu'une fois en sa vie, et cela pour satisfaire à
re. Quelques mois plus tard, un événement qui mit la
danger vint lui fournir l'occasion qu'il cherchait depuis
de se rapprocher du cardinal. Les Espagnols venaient de
de Corbie. Cette place, d'une importance extrême en ce
it le seul boulevard de la France du côté de la Picardie,
reste, en si mauvais état que son gouverneur, M. de
, se vit obligé de la rendre au bout de huit jours. L'alarme
à Paris, et le châtiment proportionné à la crainte. Soye-
condamné à être écartelé sur la place de Grève; ses biens
fisqués et sa postérité déclarée roturière à perpétuité. Le
t face à tout avec son énergie habituelle : une armée ras-
la hâte marcha vers la frontière, et Corbie fut repris.

s'empressa de profiter de la circonstance; il écrivit une
isible, qui n'était pas autre chose qu'un panégyrique très-
ort adroit et parfois éloquent, du redoutable ministre. Je

me contenterai de citer le passage suivant, qui a trait au roi de Suède :

.... Voyons s'il s'en est fallu beaucoup, qu'il n'ait renuersé ce grand arbre de la maison d'Austriche : et s'il n'a pas esté ebranlé jusques aux racines, ce tronc, qui de deux branches couure le septentrion et le couchant; et qui donne de l'ombrage au reste de la Terre. Il fut chercher jusques sous le pôle, ce héros qui sembloit estre destiné à y mettre le fer, et à l'abbatre. Il fut l'esprit meslé à ce foudre, qui a remply l'Allemagne de feu et d'éclairs; et dont le bruit a esté entendu par tout le monde. Mais quand cét orage fut dissipé, et que la fortune en eut destourné le coup; s'arresta-t-il pour cela ? et ne mit-il pas encore vne fois l'empire en plus grand hazard qu'il n'auoit esté par les pertes de la bataille de Leipsic, et de celle de Lutzen ? Son adresse et ses pratiques, nous firent auoir tout d'vn coup vne armée de quarante mille hommes dans le cœur de l'Allemagne, auec vn chef qui auoit toutes les qualitez qu'il faut pour faire vn changement dans vn estat. Que si le Roy de Suéde s'est ietté dans le peril, plus auant que ne deuoit vn homme de ses desseins, et de sa condition; et si le duc de Fridlandt, pour trop differer son entreprise, l'a laissée descouurir : pouuoit-il charmer la balle qui a tué celuy-là au milieu de sa victoire, ou rendre celuy-ci impenetrable aux coups de pertuisane ? Que si en suite de tout cela, pour acheuer de perdre toutes choses, les chefs qui commandoient l'armée de nos alliez deuant Norlinghen, donnerent la bataille à contre-temps : estoit-il au pouuoir de Monsieur le Cardinal, estant à deux cens lieuës de là, de changer ce conseil, et d'arrester la precipitation de ceux qui pour vn empire (car c'étoit le prix de cette victoire), ne voulurent pas attendre trois iours ? Vous voyez donc, que pour sauuer la maison d'Autriche, et pour destourner ses desseins, que l'on dit à cette heure auoir esté si téméraires; il a fallu que la fortune ait fait depuis trois miracles : c'est-à-dire trois grands éuénements, qui vray-semblablement, ne devoient pas arriver; la mort du Roy de Suéde, celle du duc Fridlandt, et la perte de la bataille de Norlinghen..

Cette lettre réussit au delà des espérances de son auteur, et le cardinal, qui aimait les gens d'esprit, le prit désormais sous sa protection. Monsieur, d'ailleurs, obtenait peu après la reconnaissance de son mariage, et, satisfait de cette concession qui lui tenait tant à cœur, il n'entreprit rien pendant plusieurs années.

CHAPITRE XI.

Les petites Sainctot. — Voiture se brouille avec mademoiselle Paulet. — Le marquis de Pisani.

Voiture, je l'ai déjà dit, avait renoué à son retour de Flandre avec madame de Sainctot. Elle entrait alors dans la seconde phase de sa beauté et de son esprit : sa maison était égayée par deux charmantes petites filles, intimes amies d'une enfant de génie, Jacqueline Pascal. Madame Perrier raconte dans ses *Memoires* que : « ces trois petites filles, se trouvant ensemble, ne voulurent pas demeurer inutiles, et elles s'avisèrent de faire une comédie dont elles composèrent le sujet et tous les vers sans que personne leur aidât en rien ; cependant c'était une pièce suivie de cinq actes divisés par scènes, et où tout était observé. Elles la jouèrent elles-mêmes deux fois avec d'autres acteurs qu'elles prirent, et il y eut grande compagnie. Tout le monde admira que ces enfants eussent eu la force de faire un ouvrage entier, et on y trouva quantité de jolies choses ; de sorte que ce fut l'entretien de tout Paris durant bien longtemps. » Voiture, on le pense bien, était au nombre des curieux les plus empressés. Madame de Sainctot, qui s'était formée à son école, lui écrivait des lettres charmantes, et son maître la félicitait ainsi dans une de ses réponses :

MADAME,

En ne pensant faire qu'vne petite galanterie, vous auez escrit la plus galante lettre du monde. Tout grand Iurisconsulte que ie sois, ie me trouue bien empesché à y respondre, et ie vous auoüe que vous en sçauez plus que moy. Ie m'estois desia bien apperceu que vous auiez tousiours ce mesme esprit que i'ay toute ma vie admiré, et que de toutes choses vous n'auiez rien oublié que moy. Mais il est vray, que ie ne me fusse pas imaginé que vous eussiez appris à écrire, depuis que ie ne vous vois plus, et que ie dûsse iamais rien voir de vous qui fust plus beau, et qui me touchast dauantage que ce que i'en ay veu autrefois..................
..........................Ie suis au desespoir de ce que vous ne viendrez pas auiourd'huy à l'Academie, car vous pouuez iuger pour qui i'y estois allé. I'employeray tout mon credit pour faire que l'on aille en corps vous supplier d'y venir. Mais si vous vouliez que i'y montrasse vostre lettre, cela suffiroit pour vous y faire desirer de tout le monde.

Madame de Sainctot ne pouvait se rassasier de la présence de son amant, qui déjà pourtant commençait à se refroidir, et paraissait devant elle avec un visage triste et ennuyé ; elle ne se rebutait pas pour cela, et comme d'Ablancourt lui demandait quel charme si grand elle trouvait à cet homme mélancolique, elle répondit avec un soupir : « Ah ! qu'il est agréable parmi les femmes quand il veut ! » Elle employait cent ingénieux artifices pour le ramener près d'elle. Un jour elle lui envoyait ce billet :

A Monsieur de Voiture.

Ie vous ay promis pour Galant à deux belles dames de mes amies. Ie m'asseure que vous ne trouuerez pas cette entreprise-là trop grande : et ie sçay bien que vous dégagerez ma parole, aussi-tost que vous les aurez veuës.

Voiture, intrigué, fit la lettre suivante, qu'il pria madame de Sainctot de faire parvenir à l'une des deux beautés inconnues :

Madame,

Il n'y eut iamais vne inclination si extraordinaire, ni si étrange que celle que j'ay pour vous. Ie ne sçay du tout qui vous estes : et de ma vie, que ie sçache, ie ne vous ay seulement ouy nommer. Cependant ie vous asseure que ie vous aime ; et qu'il y a déjà vn iour que vous me faites souffrir. Sans auoir iamais veu vostre visage, ie le trouue beau : et vostre esprit me semble agreable ; quoy que ie n'en aye iamais rien ouy dire. Toutes vos actions me rauissent : et ie m'imagine en vous ie ne sçay quoy, qui me fait aimer passionnément, ie ne sçay qui. Quelquefois ie me figure que vous estes blonde ; et d'autrefois que vous estes brune, tantost grande, tantost petite, auec vn nez aquilin, ou auec vn nez retroussé. Sous toutes ces formes où ie vous mets ; vous me paroissez tousiours la plus aimable chose du monde : et sans sçavoir quelle sorte de beauté vous auez ; ie iurerois que c'est la plus aimable de toutes. Si vous me connoissez aussi peu, et que vous m'aimiez autant : j'en rends graces à l'Amour et aux estoilles. Mais afin que vous ne soyez pas trompée ; et qu'en cas que vous m'imaginiez vn grand homme blond, vous ne soyez pas surprise en me voyant : ie veux vous dire à peu prés comme ie suis. Ma taille est deux ou trois doigts au dessous de la mediocre. I'ay la teste assez belle, auec beaucoup de cheueux gris ; les yeux doux, mais vn peu esgarez : et le visage assez niais. En recompense, vne de vos amies vous dira, que ie suis le meilleur garçon du monde ; et que pour aimer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidelenent que moy. Si vous pouuez vous accommoder de tout cela ; ie vous l'offriray à la premiere veuë. En attendant ie penseray en vous, sans sçauoir en qui ie

pense : et quand on me demandera pour qui ie soûpire, n'ayez peur que ie le declare, et soyez asseurée, que ie ne diray iamais rien de vous.

Voiture, on le voit, ne flattait pas son portrait; mais il était presque ressemblant. Le jeu, les soucis, les maladies, avaient usé une organisation assez frêle, en même temps qu'ils avaient achevé d'aigrir un caractère qui n'avait jamais eu que les dehors de la bienveillance.

Fatiguée de ses exigences, mademoiselle Paulet s'était éloignée de lui. Jaloux de tout le monde, il ne pouvait souffrir qu'elle reçût chez elle les gens dont l'esprit pouvait lui faire ombrage. Celui qu'il haïssait le plus c'était Godeau, le gracieux auteur du *Benedicite*. Ce petit homme, d'une laideur repoussante, était aimé de tous ceux qui l'approchaient, parce qu'à une grande souplesse de caractère il savait joindre une complaisance à toute épreuve.

Voiture, en revanche, était intimement lié avec le fils de madame de Rambouillet, le marquis de Pisani; un accident, qu'il avait éprouvé en nourrice, l'ayant rendu tout contrefait au point, dit Tallemant, qu'on ne pouvait lui faire de cuirasse, il ne voulut rien apprendre dans sa jeunesse, de peur que sa famille ne le condamnât à entrer dans l'Église. Plein de cœur et plein d'esprit, il embrassa plus tard la carrière des armes et s'y distingua. Il voulut suivre le duc d'Enghien dans toutes ses campagnes, quoiqu'il eût une si singulière tournure à cheval qu'on l'appelait le chameau de monsieur le Prince. On citait ses bons mots et surtout ses bons tours, car il était fort ingénieux lorsqu'il s'agissait de se procurer de l'argent. Un jour qu'il en manquait, il sut persuader à son père, qui n'avait pas visité Rambouillet depuis longtemps, que le parc du château était plein de bois mort, et qu'il était urgent de le faire enlever. Le bon marquis de Rambouillet l'ayant chargé de surveiller l'opération, il fit abattre six cents cordes de bois parfaitement sain, que l'on vendit à son profit. Voiture aimait naturellement à faire de mauvaises plaisanteries, et son intimité avec monsieur de Pisani n'avait fait que développer cette fâcheuse tendance, ainsi que le prouvent les deux anecdotes suivantes de Tallemant des Réaux : « Ayant trouvé deux meneurs d'ours dans la rue Saint-Thomas, avec leurs bêtes emmuselées, il les fait entrer tout doucement dans une chambre où madame de Rambouillet lisait, le dos tourné aux paravents. Ces animaux grimpent sur ces paravents ; elle entend du bruit, se tourne, et voit deux museaux d'ours sur sa tête. N'étoit-ce pas pour guérir de la fièvre, si elle l'eût eue? Il fit bien pis au comte de Guiche ; car, sous ombre que le comte lui avait dit un jour que le bruit couroit

qu'il étoit marié, et lui demanda s'il étoit vrai, il alla une fois le réveiller à deux heures après minuit, disant que c'était pour une affaire pressée. Eh bien! qu'y a-t-il? dit le comte en se frottant les yeux. — Monsieur, répond très-sérieusement Voiture, vous me fîtes l'honneur de me demander, il y a quelque temps, si j'étois marié; je vous viens dire que je le suis. — Ah! peste! s'écria le comte, quelle méchanceté de m'empêcher ainsi de dormir! — Monsieur, reprit Voiture, je ne pouvois pas, à moins que d'être un ingrat, être plus longtemps marié sans vous le venir dire, après la bonté que vous aviez eue de vous informer de mes petites affaires. »

Arthénice, qui aimait à plaisanter aussi, mais avec plus de délicatesse, l'attrapa bien un jour lui-même: « Il avait fait un sonnet dont il étoit assez content; il le donna à madame de Rambouillet, qui le fit imprimer avec toutes les précautions de chiffre et d'autre chose, et puis le fit coudre adroitement dans un recueil de vers imprimés il y avoit assez longtemps. Voiture trouve ce livre, que l'on avoit laissé exprès ouvert à cet endroit-là; il lut plusieurs fois ce sonnet; il dit le sien tout bas, pour voir s'il n'y avoit point quelque différence; enfin cela le brouilla tellement qu'il crut avoir lu ce sonnet autrefois, et qu'au lieu de le produire il n'avoit fait que s'en ressouvenir. On le désabusa enfin quand on en eut assez ri (1). »

Si Voiture avait des amitiés folles, il avait aussi des relations avec des personnages plus graves et moins amusants, tels que celui dont il va être parlé dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XII.

Costart.

Pierre Costart naquit à Paris en 1603. C'était le fils d'un chapeli[er] qui demeurait sur le pont Notre-Dame, à l'enseigne de *l'Ane rayé*. [Il] reçut une excellente éducation; mais ayant plus de vanité que d'e

(1) Tallemant.

ıprit de bonne heure à rougir de sa naissance. Au sortir de té, son premier soin fut de se dépayser, et dans ses courtes ns à Paris il se donnait toujours comme étant de la pro- débuta par des satires contre Godeau et Chapelain qu'il ne ıit pas, et dont la réputation était alors aussi grande qu'in- ;. Ces violentes diatribes n'ayant eu aucun succès, il s'a- u'il avait fait fausse route, et se mit à courtiser Voiture, , au moment de sa plus grande faveur. Une scène assez eut lieu chez ce dernier: Costart, entrant chez Voiture, y hapelain qu'il ne connaissait pas, comme je l'ai dit. Voiture bien de l'avertir, et l'offenseur et l'offensé s'entretinrent ıent, paraissant goûter un plaisir réciproque. Chapelain premier, et Costart put enfin demander le nom de l'homme qui venait de le quitter: « C'est, dit Voiture qui riait aux lar- st ce même Chapelain que vous avez tant étrillé. » On peut re l'embarras et la confusion de Costart: il voulut absolu- ımander pardon à Chapelain, et son attitude en cette cir- ;e fut aussi humble et basse qu'elle avait été inconvenante

rt, qui par plusieurs points prêtait beaucoup à la critique, ı mérite réel comme commentateur et comme érudit; son a été fidèlement tracé par son biographe, qui s'adressait Ménage: « Il étoit, comme vous savez, monsieur, d'une taille ıute, fort agréable et fort dégagée. Il avoit le visage rond, ves et belles couleurs y paroissoient toujours dans sa santé; ıvoit la vue fort courte, et ce défaut ayant commencé à sa ;e, il ne fit que s'augmenter et devenir presque extrême par ıes dents étoient mal rangées, et plus jaunes que blanches. veux étoient d'un châtain fort brun, et se frisoient naturelle- out son air avoit quelque chose de propre et d'élégant qui extrêmement plu et qui l'auroit rendu très-aimable, s'il n'y nt eu aussi en tout cela de l'affectation et de la contrainte. t l'autre se trouvoient même en son entretien, où, quoiqu'il rès-éloquemment, et que ce qu'il disoit ne fût pas vide de ; subtiles, raisonnables et surprenantes par tout ce qu'elles , de nouveauté et de justesse, d'ingénieux et de savant, il y éanmoins toujours je ne sais quoi de trop peiné qui en ôtoit e, en faisant voir qu'il avoit trop d'application à mettre en ;e qu'il disoit, et trop de soin de l'embellir et de l'orner. Ce ı même qui obligea un jour monsieur Scarron, dont l'esprit f, et tout rempli de naïves grâces qui ne connoissoient au-

cune étude, et qui agissoient partout librement, de dire de lui à l'oreille de quelqu'un de ses amis: «Bon Dieu! que j'aimerois mieux qu'il dit sans y prendre garde *mangy* pour *mangea*, et qu'il donnât des soufflets à Ronsard, que de parler toujours si bien et si juste.»

Costart passait pour être athée, ce qui ne l'empêcha pas de devenir le favori de Lavardin, évêque du Mans, et de mourir curé de Niort. Il habita la province pendant la plus grande partie de sa vie; il visitait souvent Balzac dans sa terre près d'Angoulême, et servait d'intermédiaire aux deux plus beaux esprits du temps. C'est du logis de Balzac qu'il datait ses lettres savantes, et qu'il exposait à Voiture ses doutes philologiques : les réponses de ce dernier sont remarquables par une grande sûreté de goût et un tact grammatical surprenant; on y trouverait aujourd'hui des renseignements précieux sur l'histoire de la langue française et de ses variations, sur lesquelles Voiture et l'hôtel de Rambouillet eurent une influence si décisive. Dans une de ces dissertations, après avoir plaisanté sur la *Poitavinitas* de Costart et sur l'étymologie du mot cordonnier (qui donne des cors), il arrive à des termes dont l'emploi, de son temps, était douteux, et qu'il classe ainsi de sa propre autorité:

Procure et *donaison* ne valent rien.

Recouuert et *recouuré* se disent.

Vous me demandez lequel est mieux dit, *vn sauls* ou *vne saule :* ni l'vn ni l'autre ne vaut rien. Il faut dire *vn saule.*

Courre est plus en vsage que *courir*, et plus de la Cour. Mais *courir* n'est pas mauuais, on en peut vser deux ou trois fois la semaine.

Bienfaiteur n'est pas bon. *Bienfacteur* ne se dit guere; dites, s'il vous plaist, *Bienfaicteur.*

Le *poinct* du iour, et la *poincte* du iour, masle ou femelle Vous en vserez comme il vous plaira, et selon l'humeur où vous serez.

Quelques-vns disent encore *chaire*, sans que l'on se moque d'eux; mais il vaut mieux dire *chaise.*

Fourbe et *fourberie* se disent, auec quelque diuersité de signification.

Difformité, *diformilté* est mort depuis dix ou douze ans.

La postérité, comme on le voit par ces exemples, a réhabilité bien des mots que Voiture a frappés d'anathème; car, en grammaire comme en politique, c'est l'opinion de la majorité qui finit toujours par l'emporter.

CHAPITRE XIII.

Voiture en Italie.

Voiture était parfaitement bien en cour, grâce à d'habiles flatteries en vers et en prose. Madame de Combalet, nièce du cardinal, l'avait admis dans son intimité; et l'on voit dans sa correspondance qu'une de ses lettres au marquis de Pisani est datée du château de Richelieu. Au mois d'octobre 1637, il y était allé faire un petit séjour. L'année suivante, il se voyait chargé d'une double mission en Italie. Le roi l'envoyait à Florence notifier au grand-duc la naissance du jeune prince qui devait s'appeler Louis XIV, et de son côté madame de Rambouillet, qui s'occupait toujours d'architecture, l'avait prié de visiter pour elle un grand nombre de monuments italiens dont il devait lui rapporter une fidèle description. Les débuts de son voyage ne furent pas heureux; il écrivait de Turin :

MADEMOISELLE (1),

Ie ne puis pas dire absolument que ie sois arriué à Turin. Car il n'y est arriué que la moitié de moy-mesme. Vous croyez, que ie veux dire, que l'autre est demeurée aupres de vous. Ce n'est pas cela. C'est, que de cent et quatre liures, que ie pesois en partant de Paris, ie n'en pese plus que cinquante-deux. Il ne se peut rien voir de si maigre, et de si décharné que ie suis : et selon que ie suis changé, ie croy que Monsieur le Marquis de Pisany, et moy, ne nous reconnoistrons plus, quand nous nous verrons. La fiévre me fit arrester vn iour à Roane. Ie croyois tout de bon estre attrappé : et que ie serois long-temps malade. Ce qui me faisoit le plus de despit, c'est que ie m'imaginois que vous ne croiriez pas que ce fut de regret de vous auoir quitée, et que vous penseriez plûtost, que ce seroit pour auoir couru la poste. En effet, cela n'estoit pas hors de la vraysemblance; et ce qui sembloit confirmer cette opinion, c'est qu'il est vray, que les trois derniers cheuaux que j'auois montez, m'auoient mis en vn pitoyable estat, cét endroit, que vous sçauez, que Brunel monstroit à Marphise; et ce qui estoit plus à craindre, j'auois vne si grande chaleur, que quand j'eusse esté fait Gouuerneur de Monsieur le Daufin, ie n'eusse pas esté plus propre, que ie le fus les quatre premiers iours. I'en parlay à

---

(1) Mademoiselle de Rambouillet.

vn fort honneste homme de Roane, que l'on m'a dit qui est Apoticaire, lequel me donna quelque chose qui me soulagea fort. Ie vous supplie de le dire à Madame la Duchesse. Depuis ie n'ay eu aucun mal, que celuy de ne vous point voir. Mais à celuy-là, il n'y a point de remede; et le sel Mercurial n'y fait rien. Ie suis dès hier apres disner icy. Ie n'ay encore pû voir Madame; pource qu'hier l'on croyoit que Monsieur de Sauoye alloit mourir. Aujourd'huy ie la verray. Demain ie partiray pour aller à l'armée: et j'espere qu'apres demain à midy, ie verray Monsieur le Cardinal de la Valette, et Monsieur vostre frere.............................. ....

Après avoir passé quelques mois dans la capitale du Piémont, il partit pour Gênes, où il devait s'embarquer.

La Savoie était alors alliée de la France et ennemie de l'Espagne; Victor-Amédée, qui s'était couvert de gloire à la bataille de Montebaldone, avait succombé au lendemain de son triomphe, et son successeur, enfant de sept ans, mourut lui-même peu après, pendant le séjour de Voiture en Italie. La duchesse régente, attaquée par ses deux beaux-frères, le prince Thomas et le cardinal de Savoie, avait resserré les liens qui l'unissaient à la France, et la guerre continua de désoler le pays pendant plusieurs années. Les routes étaient infestées de brigands, et l'on risquait à chaque instant de tomber entre les mains des maraudeurs français et espagnols. Voiture, dans la lettre suivante, nous raconte les péripéties de son voyage.

MADEMOISELLE (1),

Ie voudrois que vous m'eussiez pû voir aujourd'huy dans vn miroir, en l'estat où j'estois. Vous m'eussiez veu dans les plus effroyables montagnes du monde au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des Diables, et qui ont des cheueux qui leur viennent iusques à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage; vne grande harquebuse sur l'épaule, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont les Bandis qui viuent dans les montagnes des confins de Piedmont et de Genes. Vous eussiez eu peur sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces Messieurs-là : et vous eussiez creu, qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en estre volé, ie m'en estois fait accompagner. I'auois écrit dés le soir à leur Capitaine de me venir accompagner; et de se trouuer en mon chemin. Ce qu'il a fait: et j'en ay esté quitte pour trois pistoles. Mais sur tout, ie voudrois, que vous eussiez veu la mine de mon neueu, et de mon valet; qui croyoient que ie les auois menez à la boucherie. Au sortir de leurs mains, ie suis passé par

(1) Mademoiselle de Rambouillet.

eux lieux, où il y auoit garnison Espagnole : et là, sans doute, j'ay ouru plus de danger. On m'a interrogé. I'ay dit que j'estois Sauoyard : t pour passer pour cela, j'ay parlé le plus qu'il m'a esté possible comme Monsieur de Vaugelas. Sur mon mauuois accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si ie feray iamais de beaux discours qui me vallent tant : et s'il t pas esté bien-mal à propos, qu'en cette occasion, sous ombre que is de l'Academie, ie me fusse allé piquer de parler bon François. sortir de là, ie suis arriué à Sauone : où i'ay trouué la mer vn peu esmeuë, qu'il ne falloit, pour le petit vaisseau que j'auois pris : antmoins, ie suis, Dieu mercy, arriué icy à bon port. Voyez, s'il plaist, Mademoiselle; combien de perils j'ay courus en vn iour. n ie suis eschapé des Bandits, des Espagnols, et de la Mer........

Arrivé à Gênes, il songea à s'acquitter de la commission artisti- dont madame de Rambouillet l'avait chargé. Son propre aveu ous apprendre jusqu'à quel point il était digne de cette haute fiance :

MADAME,

y veu pour l'amour de vous le Valentin, auec plus d'attention que ie iamais fait aucune chose; et puis que vous desirez que ie vous en la description, ie le feray le plus exactement qu'il me sera possible. vous considererez, s'il vous plaist, que quand ie me seray acquité ette commission; et de l'autre que vous m'auez donnée à Rome : ay fait pour vous les deux choses du monde qui me sont les plus ciles; de parler de bastiments, et de parler d'affaires. Le Valentin, ame, puis que Valentin y a, est vne maison, qui est à vn quart de de Turin, située dans vne prairie, et sur le bord du Pô. En arriuant, oune d'abord : ie veux mourir, si ie sçay ce qu'on trouue d'abord. oy que c'est vn Perron. Non non, c'est vn Portique. Ie me trompe, vn Perron. Par ma foy, ie ne sçay, si c'est vn Portique, ou vn on. Il n'y a pas vne heure, que ie sçauois tout cela admirablement : a mémoire m'a manqué. A mon retour, ie m'en informeray mieux : ne manqueray pas de vous en faire le rapport plus ponctuellement.

L'indulgente Arthénice ne fit que rire de la négligence de son oyé. Le séjour de Voiture à Florence n'offrit rien de particulier; y arrêta peu de temps, et partit pour Rome, patrie des ancêtres madame de Rambouillet : elle y avait encore des intérêts assez onsidérables et un procès à surveiller. Voiture reçut un accueil des lus distingués; mais, fatigué du voyage, il ne prit plaisir à rien, et utes ses lettres datées de la ville éternelle portent l'empreinte une mélancolie profonde; celle qu'il écrivait à mademoiselle de ambouillet peut en donner une idée :

MADEMOISELLE,

I'en demande pardon à Madame vostre mere. Mais iamais ie ne me suis tant ennuyé qu'à Rome. Il ne se passe pas de iour, que ie n'y voye quelque chose de merueilleux : des chefs-d'œuures des plus grands ouuriers qui ayent esté ; des jardins où tout le Printemps se trouue à cette heure ; des bastimens qui n'en ont point de pareils au monde ; et des ruïnes encore plus belles que ces bastimens. Mais tout ce que ie vous dis là, n'empesche pas que ie n'y sois triste ; et qu'au mesme temps que ie voy toutes ces choses ie ne souhaitte d'en sortir. Les plus excellens ouurages de peinture, de sculpture, et de *prouature*, d'Apelle, de Praxitelle, et de *Papardelle*, ne sont point à mon goust.........................

.... I'eus plus de plaisir, il y a quelque temps, à voir auecque vous deux ou trois allées de Ruel, que ie n'en ay eu, à voir toutes les Vignes de Rome ; et que ie n'en aurois à voir le Capitole, quand il seroit en l'estat où il a esté autresfois, et que mesme I[illegible] Capitolin s'y trouueroit en personne. Mais afin que vous sçachiez, [illegible] ce n'est pas raillerie, et que ie suis tout de bon, aussi mal que ie le [illegible] il y a huict iours, que me promenant le matin auec le Cheualier de [illegible] ie fusse tombé de mon haut, s'il ne m'eust receu entre ses bras ; et [illegible] lendemain au soir, ie m'éuanoüis encore vne fois dans la chamb[illegible] Madame la Mareschalle d'Estrée. Les Medecins disent, que ce sont [illegible] vapeurs melancoliques ; et que ces accidens ne sont pas à mépriser. [illegible] moy, voyant que cela m'auoit repris deux iours de suite ; et que j'e[illegible] menacé de quelque chose de pis : ie n'ay esté ni fou, ni estourdi ; j'ay [illegible] de l'Antimoine, que Monsieur Nerli m'a donné. En effet, cela m'a fait bien..

.... I'espere partir d'icy d'aujourd'huy en [illegible] iours. Vous vous estonnerez, Mademoiselle, que ie demeure si long-t[illegible] en vn lieu, où ie dis qu'il m'ennuye si fort. I'y ay esté arresté i[illegible] cette heure, par des causes que ie vous diray, et desquelles ie n'ay p[illegible] deffaire. Mais ie vous asseure encore vne fois, que de ma vie ie n'a[illegible] tant d'ennuy, ni tant d'enuie de vous voir..............................

Il abrégea en effet son séjour autant que le lui permirent les i[illegible] êts de madame de Rambouillet, et il se hâta de revenir en Fra[illegible]

CHAPITRE XIV.

Affaires d'Italie. — Voiture à Grenoble. — La cour à Amiens.

La situation empirait chaque jour en Piémont. Le prince Thomas, n des plus grands capitaines du siècle, et son frère le cardinal, s'étaient alliés à l'Espagne, et leurs troupes, victorieuses sur presque tous les points, menaçaient la ville de Turin, où les esprits étaient disposés en leur faveur. On disait hautement que le fils de la régente n'était pas légitime, et les mœurs de cette princesse avaient été eureusement fort équivoques. Dans cette situation critique elle ssait d'implorer les secours de la France, qui la protégea effiment. Le cardinal de la Valette se jeta dans Turin avec six hommes, et les princes, désespérant de forcer la place, se t contraints de tourner leurs efforts d'un autre côté.

mois de septembre, le roi vint lui-même à Grenoble, où il eut entrevue avec sa sœur. Voiture était du voyage. C'est de cette qu'il écrivait à mademoiselle de Rambouillet pour lui annoncer ée du siége de Turin :

MADEMOISELLE,

nouuelle de la leuée du siege à Thurin, a esté pour moy la plus ble que j'aye receuë de ma vie. I'ay eu pourtant quelque déplaisir, de e cela m'ostoit vne occasion, de donner à Monsieur le Cardinal de alette, vne preuue de la veritable affection que j'ay pour luy. Car s resolu d'entrer dans la ville, et de luy porter du rafraichissement, y disant de vos nouuelles. Monsieur le Comte de Guiche, à qui ie estois vanté; m'auoit dit, que d'ordinaire l'on pendoit ceux que l'on enoit dans ce dessein. Mais cela ne m'estonnoit pas : et ayant eu de me de la Trimoüille, des raisons pour me consoler, au cas que ie roüé en Italie; ie ne me souciois pas trop d'y estre pendu. Mais cela esté plaisant, que Monsieur le Cardinal de la Valette se promenant a muraille, m'eust reconnu sur l'échelle........................

Voiture ne savait pas qu'en ce moment même où il badinait sur siége, le cardinal de la Valette, son ami plus encore que son tecteur, succombait dans la force de l'âge et à l'apogée de sa re. Il fut atteint d'une fièvre double-tierce qui devint continue l'emporta le 28 septembre 1639. Il avait quarante-sept ans.

L'année suivante, la cour se transporta en Picardie. Voiture revit sa ville natale sans enthousiasme; il y trouvait des souvenirs qu'il eût voulu anéantir, et qu'autour de lui les courtisans se plaisaient à rappeler. Dans une lettre à mademoiselle de Rambouillet, il rend compte de son séjour à Amiens :

MADEMOISELLE,

Il faut auoüer que ie suis de bonne amitié. I'ay regret de ne vous point voir, comme si j'y perdois quelque grande chose, et ie m'imagine que ie ne passe pas si bien le temps icy, que lors que j'auois l'honneur d'estre auprés de vous. Amiens en vostre absence, me semble moins aimable que Paris : et pouuant tous les iours voir des Dames qui parlent picard admirablement, ie ne m'en tiens pas plus heureux pour cela. La conuersation de Monsieur le Duc de C***, de Monsieur de T***, et de Monsieur de N*** que ie rencontre icy partout, n'a rien de charmant pour moy. Il m'arriue mesme quelquefois de m'ennuyer d'estre trois heures de suitte dans la chambre du Roy : et ie ne prens pas plaisir de m'entretenir auec Monsieur Libero, Monsieur Compiegne, et vingt autres honnestes hommes que ie ne connois point, qui m'asseurent que j'ay vn bel esprit, et qu'ils ont veu de mes œuures. I'ay veu aujourd'huy sa Majesté joüer au [illegible] toute l'apresdinée, et ie n'en suis pas plus gay : et allant reglément [illegible] fois la semaine à la chasse du Renard, ie n'y ay pas vne extréme joye, quoyqu'il y ait tousiours cent chiens, et cent cors qui font vn bruit épouuentable, et qui vous entre terriblement dans les oreilles. Enfin, Mademoiselle, les plaisirs du plus grand Prince du monde, ne me diuertissent pas : et quand ie ne vous vois point, les delices de la Cour n'ont rien qui me touche. Vous estes, sans mentir, ingrate, si vous ne me rendez la pareille. Mais, défiant comme ie suis, j'ay peur que vous ne preniez quelquefois plaisir auec Madame la Princesse, et Mademoiselle de Bourbon : et peut-estre que depuis que vous estes à Grosbois, vous n'auez pas souhaitté cinq ou six fois d'estre à Amiens. Si cela est, au moins, pour [illegible] recompenser d'ailleurs, faites s'il vous plaist, que leurs Altesses me [illegible] sent l'honneur de se souuenir quelquefois de moy; et que ie ne sois [illegible] moins consideré d'elles, pour estre en vn lieu où ie vois deux fois tous les iours le Roy et Monsieur le Cardinal. Ie vous asseure pourtant, Mademoiselle, que ie n'en sçay pas plus de nouuelles pour cela : et c'est la [illegible] que ie ne vous en mande point. Monsieur Faber arriua icy hier au matin auec ordre à nos Generaux de ce qu'ils ont à faire. Il m'a dit que Monsieur Arnaut a fait rage des pieds de derriere en vn combat qu'il y a [illegible] prés de Lille : et Monsieur le Mareschal de Brezé l'a escrit au Roy, à [illegible] que m'a dit Monsieur de Chauigny......................................

A cette affaire qui eut lieu devant le fort de Rantzau, Cinq-M[illegible] commandait les volontaires. Depuis quelque temps il s'était emp[illegible]

l'esprit du roi, qui souffrait impatiemment le despotisme d'un nistre dont pourtant il ne pouvait se passer.

CHAPITRE XV.

lazarin cardinal. — Voyage de Roussillon. — Conspiration de Cinq-Mars.

A la fin de l'année 1641, la promotion de Mazarin au cardinalat naître une difficulté sur le rang qu'il prendrait avec les princes sang. Le jeune duc d'Enghien, qui, à l'exemple de son père, céait toujours le pas au cardinal de Richelieu, refusa d'avoir la même mplaisance pour le cardinal Mazarin; et s'il finit par obéir, ce ne t qu'avec une extrême répugnance. Voiture, qui ne négligeait cune occasion de faire la cour à Richelieu, s'empressa de faire les lus humbles protestations de dévouement au nouveau prince de Église, qui bientôt devait être le maître du royaume.

Quelques mois plus tard, le roi, accompagné de Monsieur et du rdinal de Richelieu, partit pour la Catalogne, qui venait de se nner à la France. Voiture, écrivant de Lyon à mademoiselle de ambouillet, lui racontait le voyage de la cour, et dépeignait la confusion de la marche :

MADEMOISELLE,

Sans mon fourgon, j'eusse eu, sans mentir, vn extréme regret, de uoir plus l'honneur de vous voir : et ie croy que j'eusse pensé en vous meilleur cœur, que ie ne fis de ma vie. Car pour vous dire le vray, ie y sentois extrémement disposé : et ie n'ay iamais eu plus de déplaisir me separer de vous. Mais vous ne sçauriez croire, Mademoiselle, mbien les fourgons sont vne chose diuertissante, et quel excellent remede c'est, contre vne grande passion. Tantost il s'y estropie vn cheual, ntost il se rompt vne rouë; tantost ils demeurent toute vne nuit embourbez au milieu d'vn chemin : et c'est, ie vous iure, tout ce que l'on peut ire auec eux, que de songer deux ou trois fois le iour en la meilleure e ses amies. A cette heure que nous irons plus doucement, et que nous llons nous embarquer sur le Rhosne, ie feray mieux mon devoir de enser en vous : et ie suis trompé, si ie n'arriue à Auignon le plus pas-

sionné homme du monde...
.... La resolution qu'auoit prise Monsieur le Cardinal, d'aller sur le Rhosne, a esté changée, sur ce qu'il vit auant-hier, comme il se promenoit sur le port, vn batteau chargé de soldats, qui courut tres-grand hazard de se perdre : et il y en eut mesme quelques-vns, qui se jetterent dedans l'eau, et se noyerent : et son Eminence ne se veut pas noyer, pource que cela nuiroit aux desseins qu'il a sur le Roussillon.

La vie de Voiture parut moins précieuse, à ce qu'il semble, et son existence moins nécessaire à la conquête du Roussillon, car il alla sur le Rhône jusqu'à Avignon :

Mademoiselle (1),

Ie voudrois que vous m'eussiez veu l'autre iour, de quelle sorte ie fus depuis Vienne iusques à Valence. Le iour ne commençoit qu'à poindre, et le Soleil à rayonner sur le sommet des montagnes : quand nous nous mismes sur le Rhosne. Il faisoit vne de ces belles journées, qu'Appollon prend quelquefois, pour luy seruir de pannache ; et que l'on ne voit iamais à Paris, que dans le plus beau temps de l'Esté. Ceux auec qui j'estois, consideroient tantost les montagnes de Daufiné, qui paroissoient à la main gauche, à dix ou douze lieuës de nous, toutes chargées de neige; tantost les collines du Rhosne, que l'on voyoit couuertes de vignes; et des vallons à perte de veuë, tous pleins d'arbres fleuris. Pour moy, dans cette réjoüissance de tout le monde, ie montay seul sur la cabane qui couuroit nostre batteau : et tandis que les autres admiroient ce qui estoit à l'entour de nous : ie me mis à penser à ce que j'auois quitté. I'auois le coude du bras droit appuyé sur la couuerture de la barque, la teste vn peu penchée, et soûtenuë sur la main du mesme bras ; et l'autre negligemment estendu, dans la main duquel, ie tenois vn livre, qui m'auoit serui de pretexte à ma retraite. Ie regardois fixement la riuiere que ie ne voyois pas. Il me tomboit de moment en moment de grosses larmes des yeux. Ie faisois des soûpirs, auec chacun desquels il sembloit que sortist vne partie de mon ame, et de temps en temps, ie disois des paroles confuses et mal formées, que les assistans ne peurent pas bien ouyr, et que ie vous diray quand vous voudrez. Cecy, que ie vous raconte, eust paru dauantage, et eust receu plus d'ornemens, si ie vous l'eusse escrit en vers. Car ie vous iure, que les Nymphes des eaux furent touchées de ma douleur, que le Dieu du fleuue en fut esmeu. Mais tout cela ne se peut dire en prose. Tant y-a que ie demeuray sept heures de cette sorte, sans remuer ni pied ni patte. Ie voudrois, Mademoiselle, que vous m'eussiez veu ainsi. Deuant Dieu, cela vous eust donné de la deuotion : et le maistre de

(1) Mademoiselle de Rambouillet.

›stre batteau, dist qu'il auoit mené en sa vie plus de dix mille hommes, puis Lyon iusques à Beaucaire; mais qu'il n'en auoit iamais veu vn, ıi parust auoir l'esprit si esgaré. Apres cette belle description que ie ens de faire : il me vient de tomber dans l'esprit, que vous vous imagi-›rez, que tout cela est faux; et que ce que i'en ay dit, n'estoit que pour ouuer moyen de remplir vne lettre. Quand cela seroit, Mademoiselle, serois en verité excusable. Car pour vous parler franchement, on est ›uuent bien empesché à trouuer que dire : et ie ne puis pas comprendre, ue sans quelques inuentions comme cela, des personnes qui n'ont ni mour, ni affaires ensemble, se puissent escrire souuent. Néantmoins, pour ous dire naïuement ce qui en est, tout ce que ie vous ay dit de ma éuerie, de mes soûpirs, et de ma tristesse, est vray. Pour ce qui est du essentiment qu'en eurent les Nymphes, et le Dieu du Rhosne, ie n'en uis pas asseuré...

.... C'estoit, ie vous asseure, vne belle chose ı regarder, que de voir hier au soir les ruës d'Auignon pleines de chan-lelles, de lanternes, de flambeaux par toutes les fenestres pour voir Ionsieur le Cardinal qui y arriua à sept heures du soir. Il y faisoit clair omme en plein iour : et si le Pape arriuoit icy, on ne le pourroit pas nieux receuoir. On luy donnoit par tout mille benedictions : et à cause ue c'est en terre Papale, ils en sont liberaux en ce pays-cy. Les Iuifs l'Auignon se portent bien. Monsieur le Vice-Legat gros et gras : Monsieur e Comte d'Alais vn peu plus que luy.

Le terme du voyage approchait; on arrivait à Narbonne, où allait ommencer l'épouvantable tragédie dont le dénoûment devait être 'exécution de Cinq-Mars et de son ami de Thou. Quelques jours vant leur arrestation, Voiture assista aux fêtes qui furent données la cour, notamment à la cérémonie de l'ordre que l'on donna au eigneur de Mourgues ou Monaco, dont les descendants portent au-ourd'hui le titre de prince.

Monsieur avait trempé dans la conspiration de Cinq-Mars, et il vait envoyé à Madrid Fontrailles, porteur de ses instructions pour comte-duc; mais il était surveillé de près par Chavigny, et le omplot ne tarda pas à être découvert. Voiture eut un instant de erreur; il écrivait de Montélimart à mademoiselle de Rambouillet:

Mademoiselle,

Monsieur est perdu, et tous ses gens, d'vne perte, à mon auis, infail-ble et certaine. Voyez en quel estat doit estre mon esprit, et si ie ne suis s le plus malheureux homme du monde. I'eusse quitté la fortune de utes choses, si elle m'eust laissé entiére la ioye de retourner vous voir, elle l'est venu troubler par la plus estrange et la plus funeste auenture i pouuoit arriuer. La seule imagination du plaisir de reuenir m'auoit

fait resister à toutes les incommoditez de ce voyage, et apres cela, il faut que ie retourne beaucoup plus triste que ie ne suis venu. A cette affliction, Mademoiselle, ie ne voy aucune consolation, de quelque costé que ie me tourne, car l'honneur de vostre amitié, qui me pourroit consoler de tous les autres malheurs, est ce qui me rend celui-cy plus sensible, et ie ne puis me résoudre à vne infortune par laquelle ie suis menacé de passer le reste de ma vie sans vous voir. Dans ce deplaisir où ie suis, ie reçois de l'amitié de Monsieur de Chauigny, toute l'assistance que i'en pouuois attendre, et de grandes assurances que ma fortune n'en sera pas pire. Mais il me semble que ie ne puis honnestement n'estre pas miserable, et ie ne voy pas qu'il y ait pour moy d'autre party à prendre que celuy qui est le plus ruineux. Nous allons bien vite à Paris, où ie pense, selon que l'on compte icy, que nous serons le 19 ou le 20 de ce mois; de sorte que j'espere que j'auray bientost l'honneur de vous voir, et de tant loin que ie jette ma veuë sur l'auenir, c'est la seule étincelle de ioye que i'y puisse voir. Vous serez estonnée de ce que l'on a decouuert; nous allons voir d'estranges et pitoyables choses; l'on en propose à Monsieur de si estranges à faire, et de si fâcheuses à souffrir, que ie croy asseurément qu'il ne receura pas l'accommodement que l'on luy offre, si cela se peut appeler accommodement..

Dans une autre lettre, inédite comme la précédente et que nous a conservée le précieux manuscrit de Conrart, Voiture donne d'intéressants détails sur l'arrestation de Cinq-Mars:

MONSIEUR (1),

Si j'ay esté quelque temps sans vous escrire, ce n'a pas esté par negligence que j'y ay manqué, car ie n'en puis auoir pour vous, ni manquer en quelque sorte à vn devoir auquel ie suis si obligé. Mais ie n'auois point de nouuelles certaines à vous mander, ayant esté tout ce temps hors de la cour. Monsieur de Chauigny a fait plusieurs voyages de Monsieur le Cardinal au Roy, et du Roy à Monsieur le Cardinal, dans lesquels ne le pouuant suivre sans grande incommodité, par la diligence avec laquelle il alloit, j'ay demeuré quelques iours auec Monsieur son frere à Beziers et à Montpellier. Ie croy, Monsieur, que vous estes à cette heure aussi bien informé que moy de tout ce qui s'est passé à Narbonne; ie ne laisseray pas pourtant de vous en dire quelques particularitez; car quand vous les auriez ouy dire, ce que ie vous diray, et ce que ie sçay de bonne part, vous asseurera au moins, que ce que vous aurez ouy dire est vray. Après vne conference de deux heures, que Monsieur de Chauigny eust auec le Roy, le iour qu'il le vint trouuer à Narbonne, où le Roy estoit venu sans autre dessein que de prendre des eaux, Monsieur le Grand entra en

(1) M. de Longueil.

soupçon, et commença à estre fort estonné. Il fut ce soir-là chez ;urs de Beaumont, où ayant trouué force monde, il dit à l'aîné, ; auoit là beaucoup de gens qu'il ne connoissoit pas, et qu'il le de s'en défaire. Apres souper, il fut chez vn gentilhomme qui estoit nommé Sioujac, qui a esté arresté et remis en liberté; estant-là, ıa charge à vn autre gentilhomme des siens, d'aller voir si les portes rille estoient fermées. Ce gentilhomme au lieu d'y aller, se contenta voyer vn laquais, qui lui vint dire qu'elles l'estoyent; ce qui néant- n'estoit pas vray; car les portes de Narbonne, qui tous les iours noyent à huict heures du soir, ne se fermerent ce iour là qu'à neuf ; et demie, à cause des trains qui arrivoyent, et pour lesquels on retarder. Il estoit neuf heures quand Monsieur le Grand y enuoya, s ne furent fermées qu'vne demy-heure apres. Voyant cela, il se t de coucher hors du logis du Roy, et envoya sur les dix heures du ı des siens couuert du manteau qu'il auoit porté ce iour-là, lequel dans la salle des gardes, et vn autre qui suruint, dit aux gardes qui nt demy-endormis: Messieurs, voilà Monsieur le Grand qui passe. eut donc qu'il estoit retiré, et on le vint declarer au Roy, qui enuoya chambre voir ce qu'il faisoit. Ses gens dirent qu'il estoit couché et lormoit. Sur les onze heures, Monsieur de Charost y fut pour l'ar- ; mais ayant tiré les rideaux du lit, il ne trouua personne, et sceut, auoir cherché partout, qu'il n'y estoit pas. On creut donc qu'il sauué; néantmoins, ayant enuoyé à l'escurie, et ayant trouué tous ses ıx, et ayant sceu aussi que Monsieur de Thou estoit dans Narbonne, ;ea qu'il n'estoit pas hors de la ville. On enuoya aussitost comman- ı lieutenant du Roy dans Narbonne, de ne faire ouurir les portes |ui que ce fût, et de faire faire des rondes toute la nuit sur les mu- . Cependant, Monsieur le Grand auoit esté mené par Sioujac dans vn ıù il y auoit deux belles filles sœurs, qui n'ont pas reputation d'estre hastes, et auec l'une desquelles quelques-vns disent qu'il auoit ś quelques iours deuant. Estant là seul, il se fit debotter et coucha abillé sur le lit. Le lendemain, on enuoya par toutes les maisons ommandement sur peine de leze-majesté et de la vie, aux maistres gis, de declarer ceux qui estoyent logez chez eux. Les filles pour ıe dirent rien estant seules; mais leur oncle, qui estoit aux champs, ce iour-là, par grand malheur pour Monsieur le Grand, et ayant u'il estoit chez luy (car il le connoissoit), le fit dire au lieutenant, rint aussitost; et ayant trouué Monsieur le Grand fort troublé, et ın visage, à ce qu'il dit si changé, qu'à peine estoit-il reconnois- il luy dit qu'il auoit charge de l'arrester. Monsieur le Grand luy da à voir son ordre; il luy dit qu'il n'auoit point d'autre ordre que ju'il auoit reçeu de la bouche du Roy. Monsieur le Grand luy de- , si le Roy lui auoit commandé luy-mesme. Sur quoy ayant res- qu'ouy; le Roy, dit Monsieur le Grand, a bien fait, et vous faites ; luy obeïr. Le monde dit icy, qu'en disant ces paroles, il se prit à

pleurer; mais Monsieur de Chauigny à qui j'ay demandé si cela estoit vray, m'a dit que le lieutenant ne le lui auoit point dit. Il arriua auant-hier dans la citadelle de Montpellier, où il est gardé par Céton. Selon que j'en ay ouy parler, ie iuge, et sur des conjectures bien raisonnables et quasi asseurées, que l'on croit icy qu'il auoit des desseins bien hardis et bien meschants; et j'ay peur qu'il se trouuera d'autres gens enveloppez dans son malheur. Ie croy que nous pourrons bientost prendre le chemin de Paris où j'ay vne extreme impatience d'estre.

Depuis auoir escrit cette lettre, j'ay veu icy, à Monfrein celuy qui arresta Monsieur le Grand, qui m'a dit, que le lendemain qu'il le fut voir, il se donna deux cens coups dans le visage et sur l'estomac, en sa presence, de sorte qu'il en vomit le sang.

Le cardinal de Richelieu, très-souffrant déjà, quitta Norbonne suivi de ses captifs, et revint lentement à Paris pour y mourir. Protégé par Chavigny, Voiture n'eut pas à souffrir des suites de la conspiration de son maître, qui, n'étant plus à craindre, obtint lui-même son pardon sans beaucoup de difficulté.

CHAPITRE XVI.

Mazarin ministre. — Anne d'Autriche protége Voiture. — Mort du marquis de Pisani.

Le ministre et le roi descendaient dans la tombe à six mois d'intervalle. La régence d'Anne d'Autriche et l'avénement de Mazarin furent favorables à Voiture, qui recueillit le fruit de ses longues flatteries. Le nouveau règne s'ouvrait par la victoire de Rocroy, et il félicitait ainsi le duc d'Enghien, l'un de ses nombreux protecteurs :

MONSEIGNEVR,

A cette heure, que ie suis loin de vostre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge : ie suis resolu de lui dire tout ce que ie pense d'elle il y a long-temps, et que ie n'auois osé luy declarer; pour ne pas tomber dans les inconueniens, où j'auois veu ceux, qui auoient pris auecque vous de pareilles libertez. Mais, Monseigneur, vous en faites trop, pour le

pouuoir souffrir en silence : et vous seriez iniuste, si vous pensiez faire les actions que vous faites, sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prit la liberté de vous en parler. Si vous sçauiez de quelle sorte tout le monde est déchaisné dans Paris à discourir de vous : ie suis asseuré que vous en auriez honte; et que vous seriez estonné de voir, auec combien peu de respect, et peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous auez fait. A dire la verité, Monseigneur, ie ne sçay à quoy vous auez pensé : et ç'à esté, sans mentir, trop de hardiesse, et vne extréme violence à vous, d'auoir à vostre âge, choqué deux ou trois vieux Capitaines, que vous deuiez respecter, quand ce n'eût esté, que pour leur ancienneté; fait tüer le pauure Comte de Fontaine, qui estoit vn des meilleurs hommes de Flandres, et à qui le Prince d'Orange n'auoit iamais osé toucher; pris seize pieces de canon, qui appartenoient à vn Prince, qui est oncle du Roy, et frere de la Reyne, auec qui vous n'auiez iamais eu de different; et mis en desordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous auoient laissé passer auec tant de bonté. Ie ne sçay pas ce qu'en dit le Pere Musnier. Mais tout cela est contre les bonnes mœurs : et il y a, ce me semble, grande matiere de confession. I'auois bien ouy dire, que vous estiez opiniastre comme vn diable; et qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer. Mais j'auoüe, que ie n'eusse pas creû que vous vous fussiez emporté à ce point-là : et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe; et l'Empereur ni le Roy d'Espagne ne pourront durer auecque vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part, et politiquement parlant : ie me réjoüis auec Vostre Altesse de ce que j'entens dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance, que nous ayons veuë de nostre siecle, et que sans estre *Important*, elle sçait faire des actions qui le soient si fort...................

L'éloge était aussi délicat que juste et mérité : le héros ne fut pas ingrat, et, grâce à lui, la fortune de Voiture devint plus brillante encore. Outre sa charge d'introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, il avait celle de gentilhomme ordinaire et de maître d'hôtel de Madame, qui était enfin venue en France après la mort de Louis XIII. Le duc d'Enghien le fit souvent servir *un quartier de maître d'hôtel* chez le roi; et le comte d'Avaux, lorsqu'il fut nommé surintendant, le désigna pour la place de premier commis des finances. Elle lui rapportait beaucoup sans l'astreindre à un service effectif. Il tirait annuellement de ses divers emplois plus de 18,000 livres, qui feraient 80,000 francs d'aujourd'hui. Cependant il ne s'enrichit pas : les femmes et le jeu absorbaient tout.

Voiture, depuis qu'il était devenu un personnage, s'étudiait moins à plaire à tout le monde : il était tellement familier, qu'on le voyait parfois en société quitter ses chaussures pour se chauffer plus à l'aise. Un prince disait de lui, à cette époque : « Si Voiture estoit

de nostre condition, il n'y auroit pas moyen de le souffrir. » Sa galanterie avait dégénéré en impudence. Mademoiselle Chalais raconte qu'un jour : « Voiture étant venu la voir, il voulut en conter à mademoiselle de Kerveno, qui n'avait que douze ans ; elle l'en empêcha, mais lui permit de haranguer, tout à son aise, la sœur cadette, qui n'en avait que sept. Lorsqu'il eut fini, mademoiselle Chalais lui dit : Il y a encore une fille là-bas, dites-lui un mot en passant. » (TALLEMANT.)

Voiture recevait chaque jour de nouvelles faveurs de la reine et de son ministre. En 1645, Anne d'Autriche lui donna une pension de mille écus sur l'abbaye de Conches. La mort de son meilleur ami, le marquis de Pisani, tué sur le champ de bataille de Nordlingue, vint malheureusement attrister la fin de cette année. Cet événement l'affecta profondément, et la lettre suivante tranche sur tous ses écrits par un accent de douleur vraie qu'on ne rencontre presque jamais chez lui. Il laisse éclater ses regrets au milieu même des félicitations qu'il adresse au duc d'Enghien :

MONSEIGNEVR,

Si ie n'ay pas esté si prompt à me rejoüir auecque vous, d'vn succez qui vous a cousté Monsieur le Marquis de Pisany ; ie pense que vous ne le trouuerez pas estrange ; et que vostre Altesse me pardonnera, si en cette occasion, j'ay esté plutost sensible au deplaisir qu'à la joye. Ie ne croy pas, Monseigneur, moy qui mettrois volontiers ma vie pour vostre seruice : que ceux qui l'ont perduë en vous seruant, l'ayent mal employée. Mais ie voudrois de bon cœur estre en leur place : pour ne me voir pas si mal-heureux que d'estre obligé de pleurer dans vne de vos victoires...

CHAPITRE XVII.

Voyage de Péronne. — Voiture, de l'Académie des *Humoristes*. — Il se bat avec Chaveroche.

En 1646, Voiture reçut une distinction qui flatta vivement son amour-propre : Louise-Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers,

venait d'épouser Uladislas, roi de Pologne. Pendant son séjour à Paris, elle fut traitée en reine, et elle voulut que Voiture la servît en qualité de maître d'hôtel; lorsqu'elle partit, il l'accompagna jusqu'à Péronne.

Ce voyage donna lieu à une aventure assez curieuse. Madame de Sainctot, toujours éprise de Voiture, pour qui elle s'était presque entièrement ruinée, croyant sans doute qu'il suivrait la reine jusqu'en Pologne, résolut de se mettre à sa poursuite; elle quitta Paris escortée d'une seule suivante. Arrivée à Saint-Denis, elle ne put trouver de gîte; on la prit pour une femme de mauvaise vie, et elle fut obligée de passer la nuit dans son carrosse. Elle n'alla pas moins jusqu'à Péronne, où l'impitoyable Voiture refusa de lui donner audience. Elle ne laissa pas de l'aimer jusqu'au bout, comme on le verra bientôt.

Le 14 août de la même année, il fut admis à l'Académie romaine des *Humoristes*. Désirant faire à cette docte assemblée une réponse digne d'elle et de lui, et ne se confiant point en ses propres forces, il demandait en ces termes une lettre latine à son ami Costart :

MONSIEVR,

Vous serez bien estonné que ie vous sollicite de m'ayder dans vne affaire que j'ay delà les monts; et que j'implore vostre secours contre les Romains. Ce n'est pas la premiere fois, comme vous sçauez, qu'ils ont troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien. Mais il me semble, qu'ils n'ont iamais esté si injustes auec personne, qu'ils le sont auec moy : et ils n'ont pas donné plus de peine à Annibal, qu'ils m'en vont donner; si vous ne me secourez. *Quorsum hæc?* Ie m'en vay vous le dire. Il y a parmy eux vne Academie de certaines gens, qui s'appellent les *Humoristes;* qui est à peu prés, comme qui diroit bizarres : et en effet, ils le sont tant, qu'il leur a pris fantaisie de me receuoir dans leur corps; et de m'en faire donner auis par vne lettre que m'a escrite vn de leur compagnie. Il faut que ie leur en fasse vne en latin, pour les remercier : et voila ce qui me met en peine. I'en suis sorty pourtant dés le moment que vous m'estes venu dans l'esprit. Car il me semble que voila vostre vray fait : et vn homme qui est en Poitou, et qui escrit des lettres latines de gayeté de cœur, ne me sçauroit pas refuser cela. Ils ont pour deuise vn Soleil, qui tire des vapeurs de la mer, qui retombent en pluye, auec ce mot de Lucrece, *fluit agmine dulci.* Voyez, ie vous supplie, si vous trouuerez quelque chose à leur dire, sur cela; et sur l'honneur qu'ils m'ont fait; et sur le peu que ie merite. Enfin, faites du mieux que vous pourrez. En tous cas, Monsieur Pauquet ne nous sçauroit manquer, qui en sçait plus que vous et moy. Ie m'en remets entierement à vous deux. Car ie ne suis point du tout capable de cela : et vous le ferez, s'il vous plaist........

Avant d'accorder ce qu'on lui demandait, Costart réfléchit probablement sur une mésaventure qui lui était advenue en pareille occasion, et que Tallemant des Réaux rapporte ainsi dans ses historiettes : « Comme M. d'Avaux était à Munster, en je ne sais quelle « occasion, la marquise de Sablé fut obligée de lui écrire ; elle dit à « Costart : « Faites-moi un peu une lettre. » Il lui en fit une ; elle « la trouva si guindée, qu'elle en fit une autre et l'envoya (1). Mon- « sieur d'Avaux écrivit ici qu'il avait reçu de la marquise la plus « belle lettre du monde ; Costart donne dans le panneau, croit que « c'est la sienne qu'on loue, et est assez coquin pour en montrer « une copie. Voiture la voit, et ne la trouve point merveilleuse ; il « en parle à la marquise, qui lui dit la vérité ; il tire copie de sa let- « tre, et en fait l'affront à Costart, quoique ce ne fût qu'en riant. »

Les deux dernières années de Voiture furent tristes : la fièvre ne le quittait presque plus ; ses *rêveries* prenaient sensiblement le dessus ; il en oubliait le jeu, cette passion de toute sa vie.

.... I'ay trouué, aussi bien qu'Aristote, escriuoit-il à Costard, que la beatitude n'estoit pas dans le jeu : et de fait ie ne joüe plus. Il y a sept mois que ie n'ay joüé : qui estoit vne nouuelle assez importante, que j'auois oublié à vous dire..............................

Il était devenu tellement irascible, qu'il lui était impossible de souffrir aucune contradiction. Ce fut peu de mois avant sa mort qu'eut lieu son fameux combat avec Chaveroche, intendant de madame de Rambouillet. Voici quelque propos : Chaveroche et lui adressaient leurs hommages à l'une des filles cadettes de madame de Rambouillet ; cette demoiselle, qui devait être la première femme du comte de Grignan, était aussi coquette que sa mère et sa sœur Julie étaient prudes. Quoique les prétentions de l'intendant n'eussent pas un caractère sérieux, Voiture lui chercha querelle, et ils se battirent une nuit aux flambeaux. Voiture eut la cuisse percée d'un coup d'épée. Il fait allusion à ce combat dans une lettre au comte d'Avaux :

.... Il faut auoüer, Monseigneur, que vous auez en moy vne estrange espece de commis. Il n'entend pas vn mot de Finances : il ne va iamais à la direction, et à peine mesme s'auise-t-il en six mois vne fois, d'escrire à son Maistre. Mais, en recompense, il joüe

---

(1) Cette lettre se trouve reproduite dans l'ouvrage de M. Cousin sur madame de Sablé.

au jeu, il fait des vers, il escrit de belles lettres, et fait quelquefois des combats aux flambeaux à minuit. Ie me haste de m'accuser moy-mesme, pour arrester vos reprimendes.......................................
.... Ie vous avouë pour tant, que ie n'ay pas laissé d'en estre vn peu honteux, et cela m'a assisté long-temps de vous escrire...

A toutes les époques de sa vie, du reste, il avait été prompt à dégaîner; déjà, pendant son exil à Bruxelles, il s'était battu avec un Espagnol, au clair de la lune, à la suite d'une dispute au jeu. Aussi la reine avait-elle coutume de dire que l'édit sur le duel n'était pas fait pour lui.

CHAPITRE XVIII.

Mort de Voiture. — Mort de mademoiselle Paulet. — Pinchesne publie les œuvres de son oncle.

Voiture mourut au commencement du mois de juillet 1648, pour s'être purgé ayant la goutte. Il fut pris d'une fièvre ardente qui l'emporta en quatre jours. Dès qu'il fut tombé malade, sa fidèle amie, madame de Sainctot, accourut pour le voir, et ne le quitta qu'au dernier moment. Il y avait aussi près de son lit une autre femme qu'il avait aimée : c'était la fille de Renaudot le gazetier. Mademoiselle Paulet disait de Voiture, qu'il était *mort comme le Grand Seigneur, entre les bras de ses sultanes*. Elle ne lui survécut pas longtemps; elle mourut en 1651, à l'âge de cinquante-neuf ans, quoiqu'elle ne parût pas en avoir plus de quarante.

Voiture laissait une fille naturelle, qui entra dans un couvent. Elle eut toujours en grande vénération la mémoire de son père ; et comme le souvenir d'un homme aussi profane était peu compatible avec l'austérité et le recueillement du cloître, elle l'avait fait peindre sous les traits de saint Louis : c'est ainsi que fut conservée son image, que le burin de Nanteuil allait bientôt populariser.

Voiture mort, Pinchesne s'enferma dans le cabinet de son oncle, et là, assisté de Conrart et de Chapelain, il procéda à l'inventaire

de ses œuvres. Voiture n'avait rien fait imprimer pendant sa vie : ses poésies, qui abondent en vers charmants, sont presque toutes des pièces de circonstance ; et ses lettres même, qui lui avaient coûté une si longue et si savante préparation, n'étaient point écrites en vue de la postérité. Il avait composé un éloge du duc d'Olivarez, qui ne nous est parvenu qu'à l'état de fragment ; et le roman d'Alcidalis et de Zélide, dont il avait reçu le plan de Julie d'Angennes, est resté inachevé, quoiqu'il y eût travaillé pendant vingt ans. Mais si l'on songe à sa vie agitée, à sa santé débile, à sa paresse enfin, puisqu'il faut tout dire, on cessera de s'étonner qu'il ait si peu écrit, et l'on admirera davantage encore l'érudition si gracieuse et si variée qu'il a semée dans sa correspondance, et cette perfection de style qui a fait la fortune de ses ouvrages, et qui lui assure une place honorable à côté des grands écrivains du dix-septième siècle.

Pinchesne, assisté, comme je l'ai dit, de Conrart et de Chapelain, compulsa tous les manuscrits de son oncle ; et lorsqu'il eut mis à part ceux qu'il destinait à l'impression, il se livra à un nouveau travail d'épuration, qui consistait à retrancher des lettres et des poésies tout ce qu'elles contenaient de compromettant, c'est-à-dire toutes les allusions politiques, et un grand nombre de noms propres, dont l'absence répand sur bien des passages une fâcheuse obscurité (1). Les œuvres de Voiture, ainsi tronquées, furent livrées au public ; elles eurent un succès prodigieux. Dans un petit nombre d'années, il en parut sept éditions ; fait incompréhensible, lorsqu'on se reporte au temps où le libraire Barbin disait à Despréaux : « Monsieur, votre *Lutrin* s'enlève ; s'il plaît à Dieu, nous en vendrons cinq cents exemplaires ! » Quelque grand que fût le succès, il était mérité : Voiture a le premier assoupli cette prose française, qui semble à la torture dans les écrits de Balzac, son rival. Il a eu de plus une autre sorte de gloire fort appréciée en France ; car il a été l'homme le plus spirituel de son temps, et les plus re[...] des adversaires de sa renommée n'ont pu s'empêcher de reconnaître en lui, comme dit Tallemant, *le père de l'ingénieuse badinerie.*

AMÉDÉE ROUX.

---

(1) Des découvertes précieuses nous ont heureusement restitué la plupart des fragments supprimés.

AV LECTEVR.

Dans le dessein que j'ay d'honorer la memoire d'vn Oncle
e j'estimois infiniment, et dont le souuenir me sera tousiours
ecieux ; j'ay crû, Lectevr, estre obligé, en te faisant part
ses Escrits, de te dire quelque chose de sa personne. Que si
n parle à son auantage, ie te prie de ne me point tenir suspect
ur estre son parent, et de croire au contraire que cette qua-
é m'oblige d'y apporter plus de retenuë, que n'auroit pû
re en cette occasion le moins passionné de ses amis. Il
 pas tenu à moy que ie ne sois dispense de luy rendre vn
juste deuoir ; tant par mon peu de capacité, que pour la re-
gnance que ie trouuois en moy-mesme à publier la vertu
'n homme de qui i'estois si proche. Mais ie me suis laissé
ner aux persuasions de ses amis et des miens, qui m'ont fait
endre qu'en me chargeant du soin de faire voir ses Oeuvres,
n'estois engagé à celuy de t'entretenir de son merite, et de
rendre quelque compte de sa vie. Ie diray donc de luy,
e moins d'ornement et d'artifice, que de franchise et de vé-
é, tout ce qu'vn semblable suiet me peut permettre. Et pour
faire vne peinture de son ame qui aille au delà de ce qui
n peut paroistre dans ses Escrits, quelques beautez et quel-
es agrémens qui s'y rencontrent ; j'oseray bien t'asseurer
il auoit en luy beaucoup d'autres qualitez pour le moins
si considérables, et capables toutes seules de le tirer du
mmun, et de le faire passer pour vn des ornemens de son
le. Il auoit plusieurs talens aduantageux dans le commerce
Monde, et entr'autres ceux de reüssir admirablement en

fait resister à toutes les incommoditez de ce voyage, et apres cela, il faut que ie retourne beaucoup plus triste que ie ne suis venu. A cette affliction, Mademoiselle, ie ne voy aucune consolation, de quelque costé que ie me tourne, car l'honneur de vostre amitié, qui me pourroit consoler de tous les autres malheurs, est ce qui me rend celui-cy plus sensible, et ie ne puis me résoudre à vne infortune par laquelle ie suis menacé de passer le reste de ma vie sans vous voir. Dans ce deplaisir où ie suis, ie reçois de l'amitié de Monsieur de Chauigny, toute l'assistance que i'en pouuois attendre, et de grandes assurances que ma fortune n'en sera pas pire. Mais il me semble que ie ne puis honnestement n'estre pas miserable, et ie ne voy pas qu'il y ait pour moy d'autre party à prendre que celuy qui est le plus ruineux. Nous allons bien vite à Paris, où ie pense, selon que l'on compte icy, que nous serons le 19 ou le 20 de ce mois; de sorte que j'espere que j'auray bientost l'honneur de vous voir, et de tant loin que ie jette ma veuë sur l'auenir, c'est la seule étincelle de ioye que i'y puisse voir. Vous serez estonnée de ce que l'on a decouuert; nous allons voir d'estranges et pitoyables choses; l'on en propose à Monsieur de si estranges à faire, et de si fâcheuses à souffrir, que ie croy asseurément qu'il ne receura pas l'accommodement que l'on luy offre, si cela se peut appeler accommodement...

Dans une autre lettre, inédite comme la précédente et que nous a conservée le précieux manuscrit de Conrart, Voiture donne d'intéressants détails sur l'arrestation de Cinq-Mars:

Monsieur (1),

Si j'ay esté quelque temps sans vous escrire, ce n'a pas esté par negligence que j'y ay manqué, car ie n'en puis auoir pour vous, ni manquer en quelque sorte à vn devoir auquel ie suis si obligé. Mais ie n'auois point de nouuelles certaines à vous mander, ayant esté tout ce temps hors de la cour. Monsieur de Chauigny a fait plusieurs voyages de Monsieur le Cardinal au Roy, et du Roy à Monsieur le Cardinal, dans lesquels ne le pouuant suivre sans grande incommodité, par la diligence avec laquelle il alloit, j'ay demeuré quelques iours auec Monsieur son frere à Beziers et à Montpellier. Ie croy, Monsieur, que vous estes à cette heure aussi bien informé que moy de tout ce qui s'est passé à Narbonne; ie ne laisseray pas pourtant de vous en dire quelques particularitez; car quand vous les auriez ouy dire, ce que ie vous diray, et ce que ie sçay de bonne part, vous asseurera au moins, que ce que vous aurez ouy dire est vray. Après vne conference de deux heures, que Monsieur de Chauigny eust auec le Roy, le iour qu'il le vint trouuer à Narbonne, où le Roy estoit venu sans autre dessein que de prendre des eaux, Monsieur le Grand entra en

(1) M. de Longueil.

soupçon, et commença à estre fort estonné. Il fut ce soir-là chez urs de Beaumont, où ayant trouué force monde, il dit à l'aîné, auoit là beaucoup de gens qu'il ne connoissoit pas, et qu'il le le s'en défaire. Apres souper, il fut chez vn gentilhomme qui estoit iommé Sioujac, qui a esté arresté et remis en liberté; estant-là, a charge à vn autre gentilhomme des siens, d'aller voir si les portes ille estoient fermées. Ce gentilhomme au lieu d'y aller, se contenta 'oyer vn laquais, qui lui vint dire qu'elles l'estoyent; ce qui néant- n'estoit pas vray; car les portes de Narbonne, qui tous les iours ioyent à huict heures du soir, ne se fermerent ce iour là qu'à neuf et demie, à cause des trains qui arrivoyent, et pour lesquels on etarder. Il estoit neuf heures quand Monsieur le Grand y enuoya, ne furent fermées qu'vne demy-heure apres. Voyant cela, il se de coucher hors du logis du Roy, et envoya sur les dix heures du des siens couuert du manteau qu'il auoit porté ce iour-là, lequel lans la salle des gardes, et vn autre qui suruint, dit aux gardes qui it demy-endormis : Messieurs, voilà Monsieur le Grand qui passe. ut donc qu'il estoit retiré, et on le vint declarer au Roy, qui enuoya hambre voir ce qu'il faisoit. Ses gens dirent qu'il estoit couché et ormoit. Sur les onze heures, Monsieur de Charost y fut pour l'ar- mais ayant tiré les rideaux du lit, il ne trouua personne, et sceut, uoir cherché partout, qu'il n'y estoit pas. On creut donc qu'il sauué; néantmoins, ayant enuoyé à l'escurie, et ayant trouué tous ses ix, et ayant sceu aussi que Monsieur de Thou estoit dans Narbonne, ea qu'il n'estoit pas hors de la ville. On enuoya aussitost comman- lieutenant du Roy dans Narbonne, de ne faire ouurir les portes ui que ce fût, et de faire faire des rondes toute la nuit sur les mu- Cependant, Monsieur le Grand auoit esté mené par Sioujac dans vn ù il y auoit deux belles filles sœurs, qui n'ont pas reputation d'estre hastes, et auec l'une desquelles quelques-vns disent qu'il auoit quelques iours deuant. Estant là seul, il se fit debotter et coucha ibillé sur le lit. Le lendemain, on enuoya par toutes les maisons ommandement sur peine de leze-majesté et de la vie, aux maistres gis, de declarer ceux qui estoyent logez chez eux. Les filles pour ie dirent rien estant seules; mais leur oncle, qui estoit aux champs, ce iour-là, par grand malheur pour Monsieur le Grand, et ayant u'il estoit chez luy (car il le connoissoit), le fit dire au lieutenant, 'int aussitost; et ayant trouué Monsieur le Grand fort troublé, et in visage, à ce qu'il dit si changé, qu'à peine estoit-il reconnois- il luy dit qu'il auoit charge de l'arrester. Monsieur le Grand luy da à voir son ordre; il luy dit qu'il n'auoit point d'autre ordre que u'il auoit reçeu de la bouche du Roy. Monsieur le Grand luy de- , si le Roy lui auoit commandé luy-mesme. Sur quoy ayant res- qu'ouy; le Roy, dit Monsieur le Grand, a bien fait, et vous faites luy obeïr. Le monde dit icy, qu'en disant ces paroles, il se prit à

pleurer; mais Monsieur de Chauigny à qui j'ay demandé si cela estoit vray, m'a dit que le lieutenant ne le lui auoit point dit. Il arriua auant-hier dans la citadelle de Montpellier, où il est gardé par Céton. Selon que j'en ay ouy parler, ie iuge, et sur des conjectures bien raisonnables et quasi asseurées, que l'on croit icy qu'il auoit des desseins bien hardis et bien meschants; et j'ay peur qu'il se trouuera d'autres gens enveloppez dans son malheur. Ie croy que nous pourrons bientost prendre le chemin de Paris où j'ay vne extreme impatience d'estre.

Depuis auoir escrit cette lettre, j'ay veu icy, à Monfrein celuy qui arresta Monsieur le Grand, qui m'a dit, que le lendemain qu'il le fut voir, il se donna deux cens coups dans le visage et sur l'estomac, en sa presence, de sorte qu'il en vomit le sang.

Le cardinal de Richelieu, très-souffrant déjà, quitta Norbonne suivi de ses captifs, et revint lentement à Paris pour y mourir. Protégé par Chavigny, Voiture n'eut pas à souffrir des suites de la conspiration de son maître, qui, n'étant plus à craindre, obtint lui-même son pardon sans beaucoup de difficulté.

CHAPITRE XVI.

Mazarin ministre. — Anne d'Autriche protége Voiture. — Mort du marquis de Pisani.

Le ministre et le roi descendaient dans la tombe à six mois d'intervalle. La régence d'Anne d'Autriche et l'avénement de Mazarin furent favorables à Voiture, qui recueillit le fruit de ses longues flatteries. Le nouveau règne s'ouvrait par la victoire de Rocroy, et il félicitait ainsi le duc d'Enghien, l'un de ses nombreux protecteurs:

Monseigneur,

A cette heure, que ie suis loin de vostre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge : ie suis resolu de lui dire tout ce que ie pense d'elle il y a long-temps, et que ie n'auois osé luy declarer; pour ne pas tomber dans les inconueniens, où j'auois veu ceux, qui auoient pris auecque vous de pareilles libertez. Mais, Monseigneur, vous en faites trop, pour le

uuoir souffrir en silence : et vous seriez iniuste, si vous pensiez faire s actions que vous faites, sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prit liberté de vous en parler. Si vous sçauiez de quelle sorte tout le monde t déchaisné dans Paris à discourir de vous : ie suis asseuré que vous en riez honte; et que vous seriez estonné de voir, auec combien peu de spect, et peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de que vous auez fait. A dire la verité, Monseigneur, ie ne sçay à quoy vous iez pensé : et ç'à esté, sans mentir, trop de hardiesse, et vne extréme iolence à vous, d'auoir à vostre âge, choqué deux ou trois vieux Capiines, que vous deuiez respecter, quand ce n'eût esté, que pour leur ncienneté ; fait tüer le pauure Comte de Fontaine, qui estoit vn des meileurs hommes de Flandres, et à qui le Prince d'Orange n'auoit iamais osé oucher ; pris seize pieces de canon, qui appartenoient à vn Prince, qui est ncle du Roy, et frere de la Reyne, auec qui vous n'auiez iamais eu de lifferend ; et mis en desordre les meilleures troupes des Espagnols, qui ous auoient laissé passer auec tant de bonté. Ie ne sçay pas ce qu'en dit le Pere Musnier. Mais tout cela est contre les bonnes mœurs : et il y a, ce ne semble, grande matiere de confession. I'auois bien ouy dire, que vous estiez opiniastre comme vn diable ; et qu'il ne faisoit pas bon vous rien lisputer. Mais j'auoüe, que ie n'eusse pas creû que vous vous fussiez emporté à ce point-là : et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe ; et l'Empereur ni le Roy d'Espagne ne pourront durer auecque vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part, et politiquement parlant : ie me réjoüis auec Vostre Altesse de ce que j'entens dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance, que nous ayons veuë de nostre siecle, et que sans estre *Important*, elle sçait faire des actions qui le soient si fort..................

L'éloge était aussi délicat que juste et mérité : le héros ne fut pas ingrat, et, grâce à lui, la fortune de Voiture devint plus brillante encore. Outre sa charge d'introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, il avait celle de gentilhomme ordinaire et de maître d'hôtel de Madame, qui était enfin venue en France après la mort de Louis XIII. Le duc d'Enghien le fit souvent servir *un quartier de maître d'hôtel* chez le roi; et le comte d'Avaux, lorsqu'il fut nommé surintendant, le désigna pour la place de premier commis des finances. Elle lui rapportait beaucoup sans l'astreindre à un service effectif. Il tirait annuellement de ses divers emplois plus de 18,000 livres, qui feraient 80,000 francs d'aujourd'hui. Cependant il ne s'enrichit pas : les femmes et le jeu absorbaient tout.

Voiture, depuis qu'il était devenu un personnage, s'étudiait moins à plaire à tout le monde : il était tellement familier, qu'on le voyait parfois en société quitter ses chaussures pour se chauffer plus à l'aise. Un prince disait de lui, à cette époque : « Si Voiture estoit

de nostre condition, il n'y auroit pas moyen de le souffrir. » Sa galanterie avait dégénéré en impudence. Mademoiselle Chalais raconte qu'un jour : « Voiture étant venu la voir, il voulut en conter à mademoiselle de Kerveno, qui n'avait que douze ans ; elle l'en empêcha, mais lui permit de haranguer, tout à son aise, la sœur cadette, qui n'en avait que sept. Lorsqu'il eut fini, mademoiselle Chalais lui dit : Il y a encore une fille là-bas, dites-lui un mot en passant. » (TALLEMANT.)

Voiture recevait chaque jour de nouvelles faveurs de la reine et de son ministre. En 1645, Anne d'Autriche lui donna une pension de mille écus sur l'abbaye de Conches. La mort de son meilleur ami, le marquis de Pisani, tué sur le champ de bataille de Nordlingue, vint malheureusement attrister la fin de cette année. Cet événement l'affecta profondément, et la lettre suivante tranche sur tous ses écrits par un accent de douleur vraie qu'on ne rencontre presque jamais chez lui. Il laisse éclater ses regrets au milieu même des félicitations qu'il adresse au duc d'Enghien :

MONSEIGNEVR,

Si ie n'ay pas esté si prompt à me rejoüir auecque vous, d'vn succès qui vous a cousté Monsieur le Marquis de Pisany ; ie pense que vous ne le trouuerez pas estrange ; et que vostre Altesse me pardonnera, si en cette occasion, j'ay esté plutost sensible au deplaisir qu'à la joye. Je ne croy pas, Monseigneur, moy qui mettrois volontiers ma vie pour vostre seruice : que ceux qui l'ont perduë en vous seruant, l'ayent mal employée. Mais ie voudrois de bon cœur estre en leur place : pour ne me voir pas si mal-heureux que d'estre obligé de pleurer dans vne de vos victoires...

CHAPITRE XVII.

Voyage de Péronne. — Voiture, de l'Académie des *Humoristes.* — Il se bat avec Chaveroche.

En 1646, Voiture reçut une distinction qui flatta vivement son amour-propre : Louise-Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers,

t d'épouser Uladislas, roi de Pologne. Pendant son séjour à , elle fut traitée en reine, et elle voulut que Voiture la servît ıalité de maître d'hôtel; lorsqu'elle partit, il l'accompagna jus- Péronne.

voyage donna lieu à une aventure assez curieuse. Madame de ɔtot, toujours éprise de Voiture, pour qui elle s'était presque rement ruinée, croyant sans doute qu'il suivrait la reine jus- ı Pologne, résolut de se mettre à sa poursuite; elle quitta Paris rtée d'une seule suivante. Arrivée à Saint-Denis, elle ne put ver de gîte; on la prit pour une femme de mauvaise vie, et elle bligée de passer la nuit dans son carrosse. Elle n'alla pas moins u'à Péronne, où l'impitoyable Voiture refusa de lui donner au- ce. Elle ne laissa pas de l'aimer jusqu'au bout, comme on le ı bientôt.

14 août de la même année, il fut admis à l'Académie romaine *Humoristes*. Désirant faire à cette docte assemblée une réponse e d'elle et de lui, et ne se confiant point en ses propres forces, mandait en ces termes une lettre latine à son ami Costart :

MONSIEVR,

ɪus serez bien estonné que ie vous sollicite de m'ayder dans vne e que j'ay delà les monts; et que j'implore vostre secours contre les ains. Ce n'est pas la premiere fois, comme vous sçauez, qu'ils ont ɔlé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien. Mais il me semble, s n'ont iamais esté si injustes auec personne, qu'ils le sont auec moy : n'ont pas donné plus de peine à Annibal, qu'ils m'en vont donner; ıs ne me secourez. *Quorsum hæc?* Ie m'en vay vous le dire. Il y a ıy eux vne Academie de certaines gens, qui s'appellent les *Humoris-* qui est à peu prés, comme qui diroit bizarres : et en effet, ils le sont , qu'il leur a pris fantaisie de me receuoir dans leur corps; et de m'en donner auis par vne lettre que m'a escrite vn de leur compagnie. Il que ie leur en fasse vne en latin, pour les remercier : et voila ce qui met en peine. I'en suis sorty pourtant dés le moment que vous m'estes ı dans l'esprit. Car il me semble que voila vostre vray fait : et vn ıme qui est en Poitou, et qui escrit des lettres latines de gayeté de r, ne me sçauroit pas refuser cela. Ils ont pour deuise vn Soleil, qui des vapeurs de la mer, qui retombent en pluye, auec ce mot de Lu- e, *fluit agmine dulci.* Voyez, ie vous supplie, si vous trouuerez quel- chose à leur dire, sur cela; et sur l'honneur qu'ils m'ont fait; et sur ɛu que ie merite. Enfin, faites du mieux que vous pourrez. En tous Monsieur Pauquet ne nous sçauroit manquer, qui en sçait plus que ı et moy. Ie m'en remets entierement à vous deux. Car ie ne suis ıt du tout capable de cela : et vous le ferez, s'il vous plaist........

Avant d'accorder ce qu'on lui demandait, Costart réfléchit probablement sur une mésaventure qui lui était advenue en pareille occasion, et que Tallemant des Réaux rapporte ainsi dans ses historiettes : « Comme M. d'Avaux était à Munster, en je ne sais quelle « occasion, la marquise de Sablé fut obligée de lui écrire; elle dit à « Costart : « Faites-moi un peu une lettre. » Il lui en fit une; elle « la trouva si guindée, qu'elle en fit une autre et l'envoya (1). Mon« sieur d'Avaux écrivit ici qu'il avait reçu de la marquise la plus « belle lettre du monde; Costart donne dans le panneau, croit que « c'est la sienne qu'on loue, et est assez coquin pour en montrer « une copie. Voiture la voit, et ne la trouve point merveilleuse; il « en parle à la marquise, qui lui dit la vérité; il tire copie de sa let« tre, et en fait l'affront à Costart, quoique ce ne fût qu'en riant. »

Les deux dernières années de Voiture furent tristes : la fièvre ne le quittait presque plus; ses *réveries* prenaient sensiblement le dessus; il en oubliait le jeu, cette passion de toute sa vie.

.... l'ay trouué, aussi bien qu'Aristote, escriuoit-il à Costard, que la beatitude n'estoit pas dans le jeu : et de fait ie ne joüé plus. Il y a sept mois que ie n'ay joüé : qui estoit vne nouuelle assez importante, que j'auois oublié à vous dire..............................

Il était devenu tellement irascible, qu'il lui était impossible de souffrir aucune contradiction. Ce fut peu de mois avant sa mort qu'eut lieu son fameux combat avec Chaveroche, intendant de madame de Rambouillet. Voici quelque propos : Chaveroche et lui adressaient leurs hommages à l'une des filles cadettes de madame de Rambouillet; cette demoiselle, qui devait être la première femme du comte de Grignan, était aussi coquette que sa mère et sa sœur Julie étaient prudes. Quoique les prétentions de l'intendant n'eussent pas un caractère sérieux, Voiture lui chercha querelle, et ils se battirent une nuit aux flambeaux. Voiture eut la cuisse percée d'un coup d'épée. Il fait allusion à ce combat dans une lettre au comte d'Avaux :

.... Il faut auoüer, Monseigneur, que vous auez en moy vne estrange espece de commis. Il n'entend pas vn mot de Finances : il ne va iamais à la direction, et à peine mesme s'auise-t-il en six mois vne fois, d'escrire à son Maistre. Mais, en recompense, il joué

(1) Cette lettre se trouve reproduite dans l'ouvrage de M. Cousin sur madame de Sablé.

au jeu, il fait des vers, il escrit de belles lettres, et fait quelquefois des mbats aux flambeaux à minuit. Ie me haste de m'accuser moy-mesme, ur arrester vos reprimendes.....................................

.... Ie vous avouë pour tant, que ie n'ay pas ssé d'en estre vn peu honteux, et cela m'a assisté long-temps de vous crire..

A toutes les époques de sa vie, du reste, il avait été prompt à déîner; déjà, pendant son exil à Bruxelles, il s'était battu avec un spagnol, au clair de la lune, à la suite d'une dispute au jeu. Aussi reine avait-elle coutume de dire que l'édit sur le duel n'était pas it pour lui.

CHAPITRE XVIII.

Mort de Voiture. — Mort de mademoiselle Paulet. — Pinchesne publie les œuvres de son oncle.

Voiture mourut au commencement du mois de juillet 1648, pour 'être purgé ayant la goutte. Il fut pris d'une fièvre ardente qui 'emporta en quatre jours. Dès qu'il fut tombé malade, sa fidèle mie, madame de Sainctot, accourut pour le voir, et ne le quitta qu'au dernier moment. Il y avait aussi près de son lit une autre emme qu'il avait aimée: c'était la fille de Renaudot le gazetier. Mademoiselle Paulet disait de Voiture, qu'il était *mort comme le Grand Seigneur, entre les bras de ses sultanes*. Elle ne lui survécut pas longtemps; elle mourut en 1651, à l'âge de cinquante-neuf ans, quoiqu'elle ne parût pas en avoir plus de quarante.

Voiture laissait une fille naturelle, qui entra dans un couvent. Elle eut toujours en grande vénération la mémoire de son père; et comme le souvenir d'un homme aussi profane était peu compatible avec l'austérité et le recueillement du cloître, elle l'avait fait peindre sous les traits de saint Louis: c'est ainsi que fut conservée son image, que le burin de Nanteuil allait bientôt populariser.

Voiture mort, Pinchesne s'enferma dans le cabinet de son oncle, et là, assisté de Conrart et de Chapelain, il procéda à l'inventaire

de ses œuvres. Voiture n'avait rien fait imprimer pendant sa vie : ses poésies, qui abondent en vers charmants, sont presque toutes des pièces de circonstance; et ses lettres même, qui lui avaient coûté une si longue et si savante préparation, n'étaient point écrites en vue de la postérité. Il avait composé un éloge du duc d'Olivarez, qui ne nous est parvenu qu'à l'état de fragment; et le roman d'Alcidalis et de Zélide, dont il avait reçu le plan de Julie d'Angennes, est resté inachevé, quoiqu'il y eût travaillé pendant vingt ans. Mais si l'on songe à sa vie agitée, à sa santé débile, à sa paresse enfin, puisqu'il faut tout dire, on cessera de s'étonner qu'il ait si peu écrit, et l'on admirera davantage encore l'érudition si gracieuse et si variée qu'il a semée dans sa correspondance, et cette perfection de style qui a fait la fortune de ses ouvrages, et qui lui assure une place honorable à côté des grands écrivains du dix-septième siècle.

Pinchesne, assisté, comme je l'ai dit, de Conrart et de Chapelain, compulsa tous les manuscrits de son oncle; et lorsqu'il eut mis à part ceux qu'il destinait à l'impression, il se livra à un nouveau travail d'épuration, qui consistait à retrancher des lettres et des poésies tout ce qu'elles contenaient de compromettant, c'est-à-dire toutes les allusions politiques, et un grand nombre de noms propres, dont l'absence répand sur bien des passages une fâcheuse obscurité (1). Les œuvres de Voiture, ainsi tronquées, furent livrées au public; elles eurent un succès prodigieux. Dans un petit nombre d'années, il en parut sept éditions; fait incompréhensible, lorsqu'on se reporte au temps où le libraire Barbin disait à Despréaux : « Monsieur, votre *Lutrin* s'enlève; s'il plaît à Dieu, nous en vendrons cinq cents exemplaires! » Quelque grand que fût le succès, il était mérité : Voiture a le premier assoupli cette prose française, qui semble à la torture dans les écrits de Balzac, son rival. Il a eu de plus une autre sorte de gloire fort appréciée en France; car il a été l'homme le plus spirituel de son temps, et les plus rudes des adversaires de sa renommée n'ont pu s'empêcher de reconnaître en lui, comme dit Tallemant, *le père de l'ingénieuse badinerie*.

AMÉDÉE ROUX.

(1) Des découvertes précieuses nous ont heureusement restitué la plupart des fragments supprimés.

AV LECTEVR.

Dans le dessein que j'ay d'honorer la memoire d'vn Oncle
ie j'estimois infiniment, et dont le souuenir me sera tousiours
ecieux ; j'ay crû, Lectevr, estre obligé, en te faisant part
ses Escrits, de te dire quelque chose de sa personne. Que si
n parle à son auantage, ie te prie de ne me point tenir suspect
ur estre son parent, et de croire au contraire que cette qua-
é m'oblige d'y apporter plus de retenuë, que n'auroit pû
re en cette occasion le moins passionné de ses amis. Il
a pas tenu à moy que ie ne sois dispense de luy rendre vn
juste deuoir ; tant par mon peu de capacité, que pour la re-
gnance que ie trouuois en moy-mesme à publier la vertu
vn homme de qui i'estois si proche. Mais ie me suis laissé
gner aux persuasions de ses amis et des miens, qui m'ont fait
tendre qu'en me chargeant du soin de faire voir ses Oeuvres,
m'estois engagé à celuy de t'entretenir de son merite, et de
rendre quelque compte de sa vie. Ie diray donc de luy,
ec moins d'ornement et d'artifice, que de franchise et de vé-
é, tout ce qu'vn semblable suiet me peut permettre. Et pour
faire vne peinture de son ame qui aille au delà de ce qui
n peut paroistre dans ses Escrits, quelques beautez et quel-
les agrémens qui s'y rencontrent ; j'oseray bien t'asseurer
l'il auoit en luy beaucoup d'autres qualitez pour le moins
ssi considérables, et capables toutes seules de le tirer du
mmun, et de le faire passer pour vn des ornemens de son
cle. Il auoit plusieurs talens aduantageux dans le commerce
Monde, et entr'autres ceux de reüssir admirablement en

conuersation familiere, et d'accompaguer d'vne grace qui n'es-toit pas ordinaire, tout ce qu'il vouloit faire, ou qu'il vou-loit dire. Il auoit la parole agreable, la rencontre heureuse, la contenance bien composée ; et quoy qu'il fust petit, et d'vne complexion delicate, il estoit fort bien fait et extrémement propre sur soy. Encore qu'il ait passé la meilleure partie de sa vie dans les diuertissemens de la Cour, il ne laissoit pas d'auoir beaucoup d'estude et de connoissance des bons Au-theurs. Il possedoit bien ce qu'on appelle les belles lettres : Et ce qui l'a fait valoir dauantage, est qu'il en sçauoit, aut[...] que personne, le droit vsage, et auoit vne grande adresse [...] s'en seruir. Quand il traittoit de quelque poinct de science, [...] qu'il donnoit son jugement de quelque opinion, il le fais[...] auec beaucoup de plaisir de ceux qui l'écoutoient, d'aut[...] plus qu'il s'y prenoit tousiours d'une manière galante, enjo[...] et qui ne sentoit point le chagrin, et la contention de l'Esco[...] Il entendoit la belle raillerie, et tournoit agreablement en [...] les entretiens les plus sérieux. Cette merueilleuse adresse d'[...] prit l'a fait bien accueillir des premiers Seigneurs de la Co[...] et des Princes mesmes. Il auoit vne noble hardiesse à se p[...] duire, temperée d'vne douceur et d'vne ciuilité polie, auec [...] quelle il sçauoit se démesler judicieusement de la compag[...] du grand Monde : Et en cela particulierement il a reüssi, [...] esté du pair auec les plus galans hommes de son temps. Il s'[...] trouué pourueu par la Nature de lettres de faueur, et de je [...] sçay quel caractere qui l'a fait cherir et honorer des plus Gran[...] au delà de sa condition, et l'on peut dire de luy, que l'on [...] iamais veu de Courtisan de sa sorte, le porter si haut qu'il [...] porté ; puis-qu'estant d'vne naissance mediocre, il est [...] entre les plus grandes connoissances et les plus celebres Amit[...] de la Cour. Monsieur le Cardinal de la Valette a esté vn [...] premiers qui l'ait poussé auprés des Princes et des Princes[...] Il estoit dès-lors Introducteur des Ambassadeurs prés son [...] tesse Royale ; et tant par cette qualité, que pour son pro[...] merite, il n'auroit point manqué d'emplois, s'il eust vo[...] s'appliquer aux affaires. Mais il estoit né pour d'autres ch[...] et c'eust esté dommage pour la gloire des Muses, et l'entre[...]

s honnestes gens de son siecle, qu'il s'y fust adonné tout tier. Il n'a pas laissé d'auoir quelques emplois assez honora- es : Il a esté long-temps à la Cour d'Espagne, par l'ordre et ur les affaires de son Maistre, Monseigneur le Duc d'Orléans, il a entretenu familierement le Comte Duc d'Oliuarés, et utres Grands d'Espagne, qui faisoient vn particulier estat de n Esprit. Comme il auoit tousiours aimé la langue du Païs, qu'il y auoit fait un autre voyage, il la possedoit si bien, 'il y fit des vers Espagnols qui furent pris pour estre de pé, vn de leurs plus excellents Autheurs. Il a encore esté uoyé par le feu Roy vers le grand Duc, pour la naissance Roy d'à-présent; et ces deux voyages acheuerent de le con- mer dans la connoissance qu'il auoit desia des langues Espa- ole et Italienne, qu'il a très-bien entendües. Il auroit pû ob- nir assez d'autres commissions honorables; mais l'amour qu'il ousiours eu pour les lettres, ne luy a pas permis de se charger plus grandes occupations pour les affaires, ausquelles il a éferé le repos. Il a tousiours aymé naturellement les gens sprit et de sçauoir, de quelque qualité qu'ils fussent, et en sté pareillement aymé. Entre les personnes de condition, et ployez aujourd'huy dans le Ministere de l'Estat, Monsieur ziaux a jetté le premier fondement de sa reputation, qui puyée sur vn homme d'vn iugement si exquis, et d'une rtu si eminente et si generalement approuuée, ne pouuoit nquer de se soûtenir. Depuis, Monsieur de Chauigny n'a pas u contribué à l'establir, par les marques d'estime qu'il luy a nnées. Messieurs les Mareschaux de Schomberg et de Gram- nt l'ont honoré d'vne amitié tres-estroite. Et pour monter s haut, feu Monseigneur le Prince et toute sa Maison, luy encore fait l'honneur de le voir de bon œil. Monseigneur le nce d'auiourd'huy l'a aymé et escouté souuent auec plaisir, comme tu verras par ses lettres, luy a donné la liberté de escrire souuent auec beaucoup de familiarité. Monseigneur Prince de Conty commençoit aussi à le goûter bien fort, sans blier icy l'estime que Monseigneur le Duc d'Orléans son istre faisoit de luy, et l'affection qu'il luy a tousiours témoi- ée. Il estoit bien aussi dans l'esprit du Roy, de la Reyne, et

de Monseigneur le Cardinal d'à present, duquel il auoit l'honneur d'estre connu de longue-main, et d'auoir receu quelquefois des marques de bien-vueillance. Il a esté singulierement aymé de la plus celebre Maison, où la Vertu ait esté de tout temps reconnuë, et honorée, j'entens l'Hostel de Rambouillet. Outre le Maistre et la Maistresse ; tout ce qui y aborde d'honnestes gens de l'vn et de l'autre sexe, le cherissoient et en faisoient grand cas. Entre les sçauans et les hommes de lettres d'vne condition plus conforme à la sienne ; Monsieur de Balzac, Monsieur Chapelain, et beaucoup d'autres encore qu'il seroit trop long de nommer, l'ont estimé viuant, et ont encore sa memoire en singuliere recommandation ; et l'on peut dire que de tous ceux qui ont aujourd'huy quelque reputation d'esprit, il n'y en a gueres qui n'ayent goûté et admiré le sien. I'ose auancer cette parole en sa faueur, et ie m'asseure que l'Academie entiere, de laquelle il estoit, ne m'en desauoüera pas. Mais ie me trompe si le suffrage d'aucun homme, pour qualifié qu'il soit dans l'ordre de la fortune et de la suffisance, luy est plus auantageux que l'approbation de ces femmes illustres, qui ont fait de son entretien et de ses Escrits vn de leurs plus agreables diuertissements. Ce sexe a le goust tres-exquis, pour la delicatesse de l'esprit, et il faut prendre ses mesures bien iustes pour estre tousiours leu, ou escouté fauorablement au Cercle et au Cabinet. C'est en quoy celuy dont ie t'entretiens, a esté vn grand Maistre ; il a tres-bien pratiqué cet Oracle d'vn Ancien, Que c'est bien souuent vn tour d'adresse, que d'éuiter de plaire aux Docteurs. Aussi vouloit-il plaire à d'autres, ie veux dire à la Cour, dont les Dames font la plus belle partie. Ie me contenteray d'en nommer trois qui tireront facilement apres elles la voix et le consentement des autres ; protestant qu'en cét endroit ie fais beaucoup moins de reflexion sur la condition de mes témoins, que sur leur merite. Madame la Duchesse de Longueville doit sans doute de grands biens de naissance et de fortune au sang de Bourbon et de Montmorency ; mais elle n'est gueres moins redeuable à son Pere et à sa Mere pour les aduantages de l'esprit. Et en effet, il semble qu'elle ait herité de l'vn ces lumieres et cette clairvoyance qu'il auoit en toutes

rées d'affaires, et qu'elle possède auec l'autre les rares et pré-
cieuses qualitez qui font tousiours considérer Madame la Prin-
cesse, comme la merueille de nostre siecle. Elle y a joint tant
de graces et tant de belles acquisitions par le commerce des
meilleurs liures, que c'est à bon tiltre que les Nations estran-
geres disent d'elle à l'envy de la France, tout ce qui se peut
dire de plus glorieux d'vne personne bien faite, et d'vne ame
bien raisonnable. Tout le monde la regarde comme on faisoit
autrefois la statuë de cét excellent Ouurier, qui estoit si ache-
uée, que les autres Sculpteurs l'appelerent la Regle. Le don
qu'elle a d'vn discernement parfait ; ie ne dis pas entre les bon-
nes et les mauuaises choses ; mais entre le bien et le mieux ;
cette justesse de sa raison, sa force et son estenduë, qui luy font
penetrer les defauts les plus cachez, et les traits les plus déli-
cats des ouurages de l'esprit, luy donnent droit de prononcer
souerainement en telles matieres. Mesdames les Marquises de
Sablé et de Montausier ne sont pas si-tôt nommées, que nostre
ame se remplit de l'Image de deux personnes accomplies en
elles-mesmes, et dans toutes les belles connoissances. Ie n'entre-
prends pas leur eloge, mais ie sçay que des Princes, des Am-
bassadeurs et des Secretaires d'Estat, gardent leurs lettres
comme le vray modelle des pensées raisonnables, et de la pureté
de nostre langue. Cette princesse et ces Dames veulent bien
que ie die d'elles, pour la gloire de nostre Autheur, qu'elles
ont iugé qu'il approchoit de fort prés des perfections qu'elles
se sont proposées, pour former celuy que les Italiens nous dé-
peignent sous le nom de parfait Courtisan, et que les François
appellent vn Galant-homme. Mais il est temps que ie t'entre-
tienne de ses mœurs, qui ont bien esté aussi recommandables en
luy comme les autres choses. Il estoit parfaitement bon Amy, et
c'est cette bonne condition de son cœur, autant que celles de son
esprit, qui luy en a acquis vn si grand nombre. Monsieur le
Président de Maisons l'a cordialement chery, et luy en a rendu à
luy et aux siens des témoignages pleins de tendresse et de ge-
nerosité, iusqu'apres sa mort. Il n'a iamais contracté d'amitié
auec personne qui se soit démentie, et comme elle estoit fondée
sur la vertu de ceux qu'il aymoit, plustost que sur leur fortune,

elle n'a point cessé par leur disgrace. Il a eu les mœurs aussi douces comme il auoit l'esprit; il a esté sans animosité et sans enuie pour les ouurages et pour la gloire d'autruy; il a iugé des choses sainement et sans passion, et n'a iamais médit ny pris plaisir à diminuer la reputation de personne. Il a tousiours eu les sentiments qu'on doit auoir de la Religion; il a esté charitable enuers les pauures, et ceux qui l'ont connu dés sa ieunesse, l'ont tousiours trouué fort éloigné de toute sorte de libertinage. Quoy qu'en autre chose il ait aymé la raillerie, il n'a iamais rien escrit de satyrique, et l'on ne voit rien de luy qui ne soit à l'aduantage de ceux dont il a parlé. Cette derniere qualité, Lecteur, t'inuite à vser de sa reputation, comme il a fait de celle des autres, et à l'espargner autant qu'il te sera possible. Ie ne doute point qu'il ne se rencontre quelque chose dans ses Escrits digne de ta censure, comme il s'en trouue dans tous les autres, puisque ceux mesmes qui font profession d'estre des plus grands Maistres, n'en sont pas exempts, et que personne n'a encore trouué le secret d'escrire au gré de tout le monde. Mais ie te prie de ne considerer pas tant ses Escrits en détail comme en gros, de n'y peser pas tant les paroles que le bon sens, et d'y remarquer le genie, et l'esprit, que tu y trouueras possible beau par tout. Ie pourrois icy entreprendre de deffendre ses Oeuures; mais quel credit leur pourroit donner vne approbation comme la mienne? Peut-estre que celle de quantité d'honnestes gens de ses amis feroit vn plus grand effet sur ton esprit : Mais il faut plustost croire qu'elles se soutiendront assez d'elles-mesmes sans autre recommandation, et il est iuste de laisser cela à la discretion de ton jugement. Si plusieurs personnes de condition, dont les noms t'ont esté marquez cy-deuant, et beaucoup d'autres encore, n'en auoient souhaitté et mesme sollicité l'impression, tu ne serois pas aujourd'huy en la peine d'en dire ton sentiment. Ses proches, de leur mouuement propre, ne les auroient iamais donnez au public, soit par la modestie dont ils estoient obligez de seconder la sienne; soit dans la connoissance qu'il n'a iamais rien escrit à cette fin. Et ce n'est pas vne des moins loüables conditions de ses mœurs, de ce qu'il a fait si peu de vanité d'vne chose, que tu pourras

trouuer qu'il sçauoit si bien faire. Mais il est certain que ce sont ses Amis plustost que luy-mesme, qui ont publié ses Ouvrages, et qu'il n'a iamais rien escrit que pour eux; ce qui n'est que trop éuident par des periodes et des pages mesmes toutes entieres de diuers sens, tellement nez dans son sujet, et si estroittement attachez aux circonstances des temps, des lieux, et des personnes, que hors de là ils ne sçauroient estre trouuez bons, ny goustez et estimez selon leur iuste valeur. C'est ce qui m'a obligé de te faire souuent de longs tiltres, qu'il a fallu mettre par necessité; à moins que de te donner ses Escrits, sans leur prester en mesme temps les moyens de se faire entendre. A cela, et à la conduitte de tout ce Recueil, m'a seruy beaucoup l'assistance et le conseil de quelques-vns de ses Amis, et entr'autres de Messieurs Chapelain et Conrart, à qui i'ay cette obligation de s'y estre offerts de bonne grâce, d'y auoir mis la main auec beaucoup d'affection pour la memoire de l'Autheur. C'est auec eux particulièrement que ie me suis conseillé du choix que ie deuois faire de ses Lettres : Car dans la quantité que i'en ay recouurée, nous auons trouué à propos d'en trier les plus propres à estre veuës, et de ne les pas produire toutes indifferemment. Quant à ce qui est de l'ordre que ie leur ay donné, ie me suis reglé à peu près selon le temps auquel i'ay crû qu'elles auoient esté écrites. Que si tu n'y trouues pas toûjours cet ordre bien obserué, comme il seroit à souhaiter, tu t'en prendras à la negligence de l'Autheur plustost qu'à la mienne. Il mettoit fort peu de dates à ses lettres, principalement celle de l'année, ce qui a esté cause que ie n'ay pû leur donner vne suitte, sans beaucoup de peine. Tu trouueras au reste comme ie t'auois promis, cette septiéme Edition beaucoup plus correcte que la premiere, et peut-estre assez pour en estre content; tu la trouueras aussi augmentée de beaucoup de lettres, et de quantité de vers encore, qui m'ont esté donnez depuis. Les mots François que tu y verras en lettre Italique plus fréquemment qu'en la premiere Edition, ont esté mis ainsi pour faire connoistre que ce sont des termes qui demandent vne particuliere explication, laquelle ie n'ay pas voulu entreprendre de te faire, de peur de m'y tromper, n'en ayant sçeu auoir tout l'é-

claircissement necessaire, quelque enqueste que i'en aye faite. Ce sera donc aux Lecteurs à s'en informer de ceux qui ont eu plus de part dans le secret de ses conuersations. Il suffit que i'aye marqué de la façon que i'ay dit tous ses mots qui portent vn sens extraordinaire. Ses lettres purement amoureuses seront icy distinguées de celles qui sont de Galanterie, pour la satisfaction de ceux qui ne les ont pas trouuées de la beauté et de la force des autres : Mais comme elles n'ont pas laissé de plaire à plusieurs, et que chacun a son goust, nous auons trouué à propos en cette septiéme Edition de les mettre à part, afin qu'elles n'y soient que pour ceux qui les voudront voir, sans interrompre la suite de la lecture des autres. De tout ce qu'il a fait, quoy qu'il y ait (comme i'ai desia dit) vne Histoire en forme de nouuelle, sous le nom d'Alcidalis, auec vn discours des affaires d'Espagne, et du Gouuernement du Comte Duc d'Oliuarés ; comme tous les deux sont fort défectueux en beaucoup d'endroits par les fueilles qui y manquent ; nous n'auons trouué que ses lettres et ses vers qui se peussent donner au public. Ie ne veux point m'étendre à l'auantage des vns, ny des autres. Il suffit que ie te dic de ses lettres, que tu n'y trouueras pas vne vniformité de style lassante et ennuyeuse ; que tu y verras les inuentions, les figures, et les paroles mesmes extrémement variées, et que tout y est escrit facilement et nettement, auec vn air et vn agréement tout particulier. Il se pourra faire que sa façon d'escrire te semblera vn peu trop familiere, pour quelques personnes de la condition de celles à qui il escriuoit : Mais tu considereras qu'il s'estoit acquis ce priuilege par l'habitude qu'il auoit contractée à traiter de cette sorte auecque les plus Grands, et par la liberté qu'ils luy en donnoient eux-mesmes ; ce qui faisoit que l'on ne trouuoit point mauuais de luy ce qui n'auroit peut-estre pas reüssi à tout autre. Il en a toutesfois vsé auec beaucoup de discretion, et dans des matieres si chatoüilleuses et si delicates, il s'est tousiours gouuerné auec beaucoup de jugement. Pour ce qui est de sa Poësie, si elle ne te semble escrite auec tout l'art, et toutes les regles qu'vne seuerité bien exacte le peut requerir, tu y rencontreras en recompense, vn si beau génie, des pas-

sions si tendres et si bien touchées, et par tout des graces si naturelles et si naïfues, que tu auoüeras qu'il n'y a point d'art ny d'estude qui les vaille. Ce n'est pas pourtant qu'il en ait manqué en ce qu'il a fait; mais il l'a conduit auec tant d'adresse, qu'il n'y paroist pas, et n'y éclate point, au prix de la beauté du naturel. Il faut encore adjoûter à cela, qu'il n'a iamais fait profession de Poësie que pour son diuertissement, et sans regarder sa gloire. Tu luy départiras celle que tu trouueras qu'il a méritée; et sans que pour cét effet ie brigue ta faueur, i'ay assez bonne opinion de tout ce qu'il a fait pour m'en remettre à ta iustice. Si pour le faire valoir dauantage, j'auois à comparer son génie auec quelqu'vn de ceux des Anciens, ne pourroit-on pas dire; pour la Poësie, qu'il auroit quelque rapport auec la douceur de celuy de Catulle? et pour la fine et délicate raillerie de ses lettres, et sa façon de tourner en jeu les choses graves et serieuses, auec l'esprit de Lucien? Mais disons plustost qu'en ce point il n'est comparable qu'à luy-mesme, et que comme deuant luy, nous n'en auons point veu qu'il n'ait surpassé, il sera mal-aisé que l'on en voye apres luy qui s'en acquite d'aussi bonne grace. Il a esté d'ailleurs bien plus retenu que pas vn de ces deux Autheurs. Sur tout, en sa façon d'escrire reluit la naïfue familiarité de Terence, et la pureté et propriété des termes, auec laquelle il a imité en nostre langue la perfection de la sienne; par où il a assez donné à connoistre le fruit qu'il a fait en la lecture de ce iudicieux Escriuain, qu'il a chery par dessus les autres. Mais ces iugements ne sont pas de ma portée, et ie feray mieux de les laisser à de plus sçauans que moy. Cependant, tu ne trouueras pas mauuais, que comme vne matiere qui m'est plus propre, ie donne à vn sexe qu'il a tousiours honoré, le reste de ses discours; et que ie le prie de luy continuer apres sa mort, ses bonnes graces qu'il a sçeu gagner durant sa vie. Car dans la delicatesse du goust des Dames, et l'extréme politesse qu'elles demandent dans les écrits et dans l'entretien, il a tousiours eu le bon-heur de leur plaire et de reüssir auprés d'elles. Et comme cette belle moitié du Monde, auec la faculté de lire, a encore celle de iuger, aussi bien que nous, et est auiourd'huy maistresse de la gloire des

hommes, autant comme les hommes mesmes ; c'est par elle que i'ay resolu de finir. Souffrez donc, beau Sexe, qu'il a de tout temps singulierement respecté, que ie concluē par la priere que ie vous veux faire de luy conseruer le glorieux auantage de vostre estime, et qu'après auoir laissé les hommes dans la liberté de leurs iugemens, ie brigue la faueur des vostres. Accordez-luy vos suffrages et vos applaudissemens ; voyez les Ouurages qui sont sortis de ses mains, d'aussi bon œil qu'il a veu en vous le plus bel ouurage qui soit sorty des mains de la Nature ; prenez courageusement son party contre ceux qui le voudront reprendre ; et ne dites iamais rien de luy qu'à son honneur, puisqu'il n'a iamais rien écrit que pour vostre gloire. Auoüez auecque moy que les amours et les graces estoient nées auecque luy, et que si elles ne viuoient encore en vous, elles seroient mortes auec luy-mesme. Si j'en dis trop au jugement de quelques-vnes, elles donneront cét exces à la passion que j'ay de l'honorer; et si ie n'en dis pas assez au sentiment de quelques autres, elles le donneront à la proximité du sang, et à la modestie auec laquelle, comme son parent, j'estois obligé de parler de luy.

VETTVRII EPITAPHIVM.

Etrvscæ Charites, Camœnæ Iberæ,
Hermes Gallicus et Latina Siren,
Risus, Deliciæ, Dicacitates,
Lusus, Ingenium, Ioci, Lepôres,
Et quicquid fuit Elegantiarum
Quo Vettvrivs hoc jacent sepulchro.

ÆGID. MENAGIVS.

IN OBITVM VETTVRII.

Dvm te delicias Pindi, Venerumque parentem
(Heu fati crimen!) cultior Aula gemit :
Ecquis erit qui vos Veneres, Elegantia, Lusus,
Et te dulcis Amor, dixerit esse Deos?

MENARDERIVS.

conuersation familiere, et d'accompagner d'vne grace qui n'estoit pas ordinaire, tout ce qu'il vouloit faire, ou qu'il vouloit dire. Il auoit la parole agreable, la rencontre heureuse, la contenance bien composée ; et quoy qu'il fust petit, et d'vne complexion delicate, il estoit fort bien fait et extrémement propre sur soy. Encore qu'il ait passé la meilleure partie de sa vie dans les diuertissemens de la Cour, il ne laissoit pas d'auoir beaucoup d'estude et de connoissance des bons Autheurs. Il possedoit bien ce qu'on appelle les belles lettres: Et ce qui l'a fait valoir dauantage, est qu'il en sçauoit, autant que personne, le droit vsage, et auoit vne grande adresse à s'en seruir. Quand il traittoit de quelque poinct de science, ou qu'il donnoit son jugement de quelque opinion, il le faisoit auec beaucoup de plaisir de ceux qui l'écoutoient, d'autant plus qu'il s'y prenoit tousiours d'une manière galante, enjoüée, et qui ne sentoit point le chagrin, et la contention de l'Escole. Il entendoit la belle raillerie, et tournoit agreablement en jeu les entretiens les plus sérieux. Cette merueilleuse adresse d'esprit l'a fait bien accueillir des premiers Seigneurs de la Cour, et des Princes mesmes. Il auoit vne noble hardiesse à se produire, temperée d'vne douceur et d'vne ciuilité polie, auec laquelle il sçauoit se démesler judicieusement de la compagnie du grand Monde : Et en cela particulierement il a reüssi, et a esté du pair auec les plus galans hommes de son temps. Il s'est trouué pourueu par la Nature de lettres de faueur, et de ie ne sçay quel caractere qui l'a fait cherir et honorer des plus Grands au delà de sa condition, et l'on peut dire de luy, que l'on n'a iamais veu de Courtisan de sa sorte, le porter si haut qu'il l'a porté; puis-qu'estant d'vne naissance mediocre, il est mort entre les plus grandes connoissances et les plus celebres Amitiez de la Cour. Monsieur le Cardinal de la Valette a esté vn des premiers qui l'ait poussé auprés des Princes et des Princesses. Il estoit dès-lors Introducteur des Ambassadeurs prés son Altesse Royale; et tant par cette qualité, que pour son propre merite, il n'auroit point manqué d'emplois, s'il eust voulu s'appliquer aux affaires. Mais il estoit né pour d'autres choses, et c'eust esté dommage pour la gloire des Muses, et l'entretien

s honnestes gens de son siecle, qu'il s'y fust adonné tout tier. Il n'a pas laissé d'auoir quelques emplois assez honora- es : Il a esté long-temps à la Cour d'Espagne, par l'ordre et ur les affaires de son Maistre, Monseigneur le Duc d'Orléans, il a entretenu familierement le Comte Duc d'Oliuarés, et autres Grands d'Espagne, qui faisoient vn particulier estat de n Esprit. Comme il auoit tousiours aimé la langue du Païs, qu'il y auoit fait un autre voyage, il la possedoit si bien, 'il y fit des vers Espagnols qui furent pris pour estre de pé, vn de leurs plus excellents Autheurs. Il a encore esté uoyé par le feu Roy vers le grand Duc, pour la naissance Roy d'à-présent; et ces deux voyages acheuerent de le con- mer dans la connoissance qu'il auoit desia des langues Espa- ole et Italienne, qu'il a très-bien entendües. Il auroit pû ob- nir assez d'autres commissions honorables; mais l'amour qu'il tousiours eu pour les lettres, ne luy a pas permis de se charger plus grandes occupations pour les affaires, ausquelles il a eferé le repos. Il a tousiours aymé naturellement les gens esprit et de sçauoir, de quelque qualité qu'ils fussent, et en esté pareillement aymé. Entre les personnes de condition, et nployez aujourd'huy dans le Ministere de l'Estat, Monsieur Auaux a jetté le premier fondement de sa reputation, qui puyée sur vn homme d'vn iugement si exquis, et d'une rtu si eminente et si generalement approuuée, ne pouuoit anquer de se soûtenir. Depuis, Monsieur de Chauigny n'a pas u contribué à l'establir, par les marques d'estime qu'il luy a nnées. Messieurs les Mareschaux de Schomberg et de Gram- ont l'ont honoré d'vne amitié tres-estroite. Et pour monter us haut, feu Monseigneur le Prince et toute sa Maison, luy encore fait l'honneur de le voir de bon œil. Monseigneur le rince d'auiourd'huy l'a aymé et escouté souuent auec plaisir, comme tu verras par ses lettres, luy a donné la liberté de i escrire souuent auec beaucoup de familiarité. Monseigneur Prince de Conty commençoit aussi à le goûter bien fort, sans blier icy l'estime que Monseigneur le Duc d'Orléans son aistre faisoit de luy, et l'affection qu'il luy a tousiours témoi- ée. Il estoit bien aussi dans l'esprit du Roy, de la Reyne, et

de Monseigneur le Cardinal d'à présent, duquel il auoit l'honneur d'estre connu de longue-main, et d'auoir receu quelquesfois des marques de bien-vueillance. Il a esté singulierement aymé de la plus celebre Maison, où la Vertu ait esté de tout temps reconnuë, et honorée, j'entens l'Hostel de Ramboüillet. Outre le Maistre et la Maistresse; tout ce qui y aborde d'honnestes gens de l'vn et de l'autre sexe, le cherissoient et en faisoient grand cas. Entre les sçauans et les hommes de lettres d'vne condition plus conforme à la sienne; Monsieur de Balzac, Monsieur Chapelain, et beaucoup d'autres encore qu'il seroit trop long de nommer, l'ont estimé viuant, et ont encore sa mémoire en singuliere recommandation; et l'on peut dire que de tous ceux qui ont aujourd'huy quelque reputation d'esprit, il n'y en a gueres qui n'ayent goûté et admiré le sien. I'ose auancer cette parole en sa faueur, et ie m'asseure que l'Academie entiere, de laquelle il estoit, ne m'en desauoüera pas. Mais ie me trompe si le suffrage d'aucun homme, pour qualifié qu'il soit dans l'ordre de la fortune et de la suffisance, luy est plus auantageux que l'approbation de ces femmes illustres, qui ont fait de son entretien et de ses Escrits vn de leurs plus agreables diuertissements. Ce sexe a le goust tres-exquis, pour la délicatesse de l'esprit, et il faut prendre ses mesures bien iustes, pour estre tousiours leu, ou escouté fauorablement au Cercle et au Cabinet. C'est en quoy celuy dont ie t'entretiens, a esté vn grand Maistre; il a tres-bien pratiqué cet Oracle d'vn Ancien, Que c'est bien souuent vn tour d'adresse, que d'éuiter de plaire aux Docteurs. Aussi vouloit-il plaire à d'autres, ie veux dire à la Cour, dont les Dames font la plus belle partie. Ie me contenteray d'en nommer trois qui tireront facilement apres elles la voix et le consentement des autres; protestant qu'en cét endroit ie fais beaucoup moins de reflexion sur la condition de mes témoins, que sur leur merite. Madame la Duchesse de Longueville doit sans doute de grands biens de naissance et de fortune au sang de Bourbon et de Montmorency; mais elle n'est gueres moins redeuable à son Pere et à sa Mere pour les aduantages de l'esprit. Et en effet, il semble qu'elle ait herité de l'vn ces lumieres et cette clairvoyance qu'il auoit en toutes

ortes d'affaires, et qu'elle possède auec l'autre les rares et pré-
euses qualitez qui font tousiours considérer Madame la Prin-
esse, comme la merueille de nostre siecle. Elle y a joint tant
e graces et tant de belles acquisitions par le commerce des
eilleurs liures, que c'est à bon tiltre que les Nations estran-
eres disent d'elle à l'envy de la France, tout ce qui se peut
ire de plus glorieux d'vne personne bien faite, et d'vne ame
ien raisonnable. Tout le monde la regarde comme on faisoit
atrefois la statuë de cét excellent Ouurier, qui estoit si ache-
ée, que les autres Sculpteurs l'appelerent la Regle. Le don
u'elle a d'vn discernement parfait; ie ne dis pas entre les bon-
es et les mauuaises choses; mais entre le bien et le mieux;
ette justesse de sa raison, sa force et son estenduë, qui luy font
enetrer les defauts les plus cachez, et les traits les plus déli-
ats des ouurages de l'esprit, luy donnent droit de prononcer
ouuerainement en telles matieres. Mesdames les Marquises de
ablé et de Montausier ne sont pas si-tôt nommées, que nostre
me se remplit de l'Image de deux personnes accomplies en
lles-mesmes, et dans toutes les belles connoissances. Ie n'entre-
rends pas leur eloge, mais ie sçay que des Princes, des Am-
assadeurs et des Secretaires d'Estat, gardent leurs lettres
omme le vray modelle des pensées raisonnables, et de la pureté
le nostre langue. Cette princesse et ces Dames veulent bien
ue ie die d'elles, pour la gloire de nostre Autheur, qu'elles
nt iugé qu'il approchoit de fort prés des perfections qu'elles
e sont proposées, pour former celuy que les Italiens nous dé-
riuent sous le nom de parfait Courtisan, et que les François
ppellent vn Galant-homme. Mais il est temps que ie t'entre-
ienne de ses mœurs, qui ont bien esté aussi recommandables en
uy comme les autres choses. Il estoit parfaitement bon Amy, et
'est cette bonne condition de son cœur, autant que celles de son
sprit, qui luy en a acquis vn si grand nombre. Monsieur le
résident de Maisons l'a cordialement chery, et luy en a rendu à
uy et aux siens des témoignages pleins de tendresse et de ge-
erosité, iusqu'apres sa mort. Il n'a iamais contracté d'amitié
uec personne qui se soit démentie, et comme elle estoit fondée
ur la vertu de ceux qu'il aymoit, plustost que sur leur fortune,

elle n'a point cessé par leur disgrace. Il a eu les mœurs aussi douces comme il auoit l'esprit ; il a esté sans animosité et sans enuie pour les ouurages et pour la gloire d'autruy ; il a iugé des choses sainement et sans passion, et n'a iamais médit ny pris plaisir à diminuer la reputation de personne. Il a tousiours eu les sentiments qu'on doit auoir de la Religion ; il a esté charitable enuers les pauures, et ceux qui l'ont connu dés sa ieunesse, l'ont tousiours trouué fort éloigné de toute sorte de libertinage. Quoy qu'en autre chose il ait aymé la raillerie, il n'a iamais rien escrit de satyrique, et l'on ne voit rien de luy qui ne soit à l'aduantage de ceux dont il a parlé. Cette derniere qualité, Lecteur, t'inuite à vser de sa reputation, comme il a fait de celle des autres, et à l'espargner autant qu'il te sera possible. Ie ne doute point qu'il ne se rencontre quelque chose dans ses Escrits digne de ta censure, comme il s'en trouue dans tous les autres, puisque ceux mesmes qui font profession d'estre des plus grands Maistres, n'en sont pas exempts, et que personne n'a encore trouué le secret d'escrire au gré de tout le monde. Mais ie te prie de ne considerer pas tant ses Escrits en détail comme en gros, de n'y peser pas tant les paroles que le bon sens, et d'y remarquer le genie, et l'esprit, que tu y trouueras possible beau par tout. Ie pourrois icy entreprendre de deffendre ses Oeuures ; mais quel credit leur pourroit donner vne approbation comme la mienne ? Peut-estre que celle de quantité d'honnestes gens de ses amis feroit vn plus grand effet sur ton esprit : Mais il faut plustost croire qu'elles se soutiendront assez d'elles-mesmes sans autre recommandation, et il est iuste de laisser cela à la discretion de ton jugement. Si plusieurs personnes de condition, dont les noms t'ont esté marquez cy-deuant, et beaucoup d'autres encore, n'en auoient souhaitté et mesme sollicité l'impression, tu ne serois pas aujourd'huy en peine d'en dire ton sentiment. Ses proches, de leur mouuement propre, ne les auroient iamais donnez au public, soit par modestie dont ils estoient obligez de seconder la sienne ; ou dans la connoissance qu'il n'a iamais rien escrit à cette fin. Et ce n'est pas vne des moins loüables conditions de ses mœurs, de ce qu'il a fait si peu de vanité d'vne chose, que tu pourras

ouuer qu'il sçauoit si bien faire. Mais il est certain que ce ont ses Amis plustost que luy-mesme, qui ont publié ses Ouages, et qu'il n'a iamais rien escrit que pour eux; ce qui 'est que trop éuident par des periodes et des pages mesmes outes entieres de diuers sens, tellement nez dans son sujet, et estroittement attachez aux circonstances des temps, des lieux, t des personnes, que hors de là ils ne sçauroient estre trouuez ons, ny goustez et estimez selon leur iuste valeur. C'est ce qui 'a obligé de te faire souuent de longs tiltres, qu'il a fallu metre par necessité; à moins que de te donner ses Escrits, sans eur prester en mesme temps les moyens de se faire entendre. cela, et à la conduitte de tout ce Recueil, m'a seruy beaucoup 'assistance et le conseil de quelques-vns de ses Amis, et enr'autres de Messieurs Chapelain et Conrart, à qui i'ay cette bligation de s'y estre offerts de bonne grâce, d'y auoir mis la nain auec beaucoup d'affection pour la memoire de l'Autheur. 'est auec eux particulièrement que ie me suis conseillé du hoix que ie deuois faire de ses Lettres : Car dans la quantité ue i'en ay recouurée, nous auons trouué à propos d'en trier es plus propres à estre veuës, et de ne les pas produire toutes ndifferemment. Quant à ce qui est de l'ordre que ie leur ay lonné, ie me suis reglé à peu près selon le temps auquel i'ay rû qu'elles auoient esté écrites. Que si tu n'y trouues pas toûours cet ordre bien obserué, comme il seroit à souhaiter, tu 'en prendras à la negligence de l'Autheur plustost qu'à la nienne. Il mettoit fort peu de dates à ses lettres, principalement elle de l'année, ce qui a esté cause que ie n'ay pû leur donner ne suitte, sans beaucoup de peine. Tu trouueras au reste omme ie t'auois promis, cette septiéme Edition beaucoup plus orrecte que la premiere, et peut-estre assez pour en estre conent; tu la trouueras aussi augmentée de beaucoup de lettres, et e quantité de vers encore, qui m'ont esté donnez depuis. Les nots François que tu y verras en lettre Italique plus fréquemnent qu'en la premiere Edition, ont esté mis ainsi pour faire onnoistre que ce sont des termes qui demandent vne particuiere explication, laquelle ie n'ay pas voulu entreprendre de te aire, de peur de m'y tromper, n'en ayant sçeu auoir tout l'é-

claircissement necessaire, quelque enqueste que i'en aye faite. Ce sera donc aux Lecteurs à s'en informer de ceux qui ont eu plus de part dans le secret de ses conuersations. Il suffit que i'aye marqué de la façon que i'ay dit tous ses mots qui portent vn sens extraordinaire. Ses lettres purement amoureuses seront icy distinguées de celles qui sont de Galanterie, pour la satisfaction de ceux qui ne les ont pas trouuées de la beauté et de la force des autres : Mais comme elles n'ont pas laissé de plaire à plusieurs, et que chacun a son goust, nous auons trouué à propos en cette septiéme Edition de les mettre à part, afin qu'elles n'y soient que pour ceux qui les voudront voir, sans interrompre la suite de la lecture des autres. De tout ce qu'il a fait, quoy qu'il y ait (comme i'ai desia dit) vne Histoire en forme de nouuelle, sous le nom d'Alcidalis, auec vn discours des affaires d'Espagne, et du Gouuernement du Comte Duc d'Oliuarés; comme tous les deux sont fort défectueux en beaucoup d'endroits par les fueilles qui y manquent; nous n'auons trouué que ses lettres et ses vers qui se peussent donner au public. Ie ne veux point m'étendre à l'auantage des vns, ny des autres. Il suffit que ie te dic de ses lettres, que tu n'y trouueras pas vne vniformité de style lassante et ennuyeuse; que tu y verras les inuentions, les figures, et les paroles mesmes extrémement variées, et que tout y est escrit facilement et nettement, auec vn air et vn agréement tout particulier. Il se pourra faire que sa façon d'escrire te semblera vn peu trop familiere, pour quelques personnes de la condition de celles à qui il escriuoit : Mais tu considereras qu'il s'estoit acquis ce priuilege par l'habitude qu'il auoit contractée à traiter de cette sorte auecque les plus Grands, et par la liberté qu'ils luy en donnoient eux-mesmes; ce qui faisoit que l'on ne trouuoit point mauuais de luy ce qui n'auroit peut-estre pas reüssi à tout autre. Il en a toutesfois vsé auec beaucoup de discretion, et dans des matieres si chatoüilleuses et si delicates, il s'est tousiours gouuerné auec beaucoup de jugement. Pour ce qui est de sa Poësie, si elle ne te semble escrite auec tout l'art, et toutes les regles qu'vne seuerité bien exacte le peut requerir, tu y rencontreras en recompense, vn si beau génie, des pas-

si tendres et si bien touchées, et par tout des graces si
relles et si naïfues, que tu auoüeras qu'il n'y a point d'art
'estude qui les vaille. Ce n'est pas pourtant qu'il en ait
qué en ce qu'il a fait; mais il l'a conduit auec tant d'a-
e, qu'il n'y paroist pas, et n'y éclate point, au prix de la
té du naturel. Il faut encore adjoûter à cela, qu'il n'a ia-
fait profession de Poësie que pour son diuertissement, et
regarder sa gloire. Tu luy départiras celle que tu trouue-
u'il a méritée; et sans que pour cét effet ie brigue ta fa-
, i'ay assez bonne opinion de tout ce qu'il a fait pour m'en
ttre à ta iustice. Si pour le faire valoir dauantage, j'auois
nparer son génie auec quelqu'vn de ceux des Anciens, ne
roit-on pas dire; pour la Poësie, qu'il auroit quelque rap-
auec la douceur de celuy de Catulle? et pour la fine et dé-
raillerie de ses lettres, et sa façon de tourner en jeu les
s graves et serieuses, auec l'esprit de Lucien? Mais disons
ost qu'en ce point il n'est comparable qu'à luy-mesme, et
omme deuant luy, nous n'en auons point veu qu'il n'ait
ssé, il sera mal-aisé que l'on en voye apres luy qui s'en
ite d'aussi bonne grace. Il a esté d'ailleurs bien plus re-
que pas vn de ces deux Autheurs. Sur tout, en sa façon
rire reluit la naïfue familiarité de Terence, et la pureté et
riété des termes, auec laquelle il a imité en nostre langue
rfection de la sienne; par où il a assez donné à connoistre
iit qu'il a fait en la lecture de ce iudicieux Escriuain, qu'il
ry par dessus les autres. Mais ces iugements ne sont pas
a portée, et ie feray mieux de les laisser à de plus sça-
que moy. Cependant, tu ne trouueras pas mauuais, que
ne vne matiere qui m'est plus propre, ie donne à vn sexe
a tousiours honoré, le reste de ses discours; et que ie le
de luy continuer apres sa mort, ses bonnes graces qu'il a
gagner durant sa vie. Car dans la delicatesse du goust des
s, et l'extréme politesse qu'elles demandent dans les écrits
ns l'entretien, il a tousiours eu le bon-heur de leur plaire
reüssir auprés d'elles. Et comme cette belle moitié du
e, auec la faculté de lire, a encore celle de iuger, aussi
que nous, et est auiourd'huy maistresse de la gloire des

hommes, autant comme les hommes mesmes ; c'est par elle que i'ay resolu de finir. Souffrez donc, beau Sexe, qu'il a de tout temps singulierement respecté, que ie concluë par la priere que ie vous veux faire de luy conseruer le glorieux auantage de vostre estime, et qu'après auoir laissé les hommes dans la liberté de leurs jugemens, ie brigue la faueur des vostres. Accordez-luy vos suffrages et vos applaudissemens ; voyez les Ouurages qui sont sortis de ses mains, d'aussi bon œil qu'il a veu en vous le plus bel ouurage qui soit sorty des mains de la Nature ; prenez courageusement son party contre ceux qui le voudront reprendre ; et ne dites iamais rien de luy qu'à son honneur, puisqu'il n'a iamais rien écrit que pour vostre gloire. Auoüez auecque moy que les amours et les graces estoient nées auecque luy, et que si elles ne viuoient encore en vous, elles seroient mortes auec luy-mesme. Si j'en dis trop au jugement de quelques-vnes, elles donneront cét exces à la passion que j'ay de l'honorer ; et si ie n'en dis pas assez au sentiment de quelques autres, elles le donneront à la proximité du sang, et à la modestie auec laquelle, comme son parent, j'estois obligé de parler de luy.

VETTVRII EPITAPHIVM.

Etrvscæ Charites, Camœnæ Iberæ,
Hermes Gallicus et Latina Siren,
Risus, Deliciæ, Dicacitates,
Lusus, Ingenium, Ioci, Lepôres,
Et quicquid fuit Elegantiarum
Quo Vettvrivs hoc jacent sepulchro.

Ægid. Menagivs.

IN OBITVM VETTVRII.

Dvm te delicias Pindi, Venerumque parentem
(Heu fati crimen!) cultior Aula gemit:
Ecquis erit qui vos Veneres, Elegantia, Lusus,
Et te dulcis Amor, dixerit esse Deos?

Menarderivs.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

SONNET.

Prince le plus vaillant de tout ce qui respire,
Et qui de nostre Trosne est le bras triomphant ;
Qui fais ceder l'Espagne aux armes d'vn Enfant,
Sous qui bien-tost le Ciel ordonne qu'elle expire.
  Toy qui guides ses pas à marcher à l'Empire,
Qui donnas la Victoire à son regne naissant ;
Et qui ieune aux combats des premiers te poussant,
As fait cent Actions que tout le Monde admire !
  Que te reste-t-il plus après tant de beaux-faits,
Pour rendre tes desirs et nos vœux satisfaits,
Que de trouuer en France vn Heraut de ta Gloire ?
  Tu l'auois en celuy qui traça ces Escrits,
Si grauant ta Valeur au Temple de memoire,
Trop tost pour l'acheuer, la Parque ne l'eust pris.

De Pinchesne.

ONSOLATION SUR LA MORT DE L'AUTHEUR.

SONNET.

C'est trop pleurer un mort, à qui les Destinées
Firent un si riant et si tranquille cours :
Qui sçeut si bien vser des momens de ses iours,
Et vit de tant d'honneurs ses veilles couronnées.
Vne suitte, en viuant, de Graces enchaisnées,
De leurs dons plus exquis ornerent ses Discours ;
Et l'art à leurs beautez adjoustant son secours,
Sur un parfait modelle accomplit ses années.
Il est vray que la Mort par qui tout est détruit,
Trop tost du noir bandeau de l'eternelle nuit
A voilé sa belle Ame, et sillé sa paupiere :
Mais sans plus rien deuoir au celeste flambeau,
Brillant dans ses Escrits de sa propre lumiere,
Ne va-t-il pas reuiure en dépit du tombeau ?

De Pinchesne.

A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

SONNET.

Prince le plus vaillant de tout ce qui respire,
Et qui de nostre Trosne est le bras triomphant;
Qui fais ceder l'Espagne aux armes d'vn Enfant,
Sous qui bien-tost le Ciel ordonne qu'elle expire.
Toy qui guides ses pas à marcher à l'Empire,
Qui donnas la Victoire à son regne naissant;
Et qui ieune aux combats des premiers te poussant,
As fait cent Actions que tout le Monde admire!
Que te reste-t-il plus après tant de beaux-faits,
Pour rendre tes desirs et nos vœux satisfaits,
Que de trouuer en France vn Heraut de ta Gloire?
Tu l'auois en celuy qui traça ces Escrits,
Si grauant ta Valeur au Temple de memoire,
Trop tost pour l'acheuer, la Parque ne l'eust pris.

De Pinchesne.

ONSOLATION SUR LA MORT DE L'AUTHEUR.

SONNET.

C'est trop pleurer un mort, à qui les Destinées
Firent un si riant et si tranquille cours :
Qui sçeut si bien vser des momens de ses iours,
Et vit de tant d'honneurs ses veilles couronnées.
   Vne suitte, en viuant, de Graces enchaisnées,
De leurs dons plus exquis ornerent ses Discours ;
Et l'art à leurs beautez adjoustant son secours,
Sur un parfait modelle accomplit ses années.
   Il est vray que la Mort par qui tout est détruit,
Trop tost du noir bandeau de l'eternelle nuit
A voilé sa belle Ame, et sillé sa paupiere :
   Mais sans plus rien deuoir au celeste flambeau,
Brillant dans ses Escrits de sa propre lumiere,
Ne va-t-il pas reuiure en dépit du tombeau ?

De Pinchesne.

LETTRES

DE MONSIEVR

DE VOITVRE.

A MONSIEVR DE BALZAC (1).

LETTRE I.

MONSIEVR,

S'il est vray que j'ay tousiours tenu dans vostre memoire le rang ue vous me dites : vous n'auez pas eu, ce me semble, assez de soin e mon contentement, d'auoir tant tardé à me donner vne si bonne ouuelle; et souffert si long-temps que ie fusse le plus heureux omme du monde sans le sçauoir. Mais peut-estre que vous auez agé, que cette fortune estoit tellement au delà de ce que je deuois sperer : qu'il vous falloit auec loisir chercher des termes pour me a rendre croyable; et qu'il estoit besoin que toute la Rhetorique ût employée, pour me persuader que vous ne m'auiez pas oublié. Et certes, en cela, au moins, estes-vous bien iuste, que ne voulant me donner pour toute l'affection que vous me deuez, que des paroles : vous les auez choisies si riches et si belles, que sans mentir, e suis en doute, si les effets valent beaucoup mieux. Ie croy certainement que toute autre amitié que la mienne, en seroit bien payée. Il me déplaist seulement, que tant d'artifice et d'éloquence ne me uissent déguiser la verité : et qu'en cela ie ressemble à vos Bergeres, qui sont trop grossieres, pour estre trompées par vn habile omme. Mais pardonnez-moy, si ie me défie de cette science, qui peut

(1) Jean-Louis Guez de Balzac, mort à Angoulême le 18 février 1655. était un des plus beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, et le rival de oiture.

trouuer des loüanges pour la Fiévre quarte et pour Neron, et que ie connois estre plus puissante en vous, qu'elle ne fut iamais en personne. Toutes ces gentillesses que j'admire dans vostre Lettre, me sont des preuues de vostre bon esprit, plustost que de vostre bonne volonté : et de tant de belles choses que vous auez dites à mon auantage, tout ce que j'en puis croire pour me flater; c'est que la Fortune m'ait donné quelque part en vos songes. Encore ie ne sçay si les resveries d'vne ame si releuée que la vostre, ne sont pas trop serieuses, et trop raisonnables pour descendre jusqu'à moy : et ie m'estimeray trop fauorablement traitté de vous, si vous auez seulement songé que vous m'aymiez. Car de m'imaginer que vous m'ayez gardé quelque place parmy ces grandes pensées, qui sont occupées à cette heure à faire les partages de la gloire, et à donner recompense à toutes les vertus du monde : j'ay trop bonne opinion de votre esprit, pour m'en persuader cette bassesse; et ie ne voudrois pas que vos ennemis eussent cela à vous reprocher. Ie sçay bien que la seule affection que vous puissiez auoir justement, est celle que vous vous deuez. Et ce précepte, de se connoistre soy-mesme, qui est pour tous les autres vne leçon d'humilité; doit auoir pour vostre regard vn effet tout contraire, et vous oblige de mépriser tout ce qui est hors de vous. Aussi ie vous jure, que sans prétendre aucune part en vostre amitié, ie me fusse contenté que vous eussiez voulu conseruer auec quelque soin, celle que ie vous auois voüée; et que vous l'eussiez mise, sinon entre les choses que vous estimiez, au moins entre celles que vous ne voulez pas perdre. Mais pour m'auoir icy laissé auprés de cette belle Riuale, dont vous me parlez, sans mentir, vous n'auez pas esté assez jaloux : et vous luy donnez tant d'auantage, que i'ay quelque raison de croire, que vous vous estes entendu auec elle à me nuire. Et en cela, ce me semble, ie me dois plaindre auec plus de raison que vous, de ce qu'elle s'est enrichie de vos pertes; et que vous luy auez laissé gagner ce que ie pensois avoir sauué de sa tyrannie, en le mettant entre vos mains. Pour peu de defense que vous eussiez voulu apporter, la meilleure partie de moy-mesme vous resteroit encore; et par vostre negligence, vous l'auez renduë en son pouuoir : et vous luy auez permis d'auancer tellement ses conquestes sur moy, que quand ie vous aurois donné tout ce qui me reste, vous n'auriez pas la moitié de ce que vous auez perdu. Ie vous asseure, neantmoins, que d'vn autre costé, vous auez regagné en mon estime la mesme place que l'on vous a ostée en mon affection; et qu'au même temps que i'ai commencé à vous aimer moins, i'ai esté contraint de vous honorer

uantage. Ie n'ay rien veu de vous depuis vostre départ, qui ne 'ait semblé au dessus de ce que vous auez iamais fait : et par ces rniers ouurages, vous auez gagné l'honneur, d'auoir surmonté cey qui a passé tous les autres. Cependant, ie trouue estrange, qu'a-ec tant de raison que vous auez d'estre content, vous ne le puissiez tre, et que tous les Grands-hommes estant satisfaits de vous, il n'y t que vous seul qui ne le soyez pas. Aujourd'huy toute la France ous escoute. Il n'y a plus personne qui sçache lire, à qui vous yez indifférent. Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de ce oyaume, ne s'informent pas plus de ce que fait Mr le Mareschal de requy, que de ce que vous faites. Et nous auons plus de deux eneraux d'Armée, qui ne font pas tant de bruit auec trente mille ommes, que vous en faites dans vostre solitude. Ne vous estonnez onc point, qu'auecque tant de gloire vous ayez beaucoup d'enuie : t souffrez doucement, que ces mesmes Iuges, deuant qui Scipion esté criminel, et qui ont condamné Aristide et Socrate, ne vous onnent pas tout d'vne voix ce que vous meritez. C'est de tout temps ue le Peuple a cette coustume, de haïr en autruy les mesmes quaitez qu'il y admire. Tout ce qui est hors de sa regle, l'offense. Et il ouffriroit plus volontiers vn vice commun, qu'une vertu extraordinaire. De sorte que si nous auions en vsage cette loy, qui permettoit de bannir les plus puissans en authorité ou en reputation : ie croy que l'enuie publique se déchargeroit sur vostre teste; et que Monsieur le Cardinal de Richelieu ne courroit pas tant de fortune que vous. Mais gardez-vous bien d'appeller vostre malheur, ce qui n'est que le malheur du siecle. Et ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes : puis que tous ceux qui ont quelque valeur, sont de vostre costé; et que vous auez trouué entr'eux vn amy que peut-estre vous pourrez perdre encore vne fois. Au moins, ie vous asseure que ie feray tout ce qui me sera possible pour vous remettre en estat de le pouuoir faire ; puis qu'aujourd'huy il y a tant de vanité a estre des vostres. I'en ay fait jusqu'icy vne profession si publique, que si d'auanture ie ne me puis empescher, que ie ne vous aime moins que de coustume, ie vous jure que vous serez le seul à qui ie l'oseray dire, et que ie témoigneray tousiours à tout le monde, que ie suis autant que iamais,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*



A MONSEIGNEVR LE MARQVIS DE RAMBOUILLET (1),

Ambassadeur pour le Roy en Espagne.

LETTRE II.

MONSEIGNEVR,

Ie n'eusse pas crû qu'il pûst arriuer que ie vous donnasse iamais quelque sujet de plainte; ni que l'on dûst faire vn iour des Pasquins contre moy dans Madrid. Et sans mentir, j'eusse eu bien de la peine à me consoler de l'vn et de l'autre : si au mesme temps que j'ay receu ces nouuelles fascheuses, ie n'eusse appris celles de vostre santé; et de la grande reputation que vous acquerez tous les iours parmy des hommes, qui deuant que de vous auoir veu, ne sçauoient rien admirer qu'eux-mesmes. Mais puis que ie conte toutes vos prosperitez entre les miennes; ie croy qu'il ne m'est pas permis d'estre triste, en vn temps où tout le monde parle si auantageusement de vous Et ie ne me puis empescher que ie ne me resioüisse, toutes les fois que j'entens dire icy, que vous auez appris aux Espagnols à estre humbles, et qu'ils ne vous honorent pas moins que si vous estiez de la Maison des Gusmans, ou de celle des Mendosses. Par là, Monseigneur, vous pouuez juger, que ie n'ay pas l'ame si dure que vous dites; et qu'au moins, j'ay cela de commun auec tous les honnestes gens, que ie prens beaucoup de part à tous les bons succez qui vous arriuent. Il est vray que j'estois resolu de tenir ce sentiment secret, sans vous en rien communiquer. Car dans les grandes affaires que vous traittez maintenant, ie croyois que c'eût esté estre perturbateur du repos public, que de vous diuertir par vne mauuaise lettre, de la moindre de vos pensées; et quelque permission que i'en aurois euë de vous, ie n'aurois pas encore esté assez hardy pour m'en seruir, si ie n'auois vne autre auenture extraordinaire à vous conter. Vous sçaurez donc, Monseigneur, que le Dimanche vingt-vniéme du mois passé, enuiron sur les douze heures de la nuit, le Roy et la Reine sa mere estant assemblez auec toute la Cour, on vid en l'vn des bouts de la grande salle du Louure, où rien n'auoit paru auparauant, éclater tout à coup vne grande clarté, et paroistre en mesme temps entre une infinité de lumieres, une troupe de Dames toutes couuertes d'or et de pierre-

(1) Il mourut à Paris le 26 février 1652, âgé de soixante-quinze ans.

ies, et qui sembloient ne faire que de descendre du Ciel. Mais par-
iculierement l'vne d'elles estoit aussi aisée à remarquer entre les
utres, que si elle eust esté toute seule : et ie croy certainement
ue les yeux des hommes n'ont iamais rien veu de si beau. C'estoit
elle-là mesme, Monseigneur, qui en vne autre rencontre, auoit esté
ant admirée sous le nom et les habits de Pyrame ; et qui vne autre
ois s'apparut dans les roches de Ramboüillet auec l'arc et le visage
e Diane. Mais ne pensez pas vous imaginer plus de la moitié de
a beauté, si vous ne vous figurez que celle que vous luy auez veue :
t sçachez que cette nuit-là les Fées auoient répandu sur elle ces
eautez et ces graces secrettes qui mettent de la difference entre
es femmes et les Deesses. Mais lors qu'elle eut pris le masque, en
nesme temps que les autres le prirent, pour commencer le ballet
u'elles vouloient représenter ; et qu'ainsi elle eut perdu l'auantage
ue son visage lui donnoit sur elles : sa taille et sa bonne grace la
endirent aussi recommandable qu'auparauant ; et en quelque lieu
u'elle tournast ses pas, elle tiroit auec elle les yeux et les cœurs de
oute l'assemblée. De sorte qu'abjurant l'erreur où j'estois, de croire
u'elle ne dansast pas parfaitement bien, j'auoue à cette heure qu'il
'y a qu'elle seule qui sçache bien danser. Et ce mesme jugement a
sté donné si generalement de tout le monde, que ceux qui ne [illegible]
roient pas encore entendre tous les iours ses louanges, [illegible]
ontrains de se bannir de la Cour. C'est pour vous dire, Monsei-
neur, que pendant que vous receuez de grandes [illegible]
stes, vous perdez icy de grands contentemens ; [illegible]
uelque grand employ qu'elle vous donne [illegible]
ours beaucoup de tort toutes les fois qu [illegible]
maison. Car, enfin, apres auoir passé les P[illegible]
seriez encore cette mer qui separe l'Europe [illegible]
lant plus auant, vous voulussiez voir [illegible]
qu'il sembloit que la Nature eust [illegible]
seureté les tresors et les richesses : [illegible]
de si rare que ce que vous auez laissé [illegible]
terre il n'y a rien d'egal à ce que vous auez [illegible]
croire que vous n'en serez absent [illegible]
sible, et qu'aussi-tost que les affaires [illegible]
vous reuiendrez icy posseder les biens [illegible]
qui soyez digne. Mais, Monseigneur, [illegible]
trop lié à vne nature [illegible]
de vous auoir mis [illegible]
vous veuillent [illegible]

crainte me donneroit de la peine, si je ne sçauois bien, que ceux du conseil d'Espagne ne sont pas maistres de leurs resolutions, depuis que vous estes en ce païs-là : et que vous y auez desia trop fait de seruiteurs, pour y receuoir quelque violence. Nous deuons donc espérer, qu'aussi-tost que le Soleil qui brûle les hommes, et qui tarit les riuieres, commencera à s'échauffer : vous reuiendrez icy retrouuer le Printemps que vous auez desia passé delà, et y receuoir des violettes, apres auoir veu tomber des roses. Pour moy, je souhaitte cette saison auec impatience : non pas tant à cause qu'elle nous doit rendre les fleurs et les beaux iours, que pource qu'elle vous doit ramener : et ie vous iure que ie ne la trouuerois pas belle, si elle reuenoit sans vous. Ie pense que vous croirez aisément ce que ie vous dis. Car ie sçay bien que vous m'estimez assez bon, pour désirer auec passion vn bon-heur qui regarde tant de personnes. Et de plus vous sçauez, que ie suis particulierement,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris, ce 8 Mars 1627.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE BELLEGARDE (1),

en luy enuoyant l'*Amadis*.

LETTRE III.

MONSEIGNEVR,

En vne saison où l'Histoire est si broüillée, j'ay creu que ie vous pouuois enuoyer des Fables : et qu'en vn lieu où vous ne songés qu'à vous délasser l'esprit, vous pourriez accorder à l'entretien d'Amadis, quelques-vnes de ces heures que vous donnez aux Gentilshommes de vostre Prouince. I'espere que dans la solitude où vous estes, il vous diuertira quelquefois agreablement, en vous racontant ses auantures; qui seront sans doute les plus belles du monde, tant que vous ne voudrez pas qu'on sçache les vostres. Mais quoy que nous lisions de luy, si faut-il aduoüer, que vos fortunes sont aussi merueilleuses que les siennes : et que de tant d'enchantemens qu'il a mis à fin, il n'y en a pas vn que vous n'eussiez pû acheuer, si ce n'est, peut-estre, celuy de l'Arc des loyaux Amans. En effet, Monsei-

---

(1) Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde, grand écuyer de France sous Henri IV, mourut en 1646, âgé de quatre-vingt-trois ans.

neur, vous auez fait voir à la France vn Roger plus aimable et plus ccomply, que celuy de Grece, et que celuy de l'Arioste. Et sans rmes enchantées; sans le secours d'Alquife, ni d'Vrgande; et sans utres charmes que ceux de vostre personne : vous auez eu dans la uerre et dans l'Amour, les plus heureux succez qui s'y peuuent ouhaiter. Aussi, à considérer cette courtoisie si exacte, et qui ne 'est iamais démentie, cette grace si charmante dont vous gagnés es volontez de tous ceux qui vous voyent, et cette grandeur, et fermeté d'ame, qui ne vous a jamais permis d'aller contre le deuoir, ni mesme contre la bien-seance : il est bien difficile de ne se pas imaginer, que vous estes de la race des Amadis. Et ie croy, sans mentir, que l'histoire de vostre vie sera quelque iour adjoustée à tant de liures que nous auons d'eux. Vous auez esté l'ornement et le prix de trois Cours différentes. Vous auez sceu auoir des Roys pour riuaux, sans les auoir pour ennemis, et posseder en mesme temps leur faueur, et celle de leurs maistresses. Et en vn siecle, où la discretion, la ciuilité, et la vraye galanterie, estoient bannies de cette Cour : vous les auez retirées en vous, comme dans vn azyle, où elles ont esté admirées de tout le monde, sans pouuoir estre imitées de personne. Et certes, vne des principales raisons qui m'a persuadé de vous enuoyer ce liure, a esté de vous faire voir, quel auantage vous auez sur ceux mesmes qui ont esté formez à plaisir, pour estre l'exemple des autres : et combien il s'en faut que l'inuention des Italiens et des Espagnols, ait pû aller aussi haut que vostre vertu. Cependant, ie vous supplie très-humblement de croire, qu'entre tant d'affections qu'elle vous a acquises, elle n'a fait naistre en personne tant d'admiration, ni de veritable passion, qu'en moy, et que ie suis plus que ie ne puis dire, et auec toute sorte de respect,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MADAME DE SAINTOT (1),

en luy enuoyant le *Roland Furieux* d'Arioste, traduit en François.

LETTRE IV.

MADAME,

Voicy, sans doute, la plus belle auanture que Roland ait iamais euë. Et lors qu'il défendoit seul la Couronne de Charlemagne, et qu'il arrachoit les Sceptres des mains des Rois, il ne faisoit rien de si glorieux pour luy, qu'à cette heure, qu'il a l'honneur de baiser les vostres. Le tiltre de Furieux, sous lequel il a couru jusques icy toute la Terre, ne doit pas empescher que vous ne luy accordiez cette grace; ni vous faire craindre sa rencontre. Car ie suis asseuré qu'il deuiendra sage auprès de vous; et qu'il oubliera Angelique, si-tost qu'il vous aura veuë. Au moins, ie sçay par experience, que vous auez desia fait de plus grands miracles que celuy-là; et que d'vn seul mot vous auez sceu guerir autrefois vne plus dangereuse folie que la sienne. Et certes, elle seroit au delà de tout ce qu'Arioste nous en a iamais dit : s'il ne reconnoissoit l'auantage que vous auez sur cette Dame; et n'auoüoit, que si elle estoit mise auprès de vous, elle auroit recours, auec plus de besoin que iamais, à la force de son Anneau. Cette beauté, qui de tous les Cheualiers du monde n'en trouua pas un armé à l'épreuue, qui ne frappa iamais les yeux de personne, dont elle ne blessast le cœur, et qui brusla de son amour autant de parties du monde, que le Soleil en éclaire; ne fut qu'vn portrait mal-tiré des merueilles que nous deuions admirer en vous. Toutes les couleurs, et le fard de la Poësie, ne l'ont sçeu peindre si belle que nous vous voyons : et l'imagination mesme des Poëtes n'a pû monter jusques-là. Aussi, à dire le vray, les Chambres de Crystal, et les Palais de Diamant, sont bien plus aisez à imaginer, et tous les Enchantements des Amadis, qui vous semblent si incroyables, ne le sont pas tant, à beaucoup prés, que les vostres. Dés la premiere veuë, arrester les Ames les plus resoluës, et les moins nées à la seruitude; faire naistre en elles vne sorte d'amour qui connoisse la raison, et qui ne sçache ce que c'est que du desir, ni de l'esperance; combler de plaisir et de gloire les esprits, à qui vous ostez le repos et la liberté; et rendre parfai-

(1) Femme du trésorier de France. Elle fut longtemps la maîtresse de Voiture.

ment contens de vous, ceux à qui vous ne faites point du tout de en : ce sont des effets plus estranges et plus eloignez de la vraymblance, que les Hippogryphes, et les Chariots volans, ni que ut ce que nos Romans nous content de plus merueilleux. Ie rois un livre plus gros que celuy que ie vous enuoye, si ie vouis continuer ce discours. Mais ce Cheualier qui n'a pas accousmé de quitter le premier rang à personne, se fâche de me laisr si long-temps auprès de vous, et s'auance pour vous faire oüir iistoire de ses Amours. C'est vne faueur que vous m'auez beauup de fois refusée. Et pourtant ie souffriray sans jalousie, qu'il it en cela plus heureux que moy, puis qu'il me promet, en recomnse, de vous présenter ce mot de ma part, et de vous le faire lire iant toute autre chose. Il ne falloit pas vn cœur moins hardy que sien pour cette entreprise; et ie ne sçay encore comme elle luy üssira. Neantmoins, il est, ce me semble, bien juste, puisque ie y donne moyen de vous entretenir de ses passions, qu'il vous rante quelque chose des miennes; et que parmy tant de fables, il us die quelques veritez. Ie sçay bien que vous ne les voulez pas usiours entendre. Mais puisque vous n'en pouuez estre touchée, que cela est trop peu de chose pour vous obliger à quelque resntiment : il n'y a pas de danger que vous sçachiez, que ie vous esme seule plus que tout le reste du monde; et que ie tirerois moins e vanité de le commander, que de vous obéir, et d'estre,

Madame, Vostre, etc.

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET (1).

Sous le nom de Callot excellent Graueur, en luy enuoyant de [illegible] vn liure de ses Figures.

LETTRE V.

Madame,

De tant de différentes imaginations que mon esprit a produites la plus raisonnable que j'ay euë, est celle de vous presenter [illegible] liure : à vous, Madame, qui excellez sur toutes autres, en [illegible] [illegible]e de l'ame, qui fait les Peintres, les Architectes, et les [illegible]

(1) Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet [illegible] [illegible]ère, de l'illustre famille romaine des Savelli. Elle mourut [illegible] le 27 décembre 1665.

et qui la defendez par vostre exemple, du blâme que l'on luy donne, de ne se trouuer iamais en éminence auec vn parfait jugement. Car outre cette grande lumiere d'esprit, qui vous fait voir d'abord la vérité des choses, vous auez vne imagination, qui mieux que toutes celles du monde, en sçait discerner la beauté. Et comme il n'y a personne aujourd'huy, qui ait tant d'interest que les choses parfaites soient estimées; il n'y en a point aussi qui les sçache loüer si bien que vous. C'est vous flatter bien modestement, Madame, que de dire que vous les sçauez connoistre; puis que ie pourrois asseurer, que quand il vous plaist, vous les sçauez faire en perfection. En effet, il est arriué beaucoup de fois, qu'en vous joüant vous auez fait des desseins que Michel-Ange ne desauoüeroit pas. Et de plus, on vous peut vanter d'auoir mis au monde vn ouurage qui passe tout ce que la Grece et l'Italie ont iamais veu de mieux fait, et qui pourroit faire honte à la Minerue de Phidias. Il n'est pas difficile d'entendre que c'est de Mademoiselle vostre Fille que ie veux parler : en laquelle seule on peut dire, Madame, que vous auez fait plusieurs miracles. Mais il faudroit vne main plus hardie que la mienne, pour entreprendre de representer ce qui est en vous et en elle : et ie ne le pourrois pas en vn gros livre, moy qui sçay mettre dans une feüille de papier des armées toutes entieres, et y faire voir en leur grandeur la Mer et les Montagnes. Ie me contenteray donc de dire auec beaucoup de respect et de vérité, que ie suis,

MADAME, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE VI.

MADAME,

Depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu des maux qui ne se peuuent dire. Mais ie n'ay pas laissé, auec tout cela, de me souuenir de ce que vous m'auiez commandé. En passant par Espernay, ie fus voir de vostre part Monsieur le Mareschal Strozzi; et son tombeau me sembla si magnifique, que voyant en quel estat j'estois, et me trouuant là tout porté, j'eus enuie de me faire enterrer auec luy. Mais on en fit quelque difficulté, pource que l'on trouua que j'auois encore trop de chaleur. Ie me resolus donc de faire porter mon corps jusqu'à Nancy : où enfin, Madame, il e

iué si maigre et si défait, que ie vous asseure que l'on en met en
re beaucoup qui ne le sont pas tant. Depuis huit iours que j'y
is, ie n'ay pû encore me remettre : et plus ie me repose, plus ie
'en trouue las. Aussi, il y a si grande difference des quinze iours
ie i'ay eu l'honneur d'estre auecque vous, aux quinze derniers
ie j'ay passez, que ie m'estonne comme ie la puis souffrir : et il
e semble que Monsieur Margone qui est icy Maistre d'école, et
oy, sommes les deux plus pitoyables exemples que l'on puisse
oir du changement de la fortune. I'ay des estouffemens et des foi-
lesses, qui me prennent de iour à autre, sans que l'on puisse trouuer
y de Theriaque : et ie suis plus malade que ie ne fus iamais, en
n lieu où il n'y a point de remedes pour moy. De sorte, Madame,
ue ie crains fort que Nancy ne me soit aussi funeste qu'il le fut au
uc de Bourgogne : et qu'apres auoir eschappé de grands perils, et
esisté à de grands ennemis, aussi bien que luy ; ie ne sois destiné
finir icy mes iours. I'y resisteray pourtant, autant qu'il me sera
ossible. Car il est vray que j'apprehende de ne plus viure, quand
e songe que ie n'aurois plus l'honneur de vous voir. Et apres auoir
ailly à receuoir la mort par la main d'vne des plus aimables de-
moiselles du monde, et manqué tant de belles occasions de mourir
en vostre presence : il me fascheroit fort de m'estre venu faire en-
terrer à cent lieuës de vous ; et de penser que quelque iour, en res-
suscitant, j'aurois le déplaisir de me trouuer encore vne fois en
Lorraine. Je suis,

MADAME,

Vostre, etc.

De Nancy ce 22. Septembre.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET

sous le nom du Roy de Suede

LETTRE VII.

MADEMOISELLE,

Voicy le Lion du Nort, et ce Conquerant tant [illegible] de bruit dans le monde : qui vient mettre [illegible]

(1) Julie-Lucine d'Angennes, [illegible] de Montausier. Elle devint plus tard [illegible] et mourut le 15 novembre [illegible]

de l'Allemagne; et qui apres auoir défait Tilly, et abbattu la fortune d'Espagne, et les forces de l'Empire, se vient ranger sous le vostre. Parmy les cris de joye, et les chants de victoire que j'entends depuis tant de iours : ie n'ay rien oüy de si agreable, que le rapport qu'on m'a fait, que vous me voulez du bien; et dés lors que ie l'ay sçeu, j'ay changé tous mes projets, et arresté en vous seule cette ambition qui embrassoit toute la terre. Cela n'est pas tant auoir retranché mes desseins, comme les auoir esleuez. Car encor la terre a ses bornes : et le desir d'en estre le Maistre, est quelque fois tombé en d'autres ames que la mienne. Mais cét esprit qu'o admire en vous, et qui ne se peut mesurer ni comprendre, ce cœu qui est si fort au dessus des Sceptres et des Couronnes, et ces gr ces qui vous font régner sur toutes les volontez; sont des biens i finis que personne que moy n'a iamais osé prétendre : et ceux desiroient plusieurs Mondes, ont fait en cela des souhaits plus mo rez que moy. Que si les miens peuuent reüssir, et si la fortune me fait vaincre par tout, m'accompagne encore aupres de vous n'enuieray pas à Alexandre toutes ses conquestes; et ie croiray ceux qui ont commandé à tous les hommes, n'ont pas eu vn Em de si belle estenduë que moy. Ie vous en dirois dauantage, M moiselle. Mais ie vay à ce moment donner la bataille à l'armée periale, et prendre six heures après Nuremberg. Je suis,

MADEMOISELLE,

Vostre très-passionné seruiteur,
GVSTAVE ADOLPHE.

A LA MESME.

LETTRE VIII.

MADEMOISELLE,

Tous les moyens que vous m'auiez appris pour ne me pas enn me sont inutiles en ce païs. Et plus vos conseils me semblen sonnables, moins ie trouve sujet de me consoler, de ne plus vne personne qui raisonne si parfaitement. Tous ceux que ie icy, m'asseurent que le sejour en est fort agreable. Et il n'y vn de la suite de Monsieur, qui n'ait vne Altesse à entretenir, o Princesse pour le moins. Mais quelque galante que soit la Co Lorraine, ie m'y trouue aussi seul, que ie faisois il y a huit

es voyages de la Beausse; et ie me souuiens d'auoir veu quel-
is meilleure compagnie dans les ruisseaux de Paris, que ie n'en
core rencontré dans la chambre de la Duchesse. Ie ne sçay, si
vn effet de la rate dont ie suis tourmenté depuis quelque
: mais il me semble qu'il n'y a plus dans le monde de per-
s conuersables, que celles que j'ay veuës au dernier voyage
ay eu l'honneur de faire auec vous; et ie m'entretiendrois
oup plus agréablement auec Monsieur *** que ie ne ferois auec
ne la Duchesse de Lorraine. La melancolie que j'ay dans le
et dans les yeux, me fait paroistre tous les visages, comme si
voyois au trauers de la fumée de l'eau de vie; et ie n'apper-
en icy qui ne me semble effroyable. Ces heures, que Monsieur
quis appelle les heures de la digestion, me durent depuis le
jusqu'au soir: et ie suis de si mauuaise compagnie, que Mon-
le Chaudebonne s'en fâche: et ie voy bien, tout de bon, qu'il
ue mauuais. Mais j'ay fait ma paix auec luy, en luy promet-
t'il m'entendra parler vn de ces iours deux heures de suite;
ie luy conteray vne histoire plus agréable que celle d'Helio-
t faite par vne personne plus belle que Cariclée. Vous jugez
lademoiselle, que c'est celle de Zelide, et d'Alcidalis, que ie
promise. Car il n'y en a point d'autre au monde, de qui cela
se dire. Quelque stupide que ie sois deuenu, ne craignez point
a contant, ie luy fasse rien perdre de sa beauté. Car dans
es maux, ie me suis encore conserué ma memoire tout en-
t ie croy qu'elle me seruira fidelement, quand ce sera pour
puisque vous y avez autant de part que personne, et que ie
us que ie ne vous le puis dire.

MADEMOISELLE, Vostre, etc.

A MADEMOISELLE DE BOVRBON (1).

LETTRE IX

MADEMOISELLE,

s berné Vendredy apres disner, pource que ie la vous auois [illegible]
rire dans le temps que l'on m'auoit donné pour [illegible]

---

is tard duchesse de Longueville.

dame de Ramboüillet en donna l'Arrest, à la requeste de Mad em
selle sa fille; et de Mademoiselle Paulet. Elles en auoient rem
l'execution au retour de Madame la Princesse, et de vous. Mais elle
s'auiserent depuis, de ne pas differer plus long-temps, et qu'il ne
falloit pas remettre des supplices à vne saison qui deuoit estre toute
destinée à la joye. I'eus beau crier et me deffendre : la couuerture
fut apportée; et quatre des plus forts hommes du monde furent
choisis pour cela. Ce que ie vous puis dire, Mademoiselle, c'est que
iamais personne ne fut si haut que moy, et que ie ne croyois pas
que la fortune me deust iamais tant esleuer. A tous coups ils me per-
doient de veuë, et m'enuoyoient plus haut que les Aigles ne peuuent
monter. Ie vis les montagnes abaissées au dessous de moy; ie vis
les vents et les nuées cheminer dessous mes pieds; ie découuris des
païs que ie n'auois iamais veus, et des mers que ie n'auois point
imaginées. Il n'y a rien de plus diuertissant que de voir tant d
choses à la fois, et de descouurir d'vne seule veuë la moitié de l
Terre. Mais ie vous asseure, Mademoiselle, que l'on ne voit to
cela qu'auec inquietude, lors que l'on est en l'air, et que l'on e
asseuré d'aller retomber. Vne des choses qui m'effrayoit autant, e
toit, que lors que j'estois bien haut, et que ie regardois en bas;
couuerture me paroissoit si petite, qu'il me sembloit impossi
que ie retombasse dedans : et ie vous auoüe que cela me donn
quelque émotion. Mais parmy tant d'objets differens, qui en mes
temps frapperent mes yeux, il y en eut vn, qui pour quelques m
ments m'osta de crainte, et me toucha d'vn veritable plaisir. C'e
Mademoiselle, qu'ayant voulu regarder vers le Piedmont, pour v
ce que l'on y faisoit, ie vous vis dans Lyon que vous passiez
Saone. Au moins, ie vis sur l'eau vne grande lumiere et beauco
de rayons à l'entour du plus beau visage du monde. Ie ne pûs
bien discerner qui estoit avec vous, pource qu'à cette heure-là
uois la teste en bas, et ie croy que vous ne me vistes point.
vous regardiez d'vn autre costé. Ie vous fis signe tant que ie p
Mais comme vous commençastes à leuer les yeux, ie retombois
vne des pointes de la montagne de Tarare vous empescha de
voir. Dés que ie fus en bas, ie leur voulus dire de vos nouuel
et les asseuray que ie vous auois veuë. Mais ils se prirent à r
comme si i'eusse dit vne chose impossible; et recommencere
me faire sauter mieux que deuant. Il arriua vn accident estran
et qui semblera incroyable à ceux qui ne l'ont point veu. Vne
qu'ils m'auoient esleué fort haut, en descendant, ie me trou
dans vn nuage, lequel estant fort épais, et moy extrémement

ie fus vn grand espace embarrassé dedans sans retomber. De
e qu'ils demeurerent long-temps en bas, tendant la couuerture,
egardant en haut, sans se pouuoir imaginer ce que j'estois de-
u. De bonne fortune, il ne faisoit point du tout de vent. Car s'il
n eust eu, la nuée en cheminant m'eust porté de costé ou d'au-
; et ainsi, ie fusse tombé à terre. Ce qui ne me pouuoit arriuer
is que ie me blessasse bien fort. Mais il suruint vn plus dange-
x accident. Le dernier coup qu'ils me jetterent en l'air, ie me
uay dans vne troupe de gruës, lesquelles d'abord furent eston-
s de me voir si haut. Mais quand elles m'eurent approché; elles
prirent pour un des Pigmées, auec lesquels vous sçauez bien,
emoiselle, qu'elles ont guerre de tout temps; et crûrent que ie
stois venu épier jusques dans la moyenne region de l'air. Aussi-
elles vinrent fondre sur moy à grands coups de bec; et d'vne
violence que ie creus estre percé de cent coups de poignard:
e d'elles qui m'auoit pris par la jambe, me poursuiuit si opi-
ément, qu'elle ne me laissa point, que ie ne fusse dans la cou-
re. Cela fit apprehender à ceux qui me tourmentoient, de me
ttre encore à la mercy de mes ennemis. Car elles s'estoient
sées en grand nombre, et se tenoient suspenduës en l'air, at-
nt que l'on m'y renvoyast. On me reporta donc en mon logis,
la mesme couuerture, si abbattu qu'il n'est pas possible de
e plus. Aussi, à dire le vray, cét exercice est vn peu violent, pour
mme aussi foible que ie suis. Vous pouuez iuger, Mademoiselle,
ien cette action est tyrannique, et par combien de raisons
estes obligée de la desapprouuer. Et sans mentir, à vous qui
née auec tant de qualitez pour commander: il vous importe
nement de vous accoustumer de bonne heure de haïr l'injustice;
prendre ceux qu'on opprime, en vostre protection. Ie vous
lie donc, Mademoiselle, de declarer premierement cette entre-
vn attentat, que vous des-auoüez: et pour reparation de mon
eur et de mes forces, d'ordonner, qu'vn grand pauillon de Gaze
era dressé dans la chambre bleuë de l'Hostel de Ramboüillet;
seray seruy et traitté magnifiquement huict jours durant par
Demoiselles qui m'ont esté cause de ce malheur: qu'à vn des
de la chambre on fera à toute heure des confitures: qu'vne
s soufflera le fourneau, et l'autre ne fera autre chose que met-
syrop sur des assiettes, pour le faire refroidir, et me l'apporter
mps en temps. Ainsi, Mademoiselle, vous ferez vne action de
e, et digne d'vne aussi grande, et aussi belle Princesse que vous

estes : et ie seray obligé d'estre auec plus de respect et de vérité que personne du monde,

Mademoiselle, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE (1).

LETTRE X.

Monseignevr,

Ie voy bien que les anciens Cardinaux prennent vne grande authorité sur les derniers receus : puisque vous ayant écrit beaucoup de fois sans auoir receu vne de vos lettres, vous vous plaignez de ma paresse. Cependant, ie voy tant d'honnestes gens, qui m'asseurent que vous me faites trop d'honneur de vous souuenir de moy, et que ie suis obligé de vous escrire pour vous en remercier tres humblement, que ie veux bien suiure leur conseil, et passer par dessus ce qui peut estre en cela de mon interest. Vous sçaurez donc, Monseigneur, que six iours apres l'éclypse, et quinze iours apres ma mort, Madame la Princesse, Mademoiselle de Bourbon, Madame du Vigean, Madame Aubry, Mademoiselle de Ramboüillet, Mademoiselle Paulet, et Monsieur Chaude-bonne, et moy, partismes de Paris, sur les six heures du soir, pour aller à la Barre, où Madame du Vigean deuoit donner la collation à Madame la Princesse. Nous ne trouuasmes en chemin aucune chose digne d'estre remarquée, si ce n'est qu'à Ormesson nous vismes vn grand chien qui vint à la portiere du carrosse me faire feste. (Vous serez, s'il vous plaist, auerty, Monseigneur, que toutes les fois que ie diray nous trouuasmes, nous vismes, nous allasmes, c'est en qualité de Cardinal que ie parle.) De là, nous arriuasmes à la Barre, et entrasmes dans vne salle, où l'on ne marchoit que sur des roses, et de la fleur d'orange. Madame la Princesse, apres auoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs, en attendant l'heure du souper. Le Soleil se couchoit dans vne nuée d'or, et d'azur; et ne donnoit de ses rayons qu'autant qu'il en faut pour faire vne lumiere douce, et agreable : l'air estoit sans vent et sans chaleur, et il

---

(1) Un des plus grands capitaines de son temps. Il mourut en Italie en 1639, âgé de quarante-sept ans.

que la terre et le Ciel, à l'envy de Madame du Vigean, t festoyer la plus belle Princesse du monde. Apres auoir grand parterre, et de grands jardins tous pleins d'orangers, ua en vn bois, où il y auoit plus de cent ans que le iour entré, qu'à cette heure-là, qu'il y entra auec elle. Au bout lée grande à perte de veuë, nous trouuasmes vne fontaine, oit toute seule plus d'eau que toutes celles de Tiuoli. A estoient rangez vingt-quatre violons, qui auoient de la peine nter le bruit qu'elle faisoit en tombant. Quand nous nous nes approchez, nous descouurismes, dans vne niche qui ns vne palissade, vne Diane à l'âge d'onze ou douze ans, belle que les forests de Grece et de Thessalie ne l'auoient euë. Elle portoit son arc et ses fléches dans ses yeux; et us les rayons de son frere à l'entour d'elle. Dans vne autre près, estoit vne de ses Nymphes, assez belle et assez gen- r estre de sa suite. Ceux qui ne croyent pas les fables, que c'estoit Mademoiselle de Bourbon, et la pucelle (1). Et à la verité elles leur ressembloient extrémement. Tout e estoit sans proférer vne parole, en admiration de tant , qui estonnoient en mesme temps les yeux et les oreilles: out à coup la Deesse sauta de sa niche, et auec vne grace se peut représenter, commença vn bal qui dura quelque l'entour de la fontaine. Cela est estrange, Monseigneur, ilieu de tant de plaisirs, qui deuoient remplir entierement, ner l'esprit de ceux qui en joüissoient, on ne laissa pas de nir de vous: et que tout le monde dist, que quelque chose it à tant de contentemens, puisque vous et Madame de iillet n'y estiez pas. Alors ie pris vne harpe, et chantay.

> Pues quiso mi suerte dura,
> Que faltando mi Señor
> Tambien faltase mi dama.

ntinuay le reste si mélodieusement, et si tristement, qu'il personne en la compagnie à qui les larmes n'en vinssent aux t qui ne pleurast abondamment. Et cela eust duré trop long- si les violons n'eussent vistement sonné vne sarabande [illegible] ue tout le monde se leua aussi ioyeux, que si de [illegible]

---

demoiselle Aubri, depuis madame de Noirmoutier

esté. Et ainsi sautant, dansant, voltigeant, piroüettant, cap
nous arriuasmes au logis, où nous trouuasmes vne table q
bloit auoir esté seruie par les Fées. Cecy, Monseigneur, est
droit de l'auenture qui ne se peut descrire. Et certes, il n'y
de couleurs ny de figures en la Rhetorique, qui puissent rep
six potages, qui d'abord se presenterent à nos yeux. Ce
particulierement remarquable, que n'y ayant que des Dee
table, et deux demy-Dieux, à sçauoir Monsieur de Chaud
et moy, tout le monde y mangea, ne plus ne moins que
sent esté veritablement des personnes mortelles. Aussi, à
vray, iamais rien ne fut mieux seruy : et entre autres ch
eut douze sortes de viandes, et de déguisemens, dont pers
encore iamais oüy parler, et dont on ne sçait pas encore
Cette particularité, Monseigneur, a esté rapportée par ma
Madame la Mareschalle de Saint-Luc : et quoy qu'on luy a
vingt dragmes d'Opium plus que d'ordinaire, elle n'a ia
dormir depuis. Au commencement du souper, on ne beu
vostre santé, pource que l'on fut fort diuerty : et à la fin
fit rien non-plus, pource qu'à mon auis, on ne s'en a
Souffrez, s'il vous plaist, Monseigneur, que ie ne vous flat
et qu'en fidelle Historien, ie raconte nuëment les choses
elles sont. Car ie ne voudrois pas, que la Posterité prist v
pour l'autre : et que d'icy à deux mille ans, on creust
eust beu à vous, cela n'ayant point esté. Il est vray qu
obligé de rendre le témoignage à la verité, que ce ne
manque de souuenir, car durant le souper on parla fort
et les Dames vous y souhaitterent; et quelques-vnes de
cœur, ou ie ne m'y connois pas. Au sortir de table, le
Violons fit monter tout le monde en haut : où l'on tr
chambre si bien éclairée, qu'il sembloit que le iour qu
plus dessus la terre, s'y fust retiré tout entier. Là, le b
mença, en meilleur ordre, et plus beau, qu'il n'auoit est
de la fontaine. Et la plus magnifique chose qui y fust, c'e
seigneur, que j'y dansay. Mademoiselle de Bourbon jugea
verité ie dansois mal; mais que ie tirois bien des armes
qu'à la fin de toutes les cadences, il sembloit que ie me
garde. Le bal continuoit auec beaucoup de plaisir, quan
coup vn grand bruit que l'on entendit dehors, obligea
Dames à mettre la teste à la fenestre : et l'on vit sortir d'
bois qui estoit à trois cens pas de la maison, vn tel nombr
d'artifice : qu'il sembloit que toutes les branches et les tr

ores se conuertissent en fusées ; que toutes les estoilles du Ciel mbassent ; et que la Sphere du feu voulût prendre la place de la oyenne region de l'air. Ce sont, Monseigneur, trois hyperboles, squelles appréciées, et reduites à la juste valeur des choses, lent trois douzaines de fusées. Apres s'estre remis de l'estonne-ent où cette surprise avoit mis vn chacun, on se resolut de partir : on reprit le chemin de Paris à la lueur de vingt flambeaux. ous trauersâmes tout l'Ormessonnois, les grandes plaines d'Es-nay, et passasmes sans aucune résistance par le milieu de Saint-enis. M'estant trouué dans le carrosse auprés de Madame du gean, ie luy dis de vostre part, Monseigneur, vn *Miserere* tout tier : auquel elle répondit auec beaucoup de gentillesse et de ilité. Nous chantasmes en chemin vne infinité de *Sçauans*, *de tits-dois*, *de Bon-soirs*, *de Pon-Bretons*. Nous estions enuiron e lieuë par delà Saint-Denis : et il estoit deux heures apres nuit. Le trauail du chemin, le veiller, l'exercice du bal, et de la omenade, m'auoient extrémement appesanty ; quand il arriua accident, que ie creus deuoir estre cause de ma totale destru-n. Il y a vne petite bourgade entre Paris et Saint-Denis, que l'on mme la Vilette. Au sortir de là, nous rencontrasmes [illegible] sses, dans lesquels s'en retournoient les Violons, qui [illegible] t joüer tout le iour. Voicy, Monseigneur, qui est [illegible] able alla mettre en l'esprit de Mademoiselle de Ramb[illegible] ur faire commander de nous suiure, et d'aller [illegible] des toute la nuit. Cette proposition me [illegible] teste. Cependant tout le monde l'appr[illegible] rrosses, on leur alla dire le commandement. Mais [illegible] ne les bonnes gens auoient [illegible] ieu les benie. Par là, Monseigneur, [illegible] oiselle de Ramboüillet, est [illegible] nuit, qu'il y en ait au monde, [illegible] adame Aubri, de dire, qu'il [illegible] e falloit rien pour se rembarquer [illegible] ous continuasmes notre chemin [illegible] u'en entrant dans le faux-bourg [illegible] lastriers tous nuds, qui passerent [illegible] stions. Enfin nous arriuasmes à Paris [illegible] ire, est plus épouuantable que [illegible] rande obscurité [illegible] issée, il n'y auoit que [illegible] e cheuaux, et de [illegible]

et vne effroyable solitude par tout; et les ruës tellement despeu-
plées, que nous n'y rencontrasmes pas vn homme, et vismes seu-
lement quelques animaux, qui à la luëur des flambeaux se cachoient.
Mais, Monseigneur, ie vous diray le reste de cette auenture vne
autre fois,

> Qui è'l fin del Canto, e torno ad Orlando,
> A dio Signor, à voi mi raccomandò.

A MADEMOISELLE PAVLET (1).

LETTRE XI.

MADEMOISELLE,

Il n'y eut iamais de si beaux enchantemens que les vostres: tous les Magiciens qui se sont seruis d'images de cire, n'en point fait de si estranges effets que vous. Celle que vous auez voyée, a rempli d'estonnement tous ceux qui l'ont veuë: et, qui est beaucoup plus admirable, et que ie pense que toute Magie ne peut faire, elle a donné de l'amour à Madame la Marqui de Ramboüillet, et à moy de la joye, le mesme iour que vous es partie. Ie ne comprens pas comme cela vous est pû arriuer. Mais lettre et le present qui vinrent de vostre part, me firent oubli tous mes maux : et ie receus la petite Europe auec autant de con tentement, que si l'on m'eust donné celle qui fait vne des tro parties du Monde, et que l'on diuise en plusieurs Royaumes. Au vaut-elle dauantage, puis qu'elle vous ressemble. Et Madame Marquise, sous ce pretexte, me l'osta par force, et jura Stix qu'e ne sortiroit point de son cabinet. Ainsi Europe a esté rauie pour seconde fois; et beaucoup plus glorieusement, ce me sembl que lors qu'elle fut enleuée par Iupiter. Il est vray, que pour m'a paiser, l'on m'a donné deux chiens, qui ont le museau si lon qu'à mon aduis ils valent bien vne Demoiselle : et ie ne sçay s'il en a vne dans Paris, pour qui ie les voulusse donner. Aussi bie en l'humeur où ie me trouue, ie ne dois plus conuerser auec l

---

(1) La femme la plus belle et la plus spirituelle de l'hôtel Rambouillet. I mourut en 1651.

es raisonnables : et dans le désespoir où ie suis, ie voudrois
n vn desert, entre les griffes du plus cruel des Lyons, moy
ois que l'on ne deuoit aymer que les chiens. Vous qui les
ndus galans, faites, s'il vous plaist, aussi qu'ils soient re-
ssans, et qu'ils se souuiennent quelquefois de moy; puis que
onore plus que personne du monde, et que ie suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A MADAME DV VIGEAN,

n luy enuoyant vne Élégie qu'il auoit faite, et qu'elle luy auoit demandée plusieurs fois.

LETTRE XII.

MADAME,

a cette Elegie que vous m'auiez beaucoup trop demandée,
jusqu'icy auoit esté oüie de quelques-vns; mais qui n'auoit
esté leuë de personne. Ie voudrois bien qu'il m'en arriuast
qu'à vous, qui apres auoir caché long-temps la plus belle
du monde, auez éblouÿ, en la monstrant, tous ceux qui
euë. Mais c'est estre trop amoureux de mes vers, que de leur
tter cét auantage : et ie ne voudrois pas qu'ils l'eussent meil-
puis-qu'ils n'ont pas esté faits pour vous. Si vous les trouuez
auuais, vous m'en deuez sauoir d'autant plus de gré, de ce
connoissant comme vous, ie n'ay pas laissé de vous les
er. Et sans mentir, pour m'obliger à cela, il ne falloit pas
moins de puissance sur moy, que celle que vous y auez
e depuis quelques iours : et sans vostre commandement,
ne, ils n'eussent iamais esté ailleurs que dans ma memoire.
l est temps qu'ils en sortent, pour laisser place à quelque
plus agreable : et ce que Mademoiselle Paulet me fit voir
iour, l'occupe tellement à cette heure, que [illegible]
lus de lieu pour pas vne autre chose. [illegible]
s fais vn poulet, en [illegible]
npliment. Mais ie [illegible]
rez icy, fussent [illegible]
ure qu'il y a bien [illegible]
l y a beaucoup de personnes [illegible]

autant, quand bien elles me tiendroient l'espée sur la gorge. Mais puis qu'il n'y peut auoir de scandale, vous deuez, ce me semble, Madame, receuoir favorablement ce commencement d'affection: pour voir comme ie ferois si ie deuenois amoureux; et ce qui en arriueroit, si on me laissoit faire.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET,

Sur la mort de son second Frère, qui mourut de peste, et qu'elle assista pendant sa maladie.

LETTRE XIII.

MADEMOISELLE,

N'ayant pas moins d'admiration de vostre courage, et de vo[...] bon naturel, que de ressentiment de vostre douleur : ie suis si [...] touché de l'vn et de l'autre, que si i'estois capable de vous do[...] les loüanges qui vous sont deuës, et la consolation dont vous [...] besoin, j'auoüe que ie serois bien empesché par où commen[...] Car quelles obligations peuuent estre également plus pressan[...] que de rendre à vne si éminente vertu, les honneurs qu'elle mer[...] et à vne si violente affliction, le soulagement qu'elle desire? [...] j'ay tort de des-vnir ces deux choses : puisque vostre charité les [...] si parfaitement vnies, que l'assistance incomparable que vous [...] renduë à feu Monsieur vostre Frere, vous doit estre mainte[...] vne consolation nompareille; et que Dieu vous donne en cela [...] iustice, ce que les autres luy demandent par grace : sa bonté in[...] ne pouuant laisser sans reconnoissance, vne action si extrao[...] naire de bonté, que celle qui vous a fait mépriser vostre vie, p[...] porter les deuoirs de la meilleure sœur du monde, au delà de[...] obligations, et, par vne constance admirable, demeurer ferme [...] milieu d'vn peril qui fait trembler les plus courageux. Cette me[...] raison ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preser[...] et qu'il ne verse sur vous pour récompense de vostre vertu, [...] benedictions que vous souhaite,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A MADAME LA MARQVISE DE SABLÉ (1).

LETTRE XIV.

Madame,

Pour vous consoler de la mauuaise nouuelle que vous auez déjà pprise, ie ne sçay point de meilleur moyen que de vous faire peur our vous-mesme. Sçachez donc que moi qui vous escris, ay esté rois iours durant en vne maison, où deux personnes mouroient de a peste. Iamais vous ne fistes mieux que de sortir de Paris, puis que c'estoit le temps où les honnestes gens deuoient estre affligez. Madame de Ramboüillet a perdu son petit-fils, qui est mort de la peste en trois iours : et elle n'a pas voulu sortir de sa maison tant qu'il a esté en vie. Vous pouuez juger, Madame, que rien ne m'a pû empescher d'estre tousiours parmy eux, puis que vous n'estiez point icy. Mais j'ay peur que ie ne vous espouuante trop, et que le remede dont ie veux guerir vostre ennuy, ne soit plus violent que le mal. Sçachez donc, que moy qui vous escris, ne vous escris point, et que j'ay enuoyé cette lettre à vingt lieuës d'icy, pour estre copiée par vn homme que ie n'ay iamais veu. Ie prens beaucoup de part, Madame, au déplaisir que vous auez ; et ie voy bien que ce malheur ne pouuoit arriuer en vne plus malheureuse saison. La moderation que ie connois en vostre esprit, et la negligence que vous auez pour toutes les choses du monde, me font esperer que vous aurés meilleur marché de cette affliction qu'vne autre, et que la perte de cinquante mille liures de rente, qui sortent de vostre maison, par où vne autre plus interessée que vous seroit principalement touchée, ne vous affligera que mediocrement. Mais, Madame, ie ne me puis resoudre de respondre par vne lettre de consolation, au plus obligeant poulet du monde. Car la dernière partie de vostre lettre ne se peut appeler qu'ainsi. Ie vous supplie, treshumblement, Madame, soyez bien aise de m'auoir escrit aussi fauorablement que vous auez fait. Car dans tous les ennuis que j'ay, j'ay receu cette joye aussi sensiblement, que si ie n'auois point du tout de déplaisir, et ie ne me puis estimer malheureux, tant que j'auray l'honneur d'estre aimé de vous. Ie suis si heureux et si hardy, que ie n'en doute point du tout, et mon bonheur est fort

(1) Madeleine de Souvray, née en 1608, morte en 1678.

grand en cela, que le bien du monde que j'estime le plus, est celuy que ie croy posseder le plus asseurément. Vous doutez si peu de moy, Madame, que ie sçay bien que vous receurez de meilleur cœur les asseurances, que ie vous témoigne auoir de vostre affection, que celles que ie vous pourrois donner de la mienne : et vous qui souhaittez mon bien en toutes choses, ne sçauriez rien desirer dauantage pour moy, sinon que ie croye que vous m'aymez. Ceux qui ont veu quel changement vostre absence a fait en moy, et quelle part de mon esprit vous auez emportée auecque vous, vous pourront témoigner quelque iour, que ie me rends en quelque sorte digne de cét honneur. Mais, Madame, ie ne puis m'empescher de vous dire, que Monsieur le Maistre, qui vit auec quelle tendresse ie vous dis Adieu, se sera bien confirmé en l'opinion qu'il auoit; et qu'il croit bien voir vn iour nos chiffres grauez ensemble sur les arbres de Bourgon. Au moins suis-je bien-aise de ce qu'il a veu, que vostre affection est bien reconnuë, et qu'elle est reciproque. Pour moy, Madame, ie vous dis encore ce dont ie vous asseuray en partant, que ie n'estimeray ni n'aimeray iamais rien tant au monde que vous : et ie seray tousiours auec toute sorte de respect,

MADAME, *Vostre, etc.*

Madame, Monsieur de Chaude-bonne m'a escrit que Monsieur trouuera bon que ie prenne passeport : cela, et quelques affaires me retiendront encore icy quelque temps. Ie vous remercie tres-humblement des lettres que vous m'auez enuoyées, et ie feray exactement tout ce que vous me commandez.

A MADEMOISELLE DE CHALAIS.

MADEMOISELLE,

Ie n'aurois pas voulu vous mettre en hazard, non plus que Madame, en vous faisant lire cette lettre. Mais ie croy que les personnes qui ont pris de la teinture d'or, ne peuuent prendre de mauuais air. Pour moy, ie prens tous les matins trente grains d'antimoine, et six yeux de ce poisson que vous sçauez. Auec cela ie puis aller par tout, sans rien craindre. Conseruez-moy, s'il vous plaist, tousiours l'honneur que vous me faites de m'aymer. Car si cela vient à me manquer, ie prendray mon antimoine sans estre preparé. Ie suis, Mademoiselle, de tout mon cœur,

Vostre, etc.

A LA MESME.

LETTRE XV.

MADAME,

I'ay receu auec vostre lettre la plus grande joye que j'aye euë depuis que vous n'estes plus icy. Si vous vous souuenez auec combien d'amitié et d'esprit sont escrites toutes celles que vous me faites l'honneur de m'enuoyer, vous n'en douterez pas, et vous n'auriez pas l'opinion que vous auez de ma negligence, si la fortune n'auoit fait perdre la derniere que ie vous ay escrite. C'est vne perte qui vous doit toucher; puis qu'il y en auoit vne aussi de Mademoiselle de Ramboüillet. Elle vous supplie de sçauoir de Madame de Saint-Amand, à qui elle s'adressoit, ce qu'elle est deuenuë, car elle en est en peine pour beaucoup de choses qu'elle vous mandoit. Pour moy, Madame, ie vous asseure que ie prens tant de plaisir à vous escrire, que ie n'en trouue gueres dauantage à ne rien faire, et mes lettres se font auec vne si veritable affection, que si vous le iugez bien, vous les estimerez dauantage, que celles que vous me redemandez. Celles-là ne partoient que de mon esprit: celles-cy partent de mon cœur. Celles-là m'estoient à charge : et celles-cy me soulagent extrémement. N'est-il pas vray, Madame, que ie vous aurois fait dépit, si j'auois mis encore cinq ou six fois, celles-cy, et celles-là, et que vous vous seriez estonnée de la nouueauté de ce style. Ie l'ay pensé faire, pour voir ce que vous diriez. Mais ie n'ay plus enuie de rire depuis que vous n'estes plus icy. I'en serois party il y a long-temps, si le changement de quelques affaires ne m'y auoit retenu. Ma paresse est née sous la plus heureuse constellation qu'il est possible. Elle trouue tousiours quelque pretexte à toutes les choses qu'elle ne veut pas faire. Et j'ay remis de huit en huit iours mon partement, sans qu'il y ait de ma faute d'estre demeuré jusqu'à cette heure. Ie croy, Madame, que vous ne trouuerez pas cela estrange, vous qui y seriez encore si le chariot des pestiferez ne vous en eust chassée. Mais ie suis resolu de m'arracher de Paris dans dix ou douze iours : et ie croy que ie n'y auray pas beaucoup de peine. Au moins la plus forte racine qui m'y tenoit, fut ostée le iour que vous en partistes. Et si quelque chose m'y pouuoit à cette heure retenir, ce seroit Madame et Mademoiselle de Ramboüillet, qui me disent tous les iours que ie m'en dois aller. Ie vous puis asseurer, Madame, sans pecher contre la franchise que ie vous dois,

que vous estes aimée de ces deux personnes, autant que vous le sçauriez desirer : et ie les entens tous les iours parler de vous auec tant de tendresse, qu'vne des choses que j'ayme à cette heure autant en elles est l'affection qu'elles vous portent. Ne doutez donc non plus d'elles que de moy : et ne mettez point leur amitié entre les biens que vous pouuez perdre. Ie suis extrémement aise de ce que vous auez asseuré les autres qui ne sont pas de cette nature, et que vous ayez mis l'ordre que vous desiriez dans vos affaires. Mais ie crains que cela ne vous ayt plus cousté qu'il ne vaut, et ce que vous dites que vous auez acheué en vn iour auec Monsieur le Marquis de Sablé, i'ay peur que vous n'y ayez mis vn iour et vne nuit. Ie vous remercie tres-humblement de ce que parmy les vostres vous ne laissiez pas d'auoir soin des miennes. Dans la negligence que j'ay pour cela, il est necessaire pour moy que ie sçache ce qu'il faut faire, de si bonne part, que ie n'y ose desobeïr, et que ie reçoiue les auis d'vne personne qui commande en conseillant. Ce qui me mettoit si en peine, et qui m'auoit retenu, est en meilleur estat que ie n'auois esperé : et ie croy que nous y donnerons ordre moyennant quelque argent que nous contribuons pour cela. Mais ie croiray en estre sorty heureusement, s'il ne m'en couste que cela. Et puis, Madame, ie me soucie moins que iamais d'auoir du bien, à cette heure, que ie suis asseuré que vous en aurez. Au pis aller, auec les secrets que j'ay dans la Chymie, et dans la Medecine, vous me pourrez bien retirer chez vous : et vous me ferez habiller (1) en Gentil-homme quand vous voudrez que ie vous mene. Vous auez bien iugé que j'aurois besoin de vostre faveur auprés de Mademoiselle d'Atichi : et ie vous supplie tres-humblement, Madame, de luy escrire pour moy. Ie ne l'ay veuë qu'vne fois depuis vostre partement. Cela, et ce que Monsieur Nerli luy aura pû dire, luy feront bien croire, comme j'espere, que vous luy recommanderez vne personne qui ne vous est pas indifferente, et qui vous est assez fidele pour meriter ce soin-là de vous. Si elle le croit ainsi, ie pense, Madame, qu'elle en iugera mieux que de beaucoup d'autres choses. Car il est vray, (et pardonnez-moy, Madame, si ie ne vous le dis pas auec assez de respect), que ie n'ayme rien au monde tant que vous, et que ie suis de tout mon cœur,

MADAME, *Vostre, etc.*

(1) Le manuscrit de Conrart, qui contredit en ce point toutes les éditions de Voiture, porte : Vous ferez habiller.....

Mademoiselle de Chalais est bien sage et bien discrete : i'auois tousiours bien attendu cela de cette fille-là. Ie vous supplie tres-humblement, Madame, de l'exhorter à continuer, et à m'aymer tousiours. Mais, Madame, vous ne me dites rien de Mademoiselle Arnou.

A LA MESME.

LETTRE XVI.

MADAME,

I'ay admiré vostre iugement, en voyant le commencement de vostre lettre. Car il est vray que vous auez veu plustost que moy vn sentiment qui estoit caché dans mon cœur. Il me sembloit que j'auois vne extréme haste de partir, mais quelque plaisir que j'aye d'auoir de vos nouuelles, j'auouë, que quand j'ay veu Robineau, j'ay eu quelque frayeur, de penser que ie n'auois plus de pretexte de demeurer icy. Et ie croy que j'eusse esté bien-aise d'attendre encore sept ou huit iours cette joye. Cependant, Madame, quelque déplaisir que ie pûsse auoir, j'en serois aisément consolé par le soin que vous auez de moy. Et ie suis extrémement content, de voir que vous auez plus escrit de lettres pour moy en vne nuit, que vous n'en auez fait en quatre ans pour Madame Desloges, et pour Madame d'Aubigni. C'est sans doute la plus grande preuue d'affection que ie pûsse tirer de vous; principalement en le considerant auec la circonstance que vous m'escriuez. Et ie ne dois point douter que vous n'employassiez toutes choses à l'auancement de ma fortune, puis que vous y employez vostre peine. Ie reconnois cela, Madame, auec ce cœur que vous sçauez que j'ay. Et outre le contentement que ie reçois en cela pour mon regard, j'en ay encore vn extréme, de voir que vous estes aussi genereuse et aussi bonne amie que ie l'ay tousiours desiré. Aussi ie vous iure que ie suis si satisfait en cela de ma fortune, que ie croy que ie la negligeray aux autres choses, et que ie mépriseray l'amitié des Reines, toutes les fois que ie songeray que i'ay la vostre. Soyez donc, s'il vous plaist, Madame, extrémement satisfaite, de ce que vous auez fait pour moy, sans vous soucier de ce qui en reüssira, ni du fruit que me produiront vos lettres. Et si vous les auez escrites, pour me faire auoir du bien, ou des honneurs, soyez asseurée qu'elles ont desia fait l'effet que

vous auez desiré. Ie ne manqueray pas de les donner auec l'ordre que vous me commandez. Vous aüez bien fait au reste d'en excuser le stile. Car, sans mentir, ce jargon de Marfise, de Merlin, et d'Alexis, me semble insupportable. Cependant ie ne laisse pas de remarquer parmi tout cela beaucoup d'esprit, et vne merueilleuse adresse; et surtout vne extréme enuie de faire quelque chose pour moy. Ie trouue extrémement plaisant ce que vous dites à Mademoiselle de Ramboüillet, que si on n'y prend garde, j'iray en Flandre comme j'irois à Vaugirard : et à mon auis, ce mot-là tout seul vaut vne bonne lettre. Il est vray, Madame, que sans le soin qu'on a eu de m'en auertir, ie fusse allé auec le messager de Bruxelles. Et pour dire le vray, ie fais ce voyage auec tant de regret, que ie ne puis m'imaginer que ie doiue craindre d'estre arresté : et sans Madame du Tremblay, ie souhaitterois de passer le reste de l'hyuer dans vne chambre de la Bastille, pourueu qu'on me la donnast bien chaude. Le Coigneux est tout à fait ruiné. Monsieur de Chaudebonne estoit depuis quatre mois dans vne estroite amitié auec luy, et auec Monsieur de Bellegarde. Vous pouuez iuger, Madame, qu'il n'en sera pas mieux, ny moy aussi. Mademoiselle d'Atichi m'a promis des merueilles; et auec autant d'affection que vous auriez pû faire. Ie vous asseure que ie n'ay pas merité cela d'elle, et que ie ne sçay si ie le pourray meriter iamais. Soyez en seureté de Madame de Villeroy, et de toute autre chose. I'ay receu tous vos auis, et ie les garderay tous. Madame et Mademoiselle de Ramboüillet vous aiment extrémement. Ie vous dis Adieu, Madame, les larmes aux yeux : et ie vous asseure que ie vous aime autant que vous le meritez, et plus que vous ne sçauriez vous l'imaginer.

A LA MESME.

LETTRE XVII.

MADAME,

Sans mentir, c'est vne extréme ingratitude à vous, de n'auoir pas pris la peine de me faire response. Et c'est estre paresseuse à vn poinct qui ne se peut souffrir, que de l'estre plus que moy. Quelque beau pretexte que j'eusse, d'estre six mois sans vous escrire; ie n'ay pû laisser partir Robineau, sans vous asseurer,

qu'apres tout cela ie suis plus à vous que iamais. Il est vray, Madame, que vous ne me sçauriez perdre, quelque negligence que vous ayez pour moy. Ie voudrois bien quelquefois, comme Mademoiselle de Chalais, me pouuoir sauuer de vostre seruice; et il y a bien icy quelques personnes qui se resoudroient à m'enleuer. Mais ie n'y puis consentir, et il me semble que ce seroit me perdre, que de me sauuer de la sorte. Madame de Ramboüillet m'a commandé de vous dire, que sur le besoin qu'elle a creu que vous auiez d'vne personne habile et adroite pour estre en la place de celle que vous auiez perduë, elle vous a enuoyé Mademoiselle Forestier (1), qui de bonne fortune n'auoit pas encore trouué de condition. Elle croit que vous la receurez comme vne personne qu'elle vous a choisie, et l'a fait partir il y a deux iours. Ie ne vous aurois pas escrit cette raillerie, si on ne me l'auoit commandé. Car en verité, Madame, j'ay le cœur trop outré du peu de soin que vous auez de moy. Deschargez-le de cét ennuy, s'il voûs plaist, car ie vous iure qu'il est tout à vous. Ie suis,

Madame, *Vostre, etc.*

I'estois prest de partir, et tout resolu, quand les nouuelles du délogement de Monsieur m'ont arresté; ie l'iray trouuer dès que ie sçauray certainement où il est, mais ie vous supplie tres-humblement, Madame, que i'ay auparauant vostre congé et vne de vos lettres.

A LA MESME.

LETTRE XVIII.

Madame,

Si vous ne vous souciez point de mon plaisir ny de mon repos, au moins ayez soin de ma fortune. Ie suis sur le poinct de partir sans aucune remise, que jusqu'à ce que j'aye eu de vos nouuelles. Je crains que les lettres que vous m'auiez données ne soient trop

(1) Cette demoiselle n'estoit nullement son fait; c'estoit pour l'épouuanter, car cette fille estoit une capricieuse, vne querelleuse. (Note de Tallemant.)

vieilles. Si vous auez encore conserué quelque intelligence en ce païs-là, ie croy qu'il seroit à desirer pour moy, que vous m'en donnassiez d'autres, où vous prendriez occasion de parler en ma faueur, si vous le trouuez à propos. Mais si vous ne le iugez pas ainsi, au moins sera-t-il bien que vous parliez pour vous, et que par vos lettres vous renouuelliez les asseurances de vostre fidelité et de vostre seruice. Et cela, Madame, sera tousiours quelque sorte de recommandation pour moy. Ie vous supplie tres-humblement de me les enuoyer auec toute la diligence possible. Car ie n'attens que cela pour partir. Ie vous dis Adieu, Madame, auec tant d'affection et de tendresse, qu'il seroit encore plus dangereux que Nerli vist celuy-ci que l'autre. Et ie vous iure que j'ay plus de regret de m'esloigner de vous, que de quitter celles que ie laisse icy. Aussi, Madame, me serez-vous toûjours plus considerable que tout le reste du monde : et si vous sçauiez de quelle sorte cela est, vous en seriez satisfaite, vous qui ne sçauriez estre contente, à moins d'auoir les cœurs tous entiers. Ie vous dis cecy auec la mesme fidelité que les dernieres paroles que ie dirois en mourant. Il n'y aura iamais personne que j'ayme, que i'honore, ny que j'estime tant que vous : et ie seray tousiours, Madame, en quelque temps, et en quelque lieu que ce soit,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XIX.

Mademoiselle,

Ie vous remercie tres-humblement de ce que vous ne vous plaignez point de moy : et ie vous asseure aussi que vous en auez moins de raison que qui que ce soit au monde. Ie m'estonne de ce que vous dites, que les personnes qui me font l'honneur de m'aimer, me blasment de ma paresse, et qu'elles-mesmes en ont tant, qu'elles me font reprocher cela par vn autre. En l'estat, où ie suis, il seroit bien plus raisonnable de m'enuoyer des consolations, que des plaintes. Et ce ne sont gueres ceux qui sont affligez, qui sont bannis, et qui perdent leurs biens, qui diuertissent les autres. En disant cecy, ne croyez pas, s'il vous plaist, que ie me plaigne de cette rare personne, que son merite et son peu de santé mettent au des-

ıs de toutes sortes de deuoirs. Mais celles qui escriuent de gayeté › cœur, et seulement pour dire des gentillesses, ne sont pas, ce ıe semble, excusables, de ne m'auoir pas fait cét honneur. Ie vous sseure qu'il n'y eut iamais vne tristesse pareille à la mienne : et j'osois écrire des Lettres pitoyables, ie dirois des choses qui vous ıroient fendre le cœur. Mais, pour vous dire le vray, ie seray ien-aise qu'il demeure entier : et ie craindrois que s'il estoit vne ›is en deux, il ne fust partagé en mon absence. Vous voyez comme › me sçáy bien seruir des jolies choses que j'entens dire. Mais vous, Iademoiselle, de qui ie tiens celle-cy, et dont ie n'oublie pas vn ıon mot, deux ans apres que ie l'ay oüy dire; ayez soin de m'en nander quelques-vns : puisque j'en sçay si bien profiter, et enuoyez-noy quelques paroles, dont ie me doiue souuenir aussi longtemps ιue de celles-là. Toutes celles que j'ay veuës iusques icy de vostre part, sont si indifferentes, qu'elles n'ont rien diminué de mon ennuy, et ie vous supplie tres-humblement de m'en enuoyer qui ayent plus de vertu, vous qui sçauez donner aux vostres toute celle qu'il vous plaist. Sinon, ie croiray que cette reconciliation si precipitée, qui fut faite si peu de temps deuant mon depart, fut fausse, et qu'il n'y a eu rien de sincere en vous, que vostre froideur et vostre indifference. Vous pouuez juger, s'il est possible que ie viue auec cette imagination; et si vous n'estes pas la plus meschante personne du monde, si vous me mettez en ce hazard. Ie vous conjure d'avoir plus de soin de moy. Car vous y estes extrémement obligée ; puis qu'il est vray que ie suis plus que jamais,

MADEMOISELLE,

Apres auoir escrit cette Lettre, il m'a semblé, qu'il y auoit cinq ou six dragmes d'Amour. Mais il y a si long-temps que ie n'en ay parlé, que ie n'ay pû m'en retenir : et puis ie suis si petit, que vous sçauez bien qu'il n'y a pas de danger de moy. Au reste, cét homme dont vous parlez, est mort il y a longtemps. Il ne reste qu'à l'enterrer. Mais on le laisse là par négligence,

Vostre, etc.

A LA MESME.

LETTRE XX.

Mademoiselle,

Ce fut un grand bonheur pour moy, de receuoir vostre Lettre deuant que de partir de Bruxelles; et de receuoir tant de consolation à la veille d'auoir tant de peine. Depuis, ie n'ay eu aucun déplaisir, quoy que j'aye eu beaucoup de mal. Car ie ne veux pas qu'il soit dit, qu'vn homme dont vous auez soin, puisse estre malheureux : et j'aurois honte que la fortune eust sur moy plus de pouuoir que vous. I'ay cheminé douze iours sans m'arrester, depuis le matin jusqu'au soir. I'ai passé par des païs où le bled est vne plante rare, et où l'on conserue les pommiers auec autant de soin, que les orangers en France. Ie me suis trouué en des lieux, où les plus vieilles personnes ne se souuiennent pas d'auoir iamais veu de lict. Et pour me rafraischir, ie me trouue à cette heure dans vne armée, où les plus robustes sont fatiguez. Cependant, ie vis encore, et ie ne vois icy personne qui se porte mieux que moy. Ie ne sçay pas à quoy attribuer vne force si extraordinaire, qu'à l'effet de vostre Lettre : et il me semble que ie suis comme ces hommes qui font des choses surnaturelles, apres auoir aualé un billet. En arriuant, ie me suis fait enroller, par la faueur de Monsieur de Chaudebonne, dans vne compagnie de Crauates : et ie vous puis dire, sans vanité, Mademoiselle, qu'il n'y a personne qui y fasse mieux que moy. Ie n'ay point pourtant encore enleué de femme, ny de fille, pource que ie me suis trouué vn peu las du voyage, et que ie n'estois pas en trop bonne consistance : et tout ce que j'ay pû faire, a esté de mettre le feu à trois ou quatre maisons. Mais ie me fortifie tous les iours, et ie suis plus determiné qu'il n'est possible de croire. Tout de bon, ie suis tout autre que vous ne m'auez veu. Et telle personne s'est sauuée autresfois de mes mains, qui ne m'eschaperoit pas à cette heure. Ie croy pourtant, quelque meschant que ie me fasse, que vous ne croyez pas que ie le sois tant : et que vous ne pensez pas que l'on me doiue beaucoup craindre; et mesmement vous, Mademoiselle, puis que vous sçauez bien que vous auez toute sorte de pouuoir sur moy, et que ie suis de tout mon cœur,

Mademoiselle,

En partant de Bruxelles, j'enuoyay quelques tableaux à cel[illegible]

qui vous doit donner cette Lettre. Ie le priay de vous les porter : et e vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de les donner à la personne, à qui vous jugez que ie les enuoye : et de luy dire, que c'est vne partie de mon pillage, et que ie luy donne cela en rabbatant, sur ce que ie luy dois de la mourre (1).

Le 27. Iuin, du Port d'Igoin sur la Loire, que nous allons passer.

Vostre, etc.

A LA MESME.

LETTRE XXI.

MADEMOISELLE,

Vous auriez plus souuent de mes nouuelles, si ie pouuois. Mais pour l'ordinaire, nous arriuons en des lieux où l'on trouue plus aisément toute autre chose, que de l'encre et du papier. Et puis il faut escrire auec tant de retenuë, qu'estourdy comme ie suis, ie ne prens jamais la plume, que ie ne tremble, de peur d'en trop dire, et que ie ne fasse d'estranges efforts pour m'en empescher. Mesme à cette heure, ie meurs d'enuie, d'escrire des choses qu'il est plus à propos de taire, et que peut-estre vous-mesme ne trouueriez pas trop bonnes. Car il me souuient, que par vostre derniere vous m'auez défendu de parler d'amour : et il faut que ie vous obeïsse, quelque peine que j'y aye. Et ie ne puis pourtant, Mademoiselle, que ie ne vous die, que quelque passion que i'aye pour la guerre, il y en a quelque autre qui est bien plus forte en moy, et que ie connois que nos premieres inclinations sont tousiours les maistresses. Nous ne trouuons rien qui nous resiste. Nous nous approchons tous les iours du païs des melons, des figues, et des muscats, et nous allons combattre en des lieux, où nous ne cueillerons point de palmes, qui ne soient meslées de fleurs d'oranges et de grenades. Mais ie vous asseure, que ie quitterois volontiers ma part de toutes nos victoires, pour auoir l'honneur d'estre à cette heure à

---

(1) Mourre ieu qui vient d'Italie; qui se ioüe en montrant les doigts et en disant deuiner vn certain nombre, et la personne qui le deuine gagne. (Diction. de Richelet.)

vos pieds; et que j'estimeray toûjours moins le tiltre de Conquer
que celuy de

Vostre, etc.

Ce 10 Iuillet.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XXII.

Mademoiselle,

Ie n'ay garde de trouuer rien à redire à vostre prudence : I
qu'elle est jointe avec tant de bonté; et qu'elle ne s'employe
moins à pouruoir aux biens des autres, qu'aux vostres mesm
I'auouë que ie me fusse estonné d'estre le premier malheureux
vous eussiez abandonné, et que vous eussiez fait sur moy l'appr
tissage de cette vertu impitoyable, qui n'a encore pû compâtir a
vostre generosité. Aussi, puisque les actions qui se font avec pe
sont plus estimées que les autres, il ne faut pas tousiours cher
toute sorte de seureté à bien-faire : et vous estes, ce me seml
Mademoiselle, particulièrement obligée d'auoir soin des miserabl
puis qu'avec des paroles seulement, vous pouuez changer leur c
dition. Celles que vous m'auez fait l'honneur de m'enuoyer, ont
en moy tout l'effet que vous pouuez imaginer : et ie n'ay esté
puis tourmenté de rien, que du regret de ne vous pouuoir tém
gner le ressentiment que j'en ay. Il est vray, Mademoiselle,
lors que vous ne voulez pas estre meschante, vous estes la p
accomplie personne du monde : et la bonté qui est si aimabl
tous les sujets où elle se trouue, est beaucoup plus estimable
vous, en qui elle est mieux accompagnée, qu'elle ne fut iamai
personne. Ie n'eusse pas tant differé à vous remercier tres-hum
ment de celle qu'il vous a plu auoir pour moy, si j'en eusse tro
l'occasion : et ie mets cette lettre entre les mains de la fortu
sans voir comme elle pourra passer au trauers de tant de diffic
et de feux qui nous entourent. Ie croy pourtant qu'elle sera a
heureuse pour ne se point perdre, puisque c'est à vous qu'elle
dresse, et que vous ne manquerez pas de la receuoir par ce l
heur que vous dites que vous auez en toutes les petites ch
I'en aurois icy beaucoup à vous dire qui ne sont pas petites, et
ie voudrois bien que vous sceussiez. Mais ie croy que vous vo
que ie sois prudent aussi bien que vous, et que ie n'escriue rien

ujet à estre expliqué. Cependant, quoy que nous soyons de contraire, je croy que ie puis dire sans crime, qu'il n'y a me dans le nostre, que ie suiuisse si volontiers que vous, et seray toute ma vie auec toute sorte de respect et de véritable e,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXIII.

Mademoiselle,

ois beaucoup plus d'interest que vous, que les richesses que m'auiez enuoyées, ne tombassent pas en d'autres mains que iennes. De tous les biens qui me sont restez, il n'y en a point 'aymasse moins perdre que ceux que vous me faites : et ie me ray de tous les autres, tant que ie ioüiray de ceux-là. Si les es que vous m'auez données ne peuuent rompre les miennes, m'en feront au moins porter la douleur auec patience : et il me le que ie ne me dois iamais plaindre de ma colique, puis qu'elle rocuré ce bon-heur. Ie ne puis pourtant m'empescher de vous que cette generosité vous a pensé couster bien cher, et qu'il en est gueres fallu que ces pierres n'ayent esté des pierres de le pour vous. Celuy auec qui ie demeure, sçait que vous me l'honneur de m'escrire, depuis que ie luy fis voir le billet où luy faisiez vos baise-mains. I'estois avec luy lors que vos Letme furent renduës. Il reconnut ou deuina vostre escriture en nt le dessus; et ie ne niay pas que ce n'en fust. I'eus la curiole voir premierement vn papier qui me sembloit plus pesant les autres : et l'ayant ouuert, j'en tiray en sa présence vn brale plus brillant et le plus galant qui fut iamais. Ie ne vous puis combien ie fus surpris, de trouuer vne chose que j'attendois si le vous; et de voir que j'eusse esté si peu discret en la premiere r que vous m'auiez faite. Ie deuins plus rouge que le ruban ous m'auiez envoyé : et celuy deuant qui j'estois, prit vn visage severe, que si c'eust esté Mademoiselle d'Attichi (1) qui me

---

Le comte du Maine en estoit amoureux, et l'épousa depuis. (Note de nant.)

l'eust donné. Mais ayant leu vostre Lettre, ie trouuay que ce
roissoit vne faueur, estoit vn remede, et que le bracelet n'e
enuoyé à vn galant, mais à vn-malade. Quoy que vous disi
demoiselle, il me semble que ie suis extrémement bon. (
qui donnerois tout ce que j'ay au monde, et que vous eus
pour moy vne galanterie comme celle-là : j'eus du contente
ce rencontre, que ce n'en fust pas vne, et fus bien-aise de me
moins heureux, et que vous parussiez moins coupable. Air
ce coup, l'Ejade a eu pour vous vn effet que vous n'atten
d'elle, et sa vertu a défendu la vostre qui estoit accusée, et
ce me semble, d'estre jugée bien rigoureusement. Apres
ne la puis tenir que bien precieuse : et venant de si bonne ma
vne grande foy en elle. I'auois besoin de ce remede, en vn
il n'y en a point d'autre; et où l'on doit plustost attendre
des pierres, que des hommes. Que s'il vous souuient d'vne p
larité que l'on nous a dite autresfois de ce lieu, vous plaindr
dauantage ceux qui ont la colique. Quand vous ne sçaurez
que ie veux dire, ie n'en seray pas fasché. Car pour un homm
pû imaginer un moment que vous l'auiez fauorisé, ce discou
pas trop galant. Ie vous diray seulement, Mademoiselle, qu
estes extrémement obligée d'auoir soin de moy. Car outre qu
auez eu le mesme mal, ie vous apprens que pour cette fois l
vient de la mesme cause : et que les Medecins de Madrid m
nent les mesmes conseils, que nous ont donné autrefois Mons
la Grange, et Monsieur de Lorme. Dans vos plus sombres hu
vous n'auez iamais esté plus solitaire, plus farouche, ny plu
maine, que ie le suis icy. Vous ne sçauriez vous imaginer c
la vie que j'y fais, est differente de la mienne passée : et vou
estonnerez quelque iour, quand ie vous diray, que j'ay pas
mois sans parler à vne femme, sans gronder, sans dispute
joüer, et, ce qui est plus estrange, sans me chauffer vne seu
Cela est espouuantable seulement à raconter. I'ay souffert vn
plus perçant que celuy de France, en vn lieu où l'on ne voi
de robes de chambre, ny de cheminées, et où l'on ne fait iam
feu, sinon pour le gain d'vne bataille, ou à la naissance d'vn I
Dans cette misere, i'ay souhaité souuent le feu de l'hostel de
boüillet, et regreté le temps que ie refusois d'estre le Cyclop
plus aymable personne, que celle qui gouuerne leur Maistre.
estre bien sçauant pour entendre cecy. Mais si vous deuine
dont ie veux parler, ie vous supplie tres-humblement, Ma
selle, de me permettre de l'asseurer icy, que ie l'honore au

sion que iamais, et que ie me consolerois de mon absence,
'oyois qu'elle eust fait en elle le mesme effet qu'en moy. Car,
ıentir, elle a redoublé l'affection que i'ay euë de tout temps
seruir : et m'ayant fait oublier tous les dépits qu'elle m'a
e ne me souuiens plus que des excellentes qualitez qui la ren-
ımable et admirable. Quelque mine que ie fasse, il m'estoit
ırs resté sur le cœur quelque chose contr'elle : et ce n'a esté
ma dernière maladie que ie luy ay pû pardonner le tour
me fit vne fois en vostre présence, lors qu'elle me pensa
ıec vne aiguierée d'eau (1). Mais à cette heure, j'ay changé
s desirs de vengeance, en souhaits de la voir, de l'honorer,
a seruir : et s'il y-a quelque personne au monde que j'ayme
ı'elle, c'en est seulement vne, qu'elle ayme aussi plus qu'elle-
. Pour celle là, ie luy garderay toûjours dans mon esprit, et
ıon estime, vn rang tout particulier. Elle n'aura iamais dans
ffection, de compagnie, ny de pareille, non plus qu'elle n'en
dans le monde. Et si ie ne vous aimois que d'amitié, j'auoüe
ne vous aimerois pas tant qu'elle. Ne froncez pas le sourcil
ela : et ne trouuez pas estrange, que ie n'éuite pas dans mes
les choses qui vous peuuent choquer, puisque vous n'auez
te consideration pour moy dans les vostres. Car quel besoin
l de me dire de ces deux personnes, qu'elles ont fait des con-
ıces nouuelles, qui leur pourroient faire oublier leurs anciens
Et à quel propos mettre cela à la fin de la plus obligeante
du monde? Si mon mal se pouuoit guerir, comme la fiévre
, par vne grande apprehension, cette malice pourroit estre
à quelque chose : et encore vous serois-je peu obligé, quand
ı'auriez guery de la colique, en me donnant de la jalousie.
donc, s'il vous plaist, à me mettre en repos là-dessus. Car,
ıentir, cela a troublé le mien, et i'en ay moins bien dormy
. I'auois desia quelque disposition à cette crainte : non pas
doute aucunement de la bonté de ces Dames; mais ie songe
ıt, quelle dangereuse chose c'est qu'vn grand esloignement.
mot, Mademoiselle, il n'y a que vous, dont ie me doiue as-
Car pour resister à vne si longue absence, ce n'est pas assez
constante, il faut encore estre opiniastre. Mais puisque vous
fait la faueur de me mettre au nombre de vos amis : ie sçay
ıe mon mal-heur ne vous en fera pas désdire, et que vous ne

---

ne craignoit rien tant que d'estre moüillé, et mademoiselle de Ram-
lui jetta vn iour vne aiguiérée d'eau sur la teste. (Tallemant.)

voudriez pas que la fortune vinst à bout d'vne chose,
tant de bons Religieux, et tant de gens de bien n'ont p
s'il y a quelqu'autre personne qui me fasse l'honneur d
ie ioüis de ce bon-heur auec crainte, et comme d'vn
puis perdre, et dont le temps m'oste, peut-estre, to
quelque chose. Vous me dites, que la Maistresse de la v
pas oublié. Ie ne sçay si ie pourray deschiffrer cela. V
tresse, n'est-ce pas vne Demoiselle qui a les yeux fort
le nez vn peu retroussé, fine, fière, dédaigneuse, gloriei
bonne et meschante, qui gronde souuent, et qui neant
tousiours, qui est honneste fille, et qui a vne mere qui
et que j'aimay vne fois depuis Bagnolet jusqu'à Charon
celle-là, sa Maistresse, sans mentir, merite de l'esti
monde : et i'ay soustenu huit mois durant dans cette Co
a rien sous le Ciel de si beau, ny de si bon qu'elle. To
plaisirs ensemble, ne m'ont pas esté si sensibles que le
respandu beaucoup de larmes, où elle a eu la plus g
Aussi faut-il auoüer que cela est estrange, et bien dig
que sa naissance ait esté si heureuse, et que sa vie le s
qu'vne personne ait eu ensemble toutes les graces,
disgraces du monde. Ie reçois l'honneur qu'elle me fa
le respect et toute la ioye que ie dois : et ie prie Dieu
sole, comme elle console les autres. Cette bonté deuroi
coup de honte à cette Dame, sur qui l'on trouua vne foi
Mais il me semble que vostre Maistresse vous est trop
me rien dire, et que sans me donner sujet de jalousie
uoit faire quelque compliment. Vous auez grand soin d
de l'amitié de vostre seruiteur. Si ce n'est le mesme qu
ne trouuerois guere bon que vous vous en souuinssiez t
luy-là merite toutes choses, et il n'y a rien que ie luy p
Pour Madame de Clermont, quand vous ne m'en diriez
ie ne laisserois pas d'estre asseuré qu'elle me fait
m'aymer; connoissant sa charité, comme ie fais, ie n
de son affection : et c'est assez d'estre du nombre des
estre de celuy de ses amis. Dans la ioye que ie reçois
que me font tant de rares personnes, i'ay vne extrém
voir, que vous ne me dites rien d'vn homme, dont vo
le souuenir m'apporteroit vne grande consolation. I
Mademoiselle, que ce n'est pas vostre faute, et que
que vous n'auez autre chose à m'en faire sçauoir. Il n'
mon mal-heur qui me touche dauantage que cela, ny c

le peine à souffrir. I'ay peur qu'il ne trouue pas bon que ie parle de luy. Mais cette consideration ny pas vne autre, ne me sçauroit obliger à estre ingrat, ny empécher que ie ne publie par tout où ie me trouueray, qu'il n'y a point d'homme au monde qui merite plus que ses amis l'ayment, et que ses ennemis l'estiment. Si Mr le Comte de Guiche est à la Cour, permettez-moy, s'il vous plaist, que ie le supplie tres-humblement de songer quelquefois à moy, et de donner vn exemple de sa constance, en aimant vne personne si esloignée et si inutile. I'eus l'autre iour du plaisir, en trouuant Mademoiselle de Montausier dans la Gazette. Mais il me semble qu'il seroit plus raisonnable que le Damoiseau y fust : et selon que ie le connois, ie ne croirois pas que la renommée de Mademoiselle sa sœur dût aller plus loin que la sienne. Ie voudrois bien qu'il sceût que ie suis toûjours son tres-humble seruiteur, et que ie luy souhaitte tout le bon-heur, et toutes les belles auantures qu'il mérite. excepte pourtant vne Demoiselle, pour qui ie l'ay craint autrefois : et j'asseure icy celle-là mesme, qu'elle sera la plus ingrate du monde, si iamais elle m'oublie, pour qui que ce soit. Car, sans mentir, la passion que j'ay pour elle, est au delà de tout ce qu'elle n sçauroit penser. Que si apres cela, elle la paye d'vne trahison, employeray quelque iour le fer et le poison pour m'en venger. ous ne sçauriez deuiner, Mademoiselle, celle de qui ie veux parr : et c'est vn secret trop important pour le confier à personne. Ie us supplie seulement de faire voir cét endroit à Mademoiselle du n. Mais ie m'accoustume à faire de longues Lettres, et i'ay peur vous lasser. Cependant, il me reste encore mille choses : et ie e fais une extréme violence, de me contenter de vous dire que suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

De Madrid.

A LA MESME.

LETTRE XXIV.

MADEMOISELLE,

Vous deuez croire plus que personne, que le changement de païs n a point apporté en mon esprit. Car ie vous asseure qu'il n'y en ra iamais en moy pour ce qui vous regarde. Si vous pensez que

j'aye des affections à tout prix, croyez aussi que ces prix-là sont justes et proportionnez à la valeur des personnes. Tant que ie suiuray cette regle, vous deuez estre asseurée que ie n'auray point de passion plus violente que celle de vous seruir. Si cela est selon la raison, il n'est pas moins selon mon inclination : et vous deuez croire, que ie ne m'empescheray iamais de vous aimer, vous qui dites tant que ie ne me sçaurois contraindre, et que ie ne suis point prudent en tout ce qui est de mon plaisir. Ie n'en ay point, ie vous iure, de plus grand qu'à vous honorer, et à m'imaginer souuent toutes les bontez et les beautez que ie connois en vous. Quoy que les presents que vous me faites soient empoisonnez, ie les reçois de fort bon cœur : et ie receuray tousiours de mesme tout ce qui me viendra de vostre part. I'ay esté bien aise, Mademoiselle, de trouuer ma justification dans les mesmes pieces par lesquelles on me pensoit conuaincre. Ces deux arcs de couleur noire, dont il est parlé dans les Stances du Garçon, montrent qu'elles n'estoient pas pour la Demoiselle. Elle merite ce nom-là, aussi bien que Mademoiselle de Neuf-vic : et ie vous asseure que les tablettes sont venuës en ses mains de la mesme sorte. L'affaire de Mademoiselle Mandat est encore plus innocente : et si vous en auez ouuert des Lettres, c'est vne grande meschanceté que de m'en faire tant la guerre. I'ay leu neantmoins auec honte, les Stances que vous m'auez enuoyées : et ie me trouue bien plus coulpable d'auoir fait de mauuais vers, que de mauvaises galanteries. Cela m'a fait voir que depuis que Monsieur de Chaude-bonne m'a réengendré auec Madame, ou Mademoiselle de Ramboüillet, j'ay pris d'eux vn autre esprit : et que j'estois vn sot garçon en ce temps, où Mademoiselle Duplessis dit, que j'estois si joly. Mais, Mademoiselle, quand on me voudra faire de ces affrons, ie vous supplie de ne vous en point charger. On mande à vostre *Mary*, qu'il ait bien du soin de moy, et qu'il m'enueloppe dans de la soye et dans du cotton : et on fait en mesme temps tout ce qu'on peut pour me faire mourir. Ie trouue l'auis de Mademoiselle de Bourbon excellent, de me conseruer dans du sucre. Mais il en faudroit beaucoup pour adoucir tant d'amertumes : et j'aurois apres cela le goust des petits citrons confits. Auec mille graces tres-humbles, ie ne puis reconnoistre l'extrême honneur qu'elle me fait de se souuenir de moy. le souhaitte de tout mon cœur que cette Aurore (car ce nom que vous luy donnez luy vient bien) soit suiuie d'vn aussi beau iour qu'elle le merite, et que tous ceux de sa vie soient exempts de nuages, et aussi clairs et sereins que son visage et son esprit. Ie baise tres-humblement l

mains, et auec toute la passion que ie dois, à Madame de Clermont, et à Mesdemoiselles ses filles. Ie remercie tres-humblement Monsieur Godeau des vers qu'il m'a enuoyez. Ie les ay trouuez, comme le reste de ses ouurages, lesquels ie relis tous les iours: et ie n'estudie quasi plus que dans les choses qu'il a faites.

A LA MESME.

LETTRE XXV.

MADEMOISELLE,

Ie receus il y a vn mois, vne Lettre que vous me faisiez l'honneur de m'escrire, du 20 Ianuier. Le dernier ordinaire m'en a apporté vne autre du 26 du mois passé. Et j'ay eu auec toutes les deux beaucoup de papiers qu'il vous a pleu m'enuoyer. Vous pouuez iuger qu'il n'est pas raisonnable, quoy que vous disiez, que ie reforme les loüanges que ie vous donne, ny que ie commence à dire moins de bien de vous, lors que j'en reçois le plus. Ie ne pûs pas respondre à la premiere, pource que j'estois malade au temps que le courrier partit. Et comme les joyes des miserables ne durent gueres, le lendemain que ie l'eus receuë ma colique me reprit, à laquelle ie ne songeois plus, et ie payay auec dix-sept iours de douleurs, vn iour de contentement. Madame de Clermont me fait vn honneur que ie ne sçaurois meriter, et ie ressens, comme ie dois, l'extréme obligation que ie luy ay. Mais ie ne croiray pas qu'elle m'aime tant qu'elle dit, ny que j'aye beaucoup de part en ses prieres, si ie continuë à auoir si peu de santé, et si peu de fortune. C'en est vne, au reste, pour moy, la plus grande que ie ne sçaurois iamais esperer, que la Dame que vous sçauez que ie mets tousiours au dessus de toutes les autres, veüille auoir soin de ce qui me regarde. Il n'y a point d'Oracle, que ie tienne plus certain que sa préuoyance: et ie reçois ses conseils et ses commandemens, comme s'ils me venoient du Ciel. Quoy que ie ne trouue point dans mon esprit d'assez haute place pour elle, ie la puis asseurer que ie l'y ay tenuë toûjours presente dans tout ce qui m'est arriué. Elle m'a souuent consolé dans mes plus sensibles déplaisirs: et la partie de mon ame où elle estoit, a esté exempte des troubles et des desordres où mes miseres m'ont mis. Ie la reuere comme la plus noble, la plus belle, et la plus parfaite chose

que j'aye iamais veuë. Mais tout le respect et toute la veneratio que j'ay pour elle, ne peuuent empescher, qu'auec cela, ie l'aim tendrement, comme la meilleure personne qui soit au mond l'aduoüe que Mademoiselle sa fille n'est guere moins bonne, s'il e vray, comme vous dites, Mademoiselle, qu'elle se souuienne d moy. Ie voudrois bien payer en quelque sorte cét honneur. Mais me semble que ce n'est pas assez d'vn cœur pour Madame sa mer et pour elle; et quand l'vne y a pris sa part, il en reste trop pe pour l'autre. La faueur que me font trois si excellentes personne me soulage de toutes mes peines et m'en donne quand et quan vne nouuelle, de ne pouuoir iamais m'en rendre digne, ny témoi gner comme ie voudrois le ressentiment que j'en ay. Puisque cel merite des graces infinies, ie vous supplie tres-humblement, Made moiselle, d'employer les vôtres, et cette eloquence qui vous est naturelle, pour les remercier: et assistez-moi en ce besoin, vou qui m'estes tousiours si secourable. Quand ie songe que vous e elles me faites l'honneur de vous ressouuenir de moy : ie m'estonn qu'estant si heureux en cela, ie sois si mal-heureux d'ailleurs, e qu'il puisse arriuer tant de mal à vn homme qui a tant d'Ange tutelaires. Ie n'ay encore pû resoudre lequel est le plus grand, d bon-heur d'en estre aimé, ou du mal-heur d'en estre absent: e ie trouue qu'il n'y a personne que l'on puisse tant enuier que moy ny que l'on doiue tant plaindre. I'ay encore plus de raison de dir cecy, si ie ne me trompe point en lisant vostre Lettre. Et s'il e vray que la Dame, dont vous défendez tant la generosité, sans qu l'on l'accuse, m'ait fait l'honneur de m'escrire, ie reçois douce ment toutes les reprimandes que vous me faites sur ce sujet. I vous supplie pourtant de croire, que mon dessein n'a pas esté d me plaindre particulierement d'elle; mais n'ayant receu des recom mandations que de deux ou trois personnes, ie me plaignois e general de toutes les autres, de qui ie n'auois pas oüy vn m depuis que ie suis icy. Il est vray qu'elle auroit, ce me sembl plus de tort que pas vne, elle qui a la plus grande memoire d monde, d'en manquer seulement pour ses amis : et sa pensée ayan passé beaucoup de fois les Pyrenées pour Alcidalis, et po imaginer en Espagne des personnes qui n'y furent iamais, j'aur sujet de m'estonner qu'elle ne songeast pas à celles qui y sont, qui sont à elle. Que si elle m'a fait l'honneur que vous dites, e a beaucoup passé mon esperance, et fait bien dauantage pour m que ie n'eusse osé demander. Mais cela ayant esté, c'est vne pe à laquelle ie ne me puis resoudre. Ie sçay, Mademoiselle, que s

vous en die rien, vous imaginerez bien auec quel regret ie la
e. Mais vous qui prenez la peine de m'enuoyer les Lettres de
:, et la copie de toutes les belles choses, vous ne deuriez pas,
: semble, oublier celle-là. I'ay veu auec beaucoup de plaisir
'on luy a enuoyé sur la mort du Roy de Suede : et ie suis
ise de voir que les beaux esprits luy rendent toûjours l'hom-
et la reconnoissance qu'ils luy doiuent. Le Sonnet m'a semblé
eau, et la Lettre fort galante. I'y ay remarqué, que celuy
a fait, deuoit bien connoistre l'humeur de la personne à qui il
oit, puis qu'ayant perdu vn Amant, il ne luy en dit pas vn
le consolation. De bonne fortune pour nous, elle est plus
e pour ses Amis, et puis qu'elle se souuient de celuy qui est le
lre des siens, et qui mesme ne sçauroit iamais meriter ce nom,
es autres sont en seureté. Pour moy, quoy que j'aye oüy dire
uesfois à cet homme que vous dites qui est si seuere, et
qui ie n'ose rien mettre icy : j'ay creu qu'il estoit impossible
e personne, qui fait naistre de l'amitié en tous ceux qui la
it, n'en eust point en elle, et qu'ayant receu tant d'excellentes
ez de Madame sa mere, elle n'eust point vne des plus belles,
e la meilleure amie du monde. Vous voyez, Mademoiselle,
ie ie me sçay corriger des fautes dont vous me reprenez. I'ay
les auoir reparées par ce que ie viens de dire; et auoir satisfait
eproches que vous me faisiez, de vous loüer à son prejudice.
nieux aimé me dédire de ce que j'auois pensé d'elle, que de
e j'auois dit de vous, et il m'a esté plus aisé d'augmenter ses
ges, que de retrancher les vostres. I'ay receu vostre Iudith de
on cœur; ie dis de fort bon cœur, pource qu'elle le merite,
si pour l'amour de vous. Car ie pense que vous aimez particu-
nent cette histoire, et que vous estes bien-aise de voir vne
n de sang, et de meurtre, approuuée dans l'Escriture. Ie n'ay
l'empescher en la lisant, de m'imaginer que ie vous voyois
t vne espée dans vne main, et la teste de Monsieur de Saint-
on dans l'autre. Vous me dites que celuy qui l'a faite, est le
ie qui a traduit les Epîtres de S. Paul. Vous ne songez pas,
moiselle, qu'vne personne qui a eu tant de maladies, et de
aisirs, doit auoir perdu la memoire de beaucoup de choses,
palement occupant tout ce qui luy reste, en des sujets où
st si bien employée. Vous m'auez mis en vne pareille peine
vne autre Lettre, en me disant que vostre seruiteur me fait
commandations. Quel moyen de deuiner cela ? D'abord ie me
nagine que c'estoit vn Cardinal; et puis vn Docteur en Theo-

logie ; apres j'ay pensé que ce pourroit estre vn Marchand de la ru
Aubry Boucher, ou vn Commandeur de Malthe, vn Conseiller d
la Cour, vn Poëte, ou vn Preuost de la Ville (1) ; et il n'y a pas vn
condition de gens, où ie n'aye trouué quelque sujet de douter. Qu
si d'auanture c'est vn ieune Gentil-homme fort blond et fort blanc
et qui a extrémement de l'esprit, rien ne me pouuoit arriuer qu
me donnast plus de contentement, que le tesmoignage qu'il m
rend de se souuenir de moy, et ie tascheray toute ma vie à merite
son affection par mes tres-humbles seruices. Dans quelque pauureté
que ie sois, ie voudrois qu'il m'eust cousté mille escus, et pouuoi
joüer vne partie à la paume auecque luy. Cela n'eust pas esté im-
possible, si on m'eust laissé la liberté de suiure mon aduis. Car
j'auois resolu asseurément de retourner par Paris : et vous m'eussie
pû voir vn de ces iours de la religion de Monsieur d'Aumont. Mai
ie me soumets et j'obeïs, quoy qu'auec assez de peine. Ie ne pui
dire asseurément quand ie partiray d'icy, si dans vn mois, dan
deux, ou dans trois. I'y ay dit à vn homme l'obligation qu'il vo
auoit de vostre souuenir. Il vous remercie tres-humblement, et m'a
donné charge de vous dire, qu'il est vostre tres-humble seruiteur.
Nous tenons nostre mesnage ensemble, et viuons dans la plu
grande amitié qu'il est possible. I'en demande pardon à la Dam
que vous sçauez : et ie luy laisse à iuger, elle qui s'entend à l'ad
uenir, ce que cela me promet, et si ie ne pourray pas estre quelqu
iour en bonne subsistance, aussi bien que luy. Voicy, Mademoiselle
vne grande Lettre, à laquelle vous n'auez que la moindre part, o
ie n'ay rien dit de ce qui me touche le plus. Voila ce que c'est d
ne point respondre aux galanteries que ie vous escris, de m'enuoye
des lettres, où vous ne parlez que de vos amies, et ne me dite
quasi rien de vous. Quelque dessein pourtant que j'eusse de m'e
venger, ie ne puis m'empescher de déclarer icy, que ie redis pou
vous seule, toutes les paroles d'estime et d'affection que j'ay dite
pour chacune d'elles ; et que ie suis tout d'vne autre sorte,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

De Madrid.

---

(1) Le cardinal se nommait la Valette; le théologien, Dubois; le ma
chand, Bodeau ; le commandeur, de Sillery ; le poëte, Bordier ; le prévôt
la ville, Séguier de Saint-Brisson.

A MONSIEVR DE CHAVDE-BONNE (1).

LETTRE XXVI.

MONSIEUR,

Ie vous escriuis il y a dix ou douze iours, et vous remerciois de deux Lettres qu'enfin j'ay receuës de vous. Si vous sçauiez le contentement qu'elles m'ont apporté, vous auriez regret de ne m'en auoir pas escrit dauantage, et de ne m'auoir pas donné cette consolation en vn temps, où j'en auois tant de besoin. Madrid, qui est le plus agreable lieu du monde pour les sains et les debauchez, est le plus ennuyeux pour les gens de bien, et pour les malades : et lors que le Caresme empesche les Comedies, ie ne sçache pas qu'il y ait vn seul plaisir dont on puisse jouir en conscience. L'ennuy et la solitude où ie m'y suis trouué, ont fait au moins en moy vn bon effet. Car ils m'ont reconcilié auec les Liures que j'auois quittez depuis quelque temps; et ne trouuant point icy d'autres plaisirs, j'ay esté contraint de gouster celuy de la lecture. Preparez-vous donc, Monsieur, à me voir quasi aussi Philosophe que vous : et imaginez-vous combien doit auoir profité vn homme, qui durant sept mois n'a fait autre chose que d'estudier, ou d'estre malade. Que s'il est vray qu'vne des principales fins de la Philosophie, est le mespris de la vie, il n'y a point de si bon Maistre que la colique; et Socrate ni Platon ne persuadent pas si puissamment. Elle m'a donné depuis peu vne leçon de dix-sept iours dont il me souuiendra long-temps, et m'a fait considerer beaucoup de fois combien nous sommes foibles, puis qu'il ne faut que trois grains de sable pour nous abbattre. Que si elle me fait estre de quelque Secte, ce ne sera pas de celle qui maintient, que la douleur n'est point mal, et que le Sage est toûjours heureux. Mais quoy qui m'arriue, Monsieur, ie ne sçaurois estre ni l'vn ni l'autre, sans estre auprés de vous : et rien ne me peut tant aider pour tous les deux, que vostre exemple, et vostre présence. Ie ne sçaurois pourtant dire quand ie sortiray d'icy : et attendant de l'argent, et des hommes qui viennent par la mer, j'ay peur d'y demeurer plus que ie ne voudrois. Car ce sont deux choses qui ne viennent pas tousiours à point nommé. Ie vous supplie donc tres-humblement, de ne m'y pas oublier si

---

(1) De la maison du Puits-Saint-Martin, en Dauphiné. C'était l'ami intime de madame de Rambouillet.

long-temps que vous auez fait; et de me témoigner en me faisant l'honneur de m'escrire, que vous reconnoissez la vraye affection auec laquelle ie suis,

MONSIEUR, *Vostre, etc.*

A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXVII.

MADEMOISELLE,

Puisque la faveur que vous m'auez faite de m'écrire, ne pouuoit receuoir de prix, et qu'il n'estoit pas en moy de la meriter, vous ne la deuiez pas discontinuer, quoy que j'aye témoigné de manquer à la reconnoistre. L'estat où j'estois il y a deux mois, me contraignit de laisser partir l'ordinaire sans vous escrire : et si cela a esté cause, comme il y a apparence, que celuy-cy ne m'ait point apporté de vos lettres, ie vous asseure que c'est le plus grand mal que ma colique m'ait iamais fait. Puis qu'elles me sont si necessaires, ne refusez pas, s'il vous plaist, Mademoiselle, de me donner secours : et vous qui estes si charitable pour ceux qui sont en affliction, témoignez de l'estre pour vne personne qui en a de tant de sortes. Vous y estes dauantage obligée, puisque la plus grande des miennes, à laquelle ie sçay moins resister, est de me voir esloigné de vous. Que si auec ce regret, j'en ay quelque autre sensible, c'est pour des personnes que vous n'aymez pas moins que vous-mesme. Ie vous supplie tres-humblement de leur dire souuent, que la passion que j'ay pour elles, ne se peut dire : et conseruez-moy tousiours quelque place dans leur esprit, vous qui y en auez vne si grande, afin qu'au moins nous puissions estre là ensemble, si nous ne le pouuons ailleurs. Pour vous, Mademoiselle, ie vous supplie encore vne fois, de ne me point abandonner. L'honneur de receuoir de vos lettres, est vn bien que ie n'eusse pû esperer, mais dont ie ne me sçaurois plus passer, à cette heure que j'y suis accoustumé. Ne me l'ostez donc pas, apres me l'auoir donné si genereusement, et n'allez pas en cela contre deux vertus qui vous sont si naturelles, la liberalité, et la constance. N'estant pas en mon pouuoir de payer cette obligation, au moins ie feray des souhaits pour cela : et ne demanderay iamais rien de si bon

ır à la fortune, que de vous pouuoir tesmoigner que ie suis ıcoup plus que ie ne le dis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

MADEMOISELLE,

ien ne peut estre dans vos Lettres plus agreable qu'elles-mes. I'ay trouué dés le commencement de la vostre, ce que ; ne me vouliez faire esperer qu'à la fin : et vous m'auez donné ɔntentement que vous me promettiez d'ailleurs. Il est à croire vous n'auez pas leu ce qui y estoit adjousté d'vne autre main : ue vous qui ne m'enuoyez que de l'or et des pierreries, ou des ɔles qui valent mieux que cela, n'auriez pas voulu m'enuoyer injures. I'auoüe pourtant que ie merite en quelque sorte celle l'on m'a escrite, et que ie ne suis guere galant, puisque ie ' pas la hardiesse de l'estre auec vous. C'est vne honte extréme, ie vous aye escrit tant de longues Lettres, sans qu'il y ait rien de ce stile, dont vne de vos amies dit, qu'il luy semble que t toute Poësie, et qu'estant esloigné de vous de tant de lieuës, 'ose encore vous rien dire de ce que ie pense. Mais ie ne veux ; me deshonorer pour l'amour de vous : et si vous ne me faites ; des satisfactions de ce reproche; ie suis resolu de vous écrire Lettres toutes pures d'amour, pleines de feux, de fléches, et :œurs navrez; et ie feray tant de galanteries, que l'on se repen- de m'auoir offensé. Dés cette heure mesme j'ay toutes les ıes du monde de m'en empescher : et ie ne trouue point d'autre ·en pour me retenir, que de songer à cette excellente personne, t i'ay appris à préuoir en chaque chose tous les inconueniens l y a à craindre, et dont le seul ressouuenir m'oblige à estre ectueux et prudent. Vous, Mademoiselle, qui sçauez tout ce se passe en mon esprit, ie vous supplie tres-humblement de , de quelle sorte elle y est, et auec quel ressentiment, et quelle able affection ie paye l'honneur qu'elle me fait. Vous pouuez, e semble, estant aussi bonne que vous estes, obliger de la ne sorte Madame de Clermont, à continuer de m'aymer, et de

prier Dieu pour moy. Ie feray de mon costé tout ce qui me sera possible pour me rendre digne des graces qu'elle me peut obtenir : et il est difficile qu'vn homme que vous preschez, et pour qui elle prie, ne se conuertisse point. Mais qu'elle sçache, s'il vous plaist, que ie demande encore plus son affection que ses prieres : et quoy que ie croye qu'elle me peut rendre saint, constant et heureux, ie ne desire pas tant tout cela, que d'estre aimé d'elle. I'ay leu auec des sentimens de joye, qui ne se peuuent exprimer, ce que vous me dites de la diuine personne deuant qui ie fis vne fois mon Epitaphe. Ie la puis asseurer que lors que j'auois deux éuentails dans la gorge, et que j'estois entre les mains de mes plus grandes ennemies, ie n'estois pas plus à plaindre que ie le suis, et qu'il est plus à souhaiter de mourir en sa presence, que de viure loin d'elle. Apres l'extréme honneur qu'elle me fait, il ne me resteroit plus rien à desirer pour ma gloire, si ce n'est que j'eusse esté si heureux, que la Demoiselle que l'on voulut enleuer vne fois à Lima (1), se fust souuenuë de moy. Mais le Ciel veut que Madame sa mere soit tousiours au monde sans pareille, et que si d'auenture il y a quelque chose d'aussi beau qu'elle, il n'y ait au moins rien d'aussi bon. Il me semble que celle pour qui ie fis vne fois rire les Driades, Madame de C*** (2) (ie croy qu'il n'y auroit pas de danger de mettre son nom tout du long) ne deuroit pas estre si animée contre les rebelles, qu'elle ne me fist l'honneur de se souuenir quelquesfois de moy. S'il est vray ce que l'on dit, que nous l'ayons voulu enleuer : ç'aura esté de la mesme sorte que les Grecs rauirent l'image de Pallas du pouuoir de leurs ennemis; et sur la creance que l'on a eu, que le bonheur et la victoire se trouueroient tousiours du party où elle seroit. Mais enfin, ie n'ay rien sçeu de ce dessein. Elle sçait que si j'en ay eu pour elle, ç'a esté par la bonne voye : et elle se peut souuenir que ma recherche a esté tousiours pleine de respect et d'honneur. Tout de bon, quelque passion que j'aye pour nos affaires, ie ne puis m'empescher d'en auoir pour elle.

---

(1) Voiture ici fait allusion à l'enlèvement projeté de madame de Combalet, nièce du cardinal de Richelieu. Voici la note de Tallemant sur ce passage : « Quand la reine mère envoya des gens pour enlever madame d'Aiguillon, « afin de mettre par ce moyen le cardinal de Richelieu à la raison, mademoi- « seille de Rambouillet étoit avec elle. Elles alloient de compagnie voir ma- « dame de Rambouillet, qui étoit allée prendre l'air à Saint Cloud, qui (« le lieu où le coup se devoit faire. Besançon découvrit l'entreprise. On a m « Lima au lieu de Saint-Cloud, de peur qu'on ne devinât la chose. »

(2) Madame de Combalet.

s les fois que ie la considere, j'arreste mes souhaits : et j'ay peine à estre assez affectionné à mon party. I'ay esté plus ·ux à la loüer, qu'elle ne l'est à se souuenir de moy. Il n'y a iit jours que ie l'ay sçeu icy representer si semblable à elle- e, que ie la fis aymer, ou au moins estimer extrémement à nme qui ne peut pas vouloir du bien à tous ses parens. Ie 'es-humble seruiteur de vostre seruiteur, et ie l'asseure qu'il s plus de passion pour vous, que j'en ay pour luy. Vous me Mademoiselle, qu'il y en a vn des vostres, qui ne se soucie le personne que de moy, et que cela merite bien que ie m'en extrémement obligé. Mais cela meritoit bien aussi, que ne fissiez entendre plus clairement quel il est. Pleust à Dieu e fust celuy que ie voudrois. Ie serois consolé de toutes s. Vous deuinerez bien pour qui ie fais ce souhait. Ie ne sçay, a du hazard à luy parler de moy. Mais ie vous supplie tres- lement, Mademoiselle, que cela ne vous arreste pas. Quelque qu'il fasse, il ne le faut pas tant craindre. Il est meilleur que e pense. Au moins ie connois cela de luy, qu'il luy est impos- le n'aimer pas ceux qui l'aiment. I'ay eu enuie beaucoup de e luy enuoyer demy-douzaine d'Espagnoles, des plus belles, plus brillantes. Ne vous scandalisez pas, Mademoiselle, ce les larmes. Et si en passant par Grenade, ie puis trouuer ue jolie Sarazine, ie ne manqueray pas de la luy faire tenir. y que ie prendray ce chemin en partant d'icy : et pour suiure nseils, ou plustost les commandemens que j'ay receus, ie me ırneray de deux cens lieuës, et en feray cinq cens de mer. ril et l'incommodité qu'il y a ne me fasche pas tant, que le de ne pas passer par la France. Quoy que ie me sois engagé long-temps à le promettre, j'auray vne peine extréme à le et iamais resolution ne m'a tant cousté à prendre. Si on t laissé en ma liberté, j'eusse pris le grand chemin, auec la e franchise et la mesme seureté que tousiours, et ie fusse 'icy droit au Bourg la Reine. Au moins j'eusse eu le plaisir ser encore vne nuict à Paris : et j'auois resolu de vous donner ssant de la *Rauegarde*, et de la *Raoussette; mais ie vous dis fort, ma foy*. Ie pense qu'en me dissuadant ce dessein, et en peur pour moy, on a eu peur de moy aussi : et que l'on s'est ıé que l'on le sçauroit au Bureau d'Adresse, et que ie me rois estourdiment parmy tout le monde. Mais j'auois resolu ser plus discrettement. Ie me fusse contenté de donner des des à trois ou quatre personnes, faire cinq ou six burlades,

et puis passer. Mais il faut obeïr, et croire que ce que l'on 1 commande est le meilleur. On me doit sçauoir gré pourtant de (sousmission, laquelle, ce me semble, est tout à la fois obeïss et sacrifice. Au moins, on ne me doit plus reprocher que ie obstiné, puisque ie ne l'ay pas esté en cette occasion. Cela prendre tant de plaisir à escrire, que ie ne puisse plus acheuer Lettres, sont deux notables changemens en moy. Pardonnez-1 l'vn pour l'amour de l'autre, et souuenez-vous quelquefois, ie v supplie, que ie suis de tout mon cœur,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

De Madrid.

Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me perme de respondre deux ou trois mots, le plus doucement que ie pourr à la personne qui m'a attaqué dans vostre lettre. I'ay cherché lo temps dans mon esprit, qui pouuoit estre ce petit homme, de qui me dit de si grandes choses, et que l'on me met si fort au dessu au dessous de moy. Ce ne peut pas estre Monsieur du Vigean. Ca ne suis que de deux doigts plus grand que luy, et il n'est que i fois plus galant que moy. Apres y auoir bien pensé, il m'a sem que cela sent extrémement sa fable : et qu'il n'est pas possible q y ait au monde vn homme si petit ni si galant. Ie vous supplie tr humblement, Mademoiselle, de m'en faire sçauoir la verité.

A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

LETTRE XXIX.

MADEMOISELLE,

Si vostre autre Lettre estoit de la sorte de celle que j'ay rece ce n'a pas esté pour moy vn si grand malheur de la perdre : el eust esté à souhaitter qu'encore à cette seconde fois, j'eusse s seulement, sans en voir autre chose, que vous m'auiez fait l'h neur de m'escrire. Ayant leu ce que vous me mandez, que v auiez eu de la peine à hazarder vos complimens, j'en atten quelques-vns : et en suite de cela, ie n'en ay point trouué d'aut sinon que vous me faites souuenir que ie suis petit, et que v m'asseurez que ie ne suis gueres galant. Si vous n'auiez, Made

que ceux-là à me faire, il n'estoit point besoin de les mettre
a protection de la plus vaillante fille de France. Encore qu'ils
nt esté trouuez, on ne vous eust pas accusée par là de favo-
es rebelles, et de la façon que vostre lettre estoit escrite,
ne deuiez rien craindre, sinon qu'elle me fust renduë. Apres
eu tant d'enuie d'en auoir vne des vostres, qu'il est vray que
loyois tous mes desirs en cela, lors qu'il me restoit tant
es choses à souhaiter; vous prenez la peine d'escrire cinq ou
gnes où vous vous plaignez de ce que la fortune ose s'attaquer
hoses qui sortent de vos mains. Et pour ce qui est de moy : *Il
y vn homme plus petit que vous d'vne coudée, et ie vous jure
fois plus galant.* Voila vne belle lettre de consolation, apres
esté tant attenduë, et des paroles bien choisies pour me faire
er tant de sortes d'afflictions! Ie pense, Mademoiselle, vous
ir dit quelquefois, vous estes beaucoup plus propre à escrire
rtel, qu'vne lettre. Il ne vous reste plus apres cela, que d'ad-
er, que vous soustiendrez en la Cour de Trebizonde, ce que
venez d'escrire, et signer Alastraxerée. Est-il possible qu'ayant
le merueilleuses qualitez, et tant de pouuoir sur moy, vous ne
seruiez de l'vn ni ne l'autre, que pour me faire du mal : et
vous soyez de ces Fées qui ne se plaisent qu'à nuire, et à
r le bien que font les autres? Apres que Mademoiselle Paulet
escrit vne belle et obligeante lettre, que Madame la Marquise
seure par elle de l'honneur de son amitié, que Madame de
mont me promet des prieres, et que mesme la plus rare et la
parfaite personne du monde m'honore de son souuenir : vous
z la derniere troubler la joye de tout cela, et défaire ce qu'elles
fait en ma faueur. Cela est estrange, que les Pyrenées, qui
ent de bornes à deux grands Royaumes, ne me puissent dé-
re de vous. Sans que mes malheurs vous puissent adoucir,
s venez me persecuter au bout du monde, et me tourmenter
me plus que ma mauuaise fortune. En vn temps où mes meil-
s amis n'oseroient auoir commerce auecque moy, et auquel
t se mettre en peril que de m'escrire : vous passez par dessus
es sortes de considerations, pour me dire que vous ne me
uez gueres galant, et qu'il y a vn Nain qui vous plaist mille
plus que moy. Il me semble, Mademoiselle, que j'aurois
; de gronder de cela, et de faire toutes ces plaintes. Mais
ne pas confirmer ce que vous dites de moy, et ne pas mon-
que ie suis peu galant, de ne pas bien receuoir tout ce qui
d'vne si bonne part : ie vous diray, Mademoiselle, que ie

croyois que mes maux ne pouuoient receuoir de soulagement : et ils ont esté appaisez dés que j'ay leu ce que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire. Ce n'est pas que j'eusse mal-jugé de leur grandeur. Mais c'est que rien ne vous est impossible, et que vous pouuez donner remede aux choses qui n'en ont point. Ie m'estonne pourtant, qu'en ne disant que du mal de moy, vous ayez pû me faire tant de bien : et que, sans m'arrester à ce que vous me mandez, j'aye esté content en voyant seulement vostre characteré. Ceux de la magie ne font pas des effets plus merueilleux : et cela fait voir, que vous sçauez, aussi bien qu'elle, donner aux paroles vne vertu secrette, et une autre force que celle qu'elles ont d'elles-mesmes. Qu'en me reprochant quelques defauts, vous m'ayez osté tous mes déplaisirs, et que j'aye eu du contentement à lire que vous en estimiez vn autre plus que moy, c'est vne merueille que ie ne puis comprendre ! Mais il y a long-temps, Mademoiselle, que ie ne cherche plus de cause naturelle en la pluspart de ce qui est de vous. Ie sçay qu'vne personne qui est pleine de miracles, en peut bien faire quelques-vns. Mais quelques grands que soient les vostres, le plus estrange que vous ayez iamais fait, est d'auoir donné de la joye à vne personne qui est en l'état où ie suis, et d'auoir rendu heureux vn homme qui est tout-ensemble, pauure, banny et malade. En cela, vous faites voir que la Fortune, qui a le monde sous ses pieds, est dessous les vostres, et que vous pouuez donner grace à ceux qu'elle condamne à estre malheureux. Aussi, pourueu que ie vous aye fauorable, il ne m'importe que les estoilles me soient contraires : et quoy qu'elles soient toutes conjurées à ma ruine, si vous me voulez défendre, ie croiray que la meilleure partie du Ciel est pour moy. N'abandonnez pas, s'il vous plaist, Mademoiselle, vne personne qui a tant de confiance en vous. Il suffit, pour me rendre heureux, que vous vouliez que ie le sois : et si dans vostre cœur seulement vous me desirez du bien, ie sentiray dés icy des effets de vos pensées et de vos souhaits. Vous estes obligée d'en faire quelques-vns pour moy. Car ie vous iure que tous les miens sont pour vous : et que les plus passionnez que ie fais, c'est que vous ayez tout ce que vostre beauté et vostre vertu meritent. Il est vray que mon interest se rencontre aussi là-dedans. Car si cela estoit, il n'y auroit plus de party different, ni de diuision dans le monde. Tous les hommes n'auroient qu'vne volonté : et toute la terre vous obeïroit.

C'est pour vous apprendre, Mademoiselle, à regarder vne aut

fois comme vous parlez, et que ie ne suis pas si peu galant que vous dites. Que si vous voulez que ie vous croye, faites faire à vostre petit homme vne lettre mille fois plus galante que celle-cy. Mais quand il auroit cét auantage sur moy, il m'en resteroit vn autre, que ie n'estime pas moins : c'est qu'asseurément ie suis mille fois plus que luy, et plus que tout autre,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXX.

MADEMOISELLE,

S'il ne m'est pas bien seant d'auoir quelque contentement en ne vous voyant pas : ce m'est au moins quelque excuse, de ce que ie n'en ay pas vn que vous ne me donniez. C'est vous qui faites icy toutes mes joyes : et quoy que j'aye esté voir depuis peu l'Escurial, et l'Aranjuez, et que ie me sois trouué à des festes de taureaux et de cañas, ie n'aurois rien d'agreable en Espagne, si ie n'y auois receu de vos Lettres. Vos soins m'ostent la plus grande partie des miens : et j'oublie que ie sois mal-heureux, quand ie songe que vous ne m'auez pas oublié. Cette obligation est si grande, que ie doute qu'vn autre que moy y pust satisfaire. Mais s'il vous plaist d'y songer, vous trouverez qu'il y a long-temps que j'ay payé tout cela par auance : et dés le moment que j'ay eu l'honneur de vous connoistre, il ne s'est point passé de iour que ie n'aye merité tout le bien que vous sçauriez me faire. Je sçay bien, Mademoiselle, que vous n'attribuërez pas cecy à vanité, mais à vne estime extréme de la passion auec laquelle ie vous honore, et à vne creance que j'ay, qu'vne affection parfaite vaut mieux que toutes choses. Celle que j'ay tousiours à vous seruir est à vn si haut poinct, qu'il n'y a plus que la vostre qui la puisse recompenser : et quand vous m'auriez donné cent fois la vie, et auec elle tous les biens du monde, vous me deurez tousiours beaucoup de reste, tant que vous ne m'aimerez pas. Et certes, en cela au moins, estes-vous bien iuste, que ne me pouuant donner ce qui m'est deu, vous taschez à me contenter d'ailleurs, et à couurir vne injustice auec beaucoup de ciuilité. Mais toutes les belles paroles ne valent pas vn peu de volonté. Et s'il y

en auoit quelques-vnes qui pûssent estre de ce prix-là, ce seroient sans doute les vostres, et vous n'auriez pas besoin d'employer celles des autres pour cela. Ie suis surpris toutes les fois qu'en receuant de vous vn gros paquet, ie trouue qu'il n'y a qu'vne petite lettre, et que ce qui est de vostre main, ne fait que la moindre partie de ce qui vient de vostre part. Comme il me souuient que ie n'ay quasi iamais eu l'honneur de vous voir chez vous, qu'il n'y ait eu cinq ou six personnes dans vostre chambre, vous auez trouué moyen d'en mettre autant dans vos Lettres, et de ne me plus escrire qu'en public. Ne croyez pas pourtant m'obliger par là à vous parler avec moins de hardiesse. Ie prendray pour confidens ceux qu'il semble que vous me vouliez donner pour juges : et j'aimerois mieux leur declarer mon secret, que de vous le cacher. Mais pour parler serieusement (car ie sçay bien, Mademoiselle, que vous ne voudriez pas que j'eusse dit ainsi tout ce que vous venez de dire) au lieu de me plaindre de cela, j'ay à vous en rendre mille graces très-humbles, et à vous remercier de l'extréme honneur que vous me faites receuoir de tant d'honnêtes personnes, et que ie ne pourrois iamais meriter sans vous. Ie vous auoüe que ie nè puis souhaiter de plus grand contentement que de voir de vos lettres. Mais ie suis bien aise qu'en cela vous passiez mes souhaits, et que vous me fassiez plus de bien que je n'en sçaurois desirer. Si ie ne me trompe, j'ay reconnu dans vostre derniere, quelques lignes de la meilleure main du monde : et ie les ai receües auec la mesme veneration, que l'on recueilloit les fueilles où la Sybille escriuoit ses oracles. I'estime plus ces quatre vers, que toutes les œuures de Malherbe : et moy qui en ay veu autresfois d'amour, et qui estoient à ma loüange, ie vous asseure que ie n'ay iamais leu de Poësie qui m'ait esté si agreable. Ie ne sçay de quelle sorte est l'affection que j'ay pour cette personne. Mais ie n'entens ni ne voy rien de sa part, qui ne me touche jusqu'au fond de l'ame : et ie ne puis comprendre comment il arrive, que l'estime et le respect fassent en moy les mesmes effets qu'vne passion bien violente. Quoy que vous ne me disiez rien de Madame de Clermont, ie suis asseuré qu'elle ne peut m'auoir oublié : et ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me faire la faueur de luy dire, que pour me rendre digne de son affection, ie tâche tous les iours à deuenir meilleur. Les sermons que vous me faites, et les liures que vous m'enuoyez, ne me seruent pas peu à cela. Ie vous remercie du Pseaume. Mais pourquoy m'enuoyer en l'estat où ie suis, des choses si tristes ? et quelle meilleure Paraphrase peut-on voir du *Miserere*, que moy-mesme ? I'ay eu

enfin les Epistres de S. Paul. Les deux liures que vous m'auez enuoyez, l'vn au mois de Decembre, et l'autre depuis six semaines, me sont arriuez en vn mesme iour : et à ce que ie puis iuger, cette personne que vous m'auez fait si petit est vn des plus grands hommes de France. La Preface, entre autres choses, m'a semblé parfaitement belle, et j'ay eu vn extréme plaisir à la lire. I'en dirois dauantage, mais ie ne puis rien admirer pour cette heure, que Mademoiselle de Ramboüillet. Ie vous l'auoüeray franchement, Mademoiselle : soit que ce soit stupidité, ou presomption, j'auois veu sans jalousie, toutes les belles choses que jusques icy vous auiez eu soin de me faire voir. Mais quand j'eus acheué de lire la Response de l'Infante Fortune à Messire Lac : ie fus en peine qui la pouuoit auoir faite, et eus, sans mentir, vn extréme dépit de ce que c'estoit vn autre que moy. Ie cherchay long-temps parmy les personnes plus galantes, qui en seroit l'autheur, sans iamais pouuoir m'en imaginer pas vne. Mais quand j'eus trouué dans vostre Lettre, qui c'estoit (car ie la garde tousiours pour la derniere) ie vous confesse que j'eus vne des grandes joyes que j'aye euë il y a long-temps. I'eus vn extréme soulagement : et fus consolé de sçauoir que cette gloire estoit deuë à vne personne que j'honorois desia tant, et à qui j'ay donné vne si grande partie de mon esprit, que ie puis douter si c'est du sien ou du mien, qu'elle s'est seruie à faire vne si jolie Lettre. Tout de bon, il semble qu'elle ait celuy de tout le monde, à voir comme elle est née à toute chose : et outre que personne n'en a tant qu'elle, il n'y en a point qui ait tant de differens lustres, ny qui soit si beau à toutes sortes de iours, comme le sien. Peut-estre qu'elle le trouuera mauuais. Mais ie ne puis m'empescher de vous dire, que j'ay pensé demeurer dans cette mesme incredulité où ie fus vne fois pour vn autre miracle de son esprit : et ie ne pouuois croire qu'il fust possible qu'elle eust rencontré à escrire si bien de cette sorte, n'ayant iamais leu de cette maniere de liures. Mais c'est par foy qu'il la faut connoistre, et non pas par raison. Et comme elle compose des histoires où toutes les passions sont representées, sans que jamais elle en ait esprouué pas vne ; qu'elle fait la description de l'Italie et d'Espagne, sans en auoir veu la carte de sa vie ; et qu'elle connoist toute la terre, n'ayant iamais esté que jusqu'à Chartres : de la mesme sorte, sans auoir veu de vieux Romans, elle parle le langage de Lancelot du Lac, mieux que n'eust sceu faire la Reyne Geniéure : et ie croy qu'elle parleroit Arabe, si elle l'auoit entrepris. Il faut auoüer que c'est vne personne bien difficile à comprendre, et que si Madame de Ramboüillet est

la plus parfaite chose du monde, Mademoiselle sa fille est la plus admirable. Entendez toûjours, s'il vous plaist, Mademoiselle, les loüanges que ie donne, auec la restriction que ie dois mettre, vous connoissant, comme ie fais. C'a esté, au reste, vn grand bon-heur pour moy, de n'auoir veu ce tesmoignage de son esprit, qu'en vn temps où j'en ay vn autre de sa ciuilité. Car ce m'eust esté vne extréme peine de ne pas aymer vne personne qu'il m'est force de tant estimer. Les cinq ou six lignes qu'elle m'a fait l'honneur de m'escrire, ont esté receuës de moy auec tout le respect, l'affection, et la joie qu'elle peut penser, et ont effacé le ressentiment que j'auois de l'autre lettre. C'est vn des auantages que les méchantes personnes ont sur celles qui ne le sont pas : que toutes les bontez qu'elles font, sont beaucoup mieux receuës, et qu'il semble que la rareté donne encore quelque prix à l'action. Quoy que ie sçache qu'elle ne m'ait fait cette faueur, que pour me faire mieux sentir vn dépit dans quelque temps, ie ne puis pas m'empescher de m'y laisser attraper, et ie l'aime, pour cette heure, autant que si c'estoit la meilleure personne du monde. Pour ce qui est des reproches qu'elle reserue à me faire quelque iour, cette menace ne me fait pas moins desirer d'auoir l'honneur de la voir : et ie me sçauray defendre de sorte qu'elle connoistra, que j'ay merité dans les choses mesmes où elle croit que j'aye failly. Parmy vne infinité de choses qui m'ont donné beaucoup de contentement dans vostre lettre, j'y ay veu auec vne joye tres-particuliere, ce que vous me mandez, que lors que vous m'escriuistes, vn honneste homme se faschoit de se retirer à vne heure apres minuict, sans m'auoir veu. Il y a long-temps que ie desirois ardemment vn témoignage de l'honneur de son souuenir. Ie ne craindray point de vous dire, qu'il n'y a point d'homme au monde que ie respecte tant que luy. Mais ie n'oserois vous auoüer combien ie l'aime, de peur que l'interest de vostre *Mary*, ne vous le fasse trouuer mauuais, et que vous ne me reprochiez de regler mal mes affections. Vous qui tenez pour regle certaine, que toutes les personnes de cette sorte ne peuuent aimer, vous deuez pourtant faire quelque exception pour luy : et comme ie vous ay oüy dire beaucoup de fois, qu'il auoit plus de generosité que les autres, vous pouuez croire qu'il a aussi plus d'amitié. Mais quand cela ne seroit point, et qu'il m'auroit entierement oublié, il est vray qu'il ne seroit pas en ma puissance de retrancher rien de la passion que j'ay pour luy. Ie ne puis non plus resister à cette inclination, qu'à celle que j'ay pour vous : et vous ne deuriez pas trouuer estrange que j'aymasse vn ngrat, vous qui sçauez qu'il y a

si long-temps que j'ayme vne ingrate. Sans mentir, au temps mesme où ie croyois qu'il ne se souuenoit point du tout de moy, ie n'ay passé pas vne belle nuict dans le Prade, que ie ne l'y aye souhaitté. Les *gros-d'eau* seroient aussi beaux à faire dans Madrid, que dans Paris : et si ie le tenois icy, ie le menerois chanter deuant des portes qui s'ouurent plus aisément que la vostre, et où nous serions mieux receus que nous ne l'estions chez vous. Il y a en ce lieu certains animaux, que ceux du païs nomment *Morenistes*, qui ont la forme du corps fort agreable, et la peau extrémement douce, souples, esueillées, et plaisantes, fort aisées à appriuoiser, et naturellement amies des hommes. La fraischeur de la nuict, dont elles aiment à joüir, fait qu'en ce temps on en trouue communément dans les ruës : et selon qu'il est curieux de cette sorte de choses, ie sçay qu'il seroit bien aise d'en voir. Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, vous qui me procurez toutes sortes de biens, d'employer tout le credit que vous auez auprés de luy, pour faire qu'il me fasse l'honneur de se souuenir de moy : et si vous pouuez faire qu'il m'aime, ie vous donne respit de six mois, pour ce que vous me deuez. Ie ne sçay si vostre *Seruiteur* m'a fait l'honneur de m'escrire quelque chose. Ie suis toujours le sien tres-humble, auec autant de passion que iamais : et il n'y a pas trois iours que ie m'enfermay dans vne chambre, et qu'en souuenance de luy, ie chantay vne demie-heure, *Pere Chambaut.* Il y a au bas de vostre Lettre trois escritures differentes que ie n'ay pû reconnoistre, et que ie croy que ie n'ay iamais connuës. I'auois resolu d'y faire respondre par trois Espagnols de mes amis. Mais ie n'en ay pas eu le loisir, estant à la veille de mon partement. I'espere sortir d'icy dans trois ou quatre iours, pour commencer la promenade, dont ie vous auois escrit, et aller voir le Portugal et l'Andalousie. Quelques-vns m'en vouloient dissuader, pour les chaleurs qu'il y aura en ce temps. Mais afin de me déniaiser, ie suis resolu de voir vn peu le monde : et pour me remettre d'vn hyuer que j'ay esté icy sans me chauffer, ie m'en vay chercher les iours caniculaires en Afrique, et passer l'Esté en vn païs, où les hyrondelles passent l'hyuer. Les perils que j'ay à courre en ce voyage, ne m'estonnent point : et peut-estre que j'en trouuerois de plus grands auprés de vous. Il me fasche seulement, que si ie meurs, Mademoiselle de Ramboüillet aura du plaisir à dire, qu'il y auoit desia trois ans qu'elle m'auoit predit que ie mourrois dans quatre. Mais, Mademoiselle, vne personne qui est dans vos prieres, doit esperer vn meilleur succez que cela. Ie ne sçay pas si j'ay encore beaucoup de temps à viure, mais il me

semble qu'il me reste beaucoup d'années à vous aimer : et mon affection estant si grande et si parfaite, ie m'imagine qu'il n'est pas possible que ie cesse si tost d'estre,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE XXXI.

MADEMOISELLE,

Il ne manque à vos fortunes, que d'auoir esté criminelle d'Estat : et voicy que ie vous en fais naistre vne belle occasion. La fortune qui n'a pas accoûtumé d'en perdre pas vne de vous mettre en jeu, ne manquera pas peut-estre à se seruir de celle-cy. Ie voy bien que ie vous mets en quelque peril en vous escriuant, sans que cette consideration m'en puisse empescher. Par là vous pouuez juger qu'il n'y a rien que ie ne hazardasse pour vous faire souuenir de moy, puisque ie vous hazarde vous-mesme, vous que ie tiens chere et precieuse entre toutes les choses du monde. Ie vous dis cecy, Mademoiselle, en vn temps où ie ne voudrois pas mentir, mesme dans vn compliment. Car, afin que vous le sçachiez, j'ay sceu extrémement profiter de la maladie que l'on vous aura dit que j'ay euë. Elle m'a fait prendre de si bonnes resolutions, que si ie ne les auois pas, ie les voudrois acheter de toute ma santé. Ie voy bien que vous-vous rirez de cecy, vous qui connoissez ma foiblesse, et que vous ne croirez pas que je garde de simples resolutions, moy qui ay rompu tant de vœux. Il est vray pourtant que j'ay veu jusqu'icy toutes les Espagnoles, comme si c'étoit encore les Flamandes de Bruxelles : et que j'espere d'estre homme de bien, au lieu du monde, où il y a de plus grandes tentations, et où le diable se met sous de plus agreables formes. Dans cette grande reformation, il ne me reste qu'vn scrupule : c'est qu'il me semble que ie pense trop souuent en vous, et que ie desire auec trop d'impatience d'auoir l'honneur de vous reuoir. En moderant toutes mes affections ie n'ay pû encore reduire celle que ie vous porte, au poinct où il nous est permis d'aymer nostre prochain, c'est à dire, autant que nous-mesmes : et ie crains que vous n'ayez plus de part en mon ame, qu'il ne faudroit en donner à vne creature. Voyez, s'il vous

plaist, Mademoiselle, quel remede il y a à cela, ou plustost, quelle excuse il y a pour le defendre. Car de remede, ie croy qu'il n'y en a point : et qu'il est impossible que ie ne sois pas tousiours auec toute sorte de passion,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

A vn si grand malheur que le mien, il ne falloit pas vne moindre consolation que celle que vous m'auez donnée : et j'ay receu vostre lettre, comme vne grace que le Ciel m'enuoyoit apres ma condamnation. Ie ne sçaurois pas appeller d'vn autre nom que celuy-là, la nouuelle qui m'a contraint de reuenir icy : et ie vous asseure qu'il y a beaucoup d'arrests de mort qui sont moins rigoureux. Mais au milieu de tous mes maux, il me sieroit mal de me plaindre, puis que j'ay l'honneur d'estre dans vostre souuenir : et l'on se peut, ce me semble, passer des faueurs de la fortune, quand on est si heureux que d'auoir des vostres. Ce sera donc par cette raison que ie me consoleray de demeurer icy : et non par celle que vous dites, qu'il vaut mieux estre exilé en païs estranger, que d'estre captif en sa patrie. Vous ne voyez que la moitié de mon malheur, si vous ne considerez que ie suis l'vn et l'autre tout ensemble : et si vous y songez bien, vous trouuerez que deux choses qui semblent incompatibles se rencontrent en moy, d'estre banny et prisonnier en mesme temps. Vous aurez de la peine, Mademoiselle, à entendre cét Enigme, si vous ne vous souuenez que j'ay accoustumé de parler vn peu d'amour en toutes mes lettres. Que si, comme vous dites, ie dois auoir icy quelque liberté, que ie n'aurois pas en France, ie vous supplie tres-humblement que ce soit celle-là : et trouuez bon que ie vous asseure, qu'il y a beaucoup de passion dans l'affection que j'ay de vous seruir. Ie serois trop ingrat, si pour vne personne qui fait des choses si extraordinaires pour moy, ie n'auois qu'vne amitié ordinaire : et tout au moins ie dois estre amoureux de vostre generosité. L'on m'a mandé l'obligation que j'auois à vn Gentil-homme, et à vne Dame, à qui j'en ai déja beaucoup d'au-

tres, et le soin qu'ils ont d'enuoyer quelques-fois sçavoir de mes nouuelles. Pour tous les autres, ils sont demeurez dans vn si profond silence, qu'il y a six mois que ie ne les ay pas seulement oüy nommer. Ie ne sçay si c'est oubly, ou prudence : et pour dire le vray, ie ne voy gueres de chose en cela. Encore me semble-t-il estre plus excusable, de ne rien dire à vne personne dont on ne se souuient point ; que de s'en souuenir, et ne luy en donner aucun témoignage. Ie vous laisse à iuger, Mademoiselle, quel lustre cela donne à ce que vous auez fait pour moy : et combien ie vous suis obligé de m'auoir escrit vne grande lettre, en vn temps où les autres ne m'oseroient pas faire vne recommandation. Aussi ie vous iure, que si ie ne puis reconnoistre cette bonté comme ie voudrois, ie la loüe, au moins, et l'estime comme elle merite : et que ie suis autant qu'il m'est possible,

Mademoiselle, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR DE PVY-LAVRENS (1).

LETTRE XXXIII.

Monsieur,

I'ay receu la lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire auec plus de joye, que ie n'en esperois iamais auoir icy. Et moy, à qui il reste tant d'autres choses à desirer, qui suis esloigné de tant de chemin du lieu où ie me souhaitte, qui me vois icy languissant, et qui n'en puis sortir sans de grandes difficultez : j'ay esté en repos de tout, quand j'ay veu que vous auiez soin de moy. Que si, comme vous dites, j'ay quelque part dans vostre amitié, ie trouue que ce bon-heur me doit tenir lieu de tous les autres, et que ceux à qui vous auez donné des biens et des honneurs, n'ont pas esté si bien partagez que moy. C'est, ie vous asseure, Monsieur, la seule consolation que j'aye reçeuë en ce païs : auquel le peu de santé que j'ay tousiours euë, ne m'a pas permis d'estre capable d'aucun diuertissement, et où ie n'ay point veu de femmes, que sur le Prade ou sur le Theatre. Ainsi, sans me faire de violence, ie pourray de-

---

(1) Favori de Gaston, duc d'Orléans. Il mourut à Vincennes, où le cardinal de Richelieu l'avait fait enfermer.

meurer d'accord auec vous de ce que vous dites au prejudice des Dames de Madrid, en faueur de celles de Bruxelles : et deuant que leur presence ou la vostre semble m'y obliger, ie souscris dés cette heure, à tout ce que vous sçauriez penser à leur auantage. L'innocence, la jeunesse, et la beauté, pour lesquelles vous dites que vous les estimez, sont des qualitez que l'on n'a iamais icy veuës ensemble, et qui ne sont pas si communes où vous estes, qu'elles ne me laissent lieu de deuiner le sujet pour qui vous prenez ce party auec tant de passion. Que si d'auenture c'est la mesme personne que j'imagine (1), j'irois, Monsieur, contre mon inclination et mon jugement, si ie n'estois pas de vostre aduis : et ie vous auoüe que quand Xarise, Daraxe, et Galiane reuiendroient encore au monde, l'Espagne n'auroit rien qu'elle luy pust opposer. Les artifices dont elles vsent deçà, et les illusions auec lesquelles elles se font paroistre ce qu'elles ne sont pas, ne sçauroient representer rien de si beau : et le blanc mesme d'icy, n'est pas si blanc qu'elle. Les plus parfaites beautez qui y soient, ne se peuuent non plus comparer à la sienne, que le bronze et l'ebene, à l'or et à l'yuoire : et entre les beaux visages d'icy, et le sien, il y a la mesme difference, qu'entre vne belle nuit et vn beau iour. De sorte, Monsieur, que moy, qui ay dit beaucoup de fois qu'il n'y auoit que les Dames Espagnolles qui meritassent d'estre aimées, ie confesse qu'vne seule de la Cour où vous estes, suffit pour les vaincre toutes : et que l'vnique auantage qu'elles ayent sur celles de delà, c'est qu'elles sçauent estre plus amoureuses. Encore ie doute que cecy soit bien vniuersellement vray : et si la mesme fortune que vous auez par tout ailleurs, vous accompagne en Flandre, vous aurez appris à quelques-vnes à ne leur ceder pas mesmes en cela. Mais ce discours se doit reseruer à la confidence que vous me promettez, quand ie seray auprés de vous, l'esperance de laquelle redouble l'impatience que i'auois de mon retour. Ie vous supplie donc tres-humblement, Monsieur, de vous souuenir de cette promesse, et prenez garde, s'il vous plaist, que la multitude de vos auentures ne vous en fasse oublier pas vne circonstance. Pour moy au lieu que tous ceux qui vous approchent, songent à leur fortune, et vous demandent des charges ou des pensions : ie ne desireray iamais aucune chose de vous auec tant d'affection, que l'honneur de vostre entretien, et ie ne croy pas que vous me puissiez rien donner qui vaille dauantage. Ie sçay que c'est vn bien dont vous estes moins liberal que tous les

(1) Mademoiselle de Chimay.

autres : et qu'il y a bien peu de personnes à qui vous en fassiez part volontiers. Mais la passion que j'ay pour toutes les vostres, me doit faire estre de ce nombre, et l'extréme fidelité auec laquelle ie seray en toutes occasions,

MONSIEUR, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 13 Mars 1633.

AV MESME.

LETTRE XXXIV.

MONSIEUR,

En cinq ou six lignes, vous auez compris tout ce que ie pouuois oüir de plus agreable au monde : et en me promettant en la presence de mon Maistre vostre conuersation et vostre amitié, vous auez touché tous mes souhaits. Me proposant cette esperance, il n'y a point de difficultez que ie ne trouue supportables. La mer me semblera aisée à passer, pour aller joüir de tant de biens : et tous les plus honnestes gens de la terre s'embarquerent autrefois pour vn moindre prix que celuy-là. Mais il faut rompre premierement les enchantemens de Madrid, et surmonter le destin de cette Cour, qui veut que chacun y soit arresté dix ou douze mois, apres le dernier iour qu'il pensoit y estre. Cela, Monsieur, est si vray, qu'ayant fait cét hyuer vn effort pour en échaper deuant ce terme, la force du charme me ramena de quarante lieuës loin, et ie m'y trouve aujourd'huy aussi pris que iamais. I'attens pourtant quelques effets de ce que vous dites que vous auez escrit en ma faueur : et si cette auenture doit estre acheuée par vn des plus honnestes hommes du monde, j'espere que ie vous deuray ma deliurance. Ie sçay, Monsieur, que ce ne sera pas la plus belle que vous ayez mise à fin : mais ce sera, ie vous asseure, vne des plus difficiles et des plus iustes. Car, sans mentir, vous auez quelque interest, d'auoir soin d'vne personne qui vous honore si veritablement que ie fais : et tenant le lieu où vous estes, il n'y a rien que vous ne trouuiez plus aisément que des affections aussi pures que la mienne. Ceux qui occupent des places comme la vostre, sont d'ordinaire traittez comme des Dieux. Plusieurs les craignent, tous leur sacrifient, mais il y en a peu qui les aiment : et ils trouuent plus aisément des

adorateurs, que des amis. Pour moy, Monsieur, ie vous ay tousiours consideré vous-mesme, separé de tout ce qui n'en est pas. Ie voy des choses en vous, plus grandes et plus éclatantes que vostre fortune, et des qualitez auec lesquelles vous ne sçauriez iamais estre vn homme ordinaire. Vous iugerez que ie dis cecy auec beaucoup de connoissance : si vous vous souuenez de l'entretien que j'eus l'honneur d'auoir auec vous dans cette prairie de Chirac : où m'ayant ouuert vostre cœur, j'y vis tant de resolution, de force, et de generosité, que vous acheuastes de gagner le mien. Ie connus alors que vous auiez de si saines opinions de tout ce qui a accoûtumé de tromper les hommes : que les choses qu'ils consideroient le plus en vous, estoient celles que vous iugiez le moins; et que personne ne juge d'vn tiers, auec moins de passion, que vous jugiez de vous-mesme. Ie vous auoüe, Monsieur, qu'en ce temps-là, vous voyant tous les iours marcher sur des precipices, auec vne contenance gaye et asseurée, et ne jugeant pas que la constance pûst aller jusques-là : ie trouuois quelque sujet de croire que vous ne les apperceuiez pas tous. Mais vous m'appristes, qu'il n'y auoit rien en vostre personne, ni à l'entour, que vous ne connussiez auec vne clarté merueilleuse : et que voyant à deux pas de vous la prison et la mort, et tant d'autres accidens qui vous menaçoient, et d'autre costé les honneurs, la gloire, et les plus hautes recompenses, vous regardiez tout cela sans agitation, et voyiez des raisons de ne pas trop enuier les vns, et de ne point craindre les autres. Ie fus estonné qu'vn homme nourry toute sa vie entre les bras de la fortune, sceut tous les secrets de la Philosophie : et que vous eussiez appris la Sagesse en vn lieu, où tous les autres la perdent. Dés ce moment, Monsieur, ie vous mis au nombre de trois ou quatre personnes que j'ayme, et que j'honore sur tout le reste du monde, et adioustay beaucoup de respect et d'estime à la passion que j'auois tousiours euë pour vous. I'en formay vne autre affection beaucoup plus grande. C'est celle-là que j'ay encore, et que ie conserueray toute ma vie, en vn si haut poinct, qu'il est vray que vous deuez la reconnoistre, et témoigner que ce vous est quelque contentement, que ie sois, autant que je suis,

MONSIEUR, *Vostre, etc.*

De Madrid, ce 8 Iuin 1633.

A MONSIEUR DV FARGIS.

LETTRE XXXV.

MONSIEUR,

A ce que ie vois, vous estes aussi liberal de loüanges comme de toute autre chose : et ne me pouuant secourir autrement dans la necessité où ie suis, vous m'enuoyez au moins les plus belles paroles du monde. Ie ne les sçaurois mieux employer, qu'en vous les rendant à vous-mesme : et si ie ne me sers de celles-là, j'avoüe que ie n'en trouue point pour reconnoistre l'honneur que vous me faites. Aussi, Monsieur, ie croy que vous les auez escrites, préuoyant le besoin que j'en aurois : et en me donnant tant de sujet de vous loüer, vous auez eu soin de me donner aussi dequoy le pouuoir faire. Cette faueur m'oblige à receuoir patiemment les reproches que vous me faites : et comme ie reçois de vous des honneurs qui ne me sont pas deus, il est raisonnable que j'en souffre des plaintes que ie n'ay pas meritées. Sans cela, ie vous demanderois raison, de ce que vous m'accusez de l'extréme enuie de sortir de ce lieu, et pourquoy vous appellez haine, ce que vous pourriez attribuer à affection? Ie connois aussi-bien que personne les delices d'Espagne. Mais ie pense, Monsieur, que vous croyez qu'il n'y en a point de si grandes pour moy, que d'estre auprès de mes amis : et si Paris mesme a pû me desplaire par l'absence de mon Maistre, vous ne deuez pas trouuer estrange, que ie me sois ennuyé à Madrid, et que ie n'aye point eu de plaisir en vn lieu où ie n'ay pû auoir de santé. Mais quand cette passion seroit aussi injuste que vous dites : vous ne deuriez pas me reprocher vne injustice que ie fais pour l'amour de vous, ny trouuer mauuais que i'aye vne trop grande passion de vous voir. Si ie rencontre au lieu où vous estes, les mesmes incommoditez que ie fais icy, elles ne me sembleront pas les mesmes quand ie les porteray en vostre compagnie : et ie m'estonne que vous me dites cela dans vostre lettre, où vous me mandez, qu'il y a de-là des personnes, auec qui ce que l'on esprouue de plus amer dans la vie, vous sembleroit doux. Ie vous asseure, Monsieur, que ie suis capable aussi de cette sorte de consolation : et quoy que vous vouliez dire, ie ne puis craindre, où vous serez, le chagrin ny la necessité, quand ie songe que dans les montagnes d'Auuergne, nous auons tousiours trouué auecque vous la gayeté et la bonne chere. Il y a des tresors en vostre personne, dont ie sçauray joüir

en dépit de la mauuaise fortune; et auec lesquels ie ne sçaurois iamais estre pauure ny triste. Voila ce qui me donne tant d'impatience de me voir hors de ce lieu : et si tous mes amis ne me le defendoient, ie prendrois au sortir d'icy le plus court chemin pour vous aller trouuer, et j'eusse moy-mesme détaché en passant les tableaux que vous dites que l'on a mis de vous sur la frontiere. Ie croy, Monsieur, que vous n'auez pas l'imagination si tendre, qu'il vous faille consoler de cela : et vous, à qui la mort mesme, de tant prés que vous l'ayez veuë, n'a iamais pû faire peur, il est à croire que vous n'aurez pas esté touché de sa peinture. Ce ne sera pas sur celle-là, que la posterité iugera de vous. La fortune qui n'est pas tousiours injuste, en fera voir quelques autres plus à vostre auantage, et pour ces tableaux, elle vous donnera quelque iour des statuës. Tous les changemens qu'elle a faits en vostre vie, me semblent comme ces pieces de talc, que l'on applique sur les portraits, qui laissent voir tousiours le mesme visage, et ne changent que ce qui est à l'entour de la personne. Elle se joüe ainsi auec les grands hommes. Elle se plaist de les voir sous diuerses formes : et en moins de rien elle met sous vn dais ceux qu'elle a fait voir sur vn eschaffaut. Ie souhaitte, Monsieur, que ie trouue ce changement à mon arriuée. Et pour ce qui est de moy, ie desire seulement d'auoir bien-tost l'honneur de vous voir : et que toutes mes fortunes soient tellement jointes aux vostres, que ie ne sois iamais heureux ny malheureux qu'auec vous. Ie suis,

MONSIEUR, *Vostre, etc.*

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XXXVI.

MADAME,

Quand mes liberalitez seroient, comme vous dites, plus grandes que celles d'Alexandre, elles seroient trop bien recompensées par les remercimens qu'il vous a plû m'en escrire. Luy-mesme, quelque démesurée que fust son ambition, il l'auroit bornée à vne si rare faueur. Il eût plus estimé cét honneur, que le diadéme des Perses : et il n'eût pas enuié à Achille les louanges d'Homere, s'il eust pû auoir les vostres. Aussi, Madame, dans la gloire où ie me

trouue, si ie porte enuie à la sienne; ce n'est pas tant à celle qu'il s'est acquise, qu'à celle que vous lui auez donnée : et il n'a point receu d'honneurs, que ie ne tienne au dessous des miens, si ce n'est celuy que vous luy faites en le nommant vostre Galant. Sa vanité ny ses flatteurs, ne luy ont iamais rien fait accroire de si auantageux : et la qualité de fils de Iupiter Ammon, n'estoit pas si glorieuse que celle-là. Que si rien ne me console de la jalousie que j'en ay, c'est, Madame, que vous connoissant comme ie fais, ie sçay que si vous luy faites cette faueur, ce n'est pas tant pource qu'il est le plus grand de tous les hommes, que pource qu'il y a deux mille ans qu'il n'est plus. Quoy que ce soit, on peut voir en cela la grandeur de la fortune : laquelle ne le pouuant encore abandonner tant d'années apres sa mort, adjoûte à ses conquestes vne personne qui les releue plus que la femme, et les filles de Darius, et luy a fait gagner vn esprit beaucoup plus grand que le monde qu'il a dompté. Ie deurois craindre par vostre exemple, d'écrire d'vn stile trop éleué. Mais en peut-on prendre vn trop haut, en parlant de vous et d'Alexandre? Ie vous supplie tres-humblement de croire, Madame, que j'ay pour vous la mesme passion que vous auez pour luy : et que l'admiration de vos vertus me fera tousiours estre,

Madame, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR DE CHAVDE-BONNE.

LETTRE XXXVII.

Monsieur,

En me loüant de mon eloquence, vous deuriez auoir soin de ma modestie : et craindre de me faire perdre vne bonne qualité que j'ay, en m'en voulant donner vne que ie n'ay pas. I'ay receu pourtant vos loüanges auec beaucoup de joye, non pas que ie croye de moy ce que vous m'en dites, mais pource que ce m'est vne grande marque de vostre amitié, et qu'il faut que vous m'aimiez beaucoup, puis qu'en ma faueur, vous vous estes trompé en vne chose, de laquelle d'ailleurs vous estes si bon iuge. Ainsi, Monsieur, ie trouue qu'il est plus à mon auantage, de croire que je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites, et ce qui me donne bonne opinion de vostre amitié, me rend plus glorieux, que ce qui me la donne-

roit de moy-mesme. Aussi bien quand ie serois aussi eloquent que vous dites, ie n'en voudrois pas tirer de plus grand fruit, que de gagner en vostre ame, la place que ie connois par là que j'y ay déja, et de vous persuader de m'aimer autant que vous faites. Que si apres cela, ie desirois encore quelque chose : ce seroit de remercier auec les plus belles paroles du monde les Dames que vous dites qui me font l'honneur de se souuenir de moy. Mais particulierement, j'employerois pour l'une d'elles, toutes les fleurs et toutes les graces de la Rhetorique, et luy escrirois dés cette heure vne lettre d'amour, si galante, qu'elle seroit disposée de m'escouter à mon retour. Puis qu'elles sont trois, il me semble que pas vne ne se doit offenser de cela. Elles seroient bien rigoureuses, si elles vouloient m'oster la liberté des souhaits, et m'empescher de faire des chasteaux en Espagne, puis-que c'est le seul contentement que j'y aye. Ie commence d'auoir plus d'esperance de mon retour, que ie n'en auois eu jusqu'icy. Le plaisir que j'auray d'en sortir, me recompensera de l'ennuy que j'ay eu d'y demeurer : et ie joüis desia par auance, de la ioye que ie receuray en vous voyant. Ainsi, Monsieur, toutes choses sont meslées. Le bien et le mal se rencontrent par tout : et quand l'vn n'est pas au commencement, il ne manque pas de se trouuer à la fin. Ie suis encore incertain du chemin que ie prendray. Ie croy pourtant que j'iray m'embarquer à Lisbonne. Si on eust laissé cela à mon choix, ie fusse passé par la France, quelque danger qu'il y pûst auoir. Ce n'est pas que j'ayme fort à m'affermir l'ame, ni à prendre, comme vous, vn chemin perilleux, quand j'en puis tenir vn autre. Mais le plus court me semble aisément le plus seur. Et puis, pour vous le dire vray, ie ne sçaurois m'imaginer que ie sois destiné à estre pendu. Neantmoins, on me commande d'aller par ailleurs : et les personnes à qui vous auez donné toute sorte de pouuoir sur moy, et qui en deuroient auoir sur tout le monde, me l'ordonnent si expressément, qu'il ne m'est pas permis seulement de le mettre en deliberation. Cependant, en me deffendant de me hazarder, elles me font mettre à la mercy de la mer et des Pyrates. Ie vous puis dire pourtant, que ie n'ay peur, ni de l'vn, ni de l'autre : et ie crains dauantage les bonaces qui me peuuent retarder le bonheur de vous voir. Ie me passeray de tous les autres, pourveu que ie puisse auoir bien-tost celuy-là : et le moyen de vous témoigner quelque iour, en vous seruant, que vous auez rendu vn autre homme aussi genereux que vous, et que ie suis autant que ie dois,

MONSIEUR,

Pour ne point mettre icy cette longue suitte de noms que v(
dites ennuyeux, ie ne fais de baise-mains à personne. Mais ie ne p
m'empescher de vous supplier tres-humblement, Monsieur, de d
ner ordre, que si Madame la Comtesse de Moret, et Monsieur
Mary, et Monsieur son frere, m'ont oublié, au moins ils me rec
noissent à mon retour. Ie ne puis comprendre par quel malheu
n'ay rien oüy dire de leur part, leur ayant escrit deux lettres. Ie
pourtant asseuré, qu'ils ne peuuent manquer de bonté pour m
eux qui en ont pour tout le monde.

Vostre, etc.

De Madrid ce 8 Iuin 1633.

A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXXVIII.

MADEMOISELLE,

I'aurois à cette heure dequoy vous escrire un beau poulet :
pourrois dire sans mentir, que ie passe les iours sans lumiere, e
nuits sans fermer les yeux. Au moins, j'ay tousiours vescu de
sorte depuis que ie suis party de Madrid. En dix nuits, j'ay fait
iournées : et ie suis arrivé à Grenade, sans auoir veu le Soleil,
n'est aux heures qu'il se couche et qu'il se leue. Il est icy si da
reux, que les yeux que Bordier a quelques-fois comparez à lu
le sont pas dauantage. Aussi bien qu'eux, il brûle tout ce qu'il v
et n'est gueres moins à craindre que le feu du Ciel. Ie m'en
sauué dans les tenebres, et mettant tousiours toute la terre e
luy et moy. Ie me repose à cette heure à l'ombre d'vne mont
de neige, dont cette Ville est couuerte. Il y a trois iours que i
dans la *Serra Morena*, le lieu où Cardenio et Dom-Quichote se
contrerent : et le mesme iour ie souppay dans la *Venta*, où s'a
verent les auentures de Dorothée. Ce matin j'ay veu *el Alham*
la place de *Viuarambla*, et le *Zaccatin :* et la ruë où ie suis lo
nomme *la calle de Abenamar, Abenamar, Abenamar Moro d*
Moreria. I'ay beaucoup de plaisir à voir les choses que j'auois
ginées. Mais j'en ay bien dauantage à imaginer celles que j'a
tresfois veuës. Quelques excellents que soient les objets qui se
sentent à mes yeux; mes pensées m'en font tousiours voir de

beaux : et ie ne donnerois pas les images que ie garde dans ma memoire, pour tout ce que ie voy de plus réel et de plus précieux. Hier, en considerant les allées et les fontaines de *Generalife*, et souhaitant d'y voir *Galiane, Zaïde, et Daxare*, en l'estat qu'elles y auoient esté autrefois : j'y desiray encore dauantage vne autre personne. Aussi, à la verité, est-elle mille fois plus galante et plus aimable. *Xarife* mise aupres d'elle, perdroit son nom et sa beauté. Auec ces enseignes, ie pense que ie donneray assez à entendre qui elle est. Mais cela est cruel, Mademoiselle, qu'il m'en faille parler auec tant d'artifice et de précaution, et que j'aye peine à me résoudre de dire que c'est vous. Vous deuez pourtant me permettre d'estre galant à cette heure, que ie me trouue à la source de la galanterie, et au lieu d'où elle s'est espanduë par le monde. Au sortir d'icy, ie me rendray, Dieu aidant, dans quatre iours à Gibraltar. De là i'ay resolu de passer à Ceuta : et d'aller voir *le lieu de vostre naissance, et vos parents qui regnent dans les deserts de ce païs-là.* Comme ie leur diray de vos nouuelles, ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, d'en dire des miennes aux personnes que vous sçauez, que j'honore et que i'ayme le plus : et de me faire la faueur d'asseurer particulierement trois d'entre-elles, que quelque loin que me jette ma fortune, la meilleure partie de moy-mesme sera toûjours au lieu où elles seront. Pour ce qui est de vous, vous ne sçauriez douter de la passion que j'ay à vous honorer : et vous sçavez bien que ie ne suis que trop,

Vostre, etc.

A MONSIEVR DE CHAVDE-BONNE.

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR,

Ie vous escris à la veuë de la terre de Barbarie : et il n'y a entre elle et moy, qu'vn canal, qui n'a au plus que trois lieuës de largeur, quoy que ce soit l'Ocean, et la mer Mediterannée tout ensemble. Vous serez estonné de voir si loin vn homme, qui prend si peu de plaisir à courre, et qui auoit tant de haste de se raprocher de vous. Mais l'auis que l'on m'a donné, que cette saison n'estoit guere propre à la nauigation pour les grands calmes qu'il y a, et que difficilement, ie trouuerois *embarcacion* deuant le mois de Septembre :

m'a fait naistre l'enuie et le loisir de faire cette promenade. Et j'ay mieux aymé souffrir le trauail du chemin, que l'oisiueté de Madrid. De sorte qu'apres avoir veu à Grenade tout ce qui y reste de la magnificence des Roys Mores, *l'Alhambra, le Zaccatin*, et cette celebre place de *Viuarambla*, où j'auois imaginé autrefois tant de tournois et de combats, ie suis venu jusqu'à la pointe de Gibraltar: d'où, aussitost que l'on m'aura equipé vne fregate, j'espere passer le Detroit, et voir Ceuta, et au retour de là, prendre le chemin de Calis, San-Lucar, et Seuille, et me rendre à Lisbonne. Iusques icy, Monsieur, ie ne me suis point repenty de cette entreprise, laquelle en cette saison a semblé temeraire à tout le monde. L'Andalousie m'a reconcilié auec tout le resté de l'Espagne : et l'ayant passée en tant d'autres endroits, ie serois bien fasché de ne l'auoir point veuë en celuy seul par où elle peut paroistre belle. Vous ne trouuerez pas estrange que ie loüe vn païs, où il ne fait iamais froid, et où naissent les cannes de Succre. Mais ie vous asseure qu'il y a icy tel melon, que l'on pourroit venir manger de quatre cens lieuës : et cette terre, pour laquelle tout vn peuple erra si long-temps dans les deserts, ne pouuoit estre, à mon auis, guere plus delicieuse que celle-cy. I'y suis seruy par des esclaues, qui pourroient estre mes maistresses: et sans peril, j'y puis par tout cueillir des palmes. Cét arbre, pour qui toute l'ancienne Grece a combattu, et qui ne se trouue en France, que dans nos Poëtes : n'est pas icy plus rare que les oliuiers, et il n'y a pas vn habitant de cette coste, qui n'en ait plus que tous les Cesars. On y voit tout d'vne veuë les montagnes chargées de neiges, et les campagnes couuertes de fruits. On y a de la glace en Aoust, et des raisins en Ianuier. L'hyuer et l'esté y sont tousiours meslez ensemble : et quand la vieillesse de l'année blanchit par tout ailleurs, elle est ici tousiours verte de lauriers, d'orangers et de myrthes. Ie vous auouë, Monsieur, que ie tâche à vous la faire sembler la plus belle qu'il me sera possible, et vous ayant exageré autrefois, le mal que j'ay rencontré en Espagne, si ie ne m'en veux pas desdire, ie croy au moins estre obligé de vous descrire auantageusement ce que i'y trouue de bon. Cependant, il y a de quoy s'estonner qu'vn homme aussi libertin que moy, se haste de quitter tout cela, pour aller trouuer un Maistre. Mais, à la verité, le nostre est tel, qu'il n'y a point de delices que l'on doiue preferer à l'honneur et au contentement de le seruir. Et la liberté, qui est estimée la plus aimable chose du monde, ne l'est pas tant que son Altesse. Vous sçauez que ie n'ay gueres d'inclination à la flatterie : et vne des plus remarquables singularitez qui soient en

Monseigneur, est de ne la pouuoir souffrir. Mais il faut auoüer qu'outre les hautes vertus que la grandeur de sa naissance luy donne, son affabilité et sa bonté, la beauté et la viuacité de son esprit, le plaisir auec lequel il escoute les bonnes choses, et la grace dont il les dit luy-mesme, sont des qualitez, qui à peine se trouuent nulle part au point qu'elles paroissent en luy. Et si ce n'est que pour voir quelque chose de rare que ie cours le monde, ie n'ay que faire de passer plus loin, et ie feray mieux de me ranger auprés de sa personne. Ie considere icy tout ce que ie voy, auec plus de curiosité que ie n'en ay de moy-mesme, pour satisfaire quelque iour à celle de son Altesse. Et ie sçay que quand j'auray eu l'honneur de l'en entretenir vne fois, il le sçaura toute sa vie mieux que moy. La prodigieuse memoire de ce Prince, est vne des considerations qui m'a autant consolé durant cét esloignement. Car ie suis asseuré que j'y suis encore, puis que j'ay eu l'honneur d'y estre autrefois : et ie ne seray pas si mal-heureux, que d'estre la seule chose qui en soit iamais sortie. Son Altesse, qui n'a iamais oublié vn Tribun, ni vn Edile, ny mesme vn soldat legionaire, qui ait esté vne fois nommé dans l'histoire, n'oubliera pas, que ie croy, vn de ses seruiteurs : et tout le Globe de la terre estant en son imagination mieux que dans nulle carte du monde, quelque loin que j'aille, ie ne dois pas craindre pour cela de sortir de l'honneur de son souuenir. Ie vous supplie pourtant très-humblement, Monsieur, vous qui auec tant de bonté me procurez toutes sortes d'honneurs et d'auantages : de me faire la faueur de trouuer occasion, de tesmoigner à Monseigneur, l'extréme desir que j'ay d'auoir l'honneur de me voir à ses pieds, et les vœux que ie fais tous les iours, pour vne santé si importante à tout le monde que la sienne. Si apres cela ie desire encore quelque chose de vous, c'est seulement, que vous preniez garde, s'il vous plaist, que le temps ne m'oste rien de la part, que si liberalement vous m'auez donnée en vostre affection. Mais voyez où me porte l'excès de la mienne, qu'elle me fait douter du plus constant et du plus genereux de tous les hommes. Vous qui sçauez, Monsieur, qu'en tous ceux qui aiment beaucoup, il y a tousiours quelques mouuemens, qui ne sont pas de la raison : pardonnez-moy, s'il vous plaist, cette crainte, et considerez que ie suis excusable, estant auec tant de passion,

MONSIEVR,

Ie voudrois bien que Madame la Comtesse de Barlemont, et Ma-

dame la Princesse de Barbançon, sceussent que ie me souuiens extrémement d'elles, à vn des bouts de l'Europe : et que ie vay passer la mer, pour voir si l'Afrique, que l'on dit produire tousjours quelque chose de rare, a rien qui le soit tant qu'elles,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XL.

MADEMOISELLE,

Enfin ie suis sorti de l'Europe, et j'ay passé ce détroit qui luy sert de bornes. Mais la mer qui est entre vous et moy, ne peut rien éteindre de la passion que j'ay pour vous : et quoy que tous les esclaues de la Chrestienté se trouuent libres en abordant cette coste, ie ne suis pas moins à vous pour cela. Ne vous estonnez pas de m'oüir dire des galanteries si ouuertement. L'air de ce païs m'a desia donné ie ne sçay quoy de felon, qui fait que ie vous crains moins : et quand ie traitteray desormais auec vous, faites estat que c'est de Turc à More. Il ne vous doit pas pourtant desplaire que l'on vous parle d'amour de si loin : et quand ce ne seroit que par curiosité, vous deuez estre bien-aise de voir des poulets de Barbarie. Il manquoit à vos auentures d'auoir vn Amant au delà de l'Ocean : et comme vous en auez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde. Ie grauay hier vos chiffres sur vne montagne qui n'est guere plus basse que les estoilles, et de laquelle on découure sept Royaumes : et j'enuoye demain des cartels aux Mores de Marroc et de Fez, où ie m'offre à soustenir, que l'Afrique n'a iamais rien produit de plus rare, ni de plus cruel que vous. Apres cela, Mademoiselle, ie n'auray plus rien à faire icy, que d'aller voir *vos parens :* à qui ie veux parler de ce mariage, qui a fait autresfois tant de bruit, et tâcher d'auoir leur consentement, afin que personne ne s'y oppose plus. A ce que j'entens, ce sont gens peu accostables. I'auray de la peine à les trouuer. On m'a dit qu'ils doiuent estre au fond de la Lybie : et que les lions de cette coste sont moins nobles, et moins grands. On en vend icy de jeunes qui sont extrémement gentils. I'ay resolu de vous en enuoyer

ne demy-douzaine, au lieu de gands d'Espagne. Car ie sçay que vous les estimerez dauantage, et ils sont à meilleur marché. Tout le bon, on en donne icy pour trois escus qui sont les plus jolis du monde. En se joüant, ils emportent vn bras ou vne main à vne personne : et apres vous, ie n'ay iamais rien veu de plus agreable. Disposez, s'il vous plaist, Madame Anne à s'accommoder auec eux, et à leur donner la place de Dorinthe. Ie vous les enuoyeray par le premier vaisseau qui partira : et pleust à Dieu que ie pûsse aller auec eux me mettre à vos pieds! Ce sera là, Mademoiselle, qu'ils auront sujet d'estre les plus fiers animaux de la terre, et de s'estimer les Roys de tous les autres. Mais vne des plus grandes marques que ie pusse donner, que l'air d'Afrique m'a inspiré quelque felonnie; c'est que j'ay escrit desia trois pages, et que j'ay pensé acheuer cette lettre sans parler de Mademoiselle de Ramboüillet. Ie vous asseure pourtant, qu'en quelque part que ie sois, elle est tousiours dans mon cœur, et dans mon souuenir, et mesme à ce moment *ben che di tanta lontananza, le fo humilissima riuerenza*, et suis son tres-humble et tres-obeïssant seruiteur, *Branbano*. Tant que ie seray hors de la Chrestienté, ie n'oserois rien dire à Madame de Clermont. Pour Mademoiselle de Ramboüillet, ie crois qu'elle ne me voudra pas plus de mal pour cela. I'espere lui payer quelque iour le plaisir que j'ay eu d'oüir les auentures d'Alcidalis, en luy racontant les miennes. Ie luy feray entendre des choses estranges et incroyables : et pour ses fables, ie luy rendray des histoires. Vostre *Seruiteur* a tousiours dans mon esprit la place que son merite, et l'affection qu'il me fait l'honneur d'auoir pour moy, luy doiuent donner. Il y a vn de vos amis, Mademoiselle, que j'ayme auec tant de passion, que j'en oublie mon deuoir, et qu'il ne me souuient pas de dire combien ie le respecte, et ie l'honore. L'extréme enuie que j'ay d'estre dans son souuenir, m'a pensé obliger à faire vne folie. Car sans considerer toutes les raisons qui me deuoient arrester, il ne s'en est guere fallu, que ie ne luy aye escrit : et j'auois resolu de commencer ainsi :

Monseigneur, ie ne sçaurois m'empescher de vous escrire : quand ce ne seroit que pour datter ma lettre de Ceuta. Apres auoir veu les Palais des Rois de Grenade, et la demeure des Abencerrages : j'ay voulu voir le païs de Rodomont, et d'Agramant, et connoistre la terre d'où sortirent ces grands hommes.

Che furo al tempo che passaro i Mori
D'Africa il Mar e' n Francia nocquer tanto.

Ie crois, Mademoiselle, que ce commencement luy eust donné enuie de voir le reste, que j'eusse continué de cette sorte :

Si vos inclinations ne sont changées, ie sçay, Monseigneur, que vous ne desaprouuerez pas cette curiosité : et que dans la felicité où vous estes, il y aura quelques heures, où vous enuierez la condition d'vn banny, et d'vn miserable. Au cas que j'obtienne vn passeport que j'espere de Tetuan : et que les Alarbes qui courent cette campagne ne rompent pas mon dessein : j'auray le plaisir de voir dans quelques iours, vne ville toute pleine de Turbans, vn peuple qui ne jure que par Ala, et des Africaines qui n'ont rien de barbare que le nom : et lesquelles, malgré le Soleil qui les brusle, sont plus belles et plus brillantes que luy. C'est vn pays, Monseigneur, où il n'y a point de sottes, de froides, ni de cruelles. Elles sont toutes amoureuses, pleines de feu, et d'esprit. Et (ce que quelqu'vn y estimera dauantage), elles ne vont iamais à confesse. Par le contentement que j'auray de voir toutes ces choses, vous pouuez juger, Monseigneur, que ce n'est pas toûjours la fortune qui rend les hommes heureux, et qu'il n'y en a point de si mauuaise, qui n'aye quelques bons endroits, pourueu que l'on les sçache trouuer. Tandis que vostre bon-heur vous occupe, et qu'il vous donne au moins les soins de vous en seruir, et de le bien employer; ie joüis du loisir, et de la liberté, où mon mal-heur me laisse. Il me semble qu'en m'ostant la France, on m'a donné le reste de la terre : et ie ne me dois non plus plaindre du destin qui m'en a chassé, que les lethargiques de ceux qui les pincent, et qui les frappent pour les réueiller. Au lieu que ie passois ma vie entre dix ou douze personnes, cinq ou six ruës, et deux ou trois maisons : changeant maintenant de lieu à toute heure, ie vois des montagnes, des deserts, et des precipices, des fleurs et des fruits, que ie n'auois iamais oüy nommer, des peuples differens, et des riuieres, et des mers qui m'estoient inconnuës. Ie change tous les iours de Villes, toutes les semaines de Royaumes. Ie passe en vn moment d'Europe en Afrique : et j'irois plus aisément à la source du Nil, que ie n'eusse esté autresfois à celle de Rongis. Si en cét estat de vie, Monseigneur, ie ne gouste pas les delices dont vous joüissez, dans l'entretien des seules aymables personnes du monde : au moins n'ay-je pas aussi ces heures de chagrin, et d'accablement, qui empoisonnent jusques à l'ame, et qui peuuent tuër en vne heure le plus fort homme du monde. Dans l'innocence où ie vis, ie prie Dieu tous les iours qu'il vous en garde, et qu'il conserue long-temps vostre personne, la plus pure generosité de nostre siecle, et tant

d'autres belles qualitez qu'il vous a données. Si apres cela, ie fais quelques souhaits particuliers pour moy, c'est qu'à la fin de tant d'erreurs, ie puisse auoir l'honneur de vous en entretenir, et vous témoigner, Monseigneur, que ie ressens, comme ie dois, les solides obligations que j'ay d'estre......

Mais, Mademoiselle, pour vn homme qui vouloit vous escrire vn poulet, il me semble que ie mets icy beaucoup de choses qui n'y peuuent entrer. Voila ce que c'est que n'y estre pas accoustumé, et de m'auoir tenu si long-temps en contrainte. Si vous m'eussiez permis dés le commencement de vous en enuoyer, j'en sçaurois faire à cette heure de fort jolis : et ie ne finirois pas niaisement comme ie fais, en disant que ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant Serviteur,

VOITVRE L'AFRICAIN.

Ce 7 Aoust 1633.

A LA MESME.

En luy enuoyant plusieurs Lions de cire rouge.

LETTRE XLI.

MADEMOISELLE,

Ce Lion ayant esté contraint, pour quelques raisons d'Estat, de sortir de Libye, auec toute sa famille, et quelques-vns de ses Amis, j'ay creu qu'il n'y auoit point de lieu au monde où il se pust retirer si dignement qu'aupres de vous : et que son malheur luy sera heureux en quelque sorte, s'il luy donne occasion de connoistre vne si rare personne. Il vient en droite ligne d'vn Lion illustre, qui commandoit il y a trois cens ans sur la Montagne de Caucause, et de l'vn des petits-fils duquel on tient ici qu'estoit descendu vostre bisayeul, celuy qui le premier des Lions d'Afrique passa en Europe. L'honneur qu'il a de vous appartenir, me fait esperer que vous le receurez auec plus de douceur et de pitié, que vous n'auez coustume d'en auoir : et ie croy que vous ne trouuerez pas indigne de vous, d'estre le refuge des Lions affligez. Cela augmentera vostre reputation dans toute la Barbarie : où vous estes desia estimée plus que

tout ce qui est delà la mer, et où il ne se passe iour que ie n'entende loüer quelqu'vne de vos actions. Si vous leur voulez apprendre l'inuention de se cacher sous vne forme humaine, vous leur ferez vne faueur signalée. Car par ce moyen ils pourroient faire beaucoup plus de mal, et plus impunément. Mais si c'est vn secret que vous vouliez reseruer pour vous seule, vous leur ferez toûjours assez de bien, de leur donner place aupres de vous, et de les assister de vos conseils. Ie vous asseure, Mademoiselle, qu'ils sont estimez les plus cruels et les plus sauuages de tout le païs, et j'espere que vous en aurez toute sorte de contentement. Il y a auec eux quelques Lionceaux, qui pour leur jeunesse, n'ont encore pû estrangler que des enfans et des moutons. Mais ie croy qu'avec le temps, ils seront gens de bien, et qu'ils pourront atteindre à la vertu de leurs peres. Au moins sçay-je bien qu'ils ne verront rien aupres de vous, qui leur puisse radoucir ou rabaisser le cœur, et qu'ils y seront aussi bien nourris, que s'ils estoient dans leur plus sombre forest d'Afrique. Sur cette esperance, et l'asseurance que j'ay que vous ne sçauriez manquer à tout ce qui est de la generosité, ie vous remercie desia du bon accueil que vous leur ferez, et vous asseure que ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant Seruiteur,

LÉONARD,

Gouuerneur des Lions du Roy de Marroc.

A LA MESME.

LETTRE XLII.

MADEMOISELLE,

Depuis que ie suis party de Madrid, j'ay fait deuant que de venir icy, deux cens cinquante lieuës d'Espagne, qui n'en valent gueres moins que cinq cens de France. Ce n'est pas mal aller pour vn homme qui auoit les jambes si roides, et à qui on reprochoit qu'il ne pouuoit marcher. I'ay iugé tout ce chemin bien employé, lors

qu'en arriuant en ce lieu, j'y ay trouué les lettres qu'il vous a plu me faire tenir, du troisiesme de Iuillet. Et quoy que j'aye rencontré à Seuille toute la dépoüille de la flotte des Indes, et que l'on m'y ait fait voir six millions d'or dans vne seule chambre : ie puis dire que ie n'ay point veu de si grands tresors, que celuy que vous m'auez enuoyé. Vous pouuez imaginer le contentement que j'ay eu de receuoir tant de témoignages d'affection de tout ce qu'il y a d'aimables personnes au monde. Et certes, cette joye auroit esté plus grande, que ne l'eust pû supporter vn homme qui est si peu accoustumé d'en auoir, si elle n'eust esté temperée par la nouuelle que vous me donnez de vostre indisposition. La colique n'auoit pù jusqu'icy venir à bout de ma patience. Mais elle a trouué moyen de la vaincre en me prenant par là : et la douleur me touche en la plus sensible partie de moy-mesme, quand elle vous attaque. I'ay vne extréme tristesse, de voir que mon ame soit diuisée en deux corps si foibles que le vostre et le mien, et qu'il faille que ie sois tousiours malade de mes maux ou des vostres. Enfin, Mademoiselle, ie voy bien qu'il me faudra chercher des remedes plus solides que celuy de l'Ejade. Nous serons contraints de nous soûmettre à l'aduis des Medecins : et nous deuons plustost nous resoudre à perdre vne vertu, que deux vertueux. La Charité qui est la premiere de toutes, nous oblige à auoir pitié de nous-mesmes, et puis que la douleur et la maladie, sont des effets du peché, et vne des maledictions qu'il a causées : nous deuons faire tout ce qui nous sera possible pour les füir, et pour auoir soin de nostre santé. Vous auez encore plus d'interest que moy, de suiure ce conseil. Car la mienne est à cette heure en meilleur estat qu'elle n'auoit accoustumé : et le trauail et l'agitation du chemin, m'ont mis au moins hors d'apprehension pour quelque temps. Si vous voulez vser de ce regime, ie vous attendray en Angleterre : et ie vous meneray partout, par la coustume du Royaume de Logres. I'estois sorty de Madrid, contre l'opinion de tout le monde, auec ce peu de prudence que vous sçauez que les Philosophes de la Secte de vostre *Mary*, ont en tout ce qui est de leur plaisir. Et en vne saison où les Espagnols osent à peine sortir de leur logis, j'auois entrepris de trauerser la plus grande partie de l'Espagne ; et de venir passer le mois d'Aoust, au lieu le plus chaud de l'Europe. Cependant ie suis venu à bout, Dieu-mercy, de mon dessein : et à cette heure que ie suis en Portugal, ie me mocque de ceux qui disoient que j'allois mourir en Andalousie. Sans mentir, Mademoiselle, ce ne vous est pas peu de gloire d'auoir pû allumer le cœur d'vn homme aussi froid que ie

suis. Le Soleil qui fend icy la terre, et qui brusle les rochers, n'a pû à grand' peine que m'échauffer : et ie n'ay point eu d'incommodité en ce voyage, qu'vne nuit que ie ne m'estois pas assez couuert. Trois hommes qui estoient partis auec moy, ont esté contraints de demeurer en chemin. La chaleur, la lassitude, ni la peine qu'il y a de voyager en ce païs, n'ont pû m'arrester : et quoy que j'aye trouué beaucoup de lits plus mal-garnis que ceux de Villeroy, et beaucoup de chambres plus mauuaises que celles de Panfou, et que ie n'aye point dormy (chose de consideration) depuis trois mois : ie suis icy arriué plus fort et plus sain que iamais. Ne pensez donc pas que ie sois encore cette foible creature que vous auez veuë autresfois. Ie suis tout autre que vous ne sçauriez vous imaginer. Ie suis creu de six grands doigts dans ce voyage. I'ay le teint extrémement bruslé, le visage plus long que ie ne l'auois, les dents de deuant fort serrées, les yeux noirs, la barbe noire : et selon que ie me figure qu'est fait le Baron de Ville-neuue, ie luy ressemble plus à cette heure, qu'à Monsieur de Serisay. Cette mine entre douce et niaise, est passée en vne autre toute contraire : et il ne m'est plus rien resté qui ne soit changé, sinon que j'ay encore les sourcils joints, qui est la marque d'vn fort méchant homme. I'espere que dans trois ou quatre iours j'esprouueray si ie sçauray aussi bien resister au trauail de la mer, qu'aux autres : et dés qu'vn vaisseau Anglois qui a desia les deux tiers de sa charge, l'aura toute entiere, nous partirons, Dieu aidant, au premier vent. Il faut auoüer, Mademoiselle, que ma fortune a quelque chose de bien bizarre. Moy qui autresfois n'ay pû me resoudre d'aller jusqu'au Pont aux Dames, en la meilleure compagnie du monde : j'ay esté à cette heure plus loin qu'Hercule, et il y a plus d'vn mois que j'ay passé ses colonnes. Et au lieu que ie ne pouuois souffrir vn petit vent dans le cabinet de Madame de Ramboüillet, ie m'en vay à cette heure en deffier trente-deux au milieu de l'Ocean et de l'Hyuer. Ce n'est pas là pourtant le plus grand peril. Trente vaisseaux de Barbarie qui couurent cette coste, donnent dauantage de peur à tous ceux qui partent d'icy, et se font plus craindre que la tempeste. Ie voudrois bien sçauoir s'il y a quelque Astrologue qui eust pû dire en me voyant il y a deux ans, dans la ruë Saint Denis, auec ma rotonde, que ie courrois bien-tost fortune de ramer dans les galeres d'Alger, ou d'estre mangé par les poissons de la mer Atlantique. Mais au cas que ie sois destiné à estre pris par les Pirates : ie souhaite, au moins, que ie tombe entre les mains d'vn celebre Corsaire, que j'ay oüy nommer autresfois à Mademoiselle de Ramboüillet, et dont le nom seul me fait

auoir de l'inclination pour luy. Si Mademoiselle de Ramboüillet le peut deuiner en quatre, et le dire apres sans rire, ie lui donneray vn petit peigne, dont on me fit hier present, qui auoit esté fait pour la Reyne de la Chine. Ie n'ay pourtant pas trop de peur de payer ma rançon, et d'estre reduit à racheter ma liberté. Car le Capitaine du nauire m'a asseuré que ie pouuois dormir en repos pour ce qui est de cela, et m'a juré qu'en tous cas, il mettroit le feu aux poudres. Voyez le bon expedient, et s'il ne me vaudroit pas mieux embarquer auec vn Anabatiste. Mais ce qui est remarquable, et qui s'est plaisamment rencontré : c'est (et par ma foy ie ne ments pas,) que ie m'en vay dans vn vaisseau qui ne porte que moy, et huit cent caisses de succre. De sorte que si ie viens à bon port, j'arriueray confit : et si d'auenture ie fais naufrage auec cela, ce me sera au moins quelque consolation, de ce que ie mourray en eau douce. Iugez si ie pouuois rencontrer vne *embarcacion* qui me fust plus conuenable. Apres cela, il me semble que ce voyage ne me peut estre qu'heureux. I'espere que les Zephirs qui sont du nombre des esprits doux, me seront fauorables, et que deuant que cette lettre soit en France, ie pourray estre en Angleterre. Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me faire la faueur de témoigner à la premiere des deux personnes dont ie vous parlois à cette heure, qu'encore que ie change de tant de lieux, elle garde tousiours celuy qu'elle a accoustumé d'auoir en ma memoire. Tous les objets qui se presentent à moy, me font souuenir d'elle : et toutes les fois que ie voy vn magnifique bastiment, vn païs agreable, et vne belle ville, ou quelque rare ouurage de l'art ou de la nature, ie la souhaite, et ie desirerois sçauoir le jugement qu'elle en feroit. Celuy qu'elle a fait depuis peu en ma faueur, me rend plus satisfait de moy-mesme, que ie ne le fus de ma vie : et le prix qu'elle m'a donné venant d'vne si bonne part, me semble estre hors de prix. Il ne me pouuoit rien arriuer tant à mon auantage, que de receuoir cét honneur, d'vne personne, qui en peut estre si bon iuge, et de qui on peut dire auec verité, qu'il n'y a iamais eu vne Dame qui ait si bien entendu la galanterie, ni si mal entendu les galants. Ie trouue seulement à desirer qu'en me faisant cette grace, on me l'eust signifiée en d'autres termes, qu'en disant qu'elle donnoit, *el precio de mas galan al Rey Chiquito*. C'estoit, ce me semble, assez de dire, *Chico*. Mais du stile de la Demoiselle qui l'a escrit, ie m'estonne encore qu'elle n'a mis *Chiquitico*. Toutesfois cela peut auoir esté fait à bon dessein : et dans vne si grande gloire que celle que ie receuois, il estoit à propos de me faire souuenir

de ma petitesse. Ie fais ce qu'il m'est possible pour défendre sa bonté. Car j'auouë, qu'à ce coup, ie serois trop méconnoissant, si ie me plaignois d'elle, apres l'honneur qu'elle m'a fait de m'escrire. Lors mesme qu'elle me reproche que ie suis petit, elle m'éleue par dessus tous les autres : et auec vne feüille de papier, elle me rend le plus grand homme de France. Celle que j'ay receuë d'elle, est si excellente, et si pleine de gentillesse, qu'apres cela, ie ne sçay si j'aurois assez de temps ni de hardiesse pour lüy escrire. Ie ne me trouue iamais si glorieux que quand ie reçois de ses lettres : ni si humble que lors que j'y veux respondre, et que ie considere combien mon esprit est bas au dessous du sien. Ie voudrois bien, Mademoiselle, dire icy quelque chose de cette personne qui sera tousiours loüée, et ne le sera iamais assez : et ie souhaitterois qu'il y eust des paroles aussi belles et aussi bonnes qu'elle, pour en parler comme ie desirerois. Mais il n'y a point de langage au monde pour cela : et c'est tout ce que peut faire le dernier effort de la pensée, que de conceuoir quelque chose digne d'elle. Ie remercie Madame de Clermont, de ce que les extrémes chaleurs d'Andalousie ne m'ont point fait malade ; et de ce que j'ay eu le temps fauorable les deux fois que j'ay passé le Destroit. Ie la supplie de me continuer ses faueurs ; et de croire que ie ne sçaurois iamais oublier de si solides obligations. I'acheueray de connoistre d'icy en Angleterre, à quel point est l'affection qu'elle me fait l'honneur d'auoir pour moy. On dit qu'il y a en Noruegue, des personnes qui vendent le vent. Mais ie croy qu'elle le peut donner : et si ie ne l'ay tousiours en poupe, ie me plaindray d'elle. Auec sa permission, ie baise tres-humblement les mains à Mademoiselle *Atalante :* et quoy que sa legereté soit vne des premieres choses que j'ay loüées en elle, ie la supplie de n'en point auoir pour moy. Ie luy rends mille graces, et à Mademoiselle sa sœur, de l'honneur qu'elles me font de se souuenir de moy. Mais, Mademoiselle, voicy la cinquieme page que ie vous écris, sans vous écrire : et quand vous lirez tant de choses que je mets pour les autres, sans parler de vous, il semble que l'on vous pourroit demander : *Et vous, pourquoy ne mangez-vous point de gasteau?* Vous sçavez que c'est vostre faute plus que la mienne. Si vous en voulez manger, il ne faut que le dire. Tout sera pour vous, je vous jure, et vous aurez les parts de tous les autres. Ie ne puis pourtant m'empescher de vous dire icy l'extréme joye que l'on m'a donnée, en me mandant que j'estois tout entier dans le cœur de cet homme, que vous sçavez qui est si fort selon le mien. Je sçay bien que ce n'est pas vn lieu de repos. Je croy qu'il n'y a point d'endroit dans

Afrique, si chaud, ny de Golphe en la mer qui soit plus agité. ais cela ne m'empesche pas, que ie ne me rejoüisse infiniment d'y stre, et que ie ne me tienne tres-heureux d'avoir une si grande lace dans le meilleur cœur de France. Si du reste, il n'y a que des ieds et des mains, je croy, au moins, que ce sont de belles mains t de beaux pieds, et il y en aura quelques-uns que je baiserois de on cœur. Mais puisqu'il luy a plu de me faire un si grand honneur, e le supplie tres-humblement, que pour achever cette bonté, il vous permette d'y entrer plus avant que les autres, et qu'au moins il vous y laisse mettre la moitié du corps. Car sans mentir, Mademoiselle, je ne puis estre bien entier en un lieu où vous n'estes pas. S'il a encore la bonne inclination qu'il avoit à bienfaire, je sçay qu'il m'accordera bien volontiers cette faveur : et qu'il sera bien-aise de nous mettre là à part tous deux ensemble. J'ay extrémement besoin d'une occasion comme celle-là, et de vous pouvoir entretenir en particulier : pour vous dire sans que tant de personnes l'entendent, ce que ie sens pour vous ; de quelle sorte je vous aime, et je vous honore : combien vostre absence m'est insupportable, et vostre memoire m'est douce, et avec quelle passion je suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR DE CHAVDE-BONNE.

LETTRE XLIII.

MONSIEVR,

Je croyois que je ne pourrois jamais sortir de ce païs : Et il sembloit que mon mal-heur eust bouché les ports de San-Lucar et de Lisbonne. J'estois sorty de Madrid, sur l'avis qu'on m'avoit donné, qu'vn vaisseau Anglois deuoit partir de Seville dans six semaines. Et pour ne pas attendre, et arriuer justement en ce temps-là, j'auois pris le tour de Gibraltar, et par Grenade. Cependant, il y en a six autres, que celles-là sont passées : et ie ne croy pas qu'il parte encore d'vn mois. L'impatience d'estre si longtemps en vn lieu, m'avoit fait venir de là, croyant y devoir retourner, seulement pour voir celuy-cy. Et quoyque l'on m'eust escrit, qu'il n'y auoit point d'*embarcacion*, je m'estois resolu de faire six-vingt lieuës, et de passer deux fois la Sierra Morena, pour me divertir. Mais le bon-

heur a voulu, que tandis que j'estois en chemin, il est arriué vn nauire Anglois, dans lequel, Dieu aidant, ie m'embarqueray. Il y a trois semaines que ie l'attens. Dans deux iours il sera acheyé de charger, et partira au premier vent. La fortune dispose bien bizarrement de moy : et aprés m'auoir fait voyager en Espagne au mois d'Aoust, elle me fera nauiger, en Novembre. Le vaisseau est de 25 pieces, fort bon, et bien armé. Ie pense que nous aurons besoin de tout. Car il y a beaucoup de Turcs à la coste. Et en ce temps-cy ie croy que ie ne seray pas si mal-heureux, que ie ne voye quelque tempeste que j'aye quelque jour à vous décrire. Cette *embarcacion* est sans doute une des meilleures que ie pouvois esperer. Le voyage est beaucoup plus aisé d'icy, que de Seville : et ie ne voudrois pour rien y estre demeuré, et ne m'estre pas resolu de venir voir le Portugal. Ie vous asseure, Monsieur, que Dom Manuel, et la Señora Osaria ont icy de beau bien : et que s'ils y pouuoient rentrer, ils y seroient mieux accomodez qu'à Bruxelles. Lisbonne est, à mon gré, vne des plus belles villes du monde, et qui merite autant d'estre veuē. Ce sont trois montagnes couuertes de maisons et de jardins, qui se mirent toutes dans vne riuiere large de trois lieuēs : et la ville qui se voit sous le Tage, ne paroist pas moins belle, que celle qui est sur le bord. Ie ne laisse pas pourtant d'y estre auec quelque ennuy. Car ie n'ay reçeu pas vne lettre depuis que j'y suis, et ie ne sçay rien d'aucune chose. On ne connoist quasi point icy d'autre France, que l'Antarctique. La plupart de ceux que j'y vois, sont des hommes de l'autre monde, et on y sçait plus souuent des nouuelles de Capvert, et du Bresil, que de Paris ou de Flandres. De sorte qu'encore que ce me doiue estre quelque contentement d'estre au païs de la Marmalade, et que j'aye icy une maistresse qui est encore plus douce qu'elle : tout cela ne me touche point; et ie fais des vœux pour en sortir, comme si j'estois en Nordvvegh. C'est vne estrange chose, Monsieur, que des auantures d'Espagne. I'y ay esté toujours aussi chaste qu'vne Demoiselle que ie croy que vous voyez tous les soirs : et auec toute ma severité, ie ne laisseray pas de vous pouuoir montrer quelque iour des poulets en Castillan, en Portugais, et en Andaluz. Et si vne More qui demeure deuant mes fenestres sçauoit escrire, ie vous en pourrois faire voir encore en Guinois. Mais j'espere que le vent emportera bien-tost toutes ces affections, et me mettra en lieu où j'en ay de plus solides, et de mieux fondées. Vous qui faites tout seul vne grande partie de toutes les miennes, vous pouuez vous imaginer auec quelle impatience ie desire ce bon-heur. Ie vous puis au moins asseurer, que ie ne laisseray ia-

mais de maistresse auec tant de plaisir, que quand ie vous iray reuoir : et moy qui m'estois defendu toute ma vie des tristesses, des langueurs, et des inquietudes de l'amour, ie trouue à cette heure tout cela dans l'amitié. Ie pense, Monsieur, que vous me croirez, et que vous vous persuaderez aisément, qu'vn homme auquel vous auez fait tant de bien, et à qui vous en auez enseigné encore dauantage, ne peut manquer d'en auoir le ressentiment qu'il doit. La fermeté et la reconnoissance sont deux vertus que vous m'auez apprises, que ie ne sçaurois mieux employer qu'en vous : et quand, auec toute sorte de generosité, ie vous aurois payé au double tout ce que ie vous dois, aprés cela ie ne serois pas encore quitte : et ie vous deurois cette generosité-là mesme, puisque ce seroit auprés de vous que ie l'aurois acquise. Aussi n'est-ce pas mon intention de m'acquitter envers vne personne à qui ie prens tant de plaisir d'estre redeuable : et outre que mon inclination et ma raison me donnent à vous, ie suis bien-aise d'auoir encore des obligations infinies d'estre toujours,

Monsievr, *Vostre, etc.*

A Lisbonne, le 22 Octobre 1633.

A MONSIEUR ***.

LETTRE XLIV.

Monsievr,

Pour vous monstrer que ie trouue vostre excuse fort bonne, c'est que ie m'en veux seruir. Elle me sera beaucoup plus necessaire qu'à vous : et vous ne deuez pas trouuer estrange que ie l'allegue en mon besoin, moy qui ay tousiours moins d'esprit, et qui ay à cette heure moins de temps. Vous le croirez aisément, quand vous sçaurez, que l'on m'a dit aujourd'huy, que nous partirons dans cinq iours. De sorte qu'il me faut acheter vn lit, des matelats, des couuertures, vn petit troupeau de moutons, vingt bestes à corne, cinquante poules, et quelques *chats de voliere*. Car le Capitaine ne veut pas nourrir les passagers. Outre cela, il faut que j'escriue à Seuille, à Madrid, en Flandres, en France, à mes Amis, et à des Marchands, à des Ministres, à des Amies, et à des Maistresses. Et ce qui est le plus embarrassant, il me faut [illegible]

à vn poulet Portugais, que, par ma foy, ie ne puis lire ni entendre. Iugez si iamais personne a eu tant d'affaires : et si ie puis esperer de vous enuoyer vne lettre qui puisse payer la vostre, moy, qui dans tout mon loisir ne le pourrois pas. Elle m'a apporté toute la consolation que vous pouuez imaginer qu'en doit receuoir vn homme de bon goust, et de bonne amitié : et a fait, ce me semble, en moy vn effet merueilleux; m'ayant empesché d'estre triste de n'auoir point eu de nouuelles de mon Pere, et de mes Amis de France. Ie m'estonne qu'il ne me soit point venu de lettre par l'Ordinaire. Quoy que ie vous die de partir dans cinq iours, ne laissez pas, ie vous supplie, de m'escrire tousiours. Car, comme vous sçauez, les iours de ces païs-cy ne sont pas de vingt-quatre heures : et ceux d'Espagne ne durent guére moins que ceux de Noruegue. Ie voudrois bien que l'enuie de venir icy eust pris au Paladin. (Car ie ne le sçaurois appeler plus magnifiquement; et il faut aduoüer que personne ne peut estre si ingenieux que vous à luy trouuer de beaux tiltres.) Et certainement il ne sçauroit trouuer de meilleure occasion. Outre que les vaisseaux de San-Lucar sont plus loin de quatre-vingt lieuës, ie crois qu'ils partiront pour le moins quinze iours plus tard. Et puis il faut qu'il triomphe de plusieurs Nations, et qu'apres auoir bruslé tant de Castillanes, il fasse fondre quelques Portugaises. Certes, si j'estois assez sage pour n'aymer personne, de ceux que ie ne vois point : ie n'aurois guere eu de meilleur temps en ma vie, que celuy que j'ay passé depuis trois mois, esloigné de toutes sortes d'embarras et d'affaires, et n'entendant de nouuelles que celles que de temps en temps il vous plaisoit de m'apprendre. Le vray secret, pour auoir de la santé et de la gayeté, est que le corps soit agité, et que l'esprit se repose. Les voyages donnent cela. Pour l'ordinaire, il nous arriue tout au rebours. Lors que nous pensons nous reposer, nous-nous trauaillons le plus. Le trot de la plus meschante mule, ne lasse pas tant, que d'attendre Carnero sur les bancs de la Secretairerie : et la moindre mauuaise affaire, tourmente dauantage que le plus mauuais temps, ou le plus mauuais chemin. Croyez donc que j'approuue extrémement le dessein que vous faites de vous desabuser de la fortune, et de la quitter comme vne dangereuse maistresse. Ses caresses et ses mépris sont également à craindre. D'vne façon ou d'autre, elle tuë tous ses Amans : et ceux qui estiment ses faueurs pour des veritables biens, sont beaucoup plus trompez, que ceux qui prennent *vn chat pour vn pigeon*. Si ie n'eusse finy par cette boufonnerie, il me semble que j'estois trop serieux pour vn homme qui l'a si peu accoustumé, et qui a tant de haste. Quand

vous voudrez faire cette retraitte, ie vous accompagneray : et nous irons en quelque lieu, où nous appellerons chaque beste comme il nous plaira. Aussi bien qu'Adam nous donnerons de nouueaux noms aux choses, et quand nous irons au contraire de tous les autres hommes, et que nous nommerons mal ce qu'ils nomment bien, peut-estre que nous nous rencontrerons. Mais jusqu'à ce que cela arriue, et tant que ie demeureray dans le monde, ie vous supplie de me conseruer auec toute sorte de soin l'amitié de ces Messieurs. Il n'y a pas vne recommandation de celles de Monsieur le Comte de Maure, que ie n'estime vn million. Contez les marauedis de la flotte, et considerez quelle richesse vous m'auez enuoyée. Si Monsieur le Comte Stufe, auoit auec vous la fortune qu'il a auec moy, il y a long-temps qu'il vous auroit ruïné. Car ie ne me puis deffendre de luy, et il m'a gagné jusqu'à l'ame. Il est vray que vous auez interest en cette perte, et que cela est gagner vostre bien, estant obligé d'estre tout à vous, et plus que personne,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Lisbonne le 15 Octobre 1633.

A MONSIEVR ***.

LETTRE XLV.

MONSIEVR,

Ie ne sçay pas bien certainement qui vous estes. Mais ie suis asseuré que la lettre que j'ay receuë ne peut estre que d'vn extrémement honneste homme : et ie dois attendre quelque iour de grands secours de vous, s'il est vray ce que vous dites, que vous me sçaurez mieux seruir, que vous ne sçauez escrire. Que si vous estes celuy que j'imagine : ce bien ne me pouuoit venir d'aucune part, dont il me fust plus cher; et j'ay vne extréme joye de voir tant de bonté en vne personne, en qui j'auois desia remarqué toutes les autres excellentes qualitez. Comme en cela vous m'auez fait plus d'honneur que ie n'en pouuois attendre, ie vous asseure, Monsieur, que ie le reconnois mieux que vous ne sçauriez penser, et que ie ne suis pas moins genereux à ressentir cette faueur, que vous l'auez esté à me la faire. Ie pense que vous auez assez bonne opinion de moy pour le croire : et vous, qui en vous laissant seulement con-

noistre, gagnez le cœur de tous ceux qui vous voyent, vous ne sçauriez douter, que vous ne soyez extrémement aymé de ceux que vous y obligez si particulierement. Mais ie vous puis jurer, Monsieur, qu'entre tant d'affections que vous auez acquises, il n'y en a pas vne qui soit accompagnée de tant de respect et d'estime, que la mienne, et que ie suis, comme ie dois, plus que personne,

Monsievr, *Vostre, etc.*

A Lisbonne le 22 Octobre 1633.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE MONTAVSIER (1), qui fut tué depuis en la Valteline.

LETTRE XLVI.

Monsievr,

I'ay leû vostre lettre, auec tout le contentement et la satisfaction que l'on doit receuoir cét honneur, d'vn des plus paresseux, et des plus honnestes hommes du monde. Il me semble, qu'il n'y a plus rien que ie ne doiue attendre de vostre amitié, puisque pour l'amour de moy vous auez pû prendre vn peu de peine : et vous ne me sçauriez faire voir de meilleure preuue des paroles que vous me donnez, que de les auoir escrites. Il me desplaist seulement de penser, qu'auec toute cette tendresse que vous me témoignez, il y a quelque occasion pour laquelle vous voudriez que ie fusse pendu. A dire le vray, Monsieur, il me semble que c'est quelque deffaut dans l'affection que vous me portez : et ie crois que sans estre trop pointilleux, ie le pourrois trouuer mauuais. Toutefois j'en cours tant de risque d'ailleurs, et ie desire aussi auec tant de passion que vous ayez tout ce que vous meritez : que s'il ne tenoit qu'à cela, que vous eussiez vn Royaume, sans mentir ie crois que j'y consentirois aussi bien que vous. Ie pardonnerois plus aisément cét outrage à la fortune, que celuy qu'elle vous fait, de ne vous pas accorder ce qui vous est deu, et de vous refuser vn tiltre qu'elle a donné à Monsieur du Bellay. Mais puisque la chose ne dépend point

---

(1) C'était le frère ainé du duc de Montausier qui épousa plus tard Julie d'Angennes.

de là, et que ie pourrois auoir cent couronnes de Martyr, sans que cela vous en donnast vne de Souuerain : il en faut chercher par vn autre chemin, et sans qu'il en couste la vie à pas vn de vos amis, ne deuoir cét honneur qu'à vous mesme. Ie vous asseure qu'en courant tant de differens Royaumes, ie songe tousiours à vous : et ie tasche à former quelque dessein que vous puissiez vn iour executer. Il y a quelque temps que j'en vis sept tout d'vne veuë : dont il y en auoit quatre en Afrique, que ie vous souhaitay, et lesquels c'est dommage que vous laissiez entre les mains des Mores. Que si le séjour de Barbarie ne vous plaist pas, l'on a eu icy auis que l'Isle de Madere est sur le point de se reuolter, et qu'elle se veut donner au premier qui la voudra défendre de la domination d'Espagne. Imaginez-vous, ie vous supplie, le plaisir d'auoir vn Royaume de Succre, et si nous ne pourrions pas viure là auec toute sorte de douceur. Quelques grands que puissent estre les charmes et les engagements de Paris, selon que ie vous connois, ie sçay qu'ils ne vous arresteront pas en vne occasion comme celle-là. Et si quelque chose vous peut retenir, ce sera seulement l'incommodité du chemin, et la peine de vous leuer matin. Mais, Monsieur, les Conquerans ne peuuent pas tousiours dormir jusques à onze heures. Les couronnes ne s'acquierent pas sans trauail, mesme celles qui ne sont que de lauriers ou de myrtes, s'achetent bien cherement, et la Gloire veut que ses amans souffrent pour elle. Ie vous auouë que ie me suis estonné que la Renommée ne m'ait point appris de vos nouuelles, deuant que vous me fissiez l'honneur de m'en mander, et il me semble que ie suis plus loin que ie n'auois iamais creu pouuoir aller, quand ie songe que ie suis en vn païs où l'on ne vous connoist point. Ne souffrez pas qu'vne reputation si juste que la vostre, soit si limitée, ni qu'elle demeure aux pieds des Pirenées, par dessus lesquels tant d'autres ont passé. Venez vous-mesme luy ouurir passage : et si la Gazette ne dit rien de vous, faites que l'histoire en parle. Pour ce qui est de ce que l'on vous a voulu faire trouuer mauuais, que ie vous eusse donné la qualité de Damoisel : ie vous asseure, Monsieur, qu'il n'y eut guere de raison de vous en offenser. Ie vous feray voir qu'Amadis de Gaule, sous le tiltre de Damoisel de la mer, mit à fin ses plus belles auentures : et qu'Amadis de Grece, lors qu'il estoit appellé le Damoisel de l'ardente espée, occit vn grand lion, et deliura le Roy Magadan. Mais ce sont des artifices de la Demoiselle que vous connoissez; laquelle ayant juré ma ruine, est faschée de voir que ie suis en la protection d'vn des plus braues hommes du monde. Il luy sera

pourtant difficile de m'oster la vostre. Car ie vous jure, Monsieur, (et cecy ie le dis plus serieusement que tout le reste,) que ie tascheray tousiours par toutes sortes de deuoirs et de tres-humbles seruices, à meriter l'honneur de vostre affection. Il me semble que ce seroit manquer d'esprit, de generosité, et de vertu, que de ne pas aymer parfaitement vne personne, en qui toutes ces choses se trouuent en vn si haut point : et moy qui estime auec passion ces qualitez, quelque part où ie les trouue, ie n'ay garde que ie ne les cherisse tres-particulierement en vous, où elles sont jointes à tant d'autres graces, et accompagnées de tant de ciuilité. Croyez donc, ie vous supplie, que comme ie vous sçay mieux connoistre que personne, ie vous sçauray aussi tousiours mieux honorer : et que tant que ie vaudray quelque chose, ie ne puis manquer d'estre,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Lisbonne ce 22 Octobre 1633.

A MONSIEVR LE MARQUIS DE PISANY (1).

LETTRE XLVII.

MONSIEVR,

Si j'estime en quelque chose les deux lettres que vous auez loüées, c'est pour m'auoir procuré l'honneur d'en receuoir vne des vostres. En la voyant, i'ay confirmé le jugement que j'auois fait de vous il y a long-temps : que vous nous pourriez quelque iour donner de la jalousie, à Mademoiselle vostre sœur et à moy, et nous oster la gloire de bien écrire, à laquelle, sans vous, nous pourrions pretendre. Mais puis qu'il vous reste tant d'autres chemins d'en acquerir, permettez, s'il vous plaist, que nous ayons celle-là. Et ne vous mettez pas en l'esprit vne chose si difficile, que de vouloir imiter en tout Monsieur vostre pere : lequel non content de l'estime d'estre vn des plus braues hommes de France, a voulu encore auoir celle d'écrire, et de parler mieux que personne. Si vous voulez, Monsieur, vous pouuez, sans doute, esperer d'y arriuer aussi bien que luy. Mais outre que cela vous coustera de la peine : vous perdrez

---

(1) Fils ainé de madame de Rambouillet.

vne occasion de nous obliger, et de nous donner vne extréme preuue de vostre affection, en laissant pour nostre consideration vne loüange, à laquelle vous pourriez prendre vne si grande part. Il y en a d'autres plus solides, et plus dignes de vous, ausquelles vous deuez aspirer. Si toutesfois il vous semble, qu'il n'y en ait point de si petite qu'vn honneste homme doiue mépriser, et que c'est la seule chose dont il ne doit point estre liberal : j'auouë que ie n'ay rien à dire contre vn si juste sentiment. Selon l'affection que ie sçay que Mademoiselle vostre Sœur a pour vous : ie suis asseuré qu'elle vous pardonnera aisément le tort que vous luy pourrez faire en cela. De moy ie souffriray volontiers d'estre vaincu, puis-que ce sera de vous. Pour la gloire que vous m'osterez, je prendray part à la vostre : ou ie me contenteray de celle d'estre,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Lisbonne le 22 Octobre 1633.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XLVIII.

MADEMOISELLE,

C'est dommage que vous ne prenez plaisir plus souuent à faire du bien : puisque lors que vous l'entreprenez, personne ne le sçait accompagner de tant de graces que vous. I'ay receu comme ie deuois, les intentions que vous auez euës de me faire des complimens. Et vous ne m'auez pas seulement consolé de ma mauuaise fortune, mais vous m'auez fait douter si ie la deuois appeller ainsi : et en me disant que la bonté que vous auez pour moy, ne durera pas plus long-temps que mon malheur, vous m'auez mis au point de desirer qu'il ne finisse iamais. Voyez, Mademoiselle, si vous n'estes pas vne grande enchanteresse. Deux choses qui sont si opposées, que vostre presence, et votre absence, et dont l'vn est sans doute vn des plus grands biens, et l'autre vn des plus grands maux du monde : en proferant seulement trois paroles, vous les auez tellement changées, que ie ne connois plus laquelle est la bonne ou la mauuaise, et qu'en verité ie ne sçay pas bien celle qui est le plus à souhaiter pour moy. Toutesfois, puisque j'ay à estre tourmenté d'vne façon, ou de l'autre : j'aimerois mieux encore l'estre aupres

de vous : et quelque méchante que vous puissiez estre, il me semble que vous ne me sçauriez faire de plus grand mal, qu'est celuy de ne vous point voir. Ie vous auouë, Mademoiselle, que ie vous crains au delà de ce que vous sçauriez imaginer, et plus que toutes les choses du monde. Mais, si le respect que ie vous dois me permet de parler ainsi, ie vous aime encore plus que ie ne vous crains. Quoy que vous me fassiez peur quelquefois, ie prens plaisir à vous voir sous toutes les formes où vous-vous mettez : et quand vous viendriez à vous changer vne fois la semaine en dragon, aussi bien qu'vne de celles dont ie soupçonne que vous estes, en cét estat j'aimerois encore vos griffes et vos escailles. Selon les prodiges que ie vois en vostre personne, ie crois que ce changement pourra quelque iour arriuer en vous : et ce que vous me dites, que trois fois le mois vous n'estes plus conuersable, me semble estre déja quelque disposition à cela. Aussi bien que Monsieur de C. j'ay en l'esprit que vous finirez quelque iour par quelque chose d'extraordinaire : et i'espere qu'enfin le temps nous apprendra ce que nous deuons croire de vous. Cependant, quoy que vous soyez, il faut auoüer que vous estes vne aymable creature, et tant que vous paroistrez sous la forme de Demoiselle ; il n'y en aura point au monde si accomplie ni de si estimable que vous, ni d'homme qui soit tant que moy,

Mademoiselle,

Ie vous supplie tres-humblement de faire que vostre Nain se contente de receuoir icy vn compliment, au lieu d'vne réponse au deffy qu'il m'a enuoyé. Ie ne veux rien auoir à démesler auec ceux qui vous appartiennent : et pour l'amour de sa maistresse et de luy-mesme, ie l'estime extrémement, et desire son amitié.

Vostre, etc.

A Lisbonne ce 22 Octobre 1633.

A MONSIEVR GOVRDON,
à Londres.

LETTRE XLIX.

Monsievr,

I'ay eu plus de loisir que ie n'en voulois, de vous enuoyer ce que vous m'auës demandé en partant. Et tant s'en faut que les vents ayent emporté ma promesse, qu'ils m'ont donné lieu de la tenir. Il y a desia huit iours qu'ils m'arrestent icy, où ie serois demeuré auec beaucoup d'ennuy, si ie n'auois apporté de Londres des pensées, pour plus de temps que cela. Ie vous asseure que vous y auez eu part : et que les meilleures que j'aye euës, ont esté employées en vous, ou aux choses que j'ay veuës par vostre moyen. Vous vous douterez bien, que par cecy, ie n'entens pas parler de la Tour, ni des Lions que vous m'auez fait montrer. En vne seule personne vous m'auez fait voir plus de Tresors, qu'il n'y en a là, et quand et quand plus de Lions et de Leopars. Il ne vous sera pas mal-aisé apres cela, de juger, que c'est de Madame la Comtesse de Carlile que ie parle. Car il n'y en a point d'autre de qui on puisse dire tout ce bien et tout ce mal. Quelque danger qu'il y ait à se souuenir d'elle, ie n'ay pû jusques icy m'en empescher, et sans mentir, ie ne donnerois pas le tableau qui m'est resté d'elle dans l'esprit, pour tout ce que j'ay veu de plus beau dans le monde. Il faut auoüer que c'est vne personne toute pleine d'enchantemens : et il n'y en auroit pas vne sous le Ciel si digne d'affection, si elle connoissoit ce que c'est, et si elle auoit l'ame sensitiue, comme elle a la raisonnable. Mais auec l'humeur dont nous la connoissons : l'on ne peut rien dire d'elle, sinon que c'est la plus aymable de toutes les choses qui ne sont pas bonnes, et le plus agreable poison que la Nature ait iamais fait. La crainte que j'ay de son esprit, m'a pensé détourner de vous enuoyer ces vers. Car ie sçay qu'elle connoist en toutes choses, ce qu'il y a de bon et de mauuais : et toute la bonté qui deuroit estre dans sa volonté, est dans son jugement. Mais il ne m'importe gueres qu'elle les condamne. Ie ne voudrois pas qu'ils fussent meilleurs, puisque ie les ay faits deuant que d'auoir eu l'honneur de la connoistre : et ie serois bien marry d'auoir jusqu'à cette heure loüé ou blasmé personne parfaitement. Car ie reserue l'vn et l'autre pour elle. Pour ce qui est de vous, Monsieur, ie ne vous fais point d'excuses, s'ils ne sont pas bons. Au contraire, ie

pretens que vous m'en estes plus obligé : et que vous ne me deuez pas sçauoir peu de gré, d'auoir pû me resoudre à vous en enuoyer de mauuais. De quelque sorte qu'ils soient, ie vous puis asseurer, que ce sont les seuls que j'aye iamais écrits deux fois. Si vous sçauiez à quel point ie suis paresseux, vous iugeriez que l'obeïssance que ie vous ay renduë en cela, n'est pas vne petite preuue du pouuoir que vous auez sur moy, et de la passion auec laquelle ie veux estre,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Douures le 4 Décembre 1633.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE L.

MADEMOISELLE,

Quelque menaçante que soit vostre lettre : ie n'ay pas laissé d'en considerer la beauté, et d'admirer que vous puissiez joindre ensemble auec tant d'artifice, le beau et l'effroyable. Comme on voit l'or et l'azur sur la peau des serpens, vous émaillez avec les plus viues couleurs de l'Eloquence, des paroles venimeuses : et ie ne puis m'empescher en les lisant, que les mesmes choses qui m'épouuantent ne me plaisent. Vous commencez bien-tost à tenir ce que vous m'auez dit, que vous ne me seriez bonne, qu'aussi longtemps que la fortune me seroit mauuaise. A cette heure qu'il semble u'elle me veüille donner du repos, vous me le venez troubler : et me montrez, que pour estre eschappé de la Mer et des Pirates, ie ne suis pas encore en seureté, et que vous estes plus à craindre que tout cela. Ie ne croyois pas pourtant, Mademoiselle, que pour auoir refusé vne querelle auec vostre Nain, j'en deusse auoir auecque vous, ni que ie fusse obligé de respondre à vn deffy, pour auoir fait responce à des complimens. Si toutefois il vous semble que j'aye manqué en cela, vous deuriez appeller respect et crainte, ce que vous appellez mespris, et croire que cette mesme creature, qui a osté l'épée à Monsieur de Montausier pouuoit bien m'auoir fait tomber la plume des mains. Quand mesme il auroit quelque raison de se plaindre, vous n'en auiez pas pour cela de prendre sa protection contre moy : et si vous me voulez du mal pour l'amour de luy,

ie pourray dire que vous m'auez querellé pour le plus petit sujet du monde. Mais si vous auez resolu de me persecuter, toutes mes excuses ne vous en empescheront point : et ie m'estonne seulement que vous en ayez voulu chercher quelque pretexte. Il ne me seruira de rien d'estre venu de si loin au trauers de tant de perils. Alger sera tousiours pour moy par tout où vous serez : et quoy que ie sois à Bruxelles, ie ne fus iamais plus prés de la captiuité, ni du naufrage. Ne croyez pas pourtant, Mademoiselle, que les flames de ces animaux, dont vous me menacez, soyent ce qui me fasse peur. Il y a long-temps que ie me sçay garantir de cette sorte de maux : et quoy que vous puissiez dire, ie crains bien plus de mourir par vos mains, que par vos yeux. Entre tous les endroits de vostre lettre, qui me semble admirable en toutes choses, j'ay particulierement remarqué l'exclamation que vous faites, en parlant du plaisir que ce que vous eust esté, que les Pirates m'eussent pris. C'est sans mentir vne grande bonté à vous, de souhaiter que j'eusse esté deux ou trois ans aux galeres du Turc, afin qu'il y eust plus de diuersité dans mes voyages. La belle curiosité, de desirer d'auoir pû apprendre de moy, de quelle sorte j'eusse pensé les Chameaux de Barbarie, et avec quelle constance j'eusse souffert les coups de latte ! De la sorte que vous en parlez, ie croy aussi que vous auriez esté bien-aise que j'eusse esté empalé vne demy-heure, pour sçauoir comme cela se fait, et comment l'on s'en trouue. Mais ce qui est considerable : c'est que ces souhaits, vous les faites, après auoir, ce dites-vous, repris la forme de Demoiselle, et vous estre de beaucoup adoucie, et renduë plus humaine. Ie ne trouue guere plus iuste que tout cela, la querelle que vous me voulez faire pour Alcidalis. Iugez-vous, Mademoiselle, que me trouuant embarqué dans les mesmes mers, et dans les mesmes perils que luy, ie pùsse oublier les maux que ie sentois, pour conter ceux qu'il avoit passez, et estant accablé de mes infortunes, m'amuser à escrire les siennes? Ie n'ay pas laissé pourtant, au milieu de tous mes déplaisirs. I'ay escrit plus de cent feüilles de son histoire : et j'ay eu soin de sa vie, en vn temps où ie vous iure que ie n'en avois point de la mienne. Ne jugez pas pourtant par là, Mademoiselle, de celuy que j'ay de plaire à des Amies. Quand ie vous aurois rendu tous les seruices imaginables, ces apparences ne vous feroient voir que la moindre part de la passion que j'ay pour ce qui est du vostre. Si vous la voulez connoistre, considerez-en la cause, plustost que les effets. Mais vostre imagination, quelque merueilleuse qu'elle soit, est trop petite pour cela : et s'il y a quelque chose dans le monde

de plus grand que votre esprit, et qu'il ne puisse comprendre, c'est le respect, l'affection, et l'estime qu'il a fait naistre dans le mien. N'estant guere moins sensible à reconnoistre les obligations que j'ay aux autres excellentes personnes, vous croirez bien que la lettre qui m'est venuë avec la vostre, m'aura apporté vne joye infinie, aussi-bien qu'vn honneur extréme. Vous sçauez mieux que personne, l'inclination que j'ay tousiours euë à reuerer le merite de celuy qui l'a écrite : et il vous peut souuenir que du temps des guerres ciuiles qui ont esté entre vous deux, j'ay quelquefois quitté vostre party pour prendre le sien. Mais cette derniere bonté a encore trouué de nouueau quelque chose à gagner dans mon cœur, et depuis que ie l'ay receuë (pardonnez-moy s'il vous plaist) il y a eu quelques moments, où ie l'ay aimé plus que personne du monde. Mais afin que vous ne croyez pas, Mademoiselle, que c'est vous qui me procurés toutes les faueurs qui me viennent de luy, ie vous donne auis qu'en vne autre occasion, il m'a fait depuis peu du bien, sans que vous vous en soyez meslée. Quoy que ce ne soit pas de ceux que ie prens plus de plaisir à receuoir, et que cela m'ait donné vn nouueau sujet de ressentir ma mauuaise fortune : ie tiens à grand honneur de luy auoir des obligations que j'aurois honte d'auoir à tout autre, et ie suis bien-aise de receuoir toutes sortes de preuues de sa generosité. Il vous jurera, quand vous luy en parlerez, qu'il ne sçait ce que vous luy voulez dire : et il me semble que ie le voy. Mais vous connoissez son humeur et son esprit, qui n'oublia iamais vn bien-fait à faire, et ne s'en peut souuenir quand il est fait. Puisque l'honneur que vous me faites de m'aimer est la premiere consideration qui m'a donné quelque part en ses bonnes graces : ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de m'ayder à luy rendre celles que ie luy dois, et à le payer au moins de la sorte que ie puis à cette heure. Ie baise mille fois les pieds de l'incomparable personne (1) qui a voulu escrire de sa main le dessus de la lettre que vous m'auez enuoyée, et auec quatre ou cinq paroles, mettre hors de prix, vn present qui estoit desia tres-précieux. Vous auez bien raison de l'appeller la plus belle et la meilleure du monde, puis que de si loin, elle sçait releuer ceux qui sont abattus. Ie souhaitte que celle qui la sçait si bien conduire, ait quelque iour tout le bon-heur qui est deu à tant de bontez, de beautez, et de vertus ensemble, quoy que ie voye que ce souhait va bien loin. On

(1) Madame la princesse.

dit que l'Astre (1) que j'appellois autrefois l'estoille du jour, est plus grand et plus admirable que iamais, et qu'il éclaire et brûle toute la France. Quoy que ses rayons n'arriuent pas jusqu'aux tenebres où nous sommes, sa reputation y est venuë, et à ce que j'entens, le Soleil n'est pas si beau que luy. Ie suis bien-aise, que l'intelligence qui l'anime, n'ait rien perdu de sa force ni de sa lumiere, et qu'il n'y ait que l'esprit de Mademoiselle de Bourbon, qui puisse faire douter, si sa beauté est la plus parfaite chose du monde. La sorte dont j'ay veu dans vne de vos lettres, qu'elle me plaint, m'a semblé admirablement jolie. A la verité, tant de trauerses que j'ay euës, luy doiuent faire pitié; à elle qui connoist si bien ma foiblesse, et qui sçait que depuis le maillot, ie n'ay pas eu jusqu'à cette heure, vn jour de repos. Le mien a esté troublé par le discours qui s'adresse au bas de vostre lettre *au Rey Chiquito*. Dans l'Enfer d'Anastarax, j'ay trouué le mien : et j'y ay erré trois iours et trois nuits, sans y voir goutte. I'en ay vn extréme regret. Car sur toutes les choses du monde, ie desirerois auoir le peigne *del Rey de Georgia*, et il y a plus de deux ans que j'en ay enuie. Ne croyez pas non plus, s'il vous plaist, auoir gagné celuy que j'auois proposé. On n'a pas comme cela les peignes de la Reyne de la Chine. Il faut premierement, s'il vous plaist, que vous m'escriuiez le nom du Pirate, et que vous disiez sincerement, si vous l'auez nommé sans rire. Car en cela consiste la plus grande difficulté. Mais puis que vous vous meslez de deuiner, imaginez-vous, s'il vous plaist, Mademoiselle, tout ce que j'adjousterois icy, si j'osois faire cette lettre plus longue : deuinez combien de fois ie vous aime plus que ie ne faisois il y a deux ans : et pensez avec quelle passion ie suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A Bruxelles le 6 Ianvier 1634.

A MONSIEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE LI.

MONSEIGNEVR,

Ie m'imagine, que vous auez crû, lors que vous auez écrit la

---

(1) Mademoiselle de Bourbon.

lettre dont vous auez voulu m'honorer : que le cas qu'il m'a plû de tout temps faire de vous, vous auoit acquis quelque approbation dans le monde; qu'en toutes sortes de rencontres, ie vous auois donné vne infinité de preuues de l'honneur de mon amitié; et qu'en suitte de cela, ie vous auois presté deux mille escus dans vne occasion bien pressante, et en vn temps, où d'ailleurs tout vostre crédit vous manquoit. Au moins, de la façon que vous me remerciez, et que vous parlez de vous et de moy, j'ay raison de m'imaginer, qu'en resvant, vous auez pris l'vn pour l'autre, et que, sans y penser, vous vous estes mis en ma place. Autrement, Monseigneur, vous n'auriez point escrit de la sorte que vous faites : si ce n'est, peut-estre, que n'estimant pas qu'il y ait de plus grand bien au monde que d'en faire aux autres, vous croyez que ceux-là vous obligent, qui vous donnent occasion de les obliger, et pensez auoir receu les plaisirs que vous auez faits. Certes, si cela est ainsi, j'auoüe qu'il n'y a point d'homme à qui vous ayez tant d'obligation qu'à moy : et que ie merite tous les remerciemens que vous me faites, puis que ie vous ay donné plus de moyens que personne d'exercer vostre generosité, et de faire des actions de bonté, qui valent mieux, sans doute, que tout le bien que vous m'auez fait, et que tout celuy qui vous reste. Dans le grand nombre de ceux que j'ay receus de vous, et entre tant de graces qu'il vous a plû me départir; ie vous asseure, Monseigneur, qu'il n'y en a point que j'estime tant que la lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire. Que si parmy tant de choses que j'y ay remarquées auecque joye, il y a quelque endroit sur lequel ie me sois arresté auec plus de plaisir : trouuez bon, s'il vous plaist, que ie vous die, que ç'a esté celuy où il me semble que vous parlez de ces deux personnes, qui sont aujourd'huy la plus precieuse partie du monde, et ausquelles, si l'on ne compare l'vne à l'autre, il n'y a rien sous le Ciel que l'on puisse comparer. En vérité, lors qu'il m'arriue de penser que ie suis dans leur souuenir, pour ce moment toutes mes peines se suspendent. Toutes les fois que ie me represente le visage de l'vne ou de l'autre, il m'est auis que celuy de ma fortune se change : et cette imagination chasse de mon esprit les tenebres qui le couurent, et le remplit de lumiere. Mais, ce qui est vn plus grand bon-heur, c'est qu'estant si loin de meriter iamais l'honneur de leurs bonnes graces, ie ne laisse pas de penser que j'y ay quelque part : et ie suis si heureux, que de croire ce que vous m'en dites. Ie connois bien quelqu'vn, Monseigneur, qui ne seroit pas si aisé à persuader, s'il estoit en ma place : et qui, apres deux ans

l'esloignement, ne viuroit pas auec tant de tranquillité, ny dans ne si grande confiance. Dans la satisfaction que cette croyance me loit donner, jugez, s'il vous plaist, si ie suis fort à plaindre : et s'il 'y en a pas beaucoup de ceux que le monde appelle heureux, qui e le sont pas tant que moy. Sans cela, certes, ie ne me pourrois as defendre de l'ennuy qui se presente icy de tous costez, ny re-ister au chagrin de Monsieur de Chaude-bonne, qu'il me faut tous s iours combattre, et qui est, sans mentir, beaucoup au dessus e tout ce qu'on s'imagine. Outre qu'il s'est mis en fantaisie de se isser croistre vne barbe qui luy vient desia jusques à la ceinture, a pris vn ton de voix beaucoup plus seuere que iamais, et qui a peu prés le son du Cor d'Astolfe. A moins que de traitter de l'immortalité de l'ame, ou du souuerain bien, et d'agiter quelqu'vne es plus importantes questions de la Morale, on ne luy sçauroit lus faire ouurir la bouche. Si Democrite reuenoit, quelque Philosophe qu'il fust, il ne le pourroit pas souffrir; pource qu'il aymoit rire. Il a entrepris de reformer la doctrine de Zenon, comme trop douce : et il veut faire des Stoïques Recolets. De sorte, Monseigneur, que vous ne desirez rien d'auantageux pour les Peres, à qui vous le souhaitez pour Gouuerneur. *****

A MONSIEVR GODEAV (1),

depuis Euesque de Grasse.

LETTRE LII.

MONSIEVR,

Vous me deuiez donner loisir d'apprendre nostre Langue, deuant que de m'obliger à vous escrire. Et il n'est guere à propos, qu'apres auoir esté si longtemps estranger, et ne faisant que sortir encore de la Barbarie, ie fasse voir de mes lettres à vn des plus éloquens hommes de France. Cette consideration m'auoit fait taire jusqu'à cette heure. Mais si ie me suis gardé de faire response à vos deffis, ie ne me puis pas empescher de respondre à vos ciuilitez : et mal-

(1) Successivement évêque de Grasse et de Vence. C'était l'ami de mademoiselle Paulet et de madame de Clermont. Il mourut en 1672.

gré toutes mes fuites, vous auez trouué vn autre moyen de me vaincre. En l'estat où ie suis, il vous sera plus auantageux de m'auoir surmonté de cette sorte, que si vous m'auiez gagné par force. Ce vous eust esté peu de gloire, de mener à outrance vn homme desia outré, et à qui la fortune a donné tant de coups, que les moindres le peuuent abatire. Dans les tenebres où elle nous a jettez, il n'y a point d'art de se defendre, ni d'escrime dont on se puisse seruir. Il en arriueroit peut-estre autrement, et tout au contraire de ce que vous dites, si vous m'auiez mis deuant les yeux le Soleil dont vous me parlez : et quelque humble que vous me voyez à cette heure, ie pourrois estre assez hardy pour vous combattre, si sa lumiere estoit partagée entre nous deux. C'est plus de l'auoir de vostre costé, que si le reste du Ciel estoit pour vous. Toutes les beautez qui brillent dans tout ce que vous faites, ne viennent que de la sienne : et ce sont ses rayons qui vous font produire tant de fleurs. Sans mentir rien ne m'a iamais semblé si agreable, que celles qui naissent de vostre esprit. I'en ay veu quelques-vnes sur les derniers bords de l'Ocean, et en des lieux où la Nature ne sçauroit produire vn brin d'herbe. I'en ay receu des bouquets qui m'ont fait trouuer dans les deserts toutes les delices de l'Italie et de la Grece. Quoy qu'elles fussent venuës de quatre cens lieuës, le temps ni le chemin ne leur auoit rien fait perdre de leur éclat. Aussi sont-elles de celles que l'on nomme immortelles, et si differentes de tout ce qui se forme de la terre, que c'est auec beaucoup de iustice, que vous les auez offertes au Ciel : et il n'y a que les autels qui en doiuent estre parez. Croyez, Monsieur, que ie vous dis mon sentiment comme il est. Lors que ma curiosité m'auoit fait passer, comme vous dites, les bornes de l'ancien Monde, pour rencontrer quelque chose de rare : ie n'ay rien veu qui le fust tant que vos ouurages. L'Afrique ne m'a rien fait voir de plus nouueau, ni de plus extraordinaire. En les lisant à l'ombre de ses palmes, ie vous les ay toutes souhaittées : et en mesme temps que ie me considerois auoir esté plus auant qu'Hercule, ie me suis veu bien loin derriere vous. Tout cela qui pouuoit faire naistre de l'enuie dans vn autre esprit, combla le mien d'estime et d'affection. Vous y pristes la place que vous me demandez à cette heure, et acheuastes dés lors ce que vous croyez encore auoir à commencer. Auec ces connoissances que j'ay de vous, il est difficile que ie m'en forme vne image comme celle que vous m'en voulez donner, ni que ie me figure que vous soyez cette petite creature que vous dites. Ie ne puis comprendre que le Ciel ait pû mettre tant de choses dans vn si

petit espace. Quand j'en laisse faire mon imagination, elle vous donne pour le moins sept ou huit coudées, et vous represente de la taille de ces hommes qui furent engendrez par les Anges. Ie seray pourtant bien-aise, qu'il soit comme vous voulez que ie le croye. Entre les biens que ie pense tirer de vous, j'espere que vous mettrez nostre taille en honneur. Ce sera elle desormais qui sera estimée la riche : et vous nous releuerez par dessus ceux qui se croyent plus hauts que nous. Comme c'est dans les plus petits vases, que l'on enferme les essences les plus exquises : il semble que la Nature se plaise à mettre dans les plus petits corps, les ames les plus precieuses, et que selon qu'elles sont plus ou moins celestes, elle y mesle plus ou moins de terre. Elle enchasse les esprits les plus brillans, de la mesme sorte que les Orfévres mettent en œuure les plus belles pierres; lesquels n'y employent que le moins d'or qu'il se peut, et que ce qu'il en faut pour les lier. Vous détromperez les hommes de cette erreur grossiere, d'estimer dauantage ceux qui pesent le plus : et ma petitesse qui m'a esté reprochée tant de fois par Mademoiselle de Ramboüillet, me tiendra lieu de recommandation auprés d'elle. Ie trouue, au reste, bien juste l'affection que vous dites qu'elle a pour vous, et qu'ont auec elle cinq ou six des plus aymables personnes du monde. Mais ie m'estonne que vous vouliez me persuader par là de vous donner la mienne, et que vous la pensiez gagner auec les mesmes raisons qui vous la pourroient faire perdre. Il faut que vous ayez vne extréme confiance en ma bonté, de croire que ie puisse aymer vn homme qui joüit de tout mon bien, et qui a obtenu ma confiscation. Ie suis pourtant si iuste, que cela ne m'en empeschera point : et ie croy aussi que vous l'estes tant de vostre costé, que ie ne desespere pas de me pouuoir accorder de cela auecque vous. Ils peuuent bien vous auoir donné ma place, sans que pour cela vous m'en mettiez dehors : et celle que j'auois dans leur esprit n'estoit pas grande, si nous n'y pouuons pas bien tenir tous deux. Pour ce qui est de moy, ie feray tout ce qui me sera possible, pour ne vous y estre pas incommode : et ie m'y rangeray de sorte, que j'y demeureray sans vous choquer. Puisqu'vn si puissant interest n'est pas capable de me separer des vostres : vous deuez croire qu'il n'y aura iamais rien qui le puisse faire, et que ie suis à toutes sortes d'espreuues,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Bruxelles ce 3 Février 1634.

12.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE LIII.

Mademoiselle,

CAR estant d'vne si grande consideration dans nostre Langue, j'approuue extrémement le ressentiment que vous auez du tort qu'on luy veut faire : et ie ne puis bien esperer de l'Academie dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut establir par vne si grande violence. En vn temps où la Fortune joüe des Tragedies par tous les endroits de l'Europe : ie ne voy rien si digne de pitié, que quand ie voy que l'on est prest de chasser et faire le procez à vn mot, qui a si vtilement serui cette Monarchie, et qui dans toutes les broüilleries du Royaume, s'est tousiours monstré bon François. Pour moy, ie ne puis comprendre quelles raisons ils pourront alleguer contre vne diction qui marche tousiours à la teste de la raison, et qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Ie ne sçay pour quel interest ils taschent d'oster à *Car*, ce qui luy appartient, pour le donner à *Pour-ce que*; ni pourquoy ils veulent dire auec trois mots, ce qu'ils peuuent dire auec trois lettres? Ce qui est le plus à craindre, Mademoiselle, c'est qu'apres cette injustice, on en entreprendra d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer *Mais*, et ie ne sçay si *Si*, demeurera en seureté. De sorte qu'apres nous auoir osté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront reduire au langage des Anges : ou, si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins, à ne parler que par signes. Certes, j'auouë qu'il est vray ce que vous dites, qu'on ne peut mieux connoistre par aucun autre exemple, l'incertitude des choses humaines. Qui m'eust dit, il y a quelques années, que j'eusse deû viure plus long-temps que *Car*, j'eusse creu qu'il m'eust promis vne vie plus longue que celle des Patriarches. Cependant, il se trouue qu'apres auoir vescu onze cens ans plein de force et de credit ; apres auoir esté employé dans les plus importans Traittez, et assisté tousiours honorablement dans le Conseil de nos Roys : il tombe tout d'vn coup en disgrace, et est menacé d'vne fin violente. Ie n'attens plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables, qui diront, Le grand *Car* est mort : et le trespas du grand *Cam* ni du grand *Pan*, ne sembleroit pas si important ni si estrange. Ie sçay que si l'on consulte là-dessus vn des plus beaux esprits de nostre siecle, et que j'ayme extrémement, il dira qu'il faut con-

amner cette nouueauté; qu'il faut vser du *Car* de nos peres, aussi ien que de leur terre et de leur Soleil; et que l'on ne doit point asser vn mot qui a esté dans la bouche de Charlemagne, et de aint Loüis. Mais c'est vous principalement, Mademoiselle, qui stes obligée d'en prendre la protection. Puisque la plus grande rce, et la plus parfaite beauté de nostre Langue, est en la vostre: ous y deuez auoir vne souueraine puissance, et faire viure ou ourir les paroles comme il vous plaist. Aussi crois-je que vous uez desia sauué celle-cy du hazard qu'elle couroit, et qu'en l'enrmant dans vostre lettre, vous l'auez mise comme dans vn azyle, t dans vn lieu de gloire, où le temps ni l'enuie ne la sçauroient oucher. Parmy tout cela, ie confesse que j'ay esté estonné de voir ombien vos bontez sont bizarres: et que ie trouue estrange, que ous, Mademoiselle, qui laisseriez perir cent hommes, sans en uoir pitié, ne puissiez voir mourir vne Syllabe. Si vous eussiez eu tant de soin de moy, que vous en auez de *Car*, j'eusse esté bienureux malgré ma mauuaise fortune. La pauureté, l'exil, et la ouleur, ne m'auroient qu'à peine touché. Et si vous ne m'eussiez ù oster ces maux, vous m'en eussiez au moins osté le sentiment. lors que j'esperois receuoir quelque consolation dans vostre lettre, 'ay trouué qu'elle estoit plus pour *Car*, que pour moy, et que son anissement vous mettoit plus en peine que le nostre. I'auoüe, Mademoiselle, qu'il est iuste de le deffendre. Mais vous deuiez auoir oin de moy aussi bien que de luy, afin que l'on ne vous reproche as que vous abandonnez vos amis pour vn mot. Vous ne respondez rien à tout ce que ie vous auois escrit. Vous ne parlez point des hoses qui me regardent. En trois ou quatre pages, à peine vous ouuient-il vne fois de moy: et la raison en est *Car*. Considerez-moy auantage vne autre fois, s'il vous plaist: et quand vous entreprenrez la deffense des affligez, souuenez-vous que ie suis du nombre. e me seruiray tousiours de luy-mesme pour vous obliger à m'accorder cette grace: et ie vous asseure que vous me la deuez. *Car* e suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE LIV.

Mademoiselle,

Quand ie vous aurois presenté autant de perles que les Poëtes en ont fait pleurer à l'Aurore, et qu'au lieu que ie ne vous ay donné qu'vn peu de terre, ie vous l'aurois donnée toute entiere : vou n'auriez pû me faire vn plus magnifique remerciment. La vigne du grand Mogol seroit payée de la moindre de vos paroles : et toute les pierreries dont elle est chargée, n'ont pas tant d'éclat ni de belles lumieres, que les choses que vous escriuez. Voila, Mademoi selle, vn commencement fort brillant ; et ceux qui, à quelque pri que ce soit, veulent escrire de beaux mots, seroient bien-aises d commencer par là ce qu'ils appellent vne belle lettre. Mais le Cou rier ne m'en donne pas le loisir : et de plus, apres auoir bien l celle de Madame vostre mere, et les vostres, ie suis resolu de n m'en plus mesler. Sans mentir, il ne se peut rien voir de plus g lant, ni de plus beau, que celle que j'ay receuë d'elle : et cela e merueilleux, qu'vne personne qui n'écrit qu'en quatre ans vi fois, le fasse de sorte, quand elle l'entreprend, qu'il semb qu'elle y ait tousiours étudié, et que durant tout ce temps, el n'ait pensé à autre chose. Ie deurois estre tantost accoustumé a miracles de vostre maison. Mais j'auoüe que ie ne puis pas m'er pescher de m'en estonner. I'admire de vous particulierement, M demoiselle, que sçachant si bien danser, vous sçachiez si bi escrire, et que vous emportiez le prix en mesme temps de tr choses, qui ne marchent gueres ensemble ; estant comme vous est la meilleure danseuse, la meilleure dormeuse, et la plus eloquer fille du monde. Au reste, vous m'auez fait vn extréme plaisir, mettre Monsieur Maighne de la partie des Mattassins. Cette pens m'a plû autant qu'aucune des vostres : et ie vous donne ma parol que nous ne les danserons point qu'il n'en soit. Aussi bien, à di le vray, Monsieur de Chaude-bonne est fort chagrin à cette heur pour bien battre les sonnettes : et ie croy que j'aurois peine mo mesme à bien danser en vostre absence, estant comme ie suis,

Mademoiselle, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE LV.

Mademoiselle,

A cette heure que vos lettres sont plus admirables qu'elles ne furent jamais : j'auoüe que j'aurois beaucoup de peine à m'en passer. Ayant perdu l'esperance depuis que j'ay veu vos dernieres, d'en escrire iamais de bonnes : ie serois au moins bien-aise d'en receuoir : et il est juste que vous me rendiez par là l'honneur que vous me faites perdre d'ailleurs. La haute opinion que j'ay il y a si long-temps de vostre esprit, m'auoit preparé à en voir, sans estre surpris, toutes sortes de merueilles : et il me sembloit qu'il ne pouuoit plus rien faire qui me pût estonner, si ce n'est qu'il vint à produire des choses ordinaires ou mediocres. Mais certes ie confesse qu'il est arriué à vn point de perfection que ie n'auois pas conceuë, et que ie n'ay rien pû imaginer de tout ce que vous me faites voir. Ie vous asseure, Mademoiselle, que ie vous parle sans flaterie : et mon dépit n'est pas encore si bien passé, que ie sois en humeur de vous flater. Vous vous estes haussée autant au dessus de vous-mesme, que vous auiez accoustumé d'estre au dessus de toutes les autres : et la moindre lettre que vous escriuez à cette heure, vaut mieux que Zelide et Alcidalis, oüy mesme quand on mettroit auec eux leurs deux Royaumes. Dans le fort de ma colere, ie n'ay point fait de plaintes contre vous qui ne fussent accompagnées de loüanges : et vne des causes qui m'obligent à cette heure à me reconcilier, c'est la crainte, que si ie vous tesmoigne de la haine, on ne croye qu'elle vienne d'enuie, plustost que d'vn iuste ressentiment. Cependant vous sçauez en vostre cœur, si j'en ay du sujet : et sans en parler dauantage, c'est là que ie demande que vous m'en fassiez raison. Aussi bien apres auoir esté müet si long-temps, ie ne veux pas rompre mon silence par des cris. Ie vous supplieray seulement, de penser quel ie dois auoir esté, ayant perdu en mesme temps l'esperance de retourner en France, et la consolation de vostre souuenir et de vos lettres. Vn seul de ces mal-heurs pouuoit m'accabler. Mais cela est estrange, ie m'en suis sauué, pource qu'ils sont venus ensemble : et chacun d'eux m'a aidé à supporter l'autre. Quand apres ce témoignage de vostre mauuaise volonté, ie me suis imaginé de combien de maux la fortune me tiroit, en m'empeschant de tomber en vos mains : il m'a

semblé qu'au prix de cela, vn exil perpetuel estoit bien supportable, et qu'au moins ie ne mourrois pas icy d'vne mort si cruelle. Cependant, Mademoiselle, cette consolation n'est pas si bonne, que ie n'en aye besoin encore de quelqu'autre. Car ie vous jure que Monsieur de **** (1) mesme n'est pas si triste que ie le suis : et ces sombres et noires melancholies, où vous m'auez veu quelquefois, n'estoient que l'ombre de celles où ie suis maintenant. Dissipez-les, ie vous supplie, et trouuez, si vous pouuez, des paroles pour conjurer ces nuages. Mais qui doute que vous ne le puissiez : et qui ne sçait que pour vostre esprit il n'y a point d'impossible? C'est à luy à qui ie me recommande : et puis que les choses les moins imaginables et les plus extraordinaires luy sont aisées : qu'il fasse que ie sois capable d'auoir quelque sorte de joye icy, et que ie viue jusqu'à ce que ie vous puisse dire combien ie suis au delà de ce que vous le croyez,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE LVI.

MADEMOISELLE,

Ie ne m'estonne pas que vous ayez ry tout vostre saoul, en m'écriuant l'estrange bruit qui court de moy, que ie n'ay ny bonté ny amitié. Car sans mentir il ne s'est iamais rien dit de si ridicule : et vous auez eu raison de receuoir cela de la mesme sorte, que si l'on vous disoit que Monsieur de Chaude-bonne vole sur les grands chemins, ou qu'il a épousé la fille du Gentilhomme de Monsieur des Ouches. Pour moy i'admire, qu'vne si fausse opinion, et une calomnie si mal-fondée, ait pû s'étendre si loin, et infecter trois Prouinces : et qui que ce soit qui luy ait donné cours, il faut que vous m'auoüiez, que ce doit estre la plus méchante, et la plus dangereuse personne du monde. I'en feray vne exacte perquisition : et si i'en puis découurir quelque chose, ie vous iure que ie m'en sçauray venger, et quand bien elle seroit aussi aimable et aussi redoutable que

---

(1) Monsieur de Chaude-Bonne.

ous. Certes, Madame vostre mere fait vne action digne de son ordinaire bonté, de ne vouloir pas souffrir, que l'on profere vne si grande méchanceté sur ses terres; mais qu'elle empesche seulement, qu'on ne la die dans sa chambre, et dans son cabinet. Car ie connois des personnes assez hardies et determinées pour cela. La pauure Mademoiselle de Chalais, que vous exposez comme vn mouton à ma colere, n'a point de part à ce crime. Ce n'est que par simplicité qu'elle a failli : et ie me plaindrois dauantage de sa Maistresse, si ie pouuois me prendre à d'autres qu'aux autheurs de cette imposture. Ie trouue estrange, sans mentir, qu'elle qui sçait ce que c'est que des charmes de la paresse, et la douceur qu'il y a à ne rien faire, m'appelle ingrat, de ce que ie la laisse en repos, et que ie ne luy écris point de lettres, qu'elle voudroit de bon cœur n'auoir pas receuës, toutes les fois qu'il y faudroit répondre. Quoy que ie ne me mette pas en peine d'en rien témoigner, elle a tousiours la place qu'elle doit auoir dans mon esprit, sans qu'elle luy couste rien à garder. Elle est comme elle se demande au fond de mon cœur, au lieu le plus retiré, en repos et sans bruit. En verité ie l'honore et l'aime aussi parfaitement qu'elle le merite : et toutes les fois que ie lis quelque chose de joli, que je mange quelque chose de bon, ou que ie fais vne digestion loüable : ie me souuiens d'elle, et ie luy en souhaite autant. Mais à propos, Mademoiselle, vous nous en mandastes vne nouuelle il y a quelque temps, à laquelle ie ne répondis point, pource que ie grondois alors, et qui apres ce que vous m'auez écrit du bruit qui court de moy, m'a semblé aussi estrange, que chose que i'aye iamais oüy dire. Quoique ie connoisse aussi bien que personne du monde, toutes les graces de Madame la Marquise de *** (1) : ie ne me puis assez estonner, qu'en vn temps où elle ne se soucie d'homme viuant, que de son Médecin et de son Cuisinier, vestuë de cette ratine que nous luy auons veuë, et coiffée de trois seruiettes, elle ait pû gagner vn cœur aussi difficile à prendre, que ie m'imagine que doit estre celuy du Marquis de la Varanne, et enuoyer vn Amant soupirer pour elle dans les deserts de la Thebaïde. Le Damoisel dont vous me parlez, auroit bien fait d'y aller apres luy : ou, s'il ne veut pas faire vn si grand voyage, au moins il se deuoit rendre Hermite au mont Valerien. Tout de bon, au lieu de faire les demandes que vous me proposez de sa part, il feroit fort bien de se taire, et de ne parler de sept ans. Toutesfois, Mademoi-

---

(1) Peut-être la marquise de Sablé.

selle, i'y respondray, puisque vous le voulez. La première, pourquoy étant vestu de bleu, il paroist tousiours vestu de vert, est vne des plus arduës questions, que i'aye iamais oüi faire en quelque science que ce soit : et pour moy, ie ne voy pas d'où cela peüt venir, si ce n'est que le Damoisel qui auoit accoustumé il y a quelques années, de ne se leuer qu'à une heure, et n'estre habillé qu'à trois, soit deuenu à present vn peu plus paresseux, et ne se laisse plus voir qu'aux flambeaux. Quoy qu'il en soit, ie suis d'auis, qu'à tout hazard il s'habille de vert, pour voir s'il ne paroistra pas habillé de bleu. Pour la seconde, de sçauoir lequel il doit choisir, de prendre la Mote, ou de me deliurer d'entre les mains des Sarrazins : ie trouue, sans considerer mon interest, que cette derniere entreprise, outre qu'elle est iuste, est beaucoup plus difficile, et par consequent plus glorieuse. Il y a vingt-cinq mille hommes de pied et six mille cheuaux, qui ont charge de me garder auec autant de soin que Gueldres et Anuers. Cela pourtant ne le doit point estonner. Hector le Brun deffit vne fois luy seul trente-cinq mille hommes en Northomberland : et ie pense qu'il n'estoit pas si vaillant que luy. Qu'il ne craigne pas au reste, que les lauriers luy manquent icy; les plus beaux qui se voyent dans l'Europe, se cueillent en ce païs. De mon costé, ie luy promets de fournir le soin de les agencer, et l'art d'en faire des couronnes. Mais outre les Sarrazins, il aura encore quelques Sarrazines à combattre. Car il y en a qui ne souffriront pas aisément que l'on m'enleue d'icy : et ce bruit, que vous dites qui court de moy dans trois Prouinces, n'est pas encore arriué en pas vne des dix-sept. L'on ne me tient pas si meschant icy, qu'on fait au lieu où vous estes : et l'on croit que quand mesme ie ne sçaurois pas assez aymer, ie ne laisserois pas d'estre assez aymable. Mais, Mademoiselle, j'auoüe que cela ne me console point : et ie suis bien mal-heureux, si dans ce nombre de personnes que ie reuere particulierement en France, il n'y en a quelqu'vne qui ait assez bonne opinion de moy, pour croire, que j'ay le cœur fait comme il le faut auoir, que ie sçay constamment honorer ce qui le merite, et aimer infiniment ce qui est infiniment aimable. Ie ne sçay pas, pour vostre particulier, ce que vous en pensez. Mais ie vous asseure qu'il n'y a personne qui ait moins de sujet d'en douter, et que ie suis aussi parfaitement que ie le dois, et que vous le sçauriez vouloir,

Mademoiselle, *Vostre, etc.*

Madame vostre Mere sera tousiours la meilleure et la plus galante personne du monde. Elle ne pouuoit rien promettre qui me fist si

aise, que *la danse baladoire*, que vous dites qu'elle veut instituer à mon retour. Mais c'est *feste baladoire* qu'il faut dire. Vous corrompez le texte. Cela m'a fait ressouuenir du temps passé, et combien il estoit different de celuy-cy. Alors estant couché sur la paille, ie croyois estre sur trois matelats : et à cette heure, j'aurois douze matelats qu'il me sembleroit estre couché sur des espines. Voila, Mademoiselle, l'estat où se trouue le plus aise galant de Bruxelles. Mais celuy qui m'a nommé ainsi en vous escriuant, ne connoist pas tous mes maux, et ne conçoit pas quel regret j'ay toûjours dans le cœur, d'estre esloigné de tout ce que j'ayme. Vous sçauez de quelle sorte cecy se doit entendre, et quel rang tiennent en cela ces deux adorables personnes, au rang desquelles personne ne doit estre. Tous ceux qui viennent icy de France, parlent d'elles auec admiration, et content des miracles de leur bonté et de leur beauté. Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, d'employer vostre credit, pour me conseruer quelque place dans l'honneur de leur souuenir. Cét homme à qui vous sçauez que j'ay tant d'obligations, en adjouste tousiours de nouuelles aux anciennes, et me fit l'autre iour l'honneur de se souuenir de moy dans vne lettre à Monsieur le Comte de Brion. Ie reconnois cela, comme j'y suis obligé : et quand j'aurois aussi peu de bonté et d'amitié, que l'on dit, ie ne manqueray iamais d'auoir tout le ressentiment que ie dois auoir, des biens, et des honneurs qu'il luy a plû me faire. Mais j'ay peur qu'il ne deuienne trop serieux ; empeschez cela, ie vous supplie.

A LA MESME.

LETTRE LVII.

MADEMOISELLE,

Quoy que vous m'asseuriez que l'Isle de France n'a point esté des trois Prouinces rebelles, ie soupçonne quelques Insulaires : et il y en a quelqu'vne, que ie voudrois bien tenir, pour en faire la justice qu'elle merite. Quand elles n'auroient point fait d'autre faute, que d'auoir incliné aisément, comme vous dites, à croire du mal de moy, ie les trouuerois encore assez coupables, et ie serois bien fasché d'auoir autant failly contre pas vne d'elles. I'ay eu peine à entendre ce que vous dites *de la Corneille, et du fils du Roy d'Angleterre* ; mais si

ie l'entens bien, c'est vne des plus grandes malices du monde. Vous n'auez iamais rien fait contre moy, qui m'ait fait tant de dépit, et ne l'oublieray iamais, que ie ne m'en sois vengé. Mais à quel point est montée la persecution? et que ne dois-je pas attendre, puis que Madame vostre mere mesme, semble s'estre declarée contre moy? l'ay esté estrémement estonné, quand j'ay reconnu son escriture, et que j'ay veu qu'elle se mocquoit de moy, et de ma loyale amie. Ie ne crois pas pourtant qu'elle ait fait cela de sa volonté : et il faut que vous luy ayez fait escrire le poignard sur la gorge. Tout cela, Mademoiselle, m'auoit mis en vne extréme colere; mais la douceur que vous m'auez enuoyée, m'a rappaisé. I'ay trouué dans la lettre de Monsieur de Chaude-bonne, le succre que vous pensiez auoir mis dans la mienne; et ie l'ay gousté auec tout le plaisir que ie deuois. Ie vous auoüe que nous n'en auons pas de si bon chez nous. Enuoyez-m'en souuent, ie vous en supplie. I'en feray vn fort bon suc: et contre la maxime de Medecine, que toutes les choses douces, se tournent en bile, cela appaisera la mienne qui est fort émeuë. Aussi, à dire le vray, c'est vne extréme meschanceté de se mocquer d'vne pauure enfant qui n'a appris le François que pour l'amour de moy, et qui a eu au moins l'esprit de me choisir entre tous ceux qui sont icy. Cependant, ie puis vous respondre, qu'elle escrira bien-tost d'vne autre sorte, et que dans trois mois elle sera en estat de se reuancher. Du temps que Madame de Sainctot disoit *gausser*, et *pitoyable*, et qu'elle croyoit qu'il ne falloit pas dire *triste :* elle n'escriuoit guere mieux que cela. Et neantmoins, aujourd'hui on parle de son esprit par tout, et on fait voir jusques icy des copies de ses lettres. Mais pour satisfaire à la question à laquelle vous me conjurez de respondre en verité et en sincerité de conscience : ie vous dis, Mademoiselle, qu'en verité et en sincerité, ie ne crois pas qu'il y ait eu vne personne qui ait crû que ç'ait esté pour ma gloire, que j'ay enuoyé le poulet que vous auez veu, et j'aimerois encore mieux auoir fait vne lettre de cette sorte, qu'vn jugement comme celuy-là. Mais ie ne deurois plus donner si hardiment mon auis de rien, sans sçauoir de qui ie parle, apres auoir esté attrappé, comme ie l'ay esté, en ce que j'ay dit de ceux qui ont memoire de ce qu'ils ont fait au berceau. Ie confesse que ie croyois que l'on s'en voulust mocquer, et que mesme on le deust faire. Mais puis que c'est vous et M. le cardinal de la Valette qui l'auez dit, ie m'en dédis volontiers: et ie n'ay garde d'offenser des personnes qui se souuiennent de si loin. ****

A LA MESME.

LETTRE LVIII.

MADEMOISELLE,

Si vous n'estiez la plus aimable personne du monde, vous seriez la plus haïssable : et vous auez vne fierté qui seroit insupportable en toute autre qu'en vous. Vous demandez la paix de la façon que les autres la donnent : et pour terminer vne querelle, vous employez des paroles, auec lesquelles on pourroit commencer vne guerre. *Ie ne sçay pas comme ie me suis tant abaissée. Ne grondez plus. Escriuez-moy toutes les semaines.* Voilà, certes, vne parfaite humilité, et vne belle maniere d'exercer les vertus Chrestiennes. Vous m'ordonnez au reste, de ne me plus dépiter, que de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans : comme si vos graces ne se donnoient, que lors que celles du Ciel sont ouuertes ; et qu'il fallust vn Iubilé, pour absoudre ceux qui se faschent contre vous. Voici, Mademoiselle, où j'en estois, quand j'ay receu vostre seconde lettre, qui m'a fort adoucy, en m'apprenant que vous ne desiriez pas que ie fusse pendu, sans que vous y fussiez. Veritablement, c'est une grande marque de bonne volonté, et vne preuue qu'il vous reste encore quelque tendresse pour moy : de ce que vous ne voudriez pas que cét accident m'arriuast, sans que vous eussiez le plaisir de le voir. Apres auoir tant imploré le secours de vostre esprit, afin qu'il trouuast des paroles qui me rendissent moins mal-heureux, il n'en pouuoit pas trouuer de meilleures. En effet, rien ne me peut tant consoler de demeurer à Bruxelles, que de sçauoir que l'on me veut faire pendre à Paris : et ce lieu que ie tenois pour vne prison auparauant, ie le considere à cette heure comme vn asyle contre vos persecutions. I'ay grande peine à croire ce que vous me dites de Madame de ****, ni qu'elle ait pris vostre party contre moy. Si cela est, la fortune a esté plus iuste que vous et qu'elle, d'auoir empesché ses lettres de tomber entre mes mains. C'est, sans mentir, grand dommage, si vous auez gasté vne aussi bonne personne : et j'auray plus de regret, que vous ayez corrompu son innocence, que de voir que vous auez condamné la mienne. Quoy qu'il en soit, ie vous asseure, que vous ne sçauriez ni l'vne ni l'autre auoir pris des resolutions contre moy, qui ne soient injustes, et dont ie ne vous fasse quelque iour dédire toutes deux. Cecy, Mademoiselle, n'est pas dit par orgueil, mais par cette fierté, que les gens de bien ont

accoustumé d'auoir, et que produit la bonne conscience. Que si j'auois le moindre doute d'auoir failly, et de meriter vos menaces: ie n'aurois pas ces bons interualles, dont vous voyez que ie joüis quelquefois : et au lieu que ie gueris les autres du mal de rate, j'en mourrois moy-mesme. Si i'ay osté ce mal à Madame vostre mere, ie souffriray plus volontiers tous ceux qui me restent. En verité, l'asseurance que j'ay d'estre dans l'honneur de son souuenir, et le regret que ie sens de ne la point voir, font la plus grande moitié de mes biens et de mes maux. Et ie ne m'estonne pas, qu'elle souhaitte de me voir plus que personne. Car ie crois qu'il n'y aura point d'homme au monde si plaisant que moy, si iamais ie me vois auprés d'elle. Ce Philosophe de nos amis, duquel vous vous estes ressouuenuë si à propos, qu'il fait quelquefois les petits yeux, a roulé les yeux en la teste, quand ie luy ay leû cet endroit de vostre lettre. Aussi, à dire le vray, l'ame de Zenon auroit esté ébranlée en vne pareille rencontre; et celle de Monsieur Mignon contristée et affligée. La Philosophie qui a des remedes contre tous les autres malheurs, n'a point de raison pour adoucir la moindre perte que l'on peut faire dans l'esprit de M. de Ramboüillet. Quelque ennemie des passions que soit cette science, elle ne sçauroit desaprouuer que l'on en ait pour vne si rare personne; ni trouuer estrange que l'on fasse pour son sujet, tout ce qu'elle ordonne de faire pour la vertu. Ie ne sçay, Mademoiselle, si elle pourroit enseigner plus aisément, à ne vous aymer pas. Mais quelle apparence y a-t-il qu'elle me puisse iamais apprendre cela, puisque c'est Monsieur de Chaude-bonne qui me la montre? Aussi ie vous iure que ie ne l'espere pas : et que ie suis bien resolu, quelque mal qui m'en puisse arriuer, d'estre tousiours,

Mademoiselle, *Vostre, etc.*

De Bruxelles ce dernier Iuin 1634.

A LA MESME.

LETTRE LIX.

Mademoiselle,

Ie suis extrémement marri que vous ne me puissiez donner de meilleurs signes de Paix : et que vostre esprit ne vous manque, que pour me faire du bien. Le connoissant, comme ie fais, capable

de toutes choses, ie dois penser que le deffaut est plustost en vostre volonté : et tant qu'elle ne me sera pas plus fauorable, j'auray sujet de croire que vous n'estes pas aussi bonne que vous dites. Ie crains, que le témoignage que Monsieur vostre Frere rend de vostre justice, ne soit plustost vne preuue de vostre tyrannie : laquelle s'estant accruë ne laisse pas la liberté de s'en plaindre. Peut-estre que s'il éstoit aussi loin de vous que moy, il en parleroit comme ie fais, et que j'en parlerois comme luy, si j'estois en sa place. Cependant, Mademoiselle, que ce soit tréue ou paix, que vous me donniez : ie ne refûse pas d'en joüir. I'ay desia executé vne des conditions ausquelles vous me l'accordez. M. D. m'ayant fait offrir vn autre moyen de luy escrire, ie n'ay pû ne m'en point seruir : quoy que j'eusse bien desiré, que ma lettre eust passé par vos mains. Car j'esperois qu'elle en sortiroit meilleure : et j'auois resolu de vous supplier tres-humblement de la corriger. Il n'y a que quatre iours qu'elle est enuoyée : et Monsieur Frotté (1) qui est icy, s'en est chargé, apres l'auoir sollicité plus d'vne fois. Pour Alcidalis, ie ne le quitteray point, iusqu'à ce que ie l'aye mis en Afrique. I'espere que ce sera bien-tost : et nous voyons desia terre ; mais, Mademoiselle, ie ne sçaurois le rendre heureux, que premierement, ie ne le deuienne moy-mesme. Ie ne puis luy faire voir Zelide, deuant que ie voye Monsieur Mandat : et il faut vn autre esprit que celuy que j'ay à cette heure, pour escrire sa joye et sa bonne fortune. Sans mentir, apres son histoire, celle que vous me racontez de Marthe, m'a donné autant de plaisir qu'aucune que j'aye jamais oüye. Mais ce n'en est que le commencement. Sa fortune n'en demeurera pas là. Et ie ne voudrois pas jurer, que nous ne la vissions aussi quelque iour Reyne de Mauritanie. Toutesfois auec cela, ie ne desespere pas qu'elle ne puisse estre penduë. Mais ce ne sera pas si-tost. Ie suis extrémement aise de ce qu'elle vous a procuré auprés de Madame de Sauoye, et de ce qu'il vous vient des honneurs de tous les costez du monde. I'eusse bien pû aussi vous faire auoir vne moustache du Roy de Marroc, et vne poignée de la barbe, et deux dents machelieres du Roy de Fez. Mais depuis la mort de celuy de Suede, j'auois crû que vous ne vouliez plus mettre vostre amitié en cette sorte de gens. Et puis ie suis plus retenu à cette heure. Car il me souuient que vous m'auez reproché beaucoup de fois, que ie vous engage tousiours auec des Amans, dont vous ne voulez pas.

---

(1) Secrétaire de M. de Marillac, qui ne se laissa jamais aller aux promesses du cardinal de Richelieu.

Si ie suis consideré pour vous, Mademoiselle, ie ne le suis pas moins pour ce qui est de moy. Quelque belle occasion que la fortune me presente, ie me garderay bien de me laisser attraper : et ie viuray plus long-temps que ie ne pensois, si la prophetie de la Sage enchanteresse est veritable. Ie la supplie tres-humblement de croire, qu'elle ne peut prendre ce titre auec personne, si iustement qu'auecque moy. Sans mentir, tout ce qu'elle fait m'enchante : et j'ay passé vn iour entier à lire les quatre lignes qu'elle m'a escrites. Ie suiuray son conseil : et ie me garderay de Gradasilée, comme de Scille et de Caribde. Permettez-moy, s'il vous plaist, de remercier tres-humblement Monseigneur le Cardinal de la Valette, de l'honneur qu'il m'a fait de se souuenir de moy dans vne lettre qu'il a escrite à Monsieur le Comte de Brion, et de témoigner ici la peine où ie suis du mal de Mademoiselle Paulet. Sa fiévre que vous dites ne deuoir durer que vingt-quatre heures, sera de plusieurs iours pour moy, et ie n'en sortiray point que ie n'en aye eu d'autres nouuelles. Mademoiselle d'Atticby ne me pardonneroit point cette liberté que vous me pardonnez, si elle voyoit, que ie ne me corrige point pour ses auis ; et que ie ne m'empesche pas de parler encore d'autres personnes que de vous dans vos lettres. Elle perdroit esperance de faire iamais rien de bon de moy ; et iugeroit auec plus de raison que iamais que ie ne suis pas assez galant. Mais quoy qu'elle vous mette au dessus de toutes les choses du monde : si elle sçauoit de quelle sorte vous estes dans mon esprit, ie vous asseure, Mademoiselle, qu'elle trouueroit que ie suis assez,

Vostre, etc.

Le 3 de Mars.

A MONSIEVR LE MARQUIS DE SOURDEAC, à Londres (1).

LETTRE LX.

MONSIEVR,

Quoy que ma mauuaise fortune me doiue auoir endurcy à toutes

(1) Ce marquis de Sourdéac est le même que celui dont il est parlé dans notre histoire dramatique.

s de déplaisirs; ie ne me puis accoustumer à celuy de ne rece- plus de vos nouuelles : et il me semble que la perte de vos es, est vn malheur qu'vn honneste homme ne doit pas souffrir tamment. I'attens auec impatience, il y a beaucoup de iours, vous me fassiez l'honneur de faire réponse à la derniere que ie ay escrite, et que ie mis entre les mains de Madame vostre ne. Mais enfin ma patience s'est acheuée : et ie ne puis differer long-temps à vous supplier tres-humblement de me tirer de e, et de m'apprendre par vne des vostres, quel accident m'a es-icy retardé ce bonheur. Vous voyez, Monsieur, quelle as- ance j'ay en vos paroles, et quelle extréme confiance ie prens ostre bonté : puis-que j'ose vous demander si hardiment vne ur, que ie ne sçaurois iamais meriter, si vous ne me l'auiez nise, et que ie vous presse de me payer exactement, comme debte bien acquise, ce qui n'est qu'vne grace, et vne pure alité. Puisque vous auez tousiours témoigné d'auoir tant d'in- tion à cette vertu : ie crois que vous serez bien-aise de voir n despit de la fortune, vous la pouuez encore exercer, et qu'il n vostre pouuoir de faire du bien à vne personne qui vous en ande. Au moins, ie vous asseure qu'il sera bien employé, et reconnu : et que vous ne sçauriez en rien mieux témoigner re bonté : qu'en me faisant l'honneur de m'asseurer que vous ymez, et que vous voulez bien que ie me dise partout,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Bruxelles le 25 Aoust 1634.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE LXI.

MADEMOISELLE,

ay leu à toutes les heures du iour la Lettre que vous m'auez ite à minuit : et quoy que ie n'aye pas accoustumé de trouuer agreables les biens que l'on me fait à ces heures-là, i'ay receu y-cy auec plus de contentement que ie ne le puis dire. Apres oir bien considerée, ie n'ay pas trouué qu'elle fust d'vne per- ie endormie : et j'ay confirmé le jugement que j'auois fait de autresfois, que ce temps-là est celuy où vostre esprit est le

plus esueillé, et le plus clair, et qu'il reprend de nouuelles forces. En cherchant la cause de cela, ie ne veux pas, Mademoiselle, soupçonner de vous, rien de mauuais; ni remarquer que cela est assez estrange, que l'heure des Lutins soit la vostre. I'ayme mieux croire, que c'est qu'il ne peut y auoir de nuit dans vostre esprit, et qu'estant comme il est, vne source de clarté, les tenebres qui appesantissent les autres, ne luy peuuent nuire. Lors qu'elles couurent toute autre chose, on le voit briller auec plus d'éclat : et l'ombre de la terre ne peut monter jusques aux Astres, ni jusqu'à luy. Quand j'en parlerois auec des termes beaucoup plus magnifiques, ie vous supplie, tres-humblement, de croire, que ie ne dirois pas encore de luy autant de bien que j'en ay receu. Le choix qu'il vous a fait faire de trois ou quatre paroles, auec lesquelles vostre derniere Lettre m'a semblé plus obligeante que les autres : a produit en moy des contentemens inesperez, et m'a donné vne joye que ie fais scrupule d'auoir, et dont ie ne deurois estre capable, qu'en vostre presence. Mais voyez, s'il vous plaist, Mademoiselle, jusques où s'estend vostre pouuoir. Au moment que vous eustes escrit que vous souhaitiez la fin de nos malheurs, les Elbenes partirent, pour y chercher du remede. Le Ciel commença à se débroüiller, et nous fit voir de plus belles apparences que iamais. Puisque cela est ainsi, et que c'est en vous quasi la mesme chose de desirer du bien, et d'en faire : continuëz, ie vous supplie tres-humblement, à auoir de bons desirs pour nous. Ie m'imagine que cela suffira à faire naistre quelque heureux effet. Vostre bonne fortune vaincra la malignité de la nostre : et vous pourrez contribuer plus que personne, à cet accommodement, auquel tant de gens trauaillent. Mais, s'il vous plaist, Mademoiselle, que ce soit bien-tost. Car en verité ie meurs d'enuie de voir les merueilles qui sont à Paris. Ie ne crois pas que ce soit la Demoiselle, dont vous parlez à Monsieur de Chaude-bonne, qui montre les plus rares; quand le Singe à qui on a appris à joüer de la guiterre sçauroit encor chanter auec cela. Ie sçay où il y a des choses plus extraordinaires, et où ie pourray voir de plus beaux miracles. I'espere aussi que de mon costé ie vous en feray voir vn merueilleux dans le changement de mon humeur : qui sera, ie vous promets, sinon aussi belle, au moins aussi égale que la vostre. Ne craignez donc point, Mademoiselle, qu'vn chagrin que vous dissipez de si loin, puisse arriuer jusques à vous : et n'ayez point de regret de perdre mes Lettres en me retrouuant moy-mesme. Ie vous feray auoüer, que ie vaux mieux qu'elles : et vous verrez que ie n'ay pas écrit mes meilleures pensées. Enfin, ie vous asseure, que hors vne

ande quantité de cheueux blancs qui me sont venus, il n'est point riué en moy de changement qui ne soit en mieux. Encore j'espere ie ceux-là tomberont auec les soins qui les ont fait naistre : et ie euiendray, sans doute, tout autre que ie ne suis, quand ie vous ourray dire moy-mesme, auec quelle passion ie vous honore, et ombien ie suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A Bruxelles le 15 Octobre 1634.

A LA MESME.

LETTRE LXII.

MADEMOISELLE,

Ie ne sçay pas qui sont les Abencerrages que vous me preferez. Mais ie m'imagine qu'ils ne sont point nez dans Grenade, non plus que moy. Peut-estre que le seul auantage qu'ils ont sur moy, est d'estre aupres de vous, et que tout mon crime est d'en estre éloigné. Certes vous auez sujet de croire, que ie suis coupable d'vne grande faute, puis-que le Ciel me donne vn si grand chastiment : et ie ne m'estonne pas que vous me condamniez là dessus; ni que vous n'entendiez pas les raisons d'vn homme, qui se deffend de si loin. Toutes les Demoiselles, tant les Mores, que les Chrestiennes, ont accoustumé d'en vser ainsi. Ie voudrois seulement, qu'en m'ostant vostre amitié, vous ne voulussiez pas encore me deshonnorer : et que vous ne vous missiez pas en peine de m'accuser, pour vous deffendre. Vous pourriez auec plus de douceur, suiure l'exemple de Madame de Clermont, et de Mademoiselle Paulet : dont la premiere, sans alleguer aucune cause, rompit d'abord tout commerce auec moy, iugeant qu'aussi bien auec le temps, il en faudroit tousiours venir là, et l'autre m'a laissé depuis peu honnestement, et sans bruit, et se taisant de pure lassitude, ne parle plus le moy, ni en bien ni en mal. Que si, pourtant, Mademoiselle, ous auez encore ce reste de iustice dans l'esprit, de croire qu'il aille quelque pretexte pour abandonner ses amis : ie m'estonne que ous n'en auez trouué vn meilleur, que celuy que vous prenez; ous qui inuentez si heureusement, et qui auez tousiours donné ant de vray-semblance à vos Fables. Il me semble, au reste, Made-

moiselle, que vous ne iugez pas assez fauorablement des lettres que vous auez veuës de moy, si vous croyez que Monsieur Mandat ait eu les plus belles. Ie fais vn autre iugement des vostres : et sans rien sçauoir des autres que vous auez escrites, ie iurerois que vous n'en fistes iamais de meilleures. Il faut vne bonté comme la mienne, pour en parler de la sorte : et il n'y a que moy qui peut loüer les Satyres que l'on fait contre luy. Sans mentir, vn homme qui souffre si doucement le mal, merite que l'on luy fasse du bien : et vous deuez auoir regret de traitter auec tant de rigueur, vne personne qui le souffre auec tant de patience, et qui est si constamment,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE LXIII.

MADEMOISELLE,

I'aurois effacé cette lettre apres auoir receu la vostre, si j'adjoustois assez de foy à ce que vous me mandez. Mais ie suis si accoustumé à ne receuoir de vous que du mal, que ie n'en puis plus attendre autre chose : et la paix mesme m'est suspecte, quand vous me la presentez. Ie voudrois bien qu'il y eust quelque signe de reconciliation entre vous et moy, comme il y en a entre le Ciel et les hommes, et que vous eussiez vn moyen de m'asseurer autant de vos promesses, que vous me faites craindre vos menaces. Ie tiens pourtant à bon augure, de ce que Mademoiselle Paulet qui m'auoit abandonné ces iours passez, a recommencé à m'escrire. Il me semble qu'elle est vostre Iris, et que c'est comme vn Arc en Ciel qui paroist apres l'orage. Elle ne s'est point montrée lors que le Ciel estoit courroucé contre moy, et qu'il tonnoit et esclairoit. A la verité, dans vn temps si orageux, il n'y auoit rien qui me pûst secourir : et ie m'estois abandonné moy-mesme. Apres cela, Mademoiselle, vous pouuez iuger, auec quelle joye j'ay ouuert les yeux aux rayons que vous me faites voir parmy tant de tenebres. Mais j'auoüe que ie ne me puis encore r'asseurer. Ie sçay que souuent vous vous accommodez, pour auoir le plaisir de rompre encore vne fois. Ie crains que le iour que vous me montrez, ne soit vn faux iour : et que cette lumiere ne soit que celle d'vn esclair, et que la lueur du coup qui me

frappera peut-estre bien-tost. S'il en est autrement, et si c'est vne vraye paix que vous me voulez donner : ie la reçois, ie vous asseure avec le cœur que vous pourriez desirer, et auec toutes les conditions que vous y sçauriez mettre. Mais, Mademoiselle, ie voudrois bien apres cela, que vous voulussiez reconnoistre mon innocence, et auoüer que vous ne m'auez point soupçonné des crimes, dont vous auez fait semblant de m'accuser. Iusqu'à ce que cela soit, et que vous m'ayez bien remis : ie ne puis pas respondre à ce que l'on me demande du *Chocolate;* ni parler des Comedies, lors que ie n'ay que des Tragedies en l'esprit. Ie n'ay pû pourtant m'empescher de rire, quand j'ay leu ce que vous dites, que M. de R** *fiert et frappe ainsi que Monseigneur Amadis.* Quelque haut que soit montée vostre Eloquence, ie n'en ay pas tant d'estonnement. Car ie l'auois tousiours preueue. Ie m'estonne bien plus de ce que vous estes deuenuē extrémement plaisante : et cela me surprend dauantage. Quoy que vous me disiez de Madame de Sainctot : ie ne puis rien apprehender de sa fidélité. Ce sont de grandes recommandations pour son Amant, d'estre beau, ieune, et Gascon. Mais auec tout cela, vous verrez qu'elle sera assez niaise, pour ne me point quitter pour luy. Il y a dix ans (1) que ie sçay moy mesme, comme elle traitte les beaux et les ieunes : et pour Gascon, c'est vne qualité que vous ne mettriez point entre celles qui se peuuent faire aimer d'elle, s'il vous souuenoit que ie vous ay conté autrefois, qu'elle m'auoit dit de quelqu'vn, qu'il estoit Gascon, ou Picard. Ie ne m'estonne point qu'il y ait *épris* en son anagramme. Mais j'y trouue aussi *prise* : et cela est plus fascheux. Au pis aller, Mademoiselle, ie puis icy auoir quand ie voudray vne maistresse, belle comme l'Infante Briane, amoureuse comme Mademoiselle Arlande, et forte et membruë, comme Madame Gradafilée. Tout de bon, vne des plus puissantes filles qui soit dans toutes les dix-sept Prouinces, a enuie de faire amitié auecque moy. Mais Monsieur de Chaudebonne ne me conseille pas de m'y hazarder. Cependant, ie fais cette lettre trop longue, où ie pensois ne vous dire qu'un mot : et Mademoiselle d'Atticby ne la troueroit gueres galante, puisque j'y parle de tant d'autres personnes que de vous. Mais, Mademoiselle, que vous seriez bonne, si vous me vouliez faire vne jolie lettre pour elle! Si vous me refusez cette grace, au moins accordez-moy l'autre

---

(1) Les premières relations de Voiture et de madame de Sainctot dataient en effet de 1624.

que ie vous demande; de me faire entendre de quelle sorte ie suis auecque vous, et si vous auez prolongé les quatre ans que vous m'auiez donné à viure. Vous en ordonnerez comme il vous plaira. Mais sans mentir, vous deuez estre plus humaine pour moy, car ie suis infiniment, *Vostre, etc.*

Ce pauure Diable se portera bien, et est tantost guery. Ie remercie tres-humblement la sage Enchanteresse, qui m'a fait entendre l'*Auenture d'Anastarax* (1). Ie ne croy pas qu'il y ait iamais rien eu de si horrible, que doit estre son Enfer : et ie m'imagine d'y voir Cerbere, les trois Furies, et toutes les couleuures en vne seule personne : Mais quel personnage joüe la pauure mademoiselle Aubry parmi tous ces damnez ?

A LA MESME.

LETTRE LXIV.

MADEMOISELLE,

Ayant de si grandes obligations à Madame de Combalet, i'aurois grande honte de n'auoir point parlé d'elle. Mais dans vne lettre où ie n'ay rien dit de Madame vostre Mere, il me semble qu'il m'est permis d'y oublier tout le monde. Ie croy que c'est elle qui a mis les quatre lignes Espagnoles *du Roy Chiquito*. Ie ne connois pas asseurément son escriture. Mais ie reconnois l'air dont elle a accoustumé d'escrire : qui est si galant, et qui luy est si particulier, que l'on n'y peut estre trompé, et que personne ne le sçauroit imiter. Pour ce qui est de vous, Mademoiselle, ie vous dis icy tout bas, et d'un stile moins releué que le commencement de cette lettre, et ainsi plus croyable, que toutes celles que ie voy à cette heure, m'estonnent. Elles sont beaucoup meilleures, que celles pour lesquelles ie vous admirois tant autrefois, et que ie croyois les plus belles du monde : et quoy que ie ne sois guere enuieux, j'aurois beaucoup de dépit qu'il y eust vn homme en France, qui sceust

---

(1) L'*Enfer d'Anastarax*, c'étoit la peine où étoit monsieur de Montausier par les bizarreries de madame Aubry. (Note de Tallemant.)

escrire aussi bien que vous. Il n'a pas plû à Mademoiselle Paulet, me faire l'honneur de m'escrire. Ie voy bien que ces grandes lettres que ie luy escriuois d'Espagne, l'ont lassée. Ie me corrigeray facilement de cela : et il me sera bien plus aisé de m'empescher de luy escrire trop, que de l'aimer trop. Le seul homme, dont ie n'ay iamais parlé, m'a semblé le seul dont ie ne deuois iamais parler : et qu'il estoit plus necessaire, de luy donner des preuues de ma discretion, que de mon affection. Parlant si souuent de tous ceux qui sont à l'entour de luy : j'ay creu qu'il jugeroit bien, que ce n'estoit pas oubly, que le laisser seul sans luy rien dire, et qu'il ne sçauroit croire de moy que ie puisse oublier vne personne, que ie dois respecter et seruir sur toutes celles du monde, pour tant de differentes raisons. Mais ie ne sçay pas pourquoy il dit, que nous aurons beaucoup de disputes sur l'Espagnol : si ce n'est qu'ayant tousiours eu l'auantage sur moy en toutes celles que nous auons euës ensemble par le passé, et sçachant quel plaisir c'est que de disputer et de vaincre, il me veüille preparer ce contentement pour mon retour, en m'attaquant sur vn sujet, où ie ne puis auoir que toute sorte d'auantage. Ie croy, Mademoiselle, que vous me pardonnerez tout ce que j'ay adjousté dans cette lettre : puis que c'est pour des personnes, que vous n'aimez pas moins que vous-mesme. Permettez-moy, s'il vous plaist, de dire encore à Monsieur votre frere, que ie l'aime autant, que quand ie luy dis adieu : et que ie suis son tres-humble et tres-obeïssant seruiteur. Encore vne fois, Mademoiselle, je vous baise tres-humblement les mains de l'honneur que vous m'auez fait de m'écrire. Ie n'ay pas tant eu de joye de me trouuer icy, que d'y trouuer vostre lettre. Mais s'il vous plaist auoir encore vne fois cette bonté pour moy : j'aimerois mieux qu'elles fussent vn peu moins eloquentes, et qu'elles fussent plus aimables. Tout de bon, vous me faites peur : et quand ie voy vostre esprit si haut, il me semble, qu'il n'est pas possible que j'y puisse jamais atteindre, ny que j'y aye place. Parmy tant de belles paroles qu'il y en ait quelques-vnes de bonnes! R'asseurez-moy de ma crainte. Car, sans mentir, j'en ay besoin : et ie merite en quelque sorte que vous ayez vn peu soin de moy.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE BELLE-GARDE.

LETTRE LXV.

MONSEIGNEVR,

C'est Monsieur de Chaude-bonne, qui me fait prendre la hardiesse de vous escrire : et dans l'ennuy dont il me voit accablé, il m'a voulu donner cette consolation. Il est vray, Monseigneur, qu'entre les plus grands sujets d'affliction que j'ay receus en ce païs, ie mets le desplaisir de ne vous y auoir point trouué. Ie m'estois preparé à cét exil, sur l'esperance de le passer auprés de vous : et ie croyois que ie trouuerois tousiours la France en quelque part où vous seriez. Mais c'eust esté vn trop grand soulagement pour vn homme qui estoit destiné à estre mal-heureux : et la fortune n'a pas accoustumé de faire tant de grace à ceux qu'elle persecute. Cependant, Monseigneur, ie prens à bon augure, de ce qu'elle nous r'approche du lieu où vous estes : et ie croiray qu'elle se veut reconcilier auec nous, si elle nous rend le bonheur de vostre presence. Car pour dire vray, Monseigneur, ie ne puis penser qu'elle vous ait entierement abandonné : et c'est assez qu'elle soit femme, pour croire qu'elle ne vous peut haïr, et qu'elle reuiendra bien-tost à vous. Au moins, à son defaut, aurez-vous tousiours cette extréme sagesse, et cette grandeur de courage qui vous ont accompagné par tout, et dont vous auez depuis quelque temps donné de si bonnes preuues, que ie doute si ces années de mal-heurs ne vous ont pas esté plus auantageuses que les autres. Ie continuërois icy, Monseigneur, bien volontiers ce discours. Mais ie crains de n'vser pas assez discrettement de la liberté que l'on m'a donnée. ***

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE LXVI.

MONSEIGNEVR,

Dites la vérité : combien y a-t-il que vous n'auez songé si les quatre derniers liures de l'Eneïde, sont de Virgile ou non, et si le Phormion est de Terence? Ie ne vous interrogerois pas si librement,

.s vous sçauez, que dans les triomphes, les soldats ont accous-ıé de railler avec les Empereurs, et que la joye de la victoire ıne des libertez, que sans cela l'on n'oseroit iamais prendre. ɔüez-nous donc franchement, combien il y a que vous n'auez ısé à la petite Erminie, aux vers de Catule, et à ceux de Monsieur leau. Si est-ce, Monseigneur, que quand vous auriez oublié tout este, vous deuez vous souuenir toûjours de son *Benedicite.* Car sonne n'eut iamais plus de raison de le dire, que vous, et ne fut t obligé de rendre graces au Dieu des armées. A dire le vray, la ıduite et la fortune auec laquelle vous auez sauué la nostre, est des plus grands miracles qui se soient iamais veus dans la guerre : toutes les circonstances en sont si estranges, que ie les mettrois chapitre des *menteries claires :* si nous n'en auions tant de tes-ıins, et si ie ne sçauois qu'il n'y a point de merueille, que l'on ne ıue receuoir de vous. La joye que cela a donnée icy à tout ce que ıs aymez, n'est pas vne chose qui se puisse representer. Mais ıs pouuez vous imaginer, Monseigneur, que les personnes qui oient autrefois rauies de vous ouïr chanter, ou de vous faire voir s vers, doiuent estre infiniment contentes, à cette heure, qu'elles tendent dire, que vous faites leuer des Sieges, que vous prenez s Villes, que vous battez des armées, et que la principale espe-ıce du bon succez de nos affaires, est fondée en vostre personne. vous asseure, que cela est escouté en ce lieu, auec tous les sen-ıens que vous sçauriez desirer : et que sans que vous y pensiez, s armes font icy des conquestes, qui sont plus à desirer que toutes les que vous pourriez faire delà le Rhin. Quelque ambitieux que ıs puissiez estre, cela vous doit donner enuie de reuenir. Car en ité, Monseigneur, ce n'est pas vne bataille qui est aujourd'huy plus belle chose du monde à gagner : et vous m'auoüerez vous-ısme, qu'il y a telle rose de soulier, qui vaut mieux que neuf rnettes Impériales. Ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 12 Octobre 1636.

AV MESME.

LETTRE LXVII.

MONSEIGNEVR,

I'ay fait voir à Mr de Sainct H***, à Monsieur de S. R***
Monsieur de S. Q***, l'endroit de vostre lettre, où vous parl
Domestiques de Monsieur. Ie vous respons qu'ils ne l'ont tr
nullement bien : et ie sçay que Monsieur des Ouches, à qui i
ay pas encore voulu parler, ne le trouueroit guere meilleu
sorte, que si ie me voulois preparer contre les menaces qu
me faites, vous pouuez iuger que je ne manquerois pas d'an
que si ie vous écris à cette heure, ce n'est pas tant par crain
par vne véritable affection, et vne inclination naturelle que
vous obeïr. Outre ceux que ie viens de nommer, il y a encc
d'autres personnes plus braues, et auec qui il seroit plus dang
d'auoir querelle, qui n'approuuent pas que ie me trauaille
vous donner du plaisir, et qui ne trouuent pas raisonnable qu
en puissiez receuoir quelqu'vn en ne les voyant pas. A la v
Monseigneur, puisque vostre absence trauerse toutes leurs j
il seroit assez juste que vous n'en souhaitassiez point d'autre
celle de les reuoir, et qu'en attendant celle-là, vous ne fussiez
capable d'aucun diuertissement. Ie suis tesmoin, que tous ceu
l'on reçoit icy en cette saison, ne les empeschent pas de se so
de vous, et de souhaiter continuellement vostre retour. Le fi
les neiges des montagnes d'Alsace les transissent, et les font
bler tous les iours dans les plus grandes assemblées : et la c
des embusches des Crauates, leur donne l'alarme à toute he
milieu de Paris. Mais, ce qui est le plus estrange, et qui peu
ne vous semblera pas croyable : j'ay veu M. de Bourbon et
Rambouillet estre tristes pour l'amour de vous dans le bal, e
pirer en attendant des Violons. Ie ne sçay pas, Monseigneur,
vous jugerez de là : ni quel auantage vous en tirerez. Mais pou
ie suis asseuré, que quoy qu'elles puissent faire pour vous à
nir, elles ne vous pourroient iamais donner vne plus grande
de leur affection. L'autre iour que ie monstrois la derniere
que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire : comme j'e
l'endroit où vous me mandiez que vous estiez prest de par
lieu de lire en Alsace, ie leus en Thrace : *Bras de fer*, qui
accoustumé, comme vous sçauez, de s'émouuoir de rien,

pasle comme mon collet : et dit d'vne voix estonnée : En Thrace, Monsieur! Et vne autre personne qui estoit proche, et qui sçait vn peu mieux la Carte, ne laissa pas d'estre vn peu esmeuë. Ie voudrois bien, Monseigneur, vous entretenir de votre *Espouse.* Mais ie n'en sçaurois parler. Car on n'en peut dire que des choses incroyables: et il n'y a plus rien en elle que l'on puisse décrire. Ce que vous y auez veu d'aymable, d'admirable, et de charmant, a tousiours augmenté d'heure en heure : et on découure tous les iours en elle de nouueaux tresors de beauté, de generosité et d'esprit. Au reste, ie vous puis iurer, qu'elle a eu en vostre absence toute la conduite que vous sçauriez souhaiter. Ie sçay qu'il court vn certain bruit, qui sans doute vous aura donné quelque soupçon d'elle. Car vous autres Afriquains ie vous connois. Et il est vray, qu'il y a vn galant de bonne maison, et qui peut auoir vn jour beaucoup de bien, qui la voit assez volontiers. Mais ie vous asseure, que parmy cela, elle a tous les sentiments que doit auoir vne femme tres-sage et tres-prudente, et que vous luy auriez inspirez vous-mesme. Sans mentir, Monseigneur, si vous ne vous estes bien endurcy le cœur parmy les Suedois, le souuenir de toutes ces personnes vous doit donner vne extréme enuie de reuenir : et quelques charmes qu'aye la gloire, vous ne deuez pas trouuer qu'elle en aye tant qu'elles. Hastez donc vostre retour le plus qu'il vous sera possible : et faites, qu'au moins pour quelque temps, vostre ambition se tourne de leur costé. Aussi bien quand la fortune vous meneroit victorieux iusques dedans Prague, ie ne m'imagine pas qu'elle vous puisse estre veritablement fauorable, en vous éloignant d'icy. Il n'y point de conqueste de là le Rhin, ni delà le Danube, qui vous deust pleinement satisfaire : et toute l'Allemagne ne vaut pas vn faux-bourg de deçà. Ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE LXVIII.

MONSEIGNEVR,

Il vous semble qu'il n'y a qu'à escrire : et vous en parlez bien à vostre ayse, vous qui n'auez rien à faire qu'à commander à douze

mille hommes, et à résister à trente mille autres. Mais si vous auiez à voir et à considerer trois ou quatre personnes qui sont içy : vous trouueriez que l'on a bien d'autres choses à penser. Si vous estiez en ma place, je suis asseuré, qu'il ne vous resteroit pas plus de loisir qu'à moy. Ie meurs d'enuie, que vous y soyez, pour voir comment vous vous en pourriez démesler auecque cette conduite, dont on vous louë tant, et cette merueilleuse prudence qui vous a desia tiré de tant d'autres perils. Car ie vous aduertis, Monseigneur, qu'au retour de la guerre qui vous occupe maintenant, vous aurez à en faire icy vne plus dangereuse. Vous y trouuerez des ennemis beaucoup plus braues et plus fiers, que les Allemands : et vous, qui par vostre adresse venez de sauuer tant de millions d'ames, vous aurez bien de la peine à eschapper vous-mesme. Il n'y a point de retraite à faire deuant eux : et c'est assez de les voir pour estre défait. Il y a, entre les autres, vn certain *Bras de fer*, qui est la plus redoutable creature, que le Soleil voye aujourd'huy. Il n'y a point d'armet qui puisse resister à ses coups. Il brise tout ce qu'il touche, et toutes les cruautez des Croates, ne sont point comparables aux siennes. Ie sçay, Monseigneur, que vous connoissez ceux dont ie vous parle, et que desia en quelques occasions vous-vous estes rencontré auec eux. Mais ne vous imaginez pas de les trouuer comme vous les auez laissez. Leurs forces sont augmentées depuis quelque temps : et leur puissance est venuë à vn point qu'il n'y a plus rien qui leur resiste. Il ne se passe iour qu'ils ne fassent des prises iusques dans les portes de Paris. Ils prennent, ils tuënt, ils saccagent tout ce qu'ils rencontrent, et tandis que vous vous amusez à défendre la frontiere, ils mettent en feu le cœur du Royaume. Que ce que ie vous dis pourtant, ne vous fasse pas apprehender de reuenir : et n'ayant pas eu de peur en tant de rencontres, où tout autre que vous en auroit eu, ne commencez pas à craindre en celle-cy. Car encore qu'ils ne prennent personne à mercy, ie crois qu'il y aura quartier pour vous : et que si vous tombez entre leurs mains, ils vous traitteront auec toute la douceur, que l'on doit auoir pour vn prisonnier de vostre merite. Selon que ie puis juger, ils esperent de vous monstrer en cet estat : et il me semble, qu'ils ne pourroient pas auoir tant de joye de vos victoires, comme ie voy qu'ils en ont, s'ils ne croyent qu'elles doiuent honorer les leurs. Mais ils seront rauis de voir à leurs pieds le dompteur de Galas, et de faire connoistre que celuy qui a esté le bouclier de toute la France n'aura pû se mettre à couuert de leurs coups. Aussi connois-je en eux vne incroyable impatience pour vostre retour : et ie suis asseuré qu'il n'y a point

l'homme en France, qu'ils desirent tant de tenir que vous. Ie vous donne cet aduis, Monseigneur : afin que là-dessus vous preniez vos mesures, pour vous défendre, ou qu'au moins, vous ne cherissiez pas si fort le titre de Victorieux, que vous ne vous resolviez de le perdre icy. Pour moy, quoy qu'il vous puisse arriuer, ie vous auouëray que ie souhaitte fort que vous y soyez. Car ie n'auray point de joye, jusqu'à ce que j'aye l'honneur de vous voir, et de vous dire au coin de vostre feu, les soins, les inquietudes et les alarmes, que vous auez données à toutes les personnes qui vous aiment. Ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE LXIX.

MONSEIGNEVR,

Encore faut-il que vous ayez quelque mortification dans vos triomphes : et qu'ayant à toute heure le plaisir d'entretenir des gens de guerre tout vostre saoul, vous preniez pour vn moment en patience, l'entretien d'vn homme de lettres. Nous ne sçaurions souffrir à Paris, que vous soyez si aise à Mets : et ne pouuant pas empescher vos joyes, nous voulons au moins les interrompre. Ie n'aurois pourtant pas esté si hardy que de l'entreprendre : s'il ne m'auoit esté commandé par vne Dame, à qui rien ne se peut refuser : et à laquelle, ceux mesmes à qui se soûmettent les armées, et leurs Generaux, ne feroient pas de difficulté d'obeïr. Il est vray, Monseigneur, que toutes les fois, que ie m'imagine de vous voir auec huit ou dix Mestres de Camp à l'entour de vous : j'ay pitié de Terence, de Virgile et de moy, ie plains extrémement ceux qui desirent icy que vous-vous souueniez souuent d'eux, et ie suis asseuré, qu'il n'y a point de si petit bastion en vostre place, qui ne vous soit plus considerable, et que vous n'aymiez beaucoup plus que moy. Toutefois, ie n'osois pas en murmurer. Ie considerois, qu'il y auoit quelques personnes, qui auoient plus de droit de s'en plaindre : et ie ne voulois pas auoir de different auec vn homme, que l'on dit qui peut disposer de toutes les trouppes du Mareschal de la Force. Mais à cette heure que l'on m'a donné la hardiesse de parler, et qu'il y a icy des personnes qui m'auoüeront de tout ce que j'écriray [illegible]

craindray point de vous dire, que c'est vne chose extrémement pitoyable, que vostre affection qui estoit il y a peu de temps partagée entre les plus aymables personnes du monde, soit maintenant comme donnée au pillage aux gens-d'armes. Ie ne suis pas bien maistre de moy, et tout mon esprit se renuerse : quand ie songe que la place qu'auoit en vostre cœur la plus adorable creature (1) qui fust iamais, est peut-estre à cette heure tenuë par le Colonnel Ebron (2); que Madame de Combalet, et Mademoiselle de Ramboüillet, ont quitté la leur à un Ayde de Camp, ou à vn Sergent Major, et que vous aurez donné la mienne à quelque miserable Anspesade. Cette pensée, Monseigneur, nous met tous icy dans vne tristesse, qui ne se peut exprimer. Il n'y a qu'une personne qui est plus constante que les autres, et qui asseure que l'on ne doit pas croire de vous vne si grande injustice. Celle dont ie vous parle est vne Demoiselle ***, blonde, blanche et grasse, plus gaye, et plus belle, que les plus beaux iours de cette saison, et telle qu'à peine en trouueriez-vous trois en tout le païs Messin, si bien faites qu'elle. Elle a des yeux, dans lesquels il semble que toute la lumière du monde soit renfermée : vn teint qui obscurcit toutes choses : vne bouche que toutes celles du monde ne sçauroient assez loüer, pleine de traits et de charmes, et qui ne s'ouure et ne se ferme iamais, qu'auec esprit et jugement. Selon que ie la viens de depeindre, vous jugerez bien que c'est vne beauté fort differente de celle de la Reyne Epicharis. Mais si elle n'est pas si Egyptienne qu'elle, elle ne laisse pas d'estre pour le moins aussi voleuse. Dés sa premiere enfance, elle vola la blancheur à la neige, et à l'yuoire, et aux perles, l'éclat et la netteté. Elle prit la beauté et la lumiere des astres : et encore il ne se passe guere de iours, qu'elle ne dérobe quelque rayon au Soleil, et qu'elle ne s'en pare à la veue de tout le monde. Dernierement, en vne assemblée qui se fit au Louure : elle osta la grace et le lustre à toutes les Dames, et aux diamants qui les couuroient. Elle n'épargna pas mesme les pierreries de la Couronne sur la teste de la Reyne : et elle en sceut enleuer ce qui estoit de plus brillant et de plus beau. Cependant, quoy que tout le monde connoisse sa violence, personne ne s'y oppose. Elle fait auec impunité ce qui luy plaist. Et bien qu'il se trouue à Paris des gens qui prennent les Ducs et Pairs dés le lendemain de leurs nopces, il n'y

(1) Madame la Princesse.

(2) Le colonel Hébron était un Écossais au service de France.

ıas d'hommes assez hardis, pour entreprendre de l'arrester. Mais oy qu'elle soit cruelle pour tout le monde, elle me semble assez ıuce, pour ce qui vous regarde. Elle m'a commandé de vous dire, ı'elle n'a point les défiances que les autres ont de vous : et qu'en connoissance de cela, elle vous prie de luy renuoyer six arcs iomphaux, du reste de vostre entrée, quatre douzaines d'exclamaons publiques, et les œuures poëtiques du Landgraue de Hesse. Ie ous conseille de faire exactement tout ce qu'elle desire, et d'éuiter ır toutes choses de vous mettre mal auec elle. Car si elle entrerend de vous faire du mal, vostre compagnie de Gendarmes, et elle de vos Cheuaux-legers, ne vous empescheront pas d'estre pris. Ìets n'est pas vne assez bonne place, pour vous defendre contre on pouuoir. Mais, Monseigneur, ie ne considere pas que ie vous ntretiens trop long-temps parmy tant d'affaires que vous auez : et i ie fais ma lettre plus longue, ie crains que vous remettiez à la lire quand la paix sera faite. Ie serois pourtant bien fasché que vous n'en vissiez pas la fin : puis que ce qui m'importe le plus, est que vous n'y leussiez pas les protestations tres-serieuses que ie vous fais, que de tant de personnes qui ont receu de vos bien-faits, il n'y en a point qui soit auec plus de zele et de respect que moy,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET,

en luy envoyant douze galans de ruban d'Angleterre, pour vne Discretion qu'il auoit perduë contre-elle.

LETTRE LXX.

MADEMOISELLE,

Puis-que la dicretion est une des principales parties d'vn Galant : ie croy qu'en vous en enuoyant douze, ie vous paye bien liberalement ce que ie vous dois. Ne craignez pas d'en prendre vn si grand nombre, vous qui jusques icy n'en auez voulu receuoir pas vn. Car ie vous asseure que vous pouuez vous fier en ceux-cy, et qu'ils se sçauront taire des faueurs que vous leur ferez. Quelque gloire qu'il y ait à receuoir des vostres : ce n'est pas peu de chose, l'en auoir tant trouué de cette humeur, en vn temps, où ils sont ous si pleins de vanité. Aussi a-t-il fallu les aller querir bien-loin,

et les faire venir de delà la mer. Vous sçauez bien, Mademoiselle, que ce ne sont pas les premiers de ce païs-là, qui ont esté bien receus en France. Mais voicy, sans doute, les plus heureux de tous ceux qui en sont venus : et si vous les receuez, ils ne doiuent pas enuier ceux qui ont seruy les Princesses, et les Reynes. Car, sans mentir, Mademoiselle, il n'y a rien sur la Terre au dessus de vous : et quiconque auroit part en vostre esprit, se pourroit vanter d'estre en la plus haute place du monde. Ie parle beaucoup, pour vn homme qui paye une discretion. Mais considerez, s'il vous plaist, que ce n'est pas trop, qu'vn poulet pour douze galans : et que ceux pour qui i'escris, au moins ceux de leur païs, ont vne si estrange façon de se faire entendre, qu'il semble qu'ils parlent d'amour quand ils ne font que des complimens. Ne trouuez pas estrange, qu'estant leur Secretaire, i'aye en quelque sorte imité leur stile : et soyez asseurée, que si ie n'eusse eu à parler que pour moy, ie me fusse contenté de dire que ie suis, Mademoiselle, auec toute sorte de respect,

Vostre, etc.

A LA MESME.

LETTRE LXXI.

MADEMOISELLE,

Ie ne croyois pas qu'il pust iamais arriuer que ie fusse plus affligé, pour auoir receu vne de vos Lettres, ni que vous me pussiez donner de si mauuaises nouuelles, que vous ne m'en sçeussiez consoler en mesme temps. Il me sembloit, que mon malheur estoit en vn point, qu'il ne pouuoit plus croistre : et que puis que vous auiez pû quelquesfois me faire endurer patiemment l'absence de Madame vostre Mere, et la vostre, il n'y auoit point de mal que vous ne pussiez m'apprendre à souffrir. Mais pardonnez-moy, si ie vous dis, que j'ay trouué le contraire de tout cela, dans l'affliction que j'ay euë de la mort de Madame Aubry : laquelle, sans mentir, a esté assez grande, pour acheuer de m'accabler, et a pensé consumer les restes de ma patience. Vous pouuez juger, Mademoiselle, quelle extréme douleur ce me doit estre, d'auoir perdu vne Amie

›onne, si estimable, et si parfaite que celle-là : et qui m'ayant
ısiours donné tant de témoignages de bonne volonté, m'en a en-
·e voulu rendre dans les dernieres heures de sa vie. Mais, quand
ıe considererois point mes interets : ie ne me pourrois empescher
regretter infiniment vne personne, de qui vous estiez infiniment
née, et laquelle, entre beaucoup de dons particuliers, auoit
luy de vous sçauoir connoistre autant que cela est possible, et de
›us estimer sur toutes les choses du monde. I'auoüe pourtant, que
ie puis receuoir quelque soulagement dans ce desplaisir, c'est de
ınsiderer la constance qu'elle a tesmoignée, et auec quelle force
le a souffert vne chose dont le seul nom l'auoit tousiours fait
embler. Ce m'est vne extréme consolation, d'apprendre qu'elle a
ı à sa mort les bonnes qualitez qui luy auoient manqué durant sa
e, et qu'elle a sceu trouuer si à propos de la resolution et du
›urage. Certes, quand j'y songe bien, ie fais conscience de la
gretter : et il me semble que c'est l'aimer d'vne affection trop
teressée, que d'estre triste de ce qu'elle nous a quittez pour estre
ieux, et qu'elle est allée trouuer en l'autre monde, le repos
ı'elle n'a iamais eu en celuy-cy. Ie reçois de tout mon cœur les
:hortations que vous me faites là dessus, d'estudier souuent vne
çon si vtile, et si necessaire, et de me preparer à en faire autant
ıelque iour. Ie sçay profiter de vos remonstrances : et ce ne sera
ıs la premiere fois qu'elles m'auront fait deuenir homme de bien.
e mal-heur qui nous a tant pressez jusques à cette heure, ne nous
repare pas à cela. Il n'y a rien qui exhorte tant à sçauoir bien
ıourir, que de n'auoir point de plaisir à viure. Mais si les esperances
ue la fortune nous monstre, doiuent reüssir ; si apres tant de mal-
eureuses années, nous deuons auoir quelques beaux iours ;
ouffrez, ie vous supplie, Mademoiselle, que j'aye de plus gayes
pensées que celles de la mort : et s'il est vray que nous deuions
bien-tost vous reuoir, permettez-moy de ne haïr pas encore la vie.
Lors que vous dites que vous jugez que ie suis destiné à de grandes
choses, vous me donnez de si bons augures de la mienne, et des
auentures qui me doiuent arriuer : que ie seray bien-aise, qu'elle
ne s'acheue pas encore si tost. Pour moy, ie vous puis asseurer,
que si le Destin me promet quelque chose de bon, ie ne luy man-
queray pas de mon costé. Ie feray tout ce qui me sera possible
pour cooperer auec luy, et pour tascher a me rendre digne de
vos propheties. Cependant, ie vous supplie tres-humblement de
croire, que de toutes les faueurs que ie puis demander a la fortune :
celles que ie desire plus passionnément, c'est qu'elle fasse pour

vous ce qu'elle doit, et que pour moy, elle me donne le moyen de vous faire connoistre la passion auec laquelle ie suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

Mademoiselle, permettez-moy, s'il vous plaist, de remercier icy Madame vostre Mere, de l'honneur qu'elle me fait de se souuenir de moy, en me faisant dire, qu'elle admire en se taisant. Elle me veut apprendre, comme il faut que ie la reuere.

A MADAME.

LETTRE LXXII.

MADAME,

Il me semble que ie vous dois pour le moins vne lettre, pour vn Breuet. Et quelques belles paroles que j'y puisse mettre : elles ne seront pas si riches que celles du parchemin que vous me venez de faire obtenir, puis qu'il y en a pour dix mille escus. Monsieur de Puylaurens me l'a fait expedier auec tout le soin et l'affection qui se pouuoit desirer. Ie me doutois bien que luy qui a fait en sa vie tant de choses pour les Dames, ne manqueroit pas de seruir en ce rencontre-là, la plus parfaite de toutes, et que la plus belle bouche du monde n'auroit pas esté ouuerte inutilement en ma faueur. Ce bonheur m'estant arriué, ie m'imagine qu'il n'y en a point qui me puisse manquer : et il me semble, que le moindre bien qui me puisse échoir, est d'estre riche, puis que vous desirez que ie sois heureux. Cependant, quoy que ie n'aye pas accoustumé d'estre fort sensible aux choses qui regardent mon establissement, j'auouë que j'ay receu celle-cy auec vne extréme joye : et ie me serois trouué moy-mesme trop interessé en cette occasion, si ie ne connoissois, que ce que ie considere dauantage en ce bienfait, est de ce que c'est vous qui me l'auez procuré. Aussi, à dire le vray, ceux qui mettent les richesses entre les choses indifferentes, ne mettroient pas vostre bienveillance en ce rang-là : et pour moy, ie pense que ie ne dois pas tenir entre les biens de la fortune, vn bien que la Vertu m'a fait auoir. Ie crois, Madame, que sans mal parler, ie vous puis appeler ainsi : et si ie ne suis pas mal informé de tous vos succez, vous pouuez prendre ce nom-là à meilleur titre

ue celuy que vous portez. Au moins est-il vray, qu'elle ne s'est ımais montrée au monde si aimable qu'elle le paroist en vous : et eux qui l'on tconnuë autrefois, et qui disoient qu'elle donneroit le l'amour à tous les hommes, si elle se laissoit voir nuë, l'auroient rouuée plus charmante estant reuestuë de vostre personne. Et cer-es, quand ie considere les merueilles qui s'y rencontrent, et tant de sortes de graces dont le Ciel vous a remplie : il me semble, que celle dont ie vous remercie à cette heure, est la moindre que vous m'ayez faite. Ie trouue que la place que vous me laissez prendre quelquefois dans vostre cabinet, vaut mieux que celle que vous me venez de faire accorder, et que vous ne me sçauriez iamais faire de bien, qui vaille celuy de vous voir et de vous entretenir. Toutefois, Madame, il pourroit estre que le dernier que vous m'auez procuré, est plus estimable qu'il ne paroist : et comme on ne sçait pas encore à qui vous m'auez donné, et que cela est dans l'aduenir, possible que la grace que vous m'auez faite, se trouuera plus grande que vous ne l'auez imaginée. Car peut-estre, que vous m'auez donné à vne Maistresse, qui meritera de l'estre de tout le monde ; qui aura l'ame grande, belle et liberale ; le cœur noble et genereux ; la personne accomplie, toute pleine d'agrémens et de charmes, et qui aura pour tous les hommes ces attraits secrets, que chacun d'eux trouue en celle qu'il ayme. Peut-estre qu'elle aura vn esprit au dessus de tout ce qui se peut imaginer, plein de feu et de lumiere, beau et pur comme celuy des Anges ; qu'elle sera instruite de plusieurs belles connoissances ; qu'elle aura l'intelligence de trois ou quatre langues ; qu'elle entendra la situation de toute la terre, comme celle du petit Luxembourg ; qu'elle sçaura les mouuements des Cieux, le nom et la place de tous les Astres, et qu'apres tout cela, elle n'en connoistra pas vn parmy eux si beau, si clair, ni si brillant qu'elle. Permettez-moy, s'il vous plaist, Madame, de souhaiter qu'il en arriue de la sorte : et trouuez bon que ie fasse des vœux pour cela, puisque j'en sçay faire de plus vtiles que vous, pour le bien de la France. Aussi j'espere que les miens seront accomplis, et que quelques autres ne le seront pas. N'entreprenez pas, ie vous supplie, de me faire iamais desirer autrement. Car ie suis,

MADAME, *Vostre, etc.*

A Blois le 5 Ianuier.

A LA MESME.

LETTRE LXXIII.

MADAME,

Puisque c'est à bon dessein que ie vous recherche : ie croy qu'il n'y a point de galanterie que ie ne puisse faire, et qu'apres auoir fait des vers pour vous, ie puis bien vous enuoyer des bouquets. C'est vn present que les Dieux veulent bien receuoir des hommes : et puis que les fleurs sont le plus pur et le plus bel ouurage de la terre, ie pense qu'il n'y a personne à qui elles doiuent estre offertes à meilleur titre qu'à vous. Au moins sçay-ie bien, que vous les deuez aimer de cela, qu'il n'y en a pas vne qui n'accompagne sa beauté de quelque vertu, et qu'elles ne veulent pas estre touchées, non pas mesme des Princes ni des Roys. Mais quoy qu'elles soient filles du Soleil et de l'Aurore, et qu'elles disputent de l'éclat auec les perles et les diamans : ie suis asseuré qu'elles perdront leur lustre, aussi-tost qu'elles vous auront approchée, et que vous ferez voir que les beautez de la terre ne sont point comparables aux celestes. Ie croy, Madame, que vous souffrirez sans scrupule, que j'appelle ainsi la vostre : et que vous qui rapportez toutes choses au Ciel, ne voudrez pas luy oster l'honneur d'auoir fait tout seul vne si rare personne. Et certes, ce seroit donner trop d'auantage aux choses d'icy bas, que de vous mettre de leur nombre. Et puis que l'on nous commande de les mespriser, il y a grande apparence de croire que vous n'en estes pas : vous, Madame, qui estes l'objet de l'estime et de l'affection de tous ceux qui vous voyent : et qui n'auez iamais jetté les yeux sur pas vne ame raisonnable, que vous n'ayez gagnée. Ie voy bien quelle consequence vous pouuez tirer de là, si vous tenez la mienne capable de raison. Mais, Madame, ie vous supplie tres-humblement de croire, que le plus grand effect que vous ayez causé en elle, est celuy de l'admiration, et que ie suis, quoy que le Faune veüille dire, auec toute sorte de respect,

Vostre, etc.

A MONSIEVR ***,

Après que la Ville de Corbie eust esté reprise sur les Espagnols par l'armée du Roy.

LETTRE LXXIV.

MONSIEVR,

Ie vous auoüe que j'aime à me venger : et qu'apres auoir souffert ;ant deux mois, que vous vous soyez mocqué de la bonne espe- ce que j'auois de nos affaires; vous en auoir ouy condamner la ıduite par les euenemens; et vous auoir veu triompher des vic- 'es de nos ennemis : ie suis bien aise de vous mander que nous ıns repris Corbie. Cette nouuelle vous estonnera, sans doute, si bien que toute l'Europe, et vous trouuerez estrange, que ces ıs que vous tenez si sages, et qui ont particulierement cét auan- e sur nous, de bien garder ce qu'ils ont gagné, ayent laissé re- ndre vne place, sur laquelle on pouuoit juger que tomberoit t l'effort de cette guerre, et qui estant conseruée, ou estant rise, deuoit donner pour cette année, le prix et l'honneur des ıes, à l'vn ou à l'autre party. Cependant, nous en sommes les istres. Ceux que l'on auoit jettez dedans, ont esté bien-aises ɜ le Roy leur ait permis d'en sortir : et ont quitté auec joye ces ıtions qu'ils auoient esleuez, et sous lesquels il sembloit qu'ils se ılussent enterrer. Considerez donc, ie vous prie, quelle a esté ìn de cette expedition qui a tant fait de bruit. Il y auoit trois ans ɜ nos ennemis meditoient ce dessein, et qu'ils nous menaçoient cét orage. L'Espagne et l'Allemagne auoient fait pour cela leurs :niers efforts. L'Empereur y auoit enuoyé ses meilleurs Chefs, et meilleure Caualerie. L'Armée de Flandres auoit donné toutes ses ɪilleures troupes. Il se forme de cela vne armée de vingt-cinq lle cheuaux, de quinze mille hommes de pied, et de quarante nons. Cette nuée, grosse de foudres et d'esclairs, vient fondre r la Picardie, qu'elle trouue à descouuert, toutes nos armes tant occupées ailleurs. Ils prennent d'abord la Capelle et le Cas- let. Ils attaquent et prennent Corbie en neuf iours. Les voila aistres de la riuiere. Ils la passent. Ils rauagent tout ce qui est entre Somme et l'Oise. Et tant que personne ne leur resiste : ils tien- ent courageusement la campagne, ils tuënt nos païsans, et brus- :nt nos villages. Mais sur le premier bruit qui leur vient, que Mon- ieur s'auance auecque vne armée, et que le Roy suit de prés : ils

se retirent, ils se retranchent derriere Corbie : et quand ils ap
nent que l'on ne s'arreste point, et que l'on marche à eu
baissée : nos Conquerans abandonnent leurs retranchemen
peuples si braues et si belliqueux, et que vous dites qui sc
pour commander à tous les autres, fuïent devant vne armée
disoient estre composée de nos cochers et de nos laquais,
gens si determinez, qui deuoient percer la France jusqu
Pyrenées, qui menaçoient de piller Paris, et d'y venir rep
jusques dans Nostre-Dame les Drappeaux de la bataille d'
nous permettent de faire la circonuallation d'vne place qui l
si importante; nous donnent le loisir d'y faire des Forts, et
de cela nous la laissent attaquer et prendre par force à leu
Voila où se sont terminées les brauades de Picolomini, q
enuoyoit dire par ses trompettes, tantost qu'il souhaittoit qu
eussions de la poudre, tantost qu'il nous vinst de la Cauale
quand nous auons eu l'vn et l'autre, il s'est bien gardé d
attendre. De sorte, Monsieur, que hors la Capelle et le C
qui sont de nulle consideration : tout le fruit qu'a produ
grande et victorieuse armée, a esté de prendre Corbie
rendre, et pour la remettre entre les mains du Roy, auec vn
trescarpe, trois bastions, et trois demy-lunes qu'elle n'auoi
S'ils auoient pris encore autres dix de nos places auec vn
succez, nostre frontiere en seroit en meilleur estat, et ils l'a
mieux fortifiée, que ceux qui iusques icy en ont eu la comm
Vous semble-t'il que la reprise d'Amiens, ait esté en rien p
portante, ou plus glorieuse que celle-cy? Alors la puissa
Royaume n'estoit point diuertie ailleurs; toutes nos force
jointes ensemble pour cét effet, et toute la France se trouua
vne place. Icy, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-
le fort d'vne infinité d'autres affaires, qui nous pressoient
costez, en vn temps où il sembloit que cét Estat fust ép
toutes choses, et en vne saison, en laquelle, outre les h
nous auions encore le Ciel à combatre. Et au lieu que
Amiens les Espagnols n'eurent vne armée que cinq mois
siege, pour nous le faire leuer : ils en auoient vne de c
mille hommes à Corbie, deuant que celuy-cy fust comm
m'asseure, que si cét éuenement ne vous fait pas deuenir bo
çois, au moins il vous mettra en colere contre les Espag
que vous aurez dépit de vous estre affectionné à des gens
si peu de vigueur, et qui se sçauent si mal seruir de leur ar
Cependant, ceux qui en haine de celuy qui gouuerne, haïss

propre païs, et qui pour perdre vn homme seul, voudroient que la France se perdist, se moquoient de tous les preparatifs que nous faisions pour remedier à cette surprise. Quand les troupes que nous auions icy leuées prirent la route de Picardie : ils disoient que c'estoit des victimes que l'on alloit immoler à nos ennemis; que cette armée se fondroit aux premieres pluyes, et que ces soldats qui n'estoient point aguerris, fuïroient au premier aspect des troupes Espagnoles. Puis, quand ces troupes dont on nous menaçoit se furent retirées, et que l'on prit dessein de bloquer Corbie : on condamna encore cette resolution. On disoit, qu'il estoit infaillible que les Espagnols l'auroient pourueüe de toutes les choses necessaires, ayant eu deux mois de loisir pour cela : et que nous consumerions deuant cette place, beaucoup de millions d'or, et beaucoup de milliers d'hommes, pour l'auoir peut-estre dans trois ans. Mais quand on se resolut de l'attaquer par force, bien auant dans le mois de Nouembre : alors il n'y eut personne qui ne criast. Les mieux intentionnez auoüoient qu'il y auoit de l'aueuglement : et les autres disoient qu'on auoit peur, que nos soldats ne mourussent pas assez-tost de misere et de faim : et que l'on les vouloit faire noyer dans leurs propres tranchées. Pour moy, quoy que ie sceusse les incommoditez qui suiuent necessairement les sieges, qui se font en cette saison, j'arrestay mon jugement. Ie pensay que ceux qui auoient presidé à ce conseil, auoient veu les mesmes choses que ie voyois, et qu'ils en voyoient encore d'autres que ie ne voyois pas : qu'ils ne se seroient pas engagez legerement au siege d'vne place sur laquelle toute la Chrestienté auoit les yeux : et dés que ie fus asseuré qu'elle estoit attaquée, ie ne doutay quasi plus qu'elle ne deust estre prise. Car, pour en parler sainement, nous auons veu quelquefois Monsieur le Cardinal se tromper dans des choses qu'il a fait faire par les autres. Mais nous ne l'auons iamais veu encore manquer dans les entreprises qu'il a voulu executer luy-mesme, et qu'il a soustenuës de sa presence. Ie creus donc qu'il surmonteroit toutes sortes de difficultez : et que celuy qui auoit pris la Rochelle, malgré l'Ocean, prendroit encore bien Corbie, en dépit des pluyes et de l'Hyuer. Mais puis qu'il vient à propos de parler de luy, et qu'il y a trois mois que ie ne l'ay osé faire, permettez-le moy à cette heure : et trouuez bon que dans l'abbatement où vous met cette nouuelle, je prenne mon temps de dire ce que ie pense.

Ie ne suis pas de ceux qui ayant dessein, comme vous dites, de conuertir des eloges en breuets, font des miracles de toutes les actions de Monsieur le Cardinal; portent ses loüanges au delà de

ce que peuuent et doiuent aller celles des hommes, et à force de vouloir trop faire croire de bien de luy, n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ay-ie pas cette basse malignité, de haïr vn homme, à cause qu'il est au dessus des autres : et ie ne me laisse non plus emporter aux affections, ni aux haines publiques, que ie sçay estre quasi tousiours injustes. Ie le considere auec un jugement, que la passion ne fait pancher ni d'vn costé ni d'autre : et ie le voy des mesmes yeux dont la posterité le verra. Mais lors que dans deux cens ans, ceux qui viendront apres nous, liront en nostre histoire, que le Cardinal de Richelieu a démoly la Rochelle, et abbattu l'Heresie, et que par vn seul Traitté, comme par vn coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour vne fois : lors qu'ils apprendront que du temps de son Ministere, les Anglois ont été battus et chassez, Pignerol conquis, Cazal secouru, toute la Lorraine jointe à cette Couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise soûs nostre pouuoir, les Espagnols deffaits à Veillane, et à Auein, et qu'ils verront que tant qu'il a presidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin, sur lequel elle n'ait gagné des places, ou des batailles : S'ils ont quelque goutte de sang François dans les veines, et quelque amour pour la gloire de leur païs, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à luy ? et à vostre aduis l'aimeront-ils, ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'Hostel de Ville se seront payées vn peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouueaux Officiers dans la Chambre des Comptes ? Toutes les grandes choses coustent beaucoup ; les grands efforts abbattent, et les puissans remedes affoiblissent. Mais si l'on doit regarder les Estats comme immortels, et y considerer les commoditez à venir comme presentes : contons combien cét homme, que l'on dit qui a ruiné la France, luy a espargné de millions, par la seule prise de la Rochelle, laquelle, d'icy à deux mille ans, dans toutes les minoritez des Roys, dans tous les mécontentements des Grands, et dans toutes les occasions de reuoltes, n'eust pas manqué de se rebeller, et nous eust obligez à vne eternelle despense. Ce Royaume n'auoit que deux sortes d'ennemis qu'il deust craindre, les Huguenots, et les Espagnols. Monsieur le Cardinal dans les affaires, se mit en l'esprit de ruiner tous les deux. Pouuoit-il former de plus glorieux, ni de plus vtiles desseins ? Il est venu à bout de l'vn, et il n'a pas acheué l'autre. Mais s'il eust manqué au premier, ceux qui crient à cette heure, que ç'a esté vne resolution temeraire, hors de temps, et au dessus de nos forces, que de vouloir attaquer et abbatre celles d'Espagne, et que l'experience l'a bien montré :

n'auroient-ils pas condamné de mesme le dessein de perdre les Huguenots? n'auroient-ils pas dit, qu'il ne falloit pas recommencer vne entreprise où trois de nos Roys auoient manqué, et à laquelle le feu Roy n'auoit osé penser? Et n'eussent-ils pas conclu, aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'estoit pas faisable, à cause qu'elle n'auroit pas esté faite? Mais iugeons, ie vous supplie, s'il a tenu à luy, ou à la Fortune, qu'il ne soit venu à bout de ce dessein. Considerons quel chemin il a pris pour cela, et quels ressorts il a fait joüer. Voyons s'il s'en est fallu beaucoup, qu'il n'ait renuersé ce grand arbre de la Maison d'Austriche : et s'il n'a pas esté ébranlé iusques aux racines, ce tronc, qui de deux branches couure le Septentrion et le Couchant, et qui donne de l'ombrage au reste de la Terre. Il fut chercher iusques sous le Pole, ce Heros qui sembloit estre destiné à y mettre le fer, et à l'abbatre. Il fut l'esprit meslé à ce foudre, qui a remply l'Allemagne de feu et d'éclairs, et dont le bruit a esté entendu par tout le monde. Mais quand cét orage fut dissipé, et que la fortune en eut destourné le coup, s'arresta-t-il pour cela? et ne mit-il pas encore vne fois l'Empire en plus grand hazard qu'il n'auoit esté par les pertes de la bataille de Leipsic, et de celle de Lutzen? Son adresse et ses pratiques nous firent auoir tout d'vn coup vne armée de quarante mille hommes, dans le cœur de l'Allemagne, auec vn Chef qui avoit toutes les qualitez qu'il faut pour faire vn changement dans vn Estat. Que si le Roy de Suede s'est ietté dans le peril, plus auant que ne deuoit vn homme de ses desseins, et de sa condition, et si le Duc de Fridlandt, pour trop differer son entreprise, l'a laissée descouurir : pouuoit-il charmer la balle qui a tué celuy-là au milieu de sa victoire, ou rendre celuy-cy impenetrable aux coups de pertuisane? Que si en suite de tout cela, pour acheuer de perdre toutes choses, les Chefs qui commandoient l'Armée de nos Alliez deuant Norlinghen, donnerent la bataille à contre-temps : estoit-il au pouuoir de Monsieur le Cardinal, estant à deux cens lieuës de là, de changer ce conseil, et d'arrester la precipitation de ceux qui pour vn Empire (car c'estoit le prix de cette victoire;) ne voulurent pas attendre trois iours? Vous voyez donc, que pour sauuer la Maison d'Austriche, et pour destourner ses desseins, que l'on dit à cette heure auoir esté si temeraires, il a fallu que la Fortune ait fait depuis trois miracles : c'est à dire trois grands éuenemens, qui, vraysemblablement, ne deuoient pas arriuer; la mort du Roy de Suede, celle du Duc de Fridlandt, et la perte de la bataille de Norlinghen. Vous me direz, qu'il ne se peut pas plaindre de la

Fortune, pour l'auoir trauersé en cela; puis qu'elle l'a seruy si fidellement dans toutes les autres choses : que c'est elle qui luy a fait prendre des places, sans qu'il en eust iamais assiegé auparauant; qui luy a fait commander heureusement des armées, sans aucune expérience : qui l'a mené toûjours comme par la main, et sauué d'entre les precipices, où il estoit jetté, et enfin qui l'a fait souuent paroistre hardy, sage et preuoyant. Voyons-le donc dans la mauuaise fortune : et examinons, s'il y a eu moins de hardiesse, de sagesse et de preuoyance. Nos affaires n'alloient pas trop bien en Italie : et comme c'est le destin de la France de gagner des batailles, et de perdre des armées, la nostre estoit fort déperie depuis la derniere victoire qu'elle auoit emportée sur les Espagnols. Nous n'auions gueres plus de bonheur deuant Dole, où la longueur du siege nous en faisoit attendre vne mauuaise issuë : quand on sceut que les Ennemis estoient entrez en Picardie; qu'ils auoient pris d'abord la Capelle, le Castelet, et Corbie, et que ces trois places, qui les deuoient arrester plusieurs mois, les auoient à peine arrestez huit iours. Tout est en feu jusques sur les bords de la riuiere d'Oise. Nous pouuons voir de nos fauxbourgs la fumée des villages qu'ils nous brûlent. Tout le monde prend l'allarme, et la Capitale ville du Royaume est en effroy. Sur cela on a aduis de Bourgogne, que le siege de Dole estoit leué : et de Xaintonge, qu'il y a quinze mille païsans reuoltez, qui tiennent la campagne, et que l'on craint que le Poictou et la Guyenne ne suiuent cét exemple. Les mauuaises nouuelles viennent en foule; le Ciel est couuert de tous costez; l'orage nous bat de toutes parts : et il ne nous luit pas de quelque endroit que ce soit vn rayon de bonne fortune. Dans ces tenebres, Monsieur le Cardinal a-t-il veu moins clair? a-t-il perdu la Tramontane? durant cette tempeste, n'a-t-il pas tousiours tenu le gouuernail d'vne main, et la boussole de l'autre? s'est-il jetté dedans l'esquif pour se sauuer? et si le grand vaisseau qu'il conduisoit auoit à se perdre : n'a-t-il pas tesmoigné qu'il y vouloit mourir deuant tous les autres? Est ce la Fortune qui l'a tiré de ce Labirinthe : ou si ç'a esté sa prudence, sa constance, et sa magnanimité? Nos ennemis sont à quinze lieuës de Paris, et les siens sont dedans. Il y a tous les iours aduis, que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France et l'Espagne, par maniere de dire, sont conjurées contre luy seul. Quelle contenance a tenu parmy tout cela cét homme, que l'on disoit qui s'estonneroit au moindre mauuais succez, et qui auoit fait fortifier le Havre, pour s'y jetter à la premiere mauuaise fortune? Il n'a pas fait vne démarche en

arriere pour cela. Il a songé aux perils de l'Estat, et non pas aux siens : et tout le changement que l'on a veu en luy durant ce temps-là, est qu'au lieu qu'il n'auoit accoustumé de sortir, qu'accompagné de deux cens Gardes, il se promena tous les iours, suiuy seulement de cinq ou six Gentils-hommes. Il faut aduoüer qu'vne aduersité soûtenue de si bonne grace, et auec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prosperitez et de victoires. Il ne me sembla pas si grand, ni si victorieux, le iour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors : et les voyages qu'il fit de sa maison à l'Arcenal, me semblent plus glorieux pour luy, que ceux qu'il a fait delà les monts, et desquels il est reuenu, auecque Pignerol et Suze. Ouurez donc les yeux, ie vous supplie, à tant de lumiere. Ne haïssez pas plus long-temps vn homme, qui est si heureux à se venger de ses ennemis, et cessez de vouloir du mal à celuy qui le sçait tourner à sa gloire, et qui le porte si courageusement. Quittez vostre party deuant qu'il vous quitte. Aussi bien vne grande partie de ceux qui haïssoient Monsieur le Cardinal, se sont conuertis par le dernier miracle qu'il vient de faire; et si la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'esperer : il trouuera moyen de gagner bien-tost tous les autres. Estant si sage qu'il est, il a connu, apres tant d'experiences, ce qui est de meilleur : et il tournera ses desseins à rendre cét Estat le plus florissant de tous, apres l'auoir rendu le plus redoutable. Il s'auisera d'vne sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, et qui ne tombe dans l'esprit de personne : de se faire le meilleur et le plus aimé d'vn Royaume, et non pas le plus grand et le plus craint. Il connoist que les plus nobles, et les plus anciennes conquestes, sont celles des cœurs et des affections; que les lauriers sont des plantes infertiles, qui ne donnent au plus que l'ombre, et qui ne valent pas les moissons, et les fruits dont la Paix est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de loüange à estendre de cent lieuës les bornes d'vn Royaume, qu'à diminuer vn sol de la taille : et qu'il y a moins de grandeur, et de veritable gloire à defaire cent mille hommes, qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en seureté. Aussi ce grand esprit, qui n'a esté occupé jusqu'à présent, qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre; à leuer de l'argent, et des hommes; à prendre des Villes, et à gagner des batailles : ne s'occupera desormais, qu'à restablir le repos, la richesse et l'abondance. Cette mesme teste qui nous a enfanté Pallas armée : nous la rendra auecque son oliue, paisible, douce et sçauante, et suiuie de tous les Arts qui marchent d'ordinaire auec elle. Il ne se fera plus de nouueaux Edits,

que pour regler le luxe, et pour restablir le commerce. Ces grands vaisseaux qui auoient esté faits pour porter nos armes au delà du Destroit, ne seruiront qu'à conduire nos marchandises, et à tenir la mer libre : et nous n'aurons plus la guerre qu'auecque les Corsaires. Alors les ennemis de Monsieur le Cardinal ne sçauront plus que dire contre luy, comme ils n'ont sceu que faire jusqu'à cette heure. Alors les Bourgeois de Paris seront ses gardes : et il connoistra combien il est plus doux d'entendre ses loüanges dans la bouche du peuple, que dans celle des Poëtes. Preuenez ce temps-là, ie vous conjure : et n'attendez pas à estre de ses amis, jusques à ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans vostre opinion : ie n'entreprens pas de vous l'arracher par force. Mais aussi, ne soyez pas si injuste, que de trouuer mauuais que j'aye defendu la mienne : et ie vous promets que ie liray volontiers tout ce que vous m'escrirez, quand les Espagnols auront repris Corbie. Ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

De Paris ce 14 Décembre 1636.

A MADAME ***.

LETTRE LXXV.

MADAME,

Puis que le iour d'hier m'a duré plus que les trois derniers mois que j'ay esté sans vous voir, et qu'il n'y a icy personne qui prenne mes lettres, trouuez bon que ie vous escriue, et que ie vous die que ie ne fus iamais si amoureux. Trois ou quatre choses de celles que vous me dites l'autre iour, me sont tellement demeurées dans l'esprit, que ie n'ay pû depuis apprendre pas vne de celles que l'on m'a dites. De plus, ce que vous m'accordastes du bout des levres, et que vous fistes pour m'obliger, est tout prest de me perdre, et ie trouue par experience que vous m'emprisonnastes, lors que vous pensiez me secourir. Cela fait vn bien plus beau feu que ces bois aromatiques que vous auiez preparez pour moy, et il faut croire que la flamme en est bien agreable, puis qu'elle me plaist, lors mesme qu'elle me deuore. Aussi ie ne vous demande pas de secours en l'estat où ie suis, ie ne voudrois pas des remedes qui la pourroient

esteindre, et ie me passeray bien de ceux qui la pourroient soulager. Ce dont ie vous supplie seulement, c'est que ie brusle en vostre presence, et puis que j'ay à estre consumé, que cela m'arriue chez vous, afin qu'au moins les cendres vous en demeurent. Celles d'vn Amant si respectueux, si raisonnable, et si peu interessé, meritent bien d'estre gardées : et vous ne deuez pas refuser cette faueur à vn homme qui prend tant de plaisir à mourir pour vous.

Madame, quand j'ay pris la plume, ie pensois vous demander seulement, si vous iriez demain à la Comédie des petites Saintot : mais ie n'ay pû m'empescher de vous escrire cecy, qui ressemble, à mon auis, bien fort à vn Poulet, quoy que vous n'ayez pas accoustumé d'en receuoir de pas vn de vos quarante-trois Amans. Ie vous supplie de lire celuy-cy de bon cœur. Si vous pouuez vous empescher demain de sortir, vous m'obligerez infiniment. Mais au cas que vous ne vous puissiez defendre d'aller à la Comedie, au moins plaignez-moy, et en voyant toutes les morts qui y seront, souuenez-vous de celles que ie souffriray au mesme temps pour vous.

A MADAME DE SAINTOT.

LETTRE LXXVI.

Madame,

En ne pensant faire qu'vne petite galanterie, vous auez escrit la plus galante lettre du monde. Tout grand Iurisconsulte que ie sois, ie me trouue bien empesché à y respondre, et ie vous auoüe que vous en sçauez plus que moy. Ie m'estois desia bien apperceu que vous auiez tousiours ce même esprit que j'ay toute ma vie admiré, et que de toutes choses vous n'auiez rien oublié que moy. Mais il est vray, que ie ne me fusse pas imaginé que vous eussiez appris à écrire, depuis que ie ne vous vois plus, et que ie dûsse iamais rien voir de vous qui fust plus beau, et qui me touchast dauantage que ce que j'en ay veu autrefois. Apres cela ne doutez pas que ie ne fasse tout ce qui me sera possible pour faire differer le procez dont vous me parlez; et quoy que vous m'en ayez autrefois fait un bien brusquement, ie vous asseure que ie ne tascheray pas à m'en venger en

cette occasion. Mais n'estes-vous pas vne meschante femme d'estre venuë troubler mon repos? I'estois dans le plus doux sommeil du monde, et ie ne sçay pas s'il m'arriuera de ma vie de si bien dormir. Ie suis au desespoir de ce que vous ne viendrez pas aujourd'huy à l'Academie, car vous pouuez iuger pour qui j'y estois allé. I'employeray tout mon crédit pour faire que l'on aille en corps vous supplier d'y venir. Mais si vous vouliez que j'y montrasse vostre lettre, cela suffiroit pour vous y faire desirer de tout le monde. Adieu, ie vous iure que ie suis à vous, etc.

BILLET DE MADAME DE SAINTOT A MONSIEVR DE VOITVRE.

Ie vous ay promis pour Galant à deux belles Dames de mes amies. Ie m'asseure que vous ne trouuerez pas cette entreprise-là trop grande : et ie sçay bien que vous dégagerez ma parole, aussitost que vous les aurez veuës.

RESPONSE DE MONSIEVR DE VOITVRE.

LETTRE LXXVII.

Faites-moy voir le plustost que vous pourrez ce que j'ayme. Car, sans mentir, j'en meurs d'impatience : et puis que vous m'auez obligé d'aimer, faites aussi que ie sois aimé. I'ay pensé toute la nuit aux deux personnes que vous sçauez. I'escris ce Poulet à l'vne d'elles. Donnez-le, ie vous supplie, à celle des deux que vous croirez que j'aime le mieux. En reconnoissance des bons offices que vous me rendez, ie vous asseure que vous disposerez tousiours de mes affections, et que ie n'aimeray iamais personne autant que vous, que lors que ie croiray que vous le voudrez tout de bon.

A VNE MAISTRESSE INCONNVE.

LETTRE LXXVIII.

Il n'y eut iamais vne inclination si extraordinaire, ni si étrange que celle que j'ay pour vous. Ie ne sçay du tout qui vous estes : et de ma vie, que ie sçache, ie ne vous ay seulement ouy nommer. Cependant ie vous asseure que ie vous aime, et qu'il y a déja vn iour que vous me faites souffrir. Sans auoir iamais veu vostre visage, ie le trouue beau : et vostre esprit me semble agreable, quoy que ie n'en aye iamais rien ouy dire. Toutes vos actions me rauissent : et ie m'imagine en vous ie ne sçay quoy, qui me fait aimer passionnément, ie ne sçay qui. Quelquefois ie me figure que vous estes blonde, et d'autrefois que vous estes brune; tantost grande, tantost petite, auec vn nez aquilin, ou auec vn nez retroussé. Sous toutes ces formes où ie vous mets, vous me paroissez tousiours la plus aimable chose du monde : et sans sçauoir quelle sorte de beauté vous auez; ie iurerois que c'est la plus aimable de toutes. Si vous me connoissez aussi peu, et que vous m'aimiez autant : j'en rends graces à l'Amour et aux estoilles. Mais afin que vous ne soyez pas trompée, et qu'en cas que vous m'imaginiez vn grand homme blond, vous ne soyez pas surprise en me voyant : ie vous veux dire à peu prés comme ie suis. Ma taille est deux ou trois doigts au dessous de la mediocre. I'ay la teste assez belle, auec beaucoup de cheueux gris; les yeux doux, mais vn peu esgarez : et le visage assez niais. En recompense, vne de vos amies vous dira, que ie suis le meilleur garçon du monde, et que pour aimer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidelement que moy. Si vous pouuez vous accommoder de tout cela, ie vous l'offriray à la premiere veuë. En attendant ie penseray en vous, sans sçauoir en qui ie pense : et quand on me demandera pour qui ie soûpire, n'ayez peur que ie le declare, et soyez asseurée, que ie ne diray iamais rien de vous.

A MADAME DE SAINTOT.

LETTRE LXXIX.

Ie suis au desespoir de ne pouuoir me promener auec vous. Mais

Madame la Princesse, et Madame de la Trimoüille, me commanderent hier d'aller à Ruel auec elles. Puis que vous vous promenez tous les iours : faites-moy demain, ou apres demain, l'honneur que vous m'offrez à cette heure. En recompense ie vous laisseray disposer de moy comme il vous plaira. Vous n'en sçauriez pas vser plus librement que vous faites, de me donner de la sorte à qui il vous plaist. Il faut que vous gardiez quelque chose d'excellent pour vous, puis que vous faites de ces presens à vos amies. Mais si elles sont belles, comme vous dites : laissez-moy seul à l'vne d'elles, et ne me mettez point en deux. Si ie m'y pouuois mettre, ie le ferois à cette heure, pour aller à Ruel, et pour aller auecque vous : et ie vous asseure que vous auriez la meilleure part. L'auis que vous m'auez donné, fera que ie m'ennuyeray auec Madame la Princesse, Madame de la Trimoüille, et Mademoiselle de Ramboüillet. Faites, s'il vous plaist, des complimens bien passionnez pour moy, aux Dames à qui vous m'auez donné. Ie voudrois que Madame *** en fust vne. Car sans mentir, ie la trouuay l'autre iour bien à mon gré. Mais voyez, ie vous prie, le pouuoir que vous auez sur moy. Quoy que ie ne les connoisse point, ie sens desia quelque inclination pour elles : et bien que ie n'aye iamais aimé deux personnes à la fois, ie voy bien que ie feray tout ce que vous voudrez.

A MONSIEVR ARNAVD

sous le nom du *sage Icas*.

LETTRE LXXX.

Monsievr,

Quand ie ne sçaurois pas que vous estes vn grand Magicien, et que vous auez la science de commander aux Esprits : le pouuoir que vous auez sur le mien, et les charmes que ie trouue dans ce que vous m'auez escrit, m'auroient fait juger, qu'il y a en vous quelque chose de surnaturel. Auec vos caracteres, j'ay veu dans vn petit morceau de papier des Temples, et des Deesses : et vous m'auez fait voir dans vostre lettre, comme dans vn miroir enchanté, toutes les personnes que j'aime. Sur tout j'ay remarqué auec beaucoup de plaisir, le tableau, où vous representez parmy des ombres, les plus belles lumieres de nostre siecle, et me monstrez

soin qu'a eu de moy vne personne, qui n'a point aujourd'huy de areille, et à qui vous n'en connoissez pas vous-mesme, quoy que ous sçachiez le passé et l'auenir. Mais vous, Monsieur, qui pouuez lécouurir les choses plus cachées et qui n'auez qu'à dire : Parlez Demons, iettez vn sort, ie vous supplie, pour sçauoir ce que c'est que cette creature, et faites-moy la faueur de me dire ce que vous en aurez appris. C'est sans mentir, vne curiosité digne d'estre sceuë : et ie vous promets que ie ne reueleray pas le secret. Car en cela, comme en toute autre chose, ie suiuray tousiours vos commandemens, et vous témoigneray que ie suis,

Vostre, etc.

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

LETTRE LXXXI.

MADAME,

Sans alleguer l'histoire sainte ni prophane, tout ce que vous escriuez est tousiours excellent. Ie recueille les moindres billets qui échappent de vos mains, comme les feüilles de la Sybille : et j'y estudie cette haute eloquence que tout le monde cherche : et qui seroit necessaire pour parler dignement de vous. Que s'il est vray, comme vous dites, que cela me soit arriué ; et s'il est possible que ie vous aye bien louée : ie me puis vanter d'auoir fait la plus difficile chose du monde, et celle, quand et quand, que ie desire le plus. Car ie vous asseure, Madame, que ie n'ay point d'enuie plus passionnée, que de faire voir au monde les deux plus grands exemples qui furent iamais d'vne vertu accomplie, et d'vne affection parfaite : en donnant à connoistre combien vous estes estimable, et combien ie suis,

MADAME, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE LXXXII.

Monseignevr,

Ie voyois beaucoup de raisons, de ne pas esperer si-tost de vos Lettres ; et ie jugeois bien qu'vne personne qui faisoit tant de choses, n'en pouuoit pas beaucoup escrire. Ie me contentois d'entendre icy toutes les semaines crier vostre nom et vos victoires, et de pouuoir apprendre de vos nouuelles, en les achetant. Mais il est vray, qu'il estoit temps que vous me fissiez l'honneur que j'ay receu de vous: et l'insolence de quelques gens commençoit à m'estre insupportable, qui disoient tout haut, que le temps de leurs propheties estoit arriué, et que ié me verrois bien tost auec eux comme vne personne priuée. Il y en a mesme qui ont pris cette occasion de tenter ma fidelité. Vous ne sçauriez croire, Monseigneur, quels auantages l'on m'a offerts, pour me faire promettre de quitter vostre party cét hyuer, et de prester mes griffes contre vous deux fois la semaine. Cependant, quoy que ces offres m'ayent esté presentées par la plus charmante bouche du monde : j'y ay resisté auec toute la constance que ie suis obligé d'auoir, pour vn homme à qui ie dois toutes choses; et que ie trouue d'ailleurs si à mon gré, que quand il m'auroit toûjours haï, ie ne me pourrois iamais empescher de le respecter, et de le servir. De sorte, qu'encore que j'aye à Paris ces attachemens, que ne manquent iamais d'y auoir ceux qui ne songent pas à commander des armées, et qui ne sont pas capables de ces hautes passions, qui tiennent à cette heure vn peu plus de la moitié de vostre ame : ie suis prest d'en partir toutes les fois que vous me l'ordonnerez, et ie quitteray pour vous aller trouuer vne personne jeune, gaye et brune. Ie n'attens pour cela, que d'en auoir vne honneste occasion : et si les ennemis, comme ie le croy, ne vous osent attendre que derriere leurs murailles, et vous obligent à vn siege, ie ne manqueray pas de me rendre auprés de vous. Aussi bien, pour dire le vray, j'aime mieux estre assiegeant qu'assiegé : et les Espagnols sont si prés de Paris, que quand ie n'en sortirois pas pour l'amour de vous, ie le pourrois faire pour l'amour de moy. On rompt tous les ponts d'alentour. On est prest à toute heure de tendre icy les chaisnes. Et lors que nous portons la terreur jusques sur les bords du Rhin, nous ne sommes pas bien asseurez sur ceux de la Seine. Dans le déplaisir que me donne ce desor-

dre : ie vous auoüe, Monseigneur, que ie reçois quelque consolation, de voir qu'en vn temps où nos affaires vont mal de tous costez, elles prosperent du vostre, et que tandis que nostre armée de Picardie se retire dans les villes, que celle que nous auons en Bourgogne languit dans les tranchées, et que nous ne faisons gueres mieux en Italie, vous arrestiez Galas dans ses retranchemens, vous preniez des places à sa veuë, et que vous soyez le seul conquerant, et le seul victorieux. En effet, sans faire passer les choses pour autres qu'elles ne sont, les seuls progrez que nous auons faits cette année, nous sont venus par vostre moyen :

Te copias, te consilium, et tuos
Præbente Diuos.

Ie vous supplie donc tres-humblement, Monseigneur, de me commander d'aller prendre part à vos prosperitez, et d'aller voir nostre bonne fortune au seul lieu où elle est maintenant. Aussi bien, sans faire le vaillant, les exploits de Monsieur de Simpleserre ne me laissent point dormir : et j'ay attaché au pommeau de mon espée, trois lettres de la petite Flamande, que ie veux mettre dans le corps d'vn Allemand. *Sed quid ago? cùm mihi sit incertum tranquillo-ne sis animo, an vt in bello, in aliqua maiuscula cura negotioue versere, labor longiùs. Cùm igitur mihi erit exploratum, te libenter esse risurum, scribam ad te pluribus.*

Ie n'ay pas craint de mettre encore celuy-cy, puis qu'il est de Ciceron : et ie mettray dans mes lettres le plus de latin qu'il me sera possible, puis que vous me dites que vous n'en lisez plus que là. Car, en verité, ce seroit dommage que vous oubliassiez le vostre. Au pis aller, si vous l'oubliez, ie m'offre de vous le raprendre cét hyuer. Ie vous monstreray les plus beaux passages de Virgile, d'Horace et de Terence. Ie vous expliqueray les plus difficiles, et ie vous feray connoistre les graces secrettes, et les beautez les plus cachées de ces autheurs-là. En un mot, ie vous rendray tout ce que vous m'auez presté, etc.

MONSEIGNEVR,

Depuis cette lettre escrite, il est venu vn Courrier, qui a donné l'auis que vous estiez dans Colmar. Ie vous asseure que cette nouuelle a plus réjouy la Cour, que tous les bals qui s'y donnent, et que tous les balets qui s'y preparent, [illegible]

personnes, en ont eu vne joye et vne satisfaction infinie. A la ve
on se peut consoler de l'absence de ses amis, quand ils fon
choses que vous faites : et il n'y a personne de ceux qui vous ai
le mieux, qui pût desirer que vous eussiez esté icy plutost.
mentir, Monseigneur, cela est bien glorieux, de secourir les A
du Roy, en dépit de l'hyuer, et des ennemis : et que vous, qu
participez point aux réjoüissances publiques, vous soyez le
qui les iustifiez, et qui nous donnez sujet d'en faire.

AV MESME.

LETTRE LXXXIII.

Monseignevr,

Ie ne sçay pas pourquoy vous vous plaignez de moy : si ce
qu'à cette heure que vous auez les armes à la main, vous vc
quereller tout le monde, et que préuoyant que les Espagnol
dureront guere deuant vous, vous cherchez desia des matiere
nouueaux differens. Il est difficile d'estre équitable et conque
en mesme temps : et ie vois bien, que la vaillance et la justice
deux vertus qui ne marchent guere ensemble. Il n'y a pas beau
de iours, que ie vous escriuis vne lettre si longue, que ie crûs
vous n'auriez pas le loisir de la lire : et ie ne me sens pas coup
d'auoir laissé passer vne occasion de faire mon deuoir. Quand i
considererois pas, Monseigneur, les infinies obligations que ie
ay, et que ie ne me soucierois point de donner quelque satisfa
de moy, au plus honneste homme que j'aye connu de ma vie,
iours ne laisserois-je pas de vous escrire, et ie me garderois
de donner aucun sujet de mécontentement, à vn homme, qu
aujourd'huy le plus redoutable de France. Mais sous ombre que
auez à cette heure vne infinité d'affaires; que vous faites le me
de trauailleur, de soldat, et de General tout ensemble; que
soignez à fortifier un Camp, et à prendre vne ville; à mettre l'o
et la justice dans vne armée, et à rendre disciplinable vne n
qui ne l'auoit encore iamais esté : il vous semble que tous les a
ont du loisir, et qu'il n'y a que vous qui trauaille. Cependan
vous asseure que quand ie n'aurois icy autre affaire qu'à escc
ceux qui disent de vos nouuelles, et à en dire à ceux qui en der

sent : ie ne serois guere moins occupé que vous, et il ne me resteroit que fort peu de temps à vous escrire. Telle personne qui se contentoit les autres années de parler deux ou trois heures de vous, en parle maintenant six heures sans se lasser. Ceux qui aiment le gouuernement, et ceux qui le haïssent, s'informent également de ce que vous faites : et il n'y a plus personne à qui vous soyez indifferent, que ceux à qui la France l'est aussi. Comme j'écriuois cecy, Monseigneur, j'ay appris que la composition de Landrecis estoit faite, et que Dimanche prochain vous seriez dedans. Ie loüe Dieu, et me resioüis auec vous : de ce que vous auez appris aux estrangers qu'il n'est pas impossible que nous prenions de leurs places, et de ce que vous auez rompu le charme qui nous en auoit empeschez depuis tant d'années. Louuain, Valence, et Dole, auoient persuadé à nos ennemis, que nous ne gagnerions iamais rien sur eux, et que le plus que nous pouuions faire, estoit de reprendre ce que l'on nous auoit osté. Il sembloit que les plus meschantes villes deuenoient imprenables dés que nous les attaquions. Nos armées, qui faisoient assez bien dans toutes les autres rencontres, se ruinoient, et perdoient courage, dés que l'on les employoit à vn siege : et quelque grande et victorieuse que fust nostre fortune, il n'y auoit point de si petit fossé, ni de si foible rempart qui ne l'arrestast. Enfin, Monseigneur, vous auez changé ce mauuais destin. Vous auez monstré à ceux qui vous renuoyoient à Dole, qu'ils vous prenoient pour vn autre. Vous auez fait oüir vostre canon, pour ainsi dire, jusques dans Bruxelles : et ce bruit a fait reculer le Cardinal Infant jusques à Gand, au lieu de le faire auancer au secours d'une place que vous luy alliez prendre. Mais ce que ie trouue en cét exploit de plus considerable : c'est l'ordre, la diligence, et la certitude auec laquelle il s'est fait. Le iour que vous ouuristes vos tranchées, on put dire que Landrecis estoit à nous, et quand Picolomini et tous ces gens qui nous effrayerent tant l'an passé, y fussent venus auec toutes les forces de l'Empire, ils n'eussent pas pû vous l'oster des mains. Nous n'auions pas accoustumé de nous prendre de la sorte à attaquer des places : et l'on peut dire que le premier siege que vous auez fait, a esté le premier siege regulier que l'on aye veu en France. ***

M.*** m'a fort pressé d'aller auec luy : et ie m'en suis excusé sur des affaires tres-importantes, que ie luy ay fait entendre que j'ay icy. Ces affaires tres-importantes : c'est vn siege que j'ay commencé d'vne place assez jolie, et fort bien située. I'en ay fait la circonuallation à la mode de Hollande, et à la vostre : et Picolomini ne me

sçauroit empescher de la prendre. Les choses estant si auancées, il me déplairoit extrémement de leuer le siege. Car entre nous autres Conquerans, cela est fascheux.

Ce 5 Iuillet 1634.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE PISANY.

LETTRE LXXXIV.

Monsievr,

Ie me resiouïs de ce que vous estes deuenu le plus fort homme du monde : et que le trauail, les veilles, les maladies, le plomb, ni le fer des Espagnols, ne vous peuuent faire de mal. Ie ne croyois pas qu'vn homme nourri de tisane, et d'eau d'orge, pût auoir la peau si dure, ni qu'il y eut des characteres qui pussent faire cét effet. Par quelque voye que cela arriue, ie sçay bien qu'elle ne peut estre naturelle : et ie ne m'en sçaurois formaliser. Car i'ayme encore mieux, que vous soyez sorcier, que de vous voir en l'estat du pauure Atticby, ou de Grinuille, quelque bien embaumé que vous puissiez estre. A vous en parler franchement, pour quelque cause que l'on meure, il me semble qu'il y a tousiours quelque chose de bas à estre mort : et cela n'est point de *nostre corps*. Empeschez-vous-en donc, Monsieur, le plus que vous pourrez : et hastez-vous, ie vous supplie, de reuenir. Car ie ne me sçaurois plus passer de vous voir : et c'est en cela principalement, que ie connois, que vous vsez de charmes, que moy qui me passe assez aisément des absens, ie vous desire continuellement, et ie vous trouue à dire en toutes rencontres. Au moins, les occasions où ie vous souhaitte, sont aussi agreables, et moins perilleuses, que celles où vous vous trouuez tous les iours. Mettez-vous donc, si vous me croyez, vn bon cheual entre les jambes : et soyez aussi aise de reuenir à Paris, que vous le fustes d'en sortir. Aussi-tost que ie sçauray que vous y serez, ie vous promets que ie quitteray Blois, Tours, et Richelieu, Monsieur, Madame de Combalet, et Mademoiselle vostre sœur, pour vous aller voir, et pour vous dire de tout mon cœur, que ie suis,

Monsievr, *Vostre, etc.*

De Richelieu le 7 Octobre 1637.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET,

auec cette inscription : A L'INFANTE FORTVNE au Palais des Perisques.

LETTRE LXXXV.

MADEMOISELLE,

Nous sommes venus en ce lieu, sans trouuer aucune auenture qui soit digne de vous estre mandée : et l'Autheur qui écrira nostre histoire, n'aura rien à dire jusqu'icy, sinon que nous arriuasmes le cinquiesme iour à Saumur. Il est vray qu'hier, au passer d'vne riuiere, nous apperceusmes venir droit à nous quatre grands Taureaux, qui parurent enchantez à ceux auec qui ie cheminois. Mais pour moy, ie croy asseurément qu'ils ne l'estoient pas : parce qu'ils nous laisserent passer sans détourbier, et qu'ils ne jettoient point de feu par les nazeaux. Le iour precedent, nous voulumes oster la bourse et le cheual à vn passant par la coustume du Royaume de Logres. Toutefois nous n'en fismes rien. Car à ce que nous jugeasmes, il creut que c'estoit luy faire outrage, et le trouua aussi mauuais, que si c'eust esté le voler. Enfin vous ne sçauriez croire combien la cheualerie est rauilie maintenant. Nous auons passé plus de dix ponts qui n'estoient gardez de personne : et par tout où nous auons hebergé, nos hostes n'ont point fait difficulté de prendre de l'argent de nous. Messire Lac et moy, en auons beaucoup de regret. Nous ne faisons que dire par les chemins, Ha ! ha ! Amours : et nous faisons tout ce qui nous est possible pour ramener le siecle d'Vterpandragon. Mais le reste du monde est fort peu disposé : et ie ne vous puis dire, combien les auentures sont rares. Les deux meilleures que j'ay euës, c'est que j'ay trouué depuis deux iours, la lettre de l'Infante determinée (1), et que j'en ay ouuert vne autre, qui me semble la plus belle que j'aye en ma vie jamais leuë. C'est à mon jugement le plus parfait ouurage, que la fortune aye jamais produit : et puis que vous disposez d'elle en toutes choses, nous aurons sujet de nous plaindre de vous, si nous ne sommes pas quelque iour heureux. Car sans mentir, ie croy que cela est en vos mains, et que vous n'auez seulement qu'à le vouloir. Nous auons resolu d'estre vos Cheualiers en toute cette guerre, et d'y faire tant d'armes, que nous pourrons donner de la jalousie à Dom Falanges

(1) Mademoiselle Paulet.

d'Astre. En attendant cela, nous ne laisserons pas de vous enuoyer les Geans, que nous surmonterons par les chemins. Et c'est par ceux-là que ie veux vous faire entendre combien ie suis,

Mademoiselle, *Vostre, etc.*

A LA MESME.

LETTRE LXXXVI.

Mademoiselle,

I'ay tant fait par mes journées, que ie suis arriué en vn païs où l'on ne parle point de guerre, d'Espagnols, ni d'Allemans; d'Edits, de subsides, ni d'emprunts sur le peuple : et où l'on ne s'entretient que d'amour, de Balets, et de Comedies. Cela vous fera imaginer qu'il faut que sois allé bien loin. Vous croirez que ie suis au delà de Popocampesche, ou que la fortune m'a conduit en l'Isle inuisible d'Alcidiane. Cependant, le lieu où cela se trouue, n'est pas tout à fait si éloigné de vous. C'est vne ville assise sur les bords de Loire, à l'endroit où le Cher se décharge dans cette riuiere. Les habitans y parlent François-Tourangeau, et sont à peu prés de la stature, et du teint des hommes de France. Mais pour vous parler serieusement, ie vous asseure, Mademoiselle, que depuis la ruine des Mores de Grenade, il ne s'est point fait de galanteries, ni de magnificences pareilles à celles qui se voyent icy: et Tours, que l'on appelloit le jardin de la France, se doit à cette heure nommer le Paradis de la Terre. Il ne se passe point de iours, qu'il n'y ait Bals, Musiques et festins. Toutes sortes de delices y abondent. Les Citrons doux y viennent de tous costez : et les poires de bon-Chrestien n'en sont point parties. Les chemins depuis Paris jusques icy, sont tous couuerts de Violons, de Musiciens, et de Baladins, de toiles d'argent, de broderies et de machines, qui viennent en foule se rendre en cette ville. Hier sur les sept heures du soir, il y arriua aux flambeaux six chariots chargez d'Amours, de ris, d'attraits, de charmes, et d'agrémens, qui s'estoient joints de tous les costez de la Terre, pour se trouuer en cette assemblée. On dit mesmes, qu'il en est venu du fonds de la Noruegue. Imaginez-vous, par le temps qu'il a fait. De sorte qu'il y a icy beaucoup de gens qui croient, qu'il n'en est resté pas vn seul en tout le monde, et qu'ils sont tous en ce lieu.

Ie croy pourtant, Mademoiselle, que ceux que vous auez accoustumé d'auoir, vous sont demeurez. Car dans vn si grand nombre qu'il y a icy, ie n'en ay reconnu pas vn des vostres, et ie n'en ay point veu de cette maniere. Cette arriuée a fait de merueilleux effets par toute la ville. L'air s'en est rendu plus serein et plus doux. Tous les hommes sont deuenus amoureux. Toutes les femmes sont deuenuës belles : et Madame la Presidente, que vous vistes à Richelieu, est à cette heure vne des plus jolies femmes de France. Mais, Mademoiselle, ce qui est bien estrange, et que vous aurez peut-estre peine à croire : c'est qu'au milieu de tant de delices, ie m'ennuye tout du long du iour, et que depuis le matin jusques au soir, ie ne say que dire, ni que faire de tant d'Amours. Il ne m'en est écheu pas vn, et de tant de belles, il n'y en a vne seule que ie pretende. De sorte que tandis que les galans sont icy, rauis de leur fortune, et font des vœux pour y demeurer eternellement : ie souhaitte dans mon cœur, d'estre aupres de vostre feu, auec Mademoiselle d'Inton, et de vous voir, au moins au trauers des vitres, auec Madame vostre mere. Ie ne sçay pas si ce sont les deux grains qu'elle me donna en partant, qui font cét effet, ou si c'est quelque autre chose. Mais ie n'ay de ma vie souhaitté auec tant de passion, d'auoir l'honneur de vous voir toutes deux : et il me semble qu'il n'y a point de bien au monde, qui puisse estre agreable sans celuy-là. Ie vous supplie très-humblement, Mademoiselle, de me le souhaitter : et de croire qu'entre tous ceux qui le desirent, il n'y a personne qui soit tant que moy,

Vostre, etc.

A Tours le 8 Ianuier 1638.

A LA MESME.

LETTRE LXXXVII.

Mademoiselle,

Vous ne sçauriez voir à cette heure de moy, que des lettres ennuyeuses. Et neantmoins ie ne me puis empescher de vous escrire. Mais pardonnez-moy, si ie tâche à me desennuyer : et considerez, que ie n'en puis auoir d'autre moyen que celuy-là. Car en l'humeur où ie suis, que ie me peusse diuertir auec Mademoiselle des Coudreaux, et auec Mademoiselle Chesneau, ie ne croy pas que vous

vous l'imaginiez, ni que vous croyez, qu'il y ait rien icy qui me puisse empescher vn moment, d'estre le plus triste homme du monde. Parmy beaucoup de sortes de déplaisirs que j'ay, la peine où ie suis de vostre santé, me tourmente extrémement. Ce dernier malheur m'a rendu tellement timide, qu'au lieu que ie ne craignois rien, j'apprehende à cette heure toutes choses. Il me semble que ie ne dois iamais reuoir tout ce que ie perds de veuë. D'autant plus qu'vne personne m'est chere, il me semble qu'il y a plus d'apparence, que ie la dois perdre. Cela estant, Mademoiselle, jugez s'il vous plaist, combien ie dois craindre pour vous : et si ie ne dois pas penser, que si la fortune me veut faire quelque chose de pis, que ce qu'elle vient de faire, ce n'est peut-estre qu'à vous qu'elle se doit attaquer. I'ay vne extréme impatience de me voir bien-tost hors de ces craintes, et hors d'icy : et de trouuer auprés de vous quelque sorte de joye apres tant d'ennuis, ou du moins quelque repos apres tant d'inquietudes. Ie suis,

Vostre, etc.

A MADAME LA MARQVISE DE SABLÉ.

LETTRE LXXXVIII.

Madame,

Ie voudrois bien n'auoir pas veu si tost les lettres que vous auez enuoyées à Mademoiselle de Ramboüillet et à Chalais. Car i'esperois en vous escriuant le premier, et en m'embarquant de ma franche volonté dans ce commerce, vous donner vne preuue de mon affection aussi asseurée que celle que i'ay receüe de vous. Mais ce que vous auez escrit de moy est si obligeant, que i'auoüe que ie ne puis pretendre aucun merite à y respondre, et que le plus ingrat et le plus paresseux homme de la terre estant en ma place en feroit autant que moy. Sans mentir, Madame, il faut que ceux qui taschent à vous décrier du costé de la tendresse, auoüent que si vous n'estes la plus aimante personne du monde, vous estes au moins la plus obligeante. La vraye amitié ne sçauroit auoir plus de douceur qu'il y en a dans vos paroles, et toutes les apparences d'affection sont si belles en vous, qu'il n'y a point d'honneste homme qui ne s'en pût contenter. Ie suis néantmoins si heureux que de croire qu'il y a

quelque chose de plus pour moy; et quoyque ie sçache que vous auez, pour contrefaire les amitiez, le secret que Monsieur de Bois d'Amour a pour les rubis, et que quand il vous plaist, vous sçauez donner à vn peu de paste, l'éclat d'vne pierre precieuse, ie suis tout persuadé que celle que vous m'auez donnée est tres-fine, et qu'il n'y a rien de plus vray ni de plus ferme. Pour ce qui est de moy, ie puis dire auec vérité, que ie vous ay tousiours honorée et aymée sur toutes les personnes du monde, mais iamais à comparaison de ce que ie fais à cette heure, et ie n'oserois mettre icy tous les sentiments que i'ay pour vous, de peur que si cette lettre venoit à estre perdüe, on ne la prist pour vne lettre d'amour. Ie ne croy pas que cette passion aye rien de plus sensible n'y de plus tendre que ce que ie ressens tous les iours pour vous. Ie ne sçaurois pas contrefaire les agitations des amans, ny tirer la langue d'Isacaron (1). Mais il est vray que depuis que ie vous ay quittée, i'ay des melancolies qui me tirent hors de moy-mesme, et qui estonnent tout le monde, et il y a quelques heures au iour où le pere Tranquile et le petit Iésuite ne feroient point de difficulté de m'exorciser. Que si i'ay eu quelque sorte de plaisir, ç'a esté de parler de vous à mille personnes. On sçauoit que i'auois esté chez vous à Loudun, de sorte que tout le monde a eu la curiosité de me voir, et on m'a interrogé comme vn homme qui venoit du ciel et de l'enfer. I'ai dit, Madame, que vous estiez aussi belle que vous l'estiez il y a quatre ans (2). Mais quand i'ay voulu dire que vous auiez plus d'esprit, on a creu que ie contois des choses incroyables, et en cet endroit-là i'ay perdu toute créance. Aussi est-il vray qu'il se fait des miracles en vous qui ne se firent iamais en personne, et il n'y a iamais eu que vous au monde, qui soit sortie plus belle de la petite verole, et qui soit deuenüe plus habile à la campagne. I'ay dit cette verité là auec tant de plaisir, qu'il me semble qu'vne de vos bonnes amies n'y en a pas trop pris, et qu'elle seroit aisement de l'opinion de la comtesse de Ve. I'aurois beaucoup de choses à vous dire d'elle, mais

---

(1) Les meilleures éditions et le manuscrit de Conrart, portent : *Isacaron* et non *Iscaron*. Voici l'origine de ce mot : « Madame de Sablé et Voiture passè« rent à Loudun, où vne religieuse disoit : Voulez-vous voir tirer la langue à « Isacaron? C'estoit un diable ! » (Tallemant.)

(2) Presque toutes les éditions portent : *quarante* ans, et non *quatre* ans : mais c'est évidemment une lourde bévue, puisqu'à cette époque madame de Sablé n'avait guère que trente ans. Cette erreur, du reste, a été évitée dans l'édition de 1650 et dans le manuscrit de Conrart.

ie n'ay quasy rien à vous en escrire. Ie l'ay veüe trois fois depuis mon retour, mais sans luy pouuoir quasy parler. Pour ce qui est du soupçon que nous auions eu, ie n'ay peu encore m'en esclaircir. Il y a des raisons pour et contre, et cette affaire est aussi douteuse que celle des religieuses de Loudun. Ie croy néautmoins la non possession. En recompense, elle est obsedée si cruellement, que iamais personne ne l'a esté dauantage. Il lui apparoist à toute heure; ie vous responds qu'elle en est tourmentée; elle tasche fort à s'en défaire, mais comme vous sçauez, elle a affaire à un diable opiniastre. Pour ce qui me regarde, l'histoire continüera, et peut-estre elle ira plus viste que par le passé. Mademoiselle de Ramboüillet a esté rauie de vostre lettre, ie l'aye trouuée vne des meilleures que vous ayez iamais faites, et i'ay esté bien aise de voir si bien escrire des choses qui me sont si auantageuses. Quelque asseurance que i'eusse de vostre affection, i'ay eu grand plaisir à voir celles que vous en donnez aux autres, et i'auoüe que cette vanité de femme que vous dites que i'aye, en a esté touchée. Au reste, Madame, vous m'auez fait conceuoir la plus grande ioye du monde, en me disant que vous et Monsieur le marquis de Sablé, vous disposez à venir icy; mais si cela n'est pas, ne me le dites plus, et ne me mettez pas au hazard de tomber d'vne si haute esperance. Me depouillant de mon interest et vous parlant en amy sincere et en fidele conseiller, ie vous dis que tous vos amis et toutes vos amies disent d'vne voix, que vous ne sçauriez rien faire qui soit plus utile pour vostre fortune, pour vostre santé, ny pour vos affaires; ayez donc la fermeté en cela, qu'il faut auoir aux bonnes resolutions, et seruez-vous de tout vostre esprit à en venir à bout. Adieu, Madame, apres cinq pages de papier, ie vous quitte à regret, comme estant,

Vostre, etc.

Madame, mandez-moy s'il vous plaist, si vous vous estes apperceüe que ce *comme estant* dont i'ay fini ma lettre, est vne de ces fins dont nous auions parlé. Permettez-moy, s'il vous plaist, d'asseurer icy les deux demoiselles qui vous ont accompagnée au voyage, que ie suis leur tres-humble seruiteur, et que quelques bonnes compagnies que ie voye à Paris, i'aymerois mieux voir cottir les abletes auec elles; mais faites, ie vous supplie tres-humblement, Madame, que Mademoiselle Coulo se souuienne de moy et m'ayme vn peu; car outre que ie veux estre bien auec toutes les personnes qui vous approchent et que vous aymez, il est vray que i'ay veu en elle des choses que j'y estime beaucoup, et que i'ayme

et qui me font souhaiter qu'elle soit de mes amies. Ie la supplie de faire en sorte qu'Armande m'ayme, et de l'asseurer de ma part que ie ne souhaite rien tant au monde que d'estre aymé d'elle, et qu'elle n'aura iamais d'amant plus fidele que moy. I'ayme mieux employer Mademoiselle Coulo en cela, que Mademoiselle de Bois d'Amour, car ie croy qu'elle s'y employera plus fidelement; et puisque ie veux estre amoureux d'Armande, il est à propos que ce ne soit pas sa mere qui soit ma confidente. Ie la supplie de croire que personne au monde ne connoist et n'estime plus son esprit que moy, et que ie seray toute ma vie son tres-humble seruiteur. Pourueu que vous n'ayez pas de querelle presentement auec Monsieur de la Mesnardiere, ie sçay bien, Madame, que vous ne trouuerez pas mauuais que ie l'asseure icy de mon tres-humble seruice, et que ie le prie de se souuenir quelquefois de moy.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE LXXXIX.

Monseignevr,

Estes-vous encore fasché, de ce que vous n'auez pas deuiné, que ceux de Verceil manquoient de poudre: ou de ce que n'en ayant pas, ils n'ont pû se defendre: ou de ce qu'auec huit ou neuf mille hommes, vous n'en auez pas forcé vingt mille, dans de fort bons retranchemens? Sans mentir, vous ne vous seruez gueres vtilement de vostre raison, si ce déplaisir vous a duré iusques à cette heure! Auiez-vous donc esperé de faire l'impossible, que vous n'estes pas satisfait, d'auoir fait tout ce qui s'est pû? Pardonnez-moi, Monseigneur, si ie vous le dis. Mais en verité, il n'est pas bien-seant à vn homme sage, d'auoir tant de regret, pour vne chose, où il n'a point failly: et c'est, ce me semble, en quelque sorte, ne faire pas assez de cas de son deuoir, que de n'estre pas content quand on le fait. Vous estes accouru auec une poignée de gens, au secours d'vne place, qui estoit assiegée par vne grande armée. Vous auez trouué la circonuallation acheuée, et tous les retranchemens en tel estat, que chacun iugeoit, que vous ne pourriez pas seulement enuoyer vn homme dans la Ville, pour y dire de vos nouuelles: et contre l'auis et l'esperance de tout le monde, vous y en auez fait

entrer dix-huict cens. Se peut-il rien faire de plus resolu, de mieux entrepris, et de si bien executé que cela? C'est vous qui auez trauaillé iusques-là. La fortune a fait le reste : et si elle l'a mal-fait, pourquoy vous en tourmentez-vous tant? Ne vous accoustumez pas, ie vous supplie, à estre en communauté auec elle : et aussi bien dans les bons succez, que dans ceux qui ne le seront pas, distinguez tousiours ce qui est d'elle, et ce qui sera de vous. Il arriuera de là, que vous ne vous esleuerez, et que vous ne vous r'abaisserez iamais trop. Si vous voulez vous répondre des éuenemens, et si vous ne pouuez estre satisfait, que lors que tout ce qui se pourroit souhaitter vous arriue, vous faites, sans mentir, la guerre à de fâcheuses conditions : et vous voulez, que la Fortune fasse autant pour vous, qu'elle faisoit pour Alexandre, et vn peu plus, qu'elle n'a fait pour Cesar. Encore estes-vous ingrat enuers la vostre, si vous vous plaignez d'elle, pour cette derniere occasion, et il y a de l'injustice à reputer comme vn grand malheur, d'auoir manqué à auoir vne grande prosperité. Cependant, vous parlez, comme si vous auiez perdu par vostre faute dix batailles, et cent villes : et il semble, que vous soyez au desespoir, pour auoir veu perdre vne place, que dés le commencement, tout le monde a iugé, que l'on ne pourroit sauuer. Croyez-moy, l'on ne repare iamais rien en perissant : et pour ce qui vous regarde, vous n'auez rien à reparer. La prise de Verceil, a fait tort aux affaires du Roy, mais point du tout à vostre reputation. Si le secours que vous y auiez jetté, n'a pas esté heureux, il ne merite pas moins de loüange pour cela : et dans toutes vos années de prosperité, vous n'auez rien fait de si beau, de si hardy, ni de si extraordinaire. Prenez donc, s'il vous plaist, des resolutions plus moderées, que celles que vous témoignez d'auoir, et n'estant pas en estat de faire peur à vos ennemis, n'en faites point à vos amis. Vous qui m'auez appris tout ce que ie sçay, vous sçauez bien, que la prudence est vne vertu generale, qui se mesle auec toutes les autres, et que là où elle n'est pas, la valeur perd son nom et sa nature.

I'iray demain, ou apres demain, faire vos complimens à la personne dont vous me parlez. La derniere fois que ie la vis, elle me parla extrémement de vous, et me iura que pour vostre consideration elle ne s'estoit pas réjoüie de la prise de Verceil : pource, qu'encore que tout le monde sçeût, qu'il n'y auoit pas de vostre faute, elle connoissoit bien que cela vous affligeroit, et qu'elle vous aimoit trop pour auoir quelque ioye d'vne chose, qui vous donnoit du déplaisir. En verité, elle vous ayme extrémement, ce me sem-

ɔle : et quelque autre qu'elle vous ayme encore plus qu'extrémement.

A Paris le 7 Aoust 1638.

A MONSIEVR COSTART (1).

LETTRE XC.

MONSIEVR,

I'auray pour ce coup cette *imperatoriam breuitatem*, dont vous me parlez, car il faut que ie parte presentement pour aller à Saint Germain : et cela sera cause que ie ne vous diray qu'vn mot. Ie ne seray pas pour cela ἄφρονος, selon vostre Teophraste. Dans les festins que nous faisons ensemble, ou plustost que vous me faites, ie ne dois parler que pour dire graces :

Tantum laudare paratus.

De vous dire au vray quels peuples ont introduit la Polygamie, ie vous iure ma foy que ie n'en sçais rien, et ie ne m'en mets pas en peine :

Tros, Rutulus-ue fuat, nullo discrimine habebo.

En tout cas ie vous en croiray bien plustost qu'Herodote, qui dit, qu'aux Indes, il y a des fourmis, moindres certes, que chiens, mais plus grandes que renards : car voilà le texte, au moins du mien. Mais ie ne sçay si l'Herodote que j'ay est semblable au vostre.

A propos, vous m'auez esté mettre en scrupule de Theocrite : et j'en estois si en repos que rien plus. Mais pour reuenir à l'autre dont nous parlions, dites-moi ce qu'il veut dire, quand il dit, que Venus enuoya la maladie des femmes aux Scythes, qui avoient violé son Temple d'Ascalon.

Vostre vers d'Athenée, que le vin est le grand cheual des Poëtes, est fort plaisant. Mais dites la verité, n'auez-vous pas tasché d'en faire vn vers Alexandrin? Ce μέγας auec ἵππος me plaist, et reuient

---

(1) Pierre Costart, fils d'un chapelier de Paris, fut l'ami de Balzac et de Voiture. Comme érudit, il jouit en son temps d'une grande réputation. Il mourut le 13 mai 1660.

heureusement à cette phrase Françoise, monter sur ses grands cheuaux, comme vous l'auez ingenieusement remarqué. Mais ce grand cheual jette souuent son homme par terre : et on peut dire de luy, qu'il mord et qu'il ruë.

Pour l'*Edentulum* de Plaute, ie ne crois pas, non plus que vous, qu'il veüille dire qu'il ne mordist point, car ce seroit vn defaut : mais que c'est vne façon de parler boufonne, pour dire qu'il estoit bien vieux, qui estoit vne perfection.

Que voulez-vous que ie fasse à Vlpian qui appelle les Chrestiens imposteurs? *Idem Trebatio et Papiniano videbatur.* Nous perdrions nostre cause dans le Digeste. Mais le Code nous est plus fauorable.

Le mot de Pline me semble beau : *Rerum natura nusquam magis, quàm in minimis, tota est.* Quand ie vis l'Elephant, ie dis qu'il sembloit que ce fust vne figure, qui n'estoit qu'ébauchée par la Nature : et qu'il y auoit plus de façon en vne mouche.

A propos, ie crois que ie m'en vais faire vn assez grand voyage. Le Roy m'a donné celuy de Florence, pour aller porter la nouuelle au grand Duc, de l'accouchement de la Reyne. Cela me doit estre en quelque sorte auantageux et mesme agreable. Mais ie suis fasché que cela m'ostera quelque temps le moyen de voir de vos lettres, et de vous voir vous-mesme. Car ie crois que vous serez à Paris deuant que ie sois de retour. Ie ne sçay si ie seray encore icy quand vous me ferez réponse à cette lettre. Mais ne laissez pas pourtant de m'écrire. Car il peut arriuer mille choses qui retarderont ou qui empescheront mon partement. En tout cas ie vous dis adieu : et ie vous prie de croire que ie vous aime de tout mon cœur, et que ie n'ay iamais eu de bonheur au monde que i'estime tant, ni qui me donne tant de ioye, que vostre amitié.

Au reste, ostez, ie vous supplie, ces Monsieur, que vous semez çà et là dans vos lettres; *ad populum phaleras* : ou bien ie vous en mettray à chaque ligne; et vous diray,

Vis te, Sexte, coli, volebam amare :
Sed si te colo, Sexte, non amabo.

C'est-à-dire, j'en seray moins,

Vostre, etc.

A Paris le 25 Aoust 1638.

AV MESME.

LETTRE XCI.

Malè est Cornifici tuo Catullo,
Malè est mehercule et laboriosè.

Tout de bon, Monsieur, ie n'ay eu de ma vie l'esprit si agité qu'à cette heure. Cependant, vous m'escriuez des folies : et vous estes aussi gay et aussi enjoüé, que si nous estions encore tous deux dans le Cours, et que nous n'eussions ni l'vn ni l'autre aucune cause d'ennuy. Au lieu de me parler du sujet de mon desplaisir, et de me dire ce que vous iugez : (car il y a lieu d'exercer ses conjectures là dessus, aussi bien que sur le plus obscur passage de Tacite;) vous m'alleguez Lampridius et Athenée; *quàm ineptè!* et en vn temps où ie dispute de moy-mesme, sçauoir : si Madame de *** m'aime, ou si elle ne m'aime pas, et que cela est deuenu vne chose problematique, vous me venez entretenir de Pharaon. Lors que nous reuenions ensemble d'Arcueil : si ie vous eusse esté discourir des Roys d'Egypte, songez le grand plaisir que ie vous eusse fait, et la belle attention que vous m'eussiez donnée. Neantmoins, ie vous auoüe, que ie n'ay point esté fasché de lire tout ce que vous m'escriuez. Ce que vous me mandez que........... m'a fait rire.

Tytyosque vultu
Risit inuito.

Vostre *patruissimè* m'a semblé fort plaisant aussi. Plaute a souvent de meschantes bouffonneries. Mais, sans mentir, il dit aussi quelquefois de bons mots : et voilà comme j'accorde Horace et Cicéron; dont l'vn dit qu'il est meschant bouffon, et l'autre qu'il est *passim refertus vrbanis dictis.* L'autre iour j'y lisois d'un vieillard, qui ayant surpris quelqu'vn, auprés du lieu où il auoit caché son thresor, le foüilla, luy fit monstrer la main droite, et puis la main gauche, et n'y trouuant rien, dist *Cedo tertiam.* Cela represente plaisamment vn vieillard soupçonneux, qui s'imagine qu'vn homme a vne troisiesme main pour voler. Ie ne vous puis dire l'extréme plaisir que vous me faites, de m'écrire de la sorte que vous m'écriuez. l'estudie mieux dans vos lettres, que dans tous les liures du monde : et j'y trouue de plus belles choses.

Pour ces Messieurs de *Quintus Metellus Celer*, ie ne les connois

point. Vous me mandez qu'ils furent pris pour Indiens. Pour moy ie croy qu'ils furent pris pour dupes. Au reste, vous parlez des vents comme feroit Christofle Colomb. Vous auez bien la mine d'auoir pris tout cela mot à mot dans vn liure. Car ie iurerois que vous n'auez iamais sceu qu'à cette heure, ce que c'est qu'vn rhomb de vent : et pour ce qui est du détroit de Vegas, ie ne voudrois pas asseurer que vous le connussiez fort.

À ce que ie voy φιλεῖν signifie *basiare et amare*, c'est que baiser et aimer, *conuertuntur*. Mais ie m'asseure que *** démentoit ce passage d'Aristenete.

Votre Pasteur, ses moutons, et Hercule, m'ont bien plû : et l'asne mesme est joly, comme vous le faites parler. Dites-moy, si c'est dans les Fables d'Esope que vous l'auez trouué. L'application de l'Apologue me semble dangereuse : et allez-vous en vn peu prescher cela à Ruel. Mais reuenons à nos moutons. Il est vray qu'Hercule en mangeoit volontiers, et grande quantité. Les Argonautes en allant à Colchos le laisserent dans vne Isle. On en rend plusieurs raisons, toutes assez belles. Les vns disent que c'est qu'il rompoit toutes les rames en ramant : les autres, qu'il pesoit trop : quelques-vns, que les Argonautes eurent peur qu'il remportast seul toute la gloire : et d'autres, que ce fut, pource qu'il mangeoit trop. Il me souuient d'auoir leu dans un Poëte Grec, (c'est à dire Grec et Latin;) qu'il remüoit les oreilles en mangeant : et pource que cela m'a semblé plaisant, j'en ay retenu les vers que voicy,

Illum si edentem videris, strepunt genæ,
Intus sonat guttur, sonat maxilla, dens
Stridet caninus, sibilant nares, mouet
Aures, solent armenta sicut haud minus.

Ie suis fasché que ie ne pris garde à vous, quand vous mangiez ce biscuit de canelle à Gentilly. Car sans doute les oreilles vous alloient.

Ie trouue au reste votre version du Grec en Vers François fort heureuse. Mais dites le vray : combien de fois auez-vous inuoqué Apollon pour cela?

Le mot d'Achilles Tatius, que la queuë du Paon est vne prairie de plumes, est ioly : mais peut-estre un peu trop hardy. Et il me semble que Tertullien a mieux rencontré, qui dit, apres auoir dit beaucoup de choses de la robbe du Paon : *numquam ipsa, semper alia; etsi semper ipsa, quando alia, toties denique mutanda, quoties mouenda.*

e consens que l'on chastre Vlpian, puisque vous le voulez, et sme Papinian. Aussi bien n'engendrent-ils que des procez. Mais rous m'en croyez, on pardonnera à Trebatius, à cause du mot e vous m'avez appris de luy : *consultus à quodam, an nux pinea mum esset, respondit, Si in Vatinium missurus es, pomum erit.* lieu, Monsieur, ie suis en verité,

Vostre, etc.

AV MESME.

LETTRE XCII.

MONSIEVR,

Lors-que i'auois des moutons à acheter, et à escrire des poulets ı Castillan, et en Portugais; ie n'auois gueres plus d'affaires que ɜn ay à cette heure. Il faut que ie prenne congé du Roy, et de onsieur; que ie sollicite Monsieur de Bullion pour vne Ordonınce, et que ie me fasse payer à l'Espargne : que ie die adieu à ıus mes amis, et que tout cela soit fait dans trois iours. Cependant, ː laisse tout cela, pour prendre le loisir de vous écrire. Car il me ɜmble, qu'il n'y a rien qui me soit si important, et que ce voyage e me pourroit estre heureux, si ie le commençois si mal que de artir sans vous dire adieu. Ie ne sçay pas si cette *embarcacion* me era heureuse. Mais iamais ie ne sortis de France si volontiers : et ɜ prens plaisir à aller défier sur la mer Méditeranée, ces trentedeux vents, que vous sçauez que ie défiay autresfois sur l'Ocean. A propos, vous en mettez trente-cinq, vous qui faites tant le grand Marinier, auec vostre *Rhomb* et vostre *Detroit de Vegas.*

Heu quidnam tanti turbarunt æthera venti!

Ceux qui ont fait le tour du monde, n'en connoissent que trentedeux. Les trois de surplus, sont de vostre teste. Ie ne croyois pas qu'il y en eust tant. Mais celuy qui me semble le plus insupportable en vous : est le vent Grec, et la suffisance que vous prenez, pour sçauoir mieux que moy où il faut mettre vn graue, ou vn circonflexe. Il a bien esté dit, Tu n'adiousteras ni osteras vn iota. Mais il n'est pas parlé des accens. Et cependant, pource que j'en ay oublié vn, vous soufflez comme si vous auiez gagné vne grande victoire.

O ventum horribilem! Lors que vous accommodastes si mal la pauure Philomele, qu'apres Terée, personne ne l'a iamais traitée si mal que vous, ie n'en fis pas tant de bruit : et cela vous estoit moins pardonnable qu'à moy.

Mais, mon Dieu, que vous m'auez dit à propos vostre *Duriter*..... et tout le reste de ce passage ! Sans mentir, il faut que ie vous aime bien, pour lire sans enuie tout ce que vous m'ecriuez, et pour prendre tant de plaisir, à connoistre, que vous auez plus d'esprit que moy. Pour vous dire le vray, ce que ie regrette le plus en partant d'icy, c'est que ie n'auray plus de vos nouuelles. Il me semble, que les figues, les raisins, et les melons d'Italie, et le present que me fera le grand Duc, ne me pourroient dédommager, de la perte que ie fais de vos lettres. Mais ie croy que vous aimez mieux, que ie vous loüe de vostre poësie, que de vostre prose. Car Aristote dit, que sur tout ouurier le Poëte est amoureux de son ouurage. En verité, vos œuures poëtiques sont admirables : et ie veux mourir si vous ne faites des vers comme Ciceron.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XCIII.

Mademoiselle,

Ie ne puis pas dire absolument que ie sois arriué à Turin. Car il n'y est arriué que la moitié de moy-mesme. Vous croyez, que ie veux dire, que l'autre est demeurée aupres de vous. Ce n'est pas cela. C'est, que de cent et quatre liures, que ie pesois en partant de Paris, ie n'en pese plus que cinquante-deux. Il ne se peut rien voir de si maigre, et de si décharné que ie suis : et selon que ie suis changé, ie croy que Monsieur le Marquis de Pisany, et moy, ne nous reconnoistrons plus, quand nous nous verrons. La fiévre me fit arrester vn iour à Roane. Ie croyois tout de bon estre attrapé : et que ie serois longtemps malade. Ce qui me faisoit le plus de despit : c'est que ie m'imaginois que vous ne croiriez pas que ce fut de regret de vous auoir quitée, et que vous penseriez plûtost, que ce seroit pour auoir couru la poste. En effet, cela n'estoit pas hors de la vray-semblance : et ce qui sembloit confirmer cette opinion, c'est qu'il est vray, que les trois derniers cheuaux que j'auois montez,

'auoient mis en vn pitoyable estat, cét endroit, que vous sçauez, ue Brunel monstroit à Marphise : et ce qui estoit plus à craindre, auois vne si grande chaleur, que quand j'eusse esté fait Gouuerneur e Monsieur le Daufin, ie n'eusse pas esté plus propre, que ie le fus es quatre premiers iours. I'en parlay à vn fort honneste homme de loane, que l'on m'a dit qui est Apoticaire, lequel me donna quelque chose qui me soulagea fort. Ie vous supplie de le dire à Madame la Duchesse. Depuis, ie n'ay eu aucun mal, que celuy de ne vous point voir. Mais à celuy-là, il n'y a point de remede, et le sel Mercurial n'y fait rien. Ie suis dés hier apres disner icy. Ie n'ay encore pû voir Madame, pource qu'hier l'on croyoit que Monsieur de Sauoye allast mourir. Aujourd'huy ie la verray. Demain ie partiray pour aller à l'armée : et j'espere qu'apres demain à midy, ie verray Monsieur le Cardinal de la Valette, et Monsieur vostre frere. Permettez-moy, s'il vous plaist, Mademoiselle, d'estre bien-aise en cette occasion : et ne trouuez pas mauuais, que ie sois sensible à cette joye en vostre absence. Quand ie dis en vostre absence, j'y comprens aussi, celle de Madame la Princesse, de Mademoiselle de Bourbon, de Madame la Duchesse d'Aiguillon, de Madame la Marquise de Sablé, de Madame du Vigean, et de Madame vostre Mere, que ie deuois nommer la premiere, quoy qu'il y ait des Princesses et des Duchesses parmy cela. Vous ne sçauriez croire combien ie suis en peine de la maladie de Madame de Liancourt. Si elle se porte mieux, et si sa..... est guerie, ie vous supplie très-humblement, Mademoiselle, de me faire l'honneur de me le faire sçauoir à Rome. Car cela sera cause que j'y feray vn voyage, et que j'y verray toutes choses auec plus de repos et de plaisir. Mais que ce m'en seroit vn grand, si ie vous pouuois dire icy, combien ie suis,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A Turin le dernier Septembre 1638.

A LA MESME.

LETTRE XCIV.

MADEMOISELLE,

Ie voudrois que vous m'eussiez pû voir aujourd'huy dans vn mu-

voir, en l'estat où j'estois. Vous m'eussiez veu dans les plus effroyables montagnes du monde au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des Diables, et qui ont des cheueux qui leur viennent iusques à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage; vne grande harquebuse sur l'épaule, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont les Bandis qui viuent dans les montagnes des confins de Piedmont et de Genes. Vous eussiez eu peur sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces Messieurs-là : et vous eussiez creu, qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en estre volé, ie m'en estois fait accompagner. I'auois écrit dés le soir à leur Capitaine de me venir accompagner, et de se trouuer en mon chemin. Ce qu'il a fait : et j'en ay esté quitte pour trois pistoles. Mais sur tout, ie voudrois, que vous eussiez veu la mine de mon neueu, et de mon valet, qui croyoient que ie les auois menez à la boucherie. Au sortir de leurs mains, ie suis passé par deux lieux, où il y auoit garnison Espagnole : et là, sans doute, j'ay couru plus de danger. On m'a interrogé. I'ay dit que j'estois Sauoyard : et pour passer pour cela, j'ay parlé le plus qu'il m'a esté possible comme M. de Vaugelas. Sur mon mauuais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si ie feray iamais de beaux discours qui me vallent tant : et s'il n'eust pas esté bien-mal à propos, qu'en cette occasion, sous ombre que ie suis de l'Academie, ie me fusse allé piquer de parler bon François. Au sortir de là, ie suis arriué à Sauone : où i'ay trouué la mer vn peu plus esmeuë, qu'il ne falloit, pour le petit vaisseau que j'auois pris : et neantmoins, ie suis, Dieu mercy, arriué icy à bon port. Voyez, s'il vous plaist, Mademoiselle, combien de perils j'ay courus en vn iour. Enfin ie suis eschapé des Bandis, des Espagnols, et de la Mer. Tout cela ne m'a point fait de mal : et vous m'en faites : et c'est pour vous, que ie cours le plus grand danger, que ie courray en ce voyage. Vous croyez que ie me mocque. Mais ie veux mourir, si ie puis plus resister au déplaisir, de ne point voir Madame vostre mere, et vous. Ie vous auouë franchement, qu'au commencement j'estois en doute, et que ie ne sçauois, si c'estoit vous, ou les cheuaux de poste qui me tourmentiez. Mais il y a six iours, que ie ne cours plus, et ie ne suis pas moins fatigué. Cela me fait voir, que mon mal est d'estre esloigné de vous, et que ma plus grande lassitude est que ie suis las de ne vous point voir : et cela est si vray, que si ie n'auois point d'autres affaires que celles de Florence : ie croy que ie m'en retournerois d'icy, et que ie n'au-

ois pas le courage de passer outre, si ie n'auois à solliciter vostre
rocez à Rome. Sçachez-moy gré, s'il vous plaist, de cela. Car ie
ous asseure, qu'il en est encore plus que ie n'en dis, et que ie
uis autant que ie dois,

Vostre, etc.

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XCV.

MADAME,

I'ay veu pour l'amour de vous le Valentin, auec plus d'attention que ie n'ay iamais fait aucune chose : et puis que vous desirez que ie vous en fasse la description, ie le feray le plus exactement qu'il me sera possible. Mais vous considererez, s'il vous plaist, que quand ie me seray acquité de cette commission, et de l'autre que vous m'auez donnée à Rome : j'auray fait pour vous les deux choses du monde qui me sont les plus difficiles : de parler de bastiment, et de parler d'affaires. Le Valentin, Madame, puis que Valentin y a : est vne maison, qui est à vn quart de lieuë de Turin, située dans vne prairie, et sur le bord du Pô. En arriuant, on trouue d'abord : ie veux mourir, si ie sçay ce qu'on trouue d'abord. Ie croy que c'est vn Perron. Non non, c'est vn Portique. Ie me trompe, c'est vn Perron. Par ma foy, ie ne sçay, si c'est vn Portique, ou vn Perron. Il n'y a pas vne heure, que ie sçauois tout cela admirablement : et ma memoire m'a manqué. A mon retour, ie m'en informeray mieux : et ie ne manqueray pas de vous en faire le rapport plus ponctuellement, Ie suis,

Vostre, etc.

De Genes le 7 Octobre 1638.

A MONSIEVR COSTART.

LETTRE XCVI.

MONSIEVR,

I'estois hier logé dans vn des plus beaux Palais du monde. I'auois

pour mon appartement, vne grande sale, deux antichambres, et vne chambre tapissée de tapisseries releuées d'or, et j'estois seruy par vingt ou trente Officiers : et aujourd'huy, ie suis dans vne des plus méchantes Hostelleries, où j'aye iamais esté de ma vie, et ie n'ay plus qu'vn valet pour me seruir. Pour me consoler d'vn si grand changement de fortune, et faire que ie sois aujourd'huy aussi heureux que j'estois hier : j'ay demandé de l'encre et du papier, et ie me suis mis à vous escrire. Que ie meure, si parmy les honneurs que j'ay receus, dans le personnage que ie viens de joüer, et les diuertissemens que l'on m'a fait auoir, j'ay eu tant de plaisir, que j'en ay à cette heure ! Outre la joye que j'ay de vous entretenir, ie suis bien-aise encore de vous faire voir, que ce n'estoit pas le grand profit que ie faisois, de changer mes lettres auec les vostres, qui me faisoit entretenir ce commerce : puisqu'à cette heure, que ie ne puis auoir de réponse; ie ne laisse pas de prendre plaisir à vous escrire, et à vous asseurer de la passion que j'ay de vous seruir. Elle est, ie vous iure, aussi grande qne vous le meritez, et que le merite l'affection que vous auez pour moy. I'espere partir de Rome dans trois semaines : et si ie trouue vn vaisseau, ie m'embarqueray pour Marseille. Vous qui connoissez si bien les vents : si vous auez quelque authorité sur eux, ie vous supplie de les enfermer tous en ce temps-là, *præter Iapyga*. Mais celuy-là, il n'y a pas de danger qu'il soit vn peu fort. I'ayme mieux auoir la mer vn peu grosse, et aller plus viste. Car j'ay haste de retourner à Paris, et de vous y reuoir. Ie suis,

Vostre, etc.

De Rome le 15 Nouembre 1638.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XCVII.

MADEMOISELLE,

I'en demande pardon à Madame vostre mere. Mais iamais ie ne me suis tant ennuyé qu'à Rome. Il ne se passe point de iour, que ie n'y voye quelque chose de merueilleux : des chefs-d'œuures des plus grands ouuriers qui ayent esté, des jardins où tout le Printemps se trouue à cette heure; des bastiments qui n'en ont point de pareils au monde, et des ruïnes encore plus belles que ces basti-

ments. Mais tout ce que ie vous dis là, n'empesche pas que ie n'y sois triste; et qu'au mesme temps que ie voy toutes ces choses ie ne souhaitte d'en sortir. Les plus excellens ouurages de peinture, de sculpture, et de *prouature*, d'Apelle, de Praxitelle, et de *Papardelle*, ne sont point à mon goust. Ie m'estonnerois de cela, si ie n'en connoissois la cause, et si ie ne sçauois, qu'vne personne qui est accoustumée à vous voir, ne sçauroit plus iamais estre bien aise, en ne vous voyant pas. Pour vous dire le vray, Mademoiselle, il m'en arriue de vous, comme de la santé. Ie ne connois iamais si bien vostre prix, que lors que ie vous ay perduë : et quoy qu'en presence, ie ne garde pas tousiours vn fort bon regime, pour me bien tenir auecque vous, dés que ie ne vous ay plus, ie vous souhaitte auec mille vœux. Ie reconnois que vous estes la plus précieuse chose du monde, et ie trouue par experience, que toutes les delices de la terre sont ameres et desagreables sans vous. I'eus plus de plaisir, il y a quelque temps, à voir auecque vous deux ou trois allées de Ruel, que ie n'en ay eu, à voir toutes les Vignes de Rome, et que ie n'en aurois à voir le Capitole, quand il seroit en l'estat où il a esté autresfois, et que mesme Iupiter Capitolin s'y trouueroit en personne. Mais afin que vous sçachiez, que ce n'est pas raillerie, et que ie suis tout de bon, aussi mal que ie le dis : il y a huict iours, que me promenant le matin auec le Cheualier de Iars (1), ie fusse tombé de mon haut, s'il ne m'eust receu entre ses bras, et le lendemain au soir, ie m'éuanoüis encore vne fois dans la chambre de Madame la Mareschalle d'Estrée. Les Medecins disent, que ce sont des vapeurs melancoliques, et que ces accidens ne sont pas à mépriser. Pour moy, voyant que cela m'auoit repris deux iours de suite, et que j'estois menacé de quelque chose de pis : ie n'ay esté ni fou, ni estourdi, j'ay pris de l'Antimoine, que Monsieur Nerli m'a donné. En effet, cela m'a fait du bien. I'en porteray quatre prises auecque moy, que ie veux faire prendre à Madame la Duchesse d'Aiguillon. Car il n'y a point de ripopés (2), qui fassent de si bons effets : et il se faut seruir de cela, en attendant, que celuy qui me l'a donné, ait trouué la recepte de l'Or potable, qu'il sçaura faire, à ce qu'il dit, au plus tard, dans vn an. I'espere partir d'icy d'aujourd'huy en huict iours. Vous vous estonnerez, Mademoiselle, que ie demeure si long-temps en vn lieu, où ie dis qu'il

---

(1) Ce gentilhomme était attaché à l'ambassade de France à Rome. Il fut plus tard compromis dans la conspiration de Cinq-Mars.

(2) Du temps de Voiture, *ripopé* était masculin.

m'ennuye si fort. I'y ay esté arresté iusqu'à cette heure, par des causes que ie vous diray, et desquelles ie n'ay pû me deffaire. Mais ie vous asseure encore vne fois, que de ma vie ie n'ay eu tant d'ennuy, ni tant d'enuie de vous voir. Ie vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de me croire, et d'estre assurée que ie suis beaucoup plus que ie ne le puis dire icy,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

De Rome le 25 Nouembre 1638.

A MONSEIGNEVR L'EVESQVE DE LISIEVX (1).

LETTRE XCVIII.

MONSEIGNEVR,

I'eusse bien voulu vous porter la lettre qui est auec celle-cy, et vous aller remercier moy-mesme de la faueur que vous m'auez faite, de me recommander à celuy qui vous l'enuoye. Aussi bien, n'estant pas deuenu plus homme de bien à Rome : ie voudrois voir si ie ne profiterois pas dauantage à Lisieux ; et si vous ne m'apprendriez pas, comme il faut que ie gagne les pardons que j'ay receus du Pape. Ie croy que ce voyage-là me seroit plus vtile, que celuy que ie viens de faire. Car il est vray, Monseigneur, que ie ne vous voy iamais, que ie n'en sois meilleur pour quelques iours : et toutes les fois que ie vous approche, ie sens que mon bon Ange reprend de nouuelles forces, et qu'il me conduit auec plus d'asseurance. Il y a long-temps que j'ay dans l'esprit, que si Dieu veut iamais ma conuersion, il ne se seruira point d'autres moyens, que de vos discours, et de vos exemples, pour me faire cette grace : et que s'il m'enuoye vne voix du Ciel pour me r'appeller, il me la fera entendre par vostre bouche. Desia il me semble, que la volonté que j'ay de vous seruir, me sanctifie en quelque sorte, et que ie ne sçaurois estre tout

---

(1) Philippe de Cospéan, prédicateur célèbre. Né en Flandre en 15?8, il mourut évêque de Lisieux le 8 mai 1646. C'est le même qui assistant aux derniers moments du cardinal de Richelieu ; et, terrifié par le calme qu'il voyait sur les traits du redoutable ministre, il ne put s'empêcher de dire en latin, à ceux qui l'entouraient : *Profectò nimiùm me terret magna illa securitas ;* « Voilà une sécurité qui me fait trembler. »

à fait prophane, ayant tant de respect et d'affection pour vne personne si sainte. Au moins estes-vous cause, que i'ay quelque passion raisonnable, parmy tant d'autres, qui ne le sont pas, et que dans le déreglement où ie suis, il y a vne partie de mon cœur qui est saine. Quoy que j'aye accoustumé de l'employer bien mal, et que i'en sois fort mauuais ménager, ie pense auoir mis à couuert pour tousiours ce que vous y auez : et ie ne sçaurois plus perdre ni engager la place que ie vous y ay donnée. Elle est assez grande, Monseigneur, pour sauuer quelque iour tout le reste : et ie ne desespere pas, qu'il ne soit bien-tost tout à vous. De temps en temps vous y acquerez quelque chose : et il ne s'en faut plus gueres, que vous n'y ayez autant de pouuoir que tout le reste du monde. Acheuez, ie vous supplie, de le gagner tout entier : et resioüissez-vous de cette acquisition, comme d'vne conqueste, que vous auez faite dans vn païs infidele, et duquel vous estes destiné à chasser les Idoles. I'ay quelque esperance que cela arriuera : et sçachant les témoignages que vous auez rendus en ma faueur; et connoissant d'ailleurs que vous ne sçauriez vous tromper : ie prens pour vne Prophetie tout le bien que vous auez dit de moy, et ie croy que ie seray tel à l'aduenir, que vous auez asseuré au Cardinal Barberin, que j'estois dés à cette heure. Ie ne puis assez bien vous exprimer le bon accueil qu'il m'a fait à vostre recommandation, et l'affection qu'il témoigne auoir pour tout ce qui vous regarde. L'Italie, Monseigneur, ne vous connoist gueres moins que la France : et sans mentir, ie n'ay rien veu à Rome, qui m'ait tant édifié, que l'estime et la passion que l'on y a pour vous. Mais sur tous les autres, le Cardinal Barberin m'a semblé estre parfaitement vostre amy, et auoir pour vostre vertu, cette affection, et ce respect, que vous jettez dans l'ame de tous ceux qui vous pratiquent. Il m'a commandé de vous faire entendre quelques particularitez de sa part, que ie reserue à vous dire, lors que j'auray l'honneur de vous voir, et de vous pouuoir asseurer moy-mesme que ie suis plus que personne,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris ce 13 Ianuier 1639.

A MONSIEVR DE LYONNE
à Rome.

LETTRE XCIX.

MONSIEVR,

Quoy que vous m'ayez donné les plus mauuaises heures que j'aye euës en tout mon voyage, et que personne ne m'ait si mal-traitté à Rome que vous : ie vous asseure, que ie n'y ay point veu d'homme, que ie desirasse tant de reuoir, ni que ie seruisse si volontiers. Il arriue peu souuent, qu'en ruïnant vne personne, on acquiere son amitié. Mais vous auez eu cette fortune-là auecque moy : et vôtre Genie est en toutes choses, si puissant dessus le mien : que ie n'ay pû me défendre de vous d'vne façon ni de l'autre, et qu'en me gagnant mon argent, vous auez encore gagné mon cœur, et vous estes rendu maistre de ma volonté. Que si i'ay esté si heureux, que de trouuer quelque place dans la vostre, ce gain-là me dépique de toutes mes pertes, et ie pense auoir plus profité que vous, dans le commerce que nous auons eu ensemble. Quoy que j'aye achetté bien cher vostre connoissance, ie ne crois pas l'auoir payée à beaucoup prés ce qu'elle vaut : et j'en donnerois bien volontiers encore autant, pour trouuer dans Paris vn autre homme comme vous. Cela estant ainsi, Monsieur, vous deuez estre asseuré, que ie feray tousiours tout ce qui pourra me conseruer vn honneur, que j'estime tant, et que ie ne perdray pas legerement vn amy qui m'a tant cousté. I'ay fait tout ce que vous auez desiré dans l'affaire dont vous m'auez écrit : et ie vous obeïray de la mesme sorte dans toutes les choses que vous me commanderez. Car ie suis de tout mon cœur, et auec toute l'affection que ie dois,

Vostre, etc.

A Paris le 7 Feurier 1639.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE C.

MONSEIGNEVR,

Si vous vous souuenez de la passion que vous m'auez veuë autre-

fois pour Renaut et pour Roger, vous ne douterez pas de celle que j'ay à cette heure pour ce qui vous regarde : puisque vous faites en pourpoint, tout ce que ceux-là faisoient auec des armes enchantées. Quand vous auriez esté Fée, vous ne vous seriez pas jetté dans le peril plus hardiment que vous auez fait : et vous auez porté la valeur, iusques aux dernieres bornes, où elle peut aller, et au plus haut point, où la puissent mettre ceux, qui n'ont point d'autre vertu, que celle-là. Ie vous auouë, Monseigneur, que si la guerre auoit esté acheuée par ce dernier exploit, dont vous auez esté la principale cause, et qu'il ne vous restast plus rien à faire, qu'à venir triompher : ie receurois vne extréme joye de tout ce que j'entens dire icy de vous, et ie me mettrois à escrire vostre histoire auec beaucoup de repos et de plaisir. Mais quand ie songe, qu'il y aura d'autres occasions, où vous pourrez courre la mesme fortune, et que ie ne suis pas asseuré de ce qui arriuera à la fin du liure : ie ne sçaurois joüir qu'auec inquietude, de la gloire que tout le monde vous donne, et la crainte de l'auenir, ne me laisse pas bien sentir le contentement des choses presentes. Ie laisse donc à ceux qui n'ont pas tant d'affection que j'en ay, et à qui vous n'estes pas si necessaire qu'à moy, la charge de vous donner des loüanges. Pour moy, tout ce que ie puis faire à cette heure, c'est de vous supplier tres-humblement, Monseigneur, de mesnager mieux la plus illustre personne de nostre siecle, et de ne donner pas tant à la vaillance, que vous en violiez la iustice. Celle-cy veut, que vous ne hazardiez pas si librement le bien de tant de monde : et que vous conseruiez auec plus de soin, vne vie où tous les honnestes gens ont interest, et qui importe plus à la France, que tout le païs que vous defendez. Ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR ***.

LETTRE CI.

MONSEIGNEVR,

Quand vous seriez sorty de Paris, pour vne occasion qui vous eust esté agreable, et qui eust importé à vos plaisirs, ou à vostre gloire : ie croy que ie n'eusse pas laissé d'en estre marry, et de

m'opposer en cela à vos interests. Mais vostre éloignement ayant eu vne cause si mal-heureuse, et si estrange que celle qu'il a : ie puis dire qu'il ne pouuoit rien arriuer qui m'affligeast dauantage : et que la Fortune ne pouuoit rien faire qui me parust plus injuste, ni plus difficile à souffrir. Puis que cela a icy troublé les plaisirs de tout le monde, et que ce desastre a esté sensible à tant de gens qui vous sont moins obligez que moy : ie pense, Monseigneur, que vous me faites bien l'honneur de ne douter pas, que ie n'en aye tout le ressentiment que ie dois, et qu'il n'estoit pas besoin que ie vous l'escriuisse pour vous le faire croire. Neantmoins, j'ay crû qu'il estoit de mou deuoir, de vous en rendre ce tesmoignage : et il m'a semblé que ie receurois quelque soulagement, de vous asseurer, qu'il n'y a personne au monde qui prenne plus de part à vos plaisirs, ni qui soit plus veritablement que moy,

Vostre, etc.

A MONSIEVR ***.

LETTRE CII.

MONSIEVR,

Il eût mieux valu danser vne courante moins, et m'enuoyer une lettre : et vous eussiez mieux fait d'employer vne de vos boutades à m'escrire. On nous a dit icy, qu'en vn mesme bal vous l'auez recommencée trente fois. C'est beaucoup dansé pour vn grand Mareschal de Camp, et pour vn homme qui veut tesmoigner, d'auoir quelque sentiment pour ce qu'il a laissé à Paris. Si vous continuez de la sorte, j'abandonne icy le soin de vos affaires : et ie trouue que les Dames de Lorraine seront plus obligées de vous enuoyer des fruits, que celles de la Cour. Ie ne sçay pas, Monsieur, comme vous l'entendez, ni quel auantage vous voyez à cela. Mais pour moy, il me semble que ce n'est pas danser en cadence, que de danser à Mets : et ie iurerois, qu'il n'y a pas là vingt personnes plus belles et plus aimables, que trois ou quatre qui parlent ici quelquefois de vous, et qui ne trouuent pas bon, que vous vous puissiez si fort resioüir en leur absence. Que si vous estes deuenu si grand danseur, et que vous ne vous en puissiez tenir : elles vous prient au moins, de ne plus tant danser la boutade, et de choisir quelque danse plus

graue, comme les branles, ou la pauane. I'ay creu, Monsieur, que j'estois obligé à vous donner cét aduis. Vous en ferez ce qu'il vous plaira, et pour moy, ie seray tousiours

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CIII (1).

MADEMOISELLE,

La nouuelle de la leuée du siége à Thurin, a esté pour moy la plus agreable que j'aye receuë de ma vie. I'ay eu pourtant quelque déplaisir, de ce que cela m'ostoit vne occasion, de donner à Monsieur le Cardinal de la Valette, vne preuue de la veritable affection que j'ay pour luy. Car j'auois resolu d'entrer dans la ville, et de luy porter du rafraichissement, en luy disant de vos nouuelles. Monsieur le Comte de Guiche, à qui ie m'en estois vanté, m'auoit dit, que d'ordinaire l'on pendoit ceux que l'on surprenoit dans ce dessein. Mais cela ne m'estonnoit pas : et ayant eu de Madame de la Trimoüille, des raisons pour me consoler, au cas que ie fusse roüé en Italie, ie ne me souciois pas trop d'y estre pendu. Mais cela eust esté plaisant, que Monsieur le Cardinal de la Valette se promenant sur la muraille, m'eust reconnu sur l'échelle. Tout de bon, ie vous asseure, que quand on ne vous voit pas, on se feroit pendre pour vn double (2) : et on se sent sur l'estomac vne si grande pesanteur, qu'il vaudroit peut-estre mieux estre estranglé tout d'vn coup. Vous ne sçauez ce que c'est que ce mal, Mademoiselle, vous qui n'auez iamais esté sans vous, et qui n'auez pas esprouué la douleur qu'il y a, de se separer de la plus aymable personne du monde. Mais si vous voulez, ie vous diray comme cela se fait. Le premier iour on est tout endormy, le second tout assoupy, le troisiesme tout estourdy : et puis quand on commence à se reconnoistre, et que le sentiment est reuenu, on soûpire à dire D'où venez-vous? Et soûpir deçà : et soûpir delà : et vous en aurez. C'est la plus pi-

---

(1) Cette lettre n'est pas à sa place; elle est datée de Grenoble, où Voiture n'arriva qu'au mois de septembre, tandis que la lettre suivante est du 5 août.

(2) Le double était une petite monnaie de cuivre, valant deux deniers tournois, ou les deux tiers d'un liard.

toyable chose du monde. Ne craignez point que cecy soit veu. Les Courriers vont à cette heure en seureté. Mais au cas que ce paquet fust surpris, ie declare au Prince Thomas, et au marquis de Leganez, et à tous ceux qui ces presentes lettres verront, qu'il ne faut pas prendre garde à moy; que c'est par raillerie ce que j'en dis, et que j'ay accoustumé d'écrire comme cela d'vne façon extrauagante. Ils en croiront ce qui leur plaira. Il est pourtant vray, Mademoiselle, que ie suis au delà de tout ce qui se peut dire,

Vostre, etc.

A Grenoble.

A MADAME LA PRINCESSE.

LETTRE CIV.

MADAME,

A moins que d'estre cloüé à Paris, rien n'eust pû m'empescher d'aller aujourd'huy à Poissy. Car quelque chose que j'aye dit d'une autre Princesse, il n'y en a point au monde que ie voye si volontiers que vous. Mais comme vous sçauez, Madame, qu'vn clou chasse l'autre : il a fallu que la passion que j'ay pour vous, ait cedé à vne nouuelle, qui m'est suruenuë, et qui, si elle n'est plus forte, est pour le moins à cette heure plus pressante. Ie ne sçay pas si vous entendrez cecy, qui semble n'estre dit qu'en Enigme. Mais ie vous asseure, que j'ay vne raison fondamentale de ne bouger d'icy, sur laquelle ie n'ose appuyer, et qu'il n'est pas à propos de vous expliquer dauantage. I'ai deliberé long-temps en moy-mesme, si ie deuois aller : et il y a eu vn grand combat entre mon cœur, et vne autre partie que ie ne nomme pas. Mais enfin, Madame, ie vous auoüe, que celle qui raisonnablement doit estre dessous, a eu le dessus : et que j'ay mis deuant toutes choses, ce qui naturellement doit estre derriere. Ie vous jure pourtant, qu'en l'assiette où ie suis, ie ne pouuois pas faire autrement : et que vous qui estes la plus considérée personne du monde, et qui faites tout auec ordre, n'en eussiez pas fait moins que moy, si vous eussiez esté en ma place. Ie prie Dieu, Madame, que vous ne vous y voyez iamais. Car en l'estat où ie me trouue, il n'y en a point de bonne pour moy : et ie suis partout comme sur des espines. Ie ne puis aller à pied, ie suis fort mal à

eual, le carrosse m'est trop rude, et les chaises mesmes de Mon-
ɜur de Souscarriere me sont incommodes. Ie suis,

Vostre, etc.

A Paris le 5 Aoust 1639.

A MONSIEVR CHAPELAIN (1).

LETTRE CV.

MONSIEVR,

Ie feray ce que vous desirez. Si c'est pour l'amour de vous, ou ɔour l'amour de Monsieur de Balzac, ie ne sçaurois vous le dire : et ɘ ne démeslerois pas cela, quand j'y songerois jusqu'à demain. Vous uez tous deux vne si égale authorité sur moy, que si en mesme ɜmps l'un me commandoit de manger, et l'autre de boire, ie mour-ɔis de faim et de soif : au moins selon les Philosophes. Car ie ne ouuerois iamais de raison de me determiner plustost à l'vn qu'à ıutre. Mais de bonne fortune, vous vous entendez si bien ensem-e, que vous ne me ferez iamais de commandemens contraires : et ɪus estes tellement d'accord, que toutes les fois que ie feray ce ıe l'on me commandera, j'obeïray à tous les deux. Ie suis fasché ː vostre clou, et ie vous en plains. Mais à ce que ie puis juger, ce est rien au prix de celuy que j'ay. Le mien *est latus clauus,*

cum lato purpura clauo.

t si vous en auiez vn pareil sur le nez, vous l'auriez sur tout le sage. Il me fait encore grand mal. Cela me dispense de vous aller ɔir. Car afin que vous le sçachiez, il y a *ius lati claui*. Ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

Le 10 d'Aoust 1639.

---

(1) Jean Chapelain, membre de l'Académie française, auteur de *la Pucelle* d'autres misérables ouvrages, naquit le 4 décembre 1595, et mourut le 22 fé-er 1674.

A MADAME ***.

LETTRE CVI.

Madame,

La lettre que vous desirez de voir, ne vaut pas vne ligne de celle auec laquelle vous l'auez demandée. Mais vous, qui fistes tant hier de la deuote : ne faites-vous point de scrupule d'escrire de ces choses-là la semaine Sainte? et n'en voyez-vous pas la consequence, et l'effet qu'elles peuuent faire? I'auois mis ma conscience en repos : et pour cela j'auois resolu de ne vous reuoir iamais. Mais vostre lettre m'a remis en desordre : et auec vos perles et vos quatre mille francs, ie me suis laissé regagner aussi bien que l'autre. Ie ne croyois pas, que vous deussiez iamais vous seruir de ces moyens-là, pour regagner vn amant, ny que cette sorte de chose pust auoir du pouuoir sur moy : et sans mentir, c'est la premiere fois que ie me suis laissé ébloüir aux richesses, et que l'argent m'a tenté. Aussi, à dire le vray, les perles ne furent iamais si bien mises en œuure, qu'elles le sont dans vostre lettre : et vos quatre mille francs, de la sorte que vous les employez, en valent plus de trois cens mille. Vous estes vne personne incomprehensible : et ie ne puis m'estonner assez, que sans auoir leu Herodote, et sans vous seruir des Saturnales, vous puissiez escrire de si jolies lettres. Pour moy, Madame, ie commence à m'imaginer, que vous nous auez trompez. Ie crois que vous sçauez la source du Nil : et celle d'où vous tirez toutes les choses que vous dites, est beaucoup plus cachée et plus inconnuë. Enfin, quoy que die vostre Portier, ce n'est pas Madame la Marquise de Sablé qui est la plus charmante personne du monde. Il y a plus de charmes dans vn coin de vos yeux, qu'il n'y en a en tout le reste de la terre : et toutes les paroles de la magie, ne font pas tant d'effet, que celles que vous escriuez.

A MADAME ***.

LETTRE CVII.

Madame,

Quelqu'vne des Fées, à qui vous dites que vous abandonnez vos

Lettres, apres les auoir escrites, a touché à celle que vous m'auez enuoyée. Encore faut-il que ce soit vne des plus sçauantes de leur troupe, et qui ait autant demeuré à la Cour, que dans les bois. Ie ne croy pas, qu'il y en ait beaucoup entre-elles qui en sçeussent faire autant : et ie pense, que la mesme qui vous inspire quand vous parlez, vous a pour cette fois aydé à écrire. Outre les gentillesses que j'y ay remarquées, et les beautez visibles qui y sont : il y a encore quelque chose qui fait que le cœur est touché autant que l'esprit, et vne vertu secrette qui produit des effets extraordinaires. Aussi-tost que i'ay eu acheué de la lire, ie me suis trouué guery de tous mes maux : et comme s'il n'y eust plus eu d'absence au monde, point de desirs, ni de craintes, mon ame a esté dans vne parfaite tranquillité. Cela, Madame, me semble n'auoir pû se faire que par Féerie : et vous aimer comme ie fais, et estre content sans vous voir, n'est pas vne chose qui puisse arriuer naturellement. Quoy qu'il en soit, ie vous suis obligé, de m'auoir mis en l'estat où ie me trouue : et puisque la raison ne me pouuoit consoler, vous auez bien fait d'y employer les charmes. Ie crains seulement, qu'ils ne durent pas assez. Ie me défie d'vne joye que ie sens, et dont ie ne voy pas la cause. Et j'ay peur qu'il n'arriue de moy, comme de ces corps, que l'on éuoque du tombeau, et qui n'estant animez que par magie, n'agissent que pour peu de temps, et tombent tout à coup, dés que l'enchantement est finy. Ne souffrez pas, que cela soit de la sorte : et puisque vos paroles me r'animent, et que vos Lettres sont des caracteres auec lesquels ie ne sçaurois mourir : ayez soin de les renouueler tousiours, et faites-moy au moins subsister par artifice, jusqu'à ce que ie vous retrouue, et que vostre presence me redonne vne veritable vie. Il faut croire, que la description que vous me faites de vos auentures, est bien agreable, puis qu'elle m'a fait prendre plaisir à tant d'incommoditez que vous auez euës. Ie vous supplie, continuez à me rendre compte de toutes vos fortunes : et comme vous me dites celles que vous auez euës dans le bois, mandez-moy celles que vous aurez lors que vous coucherez à la ville. Au reste, vous auez bien pris l'occasion de faire paroistre, que vous sçauez la ***.

A MADAME LA MARQVISE DE SABLÉ.

LETTRE CVIII.

Madame,

Quelques galantes que soient les Lettres de Monsieur de la Mesnardiere : nous n'auons pû nous contenter Mademoiselle de Chalais et moy, de ne receuoir que cela à ce voyage, mesmement ne nous ayant appris autre chose, sinon que vous estiez fort enrumée. Mais cela est estrange, que moy qui vous ay tant fait la guerre, d'estre trop craintiue, en ce qui est de vostre santé, ay pris à cette heure cette mesme humeur pour ce qui vous regarde, et qu'vn rume que vous auez me tourmente plus qu'vne fiévre continuë que j'aurois. Il est vray, que j'y ay maintenant assez d'interest pour m'en mettre en peine, puisque de là dépend vostre voyage, et de vostre voyage toute ma joye. Car ie vous asseure, Madame, que ie suis resolu à n'en auoir aucune, si vous ne venez pas, et que ie dois estre le plus heureux ou le plus malheureux homme du monde cét hyuer, selon la resolution que vous prendrez. Ie vous puis dire aussi, que vous aurez vostre part du contentement que vous nous donnerez, et que vous serez icy indubitablement plus diuertie et plus gaye, et par consequent plus saine. Mais en attendant que vous veniez : que vous seriez bonne, si vous vouliez enuoyer deuant Mademoiselle Coulo et Mademoiselle de Bois d'Amour! afin qu'au moins durant ce temps-là, j'aye quelqu'vn à qui parler de vous, et auec qui ie puisse tromper mon impatience..........................

....

Cela est bien hardy, Madame, d'effacer quatre lignes tout de suite, en écriuant à vne Marquise. Mais vous sçauez mieux que personne, combien il importe que cela soit permis, et de quelle vtilité est dans la société humaine la liberté des effaceures. Ie n'escris point à Armande. Car ie suis dépité, de ce qu'elle ne m'a point écrit ce dernier voyage. I'enuoye vne *bourriche*, de Galans, que ie uous supplie tres-humblement de faire mettre entre les mains de sa confidente. Elle en vsera comme elle verra plus à propos : et les gardera pour elle, si elle iuge, qu'elle ne les puisse presenter à Armande, sans donner du soupçon à sa mere. Ie la prie pourtant de choisir les plus beaux, et de vous les presenter de sa part. Ie dirois de la mienne, si j'osois; et si ie ne sçauois bien que vous ne prenez gueres de plaisir, quand on vous donne. Ie leur enuoye aussi des images : pource

qu'il m'est souuenu que ie leur en auois promis. Ie ne vous mande rien de vostre amie. La pauure fille comme ie croy est en vn déplorable estat. Son mary ne part iamais vn moment d'aupres d'elle. Il l'estouffe à toute heure : et sa mere ne l'estouffe pas moins. Enfin iamais personne ne fut si peu mariée, et ne le fut tant. Madame, venez vistement voir cela. Ie suis,

Vostre, etc.

Ie m'en vais faire vn petit voyage à Blois, mais ie seray à Paris dés que ie sçauray que vous y serez, ou que quelqu'vn des vostres y sera.

A MADAME ***.

LETTRE CIX.

MADAME,

Quoy que ie n'espere pas me pouuoir iamais acquitter des obligations où me mettent vos ciuilitez, ie serois bien marry de vous estre moins obligé : et bien que ie me trouue indigne de tous les honneurs que vous me faites, ils ne laissent pas de me donner vne extréme joye. Quand ie ne sçaurois rien de vous que vostre condition et vostre naissance, tousiours tiendrois-je à grand honneur, d'auoir receu de vos lettres, et de me voir honnoré de vos commandemens. Mais la fortune ayant fait, ie ne sçay par quelles rencontres, qu'estant fort éloigné de vous, j'ay l'honneur de vous connoistre aussi particulierement, que ceux qui en sont le plus prés : ie vous auoüe, Madame, que j'ay vn contentement qui ne se peut exprimer, et que ie sens mesme quelque vanité d'auoir receu tant de graces d'vne personne, que ie tiens il y a desia quelque temps, la plus accomplie de son siecle, et en laquelle ie sçais que se trouuent toutes les qualitez, qui peuuent donner de l'affection, et de l'estime. Si j'estois si peu du monde, que ie n'eusse iamais rien oüy dire de cela, encore jugerois-je par vos lettres, qu'il n'y a rien en France qui égale vostre ciuilité et vostre esprit : et de si belles et si obligeantes paroles que celles que vous me faites l'honneur de m'écrire, me feroient imaginer de vous quelque chose d'extraordinaire. Elles sont telles en verité, Madame, que de quelque part qu'elles me vinssent,

j'en serois extrémement touché. Mais il est vray, que la personne dont elles partent me les rend encore beaucoup plus considerables, et que la main qui les a écrites, leur donne vne force et vne vertu, qu'elles ne pourroient auoir d'ailleurs. Si apres cela ie sers de tout mon cœur, et auecque tous mes soins A***, ce ne sera pas vne grande merueille. Vous m'y auez obligé de sorte, qu'il ne m'est pas possible de faire autrement : et vous ne m'auez pas laissé de moyen d'y acquerir aucun merite. Ie voudrois, Madame, qu'au lieu de me recommander vne personne que j'ayme, et que j'estime desia beaucoup, vous m'eussiez commandé en trois mots, quelque chose de bien difficile, et à laquelle j'eusse eu quelque repugnance : afin que vous eussiez pû connoistre en quelque sorte, ce que vous pouuez sur moy, et que ce ne sont point vos extrémes bontez, ny cette façon d'escrire dont vous gagnez d'abord le cœur de ceux qui lisent vos lettres, qui m'obligent à vous obeïr, mais le respect que j'ay pour tant de merueilleuses qualitez qui sont en vous, et l'inclination auec laquelle ie suis,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CX.

MADEMOISELLE,

Personne n'est encore mort de votre absence, horsmis moy : et ie ne crains point de vous le dire ainsi cruëment, pource que ie crois que vous ne vous en soucierez gueres. Neantmoins, si vous en voulez parler franchement, à cette heure que cela ne tire plus à consequence, j'estois vn assez joly garçon : et hors que ie disputois quelquefois volontiers, et que j'estois aussi opiniastre que vous, ie n'auois pas de grands defauts. Vous sçaurez donc, Mademoiselle, que depuis Mercredy dernier, qui fut le iour de vostre partement, ie ne mange plus, ie ne parle plus, et ie ne vois plus : et enfin il n'y manque rien, sinon que ie ne suis pas enterré. Ie ne l'ay pas voulu estre si-tost, pource premierement que j'ay eu tousiours auersion à cela : et puis, ie suis bien-aise que le bruit de ma mort ne coure pas si-tost, et ie fais la meilleure mine que ie puis, afin que l'on ne s'en doute pas. Car si on s'auise que cela m'est arriué iustement sur le point que vous estes partie, l'on ne s'empeschera iamais de

ıs mettre ensemble dans les couplets de *L'année est bonne*, qui ırent maintenant par tout. En verité, si j'estois encore dans le nde, vne des choses qui m'y feroit autant de dépit, seroit le peu discretion qu'ont certaines gens, à faire courre toutes sortes de ›ses. Les viuans ne font rien, à mon auis, de plus impertinent ɜ cela, et n'est pas jusques à nous autres morts, à qui cela ne ›laise. Ie vous supplie, au reste, Mademoiselle, de ne point rire lisant cecy. Car sans mentir, c'est fort mal-fait de se mocquer ; trépassez, et si vous estiez en ma place, vous ne seriez pas bien- e qu'on en vsast de la sorte. Ie vous conjure donc de me plaindre, puis que vous ne pouuez plus faire autre chose pour moy, d'auoir n de mon ame. Car ie vous asseure, qu'elle souffre extrémement. rs qu'elle se separa de moy, elle s'en alla sur le grand chemin de artres, et de là droit à la Mothe : et mesme à l'heure où vous li- z cecy, ie vous donne auis, qu'elle est aupres de vous : et elle ira tte nuit en vostre chambre, faire cinq ou six grands cris, si cela : vous tourne point à importunité. Ie crois que vous y aurez du aisir, car elle fait vn bruit de Diable, et se tourmente, et fait vne mpeste si estrange, qu'il vous semblera que le logis sera prest à renuerser. I'auois dessein de vous enuoyer le corps par le Messa- ɜr, aussi-bien que celuy de la Mareschale de Feruaque. Mais il est ı vn si pitoyable estat, qu'il eust esté en pieces, deuant que d'estre ıpres de vous : et puis j'ay eu peur que par le chaud, il ne se gas- ıst. Vous me ferez vn extréme honneur, s'il vous plaist de dire aux eux belles Princesses aupres de qui vous estes : que ie les supplie ·es-humblement de se souuenir, que tant que j'ay vécu, j'ay eu ne affection sans pareille pour leur seruice tres-humble, et que ette passion me dure encore apres ma mort. Car en l'estat où ie uis, ie vous iure, que ie les respecte et les honore autant que j'ay ımais fait. Ie n'oserois dire, qu'il n'y a point de mort, qui soit tant ɜur seruiteur que moy. Mais j'asseureray bien, qu'il n'y a point de ivant, qui soit plus à elles que j'y suis. Ny qui soit plus que moy,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

mon depart n'est pas tout à fait perduë, vous ne me refuserez pas cette grace : mesmement ayant à vostre besoin vn si bon Secretaire que celuy dont vous auez accoustumé de vous seruir. I'ay sceu que vous m'auez fait l'honneur de boire à ma santé. Mais en l'estat où elle est, il faut de plus forts remedes que celuy-là pour la remettre: et il n'y a gueres que de vous que j'en puisse attendre. Mais selon que vous aimez tout ce qui vous appartient, et qu'il me souuient de vous auoir veu proteger autrefois vos sujets : ie croy que vous ne m'abandonnerez point, moy qui suis le vostre autant que si j'estois né dans vostre Bourg des Essars, et qui fais profession d'estre particulierement,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CXIV.

MADEMOISELLE,

Il faut auoüer que ie suis de bonne amitié. I'ai regret de ne vous point voir, comme si j'y perdois quelque grande chose, et ie m'imagine que ie ne passe pas si bien le temps icy que, lors que j'auois l'honneur d'estre auprés de vous. Amiens en vostre absence, me semble moins aimable que Paris : et pouuant tous les iours voir des Dames qui parlent picard admirablement, ie ne m'en tiens pas plus heureux pour cela. La conuersation de Monsieur le Duc de C***, de Monsieur de T***, et de Monsieur de N*** que ie rencontre icy par tout, n'a rien de charmant pour moy. Il m'arriue mesme quelquefois de m'ennuyer d'estre trois heures de suitte dans la chambre du Roy : et ie ne prens pas plaisir de m'entretenir auec Monsieur Libero, Monsieur Compiegne, et vingt autres honnestes hommes que ie ne connois point, qui m'asseurent que j'ay vn bel esprit, et qu'ils ont veu de mes œuures. J'ai veu aujourd'huy sa Majesté joüer au Hoc toute l'apresdinée, et ie n'en suis pas plus gay : et allant reglément trois fois la semaine à la chasse du Renard, ie n'y ay pas vne extréme joie, quoy qu'il y ait tousiours cent chiens, et cent cors qui font un bruit épouuantable, et qui vous entre terriblement dans les oreilles. Enfin, Mademoiselle, les plaisirs du plus grand Prince du monde, ne me diuertissent pas : et quand ie ne vous vois point, les

lelices de la Cour n'ont rien qui me touche. Vous estes sans menir, ingrate, si vous ne me rendez la pareille. Mais, défiant comme e suis, j'ay peur que vous ne preniez quelquefois plaisir auec Malame la Princesse, et Mademoiselle de Bourbon : et peut-estre que lepuis que vous estes à Grosbois, vous n'auez pas souhaitté cinq ou six fois d'estre à Amiens. Si cela est, au moins, pour me recompenser d'ailleurs, faites s'il vous plaist, que leurs Altesses me fasent l'honneur de se souuenir quelquefois de moy, et que ie ne sois pas moins consideré d'elles, pour estre en vn lieu où ie vois deux fois tous les iours le Roy et Monsieur le Cardinal. Ie vous asseure pourtant, Mademoiselle, que ie n'en sçay pas plus de nouuelles pour cela : et c'est la cause que ie ne vous en mande point. Monsieur Fabert arriua icy hier au matin, auec ordre à nos Generaux de ce qu'ils ont à faire. Il m'a dit que Monsieur Arnaut a fait rage des pieds de derriere en vn combat qu'il y a eu prés de Lille : et Monsieur le Mareschal de Brezé l'a escrit au Roy, à ce que m'a dit Monsieur de Chauigny. Le bruit court icy, que nos armées reuiennent, et que nous ne reuiendrons pas si tost. Soyez-en faschée, ie vous supplie : et faites-moy l'honneur de croire, que ie suis de tout mon cœur autant que ie dois,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A Amiens le 10 Septembre 1640.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN.

LETTRE CXV.

MONSEIGNEVR,

I'ay appris par vne lettre de M. de V. la grace qu'il a plû a vostre Eminence de me faire, et auec quelle bonté, et quels tesmoignages de bien-veillance elle m'a fait accorder..... Puis que ie connois par là, Monseigneur, que dans les plus importantes affaires, V. E. ne laisse pas de se souuenir de ses moindres seruiteurs, et qu'en faisant de plus grandes choses, elle ne neglige pas les plus petites : ie croy qu'elle n'aura pas desagreable la hardiesse que ie prens, de luy rendre les tres-humbles graces que ie luy dois, et qu'elle daignera prendre la peine de lire la protestation que ie lui fais icy, qu'outre le respect et la veneration que nous deuons tous à vne personne,

qui a acquis et acquiert tous les iours tant de gloire à cét Estat, j'auray tousiours vne passion tres-particuliere de tesmoigner par toutes les actions de ma vie, que ie suis,

Vostre, etc.

A MADAME LA DVCHESSE DE SAVOIE.

LETTRE CXVI.

Madame,

Après tant de lettres de consolation, qu'il y a eu sujet d'écrire à vostre Altesse Royale : ie n'ay garde de perdre l'occàsion de luy en écrire vne de réjoüissance. Elle est si peu accoûtumée d'en receuoir de cette sorte-là, que ie pense qu'elle sera bien-aise d'en voir; et quand il n'y auroit point d'autre raison, la nouueauté toute seule les luy doit rendre agreables. Il y a long-temps, Madame, que j'attendois ce que ie voy qui va commencer à cette heure, et que j'auois iugé, que le malheur de la plus parfaite et de la plus aimable Princesse qui fut iamais, estoit vn trop grand desordre dans le monde, pour croire qu'il pust durer. Quelque malignité et quelque enuie que la fortune semblast auoir contre elle, et quelque fatalité qui parust contre le bien de ses affaires : ie m'imaginois tousiours que tant de bonté, de generosité, de constance, et de diuines qualitez qu'il y a en V. A. R. ne pourroient estre long-temps mal-heureuses, et qu'enfin, le Ciel ne manqueroit pas de faire quelque miracle. pour vne personne en qui il en auoit tant mis. Il y a beaucoup de raison d'esperer, Madame, que celuy de la prise de Turin, sera suiuy de beaucoup d'autres: et que ce grand succez qui vient d'arriuer dans vos Estats, est vne crise qui y va changer toutes choses, et les remettre en l'estat où naturellement elles doiuent estre. Mais ce qui vous doit donner plus de joye dans ce bon-heur : c'est qu'il est vray que la part que vous y auez, redouble icy la joye de tout le monde, et que V. A. R. est si aimée, que tout ce qu'il y a d'honnestes gens à la Cour, se resioüissent autant pour l'interest qu'elle a dans cette prosperité, que pour le bien qui en reuient à la France, et pour la gloire que les armes du Roy y ont acquise. Ie croy, Madame, que V. A. R. est persuadée, que dans cette resioüissance publique, j'en ay vne bien particuliere, et que personne n'en a esté touché plus sensiblement que moy : au moins si elle me fait l'hon-

neur de se souuenir de l'extréme passion que j'ay pour tout ce qui la regarde, et de l'inclination et de l'obligation auec laquelle ie suis, de V. A. R.

Le très-humble, etc.

A Paris ce 4 Octobre 1640.

A MADEMOISELLE SERVANT,

l'vne des Filles de son Altesse Royale.

LETTRE CXVII.

Mademoiselle,

Vous que j'ay tousiours trouuée si eloquente, aidez-moy, ie vous supplie, à rendre les remerciemens que ie dois à la plus belle et à la plus genereuse Princesse du Monde. Ie suis, sans mentir, comblé de ses bontez : et j'auoüe qu'il n'y a rien sous le Ciel de si charmant, ni de si aimable, que la Maistresse que vous seruez. I'ay pensé dire, que nous seruons : et en verité, il n'y a rien que ie ne donnasse volontiers pour pouuoir parler ainsi. Dés la premiere fois que ie l'oüis, ie jugeay d'abord, que de tous les esprits du monde, il n'y en auoit pas vn si grand que le sien. Mais le soin qu'il luy a plû auoir de moy, m'estonne sur toutes choses : et ie ne puis assez admirer, qu'en mesme temps qu'elle a de si grandes pensées, elle en ait aussi de petites, et qu'vn esprit qui est d'ordinaire si haut, puisse descendre si bas. Au reste, les pastilles que l'on m'a données ce matin, ont fait en moy vn effet merueilleux : et si ce n'est qu'elles ayent touché la main de son A. R., ie ne vois pas d'où peut venir ce miracle. Pour auoir baisé seulement le panier où elles estoient, ie me trouue beaucoup mieux. Ce me sera toute ma vie vn contre-poison contre toutes sortes de maux : et hors vn, ie n'en sçache point, dont vn si agreable remede ne me puisse guerir. De peur que vous cherchiez trop curieusement celuy que j'entends, il vaut mieux que ie m'explique, et que ie vous die que c'est le regret de ne la voir pas assez, et d'estre destiné à viure loin de la seule personne, qui merite d'estre seruie. Si vous le voulez bien considerer, ce mal là est plus grand que tous les autres : et il est bien difficile d'estre honneste homme, et de n'en pas mourir.

A MONSIEVR LE COMTE DE GVICHE.

LETTRE CXVIII.

Monsievr,

Quoy que l'on deuroit estre accoustumé à vous voir faire des actions glorieuses, et qu'il y ait plus de quinze ans que vous faites parler de vous d'vne mesme sorte, ie ne me puis empescher, que ie ne sois touché, toutes les fois que j'entens que vous auez rendu quelque nouueau témoignage de vostre valeur : et vostre reputation m'estant aussi chere qu'elle me l'est, j'ay vne extréme joye, de voir que de temps en temps elle se renouuelle, et qu'elle s'augmente tous les iours. Ceux qui desirent le plus ardemment d'auoir de l'honneur, se satisferoient de celuy que vous auez gagné dans ces dernieres années, et seroient contens de l'estime, en laquelle vous estes dans l'esprit de tout le monde. Mais à ce que ie voy, Monsieur, il n'y a point pour vous de bornes en cela. Comme si vous estiez jaloux de la gloire que vous auez acquise, et de ce que vous auez fait par le passé : il semble que tous les ans vous vous efforciez de vous surpasser vous-mesme, et de faire quelque chose de plus, que tout ce que vous auiez fait iusques-là. Pour moy, quelque passion que j'aye pour vos actions passées : ie seray bien-aise qu'elles soient effacées par celles que vous auez à faire, et que vos exploits de Flandres obscurcissent tout ce que vous auez fait en France, en Allemagne, et en Italie. Mais i'apprehende, que l'ardeur de la gloire ne vous emporte plus loin qu'il ne faudroit, et ce que vous auez fait dans le dernier combat, où Monsieur le Mareschal de la Melleraye a battu les ennemis, me donne beaucoup de sujet de me resioüir, et en mesme temps beaucoup de sujet de craindre. Les preuues que vous y auez données de vostre conduite et de vostre courage, sont icy admirées de tout le monde : et sans mentir, Monsieur, mesme dans les Romans, on ne voit rien de plus beau, ni de plus digne d'estre loüé. Mais permettez-moy de vous dire, qu'à cette heure que l'inuention des armes enchantées est perduë, et que la coustume n'est plus, que les Heros soient invulnerables : il n'est pas permis de faire ces actions-là beaucoup de fois en sa vie, et la fortune qui vous en a tiré pour ce coup, est vn mauuais garant pour l'aduenir. Songez donc, s'il vous plaist, que la vaillance a ses bornes, aussi bien que les autres vertus, et que comme toutes les autres, elle doit estre accompagnée de la prudence. Celle-cy,

à parler sainement, ne peut souffrir que d'vn Mareschal de Camp, et du Mestre de Camp du Regiment des Gardes, vous en fassiez vn volontaire, et vn enfant perdu; que vous exposiez si fort à toutes sortes de rencontres, vne personne si vtile que la vostre, et que vous fassiez si grand marché d'vne chose de si grand prix. Ie ne sçay, Monsieur, si vous trouuerez bon que ie vous parle de la sorte. Mais, au moins, vous ne pourrez pas dire que ie me mesle d'vne chose où ie n'ay point d'interest : et vous trouuerez que personne n'y en a plus que moy, s'il vous plaist de vous souuenir de la passion, auec laquelle j'ay toûjours esté,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 6 Octobre 1640.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE PISANY.

LETTRE CXIX.

MONSIEVR,

Quand ie serois si ingrat, que de vous pouuoir oublier, vous faites tant de bruit à cette heure, qu'il seroit difficile, que ie ne me souuinsse pas de vous, et que ie n'employasse pas tous mes soins, à me conseruer les bonnes graces d'vne personne, de qui j'entens dire par tout tant de bien. I'ay eu vne extréme joye, d'apprendre combien vous vous estes acquis d'honneur à la derniere occasion, qui s'est passée deuant Arras; et quoy que ie connoisse, il y a long-temps, les qualitez de vostre cœur, et de vostre esprit, et que j'aye tousiours eu l'opinion de vous, que tous les autres en ont a cette heure : ie vous auoüeray ma foiblesse. Il me semble, que l'estime generale en laquelle vous estes, me donne vn peu plus d'ardeur a vous honorer : et ie me sens touché de quelque vanité, d'auoir de de la passion, pour vn homme qui a l'approbation et les louanges de tout le monde. Sans mentir, Monsieur, le contentement que j'en ay, seroit parfait, s'il n'estoit troublé de la crainte que j'ay, de vous perdre. Mais ie sçay combien la vaillance est vne vertu dangereuse. I'apprens par tout, que vous n'estes pas meilleur menager de vostre personne, que vous l'estes de toute autre chose. Cela, Monsieur, me tient dans des alarmes continuelles : et le destin que j'ay, de perdre les meilleurs et les plus estimables de mes amis, fait que

j'apprehende encore pour vous dauantage. Cependant, parmy cela, j'ay quelque secrette confiance en vostre bonne fortune. Le cœur me dit, qu'elle a encore beaucoup de chemin et beaucoup de choses à faire, et que l'amitié que vous me faites l'honneur d'auoir pour moy, me sera plus heureuse, que n'ont esté quelques autres. Ie le souhaite pour vous, et pour moy, de toute mon ame, et que ie sois assez heureux, pour vous pouuoir témoigner quelque iour combien ie suis, et auec quelle passion,

Vostre, etc.

A MONSIEVR DE SERISANTES,

Resident pour le Roy prés la Reyne de Suede.

LETTRE CXX.

MONSIEVR,

Vostre petite Ode m'a semblé vn grand ouurage, et me fait juger que quoy que vous disiez de vos débauches, vous estes quelquesfois sobre à Stocolm. Les fruits de la Grece et de l'Italie, ne sont pas plus beaux, que ceux que vous produisez sous le Nord : et j'admire que les Muses vous ayent pû suiure jusques-là. Vous pouuez vous vanter, que vous les auez menées plus loin que ne fit Ouide, et que iamais personne ne leur a fait voir plus de païs que vous. Que si c'est le vin qui vous donne ces entousiasmes : ie vous conseille de vous hazarder tousiours à boire de la sorte.

Dulce periculum est,
O Lenæe, sequi Deum
Cingentem viridi tempora pampino.

Et vous pouuez dire,

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem.

Ie ne vous sçaurois dire, Monsieur, combien j'ay eu de plaisir de voir l'huile de Iasmin, les gans de Frangipane, et les rubans d'Angleterre, dans des vers Latins. Sans mentir, depuis le commencement, iusqu'à la fin, tout y est merueilleusement agreable.

Insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio.

is à moy qui n'entens gueres bien le latin, expliquez-moy, ie is supplie, ce que veut dire ce *mentis et acerbus dolor.* Ie vous e, que cela me met en peine. Ie ne veux pas prendre plus de t dans vos secrets, qu'il ne vous plaist de m'y en donner. Mais uuez bon, que j'en prenne dans vos interests, puisque ie suis de t mon cœur,

Vostre, etc.

A Paris le 15 Decembre 1640.

A MONSIEVR DE MAISON-BLANCHE,

à Constantinople.

LETTRE CXXI.

Monsievr,

Sans mentir, vous auriez tort de vous faire Turc. Car ie vous ûre, que vous auez beaucoup d'amis dans la Chrestienté : et stre reputation y est si grande, que si j'estois en vostre place, ymerois mieux en venir joüir, que de commander à quarante lle Ianissaires, épouser la fille du Grand Seigneur, et estre estran- à quelque temps de là. Ie ne sçay pas comme sont faites vos utez d'Asie, mais ie vous asseure, que cinq ou six des plus les personnes de l'Europe, sont deuenuës amoureuses de vous. pourueu que vous ne vous soyez rien fait couper : au lieu que is trouuez-là des filles qui vous prient de les acheter, vous vous idrez icy aussi cherement qu'il vous plaira. Tout de bon, vos tres n'ont iamais fait tant de bruit à Londres, qu'elles en font à ris. Tout le monde en parle ; chacun les desire : et si le Grand igneur sçauoit combien vous estes considerable parmy les Chres ns, il vous mettroit pour toute vostre vie dans vne des tours de la r noire. Madame la Princesse me demandoit l'autre iour, s'il estoit nc vray, que vous eussiez tant d'esprit que l'on disoit. Il n'y oit que quatre iours, que Mademoiselle de Bourbon m'auoit fait mesme question : et il n'y a personne, qui ne s'estonne du bruit i se fait à cette heure de vous dans le monde. Car pour vous dire vray, vostre physionomie ne fait pas iuger tout ce qu'il y a de n en vous : et c'est vne merueille, que sur vostre mine, on vous pris vne fois pour vn Ingenieur. On ne iugeroit iamais à vostre :, ce que vous valez : et pour vous estimer autant que vous le ritez, il faut vous auoir pratiqué autant que j'ay fait, ou ne vous

auoir iamais veu, et ne vous connoistre que par vos lettres. En
rité, elles sont extrémement agreables : et ie ne le suis iamais
à tous ceux qui m'ayment, que quand ie leur en porte
qu'vne. Particulierement Monsieur et Madame de Ramboüillet, l
demoiselle leur fille, et Monsieur le Marquis de Pisany, en
rauis, et ont pris de là vne estime et vne affection tres-particuli
pour vous. Songez donc à entretenir ce que vous auez icy acquis
en m'écriuant le plus souuent, et le plus agreablement, que vou
pourrez. Il ne faut point faire d'effort pour cela. Le lieu où vous este
vous fournira d'icy à dix ans, de quoy dire tousiours des chose
nouuelles. Ie voudrois bien, qu'il me fust aussi aisé de vous bien
entretenir : et qu'en vous descriuant nos habillemens, nos façons d
faire, de viure, de manger, les accoustremens et les beautez de n
femmes, ie pusse faire des lettres que vous prissiez plaisir de lir
Mais hors les ceremonies de nostre Religion, ie crois que vous n'
uez encore rien oublié de ce qui se fait ici. De sorte, Monsieu
qu'il ne me reste rien à vous dire, sinon que ie vous honore p
faitement, et que ie vous ayme de tout mon cœur : et vous sçau
cela aussi bien que moy. Car de vous raconter de quelle sorte no
auons secouru Cazal, et comment nous auons pris Arras, et Turi
quel plaisir cela vous donneroit-il, vous qui estes accoustumé à v
armées de trois cens mille hommes, et qui auez encore assez fra
che dans l'esprit vostre prise de Babylone? Ie vous diray seulem
vne chose, qui vous doit estonner. Monsieur le Prince d'Orange
battu à cette heure tous les ans cinq ou six fois : et Monsieur
Comte d'Harcourt fait des choses que le Roy de Suede luy enu
roit, s'il estoit au monde. Adieu, Monsieur. Quoy qu'il en arriu
aimez-moy tousiours : et faites-moy l'honneur de croire, que
suis autant que je dois, et auec toute sorte de passion,

Vostre, etc.

A MONSIEVR DE CHAVIGNY (1).

LETTRE CXXII.

MONSIEVR,

Voyez jusqu'où va le bruit de ma faueur, et du credit que j

---

(1) Bouthillier de Chavigny, secrétaire d'État. C'était l'un des favoris
cardinal de Richelieu.

upres de vous. Monsieur Esprit, qui va à la Cour auec vne lettre de recommandation pour vous de M***; a creu auoir besoin, que ie le vous recommandasse : et moy qui suis vain, j'ay mieux aymé me resoudre de l'entreprendre, que de luy dire que ie ne l'osois faire. C'est en verité, Monsieur, vn des plus aimables hommes du monde : qui a l'ame et l'esprit faits comme vous les aymez; fort bon, fort sage, fort sauant, grand Theologien, et grand Philosophe. Il n'est pas pourtant de ceux qui méprisent les richesses : et pource qu'il est asseuré, qu'il en sçaura bien vser, il ne sera pas fasché d'obtenir vne Abbaye, pour laquelle Madame d'Aiguillon escrit pour luy à Monsieur le Cardinal. Cela dépendra de son Eminence. Mais il dépendra de vous, de luy faire vn bon accueil : et c'est tout ce qu'il en desire. Apres les choses que ie vous viens de dire de luy, ie pense qu'il est bien inutile d'adjouster la tres-humble supplication que ie vous fais icy en sa faueur : et ie n'en vse ainsi, qu'à cause qu'il le desire, et que j'ay accoustumé de faire tout ce qu'il veut. Mais, Monsieur, vous ayant parlé de ses interests : ie croy que les regles de l'amitié ne me deffendent pas de songer aux miens, et de vous supplier tres-humblement de me faire l'honneur de m'aymer tousiours, et de croire que ie suis,

Vostre, etc.

A Paris le 5 Iuin 1641.

A MONSIEVR LE COMTE DE GVICHE.

LETTRE CXXIII.

Monsievr,

Apres auoir fait vn grand siege, et deux petits; et auoir esté quinze iours en Flandre sans équipage : n'est-il pas vray, que c'est vn grand rafraichissement, que d'aller assieger Bapaume, et de recommencer tout de nouueau au mois de Septembre, comme si l'on n'auoit rien fait? Il me semble que les Cheualiers du temps passé, en auoient beaucoup meilleur marché, que ceux d'à cette heure. Car ils en estoient quittes, pour rompre quatre ou cinq lances par semaine, et pour faire de fois à d'autres vn combat. Le reste du temps, ils cheminoient en liberté, par de belles forests, et de belles prairies, le plus souuent, auec une Demoiselle, ou deux, et depuis

le Roy Perion de Gaule (1), iusqu'au dernier de la race des Amadis, ie ne me souuiens pas d'en auoir veu pas vn, empesché à faire vne circonuallation, ou à ordonner vne tranchée. Sans mentir, Monsieur, la Fortune est vne grande trompeuse ! Bien souuent, en donnant aux hommes des charges et des honneurs, elle leur fait de mauuais presens : et pour l'ordinaire, elle nous vend bien cherement les choses qu'il semble qu'elle nous donne. Car enfin, sans considerer le hazard du fer et du plomb, (ce qui ne vaut pas la peine d'en parler ;) et supposant que vous combattiez tousiours sous des armes enchantées : vous ne sçauriez empescher, que la guerre ne vous retranche vne grande partie de vos plus beaux iours. Elle vous oste six mois de cette année : et à vous, qu'elle a laissé viure, elle vous a osté depuis quinze ans, prés de la moitié de vostre vie. Et cependant, Monsieur, il faut auoüer, que ceux qui la font auec tant de gloire que vous, y doiuent trouuer de grands charmes : et sans mentir, ce consentement de tout vn Peuple, auec tous les honnestes gens, à mettre vn homme au dessus de tous les autres, est vne chose si douce, qu'il n'y a point d'ame bien faite, qui ne s'en laisse toucher, ni de trauail que cela ne rende supportable. Pour moy, Monsieur, (car aussi bien que vous, ie pretens auoir ma part des incommoditez de la guerre ;) ie vous auoüe, que vostre reputation m'a consolé de vostre absence : et quelque plaisir qu'il y ait de vous oüir parler ; ie ne le prefere pas à celuy d'oüir parler de vous. Ie souhaitte pourtant, que vous veniez bien-tost joüir icy de la gloire, que vous auez acquise : et qu'apres tant de courses, que vous auez faites, vous ayez le plaisir d'aller tout cét hyuer, quelque temps qu'il fasse, deux ou trois fois la semaine, de Paris à Ruël, et de Ruël à Paris. Alors, ie vous diray à loisir, les alarmes où i'ay esté, pour l'amour de vous, et l'affection auec laquelle ie suis,

Vostre, etc.

A Paris le 15 Octobre 1641.

---

(1) Périon de Gaule était le père d'Amadis.

AV MESME.

Sur sa promotion à la charge de Mareschal de France (1).

LETTRE CXXIV.

MONSEIGNEVR,

Ie me dédis de tout ce que ie vous auois dit contre la guerre : et puis qu'elle est cause de l'honneur que vous venez de recevoir, ie ne luy sçaurois plus vouloir de mal. Il y a long-temps que ie iugeois, que tant de valeur, et de seruices, en vn homme de vostre condition, et vne personne si agreable à tout le monde, ne pouuoient n'estre pas bien-tost recompensez. Mais comme il y a tousiours vne grande difference entre les choses qui ont à estre, et celles qui sont en effet, ie n'ay pas laissé de receuoir vne extréme joye d'apprendre, que l'on auoit fait pour vous, ce que l'on ne pouuoit pas manquer de faire : et cette nouuelle m'a autant touché, et m'a esté aussi agreable, que si ie ne l'eusse pas attenduë. Il est certain, Monseigneur, que la principale recompense de vos actions, est la reputation qu'elles vous ont acquise. Mais ce ne vous doit pas estre pourtant vn mediocre contentement de vous voir monté, à l'âge où vous estes, au dernier degré, où la fortune de la guerre peut conduire les hommes; et si vous songez, au trauers de combien de perils vous y estes arriué, quels hazards il vous a fallu passer, et combien vous auez veu tomber de braues gens, qui couroient dans le mesme chemin que vous : vous sçaurez quelque gré à la fortune, de vous auoir laissé viure jusques-là, et de ne s'estre pas opposée à vostre vertu. Parmy tant de sujets que j'ay de me resioüir de vostre bon-heur, j'ay vne satisfaction particuliere que vous ne sçauriez auoir, et qui, en verité, passe dans mon esprit toutes les autres : de connoistre par les iugemens libres et non suspects de tout le monde, que vostre gloire est sans enuie, et de voir qu'il n'y a personne qui ne soit aussi aise de vostre prosperité, que s'il y auoit quelque part. Cette joye publique de vostre bonne fortune, m'est vn augure qu'elle sera suiuie de toutes les autres qu'elle peut produire : et j'espere que vous adjousterez bien-tost à l'honneur que le Roy vous a fait, des honneurs qu'il n'y a que vous qui vous puissiez faire, et qui à

(1) Cette lettre fut escrite huict iours apres la precedente.

parler sainement sont plus solides et plus veritables. Ie pense que vous croirez bien que ie le souhaitte de bon cœur, puis que vous sçauez combien, par mille raisons, ie suis obligé d'estre auec toute sorte de respect et de passion,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CXXV.

MONSIEVR,

Toute vostre lettre m'a extrémement plû. Mais ie n'ay pû lire, sans jalousie, les contentemens que vous auez eus sur les bords de la riuiere de Charente. Et moy, qui en toute autre occasion, me res-ioüis de vos auantages plus que des miens propres, et qui ne vous enuie pas vostre reputation, vostre science, ni vostre esprit: ie vous porte enuie d'auoir esté huit iours auec Monsieur de Balzac. Ie sçay que vous aurez bien sceu profiter de ce bon-heur là. Car sur tous les hommes que ie connois, vous estes celuy qui sçauez le mieux joüir d'vne bonne fortune,

et Deorum
Muneribus sapienter vti.

Vous prendrez ce *sapienter,* comme il vous plaira, en sa propre signification, ou en la metaphorique. Car si on fait de beaux discours à Balzac, on fait aussi de bons disnez: et ie ne doute pas, que vous n'ayez sçeu gouster admirablement l'vn et l'autre. Monsieur de Balzac, n'est pas moins elegant dans ses festins, que dans ses liures. Il est *magister dicendi, et cœnandi.* Il a vn certain art de faire bonne chere, qui n'est gueres moins à estimer que sa Rhetorique, et entre autre choses, il a inuenté vne sorte de potage, que j'estime plus, que le Panegirique de Pline, et que la plus longue harangue d'Isocrate. Tout cela a esté merueilleusement bien employé en vous. Car ce n'est pas assez de dire, que vous estes *sapiens*: vous estes *sapientipotens,* comme dit Ennius. Ie ne dis pas que vous ne le soyez aussi de l'autre. *Nec enim sequitur, vt cui cor sapiat, ei non sapiat palatus.* C'est Ciceron au moins, qui dit cela: afin que vous ne croyez pas que ce *palatus* soit de moy. Sans men-

tir, vostre goutte vous est venuë là comme à souhait : et ie ne sçay si vostre santé vous rendra iamais vn si grand seruice. Ce tour-là tout seul merite que vous vous reconciliez auec elle, ou qu'au moins, vous ne l'appelliez plus une fluxion, et que vous ne feigniez pas de la nommer par son nom. Mais auoüez-le, n'auez-vous pas fait comme ce Cœlius?

Sanas liniendo, obligandoque plantas,
Incedisque gradu laborioso.

Car pour vous dire le vray, vne goutte qui vous prend si à propos, et qui vous arreste huit iours à manger des figues et des melons, m'est vn peu suspecte. Au reste, ie ne trouue nullement bon, que vous ayez fait vne si grande amitié auec le maistre du logis, et qu'il vous aime tant qu'il le tesmoigne par toutes les lettres qu'il escrit icy. C'est tout ce que j'ay pû faire que de ceder à Monsieur Chapelain, et de souffrir d'estre nommé le second.

Non iam prima peto, Mnesteus, neque vincere certo,
Quanquam, O!

Mais ie ne souffriray iamais d'estre le troisiesme. Voyez-vous, Monsieur, ce *Quanquam, O!* est dit dans mon esprit, auec plus d'indignation et d'amertume, qu'il n'est dans Virgile. Prenez-y donc garde, et vous et luy, et l'autre, et vous conduisez bien delicatement. Car, enfin, ie ne sçay si ie pourray souffrir tout cela, et si ie ne perdray pas patience. Tout de bon, il n'y a rien dont ie fusse si jaloux, que de l'amitié de Monsieur de Balzac. Sans mentir, il est vn des deux hommes du monde, auec qui j'aimerois le mieux passer le reste de ma vie. Vous iugez bien qui est l'autre. Sans parler de son esprit, qui est au dessus de tout ce qu'on en peut dire, Il n'y a pas sous le Ciel vn meilleur amy, vn meilleur homme, plus sociable, plus agreable, ni plus genereux : *Vir* (car ie le diray mieux, ce semble, en Latin) *facillimis, iucundissimis, suauissimis moribus, summæ integritatis, humanitatis, fidei, liberalissimus, eruditissimus, vrbanissimus, in omni genere officij ornatissimus.* L'amitié que nous conseruons ensemble, sans nous en rien escrire, et l'asseurance que nous auons l'vn de l'autre, est vne chose rare et singuliere; mais sur tout, de tres-bon exemple dans le monde, et sur laquelle beaucoup d'honnestes gens, qui se tuënt d'escrire de mauuaises lettres, deuroient apprendre à se tenir en repos, et à y laisser les autres.

Ce que vous dites de bastir autour de Balzac, comme autour de

Chilly, m'a semblé fort bon, et seroit en vérité, bien à propos. Mais nous autres beaux esprits, nous ne sommes pas de grands edificateurs : et nous nous fondons sur ces vers d'Horace,

> Ædificare casas, plaustello adiungere muros,
> Si quem delectet barbatum, insania verset.

Au moins, Monsieur de Gombaut, Monsieur de l'Estoille, et moy, auons resolu de ne point bastir, que quand le temps reuiendra, que les pierres se mettent d'elles-mesmes les vnes sur les autres, au son de la lyre. Ie ne sçay si c'est qu'Apollon se soit dégousté de ce mestier-là, depuis qu'il fut mal payé des murailles de Troye, mais il me semble, que ses fauoris ne s'y adonnent point, et que leur genie les porte à d'autres choses, qu'à faire de grands bastimens. Ie vous remercie de vostre costau : et ie serois bien fou de faire bastir en vn lieu où j'ay desia vne si belle maison toute faite. Ie me suis imaginé que ce passage, *Nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere*, *etc.*, estoit du jeune Pline : et j'ay trouué plaisant que vous ne me l'osiez plus nommer. Mais, à vostre aduis, n'eust-il pas mieux dit, *Nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ facere.* Car premierement, il y a plus d'opposition entre *loqui* et *facere*, qu'entre *loqui* et *pingere :* ce qui donne quelque grace. Et puis, c'est quelque chose de plus grand de dire, *Nulli facilius est loqui, quàm rerum naturæ facere : Il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de faire*, que si l'on disoit : *Il n'est si aisé à personne de dire, qu'à la nature de peindre.* Ne m'auoüerez-vous pas que cela est d'vn petit esprit, de refuser vn mot qui se presente, et qui est le meilleur ; pour en aller chercher auec soin vn moins bon et plus éloigné? Il est de ces eloquens, dont Quintilien dit, *Illis sordent omnia, quæ naturá dictauit.* Et en un autre endroit, *Quid quod nihil iam proprium placet : dum parum creditur disertum, quod et alius dixisset.* Il a pensé bien rafiner auec son *pingere*, et n'a rien fait qui vaille. En vous écriuant cecy, ie me suis auisé, que ie serois bien attrapé, si ce passage estoit du vieux Pline. Mais si cela est, à son dam. Ie ne m'en desdiray point. Pourquoy parle-t-il comme son neueu? *Non sapit patruum* en cét endroit-là, luy qui à l'esgard de l'autre, a accoustumé d'estre *patruus patruissimus*, comme dit Plaute, ou Terence. Lequel est-ce des deux ? Ie croy que c'est le premier.

Dites-moy, ie vous supplie, qui est le rosier qui a porté les roses que vous m'auez enuoyées. Sans mentir, ni *Pæstum*, ni l'Egypte, ni la Grece, ni l'Italie, n'en ont iamais produit de si belles. Ce pour-

roit bien estre vous, *Tu cinnamomum, tu rosa.* Vous auez la mine de croire que cela est du Cantique des Cantiques, et c'est de Plaute. I'ay de la peine à m'imaginer, que ces vers soient d'vn moderne. Mais s'ils en sont, ie serois bien fasché que ce fust vn autre que vous, ou Monsieur de Balzac, qui les eust faits. Qui que ce soit, il en doit estre bien glorieux : et ces roses en verité, valent beaucoup de lauriers. Mais dites-moy, ie vous prie, de qui elles sont? *Dic, mi anime, mea rosa, mea voluptas.* Auec vos roses, vous m'auez enuoyé des espines, en me proposant les deux passages que vous me donnez à expliquer. Premierement, pour celuy de Saluste, il faut considerer que la chasse estoit vn exercice loüable parmy les Scythes, les Numides, les Grecs mesmes, et particulierement les Lacedemoniens. Mais ie ne me souuiens pas d'auoir guere veu de marques, que parmy les Romains ce fust l'exercice des honnestes gens. Pour l'agriculture, il faut distinguer les temps. Dans la vieille Rome, les hommes Consulaires, et ceux qui auoient esté Dictateurs, du maniement de la Republique retournoient à la charruë : et c'estoit le mestier des Papiriens, des Manliens et des Deciens. Mais ils le quitterent, lors qu'ils eurent gousté les delices de l'Asie, et de la Grece : et vous pouuez bien iuger que des gens qui se faisoient pincer le poil des bras et des cuisses, qui se frisoient, et qui se parfumoient, estoient bien esloignez de piquer des bœufs. Il me semble que c'est dans la vie des Gracches, que j'ay leu, qu'vne des causes qui poussa l'vn d'eux à mettre en auant la loy Agraria, fut, qu'ayant voyagé par l'Italie, il n'auoit trouué par les champs, que des esclaues qui labouroient les terres, au lieu qu'autrefois c'estoient des Citoyens Romains. Or puis que cela estoit ainsi dès ce temps-là : nous pouuons iuger, que du temps de Saluste, il estoit encore plus ordinaire que les serfs fussent employez au labourage. De sorte que la chasse et l'agriculture, qui sont *quæstuosæ artes,* il les appelle *seruilia officia : quia aut à seruis exercebantur aut exerceri poterant.*

Pour l'autre, ie pense que quand Ausone dit, *arguetur rectius Seneca, quàm prædicabitur, non erudiisse indolem Neronis, sed armasse sæuitiam;* il ne veut pas dire, que Seneque ait iamais incité Neron à estre cruel : mais qu'au lieu de le loüer, d'auoir appris à son disciple assez de Philosophie pour le rendre clement, on le reprendra de luy auoir appris assez de subtilité et de Rhetorique pour defendre sa cruauté. De sorte qu'*armare* en cét endroit, ne s'entend pas des armes offensiues, mais defensiues. Et de fait, ie pense que Tacite dit, que quand cét honneste homme-là eut tué sa

mere (c'estoit vne terrible Cycogne :) Seneque l'aida à escrire au Senat sur ce sujet, et à trouuer des pretextes pour pallier l'horrible action qu'il auoit faite. Ce passage m'a fait lire la harangue d'Ausone toute entiere. Sans cela, ie ne me fusse iamais aduisé d'y mettre le nez. Et tant que ie sçache tous les bons autheurs par cœur, ie ne lirois pas vne ligne de ces autres-là. Mon Dieu! quel jargon ils ont, de quelle sorte ils escriuent, et qu'vn homme qui est accoustumé à Ciceron est étonné, quand il se trouue parmy ces gens-là!

De toutes les lettres que j'ay receuës de vous, il n'y en a point qui m'ait semblé si belle, ni si agreable que la derniere. Mais l'endroit qui m'y a plû dauantage, c'est celuy, où vous me parlez de Monsieur l'Abbé de Lauardin. Les honnestetez qu'il veut bien que vous me disiez de sa part, me font croire, ou qu'il est extrémement ciuil, ou qu'il a assez bonne opinion de moy : et lequel que ce soit des deux, ie m'en resioüis extrémement, ou pour son interest, ou pour le mien. Ie vous supplie, Monsieur, de me faire la grace de luy dire de ma part, que ie reçois l'honneur qu'il me fait auec tout le respect et toute la reconnoissance qui est deuë à vne personne de sa condition, et de son merite, mais que ie ne me contente pas de receuoir des ciuilitez de luy, que ie pretens à bien dauantage, et que j'ay fait vn grand dessein de gagner quelque iour l'honneur de son amitié.

Ie ne fus pas plus estonné, quand j'entendis les Religieuses de Loudun parler Latin, que ie l'ay esté de vous voir dire tant d'Italien. En verité, vous l'alleguez, comme si vous l'entendiez! Mais j'espere que ie seray vengé à vous l'entendre prononcer. Car pour l'ordinaire, l'Italien appris en Poitou, n'a pas l'accent extrémement Romain : et quelque chose que vous y puissiez faire, *sapiet Poitauinitatem.*

Vostre *quod mirere,* dans le passage de Tacite, parlant du jeu des Allemans, est bien remarqué, et bien entendu. Mais il faut sçauoir ce que S. Ambroise dit là dessus (ie ne sçay par quel hazard ie sçay ce que dit saint Ambroise :) *ferunt Hunnos,* ce dit-il, *cùm sine legibus viuant, aleæ solius legibus obedire, in procinctu ludere, tesseras simul et arma portare, in victoria sua captiuos fieri.*

Dites-moy ce que veut dire *Tabliope.* Autrefois on appelloit vn *trictrac,* vn *tablier.*

Au reste, j'approuue vostre *ballismos,* et mesme la *medaille* de Vigenere. Mais croiriez-vous que *Cordonniers* vienne de ce *qu'ils donnent des cors?* Ie le fis l'autre iour croire à vn bien honneste homme.

Pour ce qui est des mots sur lesquels vous me consultez ; ie vous diray ce que j'en ay appris, apres m'en estre informé. On dit, *c'est vn Cordon bleu. Il y auoit plusieurs Cordons bleus.* Mais non pas, *Il est Cordon bleu.*

C'est parler mal que de dire, *Il mange mal*, en la signification que vous dites.

Procure et *donaison* ne valent rien.

Recouuert et *recouuré*, se disent.

Il a des finesses les nompareilles, ne se dit point.

Vous me demandez lequel est mieux dit *vn sauls* ou *vne saule ;* ni l'vn ni l'autre ne vaut rien. Il faut dire *vn saule.* On dit pourtant quelquefois au pluriel *des saux* en poësie.

Courre est plus en vsage que *courir*, et plus de la Cour. Mais *courir* n'est pas mauuais, et la rime de *mourir* et de *secourir*, fera que les Poëtes le maintiendront le plus qu'ils pourront. On en peut vser deux ou trois fois la semaine.

Bienfaiteur n'est pas bon. *Bienfacteur* ne se dit guere; dites s'il vous plaist *Bienfaicteur.*

I'ay quelquefois oüy dire *netir* en des lieux où l'on parle mal : Mais *roler* et *regeste*, de ma vie ie ne les ay oüy dire.

Il faut dire *Pentecoste* et *Couuent. Des capres, des moules, des noisettes, vne linotte* (Ne croyez-vous pas que ce mot-là peut venir de λινη? Ie n'en sçay pas l'accent, mais ie sçay bien que c'est à dire vne chanson.)

Le poinct du iour, et *la pointe du iour*, masle ou femelle. Vous en vserez comme il vous plaira, et selon l'humeur où vous serez.

Quelques-vns disent encore *chaire*, sans que l'on se moque d'eux, mais il vaut mieux dire *chaise.*

Iesuiste et *Iesuite* : *Iesuite* plus communément.

Depuis vn an ou deux, on commence à prononcer *arbre* et *marbre. Cypre* et *chile.*

Fourbe et *fourberie* se disent, auec quelque diuersité de signification. *Simplesse* se dit encore quelquefois.

Vostre *Presidial* de charpente m'a fait rire, et tous ceux à qui ie l'ay dit. *Le gros porte*, a fait le mesme effet.

Rélation, comme *réparation. Difformité, déformité* est mort depuis dix ou douze ans.

Deux cens hommes, sans vous arrester à l'exemple de *deux mille hommes. Il buuoit, Il falloit.*

Aprés tout, ie ne pretens pas rien apprendre aux Gentils-hommes de Poitou. Ie connois icy de si honnestes gens de ce païs là, que

cela me donne bonne opinion de tous les autres, et ie ne croy pas que ce soit mal parler que de parler comme eux.

I'oublierois bien plustost mille Maistresses, que ie n'oublierois Monsieur de Chiues, et Monsieur Girard (1), *par nobile fratrum* : et ie vous oublierois quasi aussi-tost vous-mesme. Si vous auez quelque commerce auec eux, ie vous supplie de me faire la faueur de les asseurer, que ie suis tousiours leur tres-humble seruiteur, auec autant de passion que iamais : et que ie les supplie de ne vous pas mieux aimer que moy, et de ne me pas faire l'infidelité que m'a faite Monsieur de Balzac, en me quittant pour de nouueaux venus. Adieu, Monsieur : et soyez tousiours asseuré, s'il vous plaist, que ie n'aimeray, et n'estimeray iamais rien plus que vous. Ie suis de tout mon cœur,

Vostre, etc.

AV MESME.

LETTRE CXXVI.

MONSIEVR,

Ie voulois rompre pour quelque temps, le commerce que j'ay auecque vous : et en vne saison où l'on doit faire penitence, ie faisois scrupule de me trouuer à ces grands festins que vous me faites. Mais apres auoir beaucoup souffert, j'ay connu que ie ne m'en pouuois passer. I'ay demandé dispense de receuoir de vos lettres, et l'on me l'a donnée. Pour vous, vous pouuez sans scrupule receuoir ce que ie vous enuoye. A peine ay-je de quoy vous faire vne legere collation. Au lieu de ces *mullos trilibres* que vous me presentez, ie n'ay que des *Tiberinos catillones*, qui ne font que lécher les bords du Tybre, et se nourrissent du limon du païs Latin,

Postquam exhaustum est nostrum mare.

Encore n'en auray-ie pas pour ce coup pour faire vn plat : et ie ne vous seruiray que des legumes.

Impune te pascent oliuæ,
Te cichorea, leuesque maluæ.

Il faut que vous vous accommodiez à cela. Ie ne puis pas faire da-

---

(1) Guillaume Girard, archidiacre d'Angoulême. C'était l'ami intime de Balzac.

uantage. Ie n'ay pas ces grands parcs, ni ces païs que vous auez à chasser. *Hortulus hic, etc. vnde epulum possis solis dare Pythagoreis.* Il vous souuient bien de ce *Cecilius, Atreus cucurbitarum.* Ie seray contraint de faire ainsi. Car pour vous dire le vray, mon fonds est épuisé : et

Mihi omne penu ex fundis amicorum hic affertur.

Vous autres Piscinaires (Ciceron appelle ainsi ie ne sçay quels riches de son temps escriuant à Atticus :)

Quantum Piscenarij mihi inuideant, aliàs ad te scribam.

A vous autres, dis-je, il vous est bien aisé de traitter vos amis. Vous n'auez pas besoin pour cela de faire les efforts que nous faisons.

Nec seta longo quærit in mari prædam.

Vous auez tousiours des reseruoirs tout pleins.

Piscina rhombum pascit, et lupos vernas.

Vous n'auez qu'à siffler.

Natat ad magistrum delicata murena.

On ne vous sçauroit iamais surprendre, vous *cui est varius penus,* ou *varia,* si vous voulez, ou *varium,* ou *penum,* ou *penu.* Ce drole-là est plaisant, il est de tous les genres, il se fourre presque dans toutes les declinaisons, et est indeclinable quand il luy plaist. Moy qui suis de ceux, *quibus sunt verba sine penu et pecunia,* ne trouuez pas estrange que ie me trouue estonné. Voila ce que c'est, de faire de si grands festins à vos amis. Cela est cause que l'on ne vous les peut rendre. Encore pour me mettre plus en peine, vous m'amenez Monsieur de Balzac, le plus friand, et le plus delicat homme du monde, *quâ munditiâ, quâ elegantiâ hominem!* Ie m'estois accoustumé à vous, et peut-estre aussi l'estiez-vous à ma table : mais elle ne peut pas receuoir vn suruenant comme cela,

ingentem non sustinet vmbram.

Sans mentir, en vous voyant tous deux, vous m'auez fait souuenir de Iupiter et de Mercure, quand ils furent embrasser le pauure Philemon : et cela soit dit pourtant sans vous offenser ni l'vn ni l'autre, car toutes comparaisons sont odieuses. Et en effet, ce bonhomme n'auoit pas plus raison d'estre empesché que moy. C'est,

en verité, vne cruauté à vous, de m'auoir engagé à cela, et vne cruauté de Neron : *Indicebat familiaribus cœnas, quorum vni mellita quadragies HS. constiterunt ; alteri pluris aliquanto rosaria.* Pour vous dire le vray, c'est ce qui m'a retenu si long-temps. I'ay dit beaucoup de fois à moy-mesme

nunquam-ne reponam ?

Mais vostre consideration et la sienne me retenoient.

Cupio enim magnificè accipere summos viros,
Vt mihi rem esse reantur.

Enfin, après auoir bien cherché, sans rien trouuer, il m'a semblé que l'on me pouuoit dire comme à cét autre : *Numquid adolescens, melius dicere vis quàm potes?*
Et encore,

Quid mullum cupias, cùm sit tibi gobio tantum
In loculis ?

Ie me suis donc resolu à faire ce que ie pourray : et contentez-vous-en, s'il vous plaist,

rebusque veni non asper egenis.

Il faut que vous vous accommodiez à ma disette. Ie ne puis pas dauantage. Ie n'ay pas ces grands parcs, ni ces païs que vous auez à chasser, ni ces vastes mers où vous peschez tout ce que vous dites,

Hortulus hic puteusque breuis sine reste mouendus.

I'ay honte, ie vous l'auoüe, de vous descouurir ma pauureté, et pour estre pauure, ie ne laisse pas d'estre ambitieux :

hìc viuimus ambitiosâ
Paupertate.

Ie voudrois de bon cœur,

Ad Palatinas acipensera mittere mensas,

ou vous faire vn souper comme celuy auquel *duo millia lectissimorum piscium, septem auium apposita traduntur.* Mais dites-moy, ie vous supplie, mangez-vous force acipensers, vous autres en Poitou? I'en ay enuoyé demander icy. Mais on ne les connoist point aux halles. Il estoit autrefois fort estimé à Rome. *Huic tantus olim habebatur honos*, ce dit Macrobe ; pensiez-vous que j'eusse leu Ma-

crobe? *vt à coronalis ministris, et cum tibiis in conuiuium soleret ferri*. C'estoit là vn beau priuilege pour vn poisson. C. Duilius en auoit à peu prés vn pareil : *Caium Duilium, qui primus Pœnos classe deuicerat, redeuntem à cœna senem sæpè videbam puer. Delectabatur cereo funali et tibicine, quæ sibi nullo exemplo priuatus sumpserat; tantum licentiæ dabat gloria.* Ce n'est pas moy, non, qui le voyois comme cela, c'est Caton le Censeur. Et Ciceron qui nous fait ce conte-là, rendoit aussi, comme ie crois, grand honneur à ce poisson, et en mangeoit volontiers. Car il se souuient de luy en ses Tusculanes, et le nomme sur tous les autres, comme vn bon morceau. *Si quem igitur tuorum afflictum mœrore videris, huic acipenserem potius, quàm aliquem Socraticum libellum dabis?* Cependant, on n'en dit plus pas vn mot. Iugez par là ce que c'est que de la gloire des choses humaines, et quel cas on en doit faire apres cela.

I demens, et sæuas curre per Alpes,
Vt pueris placeas, et declamatio fias.

Quoy qu'il en soit : (ce quoy qu'il en soit vient un peu de loin. Car il se rapporte à ce que ie disois, que ie n'auois rien à vous donner.) Ie vous traitteray de ce que j'ay : et ie diray comme cét autre : *Vide audaciam, etiam Hircio cœnam dedi sine pauone.* Il dit en vn autre endroit à quelqu'un, qui se vantoit qu'il luy feroit aussi mauuaise chere que ie vous la feray : *Si perseueras me ad matris tuæ cœnam vocare, feram id quoque. Volo enim videre animum, qui mihi audeat ista quæ scribis, apponere, aut etiam polypum, Miniani Iouis similem. Crede mihi, non audebis. Ante meum aduentum, fama ad te de mea lautitia veniet. Eam extimesces.* Mandez-moy, ie vous supplie au vray, quelle beste c'est, que ce *polypus Miniani Iouis?* Sans mentir, ie ne sçay plus rien depuis que ie ne reçois plus rien de vos lettres. Pour la promulside, cela n'est pas pas trop mal iusques icy. Mais vous ne vous en contenterez pas. *Non enim vir es, qui soleas promulside confici. Integram famem ad ouum affers.* Venons donc au reste.

Pour ce qui est de ce que vous vous plaignez de ceux qui ne font pas les graces assez grandes, ie pense qu'ils n'ont pas tant de tort : et la raison est, que les veritables graces, et qui touchent le plus, consistent principalement en de petites choses, en certaines actions, certains mouuemens du corps et du visage, dans lesquels, sans estre quasi apperceuës, elles font leur effet :

Componit furtim, subsequiturque decor.

Ce *furtim* veut dire, ce me semble, cela, et ce que les Espagnols appellent *el no se que*. Elles sont si petites, que mesme on ne sçait ce que c'est, et ne vous mettez pas non plus en peine de leurs maris. De quoy vous auisez-vous de vouloir rompre des mariages, qu'il y a si long-temps qui sont faits? Les Dieux, comme vous disiez sur vn autre sujet, en font bien d'autres. Le monde est plein de ces mariages-là. N'ont-ils pas marié la Peine au Plaisir, le Trauail à la Gloire, le Ciel à la terre, et Mademoiselle *** à Monsieur son mary?

Sic visum Veneri, cui placet impares
Formas, atque animos, sub iuga ahenea,
Sæuo mittere cum ioco.

Ie ne sçay, si ie vous auois dit qu'il y a long-temps que nous ne nous écriuions plus, et que l'on m'auoit dit qu'elle se plaignoit fort de moy. Elle est en cette ville : et ie l'ay esté voir. Nostre entreueuë a esté à peu prés, comme celle de Didon et d'Enée, quand ils se rencontrerent aux Enfers. I'ay fait tout ce que i'ay pû pour l'appaiser. Ie luy ay dit, *Verus mihi nuntius ergo,* et *per sidera iuro:* et, *nec credere quiui.*

Illa solo fixos oculos auersa tenere :
Nec magis incepto vultum sermone moueri,
Quàm si dura silex, aut stet Marpesia cautes.

Le sommeil, au reste, n'est pas vn si mauuais mary que vous dites : et cette Grace, ie ne sçay comme elle s'appelle, ne pouuoit pas estre mieux, pour estre en repos, et à son aise. Il est doux comme vn mouton. C'est le plus paisible de tous les Dieux,

placidissime Somne Deorum,
Pax animi, quem cura fugit.

Et lors qu'il n'y auoit point de portes à son logis, c'estoit vn fort bon party. Voyez vn peu dans Lucien la description de sa ville, et comme il estoit accommodé. Quand il ne sçauroit autre chose, que de racommoder le teint; remettre les yeux battus, et embellir les Dames; pensez-vous que ce ne soit pas assez pour estre bien auec elles? C'est vn grand distillateur de pauots, et de mandragores : et il sçait faire des fards, qui valent mieux, sans comparaison, que tout le blanc et tout le rouge d'Espagne, *no vsaua afeytes Dorinda, y asi despertò con los que el sueño le auia dado.* Apprenez vn peu l'Espagnol, quand ce ne seroit que pour ne nous rompre tant la teste auec vostre Italien. Il n'est pas non plus si pesant que vous pensez.

Tum leuis æthereis delapsus somnus ab astris :

st pas fait tant d'enfans, s'il eust esté si foible.

Tum pater è populo natorum mille suorum.

ınd mesme il seroit aussi froid que vous le croyez, pensez-
ue ce soit vn petit secours, que tous ces songes qu'il manie
ette, et dont il dispose comme il luy plaist? Ne vous souuient-
le celuy de Fleur-d'espine?

Se son sogni questi,
Ch' io dorma sempre, e mai più non mi desti.

autre :

Proh Venus! et tenera volucer cum matre Cupido!
Gaudia quanta tuli, quàm me manifesta libido
Contigit.

tez-vous cela pour rien, et ne croyez-vous pas qu'vne hon-
'emme s'en pourroit contenter? Quant à ce que vous dites
s Graces ne doiuent iamais dormir, allez vn peu voir nos
le lendemain d'vn bal, quand elles ont veillé, et dites-moy
vostre aduis là-dessus. Pour vostre *somno mollior herba;* et
morbida : Domine Magister noster; ie crois que vous n'auez
lu, ni le Latin, ni l'Italien. Car l'vn veut dire, propre pour
dessus; et *morbido*, ne signifie autre chose, que poly, doux,
loüillet proprement.
tre Empereur de Lampridius, me semble homme de fort bon
: et si Heliogabale auoit fait vne vingtaine d'ordonnances
e cela, ie le mettrois à costé de Tite, et de Trajan. Ie m'es-
que vous ayez oublié cét autre de Tibere: *Asellio Sabino HS.*
ta donauit pro dialogo, in quo boleti, et ficedulæ, et ostrea,
di certamen induxerat. C'estoient des Empereurs cela? I'ay
, sans mentir, que ce Dialogue se soit perdu : et n'eussiez-
ıàs esté bien-aise aussi, de voir discourir vne huistre auec vn
ıignon? Cét Asellius deuoit estre vn galant homme : et ie luy
donné de bon cœur vn chappeau de castor.
ıs auez merueilleusement bien taillé, et admirablement mis
ıure ces pierres que ie vous auois enuoyées toutes brutes.
sont deuenuës des pierres precieuses entre vos mains : et vous
ez fait vn des meilleurs plats de vostre festin; *fecisti vt lapi-*
li panes fierent. Sans auoir l'estomach de Saturne, ny les
de la Lune, i'en ay tres-bien mangé, et auec grand plaisir.
cette viande-là, *quam nemo coquus hactenus in ius vocauerat.*
ous faites des sausses, auec lesquelles on mangeroit des cail-

loux. Ie ne croyois pas que de si graues Autheurs eussent rapporté cette histoire. Ie ne fais pas de doute, apres cela, que les pierres n'ayent oüy autrefois le son de la lyre. Et de fait encore aujourd'huy nous croyons que les murailles ont des oreilles.

Ie vous auouë que ie fais plus de cas d'Ausone que ie n'en faisois. Vous me l'auez fait voir en son lustre, en me le monstrant dans sa Poësie. C'estoit, sans mentir, vn fort honneste homme : et ie crois que sa harangue eust été fort bonne, s'il l'eust traduite en vers. Ceux que vous m'auez fait voir de luy, me semblent merueilleusement beaux. Ie connois des hommes comme cela, qui vont fort mal à pied, et qui font des merueilles à cheual. Mais ie voudrois bien, que ces gens-là ne fissent, que ce qu'ils sçauent faire : et que Ciceron n'eust iamais escrit de vers, ny Ausone de prose.

Si vous me demandez pour parler à cette heure, de cét autre festin, dont vous m'auiez fait part,

Vt Nasidieni iuuit me cœna beati?

C'est à dire, comme ie me trouue de la bonne chere de Monsieur de Balzac? ie vous répondray, *ut nunquam in vita fuerit meliùs.* L'Apollon de Luculle, ny l'Apollon mesme de Delphes, ne pourroient rien faire de si magnifique. Il n'y a point de si petits mets, qui ne vaille mieux que le Dodecathée d'Auguste, (vous sçauez bien

Cum primum istorum conduxit mensa choragum,
Sexque Deos vidit Millia, sexque Deas.)

et qui ne merite des loüanges admirables. C'est d'vn festin comme cela que l'on peut dire,

I lauri di Permesso, et di Parnaso
Andorno à coronar la Gelatina.

Cét homme, sans mentir, est admirable en tout ce qu'il fait. Ie vois de temps en temps des vers de luy, qui sont, sans doute, beaucoup au dessus de ce que ie croyois que nostre siecle pût produire, et qui donneroient de la jalousie, ie ne dis pas à Lucain, ni à Claudian, mais à Lucrece et à Virgile. Mais demandez-luy, ie vous prie, sur quoy il se fonde, de croire que j'aye tiré de ses entrailles, l'explication du passage d'Ausone ; et pourquoy il me tient de ceux, *qui plus ex iecore alieno sapiunt, quàm ex suo.*

Il pense donc, que ie ne sçay rien que par reminiscence des choses que mon ame a apprises autrefois dans sa conuersation. Son plat de vent, aussi bien que vostre plat de pierres, m'a pleû extrémement : et ç'auroit esté vne excellente viande en l'Isle de Ruac. Ie

ne sçay, Monsieur, si vous le sçauez. C'estoit vne Isle où les habitans ne viuoient que de vent; et on n'y donnoit aux malades que des vents-coulis. Sans mentir, vous estes de merueilleux ouuriers. Vous assaisonnez les choses de sorte, qu'il n'y a rien que l'on ne mangeast quand vous l'auez apresté; et que vous ne fissiez aualer auec plaisir. Vous sçauez donner

Cuerpo a los vientos; y a las piedras alma.

C'est vn vers de Louys de Gongora, que vous ne connoissez pas. I'ay esté bien-aise d'apprendre l'alliance que les Atheniens auoient aeuc Borée, et de sçauoir qu'il y ait eu vn Noruegien, qui ait esté Citoyen d'Athenes. Celuy-là, ce me semble, se pouuoit dire Citoyen du Monde, auec autant de droit, que cét autre des leurs qui s'en vantoit. Les Atheniens, au reste, auoient là pris vn Bourgeois bien turbulent. Ie ne croyois pas, ie vous l'auoüe, que la mer fust vne larme semblable à celle de cét autre, qui mangeoit des pierres encore mieux que moy. Il la jetta, sans doute, lors qu'il fut chassé et garotté par son fils. Ne vous semble-t-il pas, (au moins si cela est vray :) que l'on peut dire de Saturne, aussi bien que du cheual du pauure Pallas,

guttis humectat grandibus ora.

A la verité, on luy fit de mauuais tours. Mais bien a pris, pour le genre humain; que comme il estoit fort melancolique, il n'estoit pas grand pleureur. Car s'il eust jeté seulement trois larmes, où en serions-nous? *omnia pontus erant.* On peut dire en cette occasion qu'il pleura amerement. Mais dites-moy, ie vous prie, si vous le sçauez, pleura-t-il la mer et les poissons?

immania Cete,
Tritonesque citos, Phorcique exercitus omnes?

I'auois oublié à vous parler de vostre passage de Seneque. *Valde me torsit illa podagra; adeoque impliciti mihi videntur hi pedes, vt ad illos vtrosque dextros explicandos, nullum dextrum pedem habeam :* si ce n'est qu'il voulust dire, que la goutte tourne quelquefois en dedans le pied gauche qui doit estre en dehors; et qu'ainsi estant tourné du mesme costé que le pied droit, il dit *vtrosque dextros :* Mais aussi ne pourroit-elle pas tourner le droit du costé du gauche? et ce seroit *vtrosque sinistros.* Sans mentir, cela est bien difficile. Si vous y voyez quelque chose de mieux,

Si quid dextro pede concipis,

dites-le-moy.

I'ay appris vostre maladie auec beaucoup d'alarme, quoy que ie

ne l'aye sçeuë qu'apres qu'elle estoit passée : et j'ay esté estonné d'apprendre le peril où j'ay esté sans en rien sçauoir. Je vous prie, mon cher Monsieur, de croire, qu'il n'y a rien au monde qui me soit plus cher que vous; ny que j'aime, et que j'estime dauantage. Ie n'ay, que ie meure, point de joye si sensible, que lors que ie pense, (et ie le pense souuent :) que la fortune nous donnera moyen quelque iour, de passer le reste de nostre vie l'vn auec l'autre, et de vous auoir, *in seriis iocisque ; amicum omnium horarum.* Ie vous jure, qu'il n'y a rien que ie souhaitte tant; et que ie suis, et seray tousiours à vous, auec autant de passion, que lors que ie vous voyois tous les matins. Ie vous fais cette protestation à la veille d'vn voyage de six mois, où ie m'en vay. Car ie parts auec le Roy pour aller en Catalogne. Ne m'escriuez-donc pas, s'il vous plaist, que lors que vous sçaurez qu'il sera retourné. I'aurois plus d'impatience de reuenir, si ie croyois vous retrouuer icy cét Esté. Ie vous exhorte à faire tout ce que vous pourrez pour cela. *Qui benè latuit, benè vixit*, n'est pas vn precepte qui vous regarde. Laissez-là

Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

Vous vous deuez au public : et il faut que les hommes comme vous, soient connus de tout le monde. *Omnis autem peregrinatio*, comme vous sçauez, *est obscura*. Hastez-donc vostre retour, ie vous en conjure encore vne fois : et dés que vostre terme sera expiré, reuenez icy me reuoir, ou M***, ou quelque *** : et prenez garde, *ne quid temporis addatur ad hanc prouincialem molestiam.* Ie vous enuoye vn liure de Mademoiselle de Gournay, qu'elle m'a donné pour vous le faire tenir. Adieu, Monsieur. Aymez-moy tousiours, ie vous supplie, souuenez-vous souuent de moy ; et soyez asseuré que ie seray toute ma vie de tout mon cœur,

Vostre *infelix Theseus*, m'a semblé merueilleusement heureux : et Hercule, sans mentir, ne le tira pas des Enfers plus heureusement, ni plus glorieusement que vous.

Vostre, etc.

A Paris ce 24 Ianuier 1642.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CXXVII.

MADEMOISELLE,

Sans mon fourgon, j'eusse eu, sans mentir, vn extréme regret,

e n'auoir plus l'honneur de vous voir : et ie croy que j'eusse pensé ı vous de meilleur cœur, que ie ne fis de ma vie. Car pour vous ıre le vray, ie m'y sentois extrémement disposé : et ie n'ay iamais ı plus de déplaisir de me séparer de vous. Mais vous ne sçauriez :oire, Mademoiselle, combien les fourgons sont vne chose diuerssante, et quel excellent remede c'est, contre vne grande passion. antost il s'y estropie vn cheual, tantost il se rompt une rouë; tan›st ils demeurent toute vne nuit embourbez au milieu d'vn chemin : t c'est, ie vous iure, tout ce que l'on peut faire auec eux, que de onger deux ou trois fois le iour en la meilleure de ses amies. A ette heure que nous irons plus doucement, et que nous allons nous mbarquer sur le Rhosne, ie feray mieux mon deuoir de penser en ous : et ie suis trompé, si ie n'arriue à Auignon le plus passionné ıomme du monde. Pour vous, Mademoiselle, qui ne faites de 'oyage, que de chez vous au faux-bourg saint Germain, et qui n'alez pas par de si mauuais chemins que nous; vous n'estes pas, sans nentir, excusable, si vous ne me faites l'honneur de vous souuenir ıuelquefois de moy. Au moins sçay-je bien que vous y estes plus ›bligée que iamais : et si ie ne songe pas souuent en vous, c'est de ii bon cœur quand cela m'arriue, et auec de tels sentiments, que ie suis asseuré que vous en seriez satisfaite. Et puis, que sçait-on si ie ne songe pas souvent, et si ie ne le dis pas de la sorte, pour n'oser dire ce qui en est? Dans ce doute, ie vous supplie, Mademoiselle, d'en croire ce que vous en dira Monsieur Arnaud. Car ie luy ay laissé charge de vous expliquer mes intentions : et luy qui fait profession de faire des *orispianes*, qu'il vous die, s'il luy plaist, combien ie suis, et de quelle sorte,

La resolution qu'auoit prise Monsieur le Cardinal, d'aller sur le Rhosne, a esté changée, sur ce qu'il vit auant-hier, comme il se promenoit sur le port, vn batteau chargé de soldats, qui courut très-grand hazard de se perdre : et il y en eut mesme quelques-vns, qui se jetterent dedans l'eau, et se noyerent : et son Éminence ne se veut pas noyer, pource que cela nuiroit aux desseins qu'il a sur le Roussillon.

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A Lyon le 23 Feurier 1642.

A LA MESME.

LETTRE CXXVIII.

Mademoiselle,

Ie voudrois que vous m'eussiez veu l'autre iour, de quelle sorte ie fus depuis Vienne iusques à Valence. Le iour ne commençoit qu'à poindre, et le Soleil à rayonner sur le sommet des montagnes : quand nous nous mismes sur le Rhosne. Il faisoit vne de ces belles journées, qu'Apollon prend quelquefois, pour luy seruir de pannache ; et que l'on ne voit iamais à Paris, que dans le plus beau temps de l'Esté. Ceux auec qui j'estois, consideroient tantost les montagnes de Daufiné, qui paroissoient à la main gauche, à dix ou douze lieuës de nous, toutes chargées de neiges ; tantost les collines du Rhosne, que l'on voyoit couuertes de vignes ; et des vallons à perte de veuë, tous pleins d'arbres fleuris. Pour moy, dans cette réjoüissance de tout le monde, ie montay seul sur la cabane qui couuroit nostre batteau : et tandis que les autres admiroient ce qui estoit à l'entour de nous : ie me mis à penser à ce que j'auois quitté. I'auois le coude du bras droit appuyé sur la couuerture de la barque, la teste vn peu panchée, et soûtenuë sur la main du mesme bras ; et l'autre négligemment estendu, dans la main duquel, ie tenois vn liure, qui m'auoit seruy de pretexte à ma retraite. Ie regardois fixement la riuiere que je ne voyois pas. Il me tomboit de moment en moment de grosses larmes des yeux. Ie faisois des soûpirs, auec chacun desquels il sembloit que sortist vne partie de mon ame, et de temps en temps, ie disois des paroles confuses et mal formées, que les assistants ne peurent pas bien ouyr, et que ie vous diray quand vous voudrez. Cecy, que ie vous raconte, eust paru dauantage, et eust receu plus d'ornemens, si ie vous l'eusse escrit en vers. Car ie vous iure, que les Nymphes des eaux furent touchées de ma douleur et que le Dieu du fleuue en fut esmeu. Mais tout cela ne se peut pas dire en prose. Tant y-a que ie demeuray sept heures de cette sorte, sans remüer ni pied ni patte. Je voudrois, Mademoiselle, que vous m'eussiez veu ainsi. Deuant Dieu, cela vous eust donné de la deuotion : et le maistre de nostre batteau, dist qu'il auoit mené en sa vie plus de dix mille hommes, depuis Lyon iusques à Beaucaire ; mais qu'il n'en auoit iamais veu vn, qui parust auoir l'esprit si esgaré. Apres cette belle description que ie viens de faire : il me vient de tomber dans l'esprit, que vous vous imaginerez, que

ɔut cela est faux ; et que ce que i'en ay dit, n'estoit que pour trouer moyen de remplir vne lettre. Quand cela seroit, Mademoiselle, : serois en vérité excusable. Car pour vous parler franchement, on ;t souuent bien empesché à trouuer que dire : et ie ne puis pas ɔmprendre, que sans quelques inuentions comme cela, des per-ɔnnes qui n'ont ni amour, ni affaires ensemble, se puissent escrire uuent. Neantmoins, pour vous dire naïuement ce qui en est, tout : que ie vous ay dit de ma réuerie, de mes soûpirs, et de ma tris-sse, est vray. Pour ce qui est du ressentiment qu'en eurent les ymphes, et le Dieu du Rhosne, ie n'en suis pas asseuré. Ie passay ute une matinée, sans quitter mes pensées vn moment. Dans cét pace de temps, ie songeay, ie vous l'auouë, trois ou quatre fois en ademoiselle***. Le reste ie l'employai à penser en Madame vostre ere, et en vous. Ie vous auois bien promis, que si nous allions sur au, ie m'acquiterois de ce que ie vous dois. Ie l'ay si bien fait, ıe si cela m'arriue encore vne fois de la sorte, ie seray fou, au emier Soleil de Languedoc, qui me donnera sur la teste. Il est sia si chaud en Auignon, qu'à peine le pouuons-nous souffrir. Le intemps est icy arriué quand et quand nous. Nous y trouuons par ut des puces, et des violettes. Ie vous les souhaite toutes de bon eur. Car ie seray bien-aise, Mademoiselle, que vous ne dormiez ıs trop en mon absence : et ie vous desire tout ce qûe ie vois de eau, et suis,

C'estoit, ie vous asseure, vne belle chose à regarder, que de voir ıier au soir les ruës d'Auignon pleines de chandelles, de lanternes, le flambeaux par toutes les fenestres, pour voir Monsieur le Cardinal qui y arriua à sept heures du soir. Il y faisoit clair comme en plein iour : et si le Pape arriuoit icy, on ne le pourroit pas mieux receuoir. On luy donnoit par tout mille benedictions : et à cause que c'est en terre Papale, ils en sont liberaux en ce pays-cy. Les Iuifs d'Auignon se portent bien. Monsieur le Vice-Legat gros et gras : Monsieur le Comte d'Alais vn peu plus que luy.

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

A Auignon le Lundy gras 1642.

A MONSIEVR LE PRÉSIDENT DE MAISONS (1).

LETTRE CXXIX.

MONSIEVR,

C'est vne trop grande bonté à vous, de prendre la peine de m'escrire : et de me traitter aussi ciuilement que si ie ne vous auois pas les infinies obligations que ie vous ay. Je vous supplie tres-humblement, et tres-serieusement, de ne vous en plus donner la peine. La pluspart du temps, vous n'auez rien à me mander. Pour moy, outre que mon deuoir m'oblige à vous escrire ; les nouuelles qu'il y a icy de temps en temps, me fournissent dequoy le pouuoir faire. Ie vous auoüe, pourtant, Monsieur, que i'ay eu vn extréme plaisir à lire la derniere lettre qu'il vous a plû de m'escrire : et toutes les fois que vous aurez à me dire d'aussi agreables nouuelles, ie ne refuse pas, que vous me fassiez l'honneur de me les faire sçauoir. Ie suis rauy de la grande amitié, que ie vois que vous auez faite depuis mon départ, auec Mademoiselle de Ramboüillet. Ie ne le connois pas plus par vos lettres, que par les siennes. Elle ne m'escrit iamais sans me parler de vous, et auec toute l'affection et toute l'estime qui vous est deuë. Ce m'est, sans mentir, Monsieur, une extréme consolation, de ce que vous et Madame de Ramboüillet, me plaignez de la folie que i'ay faite ; et ce me sera vne raison, pour n'en plus faire à l'auenir : outre que i'en ay fait de nouueau vne protestation solennelle entre les mains de Monsieur de Chauigny. I'ay aussi beaucoup de joye, que vous ayez eu le credit de tenir quinze jours Madame de Sablé, et, ce qui est dauantage, de faire deffenses aux autres d'y aller. Il me déplaist seulement, de ce que vous n'en disposez, que quand elle se veut reformer, et qu'elle est en estat de penitence. Ie vous exhorte, néantmoins, à ne vous point rendre Car le temps, la fortune, et l'adresse d'vn honneste homme, peuuent changer beaucoup de choses. Apres auoir parlé de ces choses là ; il me semble, Monsieur, que vous n'aurez pas grand plaisir, que ie vous entretienne des nouuelles de deçà. Aussi pour ne vous pas

---

(1) René de Longueil, marquis de Maisons, second président au parlement de Paris, fut successivement : surintendant des finances, ministre d'État et chancelier de la reine régente Anne d'Autriche. Il mourut le 1er décembre 1667

ennuyer, ie vous les diray le plus succinctement que ie pourray ***.

Vostre, etc.

A Narbonne le 10 May 1642.

AV MESME.

LETTRE CXXX.

MONSIEVR,

C'est un excès de vostre bonté, de me remercier de quelque chose : moy qui ne sçaurois iamais assez faire pour vous; et qui vous en deurois encore de reste, quand j'aurois cent fois hazardé ma vie pour vostre tres-humble seruice. De cette bonté, Monsieur, et de l'offre qu'il vous plaist me faire, ie vous rends mille graces tres-humbles : et j'ay vne extréme joye de voir, que dans les plus grandes, et les plus petites choses, vous ne cessez de me rendre des tesmoignages de l'amitié que vous me faites l'honneur d'auoir pour moy. Quoy que i'aye joüé fort estourdiment, ie ne me suis pas pourtant si fort emporté, que ie ne me sois réserué assez d'argent pour me tirer d'icy : et suis seulement bien fasché de vous auoir mis en main vne si mauuaise assignation; et de vous auoir donné vn créancier, qui n'est guere meilleur que moy. Au reste, Monsieur, ie ne vous puis dire l'extréme joye que i'ay, de voir la grande amitié que vous auez faite auec tout l'hostel de Ramboüillet. Mademoiselle de Ramboüillet ne m'escrit iamais, sans me dire quelque chose de vous; par où elle marque l'extréme cas qu'elle en fait : et afin que vous connoissiez mieux les sentiments qu'a pour vous Monsieur le Marquis de Pisany, ie vous enuoye vn morceau de la derniere lettre qu'il m'a escrite. Pour Monsieur de Chauigny, vous estes sans mentir obligé de l'aimer de tout vostre cœur. A toutes les occasions qui s'en presentent, il parle de vous auec toute l'estime, et toute l'affection imaginable. Il se vante de vôtre amitié à tous ses amis; et la promet à ceux qui luy sont les plus chers, et qu'il veut obliger le plus. Il me dist l'autre iour que vous luy auiez escrit vne lettre la plus iolie, et la plus obligeante du monde. Mais pource qu'il estoit en compagnie, il n'eut pas le temps de me la monstrer. Il partit il y a trois iours pour aller à l'armée, et assister à la ceremonie de l'ordre, que le Roy donna hier au Prince de Mourgues; et reuient demain. Pour ce qui est du retour du Roy, on n'en sçait rien. I'auray

en cela, Monsieur, tout le soin que ie dois auoir, des choses que vous me commandez. On commence à r'alentir l'esperance que l'on auoit, d'auoir Perpignan si-tost. On dit à cette heure, vers le quinziéme du mois qui vient. Monsieur de Turenne m'a dit, qu'il gageroit bien deux cens pistolles, que l'on l'aura dans tout le mois de Iuin. Toutes les fois que Monsieur de Chauigny va à l'armée, il loge chez Monsieur des Noyers. C'est à cette heure la plus grande amitié du monde, mais vraye, et sincere tout de bon. Ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Narbonne le 22 May 1642.

A MONSIEVR CHAPELAIN.

LETTRE CXXXI.

MONSIEVR,

Quelque hardy que ie sois, ie n'oserois retourner à Paris, sans vous faire réponse : et i'ay honte, sans mentir, d'auoir tant tardé à vous rendre ce deuoir. Mais ie vous l'auouëray franchement : préuoyant que j'aurois encore à vous escrire, pour vous faire sçauoir le iugement que l'on auoit fait des vers que vous auez enuoyez; j'ay differé tant que i'ay pû, en dessein de mesnager vne lettre. Si vous estes iuste, vous ne deuez pas trouuer estrange, que l'on ait peur en escriuant à vn Docteur comme vous estes : et certes, quand il me vient en la pensée, que c'est au plus judicieux homme de nostre siecle, à l'Ouurier de la Couronne Imperiale, au Metamorphoseur de la Lionne, au Pere de la Pucelle que j'escris; les cheueux me dressent en la teste si fort, qu'il semble d'vn herisson. Mais d'ailleurs, quand ie pense que cette lettre s'adresse au plus indulgent de tous les hommes, à l'excuseur de toutes les fautes, au loüeur de tous les ouurages, à vne colombe, à vn agneau, à vn mouton : mes cheueux s'applatissent tout à coup, plat comme d'vne poule moüillée; et ie ne vous crains non plus que rien. Ie vous diray donc nuëment, et franchement, Monsieur, comme à vn mouton que vous estes, que les vers de Monsieur de Balzac, n'ont pas encore esté veus de Monsieur le Cardinal.

O Cœlum, ô Terras, ô Maria Neptuni !

ous écrierez-vous. Est-ce l'estat que l'on fait des enfans de Iupiter? et comme on traitte le premier homme du monde?

Frange miser calamos, vigilataque prælia dele.

Vous auez raison de dire tout cela. Mais vous ne sçauriez croire, combien on a eu d'autres choses à penser durant tout ce voyage : et si Apollon, que bien connoissez, fust venu luy-mesme à Narbonne, ie dis auec tous ses rayons; il n'y eust esté receu qu'en qualité de Chirurgien. I'en ay parlé cent fois à Monsieur de Chauigny, qui m'a tousiours respondu, que pour l'amour de Monsieur de Balzac, il falloit reseruer cela au temps, où l'esprit de son E. fust plus tranquille, et plus en estat de bien gouster cette sorte de choses. Il m'a donné charge, au reste, de vous prier de sa part de faire de grands remercimens à nostre amy : pour les epigrammes qu'il a faites pour luy, desquelles il est merueilleusement satisfait. A dire le vray, elles sont les plus belles du monde. Pour ce qui est des vers pour Monsieur le Cardinal, ils sont entierement de Virgile, auec vn peu plus d'enthousiasme qu'il n'a accoustumé d'en auoir : et pour moy, quand j'aurois les deux bras rompus, ie prendrois plaisir à les entendre. S'il y a de la honte, que celuy pour qui ils ont esté faits, ne les ait pas encore veus : la plus grande partie en retombe sur Monsieur de la Victoire (1), qui en estoit principalement chargé. Pour moy, j'ay eu en cela tout le soin et toute l'affection que ie deuois auoir : et sans mettre en consideration le poids de vostre recommandation, et la passion que j'ay à seruir Monsieur de Balzac, j'aurois, ie vous iure, sollicité aussi ardemment pour vn homme du fond de la Suede, qui auroit fait ce que vous auez enuoyé icy. Toute la faute que j'ay faite, est de ne vous auoir pas escrit plustost. Mais vous m'en auez bien pardonné d'autres, et m'en pardonnerez encore, puis que ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Auignon le 11 Iuin 1642.

---

(1) Claude Duval de Coupeauville, nommé à l'abbaye de la Victoire en 1639, mourut au mois de décembre 1676. On citait ses bons mots.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CXXXII.

MADEMOISELLE,

Il faut auoüer que ie vous aimerois estrangement, si ie ne vous voyois iamais. Pour auoir esté seulement deux mois, sans estre aupres de vous, mon affection en est augmentée de moitié, et s'accroist tellement de iour en iour, que si ie ne vous reuoy bien-tost, ie sens bien qu'elle passera toutes sortes de bornes. A dire vray, outre la satisfaction que j'ay d'auoir esté quelque temps sans disputer auecque vous; et d'auoir passé vn Caresme, sans que nous ayons eu querelle sur les laits d'amende; ie vous auoüe, Mademoiselle, que vos lettres contribuênt encor beaucoup, à faire que ie iuge de vous plus fauorablement, et que ie vous trouue plus aymable. Les deux que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire, m'ont estonné de noueau, comme si ie n'auois iamais connu vostre esprit : et quoy que l'on ait, à parler franchement, quelque dépit, de lire des choses que l'on ne pourroit escrire; j'en ay receu, ie vous asseure, vn extréme plaisir. Elles m'ont consolé de tous mes desplaisirs; elles m'ont presque guery de tous mes maux; et m'ont donné vne joye, que ie ne pouuois auoir icy, que par enchantement ou par miracle : Il y a tant de l'vn et de l'autre en tout ce que vous escriuez, que ie ne m'estonne pas, Mademoiselle, qu'elles ayent fait cét effet en moy. Ie m'estonne seulement de ce qu'elles m'ont donné vne extréme impatience d'auoir l'honneur de vous reuoir: puis qu'il est certain qu'il n'y a point d'homme, qui eust le goust des bonnes choses, et qui vous connust aussi meschante que ie vous connois, qui ne desirast volontiers estre tousiours à deux cens lieuës de vous, pour receuoir de vos lettres. Vous deuriez encore plus souhaiter, que ie me contentasse de cét honneur; et que ie ne me r'approchasse pas de vous. Car sans doute, en estant esloigné; ie vous sers beaucoup mieux, et vous dois estre sans comparaison plus agreable. Et certes quand ie songe à tous les seruices que ie vous ay rendus depuis que ie suis hors de Paris; à tout ce que ie dis de vostre part à Monsieur de Roussillon; aux asseurances que ie donnay de vostre affection à Monsieur le Comte d'Alaix; aux protestations que ie fis à Madame sa femme, qu'elle estoit vne des personnes du monde que vous honoriez, et que vous aimiez le plus; aux merueilles que ie dis pour vous à Madame de saint Simon; et

aux paroles auec lesquelles j'asseuray Messieurs les Deputez de Marseille, de la bonne volonté que vous auiez tousiours euë pour eux et pour leur ville : il me semble que ie ne vay par le monde, que pour vous y acquerir des seruiteurs, pour y entretenir vos amitiez; et pour estendre vostre reputation. Encore hier, Monsieur le President F. que ie trouuay dans la Chambre du Roy, me vint parler de vostre bel esprit. Ie lui dis, qu'il estoit vn des hommes du monde, qui estoit autant à vostre gré; et qu'il y auoit long-temps que ie connoissois que vous auiez vne inclination particuliere pour luy. Il est beau, et le croit : et ie vous asseure, Mademoiselle, et Monsieur de Chauaroche aussi, que si vous plaidez iamais à la Cour de Parlement de Grenoble, le premier President sera pour vous. I'ay eu vn extréme plaisir, à voir tout ce que vous me mandez des maistresses de Monsieur le Marquis de saint Maigrin. Sans mentir j'en ay vne extréme joye : et pour estre entierement honneste homme, il luy manquoit d'auoir fait vne fois cette sorte de vie-là. A dire le vray, pour mettre quelque chose dans son esprit, qui pust tenir là place de la personne qui y estoit; il falloit qu'il y en mist sept à la fois : et encor il aura de la peine à trouuer en sept autres toutes les choses qu'il aimoit en vne seule. Cependant, ie trouue estrange, pour vous parler franchement, et ne comprens pas comme il se peut faire, qu'vn homme aime ainsi sept personnes à la fois. Car pour moy, ie n'en ay aimé que six, lors que j'en ay aimé le plus : et il faut estre bien infame pour en aimer sept. Mais, Mademoiselle, selon que ie voy qu'il est deuenu coquet, et que ie suis deuenu chagrin : ie croy pour moy que nos deux ames se changerent, quand il m'embrassa la derniere fois, lors que ie luy dis Adieu. Car depuis ce temps-là j'ay eu vne perpetuelle inquietude; j'ay tousiours souhaité d'estre hors des lieux où j'estois; mesme il me semble que j'ay mieux aimé Mademoiselle du Vigean que de coustume. Ie ne sçay si cela vient, ou de l'honneur qu'elle m'a fait de se souuenir de moy; ou bien de ce qu'il faut, qu'vne affection si bien fondée s'augmente, et s'accroisse à toute heure. Mais ie voudrois, qu'au lieu qu'il a aimé jusqu'icy la plus douce personne du monde : il se fust adressé à cette autre que vous sçauez, qui veut, quand vne fois on s'est declaré estre dans son seruice, que l'on y demeure, et que l'on y meure : pour voir ce qui en fût arriué. Et il seroit expedient, sans mentir, pour le bien de tout le monde, que l'on vist vne fois vn infidele puny. Ie l'appelle infidele, quoy qu'il n'ait fait que ce qu'on desiroit de luy. Mais il ne deuoit pas le pouuoir faire : et pour son honneur et pour l'affection que ie luy porte,

ie voudrois qu'il en fust mort. Mais nous verrons quelque iour ces galans-là terriblement chastiez en l'autre monde. Pour moy qui ay esté pecheur comme les autres, ie me suis admirablement conuerty : et ie puis dire, que j'ay mis mon ame en repos de ce costé-là. Mais, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me contez du mariage de Mademoiselle de Vertus et du Comte de Grancey : et où est-ce que la Fortune a esté chercher ces deux personnes, pour les joindre ensemble? Ie me resioüis de celuy de Mademoiselle de Clermont et du Comte de Fiesque. Il y a vne de nos amies, qui sera bien *flaniere* à ces nopces-là : et ie suis bien fasché de n'y estre pas. Toutes les nouuelles sont, que ceux de Colioure capitulent. Vous verrez par la lettre que ie vous enuoye, que ie n'ay pas oublié de faire rendre à Madame de Lesdiguieres, celle que vous luy écriuiez. Il y a, Mademoiselle, quatre heures que j'escris. N'est-il pas temps, à vostre aduis, que ie vous die, que ie suis,

Vostre, etc.

A MONSIEVR ESPRIT (1).

LETTRE CXXXIII.

MONSIEVR,

On peut dire de vostre lettre, aussi bien que du chariot du Soleil : (eussiez-vous pensé que le chariot du Soleil et vostre lettre eussent rien de commun ensemble?)

Materiam superabat opus.

Ie n'eusse pas creu, pour vous dire le vray, qu'il peust arriuer, que Madame la Comtesse de T*** me donnast tant de plaisir, que M. la V. D. me deust estre si agreable ; ni que l'on peust rien faire de si bon de Madame de C***. Cependant, de la façon dont vous les auez mises, j'ay pris vn extréme plaisir de les voir toutes : et vous auez si bien embaûmé ces corps, que les plus sains, et les

---

(1) Jacques Esprit, conseiller du roi en ses conseils et membre de l'Académie française, naquit à Béziers le 22 octobre 1611. C'était un des habitués de l'hôtel de Rambouillet. Après la mort du prince de Conti, son protecteur, il retourna à Béziers, où il mourut le 6 juillet 1678.

plus jeunes ne m'auroient pû plaire dauantage. Cela fait voir, Monsieur, qu'vn grand Ouurier fait des merueilles, en toutes sortes de matieres : et celle-cy, qui apres la matiere premiere, estoit la plus nuë, et la plus pauure de toutes; a receu de vous vne forme si excellente, que vous en auez fait vn parfait composé. Il n'appartient qu'à vous de faire Mercure de tout bois. Celuy-cy, dont tout autre que vous n'auroit pû faire que des cendres, a esté si bien arrangé, et employé auec tant d'industrie, que le cedre, le calambou, et le Palo d'Aquila, ne sont rien au prix. Vous auez, entre vous autres hyrondelles, vne propriété merueilleuse de faire auec vn peu de terre, et de paille (car vous sçauez

Et mirè luteum garrula fingit opus)

des ouurages qui sont aussi admirables que les plus beaux effets de la plus parfaite architecture. Il n'y a, sans mentir, si beau gratte-cu, qui ne deuienne rose entre vos mains.

Quidquid calcaueris hic rosa fiet.

Et vne hyrondelle comme vous, peut faire le printemps. Aussi ie vous honore, ie vous iure, comme si vous estiez vn Aigle, ou tout au moins vne Austruche, et suis,

Vostre, etc.

A Nisme le 17 Iuin 1642.

A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CXXXIV.

MONSIEVR,

Voyez, si ie ne procede pas de bonne foy auecque vous : puis qu'vn si beau pretèxte, que celuy d'vn si grand voyage, qui se fait auec tant de diligence (car en six jours, nous auons esté de Paris à Grenoble en carrosse :) ne m'empesche pas de vous faire response. Ie receus vostre derniere lettre, vn quart-d'heure deuant que de partir. Ie prens part à vos prosperitez, comme si c'estoient les miennes : et tandis que ie suis mal-heureux dans toutes les choses que ie desire; ie me tiens heureux de vostre heur. En effet, ie ne puis pas dire, que la fortune me soit tout à fait ennemie; puis qu'elle vous est fauorable : et ie luy pardonne tout le mal qu'elle me fait.

en reconnoissance du bien que vous en receuez. Vous serez estonné de ce que vous allez entendre : et, sans mentir, j'ay honte de vous le dire. M*** m'est plus cruelle que iamais; plus fiere qu'elle ne l'estoit dans ses lettres : et ce qui est pitoyable, et honteux tout ensemble; cette resistance me picque : et ie suis plus amoureux d'elle, que vous ne me l'auez iamais veu.

O indignum facinus! nunc ego et
Illam scelestam esse, et me miserum sentio.
Et tædet, et amore ardeo, et prudens, sciens,
Viuus, vidensque pereo : nec quid agam, scio.

C'est vne des raisons qui m'a fait entreprendre ce voyage, *vt defatiger*. Mais j'ay peur qu'il m'arriuera comme à celuy-là. Vous qui estes plus sage, et qui la connoissez mieux : donnez-moy quelque conseil là-dessus, et dites-moy; si vous iugez, qu'elle demeurera opiniastre dans la resolution qu'elle semble auoir prise. Mais parlez-m'en franchement : et en vne rencontre comme celle-là, ne vous seruez point de vostre complaisance ordinaire. Ce me sera, peut-estre, vn remede de croire qu'il n'y en a point. Vous estes plus obligé que personne, de me tirer de ce mal. Car outre que vous me deuez plus aymer que personne ne m'ayme : c'est vous qui, en quelque sorte, m'auez causé tous les déplaisirs, que j'ay à cette heure; et qui me la fistes voir la premiere fois.

te cum tuâ
Monstratione magnus perdat Iupiter!

Ce n'est pas tout de bon que ie le dis. Mais c'est, qu'il m'a semblé, qu'il estoit assez à propos. Ie ne vois pas plus clair que vous, dans le mot sur lequel vous me consultez, quoy que j'y aye songé en chemin. A la verité, ce n'a pas esté beaucoup. Car ie ne sçaurois penser bien fort, qu'en elle. Adieu. Ostez-luy vistement mon cœur, afin que vous l'ayez tout entier : ou faites, au moins, qu'elle le possede auec iustice. Ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE CXXXV.

Domine,

Sans mentir, auec tout vostre latin, vous estes vn grand niais : et vous faites bien voir, que les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins. Ie fus admirablement bien auec Madame *** dés le premier demy-quart d'heure que ie la vis. A peine nous eusmes nous fait chacun deux ou trois reproches, que nous nous embrassasmes de meilleur cœur que iamais. L'Amour esternüa plus de deux cens fois ce iour-là, tantost à droit, et tantost à gauche; et en a esté enrumé plus de trois semaines. Elle m'en donna *mille*, *deinde centum*, *deinde mille altera*, *deinde secunda centum*. Voyez donc, où vous en estes, d'auoir allegué si mal à propos ces deux Epigrammes. Car pour vous dire le vray, ie trouue qu'elle a le nez fort bien fait : et ie suis de l'auis de sa Prouince. *Sic meos amores?* Il ne se faut pas laisser attraper comme cela, à ce que les Amans disent dans leur colere : et quoy que Phedria die en entrant sur le theatre, *meretricum contumelias :* à vne scene de là, il donneroit sur les oreilles à quiconque luy diroit, que Thaïs ne fut pas vne fort honneste femme. Ne vous souuenoit-il plus de nostre Terence, *Amantium iræ, etc.*, et de l'autre endroit, où mettant les choses en leur ordre, il dit, *iniuriæ, suspectiones, inimicitiæ, induciæ, bellum,* et puis à la fin, *pax rursum?* Selon que nous vous connoissons niais, et la croyance que ie sçay que vous auez de cét esprit fier et resolu : nous jugeasmes que vous y seriez attrapé; et que vous escririez vne lettre qui nous donneroit du plaisir. Mais afin que vous luy en sçachiez gré, et que vous ayez regret de luy auoir voulu arracher le cœur : ie vous asseure que j'eus de la peine à la faire resoudre à vous faire cette trahison. C'est cela qui a esté cause que vous n'auez pas eu plus souuent de ses lettres : et elle s'en est empeschée pour ne vous pas mentir, plus d'vne fois. Mais il faut auoüer, que si vous manquez de jugement, en recompense vous auez bien de l'esprit. Vostre lettre m'a pleu admirablement. Il y a des applications les plus heureuses du monde ; et pour mieux dire, les plus ingenieuses : particulierement ce *Di boni;* et ce *fundi calamitas*. Mais *quod me capere oportuerat*, *hæc intercipit,* de quel endroit l'entendez-vous? Pour vostre explication de *Hem alterum*, ie ne l'approuue pas. Car Gnaton estant vraysemblablement plus vieux que Thrason, ou du moins de

mesme age : quelle apparence qu'il voulust dire, qu'il sembl[illegible] que Thrason eust fait l'autre? *Haud ita iussi* : c'est vn equiuoq[illegible] sur *rectè*. *Iocularium in malum, visu dignum*. Ie verray Mons[illegible] de Lingendes, puis que vous me le commandez. Cela me le r[illegible] bien plus considerable, que d'estre Euesque. Le mot de Mons[illegible] Pauquet, me semble admirable. Ie vous ay tousiours bien dit, qu'i[illegible] auoit plus d'esprit que vous. Sans mentir, ie croy que c'est luy q[illegible] vous fait vos lettres. Ie voudrois bien qu'il voulust faire mes re[illegible] ponses. Mais, dites-moy, d'où est cét Hemistiche? Ie ne l'ay iam[illegible] leu : et il ne me semble pas qu'il puisse iamais auoir esté dit, q[illegible] pour le bled des bastions de la Rochelle. Ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 4 Aoust (1).

A MONSIEVR LE MARQVIS DE ROQVELAVRE.

LETTRE CXXXVI.

MONSIEVR,

Ie ne sçay ce que me vaudra l'honneur de vostre amitié. M[illegible] elle me couste desia bien cher. Il ne se passe point de campag[illegible] que ie ne voye pour l'amour de vous beaucoup de mauuais jo[illegible] et que les hazards que vous courez ne me mettent en vne extr[illegible] peine. Cependant, i'ay beaucoup de ioye de voir, que par vne [illegible] tune assez bizarre, vous trouuez tousiours moyen d'acquerir d[illegible] gloire dans des armées qui sont battuës; et que dans des occas[illegible] qui sont mal-heureuses presque pour tous les autres, vous ne [illegible] sez pas de vous signaler. En effet, Monsieur, vous ne sçauriez [illegible] ce me semble, vous plaindre auec iustice de la fortune. Car si [illegible] ne se met dans vostre party, au moins elle vous met toûjours [illegible] celuy duquel elle est : et à la fin de tous les combats, il se tr[illegible] que vous estes du costé des victorieux. Pour moy, ie suis moin[illegible] loux de vostre liberté, que de vostre gloire. Ie vous auoüe, q[illegible] ne me puis affliger de vostre prison : et apres ce qui est arriu[illegible] vous ayme bien mieux parmy les Espagnols, que si vous e[illegible] parmy les nostres. Ie souhaite, Monsieur, que vous receuiez d[illegible]

---

(1) D'autres éditions portent : *le* 14.

; le bon traittement que vous meritez : et ie ne doute pas que ι n'arriue. Car outre ce qu'on doit à vostre condition, il y a des litez en vostre personne, qui gagnent en trois iours le cœur de x qui vous approchent : et ie ne fais pas de difficulté, que les ıemis qui vous ont pris, ne soient vos amis à cette heure. J'irois ontiers, s'il m'estoit permis, vous tenir compagnie auec eux. Car 'y a rien, sans mentir, Monsieur, que je ne fisse de bon cœur, ır vous faire voir combien je suis reconnoissant de l'honneur que ıs me faites par tout, en publiant que vous m'aimez : et Paris, la Cour, ne me sçauroient donner plus de plaisir, que j'en aurois stre auprès de vous ; et de vous tesmoigner, que ie suis auec vne rême passion,

Vostre, etc.

A MONSEIGNEVR LE MARQVIS DE S. MAIGRAIN.

LETTRE CXXXVII.

MONSIEVR,

l'ay esté trois iours entiers en doute, si vous estiez mort : vous uuez vous imaginer auec quel desplaisir. Dans cette alarme où stois, j'ay receu comme vne bonne nouuelle, celle qui m'a appris e vous estiez prisonnier : et ie n'ay pû m'affliger de la perte de stre liberté, après auoir esté si en peine de vostre vie. Aussi bien, nsieur, si vostre destinée eust esté entre mes mains, ie vous auoüe e ie ne vous en eusse pas donné vne autre que celle que vous auez ; : et comme j'apprehendois estrangement d'apprendre que vous siez demeuré entre les morts ; ie n'eusse pas été bien aise non plus, e vous fussiez entierement eschappé. La fortune a trouué le mi- ı que ie desirois : et ie croy que ie me rencontre en cela dans vos ıtimens. Car estant aussi braue et aussi chagrin que vous estes, m'imagine que vous n'eussiez pas ioüy auec beaucoup de joye, ne liberté que vous eussiez conseruée en vous retirant. Si vous ulez, Monsieur, lors que ie seray à Paris, m'enuoyer demander r un tambour, comme vn de vos domestiques ; ie ne dénieray pas stre à vous : et ie vous iray trouuer de tout mon cœur. Ie meurs nuie aussi bien, d'apprendre toutes vos auentures : et ie pense e vous auriez le loisir à cette heure de me les conter. Ie souhaitte ec vne extréme passion, que vous en ayez tousiours de bonnes :

et si ayant à regretter six ou sept Maistresses, vous auez quelque temps de reste pour songer à moy; ie vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de vous souuenir quelquefois que ie suis,

Vostre, etc.

A MONSIEVR DE CHAVIGNY.

LETTRE CXXXVIII.

MONSIEVR,

Ie vous jure, que c'est par pure force d'amitié que ie vous escris: et pour ne pouuoir m'empescher de vous dire, que ie languis icy, d'y estre si longtemps sans vous. Après auoir tant souhaitté de sortir d'Italie; ie m'ennuye à Paris, plus que ie ne faisois à Thurin: et ayant vn bel appartement dans l'Hostel de Crequy, il m'arriue souuent, de souhaitter la chambre de la Graue, et celle de la Noualaise, et quelquefois mesme mon lict de la Souchiere. Ce iour que le vent, et la pluye, me firent le nez d'vne si plaisante sorte; j'eus plus de plaisir que ie n'en ay icy dans les plus belles iournées : et pour vous faire tout comprendre en vn mot; ie consentirois d'entretenir quatre heures tous les soirs Madame de Savoye, póur l'honneur de vous voir vne demy-heure tous les iours. Tout de bon, Monsieur, il me semble, que ie suis tombé dans vne creuasse, d'où il faudroit quarante-deux brasses de cordes pour me tirer. Il n'y a que vous qui m'en puissiez oster : et jusqu'à ce que vous soyez de retour, j'y demeureray tousiours criant et heurlant horriblement. Il ne se passe, sans mentir, point de iour, que ie n'adjouste quelque chose à l'affection que j'ay pour vous : et soit que j'aye eu plus de loisir de reconnoistre, et de considerer les obligations que ie vous ay; ou qu'estant meslé auec les autres hommes, ie connoisse mieux l'extréme difference qu'il y a de vous à eux : ie vous aime beaucoup dauantage que ie ne faisois dans le voyage, lors que ie vous aimois desia plus que moy-mesme. Pardonnez-moy, Monsieur, si ie vous dis cecy auec des termes si libres : et ne trouuez pas estrange, que parlant auec beaucoup de passion, ie parle vn peu inconsiderément. Auec toute cette liberté, ie vous asseure que j'ay pour vous dans l'ame tout le respect que ie suis obligé d'auoir : et que vous hono-

aussi veritablement que vous le meritez; ie suis plus que ie ne le dire, et autant que ie le dois,

Vostre, etc.

A MONSIEVR LE PRÉSIDENT DE MAISONS.

LETTRE CXXXIX.

MONSIEVR,

adame de Marsilly s'est imaginée que j'auois quelque crédit 'és de vous : et moy qui suis vain, ie ne luy ay pas voulu dire ıntraire. C'est vne personne qui est aimée et estimée de toute ›ur, et qui dispose de tout le Parlement. Si elle a bon succés e affaire, dont elle vous a choisi pour Iuge; et qu'elle croye j'y aye contribué quelque chose, vous ne sçauriez croire l'hon- que cela me fera dans le monde; et combien i'en seray plus able à tous les honnestes gens. Ie ne vous propose que mes in- its pour vous gagner. Car ie sçay bien, Monsieur, que vous ne ıez estre touché des vostres. Sans cela ie vous promettrois son ié. C'est vn bien par lequel les plus seueres Iuges se pourroient ›r corrompre; et dont vn aussi honneste homme que vous doit tenté. Vous le pouuez acquerir justement. Car elle ne de- le de vous que la iustice. Vous m'en ferez vne que vous me z; si vous me faites l'honneur de m'aymer tousiours autant que auez fait autrefois, et si vous croyez que ie suis,

Vostre, etc.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN,

sur le succez de la bataille de Rocroy, M. DC. XLIII.

LETTRE CXL.

MONSEIGNEVR,

cette heure, que ie suis loin de VOSTRE ALTESSE, et qu'elle ne ›eut pas faire de charge : ie suis resolu de luy dire tout ce que nse d'elle il y a long-temps, et que ie n'auois osé luy declarer,

pour ne pas tomber dans les inconueniens, où j'auois veu ceux, qui auoient pris auecque vous de pareilles libertez. Mais, Monseigneur, vous en faites trop, pour le pouuoir souffrir en silence : et vous seriez iniuste, si vous pensiez faire les actions que vous faites, sans qu'il en fust autre chose, ni que l'on prist la liberté de vous en parler. Si vous sçauiez de quelle sorte tout le monde est déchaisné dans Paris à discourir de vous : ie suis asseuré que vous en auriez honte, et que vous seriez estonné de voir, auec combien peu de respect, et peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous auez fait. A dire la verité, Monseigneur, ie ne sçay à quoy vous auez pensé : et ç'a esté, sans mentir, trop de hardiesse, et vne extréme violence à vous, d'auoir à vostre âge, choqué deux ou trois vieux Capitaines, que vous deuiez respecter, quand ce n'eût esté, que pour leur ancienneté ; fait tüer le pauure Comte de Fontaine, qui estoit vn des meilleurs hommes de Flandres, et à qui le Prince d'Orange n'auoit iamais osé toucher ; pris seize pieces de canon, qui appartenoient à vn Prince, qui est oncle du Roy, et frere de la Reyne, auec qui vous n'auiez iamais eu de differend ; et mis en desordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous auoient laissé passer auec tant de bonté. Ie ne sçay pas ce qu'en dit le Pere Musnier. Mais tout cela est contre les bonnes mœurs : et il y a, ce me semble, grande matiere de confession. I'auois bien ouy dire, que vous estiez opiniastre, comme vn diable ; et qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer. Mais j'auoüe, que ie n'eusse pas creû que vous vous fussiez emporté à ce point-là : et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe ; et l'Empereur ni le Roy d'Espagne ne pourront durer auecques vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part, et politiquement parlant : ie me réjoüis auec V. A. de ce que j'entens dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance, que nous ayons veuë de nostre siecle ; et de ce que sans estre *Importante,* elle sçait faire des actions qui le soient si fort. La France que vous venez de mettre à couuert de tous les orages qu'elle craignoit : s'estonne, qu'à l'entrée de vostre vie, vous ayez fait vne action, dont Cesar eust voulu couronner toutes les siennes ; et qui redonne aux Roys vos Ancestres autant de lustre que vous en auez receu d'eux. Vous verifiez bien, Monseigneur, ce qui a esté dit autrefois : que la vertu vient aux Cesars deuant le temps. Car vous qui estes vn vray Cesar, en esprit, et en science, Cesar en diligence ; en vigilance, en courage, Cesar, *et per omnes casus Cæsar* : vous auez trompé le jugement, et passé l'esperance des hommes.

Vous auez fait voir que l'experience n'est nécessaire qu'aux ames ordinaires; que la vertu des Heros vient par d'autres chemins; qu'elle ne monte pas par degrez, et que les ouurages du Ciel sont en leur perfection dés leurs commencemens. Apres cela, vous pouuez vous imaginer, comme vous serez bien receu et caressé des Seigneurs de la Cour : et quelle joye les Dames ont euë, d'apprendre, que celuy qu'elles ont veu triompher dans les Bals, fasse la mesme chose dans les Armées; et que la plus belle teste de France, soit aussi la meilleure et la plus ferme. Il n'y a pas jusqu'à Monsieur de Beaumont, qui ne parle en vostre faueur. Tous ceux qui estoient reuoltez contre vous, et qui se plaignoient que vous vous mocquiez tousiours, auoüent que pour cette fois-cy, vous ne vous estes pas mocqué : et voyant le grand nombre d'ennemis que vous auez défaits, il n'y a plus personne qui n'apprehende d'estre des vostres. Trouuez bon, ô Cesar, que ie vous parle auec cette liberté. Receuez les loüanges qui vous sont duës : et souffrez que l'on rende à Cesar ce qui appartient à Cesar.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE MONTAVSIER,

prisonnier en Allemagne.

LETTRE CXLI.

MONSIEVR,

Vous ne seriez pas fasché d'estre pris, si vous sçauiez combien vous estes plaint. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris, que d'y estre regretté comme vous estes : et les plaintes que font pour vous tant d'honnestes gens, valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne pouuez à cette heure demeurer d'accord de cela (car en l'estat où vous estes, vous auez bien la mine de ne pouuoir entendre raison :) ie vous le feray comprendre icy quelque iour; et auoüer, que vous ne deuez pas mettre entre vos mal-heurs, vn accident qui vous a fait receuoir des tesmoignages de l'affection, de tout ce qu'il y a d'aimables personnes en France. Dans ce sentiment general de tout le monde, il n'est pas ce me semble à propos, Monsieur, que ie vous die à cette heure les miens. Car quelle apparence y a-t-il, que vous me dussiez considerer parmy des Princesses, des Princes, des Ministres, des Dames,

et parmy des Demoiselles, qui valent mieux que les Dames, les Ministres, les Princes et les Princesses? Quand vous aurez songé assez long-temps à toutes ces personnes; ie vous suppliray tres-humblement de croire, qu'il n'y a qui que ce soit au monde, qui prenne plus de part à toutes vos bonnes et mauuaises fortunes que moy; ni qui soit auec plus de passion,

Vostre, etc.

AV MESME.

LETTRE CXLII.

MONSIEVR,

Quoy que ie sois tres-asseuré de vostre amitié, et que la franchise auec laquelle vous auez accoustumé de proceder en toutes choses, ne laisse pas lieu de douter de vostre affection à ceux à qui vous l'auez promise : ie ne laisse pas neantmoins d'auoir vne extréme joye toutes les fois que vous me dites que vous m'aimez, et ie ne sçaurois receuoir trop d'asseurances d'vne chose qui m'est si auantageuse et si agreable. Le plaisir que j'ay eu à lire vostre lettre, est vn des plus grands que j'aye receus depuis que ie suis hors de Paris : et hors les remercimens que vous m'y faites, ie n'y ay rien veu qui ne m'ait touché sensiblement le cœur. Sans mentir, Monsieur, ie reçois de jour en jour de nouuelles satisfactions, de m'estre enfin laissé vaincre à vos bienfaits, et d'auoir quitté la dureté de cœur qui m'a trop long-temps séparé de vous. Quoy que ie fasse quelque scrupule de tourner ma pensée vers ce temps-là : ie vous auoüe pourtant, que ie prens quelque plaisir de m'en souuenir, pour auoir plus de ioye, en le comparant à celuy-cy : et (si ce n'est pas trop dire) il y a mesme des fois, que ie ne voudrois pas qu'il fust arriué autrement. Car, outre que l'on joüit auec plus de contentement d'vn bien que l'on croyoit auoir perdu, et que les amitiez, qui apres auoir esté interrompuës viennent à se renoüer, ont quelque ardeur que les constantes et les vieilles amitiez n'ont pas : cette mauuaise intelligence m'a donné occasion de receuoir vn signalé témoignage de vostre bonté, en me faisant voir auec quelle douceur et quelle affection vous m'auez receu dés que ie me suis r'approché de vous. Au moins, Monsieur, ie sçay certainement que j'en tireray ce bon effet : qu'ayant veu vne fois quelle faute j'auois

faite, de mal ménager l'honneur de vos bonnes graces, et connu par experience, combien difficilement ie m'en puis passer, ie ne seray plus capable, à l'aduenir, de faillir de la sorte; et que rien ne me sçauroit iamais empescher d'estre tousiours,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN,

lors qu'il fit passer le Rhin aux Troupes qui deuoient joindre celles de Monsieur le Mareschal de Guebriant, M. DC. XLIII (1).

LETTRE CXLIII.

He bon iour, mon compere le Brochet! bon iour, mon compere le Brochet! Ie m'estois toûjours bien doutée, que les eaux du Rhin ne vous arresteroient pas : et connoissant vostre force, et combien vous aymez à nager en grande eau : j'auois bien creu, que celles-là ne vous feroient point de peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement, que vous auez acheué tant d'autres auentures. Ie me réjoüis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore, que nous ne l'auions esperé, et que sans que vous ni les vostres y ayent perdu vne seule écaille, le seul bruit de vostre nom ait dissipé tout ce qui se deuoit opposer à vous. Quoy que vous ayez esté excellent, iusques icy, à toutes les sausses où l'on vous a mis : il faut auoüer que la sausse d'Allemagne vous donne vn grand goust, et que les lauriers qui y entrent, vous releuent merueilleusement. Les gens de l'Empereur qui vous pensoient frire, et vous manger auec vn grain de sel, en sont venus à bout, comme j'ay le dos : et il y a du plaisir de voir, que ceux qui se vantoient de defendre les bords du Rhin, ne sont pas à cette heure asseurez de ceux du Danube. Teste d'vn poisson, comme vous y allez! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide, où vous ne vous jettiez à corps

---

(1) Pour l'intelligence de cette lettre, il faut sçauoir, qu'auant que Monsieur le Duc partist de Paris, estant en une compagnie de Dames, auec lesquelles il viuoit trés-familierement, il se mit à ioüer auec elles à de petits ieux, et particulierement à celuy des Poissons, où il estoit le Brochet. Ce qui donna suiet à l'Autheur, qui estoit aussi du ieu sous le nom de la Carpe, de luy escrire cette raillerie ingenieuse. (*Note de Pinchesne.*)

perdu. En verité, mon Compere, vous faites bien mentir le prouerbe qui dit, Ieune chair et vieux poisson. Car n'estant qu'vn jeune Brochet comme vous estes, vous auez vne fermeté que les plus vieux Esturgeons n'ont pas : et vous acheuez des choses qu'ils n'oseroient auoir commencées. Aussi vous ne sçauriez vous imaginer jusques où s'estend vostre reputation. Il n'y a point d'estangs, de fontaines, de ruisseaux, de riuieres, ni de mers, où vos victoires ne soient celebrées; point d'eau dormante, où l'on ne songe à vous; point d'eau bruyante, où il ne soit bruit de vous. Vostre nom penetre jusques au centre des mers, et vole sur la surface des eaux : et l'Ocean qui borne le monde, ne borne pas vostre gloire. L'autre iour que mon compere le Turbot, et mon compere le Grenaut, auec quelques autres poissons d'eau douce, souppions ensemble chez mon compere l'Eperlan : on nous presenta au second vn vieux Saumon, qui avoit fait deux fois le tour du monde, qui venoit fraischement des Indes Occidentales, et auoit esté pris comme espion en France, en suiuant vn bateau de sel. Il nous dit, qu'il n'y auoit point d'abysmes si profonds sous les eaux, où vous ne fussiez connû et redouté, et que les Baleines de la mer Atlantique, suoient à grosse goutte, et estoient toutes en eau, dès qu'elles vous entendoient seulement nommer. Il nous en eust dit dauantage. Mais il estoit au court boüillon : et cela estoit cause, qu'il ne parloit qu'auec beaucoup de difficulté. Pareilles choses à peu prés, nous furent dites par vne troupe de harangs frais, qui venoient de vers les parties de Noruegue. Ceux-là nous assurerent, que la mer de ces païs-là s'estoit glacée cette année deux mois plustost que de coustume, par la peur que l'on y auoit euë, sur les nouuelles que quelques Macreuses y auoient apportées, que vous dressiez vos pas vers le Nord : et nous dirent, que les gros poissons, lesquels, comme vous sçauez, mangent les petits, auoient peur que vous fissiez d'eux comme ils font des autres; que la pluspart d'entre eux s'estoient retirez iusques sous l'Ourse, iugeans que vous n'iriez pas là; que les forts et les foibles sont en allarme et en trouble, et particulierement certaines anguilles de mer, qui crient desia comme si vous les escorchiez, et font vn bruit qui fait retentir tout le riuage. A dire le vray, mon Compere, vous estes vn terrible Brochet, et n'en desplaise aux Hippopotames, aux Loups marins, ni aux Daufins mesmes; les plus grands et les plus considerables hostes de l'Ocean, ne sont que de pauures Cancres au prix de vous : et si vous continuez comme vous auez commencé, vous auallerez la mer et les poissons. Cependant vostre gloire se trouuant à vn point, qu'il est

asseuré qu'elle ne peut aller plus loin, ni plus haut : il est, ce me semble, bien à propos, qu'apres tant de fatigues, vous veniez vous rafraischir dans l'eau de la Seine, et vous recréer ioyeusement auec beaucoup de jolies Tanches, de belles Perches, et d'honnestes Truittes, qui vous attendent icy auec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale pas la mienne ; ni le desir que j'ay de vous pouuoir tesmoigner combien ie suis,

Vostre tres-humble et tres-obeissante seruante et commere, LA CARPE.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE PISANY,

qui auoit perdu au jeu tout son argent et son équipage au siege de Thionville.

LETTRE CXLIV.

Monsievr,

A ce que j'ay appris, on auroit grand tort si on vous reprochoit, que vous auez gardé le mulet au camp de Thionuille. Au Diable le mulet que vous y auez gardé ! On m'a dit aussi, que considerant que plusieurs armées se sont autrefois perduës par leur bagage, vous vous estes défait de tout le vostre, et qu'ayant leu souuent dans les Histoires Romaines (voila ce que c'est que de tant lire) que les plus grands exploits que leur Caualerie ait faits autrefois, elle les a faits ayant mis pied à terre, et s'estant démontée volontairement, dans le fort des combats les plus douteux ; vous vous estes resolu d'éloigner tous vos chevaux : et que vous auez si bien fait qu'il ne vous en est demeuré pas vn seul.

Il va de son pied l'eminent Personnage.

Peut-estre que vous en receurez quelque incommodité. Mais aussi, cela est, sans mentir, bien honorable, qu'aussi bien que Bias (Bias, vous le connoissez tant !) vous puissiez dire, que vous auez auec vous tout ce qui est à vous : non pas à dire le vray, vne quantité de hardes inutiles, ni vn grand accompagnement de cheuaux, ni vne extréme abondance d'or et d'argent monnoyé ; mais probité, generosité, magnanimité, fermeté dans les perils, opiniastreté dans les

disputes, mespris des langues estrangeres, ignorance des faux dez, et vne tranquillité inouïe, dans la perte des biens faux et perissables. Qualitez, Monsieur, qui vous sont propres et essentielles, et lesquelles, ni le Temps, ni la Fortune ne sçauroient separer de vous. Or, comme ainsi soit qu'Euripide, qui estoit, comme vous sçauez, ou comme vous ne sçauez pas, vn des plus graues Autheurs de la Grece, écriue en l'vne de ses Tragedies, que l'argent fut vn des maux, qui sortit de la boiste de Pandore, et peut-estre le plus pernicieux; j'admire, comme vne qualité diuine en vous, l'incompatibilité que vous auez auec luy : et il me semble que c'est vne excellente marque d'vne ame grande et extraordinaire, de ne pouuoir durer auec le corrupteur de la raison, l'empoisonneur des ames, et l'autheur de tant de desordres, d'injustices, et de violences. Mais ie voudrois, Monsieur, que vostre vertu ne fust pas tout à fait à vn si haut point; que vous-vous pussiez accommoder en quelque sorte auec cet ennemy du genre humain; et que vous fissiez quelque paix auecque luy, comme nous en faisons auecque le Grand Turc, pour des considerations politiques, et pour la raison du commerce. Considerant donc, qu'il est tres-difficile de se passer de luy; et m'imaginant, que comme ie joüay pour vous à Narbonne, vous auez peut-estre joüé pour moy à Thionuille; et que c'est en mon nom que vous auez massé les mulets : Ie vous enuoye cent pistolles, sur et tant moins de la perte que vous pouuez auoir faite pour moy : et afin qu'il n'en arrive pas de celles-cy, comme des autres; ie uous supplie de n'en pas soüiller vos mains, et de les mettre entre celles de François, pour la consolation duquel, ie les enuoye principalement.

A MONSEIGNEVR D'AVAVX (1),

Surintendant des Finances et Plenipotentiaire pour la Paix.

LETTRE CXLV.

MONSEIGNEVR,

Vous seriez rauy d'estre party d'icy, si vous sçauiez combien

(1) Claude de Mesme, comte d'Avaux, plénipotentiaire de France à Munster. Il mourut en 1650.

vous y estes regretté. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris, que d'y estre desiré comme vous estes : et quand vous l'aimeriez autant que vous auez fait autrefois : les plaintes, que tant d'honnestes gens y font pour vous, deuroient faire, que vous fussiez bien aise de n'y estre pas. Quand ie jette les yeux sur vostre vie, Monseigneur, il me semble que cét homme du temps passé, que son bon-heur fit surnommer *Preneur de villes*; ne meritoit pas ce tiltre auec plus de raison que vous le meritez. Car s'il est vray, qu'il n'y a pas de meilleur moyen de s'en faire maistre, que de prendre le cœur des Citoyens; il n'y eut iamais au monde vn Poliorcetes comme vous : et l'on peut mettre Hambourg, Coppenhagen, Stocolm, Paris, Venise, et Rome, au nombre de vos conquestes. Vous ne sçauriez croire le desplaisir qu'a icy causé vostre esloignement. Pour moy, Monseigneur, ie vous iure que j'en suis au desespoir, et que rien ne m'en peut consoler. A dire le vray, en quelle autre personne sçaurois-ie rencontrer tant d'esprit, tant de sçauoir, et tant de vertu? où pourrois-ie trouuer au monde des entretiens si doux, des conuersations si vtiles, et des potages si bien conditionnez? Depuis que vous estes hors d'icy, ie n'ay point trouué de viande qui ne fust trop salée, ni d'homme qui ne le fust trop peu. *Omnia aut insulsa, aut salsa nimis*. Il n'y a plus rien à mon goust. *Nec conuiuium vllum, nec conuiua vllus placet*. De ce sel d'Attique, dont j'ay mangé plus d'vn minot auecque vous, et qui, comme dit Quintilien, *quamdam facit audiendi sitim :* il n'y en a pas vn grain dans Paris.

Non est in tanto corpore mica salis.

Sans mentir, Monseigneur, ce fut vn grand malheur pour moy, lors que ie vous rencontray icy plus habile, plus sçauant, et plus honneste homme que jamais; et en puissance, et en volonté de me faire du bien, et de l'honneur. I'achete maintenant bien cher les quatre mille liures de rente que vous m'auez donnez : et si vous estes longtemps dehors, vostre absence me fera plus de mal, que vostre presence ne m'a fait de bien.

Vah quemquam-ne hominem in animo instituere,
Aut parare, quod sit charius, quam ipse est sibi.

Mais j'abuse vn peu trop de vostre bonté, de vous entretenir si longtemps. Il faut pourtant que ie vous die devant que de finir, que la Reyne receut admirablement bien vostre cabinet; et le trouua comme il est, et me commanda de vous en remercier de sa part. Les quatre ou cinq iours d'apres, pas vne Princesse, ni Duchesse ne fut chez

elle, à qui elle ne le fist voir. Particulierement, elle le montra à Madame la Princesse, à qui elle dit mille biens de vous. Il est bien iuste, Monseigneur, que ie vous die, à vous qui auez commencé ma fortune, et qui m'auez mis en bonheur : qu'il a plû à la Reyne me donner la pension de mille escus qu'elle m'auoit promise dés que vous estiez icy, et qu'elle l'a fait mettre sur l'Abbaye de Conches, dont elle a admis la resignation que l'Abbé en a faite, en faveur d'vn des enfans de Monsieur de Maisons. Ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 12 Decembre 1643 (1).

A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CXLVI.

MONSIEVR,

Ce n'est pas que ie trouue mauuais que vous soyez aussi paresseux que moy. Mais pource que vous ne l'auez pas accoustumé, et qu'il y a long-temps que ie n'ay receu de vos lettres : j'ay peur que vous n'ayez pas eu la derniere que ie vous ay escrite, dans laquelle ie vous répondois à tous vos mots de Poitou, et vous disois mon auis, sur les passages de Saluste, et d'Ausone. Si vous voulez doresnavant autant de temps pour faire vos réponses, que j'ay accoustumé d'en prendre : ie n'ay rien à dire contre cela. Neantmoins, il me semble, qu'il n'est pas iuste qu'il y ait vne mesme regle pour vous et pour moy : nous ne sommes,

Nec cantare pares, nec respondere parati.

L'autre iour ie dis à Monsieur de Chauigny le passage de Terence, *hem alterum :* et que vous me l'auiez proposé, et l'explication que vous y donniez, et que pour moy ie n'y en trouuois pas. Le lendemain il me dist qu'il croyoit qu'il y falloit mettre vn interrogant. *Ex homine hunc natum dicas?* Croiriez-vous que celuy-là soit né d'vn homme? Ne prendriez-vous pas ce brutal-là pour vne beste? Pour moy, cela ne me déplaist pas : et ie doute seulement, si vn homme qui parle tout seul peut vser d'interrogant, comme s'il par-

---

(1) D'autres éditions portent : *le 13 décembre.*

loit à vne troisiéme personne. Mandez-moy, s'il vous plaist, vostre aduis là-dessus. Car ie luy ay dit, que ie vous escrirois le sien : et nous attendons vostre réponse. Consultez aussi Monsieur de Balzac sur cela. Ie monstreray à Monsieur de Chauigny vostre réponse, et la sienne, si vous me l'enuoyez. Ie luy dis l'autre iour les Vers que Monsieur de Balzac a faits pour Monsieur Guyet. Il les trouua admirablement beaux : et me parla de luy auec vne estime très-haute, et vne affection extréme : me loüant son esprit, son humeur, ses ouurages, ses potages (car il dit aussi qu'il en a mangé;) comme j'ay accoustumé de les loüer moy-mesme, et d'aussi bon cœur. C'est en verité, vn homme de tres-rare esprit, et qui aime passionnément tous ceux qui en ont : et peut-estre qu'il tesmoignera à nostre amy qu'il se souuient de luy, lors qu'il s'y attend le moins. Adieu, Monsieur, ie suis,

Vostre, etc.

A Paris le 22 Novembre.

A MONSIEVR DE CHAVEROCHE (1).

LETTRE CXLVII.

MONSIEVR,

Sçachant combien vous aimez les procez, et combien vous m'aimez aussi : ie croy que ie vous feray vne priere qui ne vous sera pas desagreable, en vous suppliant de tout mon cœur, de vouloir prendre la peine de vous instruire de l'affaire de ma sœur, de l'aider de vostre conseil, et de l'assister de vostre credit. Ie vous l'addresse comme à vn des hommes du monde en qui ie me confie le plus; et qui la peut mieux conseiller en cette occasion. Ie croy que Mademoiselle de Ramboüillet ne vous refusera pas de solliciter pour vous et pour elle. (Car ie fais desia vostre affaire de la sienne) et si vous la prenez à cœur comme ie l'espere, ie ne doute pas qu'elle n'en ait toute l'issüe qu'elle peut desirer. En recompense, ie vous promets que de ma vie ie ne vous appelleray *Pourceau*, et que ie vous donneray la premiere Chapelle qui sera à ma nomination. Car de vous dire, que cette obligation augmentera la passion que j'ay de vous

---

(1) Il était intendant de madame de Rambouillet. « Il alloit et venoit tant à Yères, qu'on le nomma le *pourceau* de l'abbaye. » (Tallemant.)

seruir : ce seroit vous tromper, puisqu'il est vray, qu'il y a desia long-temps que ie suis autant qu'il se peut,

Encore une fois, Monsievr, ie uous supplie tres-humblement de faire rage.

Monsievr, *Vostre, etc.*

A MADAME LA MARQVISE DE VARDES.

LETTRE CXLVIII.

Madame,

Le long temps....

Madame,

Si ie ne sçauois iusqu'où s'estend vostre bonté....

Madame,

Si l'extréme repentir que....

Madame,

En verité, l'on est bien empesché, comme vous pouuez voir icy : et l'on ne sçait par où commencer à se remettre à son deuoir, quand on a failly si longtemps, et mesmement contre une personne à qui on a de si estroites obligations que ie vous ay, et à laquelle on doit tant de respect, de soin et d'affection. Il y a beaucoup de mois, que ie travaille pour trouuer vne excuse à ma faute, et que ie tasche à vous faire vne belle lettre, dans laquelle ie vous prouue par vingt ou trente raisons, que ie n'ay point failly. Mais ie vous auoüe, que ie n'en ay encore pû trouuer pas vne. Ie croy mesme que toute l'eloquence, et tous les esprits de nostre Academie, n'en pourroient venir à bout : et c'est tout ce que pourroit faire le vostre, et celui de Monsieur le Marquis ensemble. Aussi, Madame, c'est à vous deux que ie m'addresse, pour vous supplier de me mander franchement ce que peut dire vn homme qui est en ma place. Ma foy, ie croy que vous y seriez empeschez, aussi bien que moy. Mais si vous n'auez pas assez d'inuention pour couurir ma faute, ayez au moins assez de bonté pour me la pardonner. Vous ne sçauriez

'un et l'autre mieux verifier par aucune autre chose, ce que ie dis cy de vous tous les iours; qu'il n'y a point sous le Ciel deux autres personnes, si bonnes, si sociables, si genereuses. Ie vous supplie, pourtant, de croire qu'il y a fort long-temps que le repentir de mon crime me presse; et que ie ne cherche que les moyens d'en sortir. De sorte qu'à le bien prendre, ie ne suis veritablement coupable que du premier mois. Car tout le reste du temps, c'est la honte qui m'a retenu, et la confusion où doit estre tout homme d'honneur, d'auoir si vilainement failly. Que si tout cecy ne vous adoucit point : ie sçay, Madame, vn autre moyen de vous satisfaire. C'est que dans trois iours ie m'iray mettre entre vos mains, pieds et poings liez : afin que vous me le fassiez comparoir aussi cherement que ie l'ay deseruy; et que vous donniez en moy vn exemple qui fasse à l'aduenir trembler tous les ingrats. Car, enfin, Madame, ie ne veux pas viure plus long-temps dans votre mauuaise grace, et il n'y a point de peril où ie ne me iette pour vous montrer que ie suis,

Vostre, etc.

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CXLIX.

MADAME,

I'auois raison de m'opiniastrer à mon chemin de Valenton. Cét autre si droit, par lequel on m'asseuroit que ie ne me pouuois perdre, quand ie le voudrois; ie m'y perdis hier trois fois en ne le voulant pas. Comme ie fus aux murailles de Breuane : au lieu de prendre à droit, ie pris à gauche, et ie m'en allay droit comme vn ionc, à vn village qui estoit à deux grandes lieuës hors de mon chemin. Ie ne sçaurois pas dire comme cela se fit. Mais j'auois estrangement dans l'imagination Mademoiselle d'Angennes, et Mademoiselle de sainct Maigrin : et ie les voyois comme deux Ardens, qui marchoient tousjours deuant moy; et qui m'esclairoient en me perdant. Ie vous supplie pourtant, Madame, de ne leur en point faire de reprimandes. Car j'aurois peur qu'elles ne me fissent pis vne autre fois : et mon dessein est de n'auoir rien à demesler, auec cette sorte de personnes-là; et de souffrir toutes choses, plûtost que d'estre mal auec elles. Tant y a, que ie suis icy arrivé aussi seure-

ment, que si j'eusse eu vostre laquais auec moy. Ie n'ay point tro
de loups en chemin, ny aucun des hazards que vous craignez p
moy : et ie n'ay couru de fortune, que par les personnes que
laissées aupres de vous. Ie vous asseure, Madame, que ce iou
ne se passera pas sans que ie souhaitte beaucoup de fois de voi
cheual Griffon, et vous, et d'estre de la promenade que vous fe
Ie suis,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CL.

MADEMOISELLE,

Sans mentir, on n'est iamais en repos, quand on aime que
chose autant que ie vous aime. I'auois tousiours fort appreh
vostre voyage. Mais ie croyois qu'il ne m'en arriueroit point d'
mal, que le plus grand ennuy du monde : et comme j'estois
assez affligé, de n'auoir pas l'honneur de vous voir, la nouuell
nous est ici venuë de Merlou, m'a mis en vne bien plus grande p
Quand cét accident ne feroit point d'autre mal, que d'auoir s
vne si belle compagnie : c'en seroit desia vn assez grand, et d
j'aurois assez de peine à me consoler. Il me semble, qu'il y a
temps que la petite verole, n'a rien fait de si insolent que ce
que comme elle n'a osé faire du mal au visage de Madame, e
deuoit pas non plus toucher à ses plaisirs, ni à ses divertisse
Ie me consolois des ennuis que j'auois icy, par les joyes que i
uois que vous auiez de delà : et ie n'osois estre tout à fait triste
temps où l'on me disoit, que vous dansiez tous les iours. A
heure, il ne me reste pas vne pensée, qui me puisse plaire :
vous asseure que Mesdemoiselles du Vigean, ne se sont iamai
ennuyées dans leur grenier, ni ailleurs, que ie m'ennuie dans l
Mais voyez, ie vous supplie, Mademoiselle, jusques où me
mon desespoir. Ie me resolus de m'en aller à cheual en trois
à Blois : et cela c'est presque comme si ie m'allois jetter la te
premiere dans la riuiere. Ie ne sçay si j'en reuiendray. En tout
faites-moy tousiours l'honneur de m'aimer, mort ou vif : et sc
nez-vous que ie fus, ou que ie suis,

Vostre, etc.

A LA MESME.

LETTRE CLI.

MADEMOISELLE,

Vous estes admirable de vous plaindre de la solitude, apres auoir emmené auecque vous tout ce qu'il y auoit de plus beau et de meilleur dans Paris : et de vouloir que nous vous consolions, quand vous nous auez osté toute sorte de consolation. Si j'estois auprés de la belle Princesse auec qui vous estes, ie vous enuoyerois les lettres que vous me demandez, et de ses moindres paroles, ou de ses plus petites actions, ie dissiperois les plus grandes melancholies. Si vous vous divertissez auec elle aussi mal que vous dites : il faut que l'accident qui est arriué à Merlou, l'ait renduë toute vne autre personne qu'elle n'estoit; et qu'elle soit bien plus changée de la petite verole de Madame sa belle-sœur, qu'elle ne l'a esté de la sienne. Cependant, Mademoiselle, ie vous donne aduis que toutes les maisons de Paris sont à cette heure des maisons des champs, aussi bien que la vostre : et en verité il y en a beaucoup où il n'y a pas si bonne compagnie. Toutefois, si vne personne qui s'ennuye auec Mademoiselle de Bourbon, se peut diuertir, de sçauoir des nouuelles de Madame de la G., ie vous en diray tant que vous voudrez. Car il n'y a plus quasi qu'elle que ie connoisse icy, et ie vous rempliray deux grandes feüilles de papier, des bonnes choses que ie luy ay oüy dire. C'est, sans mentir, vne jolie Dame; et en verité vne des plus charmantes et des plus agreables qui soit à cette heure icy. Iugez, Mademoiselle, si ie puis estre fort diuertissant, en vn temps où ie suis si mal diuerty : et si vous ne deuez pas trouuer bon que ie m'en aille à Blois, le plus viste que ie pourray; et que ie ne vous die autre chose, sinon que ie suis,

Vostre, etc.

A MADAME DE B***, MADEMOISELLE DE B*** ET MADEMOISELLE C***.

LETTRE CLII.

MADAME ET MESDEMOISELLES,

Sans mentir, vous estes bien cruelles, d'estre venües troubler

mon repos si à contre-temps : et il faut que vous soyez bien destinées à me tourmenter, puis que les graces mesmes que vous me voulez faire me nuisent, et qu'il ne me vient iamais bien de vous, qu'afin que j'en aye apres plus de mal. Il n'y a pas fort long-temps que j'eusse donné toutes choses pour receuoir vne lettre comme celle que l'on me vient d'apporter : et elle est venuë en vne saison, qu'il n'y a rien que ie donnasse pour ne l'auoir point receuë. I'ay regret, Madame, d'estre contraint de respondre ainsi à l'honneur qu'il vous a pleu de me faire. Mais les Demoiselles qui sont auecque vous, sont si presomptueuses; que ie sais que si ie mets icy des douceurs, elles les prendront toutes pour elles : et la compagnie à laquelle vous vous estes jointe, m'oblige à vous parler plus rudement que ie ne voudrois. Trouuez donc bon, s'il vous plaist, et elles aussi, que ie vous die, que les mécontentemens que vous me laissastes en partant, auoient fait vn si bon effet dans mon esprit, que, sans mentir, vous n'y estiez plus. Au moins vous n'y faisiez plus les desordres que vous auiez accoustumé d'y faire. Ie souffrois vostre éloignement, auec beaucoup de patience : et j'attendois vostre retour dans vne parfaite tranquillité. Ie commençois à croire qu'il y auoit dans le monde quelques autres choses que vous, qui fussent aimables. Il me sembloit que quand vous seriez reuenuës, ie serois bien trois ou quatre mois sans vous voir, et sans en mourir. Et pour vous dire le vray, ie vous haïssois vn peu plus que ie ne vous aimois. Comme ie me resioüissois d'vn si grand amendement, vostre lettre est venuë renuerser en vn moment, tout ce que ma raison auoit fait en beaucoup de temps, et auec beaucoup de peine. Vous auez comme par un effet de magie, changé mon esprit auec vn certain nombre de paroles : et le charactere tout seul des choses que vous auez escrites, m'a rendu tout autre que ie n'estois. Ie m'estonnerois dauantage de cette merueille, si ie ne sçauois que des personnes où il y en a tant, en peuuent bien faire quelques-vnes : et si ie n'auois connu par d'autres experiences, que dans tout ce qui vient de vostre part, il y a certains poisons, et ie ne sçay quels enchantemens secrets, dont on ne se peut garder. Cependant, il est vray qu'il ne me pouuoit rien arriuer de plus dangereux que cette demy faueur que vous m'auez faite : qui a assez de force pour m'oster de colere; et qui n'en a pas assez pour me rendre content. De sorte qu'en l'estat où ie suis, ie ne vois pas quel party ie dois prendre : et ne puis auoir, ni la satisfaction de vous haïr comme ie deurois, ni le plaisir de vous aimer comme ie voudrois. Dans cét embarras où se trouue mon esprit, ie ne puis pas bien démesler

ses sentimens, ni iuger de quel costé il se tournera. Ce que ie vous puis dire, c'est qu'il me semble que j'ay assez d'enuie de vous reuoir : et que ie crains que ie ne sois assez foible pour retomber entre vos mains. Si cela arriue, traittez-moy mieux que vous n'auez fait. Car, enfin, tant de dépits font vn mauuais effet à la longue : et sans mentir, ce seroit dommage, que ie ne fusse pas auec la mesme passion, et le mesme respect que par le passé,

MADAME ET MESDEMOISELLES, *Vostre, etc.*

A MADAME L'ABBESSE D'YERE,

pour la remercier d'vn Chat qu'elle luy auoit enuoyé.

LETTRE CLIII.

MADAME,

I'estois desia si fort à vous, que ie pensois que vous deuiez croire qu'il n'estoit pas besoin que vous me gagnassiez par des presens : ni que vous fissiez dessein de me prendre comme vn Rat, auec vn Chat. Neantmoins j'auoüe que vostre liberalité n'a pas laissé de produire en moy quelque nouuelle affection : et s'il y auoit encore quelque chose dans mon esprit qui ne fust pas à vous, le Chat que vous m'auez enuoyé, a acheué de le prendre, et vous l'a gagné entierement. C'est, sans mentir, le plus beau et le plus agreable qui fust iamais. Les plus beaux Chats d'Espagne, ne sont que des Chats bruslez au prix de luy : et Rominagrobis mesme (vous sçauez bien, Madame, que Rominagrobis est Prince des Chats) ne sçauroit auoir meilleure mine, et ne sentiroit pas mieux son bien. I'y trouue seulement à dire ; qu'il est de tres-difficile garde ; et que pour vn Chat nourry en religion, il est fort mal disposé à garder la closture. Il ne voit point de fenestre ouuerte, qu'il ne s'y veüille jetter. Il auroit desia vingt-six fois sauté les murailles, si on l'auoit laissé faire : et il n'y a point de Chat seculier qui soit si libertin, ni plus volontaire que luy. I'espere pourtant que ie l'arresteray par le bon traittement que ie luy fais. Ie ne le nourris que de fromages et de biscuits. Peut-estre, Madame, qu'il n'estoit pas si bien traitté chez vous. Car ie pense que les Dames d'Yere ne laissent pas aller les Chats aux fromages, et que l'austerité du Couuent ne permet pas que l'on leur fasse si bonne chere. Il commence desia à s'appriuoiser. Il me pensa

hier emporter vne main en se joüant. C'est, sans mentir, la plus jo
beste du monde. Il n'y a personne en mon logis qui ne porte de s
marques. Mais quelque aimable qu'il soit de sa personne; ce se
tousiours en vostre consideration que j'en feray cas : et ie l'aimer
tant, pour l'amour de vous, que j'espere que ie feray changer le pr
uerbe; et que l'on dira d'oresnauant, Qui m'aime, aime mon Cha
Si apres ce present, vous me donnez encore le Corbeau que vo
m'auez promis; et si vous voulez m'enuoyer un de ces iours Po
cette dans vn panier : vous vous pourrez vanter, de m'auoir don
toutes les bestes que j'aime, et de m'auoir obligé de tout poi
d'estre toute ma vie,

Vostre, etc.

A MONSIEVR DE MAVVOY,

pour le remercier de la terre Sigelée qu'il luy auoit euoyée.

LETTRE CLIV.

MONSIEVR,

Voicy le premier hommage que ie vous rends, de la terre qu
tiens de vous : et ie voudrois bien, en vous le rendant, vous p
uoir tesmoigner, combien ie me sens redeuable aux soins,
l'affection, auec laquelle il vous a pleu de m'obliger. Sans me
vous verifiez bien ce que l'on a accoustumé de dire, que tant
l'homme, tant vaut sa terre. Vous auez si bien fait valoir celle
vous m'auez donnée, et vous me l'auez enuoyée auec tant de fl
et des paroles si obligeantes, que vous l'auez renduë precieus
que vous auez trouué moyen de me faire vn grand present, e
donnant peu de chose. Cependant, Monsieur, moy qui n'auoi
de ma vie auoir vn pouce de terre : ie ne vous suis pas peu o
de ce que par vostre moyen j'ay commencé à en auoir quelqu'
et que vous auez rompu le premier le mauuais destin, qui sem
vouloir que ie n'en eusse iamais. Ce que ie vous puis dire, c'est
celle que vous auez mise entre mes mains, ne sera pas ing
Elle a desia produit en moy toute la reconnoissance qui est de
vne ciuilité si accomplie que la vostre : et cette obligation a adj
quelque chose, à la passion auec laquelle j'estois desia,

Vostre, etc.

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CLV.

MADAME,

C'est vne chose merueilleuse, qu'ayant tant de qualitez qui vous uroient faire mépriser tout le monde, vous soyez la plus ciuile rsonne qui y soit : et que vous ayez autant de bonté pour moy, ie si vous voyez dans mon cœur toutes les pensées que j'ay de us honorer, et de vous seruir. Ie vous asseure, Madame, que ostre nom y est escrit d'vne sorte, qu'il ne s'y effacera iamais : et uelque esloignée que vous soyez du monde, rien n'est à présent n ma memoire que vous. Ie serois au desespoir, Madame, de ne ous pouuoir representer, auec quelle joye, et quel respect, j'ay eceu l'honneur qu'il vous a pleu de me faire : si ie ne croyois u'vn esprit aussi extraordinaire que le vostre, peut deuiner ce que e pense. Figurez-vous donc, s'il vous plaist, Madame, tout le ressentiment que peut auoir le plus reconnoissant homme du monde, t qui a le plus d'inclination à vous honorer. Ce sera à peu près ce ue ie sens, et vne partie de la passion, auecque laquelle ie suis,

Vostre, etc.

A MONSEIGNEVR LE COMTE D'ALAIS.

LETTRE CLVI.

MONSEIGNEVR,

Si vostre affliction est vne affliction publique, et si elle touche eneralement tout ce qu'il y a d'honnestes gens en France : ie pense ue vous ne doutez pas que ie ne la ressente extrémement; moy ue vos bontez ont obligé plus que personne, à prendre part à tout e qui vous regarde. Ie sçay, Monseigneur, combien constamment ous la souffrirez. Mais cela ne diminuë en rien mon desplaisir : et e qui m'en deuroit consoler, m'afflige dauantage. Plus ie considere uec quelle constance, et quelle grandeur d'ame, vous porterez ce oup de la fortune : plus j'ay de regret que nous ayons perdu vn Prince, en qui vraysemblablement toutes ces qualitez-là deuoient reuiure. et en la personne duquel j'esperois que nous reuerrions vn

iour les vertus, que ie crains que nous ne trouuerons (1) plus desormais qu'en vous. Ie souhaite, Monseigneur, que nous les y puissions voir longtemps; que la fortune, qui a si cruellement coupé cette branche, espargne au moins le tronc, et qu'elle respecte vne teste aussi chere et aussi precieuse que la vostre. C'est, ie vous asseure, autant pour la France que ie fais ce souhait-là, que pour moy, qui suis, auec toute sorte de respect et de passion,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE GRAMMONT,
sur la mort de Monsieur son Pere.

LETTRE CLVII.

MONSEIGNEVR,

Il est arriué vne chose estrange sur le sujet de vostre affliction: qu'estant l'homme du monde, qui auez d'aussi veritables amis; ie n'en ay veu pas vn qui vous ait plaint : et que tout ce qu'il y a d'honnestes gens en France, ayant pris tant de part dans la gloire que vous venez d'acquerir, il n'y ait eu personne qui en ait pris dans vostre mauuaise fortune. Ie ne sçay pas quelle raison ils donneront pour cela; ni quelle excuse ils pourront alleguer de ne vous pas plaindre. Pour moy, Monseigneur, qui vous connois jusques dans l'âme, et qui sçay combien exactement vous vous acquittez de tous les deuoirs de toutes sortes d'amitiez : ie suis asseuré, que vous auez receu vn extréme déplaisir. Et sçachant, combien vous estes bon frere, bon parent et bon amy : ie ne doute point, que vous ne soyez aussi bon fils; et qu'ayant perdu vn pere, qui a esté regretté, mesme de tous ceux qui ne le connoissoient pas, vous n'ayez esté touché d'vne tres-sensible affliction. Cela est d'autant plus à loüer en vous, que les hommes d'aujourd'huy sont tres esloignez d'auoir de pareils ressentiments. Cette tendresse d'ame, n'est pas moins estimable, que la fermeté que vous venez de monstrer dans les plus extrémes perils. Et qu'en vn siecle, où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'vne perte qui vous rend vn des plus riches hommes de France : cela, sans mentir, est admirable, et au-dessus de tous vos exploits. Mais, comme il peut y auoir de

---

(1) L'édition de 1681 porte : *que nous ne trouuions....*

excez dans les meilleures choses : vostre douleur, qui a esté iuste squ'à cette heure, ne le seroit plus, si elle duroit dauantage. Il y uroit de la messéance, qu'vn homme que la France tient pour vn e ses Heros, s'affligeast comme les autres hommes : et vous témoineriez, de ne pas faire assez de cas de la vertu et de la gloire ; si ous pouuiez auoir vne longue tristesse, en vn temps, où vous faites le si glorieuses actions, et où vous receuez des applaudissemens de out le monde. Ie vous ay oüy loüer tout haut, auec beaucoup d'affection, par la Reine ; j'ay veu faire la mesme chose à vn homme, qui a quelque credit auprès d'elle ; vostre reputation augmente tous les iours : et vostre bien ne diminuë pas. Car on dit, qu'en argent et poulaille, vous aurez d'oresnauant quelque chose d'assez considerable. Si parmy tout cela, vous ne pouuiez vous consoler : ie connois vn de mes amis qui auroit plus de raison que iamais, de s'escrier, Quelle........ A dire le vray, Monseigneur, il y auroit du trop : et j'y trouuerois quelque chose à redire ; moy, qui d'ailleurs, ne sçaurois rien desaprouuer, de ce que vous faites, et qui suis passionnément, et aueuglément,

Vostre, etc.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE CLVIII.

MADEMOISELLE,

Ie ne sçauois gueres ce que ie faisois, quand apres auoir eu la force de gronder si longtemps, ie m'accommoday auec vous la veille de vostre départ : et cela me fait bien voir ce que vous m'auez dit beaucoup de fois, que ie n'ay gueres de jugement. Vous ne sçauriez croire combien cette paix-là me couste de trouble, et de desordre, et quel bien ce me seroit, que d'estre encore mal auecque vous. Iamais absence ne m'a paru si longue, que celle-cy qui ne fait que commencer. Ie sens à cette heure toutes les choses que ie vous escriuois autrefois : et il me semble que Paris, et la France, et tout le monde, sont allez à Roüen auec vous. Considerez, ie vous supplie, Mademoiselle, vous qui vous estes mocquée de moy toutes les fois que ie vous ay dit, que rien ne m'estoit si contraire que de veiller : combien d'inquiétudes, de desplaisirs, et de peines j'aurois éuitées, si le Vendredy septiesme d'Avril, ie me fusse couché à minuit, et com-

bien ie deurois souhaitter d'auoir esté bien endormy les deux dernieres heures que j'ay passées auecque vous. C'est, sans mentir, vne bizarre destinée, que celle qui veut, que ni loin ni près de vous, ie ne sois iamais en repos :

Ni sin ti, ni contigo,
Puede viuir el Mundo.

Ayant pourtant essayé beaucoup de fois de l'vn et de l'autre : ie trouue que la douleur de ne vous point voir, est la plus sensible de toutes, et que vous ne me faites iamais tant de mal, que lors que vous n'y estes pas.

A LA MESME.

LETTRE CLIX.

Mademoiselle,

Quand bien ce que vous dites seroit vray, que vous auriez acquis quelque bonté dans ce voyage, ce seroit tousiours vne meschanceté à vous de me le faire sçauoir, et d'augmenter par là le desplaisir que j'ay d'estre loin de vous. Car si ie vous regrette meschante, quel ennuy aurois-je de ne vous point voir, si ie vous croyois deuenuë bonne ? puis que c'est la seule qualité que j'aye iamais trouuée à desirer en vous. Aussi me garderay-je bien de me le laisser persuader : et la chose n'est pas si vray-semblable, que l'on la doiue croire d'abord sur vostre parole. Le coup de griffe, que vous me donnez en passant, me fait bien voir, que vous n'auez pas perdu toute vostre fierté à Roüen, et qu'il vous reste encore quelqu'vne de vos humeurs, puisque vous prenez plaisir à me tourmenter. A propos de cela, Mademoiselle, j'ay bien du regret, sans mentir, que ie n'ay esté à vostre entreueuë, de vous et de la mer : pour voir quelle mine vous fistes ; ce que vous jugeastes l'vn de l'autre ; et ce qui arriua le iour que les deux plus fieres choses du monde se trouuerent ensemble. Si la conformité doit faire naistre l'affection : vous deuez estre en grande amitié toutes deux. Car quand ie considere ses calmes, ses bonaces, ses tempestes, et ses courroux ; ses bancs, ses escueils, et ses rochers ; les dommages et les vtilitez qu'elle apporte au monde ; combien elle est admirable et incomprehensible ; belle à ceux qui la voyent, et terrible à ceux qui se

mettent à sa mercy; opiniastre, indomptable, amere, fiere et dépite : il me semble, que vous-vous ressemblez, comme deux gouttes d'eau; que tout le bien et le mal que l'on peut dire d'elle, on le peut aussi dire de vous. Il y a cette difference, Mademoiselle, que toute vaste et grande qu'elle est, elle a ses bornes; et vous n'en auez point : et tous ceux qui connoissent votre esprit, auoüent, qu'il n'y a en vous ny fond ny riue. Et ie vous supplie, de quel abysme auez-vous tiré ce déluge de lettres, que vous auez enuoyées icy? Toutes belles, toutes admirables, et telles que chacune d'elles meriteroit pour la faire, autant de temps, qu'il y en a que vous estes absente! Quel autre esprit ne tariroit pas, et pourroit suffire à gagner tant de gens, à solliciter tant de Iuges, et escrire à tant de personnes? La mer, en verité, vous a fait vn bon tour, et c'est vne marque de vostre bonne intelligence, de vous auoir enuoyé si à point nommé Madame de Guise à Roüen : et pour rendre ce Roman plus celebre, la Fortune a bien fait d'y faire interuenir vne personne aussi considerable que vous. Ne semble-t-il pas que toutes les auentures d'vn païs attendent à y arriuer au temps que vous y estes? Il y a bien en cela quelque chose d'extraordinaire.

El dia que tu naciste,
Grandes señales auia.

Et ie ne doute pas à cette heure, que quand vous mourrez, on ne mette vostre mort dans la Gazette. Pour la Gargoüille, Mademoiselle, ie vous auoüe que ie ne sçay ce que c'est. I'ay les Relations de Fernand Mendez Pinto, et celles des Espagnols, et des Portugais, des Indes Occidentales et Orientales. Mais il ne me souuient pas, d'y auoir iamais veu ce mot-là. Ie vous supplie tres-humblement de m'en informer. C'est dommage, sans mentir, que vous ne courez le monde. Vous nous instruiriez tout autrement que ne font les autres voyageurs. Ie voudrois bien auoir à vous mander des choses aussi agreables, que celles que vous nous escriuiez. Mais depuis que vous estes hors d'icy, Paris ne nous fournit plus tant de nouuelles que Roüen. Cela fait bien voir, que tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Madame vostre Mere se porte bien. Monsieur A. (1) fait rage des pieds de derriere, à cette heure, qu'il a ses coudées franches auec Monsieur de Saint Maigrin. Du iour du départ de Monsieur le Duc, il est devenu si beau, si brillant, que c'est une merueille. Ie vis

(1) Sans doute M. Arnaud.

hier Monsieur vostre frere. Monsieur de Chastenay est icy depuis deux iours. Voila, ce me semble, tout ce que j'ay à vous dire. Ie vous baise tres-humblement les mains, et suis auec plus de passion que vous ne sçauriez croire,

MADEMOISELLE, *Vostre, etc.*

De Paris le 30 May 1644.

A MONSIEVR DE CHANTELÔV.

LETTRE CLX.

MONSIEVR,

Ie ne me puis resoudre d'enuoyer ce laquais à Paris, sans vous remercier tres-humblement de l'honneur qu'il vous a pleu de me faire : quoy que ie n'aye, ni assez de temps, ni assez d'esprit, pour répondre à vne si agreable lettre, que la vostre. Elle est si belle qu'elle m'auroit donné beaucoup de jalousie, si elle auoit esté escrite par vn autre. Mais vous aymant autant que moy-mesme; ou pour dire quelque chose de plus, autant que j'ayme Mademoiselle *** et autant que Mademoiselle *** vous ayme : ie suis bien-aise de voir, que vous escriuiez comme vous parlez, comme vous voltigez, et comme vous faites toutes choses. Ie trouue seulement à redire, que vous ne m'ayez rien mandé de Mademoiselle de Chantelou, ni de Mademoiselle de Mommor. Pour vn homme aussi judicieux, que vous; c'est sans mentir vne faute assez grossiere. Trouuez bon, Monsieur, que ie vous en parle ainsi franchement : et souffrez, s'il vous plaist, cette liberté, d'vne personne qui vous admire en tout le reste de ce que vous faites, et qui est passionnément,

Vostre, etc.

A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXI.

MONSEIGNEVR,

Quoy que ie ne reçoiue point de vos lettres : c'est assez que ie reçoiue de vos bien-faits, pour estre obligé à vous escrire : et il me

ıe, que le moins que ie puisse faire, est de vous rendre des
ɜs pour de l'argent. S'il estoit à mon choix, ie connois si bien
ι des choses, que j'aimerois mieux vous donner de l'argent
auoir de vos paroles. Mais puis que vous voulez qu'il soit au-
nt : ie croy qu'il est mieux pour vous, et pour moy, qu'il soit

Permittoque ipsis expendere Numinibus, quid
Conueniat nobis, rebusque sit vtile nostris.

ınd ie vous auray rendu les tres-humbles graces que ie vous
ie crois, Monseigneur, qu'il me restera peu de choses à vous
Neque enim te credo in stomacho ridere posse : et dans les
et les chagrins où vous estes, ie ne croy pas qu'il y ait lieu à
sorte de lettres que j'auois accoustumé de vous escrire. Or de
ɔarler de vostre diuision; il me semble qu'il n'est pas non
propos. *Quid enim aut me ostentem, qui si vitam pro tua di-
e profundam, nullam partem videar meritorum tuorum asse-
? aut de aliorum iniurijs quærar ? quod sine summo dolore fa-
on possum.* Quand ie sçauray que vous aurez plus de gayeté;
ɔus m'aurez mandé que l'orage est passé; que le temps est
ɜrein; et qu'il ne pleut pla, ple, pli, plo, plus : alors ie re-
ɪray à cette façon d'escrire, que Ciceron appelle *genus litte-
iocosum.* Cependant ie vous diray vne chose, qui ne doit pas
le mediocre consolation pour vous. C'est que dans les differens
ɔus auez eus auec Seruien : hors quelques personnes qui ont
ɩe attachement à luy, le reste du monde est de vostre party,
cette estoille de bien-veillance qui vous a tousjours fait aimer
t, vous donne encore en cette rencontre toute la Cour et
a Ville. I'espere que par la presence de Monsieur de Lon-
le, toutes choses changeront en mieux à Munster. Au moins,
ɿe va changer : et il y va monter de nouueaux personnages,
z beaux.

Alter ab integro Seclorum nascitur ordo :
Iam venit et Virgo.

t que vous m'auez asseuré, que ie n'entens rien en Astrolo-
que ie ne connois point les Astres : ie vous ferois des pre-
s. Car ie voy vne estoille cheueluë qui promet beaucoup de
, et qui doit causer de grands éuenemens. Au moins, Mon-
ır, vous ne vous plaindrez plus de la Vestphalie, comme d'vn

païs barbare, et où les Graces et les Muses ne peuuent aller. N'est-ce pas à cette heure qu'il faut dire,

quo quo vestigia figis,
Componit furtim, subsequiturque Venus?

Que ce *furtim* est beau, si vous le considerez bien! Mais comment vous accommodez-vous du Pere de Chauaroche? N'est-ce pas vn vray bon-homme et bon Religieux, de bonnes mœurs, de bon esprit, et de bon sens? Il escrit icy des merueilles de vous, auec des passions estranges: et le Curé de saint Nicolas ne vous aime pas plus qu'il fait. Cependant, ie loüe Dieu, que parmy tant de sujets de desplaisir, vostre santé ne vous ait pas abandonné; ni mesme, à ce que j'entens dire, tout à fait vostre bonne humeur. Ie souhaite de tout mon cœur, que l'vne et l'autre augmente tous les iours, et que ie puisse vous tesmoigner combien ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 1 Auril 1645.

A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE SCHOMBERG (1).

LETTRE CLXII.

MONSEIGNEVR,

Est-ce que vous auiez peur que ce que vous m'écririez sentist l'huyle, que vous m'auiez enuoyé la vostre, sans me faire l'honneur de m'escrire? Vostre lettre pourtant, qui m'est venuë depuis, a fait, ie vous asseure, la meilleure partie de vostre present. Sans elle, *operam, et oleum perdideras:* et vous m'eussiez pû enuoyer tous les oliuiers de Languedoc, que vous n'eussiez pas fait vostre paix auecque moy. S'il vous semble, Monseigneur, que ie sois trop interessé; au moins, vous ne trouuerez pas que ce soit pour de petits interests: et si vous jugez bien, de quel prix sont les choses que vous escriuez, il ne vous semblera pas estrange, que ie desire passionnément vos lettres, et que ie ne m'en puisse passer. La

(1) Charles de Schomberg, duc d'Halluin, mourut sans postérité, le 6 juin 1656.

emiere que j'aye receuë m'a donné du repos, de la joye et de la nté. Tout cela m'auoit manqué depuis que vous estiez party d'icy. espere que vostre retour acheuera de me remettre, et me rendra on esprit et mes forces qui ne sçauroient reuenir qu'auecque vous. n attendant que ce bon-heur m'arriue, ie me desennuye en parnt en tous lieux, en tout temps, et en toutes occasions de vous. n quels termes, Monseigneur, ie vous le laisse imaginer. Mais 'est toujours deuant des personnes qui sont rauies de m'entendre : t qui pourront vous tesmoigner, si vous en doutiez, que dans ce rand nombre de gens qui prennent plaisir à dire du bien de vous; n'y en a point qui le fasse de meilleur cœur que moy, ni qui soit lus passionnément,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 7 Auril 1645.

AV MESME.

LETTRE CLXIII.

MONSEIGNEVR,

Si vous eussiez esté icy, vous auriez retranché vne partie de ces rs, et vous m'auriez fait corriger l'autre. Aussi ie ne vous les uoye que pour vous faire voir combien ie suis destitué de tout n conseil, et mesme de tout bon esprit, quand ie n'ay pas l'honeur d'estre aupres de vous. Iugez sur cela, ie vous supplie, Monigneur, combien ie souhaitte vostre retour; moy qui ne prens pas op de plaisir à estre sot, ni à le paroistre : et si ie n'ay pas grand terest de desirer, que vous ne demeuriez pas plus long-temps en nguedoc. Celles dont vous auez emporté le cœur, ne perdent pas nt que moy à vostre absence, et ne vous attendent pas auec plus impatience que ie fais. Ie connois pourtant vne personne, qui en ous lieux et en toutes rencontres, me fait voir des preuues mereilleuses d'vne extréme amour pour vous. Mais, Monseigneur, vous l'auez si bien déniaisé, et m'auez rendu si deffiant, que nonobstant outes ces belles apparences, ie croy que ie suis la personne du onde qui vous aime le mieux, et pour corriger cette liberté de arler, qui suis auec plus de respect et de zele,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 27 Auril 1645.

A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CLXIV.

Quid igitur faciam? eam-ne, infectá pace vltro ad eam veniens? me conseilleriez-vous cela? *an potius ita me comparem.* Ie ne veux pas dire le reste pour l'amour de vous. Sans mentir, Monsieur, j'aurois bien besoin de vostre secours à cette heure; et que vous fussiez icy pour me dire de temps en temps, *hei noster!* Mais vous n'estes pas assez courageux pour me donner vn conseil si hardy, et il faut que ie le prenne de moy-mesme. Pour vous en parler franchement, cette Dame est trop colere.

Non est sana puella, nec rogare qualis sit solet hæc imago nasum.

Peut-estre ne sera-t-elle pas si cruelle à Paris, qu'à ***. Elle est là plus considerable qu'icy, selon que je vous ay ouy dire.

Hanc prouincia narrat esse bellam.

Au reste, iamais vous ne fistes mieux que de m'escrire au temps que vous auez fait. Car si vous eussiez tardé seulement encore deux iours, j'allois estre tout aussi en colere contre vous que j'ay esté contre elle : et ie me preparois à vous escrire des lettres de ce stile que vous sçauez. Encore, pour vous dire le vray, ne suis-ie pas trop satisfait de celles que vous m'auez escrites. Il ne s'en peut pas voir de plus courtes, ni de plus froides. Hors que vous m'auez asseuré que vous vous portiez bien, qu'y auez-vous mis qui me pust estre agreable?

Qua solatus es allocutione?

Ce qui m'en plaist, c'est que ie iuge que vous passez fort bien vostre temps, puis qu'il vous en reste si peu pour moy. Mais n'estes-vous pas le plus heureux homme du monde, que lors que vous l'esperiez le moins, la fortune vous ait esté donner trois semaines ou vn mois ******

Adeóne hominem venustum esse aut felicem quàm tu vt si es?

Que vous semble de ce *venustum?* Ie croy qu'il veut dire là, *qui habet Venerem propitiam.* Car l'autre signification n'y vient pas. Adieu, Monsieur. Ie vous asseure, que ie suis de tout mon cœur, et autant que vous le sçauriez desirer,

Vostre, etc.

A Paris le 3 Auril.

A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXV.

MONSEIGNEVR,

Vous ne sçauriez croire, combien c'est vne chose embarrassante, ıe d'auoir à escrire de temps en temps à vne personne qui ne vous it point de response. I'aimerois autant parler à vn sourd, ou à ıe muraille. Encore, ce dit-on, les murailles ont des oreilles : et uand on ne me respond rien, il me semble qu'on ne m'a point ntendu. Il y a plus de six semaines que ie tasche à vous faire vne ɜttre, sans en pouuoir venir à bout, et que ie songe à vous scrire.

Mais ie ne sçay bonnement que vous dire :
Qui est assez, pour se taire tout coy.

On me pourroit bien dire, peut-estre, ce que Vibius Crispius, *vir ingenij iucundi et elegantis,* dit à vn ieune homme, qui se plaignoit à luy, de ne pouuoir trouuer d'exorde à vne harangue qu'il auoit faite : *Nunquid, inquit, adolescens, meliùs dicere vis, quàm potes?* Car pour vous auoüer le vray, ie voudrois bien ne vous rien escrire, *nisi perfectum ingenio, elaboratum industriâ, nihil nisi ex intimo artificio depromptum.* Ciceron, pourtant, qui estoit vn grand artisan de paroles, et de qui j'ay pris ces dernieres, se trouuoit empesché, aussi bien que moy, dans de pareilles occasions : *et me scripto aliquo lacesses,* dit-il à quelqu'vn de ses amis : *Ego enim meliùs respondere scio, quàm prouocare.* Toutefois, Monseigneur, comme on dit, que qui respond paye : ie croy aussi, que qui paye respond, et que c'est à moy, de quelque façon que ce soit, à trouuer moyen de vous entretenir, puis que ie suis payé pour cela. Vous feriez pourtant vne grande liberalité, vous qui aimez à en faire : si au bien que vous m'auez desia fait, vous vouliez adjouster celuy de m'escrire quelquefois. Car ie vous auoüe, qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner de l'esprit : et il me semble que j'en manque plus que jamais, depuis que ie n'ay plus l'honneur de vous voir, et de vous entendre. Que si vous pretendez que la dignité de Plenipotentiaire vous dispense de respondre : Papinian auoit à sa charge toutes les affaires de l'Empire Romain ; et ie vous montreray en cent lieux dans de gros liures : *Papinianus respondit,* et *respon-*

dit Papinianus. Les plus sages et les plus prudens estoient ceux qui auoient accoustumé de respondre : et de là, *responsa sapientum, et prudentum responsa*. Les Oracles mesmes, quand vous en seriez vn, respondoient : et il n'est pas jusqu'aux choses inanimées, qui ne se mettent quelquefois en deuoir de respondre;

Les Eaux, et les Rochers, et les Bois luy respondent.

Trois paroles que vous me direz, me donneront matiere de vous escrire plusieurs pages.

Nardi paruus onyx eliciet cadum.

Il ne vous faut point de temps pour cela : ou s'il en faut quelqu'vn, il ne faut que ce temps, et cét esprit que vous employez les soirs à vous joüer auec vos gens. Pardonnez, Monseigneur, à mon importunité. Car, pour vous dire le vray, j'ay un desir incroyable, de sçauoir de vos nouuelles : et si vos lettres se pouuoient acheter à prix d'argent, il y auroit long-temps qu'il ne me resteroit plus rien de vos quatre mille francs, et que ie vous aurois rendu tout ce que vous m'auez donné. Nous auons eu cette année vne grande difficulté à estre payez. Neantmoins, ie l'ay esté. Selon que Monsieur de Bailleul me parle de temps en temps, il me semble qu'il attend quelque remerciment de vous. Ie vous supplie tres-humblement, quand vous luy escrirez (aussi bien, peut-estre, vous ne sçauez quelquefois que luy dire) de luy en toucher quelque chose; et de luy tesmoigner qu'il vous a fait plaisir. Monsieur de *** sera bien-tost aupres de vous. Sa femme qui est fort jolie et fort aymable, est extraordinairement aimée de la Reyne. Faites, ie vous supplie, qu'il die du bien de vous à son retour. Ie suis en quartier de Maistre d'Hostel chez le Roy, et pas trop mal chez la Reyne. Mais ie vous entretiens trop long-temps : et c'est vn hazard si vous auez le loisir d'en tant escouter. Ie vous baise tres-humblement les mains, et suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR D'EMERY (1),

Controlleur general des finances.

LETTRE CLXVI.

MONSIEVR,

Quand vous ne voudriez pas que ie parlasse de vos autres lettres, vous me permettrez au moins de loüer celle que vous auez écrite à Monsieur d'Arles, sur mon sujet, et de vous dire, qu'il n'y a guere que vous en France, qui en puissiez écrire vne pareille. Particulierement l'endroit où vous dites, que pour accourcir mon affaire, vous voulez auancer vostre argent, me semble vne des plus belles choses que i'aye iamais leuës : et quelque modeste que vous soyez, vous m'auoüerez, que c'est vne noble façon de parler, que d'offrir vingt-huit mille francs pour vn de ses amis, et qu'il y a bien peu de gens qui se sçachent seruir de ce stile-là, et qui se puissent exprimer de la sorte. Du moins, Monsieur, ie vous asseure, qu'entre tant que nous sommes de beaux esprits dans l'Academie, nous ne nous serions iamais auisez d'écrire ainsi : et que parmy tant de belles pensées que nous trouuons, il ne nous en vient point de pareilles à celle-là. C'en est, à parler serieusement, vne tres-belle et tres-haute ************.

A MONSEIGNEVR LE DUC D'ANGVIEN.

LETTRE CLXVII.

MONSIEVR,

Si ie n'ay pas esté si prompt à me réjouïr auecque vous, d'vn succez qui vous a cousté Monsieur le Marquis de Pisany : ie pense que vous ne le trouuerez pas estrange, et que vostre Altesse me pardonnera, si en cette occasion, j'ay esté plustost sensible au déplaisir qu'à la joye. Ie ne crois pas, Monseigneur, moy qui mettrois volontiers ma vie pour vostre seruice : que ceux qui l'ont perduë en

---

(1) Michel Particelli, seigneur d'Emery, Italien d'origine. Il devint surintendant des finances.

vous seruant, l'ayent mal employée. Mais ie voudrois de bon cœur estre en leur place : pour ne me voir pas si mal-heureux, que d'estre obligé de pleurer dans vne de vos victoires. Cependant, Monseigneur, ayant receu vne des plus rudes afflictions dont ie pouuois estre touché : ce ne m'est pas vne petite consolation, que vous soyez sorty si heureusement et si glorieusement, de tant de perils, et que le Ciel ait conserué vne personne, en laquelle ie puis mettre tout le respect et tout le zèle, que ie pourrois auoir voüé à toutes celles que ie sçaurois iamais perdre. Ie prie Dieu, Monseigneur, qu'il garde vostre vie plus soigneusement, que vous ne ferez; et qu'il me donne le moyen de témoigner à V. A. combien, et auec quelle passion ie suis,

Vostre, etc.

A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE GRAMMONT.

LETTRE CLXVIII.

MONSEIGNEVR,

Dans l'affliction de la mort de Monsieur le Marquis de Pisany, qui est la plus grande, que j'aye euë de ma vie, ie ne laissay pas de sentir celle de vostre prison : et depuis, en vn temps, où ie ne me croyois pas capable de joye, j'en ay receu de la nouuelle de vostre liberté. Encore, dans les déplaisirs où ie suis, est-ce quelque consolation pour moy, de voir que toutes mes passions ne soient pas infortunées, et que la fortune ne m'oste pas generalement toutes les personnes qui me sont les plus cheres. Ie ne connoistrois pas, Monseigneur, vne des meilleures qualitez qui soient en vous, et combien, sur tous les hommes du monde, vous estes capable de la vraye et parfaite amitié : si ie croyois que ce malheur-là ne vous eust pas touché autant que moy. Et quoy que vous deuiez estre endurcy, il y a long-temps, à cette sorte d'accidens, et accoustumé à perdre les amis que vous estimez le plus : ie suis asseuré que la perte de celuy-cy, vous a esté extraordinairement sensible; et que vous iugez bien que vous n'en auez iamais fait, que vous deuiez regretter dauantage. Pour moy, qui connoissois les plus secrets sentimens de son cœur, et qui sçay qu'il n'a iamais au monde rien tant aimé, ny tant estimé que vous : ie manquerois à ce que ie dois à sa mémoire, et à l'intention que j'ay de suiure

ꝺurs toutes les inclinations et les volontez qu'il a euës, si en ꝺnsideration ie ne m'efforçois de me donner à vous encore que jamais; et d'adjouster quelque chose à l'affection dont ie ay honoré toute ma vie. Ie ne croy pas, Monseigneur, que ce me chose possible. Mais il est de mon deuoir de faire tout ce ie pourray pour cela : et de vous protester, que si la passion j'ay pour vous ne peut augmenter, au moins elle ne diminuëra ꞁis; et que ie seray tousiours également,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR DE CHANTELOV.

LETTRE CLXIX.

MONSIEVR,

'est en effet beaucoup d'affaires à la fois qu'vne maistresse et vn cés. Mais s'il vous eust plû prendre le soin du procés et me ser la maistresse à seruir : quoy que tous vos commandemens soient infiniment agreables; ie vous auoüe que j'eusse receu ıy-là plus volontiers. I'ay fait parler à vostre Rapporteur : et il omis qu'il ne rapporteroit point vostre affaire de ce Parlement. Ie ꞁens, Monsieur, vous avoir donné en cela la plus grande marque, ie vous sçaurois iamais rendre, de mon obeïssance. Car desi- ; passionnément d'auoir l'honneur de vous reuoir, et estant émement jaloux de la Dame qui vous retient : vous ne pouuiez desirer de moy, où j'eusse tant de repugnance, que d'ordonner, ie vous procurasse moy-mesme les moyens d'estre plus long- ps éloigné d'icy, et de demeurer encore deux mois aupres le. Vous ayant obey en cela, vous ne sçauriez iamais douter que e sois en toutes rencontres,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

Le 6 de Iuillet.

AV MESME.

LETTRE CLXX.

Monsievr,

Si j'ay tant differé à vous faire response, j'en ay vne meille excuse que ie ne voudrois. La fiévre et la goutte m'ont tenu lo temps, chacune à leur tour : et ie n'en suis pas encore tout à dehors. Par là, Monsieur, vous pouuez juger, que vous choisi les emplois qu'il me faut, bien mieux que ie ne ferois moy-mes Car n'estant plus bon à rien : encore suis-ie plus propre à sollic vn procez, qu'à solliciter vne maistresse. Ie souhaite, que vous gniez bientost l'vn et que vous ne perdiez iamais l'autre : et de tout mon cœur,

Monsievr, *Vostre, etc.*

A Paris le 22 Aoust.

AV MESME.

LETTRE CLXXI.

Monsievr,

Moy qui vous donnerois ma vie, vous pouuez juger, si ie presterois volontiers mon nom. Et si ie ne serois pas bien-ais faire croire à Monsieur *** que j'ay vne terre. Mais Monsieur *** dit que vous luy auiez mandé vostre resolution trop tard, et qu maison que vous desiriez acheter, est venduë. Ie suis bien fas Monsieur, que vos affaires vous arrestent-là, plus que vou pensiez. Car en verité nous ne sçaurions nous passer plus long-te de vous. Vne de nos plus belles voisines en est malade : et m ne m'en porte pas bien. Vous deuez ce me semble pour l'ar d'elle haster vostre retour, et pour l'amour de moy aussi qui

Monsievr, *Vostre, etc.*

A Paris le 15 Octobre 1645.

MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE SCHOMBERG.

LETTRE CLXXII.

MONSEIGNEVR,

ous m'auez fait l'honneur de m'écrire de si obligeantes, et de si s paroles : que ie n'ay pû iusques à cette heure me resoudre à ondre ; de peur de me faire voir indigne de vos loüanges, ou us en donner qui ne fussent pas dignes de vous. Tout ce que ie puis dire de vostre derniere lettre : c'est que si j'auois tant soit moins de passion pour vous, vous seriez l'homme du monde ne feriez le plus de dépit. Mais ie prens tant de part à tout ce ous regarde, que la vanité que vous m'ostez de mes lettres, ie prens des vostres : et ie me glorifie des choses que vous escri- comme si c'estoit moy qui les auois faites. Au reste, Monsei- ır, quand vous doutez, si ie me souuiendray de *cricore*, ou si ouueray vos *roües* : vous vous deffiez trop de ma mémoire, et on iugement. Sans mentir, le Prouerbe que toutes comparaisons odieuses, est bien faux en vous. Il n'y a rien de si ingénieux, le si agreable, que toutes celles que vous imaginez : et vous en rencontrez sur toutes sortes de suiets, vous ne sçauriez rien uer, que vous puissiez comparer aux vostres. Mais comme les s vous coustent peu, vous ne les sçauriez estimer ce qu'elles nt. Nous qui les faisons venir de loin, et qui ne les trouuons uec beaucoup de trauail, nous les sçaurions priser bien dauan- : et nous-nous tiendrions riches, des biens, dont vous ne s pas de conte, et que vous estes prest de desauoüer. En ve- ç'a esté vne bonne fortune pour nous autres, qui faisons des x esprits : que le vostre ayt esté employé iusqu'à cette heure à mander des armées, et à conduire des Prouinces, et que vostre sance vous destine à vne plus haute gloire, qu'à celle de bien re. Vous nous auriez bien embarrassez, nous qui ne sçauons autre chose, et qui ne pouuons auoir de plus hautes visées. escouté auec estonnement, auec peur, et auec joye, ce que auez fait dans Montpellier. Il me sembloit, que ie voyois Ro- ont au milieu de Paris. Car il vous souuient bien, Monseigneur, resista seul à tant de peuple :

> Non sasso, merlo, traue, arco, o balestra,
> Nè ciò che sopra il Sarracin percote,
> Ponno allentar la valorosa destra

Pour vous dire la vérité, hors qu'il n'auoit pas les pieds si bien-faits que vous, ie vous trouue assez de son air : et quand vous auez l'espée à la main, ie crois que vous luy ressemblez encore dauantage. Mais, Monseigneur, peut-estre qu'à l'heure que vous lisez cecy, vous auez encore quelque autre chose aussi importante à faire, et ie vous arreste icy par une trop longue lettre. Ie vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de me mander, si, enfin, l'affaire du Pont Saint-Esprit, est acheuée; ce qu'il faut que mon neueu fasse, quand il partira; où il ira; à qui il s'adressera. Doralice me cherche par tout, et m'enuoye querir tous les iours pour me parler de vous. Ie la nomme Doralice sans mauuais augure, et sans imaginer aucun Mandricard. Ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 6 Aoust 1645.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN.

LETTRE CLXXIII.

MONSEIGNEVR,

Lors que ie croyois auoir la plus grande affliction du monde, et toute celle dont vn esprit est capable : l'apprehension que j'ay euë pour vostre Altesse, m'a fait voir que ie pouuois estre plus malheureux que ie ne le suis, et que quoy que i'eusse extrémement perdu, il me restoit encore infiniment à perdre. Ie ne vous puis dire, Monseigneur, quel trouble ce fut en mon ame, de penser le hazard où vous estiez; ny quel desordre et quelles tenebres ie m'imaginois qui estoient prestes d'arriuer dans le monde. J'auois bien tousiours quelque esperance que le Ciel, qui donne beaucoup de signes de vouloir la prosperité de cét Estat, ne vous osteroit pas si tost à la France, et qu'il conserueroit vne personne, par qui il semble auoir destiné de faire encore beaucoup de miracles. Mais, Monseigneur, cette malignité du Destin, qui en veut aux hommes qui s'eslèuent au dessus de leur nature, et la necessité des choses humaines, de tomber quand elles sont en leur plus haut point, me donnerent beaucoup de sujet de crainte. Les courtes et précipitées prosperitez de Gaston de Foix; la mort du Duc de Veimar au milieu de ses triomphes; et celle du Roy de Suede qui fut tué comme entre les

bras de la gloire et de la fortune : me reuenoient à toute heure dans l'esprit; et ne presentoient à mon imagination que de funestes presages. Enfin, Dieu s'est contenté de menacer les hommes : et il ne semble leur auoir donné cette alarme, que pour leur faire mieux considerer quel present il leur a fait en vous, et combien vous estes important à la Terre. La plus belle de vos victoires, ne vous a pas donné tant de joye, que vous en auriez, de sçauoir l'estonnement où ont esté icy tous les esprits à la nouuelle du peril où vous estiez, et auec combien de larmes, et de quels yeux vous auez esté pleuré. Ie seray bien aise, Monseigneur, que vous le sçachiez : afin que si vous ne pouuez rien apprehender pour vous, vous appreniez au moins à craindre pour la considération des personnes qui vous ayment, et que vous deueniez meilleur ménager d'vne vie qui est la vie de tant d'autres. Parmy tant de vœux qui ont esté faits pour elle, ie vous supplie tres-humblement de croire, qu'il n'y en a point eu de plus ardents que les miens, et que de tant d'hommes qui reuerent Vostre Altesse, il n'y en a point qui soit plus que moy,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE DVC DE LA TRIMOVILLE.

LETTRE CLXXIV.

MONSEIGNEVR,

Vous ne vous contentez pas de me faire tousiours de nouueaux bien-faits; c'est tousiours auec de nouuelles graces : et vous les accompagnez de circonstances si obligeantes, qu'il faut auouër qu'il n'y a que vous au monde qui le sçache faire de la sorte. Ie vous rends, Monseigneur, mille tres-humbles remercimens de toutes les bontez qu'il vous plaist auoir pour moy. Ie voudrois bien auecque la demission de mon neueu que ie vous enuoye, vous pouuoir enuoyer vn acte public de ma reconnoissance : par lequel ie pusse témoigner à tout le monde, et la grace que vous m'auez faite, et le ressentiment auec lequel ie l'ay receuë. Mais cela ne se pouuant pas, ie vous supplie très-humblement, Monseigneur, de vous contenter de l'asseurance que ie vous donne icy, que ie seray toute ma vie à vous, auecque toute la fidélité que ie dois : et que rien ne sera iamais si auant dans mon cœur ny dans mon esprit, que la memoire

de vos bien-faits. Quoy que ie sçache, au reste, que le jugement que vous faites des vers que ie vous ay enuoyez est trop fauorable pour moy : ie vous auouë que ie ne me puis empescher d'en auoir beaucoup de vanité. Ce que vous me faites l'honneur de m'en mander, et ce qu'il vous a pleu escrire de moy à Madame vostre femme, me touche plus sensiblement que ie ne le vous sçaurois expliquer. A dire la vérité, il n'y a rien de plus obligeant. Ie suis si peu intéressé, que ie prefere l'honneur de vostre approbation à tout le bien que vous m'auez fait, et tout celuy que vous me sçauriez iamais faire. Cependant vous me permettrez de vous dire, Monseigneur, que les loüanges que vous me donnez sont telles, et escrites en tels termes, que j'aimerois mieux sçauoir loüer ainsi, que d'estre loüé de la sorte : et que ie serois plus glorieux de les auoir données, que de les auoir receuës. Ie tascheray à m'en rendre digne le plus qu'il me sera possible : et si ie ne le puis d'autre sorte, ie m'efforceray, au moins, de meriter l'honneur de vostre bien-veillance, par la fidelité parfaite, et le respect extréme avec lequel ie seray toute ma vie,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXXV.

MONSEIGNEVR,

Y a-t-il rien de plus beau ny de plus grand, que le commencement de vostre lettre ? En vérité, il n'y a pas tant d'honneur à ne point faillir, qu'il y en a à s'accuser de la sorte : et cette franchise d'auoüer en vous des deffauts, que vous pourriez excuser ; ne peut partir que d'vn admirablement bon fonds, et d'une ame riche, liberale, et justement confiante. Ie ne sçay si c'est qu'vn si honneste exorde m'ait entierement gagné, mais ie suis demeuré persuadé de tout ce que vous dites en suite : et j'ay releu vostre lettre trois fois auec grand plaisir. I'y ay remarqué vne beauté, vne netteté, et vn agrément qui m'a fait souuenir de ce que dit Quintilien : *Messala, nitidus, et candidus, et quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam.* Mais auec vostre permission, vous ne vous estes pas seruy du mesme esprit pour m'accuser. La derniere partie de

e lettre est bien plus foible que l'autre : et au contraire de ce lit Ciceron, *de Cœlio meliùs obiiciente crimina, quam defen-: bonam sinistram habes, malam dextram.* Premierement, st sans cause, et sans mécontentement, que vous auez esté tant ois sans me rien répondre, et que vous m'auez refusé vn billet ois lignes; sans mentir, Monseigneur, vous n'auez pas vsé en de vostre bonté ordinaire : principalement en vn temps, où les s que vous auiez faites pour moy, vous obligeoient, ce me le, à me traitter plus ciuilement; de peur qu'il semblast, que vous reposassiez trop sur le bien que vous m'auiez fait; car, , quoy que j'estime vos bien-faits, j'aime encore mieux vos ses : et si l'on ne pouuoit estre de vos Commis et de vos Amis esme temps; ie pense que vous me faites bien l'honneur de e, que ie ne delibererois guere sur ce choix. Que si c'est à cause uelque mauuaise satisfaction que vous auiez de mòy, que vous demeuré dans vn si long silence, j'ay encore plus de sujet de tonner, que vous ayez gardé cela si longtemps sur vostre cœur e moy : qui depuis mon enfance vous ay tousiours aimé, ho-, estimé si constamment, si parfaitement, si hautement, que bstant beaucoup de grandes et importantes amitiez que j'ay s depuis, il n'y a eu pas vn de mes amis, qui n'ait jugé, et qui veu, que de tous les hommes du monde, vous estiez celuy qui j'auois le plus d'inclination, et aupres duquel j'aimerois x passer le reste de ma vie. Cependant, apres tout cela, et s vne amitié de vingt-cinq ans : s'il court vn bruit qui vous dé-e, vous jugez que c'est moy qui en suis l'autheur, parce qu'il trouué conforme à l'interpretation que j'auois faite de vostre me. Et cela vous paroist plus vray-semblable, que non pas que de gens qui sont de delà, ou qui sont icy, et qui inuentent les iours tant d'autres contes, ayent donné credit à celuy-là. re lettre me sembloit extrémement jolie. Ce zele que j'ay en s choses pour vous, fit que ie la leus à deux de mes amis, et ie leur dis le sens que ie donnois à la ligne, que vous auiez ée en blanc. Ny eux ny moy ne crûmes pas que cette explica-vous fust desauantageuse, et ne le croyons pas encore. Mais il ut point vous le disputer dauantage. Vous auez vostre honneur rder : et ie louë cette modestie, pourueu que vous ne me teniez capable d'vne extravagance. Si vous ne faites cas de moy, Mon-ieur, qu'à cause que l'on dit que j'ay quelque sorte d'esprit, e ie sçay faire quelquefois vne belle lettre : vous ne m'estimez par la qualité que j'estime le moins. Ceux qui me connoissent

icy, me loüent d'auoir beaucoup d'amitié, de foy, de discretion, et de probité. Toutes lesquelles choses, si vous n'auez connuës en moy, vous y en deuez au moins auoir veu les semences dés ma premiere jeunesse. Enfin, j'ay beaucoup de raisons de me plaindre de ce que vous m'auez crû assez inconsidéré, pour auoir donné lieu à vne médisance, puisque vous la nommez ainsi, et de ce qu'ayant cru que ie l'auois faite, vous ne me l'auez pas plûtost pardonnée; car sans mentir, vous ne m'aimez pas la moitié de ce que vous deuez; si vous n'estes capable de m'en pardonner bien d'autres. Ie vous supplie de me defendre mieux vne autre fois devant vous mesme, et de me regarder comme vne personne qui a pour vous vne passion sans exemple, et qui est parfaitement,

MONSEIGNEVR, *Vostre*, *etc.*

AV MESME.

LETTRE CLXXVI.

MONSEIGNEVR,

Quand j'aurois eu quelque colere contre vous, les premieres lignes de vostre lettre m'auroient appaisé, et m'auroient remis à la raison. Ie suis si amoureux de tout ce que vous faites, et les choses que vous m'écriuez ont de si grands charmes pour moy : que quand ie me plaindrois de vostre humeur, ou de vostre amitié; dés que ie verrois quelque chose de vous, vostre esprit me regagneroit, et ie serois contraint de reuenir à vous, comme on l'est quelquefois d'aymer une maistresse cruelle. Il est vray, Monseigneur, que lors que ie vous fis toutes ces reproches, et que j'escriuis *rabiosulas illas satis fatuas,* comme dit Ciceron en quelque lieu; j'étois extrémement irrité contre vous : et sans mentir, quelque obligation que ie vous aye, j'auois quelque droit de le faire; au moins

Si quid longa fides, canaque iura valent.

Et n'auois-je pas raison de trouuer estrange que vous, le meilleur, et le mieux faisant de tous les hommes,

Qui largiris opes veteri fidóque sodali,

me refusassiez cinq ou six lignes? et qu'estant liberal de toutes au-

tres choses, vous fussiez seulement auare de vos paroles? Cependant apres y auoir bien pensé, j'auouë que vous estes excusable d'en estre bon ménager; si vous sçauez, aussi bien que moy, ce qu'elles valent. Car, à qui s'y connoist bien, et qui sçait le vray prix des choses, y a-t-il rien de si beau, de si riche, et de si precieux, et vostre derniere lettre seule ne vaut-elle pas tout ce que vostre Surintendance me sçauroit iamais donner? L'elegance Attique dont vous me parlez, fut-elle iamais plus pure à Athenes; ni l'vrbanité plus agreable et mieux entenduë à Rome? Que vous m'auez fait de plaisir, de m'alleguer cét endroit de l'Arioste, dont ie ne m'estois pas souuenu, il y auoit plus de vingt ans. Et ce trait, *Si ie tiens la plume avec Monsieur ***, il me querelle; si ie la laisse à Monsieur Voiture, il se dépite,* ne vaut-il pas tout seul vn liure de belles lettres? Auec quelle vigueur, au reste, quelle force, et quel esprit, soustenez-vous vostre paradoxe? et tous ceux de Ciceron ensemble, valent-ils le vostre? Ie ne laisse pas de demeurer en ma premiere opinion, et de croire qu'vn homme qui sçait escrire de si belles choses, a grand tort de ne point escrire à vn autre, qui les sçait si bien connoistre. Panurge dit en vne pareille rencontre à Epistemon, qui auec de belles raisons, luy vouloit prouuer vne chose peu croyable : *I'entens, et me semblez bon Topiqueur, et affecté à vostre cause. Vous m'vsez icy de belles grafides, et diatiposes; et me plaisent très-bien. Mais preschez et patrocinez d'icy à la Pentecoste : enfin, vous serez ébahy, comment rien ne m'aurez persuadé.* I'auoüe pourtant que vos raisons m'ont esbranlé en quelque sorte. Mais, plus ce que vous escriuez est fort et persuadant, et ingenieux; plus ie trouue que ie suis excusable, de vous auoir pressé de me faire l'honneur de m'escrire. Ie sçay, Monseigneur, que ce desir-là, quoy qu'accompagné peut-estre de trop d'ardeur, ne vous sçauroit déplaire : et il est difficile que vous ayez mauuaise opinion d'vn homme, que vous ne sçauriez contenter, en luy donnant quatre mille liures de rente, et qui est tout prest de rompre auec vous, si vous ne luy enuoyez de vos lettres. Il n'y a rien, pour vous dire le vray, dont ie me passasse plus volontiers; rien que ie n'aimasse mieux qui me fust retranché.

Quid vis facilius passus sim quàm in hac re me deludier.

I'en auois veu ces iours passez d'autres de vous : vne à Monsieur ***, vne à Madame la Princesse, et vne à Monsieur ***. Auec quelle force, quelle gentillesse, et quelle beauté! Ie suis au desespoir, de n'estre point à la source de toutes ces belles choses, de ne pouuoir

estre aupres de vous ; et de ne pouuoir ramasser ce que vous dites tous les iours. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Mais quelque bien qui me puisse arriuer de vostre bonne fortune, ie vous iure que ie vous aymerois mieux cent fois Marguillier à Sainct Nicolas, que Surintendant et Plenipotentiaire. Combien de fois m'arriue-t-il dans ces ruelles dont vous me parlez, de dire en moy-mesme :

O ubi campi
Vesphaliæ !

Car enfin, quoy que vous disiez de la Barbarie de ce païs-là : il n'y a point de païs barbare quand vous y estes.

omitte mirari beatæ,
Fumum et opes, strepitúmque Romæ.

Les plus beaux, les plus agreables, les plus delicieux fruits de la Grece et de l'Italie, vous les faites naistre

Veruecum in patria, crassoque sub aëre.

Neque miror Cœlum et Terras vim suam, si ita tibi conueniat, dimittere. Mon Dieu, que cét homme *qui tecum decertare voluit contentione scribendi*, a choisi des armes desauantageuses !

Verbosa et grandis Epistola venit.

Mais pour parler de choses plus agreables : vostre lettre a mis de la division entre deux Dames, sur l'explication de cét endroit, où vous me parlez des inspirations qui me viennent dans la Ruelle de Madame la Marquise. Madame de Ramboüillet pretend que c'est pour elle, et Madame de Sablé luy dispute. Que vous auez d'obligation à cette derniere de ce qu'elle vous ayme ; et de ce qu'elle vous haït ! Car l'vn n'est pas moins obligeant que l'autre. C'est vne chose merueilleuse de l'impression que vous faites, dans l'esprit de toutes les personnes à qui vous voulez plaire :

Adeó-ne hominem tam venustum et fœlicem.

Celle-cy est entierement irritée et reuoltée contre vous du peu de soin que vous auez eu d'elle : et ne se peut empescher de s'en plaindre en toute rencontre, ni de vous loüer en mesme temps ; Mais de quelle sorte loüer ?

Mieux, sans mentir, que ie ne sçaurois faire.

Ie ne suis pas pourtant d'auis, que vous luy escriuiez, pour vous

moder. Car aussi bien vous retomberiez, sans doute, dans le
e qui vous est si cher. Mais mandez-moy, s'il vous plaist,
ne chose pour elle. Ie vous demande aussi vn mot de compli-
pour Monsieur Tubeuf. Si vous voulez vous passer de l'vn et
utre, ie le veux bien. Ie suis content de vostre derniere lettre :
vous demanderay rien de six mois. Conseruez-moy seulement
neur de vostre souuenir, et me croyez tousiours,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN.

LETTRE CLXXVII.

MONSEIGNEVR,

stre Altesse n'a rien fait en toute cette campagne de si hardy, e que ie fais à cette heure. Car sçachant à quel point vous estes it; combien il y a peu de lettres qui vous plaisent : j'entre- de vous en faire vne, sans avoir rien de bon, ni de plaisant à dire. Que ie meure, si ie n'aymerois mieux estre obligé à tuer ommes de ma main, ou à me tenir aupres de vous, à re- ser vne sortie des ennemis. Cette action, pourtant, Monsei- r, où il paroist tant de hardiesse : ce n'est que la peur qui me it faire. I'ay tâché tant que j'ay pû à m'en exempter : et plûtost le vous écrire vne lettre ordinaire, j'auois resolu de ne vous e point du tout. Ce qui eust esté sans doute le plus court, et eilleur. Mais Madame de Montausier, que j'ay consultée là is, m'a intimidé : et m'a dit que ie ne m'y ioüasse point; rous n'estiez pas vn homme à qui il faloit manquer, et que que mine que vous en fissiez, vous m'en voudriez mal dans e cœur. Or, Monseigneur, d'estre mal dans ce cœur, dont toute re parle : ie vous auouë que ie n'ay osé m'y hazarder. Cette te a surmonté l'autre, qui me retenoit : et j'aime mieux vous r voir, que j'ay moins d'esprit que vous n'auez pensé; que de donner lieu de douter que ie manque de zele, et de respect vous. Et certes il seroit bien estrange, que moy, qui ay tous- aymé Achille et Alexandre, que ie n'ay iamais veus ni con- et pour les choses seulement que j'en ay leuës, manquasse ssion pour vostre Altesse, de qui nous voyons tous les iours

tant de merueilles, et dont j'ay receu tant d'honneur et tant de graces. Ie vous asseure, Monseigneur, que les sentimens que j'ay pour elle, sont au point où ils doiuent estre, et que ie ne puis exprimer ni le plaisir ni la peine ******.

A LA REYNE DE POLOGNE (1).

LETTRE CLXXVIII.

MADAME,

Ce que ie considere le plus, du present que m'a enuoyé Madame la Marquise de Sablé, et de l'adresse auec laquelle Votre Majesté me l'a fait prendre, et m'a fait desobéïr à la Reyne, sans me rendre coupable : c'est le pretexte qu'il me donne de prendre la hardiesse de vous escrire, et le moyen que j'ay par là de vous faire souuenir de moy, sous ombre de rendre à Vostre Majesté les tres-humbles remercimens que ie luy dois. Ie vous diray donc, Madame, que le plus auare homme du monde, ne fut iamais si ayse, que l'on luy fist du bien, que ie l'ay esté, de celuy que ie viens de receuoir de V. M., et que ie me suis trouué en cette occasion beaucoup plus interessé, que ie n'eusse cru de le pouuoir estre. A dire le vray, l'honneur de receuoir des marques de la bien-veillance d'vne des plus grandes Reynes du monde, et, ce que j'estime dauantage, de la plus accomplie personne que j'aye iamais veuë : est vn interest, dont les ames les mieux faites peuuent estre gagnées. Et tous les Roys de la Terre n'ont rien à donner qui soit de ce prix-là. Ie souhaitte, Madame, que toutes les liberalitez que vous ferez, soient tousiours aussi bien employées, ie veux dire aussi-bien reconnuës, et qu'entre tant de millions d'hommes qui obeïssent à V. M. il s'en trouue quelques-vns qui prennent autant de plaisir que moy, à publier ses loüanges, et à la bien faire connoistre à tous les autres. Cela estant, V. M. aura bien-tost sur tous ses sujets, le mesme empire qu'elle a eu jusqu'à cette heure, sur toutes les ames raisonnables qui l'ont approchée. C'est cét empire, Madame, qui est né

---

(1) Louise-Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers et de Mantoue, naquit en 1612. Elle fut successivement la femme de deux rois de Pologne, et mourut à Varsovie, le 10 mai 1667.

c vous; que vous auiez deuant que vous eussiez de Sceptre, ni Couronne, et qui, si vous me permettez de le dire, est beaucoup s estimable, et plus absolu, que celuy que la fortune vous a mé. Ie prie Dieu que V. M. joüisse long-temps de l'vn et de itre, auec toutes les prosperitez qu'elle merite : et que ie sois ez heureux, vne fois en ma vie, pour vous voir dans vostre gloire, pour vous pouuoir dire moy-mesme, auec combien de respect, passion et de zele, ie suis,

MADAME, de Votre Majesté,

Le tres-humble, etc.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE LA TRIMOVILLE.

LETTRE CLXXIX.

MONSEIGNEVR,

I'ay trouué moyen de multiplier vos bien-faits, et de faire que us me pourrez donner encore vne Chanoinie. Madame la Duchesse Aiguillon, touchée peut-estre par vostre exemple, a voulu m'o-iger comme vous : et mon Neueu que vous auez fait Chanoine de ual, a esté fait par elle grand Vicaire de Nostre-Dame. Moyen-nt quoy il s'est resolu de resigner son benefice de Laual à vn tre de mes Neueux, s'il apprend que vous l'ayez agreable. I'es-re, Monseigneur, qu'auec la mesme bonté que vous m'auez fait premiere grace, vous m'accorderez cette seconde; et il vous a eu m'obliger si genereusement, que j'espere que vous me témoi-erez en ce rencontre, la continuation de vostre bonne volonté. dernier neueu, en faueur duquel ie vous fais cette supplication s-humble, est Bachelier de Sorbonne, assez sçauant, et fort stu-eux. De sorte que, selon que ie connois vostre goust, et que ie ay que vous faites cas des gens de lettres : ie croy que dans la litude de la campagne, celuy-cy pourra seruir quelquefois à stre entretien, quand vous voudrez relascher vostre esprit. Pour oy, Monseigneur, il n'y a rien que ie desire tant, que d'auoir de uuelles obligations à vne personne que i'honore et que ie respecte tant que vous, et ie souhaitterois de bon cœur, que tous les biens e la fortune me voudra faire, ne me vinssent iamais que par vos ains. Si ie suis reconnoissant ou non, de ceux que j'ay desia re-

ceus de vous, ie ne le diray pas. Toute la Cour vous le pourra dire: n'y ayant plus personne qui ne sçache la bonté et la liberalité auec laquelle il vous a plû de m'obliger, et la profession publique que ie fais en toutes sortes d'occasions d'estre,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE CLXXX.

MONSEIGNEVR,

Ie n'ay pas peur que vous vous lassiez iamais de me bien-faire. Mais j'ay peur que vous vous lassiez de mes remercimens. I'en ay tant eu à vous faire depuis quelque temps, qu'à moins que d'vser de redites, ie ne voy pas qu'il me reste plus rien à dire sur vn sujet, où vos bontez m'ont desia obligé de m'épuiser. Ie me contenteray donc de vous supplier tres-humblement, de vous souuenir des graces que vous m'auez faites; de la facilité auecque laquelle ie les ay obtenuës; des lettres obligeantes, dont il vous a plû les accompagner; et de la ciuilité auecque laquelle, en me faisant du bien, vous n'auez pas voulu perdre l'occasion de me faire encor tout l'honneur que ie pouuois receuoir. Vous ressouuenant, Monseigneur, de toutes ces choses, imaginez-vous, s'il vous plaist, ma reconnoissance là dessus : et iugez, si joignant tant d'obligations, à la passion extréme, que j'ay tousiours euë de vous honorer, ie puis manquer d'estre, auec toute sorte de fidelité et de respect,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGVIEN,

sur la prise de Dunquerque.

LETTRE CLXXXI.

MONSEIGNEVR,

Ie croy que vous prendriez la Lune auec les dents, si vous l'auiez

entrepris. Ie n'ay garde de m'estonner qüe vous ayez pris Dùnquerque. Rien ne vous est impossible. Ie suis seulement en peine de ce que ie diray à vostre Altesse là dessus, et par quels termes extraordinaires, ie luy pourray faire entendre ce que ie conçois d'elle. Sans doute, Monseigneur, dans l'estat glorieux où vous estes, c'est vne chose tres-auantageuse, que d'auoir l'honneur d'estre aimé de vous. Mais à nous autres beaux esprits, qui sommes obligez de vous escrire sur les bons succez qui arriuent : c'en est vne aussi bien embarrassante, que d'auoir à trouuer des paroles qui respondent à vos actions, et de temps en temps de nouuelles loüanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quelquefois, ou leuer seulement le siege de deuant quelque place; nous pourrions nous sauuer par la diuersité : et nous trouuerions quelque chose de beau à vous dire, sur l'inconstance de la fortune, et sur l'honneur qu'il y a à souffrir courageusement ses disgraces. Mais dés vos premiers exploits, vous ayant mis auec raison du pair auec Alexandre, et voyant que de iour en iour vous vous esleuez dauantage : en verité, Monseigneur, nous ne sçaurions où vous mettre, ni nous aussi, et nous ne trouuons plus rien à dire, qui ne soit au dessous de vous. L'eloquence, qui des plus petites choses en sçait faire de grandes; ne peut auec tous ses enrichissemens, égaler la hauteur de celles que vous faites. Et ce que dans les autres sujets, elle appelle Hyperboles; n'est qu'vne façon de parler bien froide, pour exprimer ce que l'on pense de vous. Et certes, cela est incomprehensible, que V. A. trouue moyen tous les Estez, d'accroistre de quelque chose, cette gloire à laquelle tous les hyuers precedens, il sembloit qu'il n'y eust rien à adjouster : et qu'ayant debuté de si grands commencemens, et en suite de plus grands progrez, les dernieres choses que vous faites, se trouuent tousiours les plus glorieuses. Pour moy, Monseigneur, ie me réjoüis de vos properitez, comme ie dois. Mais ie préuoy, que ce qui augmente vostre reputation presente, nuira à celle que vous deuez attendre des autres Siecles : et que dans vn si petit espace de temps, tant de grandes et importantes actions, les vnes sur les autres, rendront à l'auenir vostre vie incroyable, et feront que vostre histoire passera pour vn roman à la Posterité. Mettez donc, s'il vous plaist, Monseigneur, quelques bornes à vos victoires, quand ce ne seroit que pour vous accommoder à la capacité de l'esprit des hommes, et pour ne pas passer plus auant que leur creance ne peut aller. Tenez-vous, au moins pour quelque temps, en repos, et en seureté : et permettez que la France, qui dans ses triomphes est tousiours en alarme pour vostre

vie, puisse joüir quelques mois tranquillement de la gloire que vous luy auez acquise. Cependant, ie vous supplie tres-humblement de croire, que parmy tant de millions d'hommes qui vous admirent, et qui vous benissent, il n'y en a point qui le fasse auec tant de joye, de zele, et de veneration, que moy, qui suis de V. A.

MONSEIGNEVR, *Le tres, etc.*

A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXXXII.

MONSEIGNEVR,

Si j'estois si honneste homme que l'on pust dire de vous et de moy *et cantare pares!* au moins on ne dira pas et *respondere parati*. Ie receus hier vostre lettre : et j'y fais response aujourd'huy. Les vostres ne vont pas si viste que cela : et comme si vous estiez au bout des Indes Orientales, il se passe des années deuant que j'en reçoiue. Pour moy, ie vous admire,

vt vnum
Scilicet egregij mortalem, altique silenti.

Et ie ne puis comprendre, qu'vne personne qui a tant d'auantage à parler, ait tant de plaisir à se taire. Les trois premieres lignes de vostre lettre, et ce que vous dites de ce mois extrémement passé; valent mieux que tout ce que nostre Academie sçauroit faire. Mais de quel sel auez-vous assaisonné vostre fin du repas? Que ie meure si iamais rien m'a tant plû! Le pauure Monsieur le Lieure, qui n'auoit esté dans mon esprit, il y a plus de vingt-ans, y a repassé, luy, tous ses conuiues, et toute sa maison, auec vne joye incroyable, et y a ramené toutes les especes de ce temps-là. C'est, en verité, vn grand bon-heur pour les beaux esprits, de ce que vous auez eu de meilleures affaires, que nous, et que *Claudium Memmium ab institutis studiis deflexerit cura terrarum.* Quel regret j'ay, Monseigneur, quand ie lis les choses, que vous escriuez, de n'estre pas aupres de vous! et quel mauuais tour ie connois, que la fortune m'a fait, de m'auoir destiné à passer ma vie loin d'une personne si précieuse, et qui a vne sorte d'esprit si agreable! Nonob-

nt tout l'éclat et la pompe et les esperances de deçà, celuy-là seul
e semble heureux :

Ille (si fas est) superare Diuos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit.

adame la Marquise de Montausier m'a fait luy lire plus d'vne is ce que vous m'auez escrit pour elle : et de tant de lettres qui y sont venuës de tous costez, elle a dit, qu'on ne luy a rien escrit e si galant. Elle m'a commandé de vous dire, qu'elle est extrémement ayse, que vous approuuiez son mariage; qu'elle ne l'eust as tenu bien fait, si vous n'y eussiez adjousté vostre consentement; qu'elle vous l'eust demandé, si vous eussiez esté icy : Mais que ans vostre absence, elle auoit iugé sur beaucoup de témoignages 'affection, qu'elle sçauoit que Monsieur le Marquis de Montausier uoit receus de vous, que vous ne seriez pas contraire à une chose u'il desiroit. Elle, et Monsieur son Mary, m'ont chargé, de vous ire mille remercimens de leur part; et de vous asseurer de leur es-humble service. Au reste, Monseigneur, ie suis bien aise, que ous auez vn Commis qui fasse parler de luy dans le monde, et que on me connoisse vn peu plus dans les païs estrangers, que Moneur Filandre, et Monsieur Coiffier. Ie vous aurois enuoyé ces folies ue l'on vous a leües :

Namque tu solebas,
Nostras esse aliquid putare nugas.

t quelle approbation aurois-je plus desiré que la vôtre? Mais *vebar ne te hæc deprehenderent in cura aliqua maiuscula*, comme it Cicéron. Et puis ie considerois, ce que dit cét autre :

Multa quidem vobis facimus mala sæpè Poëtæ :
vt cum tibi librum
Sollicito damus, aut fesso.

On n'aura guere plus de joye de la paix generale, que les honnestes gens en ont euë de la paix de vous et de Monsieur Seruien. Ie croy que c'est tout de bon, comme vous me l'escriuez : *et si quis est, qui neminem bona fide in gratiam putet redire posse, non vestram hic perfidiam arguit, sed indicat suam*. Si vous pouuez faire que cela dure, il ne se peut rien de mieux :

Si quidem herclè possis nihil priùs neque fortiùs.

Ie vous rens mille graces tres-humbles du soin qu'il vous plaist auoir de mes affaires : et ie suis comme ie dois,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE CLXXXIII.

MONSEIGNEVR,

Si ie voulois receuoir tous les ans vos quatre mille liures, sans faire iamais vne pense d'A, ni œuure quelconque de mes mains pour vostre seruice; vous seriez l'homme du monde le plus propre à me laisser faire : et peut-estre mesme, que vous y prendriez plaisir; pource que cela me dispenseroit de quelques billets, que vostre bonté vous oblige de m'écrire de temps en temps. De mon costé, ie le trouuerois aussi fort commode, s'il estoit vn peu moins deshonneste : et ce seroit pour moy vn extréme soulagement. Vous ne sçauriez croire, Monseigneur, quelle fatigue c'est que d'escrire à vne personne qui ne respond point. Il y a trois mois, que ie songe à vous faire vne lettre, sans en pouuoir venir à bout : et quand apres beaucoup de peine, j'ay tant fait que de continuer deux periodes, tout à l'heure ie me trouble, et ie dis en moy-mesme, Ha! par la vertu bieu, me voila demeuré, comme cét Aduocat dont vous m'auez autrefois fait le conte. Si faut-il pourtant, à quelque prix que ce soit, que ie vous escriue. Car j'ay honte, sans mentir, de meriter si mal vostre argent, et fais mesme quelque scrupule de m'enrichir d'un bien si mal acquis. Cependant, ie vous supplie treshumblement de croire qu'auec tout le silence que ie garde si hardiment, et si confidemment; ie conserue tousiours pour vous dans mon cœur toute sorte de respect, de passion et d'estime : et que de iour en iour ie me confirme dans le iugement que j'ay fait de vous dés ma premiere ieunesse; qu'il y a peu de personnes au monde qui vous vaillent, ni en qui la nature ait joint vne si grande ame, à vn si grand esprit. Auec cette opinion-là, imaginez-vous, s'il vous plaist, auec quelle impatience ie souhaite vostre retour : et si ie ne suis pas aussi interessé que personne en cette paix que toute l'Europe desire. Dans les plus belles assemblées, les plus grands festins, et les plus agreables promenades; il m'arriue tous les iours de desirer

ostre entretien, vos souppers sur la seruiette, et ces tours d'allée ue j'auois l'honneur de faire auec vous dans vostre jardin. Mais à ropos, par quel enchantement, Monseigneur, ou par quelle ma- hine auez-vous fait faire cette grande maison, qui a paru en vn natin dans la ruë sainte Auoye? Car vne chose si prompte, semble lûtost auoir esté faite *pegmate aliquo quam ædificatione.*

Et crescunt mediâ pegmata celsa viâ.

'ouurage des murailles de Thebes n'alloit pas si viste : et si j'ay üy dire que les pierres de Citheron alloient courant et sautant s'y endre d'elles-mesmes, et se ranger chacune en sa place. C'estoit ne grande commodité. En verité, il en faut tousiours reuenir à ce ue disoit vostre postillon. Vous estes vn homme estrange. En trois ours vous faites abbatre vne maison; *et in triduo reædificas illam.* Mais, mon Dieu! auec quelle beauté et quelle magnificence! Tous es bastisseurs (et il n'y a point au monde de nation plus jalouse, ni lus enuieuse :) auoüent, qu'il ne se peut rien voir de mieux. Mais e qui m'en plaist; c'est que vous faites faire cela à deux cents ieuës de vous, et par vos Commis. Au lieu que tous les autres qui astissent, voudroient asseoir eux-mesmes chaque pierre qui entre ans leur bastiment : et l'on les voit à toute heure pesle-mesle auec urs maçons arpentant, mesurant, criant, ordonnant, sales et mal ropres,

Atque indecoro puluere sordidos.

l n'appartient qu'à vous de faire ces choses-là par Procureur : et ous faites bien paroistre, sans mentir, que le dessein de pacifier la hrestienté, est le seul aujourd'huy qui merite toute vostre atten- ion; puis que la construction d'vn Palais ne peut pas seulement ous amuser, et que les choses qui remplissent toute l'ame des utres hommes ne trouuent pas de place dans la vostre. Cependant, e me resioüis auecque vous, au nom des Penates de Iean Iacques le Mesmes, et de tant de grands hommes vos ayeuls; au nom de es Penates qui ont esté les Dieux tutelaires de Passerat, et de tous es sçauans de ce siecle-là, et de celuy-cy : de ce que vous auez enouuellé et embelly leur ancienne demeure, et que

Non sinis ingentem consenuisse domum.

Ie souhaitte de tout mon cœur que vous ayez le plaisir d'en joüir bien-tost, et de venir voir vous-mesme,

Quàm dispari domui dominaris.

Mais, Monseigneur, voicy la neufviesme page que j'écris : et j'ay tant tiré le Diable par la queuë, qu'enfin j'ay fait vne lettre d'vne assez bonne longueur. Vous ne sçauriez vous imaginer quel soulagement c'est pour moy. Mais si ferez, vous vous l'imaginerez bien. Me voilà au moins en repos pour trois ou quatre mois. Ie vous baise tres-humblement les mains. Ie m'en vay à la Foire : et suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CLXXXIV.

MONSIEVR,

Vous serez bien estonné que ie vous sollicite de m'ayder dans vne affaire que j'ay delà les monts, et que j'implore vostre secours contre les Romains. Ce n'est pas la premiere fois, comme vous sçauez, qu'ils ont troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien. Mais il me semble, qu'ils n'ont jamais esté si injustes auec personne, qu'ils le sont auec moy : et ils n'ont pas donné plus de peine à Annibal, qu'ils m'en vont donner; si vous ne me secourez. *Quorsum hæc?* Ie m'en vay vous le dire. Il y a parmy eux vne Academie de certaines gens, qui s'appellent *les Humoristes;* qui est à peu prés, comme qui diroit bizarres : et en effet, ils le sont tant, qu'il leur a pris fantaisie de me receuoir dans leur corps, et de m'en faire donner auis par vne lettre que m'a escrite vn de leur compagnie. Il faut que ie leur en fasse vne en latin, pour les remercier : et voila ce qui me met en peine. I'en suis sorty pourtant dés le moment que vous m'estes venu dans l'esprit. Car il me semble que voila vostre vray fait : et vn homme qui est en Poitou, et qui escrit des lettres latines de gayeté de cœur, ne me sçauroit pas refuser cela. Ils ont pour deuise vn Soleil, qui tire des vapeurs de la mer, qui retombe en pluye, auec ce mot de Lucrece, *fluit agmine dulci*. Voyez, ie vous supplie, si vous trouuerez quelque chose à leur dire, sur cela; et sur l'honneur qu'ils m'ont fait; et sur le peu que ie le merite. Enfin, faites du mieux que vous pourrez. En tout cas, Monsieur Pauquet (1) ne nous sçauroit manquer, qui en sçait

(1) Louis Pauquet, chanoine et archidiacre du Mans, était secrétaire de Costart, qui le fit son légataire universel. Il mourut le 14 novembre 1673.

; que vous et que moy. Ie m'en remets entierement à vous deux. ie ne suis point du tout capable de cela : et vous le ferez, s'il s plaist.

Me dulces dominæ Musa Lycimniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus.

; s'en est allée depuis huit iours, la pauure Lycimnia. Ie l'aime s mentir plus que moy-mesme : et ie ne l'aime pas plus que vous. ;uis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 14 d'Aoust.

AV MESME.

LETTRE CLXXXV.

MONSIEVR,

'ay enuie d'aller demeurer auec vous en Poitou. Car ie trouue ; vous et Monsieur Pauquet, auez beaucoup plus d'esprit, depuis ; vous y estes. Pour moy, ie viens au contraire, d'vn païs, où le ;n s'est enroüillé : pour auoir esté quinze iours sans voir de is liures, ni de vos lettres, et n'auoir veu que des Dames, qui ne uent pas vn mot de Ciceron, de Virgile, ny de Terence. Sans ntir, tout ce que vous m'escriuez me rauit : et hors vostre ab-ce, il n'y a point de prix, auquel ie ne voulusse acheter vos res. Toutes les fois qu'il m'arriue de rencontrer par hazard quel-; chose à vous mander, qui ne me déplaist pas : ie ne me resioüis tant de ce que ie vous écris, que de ce que ie sçay que vous m'y ;ondrez; et ie dis en moy-mesme :

Nardi paruus onyx eliciet cadum.

it de bon, si ie ne prenois autant de part à vostre gloire, qu'à la nne : ie serois extrémement jaloux de vous. Mais ie ne vois pas il m'importe, que ce soit vous ou moy qui soyez sçauant, et qui z de l'esprit, j'en seray tout autant estimé à Rome : et ie mets si de difference entre ce qui est à vous, et ce qui est à moy; que ie suis réjoüy de vostre latin, comme si ie l'auois fait. Il me

semble que par là ie suis digne de l'Academie des Humoristes; et qu'vn homme qui a vn amy comme vous, merite d'estre receu par tout. Quoy que Quintilien die, *nemo speret vt alieno labore sit disertus,* j'ay cette esperance en vous. Ie croy que par vostre moyen ie seray eloquent, toutes les fois que j'en auray besoin : et si ie mets peine à ne pas oublier le latin, ce n'est plus pour m'en seruir; mais seulement pour entendre ce que vous m'escriuez, et ce que vous faites. I'attends auec impatience la despoüille de la recolte que vous auez faite en Poitou, et que vous m'enuoyez le plus beau et le meilleur de ce que vous auez appris. La societé que nous auons ensemble, est extraordinaire. *Confers enim rem et industriam :* et moy, sans rien contribuer de mon costé, j'ay part au profit. Les Iurisconsultes appellent cela *societatem Leoninam :* et elle ne pourroit pas subsister par les loix. Ie ne sçay quel passage vous voulez dire, sur lequel ie n'ay rien respondu. Mandez-le moy, s'il vous plaist. Ie pensois auoir respondu à tout. Ie demeure en quelque façon d'accord de vostre explication de *hem alterum.* Mais ce sens-là ne me semble guere digne de Terence. I'eusse bien voulu, pour l'amour de luy, y en trouuer vn autre. Mais à propos de ces Dames, que ie vous disois, qui ne sçauent pas vn mot de Ciceron : que vous semble de ce que dit Saluste de Sempronia, qu'elle estoit *litteris græcis ac latinis docta?* En vn autre endroit, il dit de Sylla, *litteris græcis atque latinis iuxtà, atque doctissimè eruditus.* Encore d'vne femme, qui peut faire des fautes en sa langue, si elle n'y a esté enseignée, ie ne m'en estonne pas tant. Mais qu'il remarque cela en vn homme, et en vn grand homme; ie le trouue assez estrange : et imaginez-vous, ie vous supplie, quelle loüange ce seroit au Duc de Veimar, qui diroit dans son Eloge, qu'il estoit fort sçauant dans l'Allemand. Adieu, Monsieur, ie suis,

Le tres, etc.

En relisant ma lettre, ie viens de m'apperceuoir d'vn équiuoque, qui est au commencement. *Ie viens d'vn païs, où le mien.* Car ce *mien*-là se pourroit rapporter à *païs* : et ie veux dire mon esprit. Quoy que ie sçache que vous ne prendrez pas l'vn pour l'autre, neantmoins ce ne laisse pas d'estre vne faute. *Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solum, quæ incertum intellectum facit, vt Chremetem audiui percussisse Demeam; sed illa quoque, quæ etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit : vt si quis dicat visum à se hominem librum scribentem. Nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, malè tamen compo-*

uerat, feceratque ambiguum, quantùm in ipso fuit. I'ay mieux aimé vous escrire cecy que de corriger ce que j'auois escrit.

A Paris le 20 Septembre.

A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXXXVI.

MONSEIGNEVR,

Vous auez beau vous plaindre de mes plaintes, et dire,

O tu insulsè, malè et molestè viuis,
Per quem non licet esse negligentem.

La beauté de vos lettres excuse assez l'importunité auec laquelle ie les demande. Cette dernière, entre toutes les autres, est admirable. I'auoüe que ie vous en dois de reste. C'est bien en vous que le prouerbe est vray; que qui respond paye : et ie m'estonne seulement qu'vne personne en qui il paroist tant de richesse, et qui se peut acquitter aisément, ait tant de peine à s'y resoudre. Nous autres fauoris d'Apollon, sommes estonnez qu'vn homme qui a passé sa vie à faire des Traittez, fasse de si belles lettres : et voudrions bien que vous autres gens d'affaires, ne vous mélassiez pas de nostre mestier. Et certes, vous deuez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'auoir acheué tant de grandes negotiations, et de celuy qui vous va venir encore de desarmer tous les peuples de l'Europe : sans nous enuier cette gloire telle qu'elle vient de l'agencement des paroles, et de l'inuention de quelques pensées agreables. Il n'est pas honneste à vn personnage aussi graue et aussi important que vous l'estes, d'estre plus eloquent que nous : ni que tandis que l'on vous employe à accorder les Suedois et les Imperiaux, et balancer les interests de toute la Terre, vous songiez à accommoder les consonnes qui se choquent, et à mesurer des periodes. Que ne vous contentez-vous, de par Dieu, de faire de belles et bonnes depesches, comme celles du Cardinal d'Ossat; ou si vous auez quelque ambition plus grande, comme celles du Cardinal du Perron : sans vous auiser de ces autres-cy qui nous font enrager? Pardonnez-moy, si ie dis cecy auec quelque dépit. Sans mentir, vostre lettre m'en a fait : et il n'y a amitié qui tienne. Vous sçauez que

Qui volet ingenio cedere nullus erit.
Nec iam prima peto Mnestheus, neque vincere certo.

Mais moy, qui me contentois d'aller de quelques pas apres vous; il me fache de voir que vous me laissez si loin derriere. Ie la montray à vn de mes amis, fort entendu et fort sçauant, qui a connu tres-familierement M*** et qui fait grande estime de son merite. Mon Dieu, ce dit-il, apres l'auoir leüe, que cét homme-là est de brasses au dessus de ***! Si j'auois veu cette lettre-là en d'autres mains que les vostres, ie jurerois que c'est vous qui l'auez escrite. C'est pour vous mortifier, Monseigneur, que ie rapporte ces derniers mots.

et sibi Consul
Ne placeat, curru seruus portatur eodem.

Pour vous dire sincerement ce que j'en pense, vous n'en auez iamais escrit vne si belle, ni qui fist mieux connoistre vostre force : et vous l'auez bien senty, quand sur la fin vous me pressez d'auoüer, que ie vous en dois de reste. Que ie meure, si ie n'ay honte d'y faire response. Car pour tant de belles et agreables choses, que vous puis-ie rendre?

Pro molli viola, pro purpureo hyacintho,
Carduus, et foliis surget paliurus acutis.

Au moins, Monseigneur, ces temoignages que ie vous donne de l'approbation d'autruy, et de la confusion où vous m'auez mis; vont à vous de plus droit fil, que les autres du precedent voyage. Vous vous moquez tres-agreablement des loüanges que ie vous ay donné sur le bastiment de Monsieur Pepin. Ce que vous me dites, que c'est dommage que ie n'ay veu aussi les carosses qu'il vous a enuoyez; et que ie vous trouuerois bien honneste homme : est dit, ce me semble, aussi plaisamment qu'vne chose se peut dire : et ce mot-là est tout à fait d'vn galant-homme.

Cui benè ni palpêre, recalcitrat.

A ce que je vois, vous n'auriez pas volontiers souffert cét autre plus flatteur que moy, et plus hyperbolique :

Est maior Cœlo, sed minor est domino.

Mais vous auez beau dire : ce n'est pas vne chose si peu considerable, que d'auoir vne belle maison. *L. Opinij domus, cùm vulgò inuiseretur à populo, suffragata creditur domino ad Consulatum obtinendum,* ce dit Ciceron. Et vous voyez comme il crie luy-mesme *pro domo suâ.* I'auouë auecque vous, que cét edifice à quoy vous trauaillez à cette heure, ce grand Temple de la paix, dans lequel

toutes les nations de la Chrestienté doiuent entrer; est bien plus digne de vos soins; et qu'vn si grand dessein doit occuper tout vostre esprit. Ie me resioüis, Monseigneur, des nouuelles qui en viennent, et de ce qu'il ne sera pas de celuy-là comme de cét autre. *Magnificentiæ vera admiratio extat templum Ephesiæ Dianæ, ducentis et vigenti annis à tota Asia factum.* Les ouurages vont bien plus viste entre vos mains. Aussi étes-vous bien vn autre ouurier. I'ay vne grande impatience de voir icy de retour Madame de Longueuille, apres la conclusion d'vne bonne paix. Ce que vous me dites de cette Princesse, est, en son genre, aussi beau qu'elle : et ie le garde pour luy montrer quelque iour. Sans mentir, ie iuge bien plus auantageusement de vous sur vos escrits, que sur ceux de Gronouius, et Iacobus Balde; que ie trouue, au reste, fort beaux, et representans bien le caractere de la meilleure antiquité. Mais ie n'y apperçois pas la gentillesse ni l'esprit de notre ancien autheur : et si vous auez découuert quelque chose de plus; ce n'est qu'en vous que vous l'auez trouué. Voyez, Monseigneur, si ie ne suis pas heureux, d'auoir rencontré en vous, les delices, que vostre Ayeul aymoit en Passerat, et la protection, que Passerat trouuoit en vostre Ayeul. Madame de Sablé et Madame de Montausier sont rauies de quelques morceaux que ie leur ay montrez de vostre lettre, et vouloient que ie leur donnasse copie de l'endroit où vous parlez de Madame de Longueuille. Dites le vray, Monseigneur, croyez-vous que l'on puisse trouver, ie ne dis pas dans vne seule personne, mais dans tout ce qu'il y a de beau et d'aymable répandu par le monde; croyez-vous, dis-je, que l'on puisse trouuer tant d'esprit, de graces et de charmes, qu'il y en a en cette Princesse?

Nam tu, quæ tenuit dives Achemenes,
Pinguis aut Phrygiæ Mygdonias opes
Permutare velis crine Lycimniæ?

Cependant soyez sur vos gardes. Elle escrit icy des merueilles de vous, et de l'amitié qui est entre vous deux. Le commerce est dangereux auec elle.

incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Ie vous asseure, au reste, qu'elle est aussi bonne, qu'elle est belle, et qu'il n'y a point d'ame au monde plus haute, ni mieux faite, que la sienne. I'auois resolu de vous faire vne visite cét Automne : et auois mesme demandé desia vn voyage à la Cour; car à moins que

d'vn pelerinage comme celuy-là, comment pourrois-je iamais vous témoigner ma reconnoissance? Mais j'ay esté retenu par une fascheuse affaire, qui m'est suruenuë; et qui me tient en grand soin, et en alarme : non pas proprement vne affaire, mais

Vna malarum quas amor curas habet.

Ne vous en mocquez pas, Monseigneur. Autant vous en pend deuant les yeux. Mais ie croy que voicy la dixiesme page que ie vous escris.

Dii magni, horribilem et sacrum libellum!

Ie n'y pensois pas. Ie vous en demande pardon : et ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE CLXXXVII.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur?

Ie m'en garderay bien, Monseigneur. La partie est trop mal-faite. Ie n'y trouuerois pas mon conte. Comme ie voulois faire vn effort pour cela,

Cynthius aurem
Vellit, et admonuit.

Ie suiuray son auis : et ne me feray pas tirer l'oreille. C'est vn Dieu de bon conseil. Et de fait, quand j'ay bien consideré les dernieres choses que vous m'auez fait l'honneur de m'écrire; ie vous ay veu plus grand et plus fort qu'à l'ordinaire : et ie n'ay pas regret que vous m'ayez surmonté; puisque ç'a esté en vous surmontant vous-mesme. Ma lettre, et les deux que j'ay receuës de vous, me font souuenir de ces trois lignes que Protogenes et Apelles firent à l'enuy l'un de l'autre. La premiere que vous m'auez enuoyée, estoit admirable, et digne d'vn grand ouurier. Celle que i'ay faite dessus, n'estoit pas non plus, de mauuaise main. Mais cette derniere que vous venez de tirer,

Vltima linea rerum est.

Elle est au delà de toutes choses : et pour moy, ie n'oserois plus

mais faire vn trait apres cela. Que si ie prends la plume à cette ɩure, ce n'est que pour vous donner par escrit la confession que vous fais, que ie ne suis que vostre Commis en matiere d'eloquence, non plus qu'en matiere de finance; et pour vous faire voir ncore vne fois l'auantage que vous auez sur moy, ie suis touché, ɜ vous l'auouë, des loüanges qu'il vous plaist de me donner.

Nec enim mihi cornea fibra est.

Mais elles sont telles, et si belles, et si ingenieuses, que, sans men-;ir, ie serois bien plus glorieux de les auoir données, que de les auoir receuës : et les mesmes paroles auec lesquelles vous me mettez au dessus de tous les autres; me font voir que ie suis infiniment au-dessous de vous. Ie voudrois bien auoir icy vn escriueur aussi confident et aussi iudicieux que Monsieur de saint Romain. Car chaque ligne de vostre lettre merite, *pulchrè et bellè*. Particulierement, Monseigneur, le tableau que vous faites de nostre Princesse, est si beau et si riche; qu'en verité j'ay eu plus de plaisir à le voir, que ie n'en aurois eu de la voir elle-mesme : et vous avez sceu adjouster des graces aux graces infinies qui sont en elle; *tali opere, dum laudatur, haud victo, sed illustrato*. C'est ce que dit Pline des vers Grecs, qui furent faits pour la Venus d'Apelles : dont l'ouurage, sans doute, estoit moins beau que vostre peinture; comme sa Deesse estoit moins belle que la vostre. Vous l'auez representée auec tous ces attraits et tous ces charmes. *Pinxisti et quæ pingi non possunt, tonitrua, fulmina, fulguraque*. Mais pardonnez-moy si ie vous le dis; il est difficile que cette personne-là ne soit pas la maistresse d'vne ame où elle est si bien representée : et si vous n'estes point amoureux d'elle, au moins le deuez-vous estre du portrait que vous en auez fait.

Vn Imager tira l'image d'vn visage,
Et le tira si bien en sa perfection,
Que l'Imager deuint amoureux de l'image.

Vous me montrez par les plus belles raisons du monde que cela n'est pas : et vous faites merueilles, qui vous voudroit croire. *Tant de beautez, et tant de graces remplissent et ne gastent pas vostre imagination : et il y a long-temps, qne vous avez accoustumé vos yeux, à ne faire passer dans vostre esprit, que l'agréement, pour les beaux obiets*. Voilà qui est le plus beau du monde. Mais, voulez-vous que ie vous parle franchement? I'ay peur que vous me trompiez, ou que vous-vous trompiez vous-mesme.

> Cœcum vulnus habes, sed lato baltheus auro
> Protegit.

Ce soleil de Suede, à qui vous la comparez, ne laisse pas, à ce que ie vous ay oüy dire, d'estre bien chaud : *et qui in sole ambulant, etiam si non in id venerint, colorantur.* Ie crains qu'il ne vous en arriue autant.

> Et figas in cute Solem.

Il seroit estrange, ce dites-vous, *que dans vne assemblée de paix, ie n'eusse pas assez de la foy publique pour ma conseruation, et qu'auec les passeports de l'Empereur et du Roy d'Espagne, Munster ne fût pas vn lieu de seureté pour moy.* Cela, Monseigneur, est fort bien dit. Et cette periode est peut-estre vne des plus belles qui se puissent iamais faire, et bien digne que l'on s'y escrie : Munster est vn lieu de seureté. Mais Madame de Longueuille y est !

> Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
> Ipse : sed horrificis iuxtà tonat Ætna ruinis.

Les feux et les neiges que jette cette Princesse, si vous y prenez garde, font l'application d'Etna à elle assez bonne. Vous auez donc beau faire l'asseuré, et dire,

> Cantabit vacuus coram latrone viator.

La pluspart de ces chanteurs-là meurent de peur. Vous voulez passer pour vn arbrisseau, vous qui estes vn Cedre du Liban. Mais fussiez-vous vne plus petite plante, vous n'échapperiez pas pour cela. Les yeux dont vous auez à vous garder bruslent tout, depuis le Cedre jusqu'à l'Ysope. Cependant, pour parler de chose plus serieuse, ie suis asseuré que vous trauaillez diligemment à la conduite de ce grand dessein, que vous auez entre les mains, et qui regarde le repos de tant de millions d'hommes. I'espere que vous mettrez la derniere pierre à cet edifice, comme vous y auez mis la premiere : Vous, Monseigneur,

> doctus
> Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
> Ducere quò velis.

Au reste, ie suis entierement de vostre aduis, touchant ce que vous dites de Monsieur d'Ossat. Il n'y a rien de si iudicieux, ni de si parfait, que ses dépesches. Mais j'ay voulu dire, que si vous ne vous contentiez pas d'en faire comme les siennes ; et que vous eussiez

ambition d'en escrire de fleuries et d'éloquentes : vous vous con-
entassiez d'imiter le Cardinal du Perron, qui en a fait de ce genre-là, t qui, à mon auis, n'y a pas extrémement reüssi. Ie ne suis pas i bien d'accord auec vous, du iugement que vous faites de nos eux Poëtes. Vous auez bien deuiné, que j'aurois peu leu le Iesuite. e n'en ay guere veu, que les lieux où il parle de vous. L'Ode 26. u VIII. m'a semblé fort belle, la 3. et 5. du IX. m'ont plû aussi. Iais dans ce vers,

> Me super ipsa nihil Niobe si docta moueris :

e *Niobe* là, et cette façon de parler, ne vous semble-t-elle pas lus dure que la Niobe mesme petrifiée? approuuez-vous ce *pulue-eum chaos?* et ce *comatus olor,* n'est-il pas trop hardy? Ie le trouue ussi vn peu plus obscur qu'il ne faut, pour nous autres gens de inances, qui ne sçauons guere de latin : et ie n'ay iamais pû en-endre *manantia vita flumina præmoneo.* Ie croy que c'est en la 3. lu IX. Ie l'ay demandé à Monsieur de Bailleul, et à Monsieur d'E-nery. Par ma foy, ils ne l'entendent pas eux-mesmes. Apres tout, Ionseigneur, de ce que ie dois juger de cét autheur, et de tous les utres, ie m'en rapporte à vous, qui ne pouuez errer, et au iuge-nent de qui ie regle toutes mes opinions. I'ay aussi la mesme sou-nission à vous croire, touchant la faute que vous dites que ie fais le n'escrire point à Madame de Longueuille. Le respect m'en a mpesché iusqu'icy. Mais vous me faites bien plus de peur de cette rincesse, en me la representant si serieuse et si politique. Nous uons icy du plaisir à nous l'imaginer entretenant Monsieur Lam-adius, (on m'a dit que d'ordinaire il est vestu de satin violet,) Ionsieur Vulteius et Monsieur Saluius, et surtout ce gros Hollan-lois,

> dulcia barbarè
> Lædentem oscula, quæ Venus
> Quinta parte sui nectaris imbuit.

Ie ne sçay pas de quoy elle peut entretenir ces Messieurs-là, ni si elle leur parle à propos. Mais ie l'ay veuë icy souuent en beaucoup de compagnies, qu'elle ne sçauoit pas dire trois mots, et qu'elle ne desserroit pas les dents en vne apres-disnée. Celuy qui luy conseille d'apprendre l'Allemand, pour se diuertir, a bien fait rire Madame de Sablé, et Madame de Montausier. Si ce fut Monsieur Vulteius qui luy fit cette proposition-là, ne vous semble-t-il pas que ce vers d'Horace venoit bien en cette occasion?

Durus enim Vultei nimis attentusque videris
Esse mihi.

Quant à ce que vous-vous plaignez, que vous n'auez que deux fois l'an de mes lettres, et que ie n'ay pas la force de vous escrire deux fois de suite : ie vous en remercie tres-humblement. Ces plaintes-là ne me semblent pas moins obligeantes, que vos loüanges : *nec tam molestum est accusari abs te officium meum, quàm iucundum requiri.* Mais vous sçauez mon défaut : et vous m'auez pris sur ce pied-là.

Dixi me pigrum proficiscenti tibi, dixi
Talibus officiis propè mancum.

Et puis, vous connoissez mieux que personne, quel embarras c'est que ces lettres qui n'ont aucun sujet réel, et où il faut discourir sur la pointe d'vne aiguille. Il reste à répondre à la fin de vostre lettre, qui estant fort belle, et mesme flatteuse au commencement et au milieu, a vne fort vilaine queuë,

atrum
Desinit in piscem.

I'ay ry pourtant du rabaissement de Guillon : et il reste vray que vous-vous en estes souuenu bien à propos. Sans mentir, Monseigneur, vous estes tousiours admirable !

Seu tu querelas, siue geris iocos.

Il n'y a rien de plus serieux, ni de plus graue, ni de plus austere, que les reprimendes que vous me faites.

Tertius è cœlo cecidit Cato.

Vous me representez la messeance qu'il y a d'estre vieux et amoureux. Vous me mettez dix lustres sur la teste : et par dessus le marché, vne Olympiade courante. Car vous confondez les nombres Latins et Grecs, pour faire paroistre la somme plus grande : et vous ne faites pas mesme de conscience d'adjouster quelque chose à la rapidité du temps. Vous m'alleguez mes lunettes : et il est vray que ie m'en sers depuis six mois, et que j'en ay en vous escriuant cecy. Vous me reprochez ma barbe et mes cheueux gris, et là-dessus,

Tandem nequitiæ fige modum tuæ.

Quand donc, me dites-vous, sera-t-il temps de faire retraite?

Nonne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere?

ez-vous loger l'amour auec les rhumes, la goutte, et la gravelle; ettre ensemble toutes les maladies de la vieillesse et de la jeu-? Quel desordre, quelle honte!

Iamdudum ausculto, et cupiens tibi dicere seruus
Pauca reformido,

ierement, Monseigneur,

Vltra Sauromatas fugere hinc libet,

que ie vous entens faire des reprimendes si seueres. Quand vous z passé vostre vie sur le haut d'vne colomne, ou dans les de- de la Thebaïde, renonçant au monde et à ses pompes, vous ne riez pas d'vne autre sorte. Mais vous que j'ay veu si galant, nent, à moins que d'auoir fait deuant des miracles, auez-vous urage de declamer si hautement et si seuerement? I'auoüe ne partie de ce que vous dites contre moy, est veritable :

Parciùs ista viris tamen objicienda memento.

s'en est fallu que ie n'aye adjousté :

Nouimus, et qui te.

quand bien vous seriez aussi reformé, que le Pere de Gondy; vostre ame ne seroit plus capable d'aucune sorte de passion; et 'effet de vos yeux s'arresteroit comme vous dites à vostre ima-ion, sans passer jusqu'à vostre jugement : vous ne feriez que ue vous estes obligé de faire. Et cela ne tireroit pas de conse-ce pour moy. Vous autres grands hommes que la fortune a sur le theatre, qui joüez vn roolle exemplaire,

Vos ô patritius sanguis, quos viuere par est
Occipiti cæco;

particulierement, Monseigneur, que la France, l'Espagne, ie, l'Allemagne regardent : il est juste que vous viuiez ainsi,

Nos numerus sumus, fruges consumere nati,
Sponsi Penelopes, nebulones.

ndant pour vn mot qui m'est échapé, de dire que j'auois icy que engagement, vous-vous escriez :

O Cœlum! ô Terras! ô Maria Neptuni!

n diroit à vous entendre, que, *minxi in patrios cineres;* ou que commis quelqu'autre crime extraordinaire.

Patrue mi, patruissime, nihil feci quod succenseas.

Et certes, si vous estiez en ma place, aussi peu en veuë que ie suis, et qu'il y eust aupres de vous vne personne bien faite qui vous fit bonne chere : auec toute vostre austerité, ma foy, Monseigneur, vous ne la querelleriez point. Aussi ne m'effrayay-ie pas de tout ce que vous sçauriez dire.

Miserorum est, neque Amori dare ludum,
Aut exanimari metuentes patruæ, verbera linguæ.

Et ce *Nec turpem senectam degere, nec cythara carentem*, que vous m'auez appris, comment l'entendez-vous ? qu'il faut que ie jouë de la guittare à soixante ans! C'est bien à propos. Lambin l'explique, qu'il faut estre amoureux aussi long-temps que l'on peut : et il est homme de bon sens. Mais voicy vne lettre bien longue.

Tibi ingentem epistolam impegi.

Il faut pourtant, deuant que de la finir, que ie vous fasse mille complimens de la part de Madame de Sablé et de Madame de Montausier. Ie ne leur ay fait voir que les endroits de vostre lettre, où vous parlez de Madame de Longueuille. Pour le reste, qui que ce soit ne le verra. Quand il n'y auroit que l'endroit des dix lustres, n'ayez peur que ie la montre. Ie n'ay ici que quarante-sept ans. Ie vous supplie que ie n'en aye pas dauantage à Munster : et mesme si vous voulez, *deme vnum, deme etiam duos*. I'oubliois à vous dire, que ces Dames m'ont commandé de vous mander, que si vous parlez comme vous escriuez, elles ne plaignent pas Madame de Longueuille : et que l'on peut estre en quelque lieu que ce soit agreablement auecque vous. Ie voudrois, que vous entendissiez combien elles vous estiment. Elles jurent qu'il n'y a que vous au monde, qui ait assez d'esprit : et ie leur dis qu'il y a vingt-cinq ans que ie le croy. Mais c'est trop vous arrester.

ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

A Paris le 9 Ianuier 1647.

A MADAME LA DVCHESSE DE LONGVEVILLE,

estant à Munster.

LETTRE CLXXXVIII.

Madame,

N'ayant osé, par respect, escrire iusqu'icy à Vostre Altesse : j'ay n extréme regret d'y estre contraint, par vne si funeste occasion, ue celle qui m'y oblige à cette heure. Ie ne doute pas, Madame, u'ayant perdu Monseigneur vostre pere, dans le temps que vous eceuiez le plus de preuues de son affection, cette perte ne vous oit infiniment sensible : et que n'estant pas accoustumée à receuoir e pareils coups de la fortune, celuy-cy ne vous ait extrémement ouchée. Mais j'espere que cette justesse d'esprit, qui ne vous a jaais permis de rien faire, ni de rien dire, que dans la vraye mesure u'il le falloit ; vous seruira en ce rencontre : et que vous reglerez ostre douleur et vos larmes comme vous auez sceu regler toutes s actions de vostre vie. A dire le vray, Madame, il est bien juste u'vne personne aussi celeste que vous, s'accommode aux volontez u Ciel ; et qu'ayant tant receu de luy, vous souffriez qu'il vous ste quelque chose. Encore semble-t-il qu'il ait voulu prendre le emps de vostre absence pour cela, et qu'il ait permis que ce maleur soit arriué pendant que vous estiez éloignée : pour ne faire as voir à vos yeux le deüil qu'il vouloit mettre dans vostre maison. e prie Dieu qu'il y remette bien-tost la joye, par vostre retour : et u'il nous rende la Paix, et V. A. sans qui personne ne sçauroit lus viure, et qui sont les deux choses du monde les plus desirées, articulierement de moy, qui suis,

Madame, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

LETTRE CLXXXIX.

Monseignevr,

Ce n'est que pour m'acquiter de mon devoir, et non pas pour vous consoler, que j'entreprens de vous écrire. Ie connois trop bien

l'estenduë et les lumieres de vostre esprit, pour m'imaginer que l'on vous puisse dire aucune raison pour cela, que vous ne voyez pas mieux que tout autre. Et puis, Monseigneur, ie crois qu'vn esprit qui est occupé à donner le repos à toute l'Europe, ne se laissera pas mettre en desordre pour la mort d'vne personne, quelque importante qu'elle puisse être; et que la fermeté de vostre ame, éprouuée en toutes sortes d'occasions, ne vous manquera pas en celle-cy. Mais la bien-veillance que vous m'auez tousiours fait l'honneur d'auoir pour moy, m'obligeant de m'interesser dans tout ce qui vous regarde : j'ay creu, Monseigneur, qu'il estoit de mon deuoir de vous tesmoigner la part que ie prens dans vostre desplaisir, et de vous renouueller la protestation que ie uous ay faite beaucoup de fois, d'estre auec toute sorte de respect,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR COSTART,

Trois iours apres qu'il se fut mocqué de quelques fautes que l'Autheur auoit faites en parlant Latin à vn Ambassadeur.

LETTRE CXC.

Si vales benè est. Ego autem vereor vt valeas. Heri enim, si non ægro, at certè anxio animo domum te recepisti. Neque ego me herculè sine molestia eram, quando te felicitatis meæ et conscium et authorem, in his ærumnis videbam versari. Scio quàm morosi sint qui amant, et quàm omnibus vel minimis offensis obnoxij. Sed si te noui, is es, qui citissimè sanari potes. Fortassis quidem iam hæc nox, et Catullus tuus tibi dedit consilium, et vt destinatus obdures, suasit. Quomodo igitur te habeas, quâ mente sis, tranquillâ aut sollicitâ? vigilaris-ne lassus, an naso tantùm vigilaris? fac me certiorem. Ego, mi Costarde, tibi persuadeas velim, me à nullo plus velle amari, quàm à te : et si ita placet, mandaturum huic inimicæ nostræ (quidni enim mea est si tua?) vt res suas sibi habeat : Tu quid velis, vide : et me ama.

Ie vous supplie de corriger ce theme : et de me dire franchement, si de la sixiesme, où vous m'auez veu ces iours passez, ie puis monter à vne plus haute classe. Ie suis,

Vostre, etc.

AV MESME.

LETTRE CXCI.

Benè exoluisti, mi Costarde, quod mihi de te promiseram : te pro onyce, cadum redditurum, et cadum quidem similem illi Sulpitiano, spes donare nouas largum, amaraque curarum eluere efficacem. Illa enim tua epistola, quam tu ponderosam, ego magni ponderis nomino, nescio quomodo me inuitum, et renitentem, in tanta dolendi causa, gaudere compulit : et quod non tempus, non litteræ, non ipsa quæ poterat esse luctus satietas, fecerant, tua lepida, faceta, lepidissima, facetissima, omnibus Atticis, Romanis, nostris salibus condita, fecit allocutio.

Me voilà desia au bout de mon latin. Aussi, Monsieur, à dire le vray, ie ne sçay pas mesme assez de françois pour vous bien expliquer, et vous faire entendre, comme ie voudrois, les veritables ressentimens que j'ay, du soin que vous prenez de moy, et de l'affection que vous me tesmoignez. Ie n'ay rien veu dans vostre lettre qui ne m'ait touché le cœur : et tout m'y plaist extrémement, hors les loüanges que vous m'y donnez. Car, pour en parler franchement, vous faites vn peu trop valoir,

Et crassum vnguentum, et Sardo cum melle papauer.

Quand mesme mon *nardus* vous auroit plû : (c'est vne belle question, s'il faut dire mon *nardus*; ou ma *nardus*) quand, dis-je, il vous auroit plû, le reste de la lettre, s'il m'en souuient bien, ne valoit gueres : et elle auoit esté escrite à la haste.

Quid quod olet grauius mistum diapasmate virus.

Pour le passage de Terence, que vous me reprochez d'auoir passé sans en rien dire : ie pense que ie l'ay fait, parce que ie n'y voyois point de difficulté. Gnaton veut faire entendre à Thrason, qu'ayant oüy dire plusieurs fois cette bonne repartie, sans que l'on en dist l'Autheur, il auoit crû alors, que c'estoit vn de ces bons mots, qu'on choisit sur plusieurs qui se sont dits dans la suitte des temps, et dont on se souuient pour estre excellens : et ne veut pas dire, que luy entendant raconter que c'estoit luy qui l'auoit dit, il ne le crût pas; mais qu'auparavant cela, il l'auoit cru vn dit Ancien. *Audieras?* Gn. *Sæpè: et fertur in primis.* Ie ne vois pas ce qui vous

a là embarrassé. Pour moy, j'ay peur que vous ne l'entendiez pas : puisque vous y faites tant de finesses, et que vous ne soyez de ceux,

Qui faciunt næ intelligendo, ut nihil intelligant.

Mais sans mentir, c'est vne grande hardiesse, et mesme vne ingratitude, de parler ainsi à un homme, qui m'écrit tant de belles choses. En verité, j'apprens plus dans vos lettres, que ie n'ay appris dans tous les liures que j'ay iamais leus. Et si ie suis *Magister cœnæ*, vous estes *Magister scholæ*, et pour dire en meilleur latin, *Ludi Magister* : et c'est comme ce que disoit Ciceron d'Hircius et de Pansa; *Hircium et Pansam habeo discendi discipulos*, *cœnandi magistros*. Mais ie vous prie, continuez à me donner de grandes leçons : c'est à dire, faites tousiours de grandes lettres.

Parcentes ego dexteras
Odi.

Mais il n'en faut pas demeurer là. Car *sparge rosas*, vient encore bien : et ne pensez pas vous en excuser sur la poussiere et la sterilité de la Philosophie, et de la Theologie. Ces sciences-là deuiendront fleuries entre vos mains, *pro carduo, et pro paliuro foliis acutis, surget mollis viola, et purpureus hyacinthus*.

Quidquid calcaueris hic rosa fiet.

Vous faites *florés* par tout. Mais ne croyez pas me contenter en m'enuoyant de celles de Seneque. Il me semble que c'est, comme si on m'en enuoyoit des halles. Ie les veux cueillies plus à l'écart, *per deuia rura*, et vn peu plus naturelles,

Et flores terræ quos ferunt solutæ.

Pour vous dire le vray, ie n'ay pas grand goust pour cét Autheur-là. Vostre Latin m'a plû dauantage que le sien : et j'ay pris plus de plaisir aux choses que vous m'auez dites de vous mesme, qu'à celles que vous m'auez alleguées de luy. Mais dans le contentement d'auoir de vos lettres, il arriue bien souuent, que le plaisir que j'ay à les lire, augmente le regret que j'ay de ne vous point voir : et me fait mieux sentir quelle perte c'est pour moy; que d'estre loin d'un homme qui escrit de ces choses-là, et qui m'en diroit de pareilles tous les matins, s'il estoit icy.

medio de fonte lepórum,
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Pour ce qui est de Pline; ie m'estonne de ce qu'il fait tant de cas du bon mot de son Seńateur : et m'étónne aussi de ce que vous loüez tant celuy de Montagne :

nimium patienter vtrùmque.

Pour l'amour de vous, ie ne veux pas dire le reste; Monsieur Pauquet dit de meilleurs mots que ces Messieurs-là. Celuy que vous m'auez mandé de luy, m'a fait rire de bon cœur. I'ay veu toutes les lettres que vous auez escrites icy et à Angoulesme. Elles m'ont semblé admirables. Ie ne puis m'empescher de vous dire, que la demy page où vous me parlez de Monsieur de P*** m'a semblé tout comme si Petrone l'auoit escrite. Adieu, Monsieur.

Ie vous auois desia escrit cette lettre. Mais ayant veu par celle que vous auez escrite à Madame la Marquise de Sablé, que vous ne l'auiez pas receuë, ie m'en suis ressouuenu du mieux qu'il m'a esté possible. Si vous la receuez deux fois, au moins, ie suis asseuré que vous ne la lirez qu'vne. Ie suis,

Vostre, etc.

AV MESME.

LETTRE CXCII.

MONSIEVR,

Quò me Bacche rapis tui
Plenum, quæ in nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente noua?

Que vous me faites voir de païs, et que vous me montrez de terres qui m'estoient inconnuës, et lesquelles ie n'eusse iamais descouuertes!

vt mihi deuio,
Ripas, et vacuum nemus mirari libet!

Vostre grand Facteur m'éueilla, pour me donner vostre lettre : et ie ne vous puis dire l'estonnement que j'eus, de trouuer tant de tresors à mon réueil, et de voir tant de choses qui m'estoient nouuelles.

non secus in iugis
Exsomnis stupet Euias,

Hebrum prospiciens, et niue candidam
Thracem.

A dire le vray, cela est beau, apres auoir joüé vne partie de la nuit, et dormy l'autre, de se réueiller sçauant.

Me fabulosæ Vulture in Appulo,
Ludo, fatigatumque somno,
Fronde noua puerum palumbes
Texere.

Vous remarquerez, s'il vous plaist en passant, ce *fatigatum somno*: et vous m'en direz vostre auis. Continuëz donc, s'il vous plaist, à auoir soin de moy : et ne soyez pas plus mesnager que la derniere fois.

Nec parce cadis mihi destinatis.

Traitez-moy tousiours aussi bien :

Et Chia vina, aut Lesbia,
Vel quod fluentem nauseam coërceat,
Metire nobis Cæcubum.

Mais parmy ces vins grecs, meslez-y aussi quelque chose du vostre. I'aimeray bien autant vos pensées, que celles d'Eschyle, et de Sophocle : et ne croyez pas en estre quitte, pour me faire transcrire par Monsieur Pauquet trois ou quatre feüillets de vos recueils. Il me semble que vous avez fait comme ce *caupo* de Rauenne. Vous me l'auez enuoyé *merum* : et ie le demandois *mixtum*. Au reste, vous auez admirablement bien trouué ces *deuia rura* que ie demandois : et vous m'auez seruy à mon goust. Le vin d'Espagne est trop fort pour moy.

Generosum et molle requiro
Quod curas abigat, quod cum spe diuite manet
In venas, animúmque meum quod verba ministret,
Quod me Lucanæ iuuenem commendet amicæ.

I'ay honte, apres cela, de vous rendre *villum pro vino*. Mais que voulez-vous ?

Nos alicam, mulsum poterit tibi mittere diues.

Mais parmy la bonne chere que vous me faites, les difficultez que vous me proposez me surprennent : et il me semble que c'est,

Inter pateras et leuia pocula serpens.

Apres m'auoir bien traitté, vous me donnez la question.

Tu lene tormentum ingenió admoues,
Plerúmque duro.

Ne sçauez-vous pas bien que c'est à vous à m'instruire, et à m'éclaircir de mes doutes, au lieu de m'en proposer? que vous estes le maistre, et que *Dauus sum, non Œdipus?* Mais ie m'en tireray fort bien, en n'y répondant rien : et ie vous montreray que ie suis de ceux de qui on disoit : *in conuiuiis loquebantur, in tormentis tacebant.* Ie vous diray seulement que dans mon Terence, pour *rem si videas, censeas;* j'ay trouué *rerum.*

Au lieu donc de satisfaire à vos questions, ie vous en feray d'autres : et vous demande en demandant, comme vous entendez ce mot de Quinte Curce, qui dit qu'Alexandre en sa seconde bataille, comme ie croy, qu'il donna contre Darius, attaqua le frere de Darius dans la meslée; lequel, ce dit-il, *armis et robore corporis, multùm supra cæteros eminebat.* Les vns disent, qu'*armis* veut là dire *humeris :* les autres, qu'il signifie armes : et qu'il veut dire, que par la richesse de ses armes, et la taille et force de son corps, il se faisoit remarquer sur tous les autres. Ceux qui soustiennent la premiere opinion, disent, que l'autheur a eu visée à cét hemistiche de Virgile, *quam forti pectore et armis;* que *eminere,* ne reuient pas à l'autre sens; que s'il eust voulu dire, qu'il estoit remarquable par ses armes, il n'eût pas mis simplement *armis,* mais *fulgore armorum.* Les autres respondent, que quoy que *eminere* veüille dire proprement surpasser de hauteur, il signifie aussi fort souuent, estre remarquable; que si *armis* signifioit les espaules, il faudroit que ce mot *eminebat* se prist là en deux differentes significations. Car en la premiere, il ne reuient pas bien à *robore corporis:* et on ne peut pas dire, qu'il estoit par dessus les autres de toutes les espaules, et de la force de son corps; mais qu'au reste *armis* est vn mot qui ne se dit proprement que de *brutis*, et ne se donne aux hommes que par les Poëtes; et qu'il n'est pas raisonnable que Q. Curce pouuant mettre *humeris*, eust esté faire vne equiuoque si fascheuse que celle-là, en mettant *armis.* Songez-y, s'il vous plaist, et en dites vostre opinion. Car cela a esté fort contesté icy: et on en attend vostre auis.

I'ay trouué parfaitement beau tout ce que vous me mandez de Bacon. Mais ne vous semble-t-il pas qu'Horace, qui disoit,

Visam Britannos hospitibus feros,

seroit bien estonné d'entendre vn Barbare discourir comme cela?

Vostre *aureæ diei palpebræ*, m'a extrémement plû ; et il me

semble qu'entre vn grand nombre de parrains qu'a eu l'Aurore, il n'y en a point qui l'ait nommée si agreablement qu'Euripide. Au reste, la loy du borgne Locrien, à mon auis, estoit extrémement juste, et il auoit grand interest de la proposer : et pour moy, quand ie n'eusse esté que bigle, ie m'y fusse hazardé. Ne croyez-vous pas que bigle vient de *binus oculus*, comme vn œil double, qui regarde en deux endroits ?

Pour *Lucius Neratius*, s'il eust donné des soufflets auec vn peu plus de choix, il me semble que son argent n'eust pas esté mal employé, et que ce seroit vne des plus agréables despenses que l'on pourroit faire.

Ce fut, sans doute, vne grande et remarquable saignée, que celle qui guerit de la fievre Fabius Maximus. Croyez-vous qu'apres cela, les Allobroges luy souhaitassent encore vne fois ses fievres quartes ? Ie vous veux enuoyer pour la fievre qu'ils appellent *semi-tertiana*, ou si j'ose parler Grec deuant vous *Emitritæus*. (Monsieur Pauquet, ie vous prie, ne dites pas à vostre Maistre, que j'ay escrit *Emitritæus* sans *h*). Ie vous veux, dis-je, apprendre pour cette fievre-là, vne recette cent fois plus aisée.

Inscribas chartæ quod dicitur Abracadabra,
Sæpius et subter repetas (mirabile dictu !)
Donec in angustum redigatur littera conum.

C'est à dire, Abracadabra, et dessous Abracadabr, et à la troisiesme ligne Abracadab, etc. Vous fussiez-vous iamais auisé de cela ? et ne faut-il pas bien sçauoir la Medecine, et la vertu des choses, pour auoir découuert la proprieté de ce mot-là ?

Sans mentir, les vers d'Alexandre Seuere, m'ont fait rire extrémement de bon cœur. Vous qui sçauez le Grec, n'auez vous pas bien du regret que l'original en soit perdu ? Peut-estre que l'Iter de Iules Cesar, et la Sicile d'Auguste, estoient de cette sorte-là. La fortune n'est-elle pas bizarre d'auoir fait perir les œuures de Cinna et de Varius : et d'auoir conserué jusqu'à nous cette Epigramme dont son autheur, apres l'auoir faite, pouuoit dire aussi bien qu'Horace :

Exegi monimentum ære perennius,
Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens, etc.

L'equiuoque d'Aurelian me plaist. Mais encore ne laissay-je pas d'auoir pitié des pauures chiens. I'eusse mieux aimé qu'il eust juré de n'y laisser pas vn chat.

Pour ce qui est de vos Estoiles de la terre : vous n'estes pas le premier qui auez traduit cela en François, et qui vous estes auisé, que l'on pouuoit nommer les estoiles les fleurs du Ciel. Car le Roman de la Rose dit,

Qu'il vous fust auis que la Terre,
Voulsist emprendre estrif et guerre
Au Ciel, estre mieux estellée :
Tant est par ses fleurs rebellée.

Et le Marin,

Il Ciel fiorito, e'l Terreno stellato.

C'est peut-estre là du Grec pour vous. Le petit ignorant ! A propos de cela, Monsieur, Lycimnius est icy. Mais il n'y a pas amené sa femme. Elle me mande qu'elle en est bien faschée; qu'il est en tres-mauuaise humeur; et qu'il ne l'a pas voulu. Ie ne sçay qu'en croire. Car afin que vous le sçachiez, mademoiselle Lycimnia est plus coquette, et plus trompeuse que nous. Si vous auez troué en Poitou quelque belle et fidele maistresse,

Gaude sorte tua. Me libertina, neque vno
Contenta, Phryne macerat.

Sachez, s'il vous plaist, que *libertina* veut là dire, ce que nous disons en françois *libertine;* et ne vous y trompez pas.****

Que le petit conte latin du bas de vostre lettre m'a plû, et m'a semblé admirablement escrit! Si vostre histoire, ou la mienne, estoient escrites comme cela, on ne liroit plus Petrone. Adieu, Monsieur, ie vous iure ma foy, que ie meurs d'enuie de vous reuoir, et que nous nous promenions au Cours ensemble. Ie suis de tout mon cœur,

Vostre, etc.

AV MESME.

LETTRE CXCIII.

Monsievr,

Vous eussiez mieux fait de laisser passer Hebrus : et vous verrez ce que c'est que d'arrester les riuieres, et de s'opposer à leur

cours. Celle-cy est douce et tranquille, et coule paisiblement, sans faire tort à personne. Cependant, vous declamez contre elle, comme si elle auoit emporté *sata læta, boúmque labores.* Vous me dites mille choses contre son honneur :

et fera diluuie quietum
Irritas amnem.

Mais vous qui ne l'auez pû souffrir *cum pace labantem :* vous l'allez voir,

Nunc lapides adesos,
Stirpesque raptas, et pecus, et domos,
Voluentem vnà, non sine montium
Clamore, vicinæque syluæ.

Vous iugerez bien à peu près, Monsieur, si dans mon allegorie vous estes designé par le bestial, ou par les montagnes. Mais pour reuenir à ce que nous disions, Hebrus est vn fleuue delicieux, mais peu hanté, et peu connu du vulgaire, *ignotus pecori*, et aux habitans de Poitou : vous ne sçauiez pas, sans doute

Atque auro turbidus Hebrus ;

ny ce que Pline dit, que l'on trouue de l'or dans son grauier. Mais, dites le vray, vons n'auiez pas oüy dire non plus, que la teste et la lyre d'Orphée furent jettées dedans cette riuiere :

caput, Hebre, lyramque
Excipis.

A vostre auis, vous deuiez-vous plaindre, que ie vous misse sur son riuage ? veu principalement ce que l'on en dit,

Flebile nescio quid quæritur lyra,

et puis,

respondent flebile ripæ.

Regardez le grand tort que ie vous faisois. Vous eussiez peut-estre oüy tout cela : et s'il est vray ce que dit Pausanias, que les rossignols qui estoient vers le tombeau d'Orphée, chantoient plus melodieusement que les autres; imaginez-vous s'il fait bon où ie vous auois placé, et quelle musique il doit y auoir. La plainte que vous me faites de mes neiges, ne me semble guere plus raisonnable ; et vous n'estes pas, à ce que ie vois, de ces délicieux, dont Pline dit, j'entens le vieux (car pour l'autre ie ne le daignerois alleguer :) *niues petunt, pœnasque montium in voluptatem ver-*

et vous ne les appelleriez pas vos maistresses comme cét
,

Setinum, dominasque niues, densique trientes.

quand vous ne seriez pas de ce goust-là; au moins ne vous
uiez-vous pas tant fascher.

Aspice quàm densum tacitarum vellus aquarum,
Defluat in vultus Cæsaris, inque sinus :
Indulget tamen ille Ioui.

ne deuriez pas, ce me semble, estre de plus mauuaise hu-
que Domitian : et vostre Catulle vous deuroit apprendre, que
vous auois pas si mal logé, quand il dit,

Ego viridis algida Idæ
Niue amicta loca colam.

auez-vous pas, *dedit niuem sicut lanam;* et que c'est elle qui
erue les plus tendres fleurs contre la rigueur de l'hyuer? Sans
ir (car il ne vous faut pas trop effaroucher, ni vous faire tous-
la guerre) vous m'en auez enuoyé les plus belles du monde,
toutes les sortes,

Et quas Ossa tulit, quasque altus Pelion herbas,
Othrisque et Pindus, et Pindo maior Olympus.

ay pas assez de nez pour tout cela. Vn nez de Rinocerot, celuy
'apilus, et celuy de Monsieur ***

Et omnis copia narium

suffiroient pas. Vn homme qui enuoye tout cela, ne deuroit pas
çonner, que l'on peut mettre *pede barbaro* pour luy; ny que
vinst bien à son pied. Vn barbare auroit-il toute la dépouille
Grece et de l'Italie?

Barbarus has segetes?

quand ie vous aurois appellé ainsi, ie veux bien que vous
hiez, (car ie ne me sçaurois tenir de vous apprendre tousiours
que chose :) que cela n'est pas si offensant que vous croiriez
. Et sans vous alleguer, que *barbarico postes auro,* est inter-
é par Seruius, pour *multo auro :* ie vous diray, que *barbarica*
ius meum persequar, dans Plaute, est expliqué par les inter-
es, *Romana lege;* et dans le mesme autheur, *quid vrbes bar-
s iuras,* c'est à dire, *Italas.*
lon que vous alleguez le Furius d'Horace, entre ces discours

de neige dont vous parlez; ie crois que vous ne l'entendez pas. Car Horace ne veut pas dire par là qu'il dit des choses froides. Mais il se veut mocquer de ce vers qu'il auoit fait.

Iupiter hybernas cana niue conspuit Alpes.

Ie suis trompé si Quintilien n'allegue aussi ce mesme vers, en vn endroit, où il blasme les mauuaises metaphores : et Horace, pour dire quand il fait froid, dit ingenieusement, et satyriquement,

et cùm
Furius hibernas cana niue conspuit Alpes.

Ie ne suis pas de vostre auis, sur l'explication que vous donnez, à *ludo fatigatúmque somno :* en expliquant *fatigatus*, *lassatus* pour *ludo*, et *oppressus* pour *somno*. Car ie croy qu'vn mot, qui se rapporte à deux autres, doit auoir vne mesme signification pour tous les deux : et pour moy, ie prendrois là *fatigatum somno*, pour *fatigatum somni inopia*, comme sommeil se prend en françois, pour le *somne* en effet, et pour l'enuie de dormir. Ie n'en puis plus de lassitude et de sommeil. Prenez garde au reste, que tous les passages que vous alleguez de *fatigatus*, où vous luy donnez vne autre signification que son ordinaire, ont vn plus beau sens, en le laissant en sa signification propre : et i'ayme mieux, fatiguoit les Dieux d'vn autre Empire, que *importunoit*, et ainsi des autres.

I'ay trouué, aussi-bien qu'Aristote, que la beatitude n'estoit pas dans le jeu : et de fait ie ne joüe plus. Il y a sept mois que ie n'ay joüé : qui estoit vne nouuelle assez importante, que j'auois oublié à vous dire :

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.

Ie suis de vostre auis, en ce que vous reprenez de Quintilien. Sa raison est bonne, pour les cheutes des enfans; mais non pas pour leurs jeux, et les courses.

La rigueur, dont les Thessaliens punissoient les Ciconicides, me semble assez raisonnable. Mais ie ne sçay si c'estoit à cause que les Cicognes mangent les serpens; ou pour ce qu'elles nourrissent leurs peres en vieillesse; ou pour auoir esté les inuentrices des clisteres, qui est vne loüable et vtile inuention. Veritablement, hors qu'elles sont mocqueuses, comme vous sçauez,

O Iane à tergo, etc.

ce sont des oiseaux de fort bonnes mœurs, et qui ont d'excellentes

ualitez. Ie ne m'estonne pas, non plus, de ce que dit Pline, de estime en laquelle les Romains auoient le bœuf : et encore aujourd'huy parmy beaucoup de peuples, le bœuf salé est en veneraion. Mais sçauez-vous ce que dit Suetone de cét honneste homme le Domitian : *inter initia vsque adeò ab omni cæde abhorrebat, vt ibsente adhuc patre, recordatus Virgilij versum,*

Impia quæ cæsis gens est epulata iuuencis,

edicere destinauerit, ne boues immolarentur. Voyez le bon prince, qu'il auoit l'ame douce, et vous y fiez.

Ie crois, que vous ne connoissiez pas trop bien Sylla, de dire qu'il n'estoit pas coquet, et ie gagerois que vous ne l'auez iamais veu : *animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse, tamen ab negotiis, nunquam voluptas remorata.* Regardez si là dessus on peut iuger, qu'il n'estoit ni coquet ni galant.

Ie vous supplie de dire à Monsieur l'Abbé de Lauardin, que ie le remercie tres-humblement du jugement qu'il a donné en ma faueur, sur le passage de Quinte Curce, et que ie ne me réjouïs pas plus de ce qu'il a iugé pour moy, que de ce qu'il a bien iugé. Car ie prens desormais assez d'interest en luy, pour estre fort aise, de ce qu'il est bon juge de ces choses-là.

Ie me réjouïs de ce que vous taschez à rencontrer aux ethymologies. Vous auez quasi trouué celle de besicles : et cela n'est pas mal pour vn commencement. Mais il vient de *bini circuli*, ou *bis circuli.* Celle de Monsieur Crassot, dont vous-vous mocquez, ne me déplaist pas. Et ie ne me recule pas trop, non plus, de celle de Vigenere. Mais ie vous rendray des mules pour ses pantoufles : et vous demeurerez bien d'accord, que ce mot-là vient de *mulxi, qui* estoient *calcei Regum Albanorum, rubri coloris.*

Voilà, Monsieur, ce que ie deuois vous auoir escrit il y a longtemps. Mais j'ay eu tant d'affaires, et telles, que ie sçay bien que vous me pardonnerez, quand ie vous les diray,

Res misera est pulchrum esse hominem nimis.

Au reste, soyez vn peu plus hazardeux, et que Pegase et Bellerophon, ne vous fassent point de peur. Ie vous asseure que ce ne sont que fables que tout cela.

Aude hospes contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo.

Au premier voyage, ie vous enuoyeray la decision sur les mots de vostre noblesse. Ie n'ay pas de temps à cette heure.

Ie suis,

I'oubliois à vous expliquer le passage de Q. Curce ; au moins comme ie l'entends : et veritablement il est tres-difficile. Il n'y auoit pas, ce dit-il, de terre sous la muraille, pour appliquer des eschelles, et Alexandre n'auoit pas de vaisseaux : et puis, quand il en eut eu, lors que l'on eust voulu planter des eschelles dessus les vaisseaux, estant branslans et flottans, cela n'eust pas pû se faire assez diligemment : et ceux de la muraille eussent eu le temps de repousser à coups de trait, ceux qui eussent voulu monter, et ceux qui estoient dedans les nauires.

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CXCIV.

C'est vn extréme plaisir à ceux qui vous ayment, d'auoir veu reuenir la maison de Madame de Longueuille si pleine et si chargée de vos loüanges, qu'il semble qu'ils n'ayent veu que vous en Allemagne, et qu'ils ne soient revenus à Paris, que pour parler de vous. Ie trouue à tous propos des gens que ie ne connois pas, qui me viennent faire des compliments et des offres de seruice en vostre consideration : des femmes et des filles qui me viennent sauter au cou, pour l'amour de vous. Mais, sur toutes, leur maistresse vous louë, comme il vous faut loüer, et d'vne sorte qu'il n'y a possible qu'elle au monde qui le puisse faire. Il y a long-temps, Monseigneur, que vous m'auez oüy dire, que chacun a son goust. Mais il n'y en a point, qui en ayt vn si exquis que celle-là : et ie suis rauy qu'il soit entierement conforme au mien, en ce qui vous regarde. Tout le monde sçait, que vous estes vn grand Ambassadeur, vn Ministre, vn grand Homme :

Et pueri dicunt.

Mais ce que l'on appelle vn honneste-homme, et un galant-homme : si ie m'y connois vn peu, personne ne le fut iamais à plus haut point, que vous l'estes. Et cette verité-là n'est si bien connuë de personne, que de Madame de Longueuille et de moy. Elle fait grande

estime de vostre probité, de vostre prudence, de vostre magnificence, et magnanimité. Elle dit cette reputation admirable, et cette creance que vous auez dans toute l'Allemagne. Mais sur toutes choses, elle parle auec plaisir, de la delicatesse et de la beauté de vostre esprit, du goust que vous auez à juger des belles choses, de la facilité à les produire, et de toutes les agreables qualitez qui sont rares aux Plenipotentiaires, et qu'elle dit n'auoir iamais veuës en personne comme en vous. Enfin, elle vous connoist, comme si elle vous auoit veu jusques dans le cœur. Ie ne sçay si elle y a esté. Elle ne m'a dit pas vn mot des lettres que ie vous ay escrites, quoy qu'elle me fasse l'honneur de me parler auec beaucoup de confiance, et que ie l'aye mise souuent sur ce sujet-là. Tout ce que vous lisez icy, Monseigneur, est vn peu trop doux, et auroit besoin d'vn correctif. Mais ces lustres et ces Olympiades que vous m'auez autrefois si bien mises deuant les yeux, ne vous reuiendront-elles pas dans l'esprit en cette occasion? Auouëz qu'il y a des rencontres, où les plus grandes ames, et les plus parfaites sagesses s'échappent.

A Paris le 14 Avril (1).

AV MESME.

LETTRE CXCV.

Dupliciter delectatus sum tuis litteris : et quod ipse risi, et quod te ridere posse intellexi. A ce que ie voy, *iucundissime Domine,* (car pourquoy ne vous puis-je pas donner ce tiltre, que Pline dans sa preface donne à Trajan?) vous autres Plenipotentiaires, vous-vous diuertissez admirablement à Munster; il vous y prend enuie de rire en six mois vne fois. Vous faites bien de prendre le temps tandis que vous l'auez, et de ioüir de la douceur de la vie, que la fortune vous donne. Vous estes-là, comme rats en paille, dans les papiers jusques aux oreilles, tousiours lisant, escriuant, corrigeant, proposant, conferant, haranguant, consultant, dix ou douze heures chaque iour, dans de bonnes chaises à bras, bien à vostre aise; pendant que nous autres pauures Diables sommes icy, marchant, courant, tracassant, joüant, causant, veillant, et tourmentant nostre miserable vie. Mais auec tout vostre bon temps, dites le vray, Mon-

(1, D'autres éditions portent : *De Paris ce 16 May 1647.*

seigneur, ne fait-il pas plus sombre à Munster, depuis que Madame de Longueuille n'y est plus ? Au moins fait-il plus clair, et plus beau à Paris depuis qu'elle y est :

> Purior hic campos Æther, et lumine vestit
> Purpureo.

Le Monde, et la Fortune vont ainsi :

> hic apicem rapax
> Fortuna, cum stridore acuto
> Sustulit, hic posuisse gaudet.

Vous nous l'auez enuoyée plus belle, plus aymable, et plus habile, que nous ne vous l'auions donnée : et toute grosse qu'elle est, elle met icy en feu plus de la moitié du Monde. *Arcanus hinc terror, sanctaque reuerentia, quid sit illud, quod tantum perituri vident.* Ie voudrois que vous pussiez oüir tout ce qu'elle dit de vous, et auec quelle estime et quelle amitié elle en parle. Quoy que vous ne soyez point sujet aux passions, (n'est-ce pas Monsieur Cornifice Vlfet, qui soustient cette opinion-là?) en vérité, vous seriez en quelque hazard. Elle vous remercie de l'auis du mariage. Elle n'en sçauoit encore rien d'asseuré, et m'a commandé de vous faire de sa part mille compliments du meilleur cœur du monde. Vostre Italien, au reste, et son élegance, m'ont surpris. Tout de bon, Monseigneur, vous m'effrayez,

> Tot linguæ, totidem ora sonant !

Il y a quelque chose de monstrueux en cela. Cette bouche de douze fontaines, que l'on donnoit à Pindare, ne vous la peut-on pas donner à plus iuste titre ? Mais dans quel abysme auez-vous esté chercher, *se non vi piace prestarmi quella fede :* et par quel art, *ex rebus damnatis, et iam nullis,* sçauez-vous tirer des beautez et des graces toutes fraisches, et toutes nouuelles? Cela, auec *Iulio Bartolini, et Bartolomeo Dini,* estoit enseuely dans ma memoire, sous le debris de mille autres choses, que le temps y a démolies. Vous l'y avez fait reuenir *quasi iure postliminii*, et ie ne vous puis dire auec combien de plaisir. I'eus honte, en verité, de ce que mon valet me vit éclater de rire, en lisant vne lettre, qu'il auoit entendu que l'on me donnoit de la part de Monsieur d'Auaux ; ce Monsieur d'Auaux, si graue, si serieux, si important dans l'esprit de tout le monde. *Res ardua vetustis nouitatem dare, obsoletis nitorem, fastiditis gratiam.* Mais pour vous, cela vous est aysé : et vous en sçauez bien d'autres.

AV MESME.

LETTRE CXCVI.

Il faut auoüer, Monseigneur, que vous auez en moy vne estrange espece de Commis. Il n'entend pas un mot de Finances : il ne va iamais à la Direction, et à peine mesme s'auise-t-il en six mois vne fois, d'écrire à son Maistre. Mais, en recompense, il iouë beau jeu, il fait des vers, il escrit de belles lettres, et fait quelquefois des combats aux flambeaux à minuit. Ie me haste de m'accuser moy-mesme, pour arrester vos reprimendes. Car il me semble que ie vous voy, auec vostre visage de Plenipotentiaire, me reprocher encore mes Olympiades, et dire

> Sperabam iam deseruisse adolescentiam :
> Gaudebam ! ecce autem de integro.

Mais ie croy qu'il n'y a pas de honte à moy, de n'estre pas plus sage dans mes vieux iours, que d'autres ne le sont dans leur jeunesse. *Saleij Bassi vehemens, et poëticum ingenium fuit, nec adhuc senectute maturum.* Ie vous auouë pourtant, que ie n'ay pas laissé d'en estre vn peu honteux, et cela m'a arresté long-temps de vous escrire : outre que dans le chagrin où ie m'imagine que vous estes, de voir que vostre ouurage ne s'auance point : j'ay cru que des lettres aussi peu serieuses que les miennes, ne seroient pas de saison. Moy qui connois, Monseigneur, combien vous aymez votre païs : ie ne doute pas que vous ne soyez affligé de voir les difficultez qui naissent de iour en iour, et qui s'opposent au succez de la negociation qui est entre vos mains. Ce que ie vous puis dire là dessus : c'est que vous n'en deuez estre touché, que pour l'interest public, et que le vostre particulier est entierement à couuert. On est si bien persuadé de vos bonnes intentions, que toutes les fois que l'on se plaint icy du retardement de la Paix, de ceux que l'on s'imagine (à tort peut-estre,) qui n'y font pas tout ce qu'ils pourroient : cela donne occasion de parler de vous, et en fait dire tout ce que vous seriez bien ayse d'entendre. C'est vne chose merueilleuse, que cette estoille qui vous a donné de tout temps l'amour des peuples. Il n'y a icy pas vn bourgeois, qui ne vous nomme, qui ne vous connoisse, qui ne vous louë. La France a mis en vous seul ce peu d'esperance qui luy reste. Voyant bien que la Paix ne se peut plus faire que par miracle, on croit que c'est vous qui fera ce miracle-là : et dans la

consternation publique, vous estes le reconfort de tout le monde. Au reste, tout est icy tellement changé, les cœurs y sont si abbatus, les plaisirs si resserrez : que ie ne voy plus guere de choix entre le sejour de Munster et celuy de Paris. On n'y voit plus que des gens qui se plaignent, les vns que l'on leur oste leurs gages, les autres que l'on retranche leurs pensions : et il s'y trouue mesme des Commis de Surintendans, qui disent, qu'ils ne sont guere mieux traittez que les autres.

On y voit aussi Saclé,
Ou bien que tout soit baclé, etc.

C'est, ce me semble, vn fragment d'vne piece de nostre ieunesse. Afin que vous iugiez, Monseigneur, si j'ay profité depuis ce temps-là, ie vous enuoye des vers que ie fis il y a trois ans, sur la maladie que Monseigneur le Prince eut en Allemagne. Quelques considerations m'empescherent alors de les montrer. Ie ne les ay fait voir que depuis quelques iours. Ils ont esté assez bien receus icy. Mais ie ne croiray rien de ce que l'on m'en dit, jusqu'à ce que ie sçache le iugement que vous en ferez. Faites-moi l'honneur, s'il vous plaist, de me mander, si c'est rien qui vaille : afin que si ie n'y reüssis pas, ie cesse d'estre Poëte ; et que ie me mette tout à fait à estre Financier. Ie ne puis finir cette lettre, sans vous dire, que Madame de Longueuille en receut dernierement vne des vostres, dont elle fit vn cas merueilleux, et qui a esté extrémement loüée de tous ceux qui l'ont veüe. A dire le vray, elle le meritoit : et il ne se peut rien voir de plus beau.

Nosti, Antipho, quàm elegans spectator formarum siem.

Vous sçauez si ie me connois en ces sortes de beautez. Il n'y a que vous en France, qui puisse escrire de la sorte.

AV MESME.

LETTRE CXCVII.

Vous ne pouuiez pas mieux témoigner la bonne assiette où est vostre ame, qu'en m'écriuant vne lettre, comme celle que ie viens de receuoir. Elle semble puisée *medio de fonte leporum*, tant elle est agreable : et il est aisé de voir, que cela part d'vn esprit serein, et

d'vne source tranquille. En verité, Monseigneur, rien ne vous pouuoit faire tant d'honneur dans mon esprit, que de voir, qu'en l'estat où sont vos affaires, vous sçachiez rire de la sorte. Cela s'appelle, *frui Diis iratis, et Fortunæ minaci mandare laqueum.* Vous souuient-il du temps que vous luy bastissiez un temple en si beaux vers? Vous estes bien reuenu de cette idolatrie : et vous vous sçauez bien mocquer d'elle à cette heure. Ie croy pourtant que pour ce coup, elle ne vous fera que des menaces. Ceux qui connoissent la Cour, disent que l'on ne voudra pas s'exposer à l'énuie que l'on encourroit, en traittant mal vn homme, qui au iugement de tout le monde, a bien merité de la France. Monseigneur de Longueuille m'a fait l'honneur de me montrer la lettre que vous luy auez écrite. Ie l'ay trouuée belle, belle parfaitement. Sans mentir, Monseigneur, de tous les beaux esprits, de tous ceux *qui artem tractant musicam :* il n'y en a point qui l'entende si bien que vous. Ie suis rauy que mes vers ne vous ayent pas dépleu : ******

Ie reçois, au reste, vostre *deferbuisse.* Mon Terence n'est pas si correct que le vostre, ni moy si correct que vous. Mais pourquoy voulez-vous que ie vous écriue desormais vne fois le mois ? Ne vous suffit-il pas d'estre seruy par quartier ? Employez-moy donc à quelque chose pour vos affaires, et me donnez matiere de vous entretenir; autrement mes lettres n'auront que la peau et les os; elles seront seiches et courtes. Ie vous obeïray neantmoins : et quand ie ne le ferois pas, pour tant d'obligations que ie vous ay, ie le ferois pour vostre parenthese de Monsieur Voiture d'Amiens. *Ego enim (existimes licet, quod lubet) mirificè capior facetiis. Moriar si præter te quemquam habeo, in quo possim imaginem antiquæ festiuitatis agnoscere.* Si ie m'y connois bien, vous estes le meilleur et le plus sage homme du monde : et chacun en demeure d'accord. Mais vous estes le plus plaisant homme du monde aussi : et l'on ne s'en douteroit pas.

BVTILLERIO CHAVIENIO, V. VICTVRVS, S. P. D.

LETTRE CXCVIII.

Dupliciter delectatus sum tuis litteris : et quod ipse risi, et quod te ridere posse intellexi, (*Cecy est de Ciceron. Vous vous apperceurez bien que le reste n'en est pas.*) Verebar enim, ne te hominem vrbanissimum, tam longa extra vrbem commoratio, tædio et languore

afficeret. Verùm illæ tuæ iucundæ, suaues, salibus vndique aspersæ, satis ostendunt, solitum in te vigere Genium ; illamque ingenij tui aciem, nulla ratione retundi posse. Nec miror sanè, quod rure nihil ruris contraxeris, et te vbique tam elegantem præstes : quippè qui omnium elegantiarum fontem tam prope habeas, et à latere viri supra omnes eloquentissimi non discedas.

et te hæc
Scire, Deos quoniam propiùs contingis oportet.

Vt enim videbantur Athenæ, migrare quocunque se Alcibiades contulisset : sic quicquid in vrbe est vrbanitatis, politiorisque doctrinæ, lepóres, venustates, Veneres ipsæ, Richelium (1), quoquo se vertat, comitantur. Quàm lubenti animo epistolam tuam legerim, quamque capiar illis ingenij tui deliciis, illoque tibi peculiari genere scribendi, peream si satis dicere possum. Tu te reputa, quæ in ignotissimo diligerem, quàm mihi chara esse debeant in te homine amicissimo, omniumque, mearum fortunarum ac rationum patrono. Quod mihi succenses, et sub-irasci videris, quod me parum diligentem præbeam in rebus domesticis curandis, inque illo negotio conficiendo quod me hic detinet : iure quidem, sed et perhumanè facis, qui tantis implicitus negotiis meas curas. Cæterum, tibi persuadeas quæso, me omni obseruantiâ, fide, amore erga te, omni denique studio, omnibusque officiis præstiturum ; vt me hac tua humanitate ac beneuolentia dignum aliquando iudices. Emin tuus, imo noster, quàm me deuinctum habeat, et in posterum sit habiturus, ipse iudicare potes ; qui et beneficium ab illo in me collatum, et me quàm gratus sim nosti. Certè vir alioquin summo ingenio, acerrimo iudicio præditus, liberalissimus, et vt omnia dicam, amicitia tua dignus, vel ob id vnum facinus, ab omnibus laudari, à te amari, à me coli semper debet. Roxanam his diebus diligentissimè legi. Quid de ea sentiam quæris ? Nihil meherculè vsquam elegantiùs, nihil ornatiùs, nihil sublimiùs : dignam denique Alexandro, et Armando. Quo propius inspexi, eò mihi pulchrior visa est ; tamque absoluta, vt nihil in ea, præter aliquem næuum desideres. Sed quid eius tibi nunc venustatem

prædicem, aut laudem, Antipho :
Cum ipsum me noris, quàm elegans formarum spectator siem,
In hac commotus sum.

---

(1) Cette lettre n'est pas à sa place ; elle est nécessairement antérieure à l'année 1642, comme le prouve ce passage.

hi pergratum feceris, si tuum de illa iudicium, ad me perscribas. rcupio enim scire, an tibi tam lecta, quàm audita placuerit. Si, id in hac vrbis solitudine faciam, quæris? deambulo, lego, scribo : ;is iucundè hæc omnia, nisi anxius essem de publicis rebus, dee tua salute. Viue et vale.

IN OBITVM N.

Prima manu Troûm, quæ missa est cuspis in hostem,
Eximio iuueni funus acerba tulit.
At nobis meliorem animam fata inuida tollunt,
Et rapuit fortem mors properata virum.
Proh facinus ! quid vel laudes æquasset Achillis,
Ille habuit fatum Protesilaë tuum.

LETTRES

AMOVREVSES ET DE GALANTERIE

DE

MONSIEVR DE VOITVRE.

LETTRE I.

'lorice, quittons le noir, ie vous en prie : ou s'il faut que nous ons en deüil, que ce ne soit que pour nostre absence. I'ay re- . vos excuses auant que vous les eussiez faites, et vous deuez iser, que ie ne croyois pas que vous eussiez failly; puisque i'auois le courage de vous accuser. I'ay cherché mieux que vous tout qui faisoit à vostre descharge : et pour dire le vray, ma cause oit trop meslée auec la vostre ; et j'auois trop d'interest en vos- innocence, pour ne la pas bien défendre. Car si vous eussiez esté uuée coupable ; j'en eusse eu la peine le premier : et personne n eust esté puny si cruellement que moy. Mais de plus, j'ay vne p haute opinion de ma fortune, et de vostre courage ; pour douter : l'vn ou l'autre puisse tomber si bas. Il est indigne de vous et moy, de craindre qu'vne affection si bien iointe, se demente en ılque sorte : et c'est un crime entre nous deux, d'imaginer seu- ıent, qu'il soit possible. Si l'vn de ces deux, dont ie vous ay fait reproches, auoit attendu le iour en vostre chambre ; ie croirois : vous eussiez voulu prendre vne nuict toute entiere pour le que- er ; et quand ie l'aurois veu entre vos bras, ie penserois que ie vous ois prise pour vne autre, ou que vous l'auriez pris pour moy. En- ie me défierois plustost de la fidelité de mes yeux, que de la vos- : et ie me persuaderois plus aisément d'auoir esté trompé d'eux, : de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes, ne me fera iamais

resver : et quand ils auroient esté un siecle entier auec vous, ie ne croirois pas que vous eussiez esté un quart d'heure auec eux. Mais encore dites-moy, apres que le premier s'en fut allé, demeurastes-vous seule auec l'autre ; et vostre femme de chambre ne monta-t-elle pas aussi-tost ? Sont-ils sortis à ce voyage d'aupres de vous, aussi satisfaits que les autres fois ? Et leur auez-vous encore laissé toutes ces belles esperances, auec lesquelles seules ie les tiens plus riches, que s'ils possedoient tous les autres biens du monde ? Ie m'informe curieusement de ces particularitez. Car ie sçay bien qu'elles ne me peuuent estre que bien agreables : et sans doute cette entreveuë me donneroit plus de sujet de contentement que de plainte, si j'en auois vne parfaite connoissance. Mais cependant, ils vous virent, tandis que j'estois à trente lieuës de vous : et au mesme temps, que ie me trouuois seul en ma chambre, à plaindre cette absence : ils estoient dans la vostre, et vous entendoient parler. Peut-estre mesme, qu'ils vous ont veu rire ; et que vous donnastes sujet à l'vn d'eux d'auoir cette nuit-là quelque agreable songe. Ha ! Florisse, que c'est vne traistresse passion, que la jalousie : et qu'elle se glisse aisément en nous, au desceu de nostre raison ! Ie sçay bien que vos erreurs passées vous obligent à de fascheuses consequences, et que vous estes contrainte de faire beaucoup d'actions contre vostre cœur, et le mien, si vous ne voulez faire courre fortune à une chose que vous tenez bien chere. Mais si vous sçauiez quel coup cela me donne ; et combien ces pensées me touchent : peut-estre qu'vne autre fois vous mettriez toute autre chose au hazard, plustost que ma vie. Et apres cela, vous me reprochez que ie n'ay pas esté assez diligent à vous enuoyer mon portrait. En verité, voudriez vous que ie fusse arriué pour faire vn tiers auec ces deux ; et que j'eusse esté present, pour estre tesmoin des contentemens qu'ils reçoiuent aupres de vous ? Sans mentir, ie ne croy pas mesme que ma peinture l'eust pû souffrir : et c'eust esté me faire mourir en effigie. Encore ie pense que j'en eusse senty quelque chose d'icy ; et sans doute j'en fusse tombé en langueur, comme ceux que l'on tuë de cent lieuës loin, en ne piquant que leur image. Mais quand cette consideration-là n'y seroit point ; vous ne deuriez pas souhaitter de voir mon portrait, en l'estat où les premiers iours de cette absence m'auoient mis. Il n'y a pas d'assez mauuaises couleurs dans toute la peinture, pour representer celle que la tristesse m'auoit donnée : et ie ne voy pas qu'il y eust apparence de peindre au vif vn homme qui estoit plus que demy mort. Vous en eussiez trouué vn autre que celuy que vous auiez veu si content aupres de vous. Et si l'on m'eust bien peint, vous ne

m'eussiez pas reconnu. Car à moy-mesme, ie n'estois pas reconnoissable : et à peine pouuois-ie passer pour vne mauuaise copie de celuy que j'estois il y a quelque temps. Mais i'espere que bien-tost vous me verrez plus riant et plus gay. Car ie commence à me r'asserener le visage : et si le Peintre n'y oublie rien, vous y verrez vne esperance de vous aller trouuer bien-tost apres mon portrait. Disposez-vous aussi de me receuoir plus gayement : et que les recommandations de la Demoiselle au bon esprit, ne vous en empeschent pas, si vous joüissez encore du vostre. Ie ne luy enuoyay pas mes baise-mains; ie luy renuoyay ceux qu'elle m'auoit faits par trois differentes personnes. Et ie ne l'eusse pas entrepris, si ie n'eusse craint de vous offenser, en retenant quelque chose d'elle. Encore en eussiez-vous esté aduertie, si ie n'eusse eu peur de vous ennuyer vn quart d'heure par vn fascheux ressouuenir comme celuy-là. Et la mesme consideration qui vous a empeschée de me dire cette autre nouuelle, que j'ay sceuë d'ailleurs, m'a fait taire de celle-cy. Mais puis que nous sçauons tout l'vn de l'autre ; et que le mauuais Demon qui nous separe, veut encore nous rendre presentes toutes celles de nos actions qui nous peuuent offenser : ie vous prie, trompons sa malice, et le preuenons en cela. Les choses auront tout vn autre visage, quand nous le sçaurons par nous-mesmes : et pour moy, ie vous iure qu'il ne m'échapera iamais rien qui en apparence vous puisse fascher, dont aussi-tost ie ne me confesse à vous. Promettez-moy le mesme, ie vous prie, et me dites comment vous auez pû sçauoir que j'eusse fait des recommandations à cette personne; et par quel chemin vous auez trouué celuy qui m'auoit appris les nouuelles dont ie me suis plaint à vous. Car sans mentir, j'en suis en peine : et pour moy, ie croy que vous auez quelque Genie auprés de moy, qui vous donne aduis de ce qui s'y passe. Mais puis qu'il vous dit tout, demandez-luy si ie vous aime : et qu'il vous die combien de fois ie soûpire tous les iours pour vous.

A MADAME ***.

LETTRE II.

C'est sans doute vne menace, qui estonneroit vn plus resolu que moy. Mais tant que vous me menacerez de la sorte, j'aduoüe que ie ne sçaurois vous craindre : et ie seray assez hardy pour me

trouuer apres disner où vous me commandez, quelque malheur qui m'en puisse arriuer. Ie sçay bien que vostre logis n'est pas vn lieu de seureté pour moy : et que sous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a personne aujourd'huy, de qui ie doiue craindre tant de mal que de vous. Mais au moins, souuenez-vous, s'il vous plaist, de ne me laisser pas souffrir trop long-temps. Si vous voulez deuenir bonne, comme vous dites, commencez à l'estre en cette occasion. Et sans mentir, l'obeïssance aueugle que ie vous rends, vous y oblige en quelque sorte; et la franchise auec laquelle vous voyez que ie me remets entre vos mains. Quoy que ie connoisse bien à quoy vous me destinez; ie veux neantmoins rendre contente, tant qu'il me sera possible, la personne que vous desirez qui le soit à mes despens : et ie vous promets que ie tiendray son affection secrette, sans en tirer aucune vanité. Mais ie ne sçay, si ie me pourray taire de vostre confidence.

A LA MESME.

LETTRE III.

C'est le vray moyen de redoubler mes peines, que de me faire entendre que vous en auez. Et moy, qui jusqu'icy ay supporté les miennes auec tant de patience; ie doute si ie pourray souffrir les vostres. Mais de quelque sorte que ce soit, ie ne puis trop endurer, puis que c'est pour l'amour de vous : et les deux mots, que dans vostre billet vous auez adjoustez hors du rang des autres, me doiuent tout rendre supportable; et me feroient courir gayement au martyre. Ie croy que vous-mesme n'en doutez pas; et que vous estes assez asseurée de ma resolution : puis qu'apres m'auoir aduerty du mal que vous me voulez faire, vous attendez que de moy-mesme j'aille le receuoir; et qu'apres disner ie me rende volontairement en vn lieu, où mes peines doiuent estre redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à vn autre; et feroit songer vn plus sage que moy à se mettre eu sauueté. Mais quelque peril que j'y voye, il n'y a pas de moyen de ne vous point obeïr; ni qu'ayant l'honneur de vous connoistre si bien que ie fais, ie me puisse empescher d'estre,

Vostre, etc.

A LA MESME.

LETTRE IV.

J'ay oublié tout ce que ie deuois dire à la *** auec qui vous me vouliez accorder : et si ie vous asseure que ce n'est pas pour auoir dormy depuis. Ie suis fasché de n'auoir pas eu plus de soin d'une personne, qui m'auoit esté recommandée de si bonne part : et que ne luy pouuant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu dauantage en ma memoire. C'est la partie de mon ame, dont ie luy pouuois le plus iustement faire part. Car c'est celle qui est la plus contraire au iugement; et qui a le soin des choses passées. Mais si ie luy dis quelque chose d'obligeant apres disner, elle ne se pourra pas plaindre que ie ne luy parle que par cœur : et ie sens le mien si esloigné de tout ce que j'ay à lui dire, que si vous ne me secourez tantost, vous verrez que ie ne sçauray pas, non plus que vous, ni les mots, ni les temps. Mais pleust à Dieu, que vous ne sceussiez pas celuy de vostre partement; et que vous ne m'en pussiez encore aujourd'huy rien apprendre. Car, sans mentir, ie n'ay pas l'esprit assez fort pour en souffrir seulement l'imagination : et cette pensée estouffe en moy toutes les autres. Quand ie songe que demain vous ne serez plus icy, ie trouue estrange qu'aujourd'huy ie sois au monde : et ie suis prest d'auoüer avec vous, qu'il y a de la fiction en cette amour que ie fais paroistre, quand ie pense que ie respire encore, et que ce déplaisir n'acheue pas de me tuër. D'autres ont perdu la parole et se sont confinez aux solitudes de la Thebaide, pour de moindres mal-heurs que le mien. Mais si j'auouë que ie ne pourrois pas m'aller plaindre de mon mal si loin de vous : ie suis, ce me semble, excusable de n'aller pas chercher vn hermitage aux deserts d'Egypte ; puis que j'espere trouuer place en celuy que vous allez bastir. Il n'y a que cette esperance qui me puisse arrester au monde : et ma vie ne tient plus qu'a cette pensée. Ie ne sçay pas si tout ce que ie dis icy est dans les bornes de l'amitié passionnée. Mais vous ne pouuez dire, que ie parle à vous trop clairement; veu que vous pouuez tousiours donner deux sens à toutes mes paroles : ny vous plaindre, si ie ne vous escry pas dans les termes que vous disiez : puis que ie n'ay pas veu encore celuy qui me le doit apprendre. Tandis qu'il m'est permis de faillir, et que ie puis dire quelque chose de mes sentiments : ie vous jure auec la mesme affection que ie fis hier, que la seule folie que ie

feray au monde, ce sera d'aimer tousiours la plus aimable qui fut iamais, et que ie veux bien auoir vostre haine, dés le iour que vous aurez mon amitié.

A LA MESME.

LETTRE V.

Ie sens bien que la fin de mes iours approche; et que ie suis à la veille du plus grand mal-heur qui m'arriuera iamais. Cependant ie trouue mon esprit en vn estat plus tranquille, que ie n'eusse osé l'esperer : et au milieu de mille pensees qui m'affligent, j'en trouue encore quelqu'vne qui me console. Dans l'étonnement où ie suis, ie ne puis voir la cause d'vn euenement si extraordinaire. Mais ie connois bien que vous produisez en mon ame, ie ne sçay par quels moyens, des effets dont ie ne voy pas la cause : et que vous faites que mon cœur se resioüisse, sans que mon esprit sçache pourquoy. Tant y a, que ie suis aussi resolu de mourir, que s'il me restoit quelque chose à esperer apres cela : et quelque cruelle que soit la mort que me va donner vostre absence; ie suis preparé à la souffrir, comme si c'estoit vn passage à vne meilleure vie. Il me déplaist seulement, que cette personne à qui vous me prestez quelquefois, ne me permette pas d'acheuer mes iours en repos : et que ie sois contraint de partager entre vous et elle, les dernieres heures qui me restent. Cela me persuade, ce que ie n'auois pû encore bien croire, que nous voyons tous à l'heure de la mort, nostre bon et mauuais Ange; et que nous auons en ce moment, de bonnes et de fascheuses visions. Mais ie vous supplie tres-humblement, si vous ne me haïssez pas encore, de ne me pas delaisser en cette extremité : et de prendre soin d'vne ame, qui ne peut estre sauuée que par vous; et qui seroit tourmentée à iamais, si vous l'auiez abandonnée.

A LA MESME.

LETTRE VI.

Il estoit temps que ie songeasse à ma conscience. Et ce fut heu-

›usement pour moy, que ie fis hier vne partie de ma confession. ar ie n'auois point encore esté si malade qu'aujourd'huy : et mon ıal augmente de sorte, que si j'eusse differé dauantage, ie croy ɜe ie fusse mort en mauuais estat. Au moins dans l'accés où se ouue mon esprit, et dans les inquietudes qui l'affligent : ie voy ıen que les réveries le vont prendre : et ie n'espere pas que ie uisse joüir encore vne heure de mon bon sens. Ce qui me le per- ıade le plus, c'est que parmy les déplaisirs et les ennuis qui me ɜuroient accabler, ie ne puis estre extrémement triste ; et que ie ıe trouue moins affligé que de coustume, quoy que ie sois au pire ;tat, où ie me vis iamais. Ie perdis l'autre iour ainsi vn de mes nis, à qui l'excez de son mal en osta le sentiment. Les songes le ısoient rire dans les angoisses de la mort : et ses imaginations luy ɔnnoient du repos, pendant que la fievre le tuoit. Ie vous supplie ɜ ne me point enuier vne fin pareille à celle-là : et puis qu'il ne ıe reste pas encore huit iours à viure, souffrez que ie les acheue ı cette sorte. Cela estant, j'aduouë que vous estes plus pitoyable ıe ie ne croyois : et moy plus heureux que ie n'auois esperé. Car ıe si folle entreprise que la mienne, ne deuoit pas auoir vn succez bon : et apres auoir fait vne si grande faute, ie n'esperois pas 'en mourir si tost, ny si doucement. Ie vous demande pardon. ; pensois ne vous escrire que ce qui touchoit vostre amie : et ie ıens de m'apperceuoir que ie ne vous en ay pas dit vn mot. Ie ɔus supplie tres-humblement d'ordonner d'elle et de moy, ce qu'il ɔus plaist ; et que ie sçache quand vous voulez que j'en aille oüir Arrest. Ie vous supplierois que ce fust dés ce soir. Mais j'ay rainte de vous estre importun : et ie ne sçay pas où ie vous trou- erois apres disner.

A LA MESME.

LETTRE VII.

Si c'est aujourd'huy que ie dois donner du contentement à la ›ersonne que vous me recommandastes hier : ie vous supplie de n'enuoyer ce que vous voulez que ie luy donne ; ou de ne trouuer ›as mauuais, que ie ne fasse point de largesse aux autres, d'vn bien lont les plus pauures sont plus riches que moy. Ie n'auois pas eu ·ncore de si mauuaises heures, que les douze dernieres que j'ay

passées : et depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu si peu de repos, que ie vous asseure qu'il y a eu des Feüillans qui ont esté mieux couchez que moy. Cét homme à qui vous laissastes hier le poignard dans le cœur, a eu vne meilleure nuict. La crainte, le regret, le desplaisir, et tout ce qu'il y a de poisons froids dans l'amour, n'ont cessé de me déchirer l'esprit : et le sommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu diuertir, a esté proprement pour moy l'image de la mort, puis qu'il m'a tousiours fait voir celle de vostre absence. En cét estat où ie suis, ie ne croy pas que vostre amie puisse estre fort contente de mon entretien, si ce n'est que son amour se soit tournée en haine ; et qu'il ne luy reste plus de passion, que celle de la vengeance. Si cela est, elle trouuera en moy vne satisfaction toute entiere ; et sera bien aise de voir qu'elle n'est pas encore la plus miserable du monde. Ie vous prie pourtant, en quelque humeur que vous la voyez, de ne me laisser pas si seul auec elle, que quelqu'vn ne nous puisse separer : et de considerer, qu'il n'y a point de seureté pour moy ; soit qu'elle m'ayme, ou qu'elle me haïsse. Ie vous supplie tres-humblement, de ne me point refuser cette faueur. Afin qu'au moins, si ie l'ay ****, que ce ne soit pas vne autre que vous, qui me donne la mort ; et qu'il n'y ait que mes soûpirs, et l'ennuy de vostre absence, qui m'estouffent. Ie ne sçay pas si vous commencerez par celle-cy, à luy montrer les Lettres que ie vous escris. Mais ie ne m'en plaindray pas, pourveu que vous me permettiez apres cela de partir à l'heure mesme, et de me sauuer en Espagne. Car c'est un remede, que ie pense qui est propre à toutes sortes de maux : et si vous auez permis à quelqu'vn de s'y retirer pour füir la fiévre : vous me deuriez excuser, si j'y allois pour éuiter la mort. Mais dans la misere où ie suis, ie m'estonne que ie puis auoir cette pensée : et cette imagination, ce me semble, est trop gaye, pour tomber en vn esprit si affligé que le mien. Toutesfois, puisque vous sauuez tous les ans la vie à vn homme : et que vous m'asseuriez hier, que vous faisiez toutes les bontez qui ne vous coustent rien : pourquoy ne puis-je pas esperer, que ie seray peut-estre celuy à qui vous ferez cette grace ; et que vous ne me laisserez pas mourir, puisque vous le pouuez empescher si aisément ?

A LA MESME.

LETTRE VIII.

Ie croyois qu'il n'y eust que vous qui me pussiez donner de mauuaises nuicts. Mais ie trouuay hier vne Dame, qui m'a fait passer celle-cy sans dormir, et qui me perça le cœur si sensiblement, que je n'ay point eu de repos depuis que ie l'ay veuë. Sans dessein, comme ie croy, de m'assassiner : elle me dit, que vous deuiez partir demain ; et qu'elle auoit appris cette nouuelle de vostre bouche. S'il est ainsi, j'ay, ce me semble, quelque raison de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie ;) que sans l'auoir merité, vous abregiez mes iours deuant le temps. Vous trouuerez, peut-estre, estrange, qu'vn homme si malheureux que moy, se plaigne qu'on ne le laisse pas assez viure : et que ie me tourmente, de ce que l'on me veut deliurer trop tost de tous mes maux. Mais ie voy bien, qu'encore les plus miserables aiment la vie : et puisque ie ne dois perdre la mienne, qu'en me separant de vous : ie croy que ce n'est que la sorte de mourir qui m'estonne, et que ie suis excusable d'auoir peur d'vne si cruelle mort. Cette pensée ne m'a pas laissé fermer l'œil depuis hier : et si ce iour me dure autant que la nuict que ie viens de passer : ie ne deurois apprehender vostre absence que comme vn malheur, qui ne me peut venir, que d'icy à cent ans. Mais vn si fascheux accident, se doit préuoir d'aussi loin que cela : et s'il n'auoit à m'arriuer qu'à la fin du monde ; ie commencerois dés cette heure à le craindre. Neantmoins, ie vous supplie de ne laisser pas de me dire ce qui en est : et puisque c'est toute la grace que vous me pouuez faire, aduertissez-moy de l'heure et du iour de ma mort : afin qu'au moins ie me puisse reconnoistre auparauant ; et que j'aye loisir de m'y preparer.

A LA MESME.

LETTRE IX.

Ie pensois que la lettre que ie vous enuoye auec celle-cy, arriveroit aussi-tost que vous : et qu'elle attendroit long-temps chez M*** deuant qu'il vous souuint d'elle. Mais j'ay esté contraint de la

garder jusques à cette heure : et ie n'ay pû trouuer le logis de celuy à qui ie la deuois donner, que deux heures apres qu'il fut party. Ie crois que vous aurez sçeu les nouueaux sujets d'affliction qui me sont arriuez depuis; et qu'il n'est pas besoin que ce soit moy qui vous donne toutes les mauuaises nouuelles. Ie vous diray seulement, que ie ne suis gueres plus heureux en mes amitiez, qu'en mes passions; et que la fortune me frappe par tous les endroits, où elle me peut blesser. Neantmoins, pour me toucher viuement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'enuoyast apres vostre partement: et si elle vouloit que ce dernier coup me fust sensible, elle me le deuoit donner deuant que de m'auoir assommé. Et en cela, vous pouuez voir combien peu de chose c'est que l'amitié, quand elle n'est pas passionnée. Car cét accident, qui en vn autre temps m'auroit percé le cœur; et que ie voudrois encore auoir racheté de tout ce qui me reste de bien au monde; n'a pû me rendre plus triste que ie l'estois : et de tant de larmes que j'ay répanduës depuis, ie ne sçay, si mon amy en a eu pour luy vne toute entière. Aussi, à dire le vray, puis qu'il deuoit demeurer icy, et qu'il n'auoit pas d'esperance d'aller où vous estes : ie ne puis m'imaginer que l'on luy ait fait grand tort, de luy auoir osté la liberté, et de luy defendre la conuersation du reste du monde, quand il ne pouuoit plus auoir la vostre. Il me semble bien plus injuste, que l'on me retienne icy prisonnier comme les autres; et que ie sois arresté sans que personne m'accuse. Toutesfois, j'aduouë que les plus criminels ne le sont pas tant que moy : et quand ceux-cy auroient conspiré contre l'Estat, et l'authorité du Roy, j'ay fait encore vne entreprise plus hardie que celle-là; pour laquelle ie voy bien qu'il faut que ie meure.

A LA MESME.

LETTRE X.

Vous pouuez estre asseurée, que la tristesse, ni l'amour, ne feront iamais mourir personne, puisque l'vn ou l'autre ne m'ont pas encore tué : et qu'ayant esté deux iours sans l'honneur de vous voir; il me reste quelque apparence de vie. Si quelque chose m'auoit fait resoudre à vostre eloignement : c'estoit la creance que j'auois que j'en serois quitte pour en mourir; et qu'vne si forte

douleur que celle-là, ne me laisseroit pas languir long-temps. Cependant ie trouue, contre mon esperance, que ie dure beaucoup plus que ie ne l'auois imaginé : et quelques coups mortels que j'aye, ie croy que mon ame ne se peut détacher de mon cœur, pource qu'elle y void vostre image. C'est le seul pretexte que ie trouue pour la garentir de lascheté : et ie ne voy que cette raison qui la doiue retenir si long-temps en vn lieu, où elle souffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me vistes tirer à quatre cheuaux, et deschirer en pieces en me separant de vous : ie vous iure, que ie n'ay pas eu encore le moyen d'essuyer mes yeux : et bien qu'ils ne connoissent plus les couleurs, ni la lumiere, ils ne me seruiront pourtant iamais si fidelement qu'ils font, puis qu'ils m'aydent à pleurer vostre absence. Dans les tourmens et la langueur où ie suis, il me semble que ie sois resté tout seul sur la Terre : ou que l'on m'ait transporté en ce coin du Monde, où l'on ne void gueres plus souuent le Soleil, que nous ne voyons icy les Cometes ; et où la plus courte nuict dure trois mois. Encore le mal-heur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moy, si celle où ie suis maintenant ne duroit pas dauantage : et ie doute, si apres ce temps-là, ie pourrois esperer de reuoir le iour. Mais iugez, ie vous supplie, *** à quel poinct ie suis reduit : que n'estant encore qu'à l'entrée d'vne si longue et si fascheuse nuict, ie commence déja à compter les heures, et ie sens passer chaque moment auec impatience. Que si dans les tenebres qui me couurent, il y auoit au moins quelques interualles de repos, et que ie pûsse quelquefois faire de beaux songes ! Mais tant extrauagantes que soient mes resueries, elles ne le sont iamais assez pour me rien proposer d'agreable : et mes pensées ne sont raisonnables qu'en cela, qu'elles ne me promettent iamais de bien. En cét estat, ie pense que ie vous puis iurer, que le plus mal-heureux homme du monde, est auiourd'huy celuy qui vous honore le plus : et sans mentir, il seroit impossible que ie pûsse tant viure, si ie n'esperois bientost d'en mourir. Mais ie voy bien qu'il ne me reste pas encore quinze iours à plaindre vostre absence ; et que ma vie et mes maux ne peuuent durer que jusque-là. Cette esperance me fait souffrir plus patiemment l'vn et l'autre : et ie croy que vous n'estes pas faschée que ie l'aye ; puisque vous voulez bien que j'espere tout ce que ie dois esperer. Au moins, ie ne puis expliquer plus auantageusement pour moy, les dernieres paroles que vous m'auez dites : et de quelque costé que ie tourne la veuë, ie ne voy pas que ie puisse iamais attendre mieux. Neanmoins, vous qui voyez bien plus clair, et beaucoup plus loin que ie ne fais :

ie vous supplie, dites-moy si ma folie deuoit auoir vne fin plus heureuse que celle-là; et ce qu'il fut arrivé de moy, si j'eusse vescu dauantage.

A LA MESME.

LETTRE XI.

I'ay bien de la honte à vous le dire. Mais ce malheureux, qui deuoit estre mort il y a si long-temps, est encore au monde. Et apres auoir esté quinze iours sans oüir de vos nouuelles, ie suis en estat de vous mander des miennes. Il est vray, qu'elles sont si mauuaises, et les déplaisirs qui me pressent, si insupportables, que si ie m'en tire par quelque sorte que ce soit, vous iugerez bien, que ce n'est pas manque de sentiment et de resolution; et que dans les tourmens où ie suis, il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort, que pour souffrir la vie. Et certes, celle que ie meine est si mal-heureuse : que desia mille fois ie me serois resolu de la perdre, si j'osois me donner quelque contentement lors que ie ne vous voy pas; et si vous ne m'auiez appris que ce n'est pas estre tout à fait malheureux, que d'auoir le plaisir d'vne mort volontaire. Il faut donc, que ce soient mes douleurs toutes seules, qui acheuent de me la donner : et ie veux aller à ma fin pas à pas, sans la haster d'vn demy iour. Aussi bien, quoy que le regret de ne vous plus voir, me couste desia plus de cent mille larmes, ie n'ay pas encore assez pleuré vostre absence : et ayant tant de mal-heurs à plaindre, ie ne dois pas estre si tost prest de jetter le dernier soûpir.

A LA MESME.

LETTRE XII.

Depuis que vous nous auez laissez, il n'a point coulé de moment, qui n'aye adiousté quelques nouveaux déplaisirs aux miens : et ie n'ay point passé d'heure, que ie ne l'estimasse celle de ma mort. Mais ie voy bien que mon ame, sous la tristesse qui l'accable, n'a pas seulement la force de sortir : et que si elle se tient encore dans

mon corps, c'est comme ces Paresses des Indes, dont l'on vous parloit, il y a, ce me semble, plus de cent ans, qui ne se peuuent resoudre de quitter l'arbre où il n'y a plus de quoy les nourrir; et qui ayment mieux mourir en langueur, que d'auoir la peine de changer de demeure. Ie vous asseure que ie n'encheris rien dessus la verité : et ce grand esprit, qui vous fait imaginer si facilement toutes choses, ne vous sçauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Ie passe les iours entiers, sans ouurir les yeux; et la plus grande part de la nuit sans les fermer. Et ce qui vous doit estonner dauantage, ces mauuaises heures d'impatience, et de desespoir; et ces nuits que la crainte de vous auoir déplû me faisoient veiller auec tant de mortelles inquietudes : ie les regrette à cette heure, comme des joyes perduës, et des douceurs de ma vie passée. Voilà le chastiment que meritoit la plus grande folie qui fut iamais; et les peines qu'il faut que ie souffre pour vous auoir sceu trop bien connoistre. Mais au milieu de toutes ces afflictions, quoy que ie voye bien qu'il n'y a autre issuë, que celle de ma vie, et que toutes les faueurs du Ciel, et de la fortune, sont trop foibles pour m'en retirer; ie croy encore, sans que ie me puisse imaginer comment, qu'il ne vous seroit pas impossible de me faire mourir bien-heureux, et que tout ce que le reste du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute seule.

A LA MESME.

LETTRE XIII.

I'esperois tirer cét auantage de la solitude, où vous m'auiez laissé, que ie n'y serois diuerty de personne; et qu'estant en vn lieu, où ie n'ay point du tout de connoissance, j'aurois loisir de vous mander quelqu'vne de mes pensées. Mais voila qu'à peine me donne-t-on le temps de vous rien dire, pour m'emmener à Fontainebleau : et la fortune me presente vne occasion importante d'y aller, exprés comme ie croy, pour m'oster le contentement de vous escrire. Au moins quelque beau-semblant qu'elle me puisse faire, i'ay trop de sujet de me défier d'elle, apres en auoir receu de si mauuais offices : et ie ne pense pas, qu'elle voulust plus se remettre bien auec vn homme, à qui elle a fait tant de mal. Toutesfois, m'ayant conserué jusques icy au milieu de tant de maux, ie pourrois esperer, si

ie n'auois perdu tout courage, qu'elle me reserue à quelque chose de grand; et que peut-estre elle veut faire voir en moy quelques-vns de ses miracles, puisque desia elle y en a fait vn si estrange, en me sauuant la vie. Mais la derniere faueur qu'elle m'a faite, est beaucoup plus grande que celle-là : et ie luy suis plus redeuable, de m'auoir fait retrouuer par le plus grand bonheur du monde, la premiere Lettre qu'il vous a pleu m'écrire, apres auoir esté deux iours esgarée. Ie ne sçay, si ie vous le deuois auoir mandé. Mais dés l'heure qu'elle fut entre mes mains : ie reconnus que ie puis encore receuoir quelque joye, lors que ie ne vous vois point : et tant que j'ay esté à la lire, ie doute si j'ay esté affligé de vostre absence. Ne croyez pas que cela soit peu de temps. Car c'est presque tout celuy qui a passé depuis que ie l'ay receuë : et c'est la seule occasion où mes yeux m'ayent seruy auec plaisir, depuis que ie ne vous vois plus. Ie vous jure, que ie vous dis cecy auec verité, quoy que j'aye veu plus d'vne fois vos deux bonnes amies; et que ie n'ay rien trouué d'agreable dans le ton de la voix de l'vne, ny dans l'action de l'autre. Toutes les fois que j'ay esté chez celle, auec qui ie vous laissay, les vers du Tasse que ie la priay de lire, ont fait la moitié de son discours, et ses gestes, l'autre. Et quoy que ce soient deux choses excellentes en leurs especes; cela pourtant n'a pû empescher, que ie n'aye esté aussi triste que la premiere fois que vous m'y auez veu : et ie n'ay rien trouué en elle, qui ne me doiue consoler de l'aduis que vous me donnez, que ie n'en sçaurois iamais estre aimé. Toutefois son amitié me pourroit estre plus vtile que vous ne pensez : et ie la deurois rechercher auec plus de peine que ie ne fais pas; puis qu'elle est assez resoluë, pour tuer ceux qu'elle aime, quand ils sont aussi mal-heureux que moy. Mais ie vois bien, qu'elle ne m'accorderoit pas cette faueur sans connoissance de cause, et que deuant que de me faire mourir, elle me voudroit mettre à la question. Au moins elle commença à me la donner le dernier iour que ie l'ay veuë, et me fit beaucoup de demandes touchant la cause de mon transissement qui dure encore. Mais vn homme qui sçait supporter vostre absence, sçaura bien endurer la gesne : et il n'est pas à croire, que les tourmens me fassent rien dire, puis que ie suis tant accoustumé à souffrir; et qu'ayant desia confessé vne fois, ie n'ay pas veu que pour cela on ait en rien diminué les miens. C'est à vous, *** à qui ie fais ce reproche, et de qui, ce me semble, ie me dois plaindre; que vous ayant aduoüé mon crime, vous ne soyez pas assez juste pour me faire mourir, ny assez bonne pour me laisser viure. Ie vous demande l'vn ou l'autre de

toute mon affection : et si ie ne puis esperer de vous faueur, au moins faites-moy justice. Mais quoy que vous ordonniez, ie vous supplie que ie l'entende de vostre bouche : et il m'importe peu, que ce soit la vie ou la mort, pourueu que j'aye l'vn des deux en vostre presence. Il n'y a point d'entreprise hazardeuse, dont ie ne vienne à bout; ny de chasteaux enchantez, où ie n'entre sous vostre conduite. Que si les enchantemens qui empeschent qu'on ne vous voye, doiuent estre acheuez par le plus fidele, ou le plus amoureux homme du monde : ie vous asseure que ie les dois mettre à fin, et que cette aduenture ne peut estre deuë à vn autre qu'à moy. Mais, voila que M. de B. auec qui ie m'en vay, m'enuoye dire qu'il est prest de partir : et ie n'oserois le faire attendre, car ie l'honore beaucoup. Il a vne maison au Marais où il doit aller dans quinze iours. Il me faut plus de loisir que ie n'en ay, pour respondre à des Lettres qui ont besoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaist, du temps pour cela. Car iusques icy, à peine en ay-je eu assez pour les bien entendre.

A DIANE.

LETTRE XIV.

Si le déplaisir de ne point voir ce que vous aimez, vous est aussi sensible qu'à moy; et si vous souffrez durant cette absence quelque chose approchant de ce que j'endure : quelles considerations y a-t-il, belle Diane, qui vous puissent obliger d'estre deux iours sans me voir? et pourquoy ne nous jettons-nous pas plustost à toute autre extremité qu'à celle où ce malheur nous reduit? Pour empescher que quatre ou cinq personnes ne parlent, et qu'elles ne remarquent nos contentemens; est-il raisonnable, que nous n'en ayons plus? et pour éuiter vn peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de mal? Non, non, ma chere Diane; le plus grand mal qui nous puisse arriuer, c'est d'estre separez l'vn de l'autre : et ie n'en sçache point que nous deuions tant craindre que celuy-là. Aussi bien, pour tant de peine que nous-nous donnons, ne croyez pas que nostre affection en soit plus secrette. La tristesse qui est sur mon visage toutes les fois que ie ne vous vois point, la découure à tout le monde; et parle plus haut que personne ne sçauroit faire. Quittons donc desormais vne discretion qui nous couste si cher : et

donnez-moy dés apresdiner quelque moyen de vous voir, au moins si vous voulez que ie viue.

A LA MESME.

LETTRE XV.

Apres vous auoir laissé passer le temps hier, jusques à minuit, il n'y a pas de danger, ce me semble, belle Diane, que ie vous fasse souuenir aujourd'huy que vous auez vn seruiteur qui ne vous a point veuë il y a presque deux iours; et à qui on ne cessa hier de reprocher ses resveries. Cependant peut-estre que l'on vous loüoit où vous estiez, de vostre belle humeur. I'ay creu qu'il estoit à propos de vous faire songer à luy ce matin : car possible vous n'y pensâtes point hier : et ie n'esperois pas, qu'en si bonne compagnie, quelqu'vne de vos pensées vous eût osé parler de moy. Au moins j'en eus tant hier de toutes sortes, que de croire qu'il ne vous en pouuoit rester : et ie m'imagine, que vous trouuant assez bien accompagnée, et jugeant que ie serois trop seul; vous m'enuoyastes toutes les vostres pour m'entretenir. Aussi elles vindrent en foule par tout où ie fus; et furent mesme si hardies, qu'elles entrerent auec moy en vne maison où elles ne doiuent pas estre trop bien receuës. C'est chez vne Dame, pour qui vous m'auez reproché quelquefois, que ie n'auois point de pitié : auec laquelle trouuant vn de vos Cousins, qui ne vous en fait point non plus, ie ne pûs m'empescher que ie ne trouuasse occasion de parler de vous. Cela fut cause que j'y demeuray deux heures plus que d'ordinaire : durant lesquelles vostre nom fut repeté plus de vingt fois. Ie vis le feu, et la jalousie en l'esprit de l'vn et de l'autre : et nous fusmes vengez tous deux; moy de celuy qui auoit esté si hardy que d'aimer Diane; et vous de celle qui auoit osé entreprendre d'aimer ce qui luy appartient. Ie ne sçay si en cela j'ay esté trop peu discret, ou trop malicieux. Mais ie vous asseure que c'est le seul plaisir que j'eus hier, et le premier que ie receus iamais en ce lieu-là. Ie vous prie de me le pardonner : à la charge que ie vous pardonneray aussi, si d'auenture vous receustes hier quelque contentement sans moy.

A CLIMENE.

LETTRE XVI.

Puis que ie ne vous puis parler, non plus que si j'estois absent, permettez-moy de vous escrire, et de me seruir du seul moyen qui me reste pour me faire entendre. Ie croyois, belle Climene, que le plus grand mal que j'auois à craindre, estoit celuy d'estre separé de vous. Mais l'absence a-t-elle rien de plus cruel, ni de peine plus insuportable, que celle de me trouuer aupres de vous comme j'y suis à cette heure? Estre prés de toutes les graces, de toutes les joyes, et de toutes les beautez du monde, sans oser y tourner la veuë; auoir son cœur d'vn costé, et regarder tousiours de l'autre; parler de toute autre chose que de ce que l'on pense; et tandis que l'on est dans les feux et dans les gehennes, estre obligé de conter des histoires et des fables : ce sont des tourmens qui passent toute imagination, et que nul homme ne pourroit souffrir, s'il ne les souffroit pour l'amour de vous. Ie suis bien vengé maintenant des maux que ie disois que mes yeux m'auoient faits. Ils ne sont pas plus libres que moy. Ils souffrent à leur tour toutes les peines qu'ils m'ont causées : et sont punis à cette heure qu'ils n'osent plus se tourner vers vous, et qu'ils ont perdu cette joye, pour laquelle ils ont vendu ma liberté. Voilà, Climene, l'estat où ie suis pour vous; et les déplaisirs que ie souffre, pour auoir connu mieux que personne, combien vous estes aimable. Ie ne voy pas qu'ils puissent diminuer. I'en preuoy d'autres qui me menacent : et ie sçay que ie seray plus mal-heureux dans trois iours, lorsque ie ne pourray ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire. Cependant, au milieu de ces maux, ie benis à tous momens le iour que ie vous rencontray la premiere fois : et j'aime mieux toutes ces peines, que la tranquillité où j'estois deuant que de vous auoir veuë. Ie vous demande seulement, que vous me plaigniez vn peu; et que vous me souhaitiez quelquefois en vous-mesme vne meilleure fortune : puis que pour l'amour de vous, j'en sçay si bien supporter vne mauuaise.

A MADEMOISELLE DE M***.

LETTRE XVII.

Mademoiselle,

Ie ne dors qu'auec beaucoup de peine. I'ay perdu le goust de toutes choses. L'vsage mesme de l'air ne m'est pas libre; et ie ne respire pas tant que ie soûpire. Voila l'estat où ie suis, depuis que ie ne vous ay veuë. Il est vray, que ie ne suis pas asseuré d'où cela me vient; et que ie ne sçay si c'est vn effet de mon rhume ou de mon amour. Toutesfois, il y a apparence que c'est vous qui faites mon plus grand mal; puis que le plus grand soulagement que j'y trouue est de vous escrire. Sans mentir, ie ne vous vis iamais si aymable que vous l'estiez l'autre iour. Nonobstant ce que vous sçauez, qui eust pû faire peur à vn autre; ie vous trouuay la plus jolie chose du monde : et quoy que vous me chassassiez de temps en temps, et que vous eussiez changé vostre humeur en celle de Mademoiselle de S. Martin, vostre entretien me sembla tres-agreable. Cela me fait voir, qu'outre les choses qui paroissent en vous, il y a encore quelque enchantement secret, qui fait que l'on vous ayme; et que vous ne sçauriez iamais, quoy qu'il vous arriue, n'estre pas belle et n'estre pas douce. Au milieu de tous vos mépris, ie ne vous sçaurois trouuer cruelle. Lors que vous me déchirez le cœur, et que vous le mettez en mille pieces, il n'y en a pas vne qui ne soit à vous : et vn de vos soûris confit toutes les plus ameres douleurs, que vous me faites souffrir. Aymant toutes les choses douces; ie ne puis trouuer mauuaises celles que vous faites : et la mort mesme me semblera bonne de la façon que vous l'apprestez. Puis que ie trouue tant de goust en vos défaueurs, iugez combien vos faueurs me toucheroient : et ayez le plaisir, au moins vne fois, de voir l'effet qu'elles feroient en moy. Vous sçauez qu'il ne m'en faut pas tant pour me contenter; et que sans qu'il vous en couste beaucoup, vous me pouuez accorder tout ce que ie desire.

A. M. D.

LETTRE XVIII.

Voicy la quatriesme lettre que ie vous escris, sans auoir de vos

uuelles. Si c'est la faute de la Fortune, c'est le plus grand malur du monde. Si c'est vostre faute, c'est la plus grande cruauté e vous fistes iamais. Cependant, ie ne me puis empescher de ıs faire souuenir de moy : et sans voir que cela puisse estre bon ien, ie vous escris des lettres, sans y attendre de réponse; et des ıintes ausquelles ie n'espere pas satisfaction. La derniere fois que vous écriuis, ie croyois m'estre mis en repos. Mais, à ce que ie ıs, il n'en faut plus attendre, depuis qu'vne fois en sa vie on ıs a veuë. Cette image, que ie croyois à demy effacée dans mon ›rit, y est reuenuë auec toutes ses couleurs, et auec plus de luere que iamais. Elle remplit tellement mon ame, qu'il n'y a plus place pour toutes les autres choses : et celles qui sont icy, sont ıs loin de moy, que vous qui en estes à plus de cent lieuës. C'est mmage, sans mentir, que la plus belle personne du monde, soit ssi la plus ingrate, et la plus cruelle; et qu'auec tant de raison ne vous aimer pas, il se trouue tant de sujets, et mesme tant de cessité de vous aimer. Voyant que vous ne me teniez pas ce que us m'auiez promis, j'auois fait tout ce que j'auois pû pour me nettre en liberté, et pour me tirer de vos mains. Apres tout, m'y ıla retombé mieux que iamais : et tous mes efforts ne m'ont de n seruy, qu'à m'apprendre de ne plus tenter vne autre fois vne ose impossible; et de ne pas adjouster à tant d'autres peines, celle chercher des remedes où il n'y en a point. Vous pouuez donc me re tel traitement qu'il vous plaira, sans que ie m'en puisse resıtir. Ie n'ay plus de cœur, ni de force, ni de resolution contre us. Mais il est, ce me semble, de vostre generosité, de ne pas re de mal à vn homme qui s'abandonne entierement à vostre ercy; et de ne pas rendre malheureuse, la plus soûmise, la plus sinteressée, et la plus parfaite passion qui fut iamais.

LETTRE XIX.

Il fait vn des plus beaux iours que l'on ait veus de l'Esté; ie suis ɹiancourt, qui est vn des plus agreables lieux du monde : ie suis ec trois des plus aymables personnes de France : et ie m'enferme ıt seul pour vous écrire. Par-là vous jugerez bien que ie ne suis s en si mauvaise humeur que la derniere fois; et que cette lettre :a plus douce que l'autre. Vne heure apres l'auoir enuoyée, ie 'en repentis : et le mesme soir ie receus la vostre qui acheua en-

tierement de m'appaiser. Non pas que ie changeasse d'opinion, et que ie ne jugeasse que mon ressentiment estoit juste. Mais ie ne sçaurois plus auoir contre vous de colere qui dure : et ie vois bien que vous ne me sçauriez faire de si grand déplaisir, que vous ne me le fassiez oublier auec trois paroles. Car enfin, mon affection est à cette heure au point où vous disiez vne fois à saint Clou, qu'elle deuoit estre : et quand ie vous aurois conuaincuë d'vne infidelité, non pas d'vne negligence, ie ne pourrois pas m'empescher de vous aymer. Puis-que j'auois à estre si absolument sous le pouuoir de quelqu'vn ; au moins c'est vn grand hon-heur pour moy de ce que ie suis tombé entre les mains d'vne personne si bonne, si iuste, et si raisonnable, et qui dispose de moy auecque plus de soin, de bonté et de raison que ie n'eusse pû faire moy-mesme. Ie pourrois pourtant vous reprocher à cette heure, que vous n'auez pas esté assez soigneuse de mon repos. Car dites le vray, à quoy auez-vous songé de me mander, que la Fortuue vous a fait d'estranges tours, sans me dire ce que c'est, et me laisser le reste à deuiner ? C'est la plus belle inuention du monde, pour me faire imaginer et ressentir tous les mal-heurs qui peuuent vous estre arriuez. Au lieu que j'en serois quitte pour quelques-vns, si vous m'auiez mandé ce qui en est. Ostez-moy vistement de cette peine ; qui est, ie vous iure, vne des plus grandes que j'aye euë de ma vie. Ie vous écris auecque beaucoup de haste et d'interruption. Car voila que l'on m'appelle, et que l'on heurte à la porte de ma chambre. Mais ie ne me puis pas resoudre à vous écrire vne courte lettre : et vous la trouueriez, peut-estre, plus meschante que l'autre, si elle n'estoit pas assez longue. I'ay baisé la vostre mille fois ; et ie ne l'ay guere moins leuë. Elle est la plus jolie et la plus obligeante du monde. Mais, au nom de Dieu, écriuez-moy sans soin, afin que vous m'écriuiez auecque plaisir : et parlez-moy dans vos lettres auecque la mesme naïfueté que vous me parliez dans vostre chambre. Ie ne connois que trop vostre esprit. Ne vous en mettez pas en peine, et faites-moy connoistre vostre affection comme ie souhaite. I'ay vne extréme joye de ce que vous estes auecque la personne que vous me mandez. Car sçachant combien vous l'aimez, et combien elle est aimable ; ie sçay que ce vous est vn extréme soulagement que de l'auoir. Vous me mandez qu'elle me connoist à cette heure, aussi bien que vous. Quoy ! luy auez-vous dit toutes mes mauuaises humeurs ? luy auez-vous conté combien ie suis meschant ? et quelles peines ie vous ay données ? Sans mentir, vous estes vne meschante femme, si cela est : et ie sçay bien ce que ie luy diray de vous, pour me vanger,

quand ie la verray. Il n'estoit pas necessaire de me dépeindre si bien; et il valloit mieux me faire vn peu moins ressemblant, et me faire plus aimable. Car elle qui aime tant vostre repos, qui n'a point de jalousie pour vous, et qui aime tant ce que vous aimez : j'ay peur qu'elle me veüille mal de ce que ie vous ay tant tourmentée; et qu'elle croye que ie ne suis guere honneste homme, quand elle sçaura que j'ay esté si jaloux. Mais ie vous prie, de quelque sorte que ce soit, donnez-luy bonne opinion de moy. Car sur toutes choses, ie desire estre bien auec elle; et à cette heure que ie croy estre aimé de vous, il n'y a rien au monde que ie desire tant que son amitié. I'ay perdu depuis quatre iours Monsieur C*** : et sans mentir auec beaucoup de regret. Car ie l'aime et l'estime extrémement. Ie luy ay dit que ie vous escriuois par la voye de ***. Vous m'auez fait beaucoup de plaisir de me mander que vous prenez plaisir à lire les liures que ie vous ay donnez. Mais mandez-moy lequel vous plaist le plus; et dans celuy-là, ce que vous aimez dauantage. I'auois resolu de vous prier de m'en mander quelque chose. Mais ne me dites pas seulement cela. Rendez-moy compte de tout ce que vous faites. Car ie seray extrémement aise de sçauoir les moins importantes de vos pensées et de vos actions. Ie m'en retourne à Paris. I'y trouueray vne de vos lettres. Cela me donne vne extréme impatience d'y aller. Ie croy que j'y seray dans deux iours. Mais pource que le messager part demain à midy, j'enuoye cette lettre deuant par vn laquais. Adieu, aimez-moy, ie vous en conjure. Pour moy, ie ne puis pas dire combien ie vous aime. Le temps vous le fera voir.

A MADAME ***.

LETTRE XX.

Madame,

Enfin, ie suis icy arriué en vie : et j'ay honte de vous le dire. Car il me semble qu'vn honneste homme ne deuroit pas viure, apres auoir esté dix iours sans vous voir. Ie m'estonnerois dauantage de l'auoir pû faire : si ie ne sçauois qu'il y a desia quelque temps qu'il ne m'arriue que des choses extraordinaires, et ausquelles ie ne me suis point attendu; et que depuis que ie vous ay veuë, il ne se fait plus rien en moy que par miracle. En vérité, c'en est vn effet

estrange, que j'aye pû resister iusques icy à tant de desplaisirs; et qu'vn homme percé de tant de coups, puisse durer si long-temps! Il n'y a point d'accablement, de tristesse, ny de langueur pareille à celle où ie me trouue. L'amour et la crainte, le règret et l'impatience, m'agitent diuersement à toutes heures : et ce cœur que ie vous auois donné entier, est maintenant deschiré en mille pieces. Mais vous estes dans chacune d'elles : et ie ne voudrois pas auoir donné la plus petite à tout ce que ie vois icy. Cependant, au milieu de tant et de si mortels ennuis, ie vous asseure que ie ne suis pas à plaindre. Car ce n'est que dans la basse region de mon esprit, que les orages se forment. Et tandis que les nuages vont et viennent, la plus haute partie de mon ame demeure claire et sereine : et vous y estes tousiours belle, gaye et éclatante, telle que vous estiez dans les plus beaux iours où ie vous ay veuë; et auec ces rayons de lumiere et de beautez que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. Ie vous auouë qu'à toutes les fois que mon imagination se tourne de ce costé-là, ie perds le sentiment de toutes mes peines. De sorte qu'il arriue souuent, que lors que mon cœur souffre des tourments extrémes, mon âme gouste des felicitez infinies : et au mesme temps que ie pleure, et que ie m'afflige, que ie me considere éloigné de vostre presence, et peut-estre de vostre pensée; ie ne voudrois pas changer ma fortune auec ceux qui voyent, qui sont aimez, et qui joüissent. Ie ne sçay si vous pouuez conceuoir ces contrarietez, vous, Madame, qui auez l'ame si tranquille. C'est tout ce que ie puis faire que de les comprendre, moy qui les ressens : et ie m'estonne souuent de me trouuer si heureux et si malheureux tout ensemble. Mais ie vous supplie, que ce que ie vous conte de mon bon-heur, ne vous empesche pas d'auoir soin de soulager mes maux. Car ils sont tels, qu'ils ne laissent pas de me miner, lors mesme que ie ne les sens pas : et la seule agitation de deux sentimens si differens, est capable de m'abatre. Si donc vous auez quelques raisons pour me consoler, qui ne soient point tirées de Seneque : ie vous conjure de me les escrire; et de m'enuoyer en cette occasion, quelques-vnes de ces paroles miraculeuses que vous sçauez dire; qui rendent en vn instant la force et la gayeté aux esprits les plus malades, et qui m'ont desia deux autres fois sauué la vie. Sans mentir, vous estes obligée de conseruer la mienne, puis qu'elle est à vous, et que ie vous l'ay donnée de si bon cœur. Pour moy, ie confesse qu'elle m'est plus chere depuis qu'elle vous appartient; et que ie serois fasché de sortir du monde, si tost apres auoir connu ce qui y est de plus parfait, et de plus beau.

LETTRE XXI.

M. A. M.

Ie vous demande pardon : et vous confesse, qu'il me semble que ie ne vous ay pas aimée ces iours passez; et que ce n'est que d'auant-hier que ie vous aime. Au moins, mon affection s'est tellement accreuë depuis ce iour-là, et s'est esleuée, et a monté si haut, que quand ie regarde delà, celle que j'auois auparauant, ie la vois si basse qu'elle ne paroist presque point : et cette amour que ie croyois il y a huit iours la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme ie suis bien aise de me voir en cét estat, il me déplaist qu'il ne soit pas arriué plustost; et ie veux mal à mon cœur, de vous auoir caché si long-temps vne si grande place. Estant aussi aimable que vous estes, il me semble que ie vous ay fait tort de ne vous auoir pas aimée autant que ie fais, dés le premier moment que ie vous ay veuë : et ie ne deuois pas permettre aux obligations que ie vous ay, de contribuer quelque chose à cela. Mais, sans doute, c'est que ie ne vous ay pû connoistre du premier coup : et à dire le vray, tant de differentes beautez que vous auez, tant de graces et de charmes, tant d'esprit, de jugement, de courage, de force et de generosité, ne se peuuent pas voir d'vne veuë. Il faut du temps pour cela : et il y a tant de choses en vous, qu'il est besoin de plusieurs iours, seulement pour vous bien voir. Ie ne sçay, si ie me trompe. Mais il me semble qu'à cette heure j'en suis venu à bout, et mon esprit en est si remply, qu'il n'y a plus de place pour autre chose. Mon ame est toute employée à vous considerer et à vous comprendre : et cela, ie le fais auec autant de plaisir et d'attention, qu'estant sur le bord du plus affreux precipice du monde, ie ne m'en apperçois quasi pas; et me voyant à la veille de vous perdre, ie ne fais que me réjoüir de vous auoir trouuée. Ie vous iure, ma chere M., que ie ne vous écris que ce que ie pense; et que la moindre partie de ce que ie pense, est ce que ie vous écris. Il ne se trouue plus de paroles pour exprimer l'affection que j'ay pour vous. Elle est au delà de ce qui se peut dire, et de ce qui se peut penser. Il n'y a que vous seule au monde qui la puissiez imaginer, et vostre, etc.

LETTRE XXII.

Ie ne sçay pas bien, ce voyage, comment ie vous dois escrire. Car ie suis extrémement mal satisfait de vous; et de ce que vous ne m'auez pas encore fait sçauoir de vos nouuelles, en ayant eu tous les iours occasion. Ce qui m'empesche, c'est ce que ie ne vous veux rien dire qui vous pûst affliger, ou qui pûst troubler vostre repos. Car, sans mentir, il m'est plus cher que le mien propre. Mais aussi ie ne veux pas vous déguiser mon ressentiment : et il n'est pas en ma puissance d'vser d'artifice auec vous, ny de vous escrire comme ie ferois si j'estois content. Pour vous dire le vray, ie ne puis comprendre, comment vne personne qui a tant fait de choses pour conseruer mon repos, n'a pû faire en six semaines vne lettre pour m'obliger: et que vous qui trouuez l'absence vne chose si dangereuse, et qui tesmoignez de craindre si fort qu'elle fist quelque mauuais effet en moy, vous vous y soyez tellement abandonnée; et que vous ayez négligé durant vn si long-temps de vous seruir du seul remede qu'il y a contre elle. Il y a tantost deux mois que vous estes partie. Vous auiez vne addresse seure pour m'escrire. Il y auoit des messagers par tous les lieux où vous auez passé. Et ie n'ay pas encore vne lettre de vous. A vostre auis, que puis-ie penser de cela ? Voulez-vous que ie croye qu'à Orléans, à Blois, à Tours, à Angers, et depuis, durant tout le temps que vous avez esté à *** et à ***, vous n'auez pas eu le temps de me faire vne lettre ? Est-ce que vous n'auez pas fort desiré de voir des miennes; et qu'ainsi vous auez jugé que ie n'aurois pas beaucoup de haste de voir des vostres ? Il est vray que vous n'y estiez pas obligée, et que ie vous auois tesmoigné, en partant, que ie ne m'attendois pas d'auoir de vos lettres, qu'apres que vous auriez eu le loisir de receuoir des miennes. Mais en deuiez-vous moins faire pour cela ? et deuiez-vous pas prendre plaisir à me procurer vn bien à quoy ie ne m'attendois pas ? Ie vous laissois la liberté de ne me point obliger. Vous en auez vsé; et vous ne m'auez point escrit, à cause que vous auez pû vous en dispenser. Quoy donc ? si vous eussiez veu, que ie ne me fusse point attendu à receuoir de vos lettres, que dans quatre mois, vous eussiez esté tout ce temps sans m'escrire ? Car qui s'en peut passer cinq semaines, s'en peut bien passer vingt. Pour vous en parler franchement, ie ne sçay ce que ie dois croire de cela. Si ie pouuois soupçonner de legereté le meilleur esprit et le meilleur cœur du monde, ie croirois que vous auriez changé. Mais toutes autres choses me

raissent plus vray-semblables que cela. Quoy qu'il en soit, ie vous eure, ma M., et ie vous appelle ainsi de bon cœur, que mon af- tion n'en est point diminuée. Cela n'a diminué que la secrette e qui me restoit dans tous mes déplaisirs, et la satisfaction que ıois de penser que depuis que ie vous connois, vous auiez toû- rs eu pour moy tout le soin, la bonté et la tendresse que ie pou- s souhaitter; et que vous n'auiez iamais laissé passer vne occasion me donner tous les tesmoignages que l'on doit attendre d'vne ye et parfaite amitié. Quoy qu'il ne soit pas ainsi à cette heure, ıe vous en aime pas moins : et vous m'estes aussi chere que vous tiez lors que vous vous faisiez saigner tous les iours pour l'amour moy; et que vous ne craigniez pas de diminuer vostre vie, pour longer le temps que vous aimiez à me voir. Ie souffre tous mes ıuis constamment : et ce qui me fasche le plus, c'est que vous ıuez donné sujet d'imaginer vne fois en ma vie, que ie ne serois le plus ingrat homme du monde, quand ie ne vous aimerois que diocrement.

LETTRE XXIII.

M. c. M.

)ans quelles tenebres m'auez-vous laissé! et dans quel abysme s-ie tombé depuis que ie ne vous voy plus? I'aime trop vostre ıos, pour oser vous dire toute la peine que vous me causez : et s ennuis sont en vn point, que ie souhaitte quelquefois que vous m'aimiez pas comme ie vous aime, de peur que vous souffriez nme ie souffre. Vous ne trouuerez pas estrange, que mon esprit t dans vn si grand desordre, si vous considerez le sujet que j'en : et vous ne vous estonnerez pas que j'aye de la peine à me rele- ·, apres estre tombé de si haut. Mais ie vous prie, ma M., repre- tez-vous tout ce qui m'est arriué en fort peu de iours. La for- e m'a fait trouuer la plus aimable personne du monde : ie l'ay ıë; ie l'ay aimée; elle m'a tesmoigné beaucoup de bonne volonté; 'ay perduë. Et tout cela a passé si viste, et s'est fait auec tant de cipitation, que ie doute souuent si j'ay esté aussi heureux que ne l'imagine; et si ie n'ay pas songé tout ce que ie croy qui ‹st arriué. Aussi, à en parler sainement, tant d'amitié en vne sonne, dont ie n'estois pas presque connu, tant de force et de ›lution en vne femme, tant d'aimables qualitez en vn sujet, et t de tresors découuerts à la fois; et d'ailleurs, vn si grand nom-

bre d'accidens les vns sur les autres, vne telle foule d'auentures bonnes et mauuaises : sont des choses qui paroissent plustost auoir esté songées, qu'auoir esté veritablement; et il n'y a point de fable bien faite, qui n'ait vn peu plus de vray-semblance. Enfin, ma M., vn si beau songe a finy; ie ne sçay ce que sont deuenus tant de biens. Mon repos a esté troublé, et ie me trouue à mon reveil dans la plus noire et la plus effroyable nuit qui fut iamais. Cependant, ie tâche à la passer le plus patiemment qu'il m'est possible: et en attendant que le iour vienne, ie m'entretiens des plus agreables imaginations que ie puis. Ie considere, que ce m'est assez de joye pour tout le reste de ma vie, que d'auoir seulement esté vn moment aymé de vous; et que le souuenir de ce bonheur, me doit faire souffrir gayement toutes sortes de tourmens. Il n'estoit pas raisonnable, que la plus precieuse chose du monde ne me coutast rien. La fortune a esté iuste, de me faire acheter le cœur que vous m'auez donné, et ie luy sçay bon gré, de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer vostre affection, qu'apres que vous me l'auiez gratuitement accordée, en vn temps où vous ne me deuiez rien, et que ie ne la pouuois tenir que de vostre pure inclination. Ie serois bien ingrat, si ie plaignois à cette heure quelques larmes à vne personne qui a tant versé de sang pour moy. Il est temps que ie souffre à mon tour; et que ie vous donne des preuues de mon affection, apres en auoir tant receu de la vostre. Mais vous m'estes si bonne, qu'il estoit impossible que i'endurasse iamais aucun mal en vostre presence : et il a esté necessaire que vous fussiez esloignée, afin que j'eusse lieu de meriter et de souffrir. Enfin voila, ma M., les pensées auec lesquelles ie tasche d'adoucir les plus amers ennuis du monde; et de supporter l'absence de la plus accomplie et de la plus charmante personne qui ait iamais esté. Mais quoy que ie puisse faire, ie vous avoue que souuent mon courage et ma raison m'abandonnent, et ie voy bien que si vous ne me secourez, ie ne pourray pas resister longtemps. Hastez-vous donc de me faire sçauoir de vos nouuelles : asseurez-moi que vous vous portez bien : et commandez-moi de m'affliger moins.

A MADAME D. B.

LETTRE XXIV.

MADAME,

La nuit est passée pour tous les autres hommes : mais elle ne l'est pas encore pour moy; puis que ie ne vois goutte dans la chose du monde que ie desire le plus de connoïstre. Il y a long-temps, que mon esprit est couuert de nuages si épais, que le iour n'y sçauroit entrer : et dans l'obscurité qui y est, ie ne sçaurois rien voir, que des images confuses et mal formées, qui me plaisent quelquefois, et qui le plus souuent m'épouuantent. Dissipez ces tenebres, vous en qui toutes les clartez du Ciel semblent estre renfermées : et ne souffrez pas plus long-temps, que ie sois en doute, si ie suis le plus heureux ou le plus mal-heureux homme de la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaisirs et de plus parfaites joyes, sont tellement meslez ensemble, que l'vn n'y va iamais sans l'autre : et il arriue souuent, qu'en vn mesme moment ie sens des peines incroyables et des gloires infinies. Separez cela, ie vous en conjure : ne permettez pas qu'il y ait tant de desordre en vn lieu où vous commandez : apres tant d'Enygmes, dites-moy vne parole intelligible : et apprenez-moy mon bon ou mauuais sort. Pour toute mon ame, que ie vous ay donnée, ie vous demande seulement, que vous laissiez voir dans la vostre; et que le plus clair esprit du monde, ne soit pas tousiours le plus obscur pour moy. Pensez quelle peine ce m'est, de ne vous parler que deuant vne personne qui seroit ennemie mortelle de mon affection, si elle venoit à la connoistre, et quel tourment, de mettre tousiours en Comedie vne chose si serieuse; et de se seruir perpetuellement de mensonges, pour dire de si pures veritez. Donnez-moy de la force pour tout cela. Ayez la bonté de me rendre tousiours heureux en disant vn mot seulement. Ne permettez pas que la plus iuste passion du monde soit la plus malheureuse, ny que ie meure d'ennuy pour aymer parfaitement la plus aymable personne qui fut iamais.

A LA MESME.

LETTRE XXV.

Il faut bien croire, que vous m'enchantastes hier, quand vous me

fistes dire que j'estois content de vous. Car à moins que d'vn effet de magie, il seroit impossible, que par trois paroles qui signifioient si peu, vous m'eussiez fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouuiez faire. Cependant, il est vray, que vous trompastes ma douleur : et vous me renuersastes si bien le jugement, que dans le plus sensible déplaisir que i'aye iamais receu, ie sentis la plus grande joye que j'aye iamais euë. Mais le charme finit bien-tost. Pour mon mal-heur, la connoissance me reuint aussitost que ie vous eus laissée : et apres auoir eu de la peine à retenir deuant vous les larmes de joye, j'en ay répandu toute cette nuit les plus ameres du monde. Quoy que ie fasse pour me tromper, ie connois que vous m'avez fait vne trahison qui ne peut estre oubliée ; qu'il ne peut plus y auoir de commerce entre vous et moy ; que la confiance ne peut iamais reuenir : et ce qui est de plus cruel, voyant par toutes sortes de raisons, que ie ne vous dois point aymer, ie ne vois aucune apparence de le pouuoir faire. Tous les déplaisirs que vous arrestastes hier, sont reuenus en foule dans mon esprit, et ont mis tellement toutes choses en désordre, que lors que ie connois mon mal, et qu'il me souuient encore que vous estes la plus aymable chose du monde, il n'y a plus de raison, ni de connoissance, ni aucun rayon de bonne lumiere. Voila l'estat où ie suis : et en vérité, il ne semble pas qu'il puisse y auoir du remede. Mais voyez quelle foy j'ay en vous ! Si ie puis aujourd'huy oüir de vostre bouche vne parole obligeante, si vous me faites voir vne action, ou vn regard fauorable, ou si vous dites seulement en vous-mesme que vous voulez que ie sois guery : ie suis asseuré que tous mes maux cesseront, et que j'oubliray tous les déplaisirs que vous m'auez faits.

A LA MESME.

LETTRE XXVI.

Ie vous en demande tres-humblement pardon : mais ie vous auouë qu'il y a douze heures que ie suis content de vous. Ie sçay bien qu'à vostre égard c'est le plus grand crime que ie pouuois commettre ; et qu'il n'y a rien qui vous offense tant de moy, que lors que vous croyez que j'ay quelque joye secrette. Iugez par-là de ma reconnoissance. Sçachant que vous m'en ferez repentir, ie ne puis m'empescher de vous en rendre grace ; et de vous dire qu'apres

il n'y a point d'ennuis que ie ne souffre volontiers pour vous. uisez donc tantost, si vous voulez, toutes mes imaginations, s confiances; apprenez-moy que j'ay mal entendu tout ce que xpliqué en ma faueur : faites-moy voir que mon affection vous differente, ou mesme ennuyeuse. Ce m'est assez de bon-heur toute ma vie, que d'auoir pû croire vn demy-iour, que vous haïssiez pas : et ce contentement m'a donné de la force, pour ir toutes sortes de déplaisirs.

A LA MESME.

LETTRE XXVII.

stes-vous pas la plus fiere personne qui nâquit iamais ? Vous us contentez pas de ne me point faire de bien : vous ne vou- is mesme que j'en imagine. Et comme s'il y alloit de vostre ur, que ie fusse tousiours triste ; vous vous offencez dés que trouuez vn peu de joye dans quelque coin de mon esprit. Que couste-t-il, ie vous supplie, que je me persuade en moy- e d'estre heureux ; et que ie me forge des contentemens, els vous ne contribuez rien ? Puisque j'ay eu tant d'aueu- nt, que de mettre mon affection en la plus ingrate per- du monde : n'estes-vous pas bien injuste, apres cela, de er mauuais que ie manque de jugement en quelque autre ; et qu'vn homme qui a sçeu si mal se conduire, ne sçache rt bien iuger ? Trouuez bon, qu'au moins en cela, ie joüisse reglement de ma raison ; et que ie profite en quelque sorte sordre que vous auez mis en mon esprit. Si j'estois en mon ens, ie ne iugerois pas que vous m'aymez : mais aussi si j'y , ie ne vous aymerois pas. Et en l'estat où ie suis, ie ne puis ien penser qui vous offense.

A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

sque vous auez tant de peur que ie sois trop heureux ; et que

vous vous mettez en peine de tout ce que j'imagine, comme si vous estiez responsable de mes pensées : encore faut-il que ie vous les ouure, et que ie vous explique vne fois ce que c'est que ces confiances; dont vous me faites tant la guerre. Que ie meure, ie vous en diray la verité : et sçachant combien vostre esprit est penetrant, et comme vous estes toute dans mon ame; ie n'oserois pretendre de vous y cacher quelque chose. Ie vous iure que ie n'ay iamais esperé, ni desiré, ui imaginé mesme par souhait, d'estre aimé de uous, comme ie vous ayme. Vous trouuant si fort au dessus de tout ce qui est icy bas : ie n'ay point creu que vous fussiez capable de cette sorte de passion, qui lie deux ames de mesme nature**. Mais de la sorte que les esprits de là haut s'affectionnent quelquesfois aux hommes, et prennent soin de leur conduite, j'ay creu que vous me pouuiez vouloir du bien; et qu'il estoit impossible, que l'ame la plus genereuse du monde, ne fust pas touchée de la plus pure affection qui fut iamais. Cela estant ainsi, ie vous auouë qu'il est arriué souuent, qu'vne de vos actions, vn souris, vn regard, vne rougeur dans vne fauorable rencontre : m'ont fait quelquefois imaginer que vous ne me haïssiez pas; mais imaginer si foiblement, que cela ne se peut pas appeller croyance, mais quelque chose moindre que l'opinion, vn soupçon, vn doute qui nageant legerement dessus mon esprit, y laissoit vne trace de lumiere, et remplissoit le reste de mon ame de contentement et de joye. Voila d'où viennent ces gayetez et ces satisfactions qui vous offencent si fort. Si apres vous les auoir expliquées, vous les trouuez encore injustes; ie suis prest de les laisser. Car quand ie le pourrois, ie ferois, sans mentir, conscience d'estre heureux, si vous ne le vouliez pas; et vous ayant donné mon ame toute entiere, ie vous en laisse la conduite. C'est à vous à en disposer, et voir ce que vous aymez mieux, qu'elle soit heureuse ou malheureuse.

A LA MESME.

LETTRE XXIX.

Si tout ce qu'il y a de beau, de charmant, et d'agreable dans le monde, estoit mis ensemble : seroit-il rien de si aymable que vous l'estiez hier au soir? et tout ce que les Poëtes disent des Ris, des Graces, des Amours, ne se voyoit-il pas visiblement à l'entour de

ıersonne? Apres auoir eu tant de bon-heur que d'auoir veu
ı de mes yeux, ie fais vne resolution de ne plus me plaindre
.e rien.***...
ɔien qu'il m'en coustera le reste de mon ame. Mais que ie
i i'y ay regret; et si j'auois toutes celles du monde, ie les
is de bon cœur, pour vn plaisir comme celuy que j'eus de
ır.

A LA MESME.

LETTRE XXX.

ƴ bien que ie ne sortiray iamais de vos mains, et que tous
ɜins que ie fais de m'en tirer, sont inutiles. Comme vous me
us les iours quelque nouueau dépit qui me donne enuie de
ılter; ie découure en vous de iour en iour quelque nouvelle
ıi me retient : et à mesure que mes déplaisirs s'accroissent,
:mes s'augmentent, et mes chaisnes se redoublent. Apres
it d'extrémes efforts pour resister à tout ce que ie connois
dans vostre personne et dans vostre esprit; il arriue que
e vous voy, j'y trouue quelque beauté que ie n'y auois point
et contre laquelle ie ne m'estois pas preparé : et il y a
vne si grande diuersité de choses aymables, qu'il s'en ren-
ousiours quelqu'vne contre laquelle ie ne me puis defendre.

A MADAME DE V.

LETTRE XXXI.

ı quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze
e prose; et de vous dire en vn langage qui a accoustumé
plus veritable que celuy-là, que ie meurs pour vous. Cette
lont ie viens de parler, est beaucoup mieux écrite dans mon
ı'elle n'est icy; et l'image que j'en ay conçeuë est telle;
ous mettant au dessus de l'Aurore et du Soleil : ie ne dis
ne me semble trop bas, et que ie ne croye au dessous de
gez, ie vous supplie, en quel repos doit estre vn esprit où

vous estes si bien representée : qui considerant à toute heure la plus belle chose du monde; parmy tant de raisons de desirer, n'en voit aucune d'esperer, de quelque costé qu'il regarde. En cét estat, neantmoins le mien ne laisse pas d'estre content. Il est tellement occupé à voir tant de merueilleuses qualitez qui sont en vous, et à penser combien vous estes aymable; qu'il ne me reste pas de temps pour songer que ie ne suis pas aymé, ni pour sentir que ie me meurs. L'idée que ie me suis formée de vous, et que ie contemple sans cesse, m'attache de sorte, que ie ne m'apperçois pas de ce qui me manque, ni de ce que ie souffre : et tandis que mon cœur brule et qu'il se consume, qu'il craint, qu'il desire, et qu'il s'agite; mes pensées sont tranquilles, et me donnent des joyes qui passent celles des hommes. Cependant, ie iuge par raison, que ma vie ne peut long-temps durer ainsi : et puis qu'elle vous appartient, et que vous en estes la maistresse, ie crois qu'il est de mon deuoir de vous auertir du peril où elle est. C'est à vous à en ordonner comme il vous plaira. Car pour ce qui est de moy, ie n'ay rien à vous demander là dessus : et ma volonté est tellement soumise à la vostre, que ie ne luy permets pas de souhaiter le bien que vous ne voulez pas que j'aye; ni de fuïr le mal à quoy vous me destinerez. Ce que ie vous puis dire seulement : c'est que toute mon ame estant également à vous, il n'est pas raisonnable que tous mes biens ne soient que dans mon imagination; et qu'il est iuste, peut-estre, que vous donniez des contentemens plus veritables et plus solides, à la plus solide et la plus veritable passion qui fut iamais.

A MADEMOISELLE ***.

LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

La plus grande ioye que j'aye euë de ma vie, est celle de vous auoir veuë; et le plus grand déplaisir, celui de ne vous voir plus. Que ie meure, si mes yeux ont pû rien trouuer d'agreable, depuis que ie vous ay quittée! I'ay laissé à Blois tous les plaisirs que j'auois accoustumé de trouuer icy, et j'ay à Paris plus d'ennuy, que ie n'en ay iamais eu en lieu du monde. Ie serois pourtant bien marry d'estre moins affligé : et j'ayme ma tristesse quand ie songe qu'elle

vous plairoit si vous la voyez. Il est iuste, sans mentir, qu'vne si bonne fortune que celle de vous auoir trouuée, me couste quelque chose : et quand j'en deurois perdre le repos de toute ma vie, ie ne croirois pas l'auoir achetée à trop haut prix. Le moindre souuenir, ou le souuenir d'vne de vos moindres actions, ou de quelqu'vne de vos paroles; me donne plus de satisfaction, que toutes les sortes de mal-heurs du monde ne me peuuent donner de peine : et au mesme temps que ie souffre, que ie ne vous vois point, et que ie suis en doute si vous m'aymez, ie ne voudrois pas auoir changé de place auec ceux qui sont les plus heureux, et qui voyent, et qui joüissent. Vne si grande resolution dans vn si grand sujet de m'affliger, fait que ie commence à croire tout de bon, que vous ne mentiez pas, lorsque vous me disiez que vous m'auiez donné vostre cœur. Car si ie n'auois que le mien, ie ne pourrois resister à tant de déplaisirs : et ie sens bien qu'vne force si extraordinaire ne vient pas de moy; et qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. À dire le vray, c'est vne estrange auenture que celle qui m'est arriuée : d'auoir trouué en vne seule personne tout ce qu'il y a d'aymable au monde, l'auoir aymée aussi-tost que ie l'ay veuë, et l'auoir perdue aussi-tost que ie l'ay aimée; que mon bon-heur se soit fait, et se soit éuanoüy en vn instant, et qu'en si peu de temps j'aye eu tant de sujet de me réjoüir, et de me plaindre. Quoy qu'il en soit, ie ne puis que tenir bien-heureuse l'heure en laquelle ie vous ay veuë : et ie ne donnerois pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit, pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Ie me confirmeray dauantage dans cette opinion, par la réponse que vous me ferez : et si elle est aussi fauorable que les paroles que vous m'auez dites; ie tiendray pour bien employées toutes les peines que ie souffriray pour vous. Ne craignez donc point, ie vous supplie, le peril que vous me disiez qu'il y auoit à escrire : et mettez-vous en quelque hazard, pour me tirer de celuy où ie seray, si vous n'auez pas soin de moy. Considerez donc, ie vous supplie, en m'écriuant, qu'il n'y a rien qui oblige tant vne ame bien faite, qu'vne confiance entiere; et qu'il est raisonnable que vous donniez quelque consolation à vn homme qui n'en veut plus, et qui n'en peut plus avoir que de vous.

LETTRE XXXIII.

Apres auoir eu vne des plus fascheuses nuits du monde; ie ne

me puis resoudre à passer vne iournée de mesme : et ie voy bien que celle-cy ne me sera pas meilleure ; si vous, qui faites mes bons et mauuais iours, n'en ordonnez autrement. Ie creus hier, en vous disant adieu, que j'estois content, et il me sembla que trois ou quatre paroles, que ie vous auois arrachées, m'auoient entierement appaisé. Mais ie ne fus pas à dix pas de chez vous, que tous mes maux recommencerent. Ce dépit, ces craintes, ces soupçons, et ces défiances qui me venoient de quitter, m'assaillirent à la fois, rentrerent dans mon esprit, et n'en sont point sortis depuis. Soit que j'aye veillé, ou que j'aye dormy, ils ont fait toutes mes pensées et tous mes songes. Ils m'ont representé tout ce qui me peut le plus fascher, et que ie dois le plus craindre ; et ont remply mon imagination de chimeres, et de visions estranges. I'esperois que le iour feroit disparoistre tout cela. Mais il est desia bien auancé : et ie voy tousiours les mesmes choses. Vous qui estes maistresse absoluë de mon ame, ne souffrez pas qu'il y ait tant de desordre en vn lieu où vous commandez. Chassez ces funestes images d'vn esprit, où il ne doit y auoir que la vostre : et ne permettez pas qu'aupres de la plus belle chose du monde, il y en ait de si effroyables. I'ay tant de foy en vous, que si vous dites seulement trois paroles, apres auoir leu cette lettre ; ie croy que ie receuray du soulagement tout à l'heure : ie sentiray d'icy ce que vous direz tout bas dans vostre chambre : et j'auray du repos dés le moment que vous m'en soühaiterez. Si ce ne fut que l'estonnement qui vous rendit hier muette, ie vous supplie, ne la soyez pas aujourd'huy. Et si vous ne pouvez dire des choses bien obligeantes, que lors que vous le voulez de vous-mesme ; faites-le donc à cette heure que ie ne suis pas aupres de vous pour vous en presser ; que ie ne vous en prie que de loin, et auec soûmission ; et que ie vous asseure que si vous voulez mesme que ie sois mal-heureux ; j'aime mieux le vouloir auec vous, que d'auoir vne volonté contraire à la vostre.

LETTRE XXXIV.

Lors que ie ne pensois point du tout à vous, et que j'estois en repos, quel besoin estoit-il de m'écrire, que vous desiriez que j'y fusse ? Ie toüissois de la plus grande tranquillité du monde : et ie l'ay perduë dés que j'ay sceu que vous me la souhaitiez. C'est vne chose estrange, que la fatalité que vous auez à troubler le repos de

ma vie. Ie ne me sçaurois accommoder de vostre indifference, ni de vostre haine : et ie ne sçaurois dire lequel est plus à craindre pour moy, que vous me vouliez du mal, ou que vous me vouliez du bien. Quand vous m'aimez, ie ne puis auoir de repos; quand ie sçay que vous ne m'aimez pas, ie ne sçaurois auoir de joye : et de quelque sorte que ie vous considere, vous jettez tousiours du desordre dans mon esprit. Le seul moyen que j'aye pour me garentir de vous, est de ne point penser à vous, et d'effacer entierement de ma memoire, tout ce qui m'y reste d'vne personne si aimable et si dangereuse. I'estois à peu prés en cét estat, quand j'ay receu vostre lettre : et vous estes venuë troubler tout cela, en me souhaitant la paix et la liberté. Puis que le mal est fait, il le faut souffrir; et attendre auec patience ce qui en reüssira. Mais s'il peut arriuer encore vne autre fois en ma vie, que ie ne me souuienne plus de vous; au nom de Dieu, Madame, dispensez-vous du compliment de vous en resioüir auec moy; et si vous estes bien aise de mon bonheur, que ce soit secrettement, et sans que j'en puisse rien connoistre.

LETTRE XXXV.

Ie ne manqueray pas d'aller fairé ma collation auec vous, quoy que ie sçache que j'y seray empoisonné : et j'ay desia trouué vn poison dans vostre lettre, qui me dispose à receuoir tous les vostres, et mesme à les desirer. Il n'est pas besoin que vous m'appreniez à quel point la deuotion peut changer les esprits. Ie le sçay assez par moy-mesme, puis que c'est elle qui auoit fait en moy le changement de pouuoir viure sans vous voir. Vous venez d'y en faire vn autre auec trois lignes que vous m'auez escrites. Vous deuiez, ce me semble, auoir plus de consideration à ne pas hazarder vostre prochain : et, à ce que ie puis voir, si vous estes deuote, au moins vous n'estes pas scrupuleuse. Pour vous en parler serieusement, c'est vne horrible meschanceté à vous, d'auoir réueillé en moy tous les sentimens que j'auois endormis auec tant de peine : et ie m'en plaindray aux Carmes deschaussez, si ce n'est que vous me traittiez si bien, que ie n'aye pas sujet de m'en plaindre.

A MADAME ***.

LETTRE XXXVI.

MADAME,

Ie n'esperois pas qu'il me resteroit encore vn bon iour en toute ma vie : et peut-estre en fut-il ainsi arriué si l'on ne me l'eust donné ce matin de vostre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquerir sur moy, vous auez acheué de tout gagner par cette derniere faueur : et ie vous aduertis, que si desormais vous m'en faites quelques autres, ie n'auray plus rien de quoy les reconnoistre. Ie vous le dis de tout mon cœur : et s'il n'y a pas icy de danger de parler haut, puisque ie ne suis écouté de personne, iamais rien ne me toucha si sensiblement; et ie ne sçaurois vous rendre assez de graces pour celle que vous me venez de faire. Ie la puis bien appeler ainsi, puis qu'elle me fait respirer, nonobstant l'arrest que vous prononçastes l'autre iour; et que parmy de si mortels déplaisirs, elle m'a redonné la vie. Il est vray que celle que ie traine est si malheureuse, que ie ne voy pas que ce soit vn present que ie deusse beaucoup estimer s'il ne me venoit de vous. Et ayant encore à passer quinze iours sans vous voir; ie ne sçay si ce n'est pas vne cruauté que de me faire viure. Ie le veux bien pourtant, puis que vous me le commandez, et que vous m'aimez encore. *****

A MADEMOISELLE DE ***.

LETTRE XXXVII.

MADEMOISELLE,

A moins que de vous enuoyer des fleurs de lys, il n'y a point de fleurs au monde qui meritent de vous estre presentées : et ie vous enuoye celles-cy seulement pour estre jettées sous vos pieds. Encore ie vous asseure que ie leur enuie bien cette place : et ie tiens qu'elles seront là plus glorieusement, que si elles estoient sur la teste des Reines. Vous-vous estonnerez qu'vn homme qui vous connoist si bien, ait osé prendre la liberté de vous escrire : et par là vous deuez iuger si ma passion est violente; puis qu'à mon âge, et auec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la declarer; et

qu'vn si grand hazard comme est celuy de vous déplaire, ne m'en a pû retenir. Ie sçay bien, Mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées, que celles qui se font contre vous; et que ie suis destiné à ne mourir pas d'autres mains que par les vostres. Mais ie me laisse emporter à mon Destin : et quelque mal qui m'en arriue, il est impossible, que ie m'empesche de me laisser attraper. A l'heure que vous lisez cecy, vous rougissez de dépit, et vous grincez les dents. Vous ne sçauriez pourtant me faire repentir de rien. Car ie suis maintenant à l'épreuue de tous les plus grands accidens : et au peril de ma vie, j'ay resolu d'estre tousiours,

Vostre, etc.

LETTRE XXXVIII.

MADAME,

Ie n'oserois vous dire l'estat où ie suis : et apres vous auoir tant vanté ce cœur que ie vous ay donné, j'ay honte de vous faire voir sa foiblesse. I'auois creu, que l'asseurance que j'ay de vostre affection, me deffendroit contre toute sorte de déplaisirs; et qu'il estoit impossible que ie fusse aymé de vous et malheureux tout ensemble. Cependant ie me trouue en vn aussi grand desordre, que si j'auois perdu toutes choses en vous perdant de veuë : et ie me tourmente comme s'il n'y auoit point d'autre bien ni d'autre mal au monde, que de vous voir ou de ne vous voir pas. Cela me fait iuger, que nos deux ames ne sont encore guere bien meslées; et ie connois bien que vous ne m'auez donné qu'vne fort petite part de la vostre, puis que ie manque de courage à souffrir vne affliction. Il est vray, à le bien considerer, que celle que j'ay n'est pas de cette sorte de malheurs que la constance apprend à supporter doucement. La raison la plus seuere, ne sçauroit desapprouuer vn aussi iuste déplaisir que le mien : et si elle ne me permet pas de regretter la plus agreable, la plus charmante, et la plus belle personne du monde; elle ne sçauroit au moins trouuer mauuais que ie regrette la plus habile, la plus genereuse et la plus sage. Quand ie ne deurois pas estre affligé de ne vous plus voir, ie le deurois tousiours estre de ne vous plus ouïr : et ressentir extrémement d'auoir perdu vne conversation, qui m'éclairoit l'ame de mesme qu'elle me l'embrasoit, et de laquelle ie ne sortois iamais que plus honneste homme, aussi bien que plus amou-

reux. Que si parmi tant de causes d'ennuis, ie puis receuoir quelque consolation; il faut qu'elle m'arriue sans que ie l'espere : et il sera bien plus seant que vous me la donniez, que si ie la trouuois de moy-mesme. Vous donc, Madame, qui voyez plus clair que moy en toutes choses, et particulierement dans mon cœur, et dans ma fortune : apprenez-moy s'il n'est pas raisonnable que ie m'afflige infiniment de ne vous pas voir; ou si vous ne me pouuez montrer que cela ne doit pas estre; dites-moy du moins que vous ne le voulez pas, et que vous m'ordonnez de me conseruer jusques à ce que ie vous reuoye.

LETTRE XXXIX.

MADAME,

I'auois commencé à me mutiner de ce que vous ne m'auiez point fait de réponse. Mais vn bruit qui court icy, que vous y deuez arriuer bien-tost, m'a remis en meilleure humeur, et a fait que ce dépit n'a pas duré plus long-temps que les autres, que j'ay tasché autrefois d'auoir contre vous. A la verité, moy qui fais profession de me ressouuenir de toutes les excellentes qualitez que vous auez, aussi bien que si ie les voyois encore; j'aurois bien oublié vostre douceur, et vostre ciuilité, si ie croyois que vous en peûssiez auoir manqué pour moy en cette occasion; et que vous eussiez refusé cette consolation à vn homme; que vous deuiez penser en auoir tant de besoin. Sans mentir, ie ne crois pas qu'il y ait iamais eu de déplaisirs pareils aux miens : et quoy que ie creusse assurément, deuant que de vous laisser, que ie mourrois de vostre absence; ie ne croyois pas qu'elle me deust faire la moitié tant de mal qu'elle m'en a fait. Bibille, Gambille, et Fanfan, n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir : et Biquet n'en a pas esté si affligé que moy, quoy que vous ne m'ayez pas traitté de roses. Tout de bon, Madame, ie me trouue dans Paris de la mesme sorte que vous-vous estes autrefois trouuée à la Basme; hormis que ie n'ay pas le plaisir d'y acheter des moutons : et selon que ie connois vostre humeur, ie iurerois que vostre solitude de dix ans, ne vous a pas semblé si longue, que me l'a esté celle où ie suis depuis trois semaines. Ie vois bien quelquesfois des Dames assez aymables; mais croyez-vous que ces personnes-là me pourroient faire parler? Toutes les femmes me le sont à cette heure, comme vous l'estoit cét homme que vous sçauez :

t quand elles auroient les Ris et les Graces prés d'elles; elles ne ourroient pas arrester mon esprit vn moment. Ie fais à cette heure ı petite souris dans les compagnies, et apres àuoir legerement tout onsideré, ie me retire en moy-mesme, et ie me mets à part pour n autre temps. Faites, s'il vous plaist, Madame, que celuy que 'espere, arriue bien tost, et qu'apres tant de peine, je me retrouue ıupres de vous comme vous me l'auez predit autrefois.

LETTRE XL.

Le Canon d'Arras, n'a pas fait tant d'effets que les paroles que vous m'auez escrites : puis qu'en en vn moment elles ont chassé les ennemis qui me tenoient et qui estoient prests de m'oster la vie. Hier au sortir de chez vous, ie fus attrappé par vne troupe de soupçons, de craintes, d'ennuis et de jalousies : et vostre lettre a défait tout cela. Ils me poursuiuirent iusques dans mon logis, et ne m'ont pas laissé cette nuict vn moment de repos. Sans mentir, vous punissez ceux qui vous faschent, bien mieux que ne feroit Madame la Marquise **** : et en me mettant dans la teste tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que si vous me la fendiez en deux. Imaginez-vous, que tout ce qu'il y a de joye et de déplaisirs au monde, est à cette heure ensemble dans la mienne : toutes sortes de satisfactions, et de mécontentemens; et la plus grande Amour qui fut iamais, auec la plus extréme deffiance. Desbroüillez, s'il vous plaist, tout cela, Madame : et puis que ie n'ay plus que trois iours à viure, faites au moins que ie les passe en repos.

LETTRE XLI.

Voyez, ie vous supplie, quelle est la force de vos enchantemens : puis qu'en l'estat où ie suis, ils font que ie ne sens pas mon mal; et qu'estant sur le point de receuoir le plus grand déplaisir qui me puisse arriuer, ie ne laisse pas d'estre le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a sous le Ciel de beauté, de grace, d'esprit, et de gentillesse, me doit laisser dans trois iours; et mesme tout ce qu'il y a de bonté, de douceur, et de generosité. Ie sçay que tout

mon bien, et toute ma joye, mon cœur, et mon ame, s'en doiuent aller en mesme temps : et parmy cela, ie ne laisse pas d'auoir de bonnes heures ; et si ie n'ay bien dormy cette nuict, ie puis dire au moins que ie l'ay bien passée. A dire le vray, il suffit d'auoir eu vn moment en sa vie, comme j'eus hier toute vne apresdisnée. Le seul ressouuenir de la felicité où ie me suis veu, me doit consoler en toutes choses ; et quand ie ne l'aurois que songée, ce seroit assez pour me rendre tousiours heureux. Voila la seule pensée à laquelle ma vie tient à cette heure ; et qui la deffend de tant de sortes de déplaisirs qui la menacent : puis que tout ce qui me reste de bonheur, n'est fondé que sur la creance que vous m'aimez vn peu. Faites, ie vous conjure, qu'elle me dure quelque temps : et n'enuiez pas ce contentement à vne personne, qui doit auoir bien-tost tant de maux.

LETTRE XLII.

Vous verrez par la lettre que ie vous auois escrite dés ce matin, que ie m'accommode à tout ce que vous voulez : et ie vous donne dés cette heure, la plus grande marque que ie vous puis iamais rendre de mon obeïssance, en vous renuoyant ce que vous m'auiez enuoyé. Ie les trouue toutes deux si belles, que ie ne me puis resoudre au choix ; et ie m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaît bien autant que l'autre : et en ce qu'elle est plus éueillée et plus affettée, elle vous ressemble dauantage. Que ie meure, si ie ne les aime desia l'vne et l'autre plus que ma vie : mais pas encore tant que vous. Voyez si vous estes meschante. Pour auoir quelque iour vne excuse d'aimer deux personnes, vous trouuez moyen de m'en faire aimer trois. Il n'est pas besoin pourtant de ces inuentions : et dans l'innocence où ie suis depuis aujourd'huy, vous ferez de moy tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant, apres la lettre que ie viens de receuoir de vous, que vous ne soyez pas la plus jolie, la plus aimable, et la plus galante personne du monde.

LETTRE XLIII.

I'ay eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les veītes. Mais aussi-tost que ie songe aux vostres, les miens se remettent, et ne sçauroient estre troublez. Ie ne me puis imaginer qu'il y ait rien de caché dans vne personne, qui est si pleine de lumiere; ny croire que le Ciel ait fait vne si belle chose seulement pour tromper les hom̃mes. Cette peinture que ie remportay hier de chez vous, me guerit de tous mes maux : et dés que ie porte la veuë dessus, mes mauuaises humeurs s'en vont, toutes mes deffiances s'éuanoüissent, et mon esprit est remply de contentement et de gloire. C'est en cét estat que ie vous escris, et que ie vous asseure, qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ny si amoureux que ie suis.

LETTRE XLIV.

Monsieur de Castelnau se porte bien, Monsieur de Mercœur a esté legerement blessé, et le Marquis de Faure l'est extrémement.

Ie vous loüe de la bonté que vous auez d'auoir soin des morts et des blessez : et ie vous en remercie pour la part que j'y puis auoir. Ie le fus de nouueau la derniere fois que ie vous ay veuë : mais en vn point, que ie voy bien que ie n'en pourray iamais guerir; et qu'à moins de ne bouger plus de vostre ruelle, et d'estre tousiours à deux pas de vous, ie ne croy pas que ie puisse viure. Sans mentir, Madame, c'est vne grande imprudence à vous, de vous faire connoistre aussi aimable que vous estes, à ceux à qui vous ne voulez pas de mal. Lors que ie ne voyois que la moitié de vos charmes et de vostre esprit; vous en auiez desia plus que ie n'en pouuois supporter. Imaginez-vous en quel estat ie dois estre à cette heure. Ie n'ay pas eu, ie vous iure, vn moment de repos depuis que ie vous ay laissée. Mais auec cela, j'ay tant d'affection (1) et tant de joye, que quand j'en deurois mourir dans vne heure, ie ne voudrois pas me plaindre de vous. Aussi bien, puis que vous deuez vous en aller bien-tost, et que ma vie est menacée d'estre si mal-heureuse, ie ne dois pas craindre de la perdre : et ie seray bien aise que vous me l'ostiez deuant que de partir d'icy.

---

(1) L'édition de 1681 porte : *tant de satisfaction.*

LETTRE XLV.

Il vous sied fort bien de rire,
Vous estes en belle humeur.
Mais quoy que vous puissiez dire,
Voiture a bien du bon-heur,
Qu'il ne sçait pas
Tous vos esbas :
Guillemette, la la la!
Qu'il en auroit de mal!

Sans mentir, vous faites des merueilles : et en vers et en prose, personne ne vous égale. Pour moy, j'en suis dans vn estonnement le plus grand du monde : et quand ie songe quelle innocente vous estiez cét hyuer, que vous n'osiez dire les choses les plus communes, et que vous pensiez que Sophiste fust vne injure ; ie ne puis comprendre comment vous pouuez faire tout ce que vous faites à cette heure ; et qu'vne personne qui n'a iamais leu qu'vne Comedie puisse estre deuenuë si sçauante. C'est vn miracle que ie n'entens point : et quand j'ay oüy les Religieuses de Loudun parler Latin et Grec, ie n'ay pas esté si estonné que ie le suis, de vous voir escrire. Ie vous supplie au moins, Madame, de ne vous pas seruir à me tromper de cét esprit qui vous est venu. Car ie voy bien que si vous l'entreprenez, ie ne l'empescheray pas. Ie vous remets donc sur vostre foy : et vous demande seulement que vous me soyez fidelle, jusqu'à ce que vous en trouuiez vn autre qui vous aime, qui vous estime, qui vous admire autant que ie fais.

LETTRE XLVI.

Apres auoir bien songé à tout ce qui se passa hier : ie vous promets dauantage que vous ne desiriez de moy. Car ie vous asseure que ie ne vous demanderay iamais rien, et mesme que ie ne vous verray iamais. I'en viens de faire des sermens et des resolutions si étranges, que si j'y manque iamais apres cela, ie ne vous pourray plus donner qu'vn cœur tres-lâche, et vne ame la plus parjure du monde. A la verité il faudra qu'il y ait vne extréme foiblesse en l'vn et en l'autre, s'ils retombent entre vos mains. Apres tant de mauuais traittemens qu'ils y ont receus, ie meriteray bien tous les maux

ue vous me sçauriez faire, si le souuenir de ceux que vous m'auez aits, ne me deliure pas de vous. Vn rayon de lumiere qui m'est omme venu des Cieux, m'a esclairé dans mon aueuglement, m'a ait voir la tromperie de vos charmes, et connoistre, que ce que ie enois hier, la plus desirable personne de la terre; est celle qui est a plus à craindre, et la plus à fuïr. Trouuez donc bon que ie cherhe du repos ailleurs, voyant que ie n'en puis auoir aupres de vous : t puis qu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait souffrir, t qu'il ne vous reste plus de nouueaux tourmens à exercer sur noy ; n'ayez pas de regret que ie vous eschappe. Aussi bien n'est-plus en vostre pouuoir de l'empescher : et à l'heure que vous lisez cy, ie suis party de Paris, auec resolution de n'y rentrer iamais, ue vous n'en soyez sortie.

LETTRE XLVII.

Il faut bien que vous soyez destinée à troubler ma vie, puis que le ien et le mal que vous me faites, m'oste égalementle repos. La lettre ue vous m'écriuistes hier, l'affection que vous me fistes paroistre, et soin que vous eustes de parler à moy, m'ont empesché de dormir ette nuict. Ie l'ay passée toute entière à me ressouuenir, combien ous eustes de grace, d'esprit, et de gentillesse, en tout ce que vous diez ; et à considerer que ce qu'il y a de plus agreable, de plus beau, et e plus charmant dans le monde, n'égale pas les moindres choses que ous dites ou que vous faites. Ie ne sçay pas ce qui arriuera de moy. Iais ie crains sans mentir que ie ne puisse éuiter de tomber dans cét ccident; dont ie disois hier que vous seriez rauie. Quand ie pense ue vous m'aimez, ie ne dors pas. Quand ie croy que vous en aymez n autre, ie me desespere. Quand ie suis esloigné de vous, ie ne çay ce que ie fais. Et quand ie vous voy, toutes vos actions, toutes os façons, et toutes vos paroles m'empoisonnent. Voyez, s'il vous laist, quelle vie doit estre la mienne, et ce que j'en dois attendre. l n'y en eut iamais en verité vne si trauersée : et toute l'esperance ue j'ay, c'est que vostre absence la va finir bien-tost, et me va deiurer de tous mes maux.

LETTRE XLVIII.

Vous auez bien raison de vous mocquer de moy : et ie vous auoüe que ie suis bien honteux, qu'apres auoir tant fait le braue, il faille que ie montre tant de foiblesse. A ce que ie voy, Madame, quelque part que j'aille, ie ne suis iamais loin de vous. Ie vous porte tousiours dans le cœur : et vous me tenez aussi bien quand ie suis dans mon logis, que quand ie suis dans vostre carosse. Mais à le bien considerer, vous n'en deuez pas auoir de gloire, ni moy de honte : et puis que tout cela se fait par charmes, et par sorcelleries; il n'y a rien dont vous deuiez vous vanter, ni que vous me puissiez reprocher auec raison. Il faut bien que cela se fasse ainsi. Car s'il n'y auoit quelque chose de surnaturel, il ne pourroit pas arriuer, que connoissant si bien vos artifices, ie m'en defendisse si mal; et que la plus meschante personne qui fut iamais, me parust tousiours la plus aimable du monde. Contentez-vous, ie vous supplie, Madame, des maux que vous m'auez faits. Rompez le sort que vous auez jetté sur moy. Ou si vous ne voulez pas que ie guerisse, faites au moins, puis que rien ne vous est impossible, que ie croye que vous m'aimez : et ie souffriray gayement tous les maux que vous me voudrez faire.

LETTRE XLIX.

Ie ne me puis resoudre à laisser partir vostre laquais sans vn poulet : et il me semble que c'est de la sorte qu'il faut payer vne gantiere comme vous. I'aurois de quoy vous en faire vn le plus amoureux du monde, si ie voulois vous escrire la moindre partie de ce que j'ay pour vous dans le cœur. Mais sçachant combien vous estes auantageuse, ie n'oserois vous faire sçauoir de quelle sorte vous y estes; ni montrer tant de facilité, que pour vne paire de gants, on me fasse dire comme cela ce que ie pense. Ie vous asseureray seulement que j'ay receu les vostres, comme ie receurois vn Royaume. Il n'y en eut iamais de si beaux. Ie les ay baisez plus de cent fois : et ie vous asseurerois, que ç'a esté de meilleur cœur, que ie ne baiserois les plus belles mains du monde; n'estoit que ce sont les vostres qui le sont.

ETTRES EN VIEVX LANGAGE.

'RE DE MONSIEVR LE COMTE DE SAINT AIGNAN,

ESTANT PRISONNIER,

A MONSIEVR LE COMTE DE GVICHE.

Au tres-hault, tres-preux et tres-renommé
ier Guicheus; Guilan le Pensif, Seigneur de l'Isle inuisible, desire
bonneur, liesse, et mande humbles saluts.

s-cher Sire, Or suis en prison fermée : et ja pour nulles riens ourroye issir; se ne fust par art de Faërie, et de Negromance. n vont à randon soulas et déduit : et peruerse fortune m'a laidement atourné. En telle achoison, il n'est gentillesse de ne fermeté d'engin, qui patiemment portast telle mesauen- et si plours et lamentations n'étoient plus duisantes à Dame, guerroyeur, moult grand plaid et butin feroye. Car, par mon moult déconforté suis et mis en desarroy. Helas! cher Sire, nt maintenant allez jeux, mommeries, danses, et chansons? ont mussez loin de moy longleurs, Menestriers, Farceurs, urs, et Apointeurs de vieilles? Que sont deuenus Tournois, rs, et tels autres esbanoyemens, où l'on voyoit pieça heaumes drer, haubers démailler, glaiues froisser, destriers affoler, liers gesir, et escus desrompre? Où sont festins, bombances, banquets, cointes Pucelles, frisques Damoisels, gorgias Es- s? Tout est mis à neant : et à moy dolent et chetif, riens n'en mouré, fors douloureuse remembrance, qui d'autant plus me t naure durement. En tel party, ie n'écriroye mie, sans l'es-

LETTRE XLVIII.

Vous auez bien raison de vous mocquer de moy : et ie vous auoüé que ie suis bien honteux, qu'apres auoir tant fait le braue, il faille que ie montre tant de foiblesse. A ce que ie voy, Madame, quelque part que j'aille, ie ne suis iamais loin de vous. Ie vous porte tousiours dans le cœur : et vous me tenez aussi bien quand ie suis dans mon logis, que quand ie suis dans vostre carosse. Mais à le bien considerer, vous n'en deuez pas auoir de gloire, ni moy de honte : et puis que tout cela se fait par charmes, et par sorcelleries; il n'y a rien dont vous deuiez vous vanter, ni que vous me puissiez reprocher auec raison. Il faut bien que cela se fasse ainsi. Car s'il n'y auoit quelque chose de surnaturel, il ne pourroit pas arriuer, que connoissant si bien vos artifices, ie m'en defendisse si mal; et que la plus meschante personne qui fut iamais, me parust tousiours la plus aimable du monde. Contentez-vous, ie vous supplie, Madame, des maux que vous m'auez faits. Rompez le sort que vous auez jetté sur moy. Ou si vous ne voulez pas que ie guerisse, faites au moins, puis que rien ne vous est impossible, que ie croye que vous m'aimez : et ie souffriray gayement tous les maux que vous me voudrez faire.

LETTRE XLIX.

Ie ne me puis resoudre à laisser partir vostre laquais sans vn poulet : et il me semble que c'est de la sorte qu'il faut payer vne gantiere comme vous. I'aurois de quoy vous en faire vn le plus amoureux du monde, si ie voulois vous escrire la moindre partie de ce que j'ay pour vous dans le cœur. Mais sçachant combien vous estes auantageuse, ie n'oserois vous faire sçauoir de quelle sorte vous y estes; ni montrer tant de facilité, que pour vne paire de gants, on me fasse dire comme cela ce que ie pense. Ie vous asseureray seulement que j'ay receu les vostres, comme ie receurois vn Royaume. Il n'y en eut iamais de si beaux. Ie les ay baisez plus de cent fois : et ie vous asseurerois, que ç'a esté de meilleur cœur, que ie ne baiserois les plus belles mains du monde; n'estoit que ce sont les vostres qui le sont.

LETTRES EN VIEVX LANGAGE.

LETTRE DE MONSIEVR LE COMTE DE SAINT AIGNAN,

ESTANT PRISONNIER,

A MONSIEVR LE COMTE DE GVICHE.

Au tres-hault, tres-preux et tres-renommé Cheualier Guicheus; Guilan le Pensif, Seigneur de l'Isle inuisible, desire honneur, liesse, et mande humbles saluts.

Tres-cher Sire, Or suis en prison fermée : et ja pour nulles riens n'en pourroye issir; se ne fust par art de Faërie, et de Negromance. Or s'en vont à randon soulas et déduit : et peruerse fortune m'a moult laidement atourné. En telle achoison, il n'est gentillesse de cœur, ne fermeté d'engin, qui patiemment portast telle mesauenture : et si plours et lamentations n'étoient plus duisantes à Dame, qu'à guerroyeur, moult grand plaid et butin feroye. Car, par mon chef, moult déconforté suis et mis en desarroy. Helas! cher Sire, où sont maintenant allez jeux, mommeries, danses, et chansons? Où sont mussez loin de moy Iongleurs, Menestriers, Farceurs, Herpeurs, et Apointeurs de vieilles? Que sont deuenus Tournois, Behours, et tels autres esbanoyemens, où l'on voyoit pieça heaumes enfondrer, haubers démailler, glaiues froisser, destriers affoler, Cheualiers gesir, et escus desrompre? Où sont festins, bombances, ris et banquets, cointes Pucelles, frisques Damoisels, gorgias Escuyers? Tout est mis à neant : et à moy dolent et chetif, riens n'en est demouré, fors douloureuse remembrance, qui d'autant plus me fiert et naure durement. En tel party, ie n'écriroye mie, sans l'es-

poir, qui par vision ou songe au cœur m'est reuenu. Iceluy vint isnellement ma grand' douleur combattre : et si cuidois pour vray, que ce fust de ma liberté la vraye signifiance, comme i'en ay par droit la suspicion : au lieu que ie suis atterré et gisant en detresse, tant leger et à deliure me sentiroye, que sur palefroy pourroye bien saillir, sans toucher le pommel. Or en auienne ce qu'eschoir en pourra : tousiours, cher Sire, vous veüil conter mon songe. Dormant par nuit, il me sembloit voir fermement, (et ainsi à certes le cuidoye,) vn felon Geant outrageux, glouton et fier pautonnier, qui le chef auoit plus aigu que fer de lance, les yeux auoit rouges et flambans comme feurre allumé, nez tors, grosses balievres, et barbe fleurie, et de tout point hideux et plein de barat et de maltalent. Si tenoit en son poing branc d'acier luisant, dont au chief durement me nauroit : puis faisoit signe à deux truhans et ribaux qui en hideuse chartre me portoient, et me laissoient illec au greigneur tourment que iamais sentisse. Et adonc s'apparoissoit à moy vn grand prud'homme, qui d'vn moult noble vestement estoit affublé : et autour de luy estoient maints Cheualiers, qui de me voir à deliurance auoient moult grand voulenté. Et vous, beau Sire, y estiez des premiers. Prés de vous estoient pareillement le bon Cheualier Arnaldus, et le gentil Cheualier Voiturio, et maints autres renommez. Or me faisoit signe de la main iceluy noble prud-homme : et à soy m'appellant, hors de la noire chartre il me faisoit issir. Et lors il me montroit en moult belle escriture vn tel dicton en maniere de prophetie :

Quand Aigles et Lyons assemblez à foison,
Feront, par grands hazards, des Cocqs déconfiture ;
Plusieurs bons Cheualiers par mortelle achoison,
Ferus de fers tranchans iront en sepulture,
Paresseux, d'autre part, absens de l'auenture,
Pour vn temps detenus seront, non sans raison.
Mais ils seront enfin boutez hors de prison,
Par cil qui porte escu de vermeille teinture.

Adonc par grand liesse me sentis esueillé : et quand apertement connus, que ce n'estoit que fable et mensonge, si cuiday entrer en desespoir. Ce neanmoins, mon cœur s'éuertua, et en soy pourpensa que tel songe pourroit venir à effet : et en cét espace ie n'eus onc talent de me guermenter ne plaindre; mais bien de vous escrire tout ce qui m'estoit aduenu. Or puissiez-vous, cher Sire, loin de meschief et d'encombrier, tousiours noblement et frisquement vous

contenir, ainsi qu'à tel homme affiert, vous et toute vostre noble mesgnie. Et à tant me tiens; à Dieu vous command', et me clame vostre immuable seruant à tousiours-mais.

DOM GUILAN LE PENSIF,
Sire de l'Isle inuisible.

LETTRE DE L'AVTHEVR

SUR LE SVJET DE LA PRECEDENTE.

Av tres-gentil, tres-prevx, et tres-noble
Cheualier de l'Isle inuisible, le Cheualier Inconnu mande saluts sans nombre, et amours sans fin.

Sire Cheualier, pas n'eusse cuidé que de si obscur manoir comme cil où vous estes, peussent issir dits si illuminez; ne de si dure prison, paroles si gracieuses. Ie me suis embatu à voir la lettre qu'escrite auez, au tres-gentil, et tres-renommé Comte Guicheus, vous débourdant auec luy : et vous iure, que oncques-mais ne vis escrit qui tant me plust, ne qui plus me parust de prud'homme. Et en ce appert vostre grand hardement, et le hault cœur qui en vous repaire : quand de cette vostre mécheance en nulle riens ne vous esbahissez; et ne laissez pour ce, de dire gabs et joyeusetez. Or est-il vray, que pieça ie haïssois sur toutes riens le Geant Picolofuron. pour estre de trop orgueilleuse nature, et trop bonbancier en ses faits. Mais ores d'autant plus ie le maudis, et l'heure que oncques de mere fut nay Car par luy, et pour son pourchas, trop sont de maux auenus : et si combat par tel art, que ceux qui encontre luy osent se presenter, sont par luy laidement naurez, affolez, ou occis; et ceux qui ne s'y trouuent, sont en noires chartres detenus. Ce m'aid' Dieux, beau Sire, cettuy est le plus fier enchantement, dont j'oüis oncques parler, et qui plus fait à douter. Plante de preud'hommes y a, qui moult ont grand talent de vous ayder en cette vostre besogne. Et pour moy, il n'y a chose au siecle, que tant desirasse. Car plus cher aurois à deliurer vn si fait Cheualier, que de conquester le Royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous deportons, pour sçauoir, que nous n'y pouuons comme riens; et que cette emprinse est reseruée à vn puissant Cheualier qui porte vermeilles connoissances. De cettuy est ores grand bruit par le monde : et dit on

qu'il fait d'armes comme à sa voulenté; et que depuis le temps du noble Roy Artus, il ne s'est trouué si rude jousteur, comme iceluy est. Car nul ne s'est encontre luy esprouué, qu'il n'ait jetté jus des arçons, et souuentefois renuersé Cheualier et cheual tout en vn mont. Cettuy mainte haute auenture a finée; et cette autre encore finera. Si que deuez esperer qu'à chef de piece, et en brief, vous tirera du Chastel enchanté. Car pas n'auez deseruy d'y estre trop longuement : et se en riens par le passé auez méfait, ce n'est en chose qui vous doit (1) ahontir, et petite penitence y affiert. Ce neantmoins, si par méchef, ou aucun destourbier, plus long-temps estiez detenu, que ne cuidons : de ce en riens ne vous esmayez. Car il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut souuenir, que le gentil Roy Amadis, le noble Empereur Esplandian, et maints autres, apres auoir esté detenus plusieurs siecles és prisons de l'Isle d'Argenes, en sortirent sains et haitiez, aussi jeunes, et les viaires aussi frais, qu'entrez y estoient. Car le bon Alquif, qui moult sçauoit d'experimens, fit par ses conjurations, que le temps qui tant est isnel pour toutes creatures, n'auoit comme point eu de cours en leur endroit, et en riens ne les auoit endommagiez. Or il ne peut estre, qu'estant noble et cheualureux comme vous estes, bien parlant, et loyal en bien aimer, bien auenant, coint, et faitis Cheualier; il vous manquast quelque bon enchanteur en cette achoison, qui le mesme secours vous donnast, et en auriez vn ou deux sans faille : en maniere, que quand ne pourriez issir du Chastel que d'huy en cinquante ans, vous en istriez jouuencel, comme l'estes maintenant, et sans aucun seul poil de barbe, non plus qu'ores en auez; qui seroit chose moult rare et plaisante à voir. Endementiers, tout le temps que demourerez illec, loisible vous sera les vnes fois de joüer aux tables, les autres de harper et chanter lais plaintifs, et vne fois le iour de parler tout haut à par vous, vous doulousant et lamentant de Dame Fortune, qui de tous hommes temporels se joüe, et en cet encombrier vous a jetté, vous éloignant de vostre amie. Car c'est ainsi, si bien m'en souuient, qu'en souloient vser tous les preud'hommes, qui en tel cas se sont trouuez. A tant, beau Sire, à Dieu vous command, et suis,

Le tout vostre,

LE CHEUALIER INCONNU.

(1) D'autres éditions portent : *qui vous doiue.*

RESPONSE DE MONSIEVR LE COMTE DE SAINT AIGNAN

A LA LETTRE DE L'AVTHEUR.

Au tres-covrtois, tres excellent et tres-renommé Cheualier Voiturio, qui du nom d'Inconnu se clame; Guilan le Pensif desire honneur et joye, et mande humbles mercis.

Dea, Cheualier inconnu! auois-je pieça vers vous rien comparé, qui de tant gorgiase faueur fust digne? Certes, pas n'eusse cuidé, qu'en tel encombrier si doux confort me fust auenu; par lequel est ma greuance moult amendée. Or appert-il bien maintenant; que pas n'estes apprentif de bonnes œuures faire, quand à si dolent Cheualier par deuis proufitables et duisans reboutez le cœur en la fouëlle. Pour certain, tres-cher Sire, moult estes à priser, et greigneur homme deuez estre, que pas ne voulez apparoir; quand vostre nom mussez apres courtoisie tant especial. En cette maniere ouura jadis le Damoisel de la Mer, fleur de toute Cheualerie, quand apres auoir rué ius le plus fier ribaud de la contrée, et sa mesgnie déconfite, il se retrahit vers son tref moult viste, tenant la chiere basse, et le vis sur costé, ne voulant pour riens à nulli se manifester. Ce m'aid' Dieux, Sire, ie ne me deporteray d'acertener à tous, qu'encore surpassé l'auez : et de ce n'ayez doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort vn outrageux paillard : et vous auez redonné la vie à iouuencel afflict et mat, comme n'agueres effroyé. Or bon Cheualier, puisque tout de mon fait voulez connoistre, ja n'en serez desdit : et moult voulentiers de mon estat vous deuiseray, et vous diray; Qu'vn iour sur le vespre, ayant harpé et chanté vn lay moult douloureux et plaintif, comme pouuoit estre cil du pauure Tristan de Leonnois, voguant en sa barque apres la playe enueminée par luy receuë par le morhoult d'Irlande; ie m'endormis moult fort, et cheus à bouchons sur le pauement, où longue espace on me laissa gesir. Si cuidoye estre en vn vergier, entre cointes pucelles et gentils varlets, ayant les aucuns surcots de tiretaines, et les autres robbes de sandal. Si estions seans sur poisles à or battu, en soulas et esbattemens deduisans et bruyants moult fort. Mais endementiers, vint entrer au vergier vn grand vilain mal façonné et rebarbatif, qui en son poing tenoit baston noüeux à guise de massuë : et bien sembloit estre mal pautonier et felon. Si se cria sur moy le glouton, comme forcené, disant : Et cuides tu, paillard, issir ainsi sans moy de la

chartre où tu es detenu? Lors il me ferut parmy le pis, tant outrageusement, qu'agenouiller me fit, et rechignant moult laidement s'en alla disant : Or suis-je par mon droict nom le Temps appellé. N'espere sans mon ayde issir du Chastel; et ainsi que me guermentoye, ie vis prés de moy un noble prud'homme luisant comme vn escarboucle. Moult beau Clerc estoit iceluy, et de plaisant regard. Si estoit en haut siege assis : et Villes, Chastels, Tours, Cheualiers, armes, bannieres et escus de moult de couleurs gisoient à ses pieds; et vn vermeil sandal faisoit son couure-chef et sa robbe. Iceluy me cria tout souëfuement : Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit. Mais qu'il s'accorde à ta saillie, moult tost te deliureray. A tant, mon somme fina : et trouuay prés de moy vostre missiue; et de l'autre part vn liuret moult ancien, où estoit icelle prophetie :

Quand ieune Cheualier de suaue nature,
Prendra du hardement en l'obscure maison,
Assez pour enuoyer missiue au grand Voiture :
Cil qui porte vermeil, en armes et vesture,
Et dont par tout le los bruit sans comparaison ;
Connoissant qu'il est ja de pardonner saison,
Auec trois doigts fera de sept huis ouuerture.

Adonc cuiday qu'en brief pourroye de la chartre issir ; quand par deux fois pieça auoye eu dormant quasi le mesme songe. Car encore moult bien du premier me remembroit, dont au preux Comte Guicheus auois narré toute la vraye histoire. Donc ay-ie noté, Sire Cheualier, par moult d'enseignemens, comme à iceluy Guerroyeur qui porte vermeilles connoissances, et qui tant d'apertises d'armes a faites, estoit ma deliurance reseruée : et par vostre esprit tout remply de doctrine, et clarté d'engin y suis derechef confirmé. Dieu ait part à icelle emprinse, et veüille labeurer auec luy : afin qu'en bref ensemblement allions visiter en son hebergement le bon Comte Guicheus, que j'honore moult et prise. Ie suis, à foy de Cheualier,

Tres-cher Sire,

Le tout vostre

DOM GUILAN LE PENSIF,

Sire de l'Isle inuisible.

AUX TRES-EXCELLENS, BELLIQVEVX, INDICTISSIMES
ET INSVPERABLES CHEUALIERS,

LE COMTE GVICHEVS, LE CHEUALIER DE L'ISLE INUISIBLE ET DON ARNALDVS.

Salut, honneur, victoire et triomphe.

Ce m'aid Dieux, beaux Seigneurs, moult estes gracieux et courtois, quand estant dans de si grosses besognes, comme ores vous trouuez : de cettuy vostre Cheualier auez daigné vous ressouuenir; et me donner preuues si notoires de vostre benignité et bon vouloir, que oncques ne sera en ma puissance de le pouuoir desseruir. Or jaçoit que de moult grand temps vous aye tousiours honorez et seruis : moult outrageux seroye, si ie, par cette seule vostre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé; et grand niceté seroit à moy, si ie cuidoye vous en pouuoir rendre remercimens condignes. Or voudrois-ie, beaux Sires, qu'il m'eût cousté le meilleur Chastel que oncques ie conquis, et que loisible me fust de moy bouger de cestuy lieu, pour vous aller dire moy-mesme mon pensement sur ce, et le ressentiment que j'ay de l'honneur que à moy vostre homme lige auez voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendroit, que ie ne prisse huy les galops; et irois vers vous de tel randon, qu'ainçois qu'il fust heure de nonne, aurois cheminé plus de cinquante lieuës Anglesches, et me rendrois auant le vespre (1) dans vostre tref. Aussi bien, quand ie me ramentois comme estes sur le point de ferir sur ennemis, et de vous parmy eux mesler, si qu'à toute heure il m'est auis que d'icy j'oy la noise de la bataille, le hannir des cheuaux, le froissis des lances, le chapelis des armes, et le martelis des espées : ie me hontoye moult durement à par moy, et me tiens à honny et recreant Cheualier, quand ie ne puis en celle achoison estre prés de vous, et là en voyant vos actes cheualureux, et vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, et moy rendre digne de l'accointance de tels preud'hommes. Ores que le joly mois de May renouuelle toute chose creée, et que tout noble cœur se sent époindre du desir d'armes et proüesses faire; vous cheminez par monts et par vaux gorgiasement armez jusqu'aux dents, tenant vos glaiues és poings : et ores les pannoyant entour vos chiefs, ores vous polissant en vos armes, ores vous affichant és estriers, ne songez qu'à lances briser, percer escus, et desmailler hauberts, che-

(1) L'édition de 1681 porte : *auant le iour*.

minez par nieules et par bruines à l'ardeur du Soleil, et au ray de la Lune, mangez moult petitement, et mauuaisement dormez, vous leuant souuentesfois, ains qu'il soit bien adjourné, pour mettre vos corps à peine et à trauail, à danger d'estre détranchez à mains de gloutons, et d'estre felonneusement occis. Là où ie, las! chetif, en cette cité par enchantemens mauuaisement detenu, passe les iours entiers à moy sollacier et déduire auecque gentes pucelles, plus blanches que fin albastre mis à point de fin vermeil, ores nous ombroyant sous vertes feüillées, ores en plaisans vergers nous esbattant, et tantost nous esbanoyant en riches festins, où toutes guises de mets nous sont seruis et toutes sortes d'espiceries. Et les vnes fois, quand de tels bobans suis recreu, et qu'abondance de soulas me fait desirant de solitude; ie me retrais à l'oriere d'vn bois, ou sur le clair rieu d'vne fontaine : et là assis sur l'herbe tendre et menuë, ie me delecte à voir en joyeuses Chroniques, les faits et gestes des anciens Cheualiers, les hautes auentures qu'ils ont mises à chief, et les perilleuses questes qu'ils ont emprises, pour los et Amour de leurs Amies acquerre. En cette maniere, ie vis sans mesaise, destourbier, ne distraite de quelconque chose, me couchant alors que meilleur me semble, et me leuant à l'heure que plus me plaist; sans estre oncques éueillé de bruit de bucines, trompettes et cors Sarazinois. Or Seigneurs Cheualiers, combien cét estat de vie est angoisseux, ie ne doute mie que bien ne le iugiez. Car trop mieux que moy sçauez, que riens tant ne pese à gentil cœur, comme oisiueté; et moins greue trauail que musardie : et de ce aduiendra sans faille, qu'apres que de ce siecle seray sorty, onc nulle mention de moy ne sera faite, non plus que si ie fusse esté vn Cheualier de Cornoüaille. Et de vous au rebours, quand de cette vie terrienne issirez, en trouuerez vne autre imperissable, és registres et memoires des hommes. Liures infinis en toutes langues raisonneront vos hauts faits et proüesses; et aurez nom à iamais perpetuel : laquelle chose, et de ce ne doutez, est de prix infiny, et tel, que trop cherement ne la pouuez vous acheter; quand mesme, pour ce de bras et de jambes seriez mehaigniez, et qu'en auriez les testes fenduës jusques aux yeux. Partant, beaux Seigneurs, ie vous alloüe, que vous regraciez fortune, qui en point vous a mis, que tout haut bruit et exaltation pouuez acquerre; et pourtant ne me tournez à blâme, si en cestuy lieu plus long-temps ie demoure, où force d'enchantement et necessité de destin me retient.

Pour nouuelles, ie vous mande, que messagiers sont icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont, que depuis peu, és marches

d'Italie s'est fait le plus beau fait d'armes qui oncques arriua, depuis que Cheualiers ceignent espée. Or deuez-vous sçauoir, beaux Seigneurs, que en icelle terre, du long du fleuue que les Gregeois appelloient Eridan, qui moult est roide et profond; estoit descendu vn Geant despiteux et felon. Cettuy accompagné d'vne gent (1) moult noire, et de couleur de suye, mais aspre, fiere et outrageuse, pilloit, dégastoit et desertoit le pays; si que c'estoit vne hydeur : et apres maints outrages auoit juré, qu'il prendroit à force vne Damoiselle, qui Cazalie est nommée, moult prisée et cherie de ceux du païs, et de maints grands Seigneurs d'étranges terres desirée, comme celle qui est de moult beau viaire, et bien addressée de touts ses membres, auenante et de si plaisant regard, que c'est vn déduit à regarder. Or l'auoit le felon promise à son seigneur le Soudan des Iberiens, qui pieça de long-temps la conuoitoit, pour la mettre en seruage, et luy tollir son honneur ainsi comme il a fait de mainte autre que le Geant a mises en sa ballie : dont il a pris les vnes à viue force, et plusieurs autres par barrat et mal engin. Car de telles Damoiselles conuoiteux est le Soudan à demesure : si que l'en dit que toutes les desire, et oncques n'en pourroit estre assouuy. Or l'auoit le Geant à tout son ost en telle guise assiegée, que pas ne sembloit qu'il fust au pouuoir humain de luy, en quelque maniere, porter ayde. Moult tendrement plorait la Pucelle, moult fort se demenoit, se détordant et guermantant durement, comme celle qui a grand meschief estoit. Mais de ce riens ne luy valloit, et de nulli n'estoit secouruë. Car les Seigneurs du païs pas n'auoient la force ne le hardement de durer contre le Geant. Tant qu'à chief de piece, le Cheualier faé aux vermeilles connoissances, qui tout oit, tout sçait, et tout peut, a oüy de loin les piteux cris de la chetiue : dont fut fort dolent et courcé en son cœur. Car il ayme la Pucelle par bonne amour, et sans vilenie, seulement pour la franchise d'elle garder : et d'autresfois de tels meschiefs l'a deliurée. Iceluy en donna tantost auis à l'inuincible Cheualier qui porte d'Azur à trois fleurs d'or, qui de long-temps a pris la Damoiselle en sa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour estre cettui point embesognez en vne grosse guerre, qu'ils menoient dans le païs, qui autrefois appellé estoit la Sylue Carbonniere, et maintenant communément est dit le païs de Flandres : si qu'ils auiserent entr'eux par bon conseil, de mander à ce secours vn preux et belliqueux Cheualier, qui de tel hardement est, que oncques chose,

(1) D'autres éditions portent : *d'vn géant.*

tant dangereuse pût estre, ne luy sembla difficile à mener à fin. Cestuy de tous est nommé Harcuriel des Isles perilleuses; et a esté ainsi appellé pour vn moult grand fait d'armes, qu'il fit en vn païs de mer, si perilleux et si estrange, qu'à tousiours-mais en sera faite mention. Iceluy, à toute la Caualerie que pour lors put trouuer, alla donner sur l'ost du Geant, qui mie ne s'en doutoit. Là y eut moult caueuse et cruelle bataille : si que l'en dit que depuis l'assemblée qui se fit entre Sidrac et Tantalon, au couronnement du Roy Gadiffer, onc on ne vit si hautes proüesses exploiter, si grands coups d'espée ruer, ne si beaux coups de lances ferir. Au definiment, la deconfiture tourna sur les gloutons; et contrarieté aduint au Geant : qui combatit à tel meschief, que toute sa mesgnie fut mise à occision, et luy tellement atourné, que les maistres qui l'ont veu, dient que d'huy en vn an ne sera en estat de porter armes : et que de moult grand temps n'aura talent de Damoiselles vilener, ne leur faire outrage. Or beaux Seigneurs, à Dieu vous command, qui vous doint pareille fortune, et suis,

Le tout vostre,

VOITVRIO.

LETTRE ESPAGNOLE

A UNE DAME EN LUY ENVOYANT LE VERBE, J'AYME, TU AYMES.

Le deue parecer estraño à V. S. que en las dos primeras palabras haya dicho tan gran verdad y tan grande mentira. Pero en eso puede ver quan razonable es Amor à quien ama. Pues los que hizieron las reglas de las palabras segun la razon de las cosas, en diziendo *Yo amo,* luego dixeron *tu amas,* como si fuese necesario amando el vno, que el otro le ame. Assì serà iusto que de buena gana diga V. S. *Yo amo,* pues ay tanto tiempo que lo digo. Y sin cansarse la memoria, en sabiendo esa palabra, luego sabrà vna lengua que es la de Amor, mas linda que la Española, y mucho mas estendida, porque esa se habla por todo el Mundo, y no hay rincon en las Indias donde no se entienda. V. S. que huye de las reglas, y que no quiere aprender sino lo que se enseña en vn dia, mas gusto deve tener de esta que de ninguna otra, pues se sabe en vn instante, y en las cosas de Amor no solamente no hay regla, mas aun seria defecto tener alguna. Hablela por su vida V. S. y no sea verdad que en tres años no le haya podido aprender vna lengua que hasta las niñas saben.

ROMANCE.

Fuera, fuera, aparta, aparta,
Que Amor entra por la plaça,
Quadrillero de galanes;
Doze lleua en su quadrilla
De diferentes libreas.

Los vnos de argenteria,
Y de oro fino los otros,
Que pudieran en el Cielo
Competir con las estrellas.

Varias y lustrosas sedas
Los demas van adornando
Pardas, azules, moradas,
Paiiças y carmesies.

Con nacaradas marlotas
Y con verdes albornozes,
Van desfiando rubies,
Y luzientes esmeraldas.

Los vnos de amor y zelos
Lleuan la color quebrada,
Los otros en viuo fuego
Van muriendo por su dama.

Pasan con mucho donayre
Con orden y bizarria
Cada qual por si vistoso,
Mostrando gran gallardia.

Pasan los doze galanes
No las calles de Granada,
Viuarambla o Zacatin,
Mas por la sala de Iulia.

Viene ella con tales brios

Con tal âyre y gentileza
Que de quien tiene alma y ojos
Lleua los ojos y el alma.

Tan bien no parece el Alua
Quando entre doradas nubes
Vertiendo flores y perlas
Viene a despertar el dia.

Poca grana y mucha nieue
Van compitiendo en su cara;
Y entre lirios y jazmines :
Asomanse algunas rosas.

Buelan mil tiernos Amores
Alumbrando su belleza,
Sus ojos graues y bellos,
Vnos matan y otros crian.

Matan los mas atreuidos,
Y los niños van criando,
Hasta que sepan hablar,
Y puedan llamarla madre.

Cercada de luz y rayos
Se encuentra con la quadrilla,
Y los discretos galanes
Han llegado a su presencia.

Pierden ellos sus colores,
En viendo las de su cara,
Y admirados se quedaron
Sin vozes almas y lenguas.

Atentos la estan mirando
Sin poder dezir palabra,
Que delante de tal dama
No hay galan que no enmudezca.

En ora buena lleguè :
(Dixo la hermosa Christiana)

Que galanes tan callados
Lo pueden ser de Diana.

Toman su asiento con ella
Los vnos en los cabellos,
Los otros cerca del pecho
Que afrenta las azuçenas.

Pare ce que toman vida
Los que aciertan à tocarla
Que muy bien puede dar vidas
Quien tantas almas posee.

O Iulia discreta y bella
Entre quantas han nacido,
El dia que tu naciste,
Grandes señales auia.

POESIES

DE MONSIEVR DE VOITURE.



HYMNVS VIRGINIS SEV ASTRAEAE.

Ad Illustrissimum Virum Dominum De Verdun, æquissimum Parisiensis senatus principem.

garis trabs olim fuisse dicitur in palladio immodicæ molis, ses aequissime. Ea trabs ασαπρίας dicebatur, ad quam statis anni entis singuli pueri festuculam adjicere tenebantur. Ad hunc morem vehementer arrectus, in te oculos derepente conjeci, ı, trabem Palladii, columnam juris, columen senatus, praesi- legum Galli omnes colunt, et mirantur. Ut huic vocali, et atae trabi festulam puer apponam, bonus nescio quis genius rtatur. Ecce igitur leves immaturae poeseos (1) quisquilias of- quas Astraeae nomine decoraui, ut si asperi, et hirsuti ni- n numeri parum placerent, Astraeae saltem vultus arrideret. igitur, et gratos, acceptosque habeas ingentes ausus pueri ı virtutem venerantis,

Vincentii Voycture,
humillimi clientis.

HYMNVS VIRGINIS SEV ASTRAEAE.

1612.

Virgo Jovis soboles, interpres juris et aequi,
Huc ades, et numen sacris altaribus offer

---

(1) Voiture avait quatorze ans.

Propitium : novus ingredior tua templa sacerdos.
Dicitur insultasse tibi, terrisque fugasse
Ferrea progenies hominum, cum pasceret orbem
Impietas, et se totis effusa quadrigis
Spargeret improbitas omnes telluris in oras,
Cum rapere alterius fundum, raptoque liceret
Viuere, cum tellus fraterna caede maderet,
Cum fureret toto princeps discordia mundo,
Cunctaque iustitiae praepostera legibus irent,
Cum te dura aetas nostris distraxit ab oris,
Et natale solum coelos remeare coegit.

At nunc, cum vitium rigido sub iudice desit,
Cum capit incrementa pio sub principe virtus,
Virgo redi; sunt qui leges et iura tuentur;
Sunt qui legitimum soluunt à fraude tribunal.

Quisquis iuridicos maledico dente lacessis,
Aut quia te rabies furiosi daemonis afflat,
Aut quia iudicio cecidit mala causa per aequo,
Tandem collige te, et meliori pectore plenus
Da mentem, et placidas nostris sermonibus aures.

Juppiter istius meandros molis oberrans
Naturaeque vices, et cuncta elementa recurrens
Fertur ab astraea comitatus, ut ordine starent
Quaeque suo, fines intra quos numen utrumque
Pangeret, haec dando rationes, ille iubendo.

Sic patriae fines et dulcia Gallicus arua
Juppiter oblustrans à tergo passibus aequis
Secum habet Astraeae comites, sanctumque senatum;
Hinc decreta tonant, illinc à principe iussa.

Qui secum lustri repetent exempla prioris,
Cum baccharetur passim ciuilis Enyo,
Et nostrum Mauors laceraret perfidus orbem,
Qui secum repetent damna, Iliadesque malorum.
Quas exsorbuimus, qui verbera, quique dolores
Quos miseri passi fuimus, saevèque potiti,
Astraeae quantum valeat praesentia discent.

Nam quoniam ferri strepitu, et clangore tubarum
Audiri Astraeae voces, et iussa nequirent,
Matronas impune rapi, innuptasque puellas
In matrum gremio violari vidimus, inter
Coniugis amplexus trucidari saepè maritum,
Et pueros tabo foedari membra paterno:

Nunc ubi iustitiae radiis Astraeae refulsit,
Sanguineasque feri Mauortis perdidit artes,
Nulla doli species; nulla est insania ferri:
Aut si quae sceleris repunt vestigia, claustris
Illicò poenarum reprimuntur, ut ense cruento,
Ut laqueis, igni, crucibus, furcisque, rotisque,
Atque aliis quorum species, et nomina claudi
Tam breuibus nequeunt spatiis. His actibus instat,
His vinclis scelerum noxas Astraea coercet.

Quisquis ab euentu meritis pondera rerum,
Disce quid humano generi diua ista reponat.

Quae rerum species infra, supraque planetas,
Quae non, hoc ipsum quod sunt, viuuntque, vigentque,
Accipiant dono Astraeae. Sublimis Olympus
Totaque stelliferi moles vastissima mundi
Praecipiti lapsu rueret, nisi dextra potentis
Astraeae fulciret onus, lapsumque caueret.

Nam nisi multiplices, quibus aethra intexitur, orbes
Distinctis spatiis, et certa lege cieri
Persistant, subitis ferietur terra ruinis:
Aut si Mercurius Martis, si luna laboret
Mercurii, si Mars stationem inuadere solis:
Tota repentino labetur machina casu,
Legibus Astraeae fractis, et pace soluta.

Quatuor hi fratres naturae elementa feracis,
Quae caua coelorum vastis compagibus implent
Impia discordes animo si bella mouerent,
In mare si tellus tentaret, in aëra pontus,
Si liquidus celsos aër bellaret in ignes,
Si se praecipites in mutua vulnera ferrent,

Legibus Astraeae ruptis, et pace soluta,
In cahos antiquum tota haec natura rediret.

Ipse homo, quem sapiens μικρόκοσμον Graecia dixit,
Incolumi foelix habitu, nec corpore sano
Esse potest, nisi iustitiae dominetur amussis.

Nam nisi materies aequalis temperet actus,
Interiore labant pugna, morboque fatiscunt.

Nec solùm fabricam conseruat corporis aequa
Temperies, quam lex Astraeae iussa requirit,
Mens etiam nostri pars optima pondere oassa
Materiae, quae nos secernit ab ordine bruto,
Diuinae quae participes nos efficit aurae,
Mens haec, esse sui compos, nisi legibus almae
Pareat Astraeae, nunquam saluere valebit.

Nam si brutus amor rationem vincit, eamque
Apparere sibi cogit, cui cedere debet,
Arripiet partes audax ancilla magistrae,
Humanoque lari praepostera iura creabit.

Ast ubi recta animi ratio moderatur habenas,
Cum regina potens celsa dominatur in arce,
Et placat rapidos in nostro pectore motus,
Tum benè mens hominis viuit, regnatque beatè.

Contra ubi desertis Astraeae moribus, obstant
Sensus, et dominae menti parere recusant;
Tum fas inuersum, atque nefas, tum bellua surgit
Ex homine, et pulchro gliscunt in corpore bruta.

Praeterea firmo, et foelici foedere sanxit
Concordes Astraea domos, quas pronuba Iuno
Coniugiis famulis et pulchra prole beavit;
Nam nisi mancipium domino, nisi pareat uxor
Obsequiosa viro, soboles utrique parenti,
Tota domus cadet, et retrò sublapsa feretur.

Oppida quid sine te? sine te quid castra? quid urbes?
Quid nisi speluncae furum, stabulumque latronum?

Hanc igitur Gallis serua, Verdune, puellam.
Te colit, inque tuo stationem pectore legit :
Te sequitur, legesque tuo decernit in ore,
Scilicet Astraea viuit Verdunus in vna,
Delicium Astraeae Verduno surgit ab vno.

MARS.

A MONSEIGNEVR, FRÈRE VNIQVE DV ROY.

1614.

Prince, que le grand coeur et la grande naissance,
Que la valeur extrême, et l'extrême puissance
Doit faire le plus grand qui soit dessous les cieux :
En qui tout est si saint et digne qu'on l'admire,
Que rien ne te deffend d'estre au nombre des Dieux,
Que la crainte qu'ils ont d'estre sous ton empire.

Ie suis ce Dieu nourri par le fer et la flâme,
Qui ne ressens iamais de repos en mon âme
Que lorsque le repos a fait place à mes traits,
Et qui lâchant la bonde au martial orage,
Fais que l'or cède au fer, à la guerre la paix,
La foiblesse à la force et la force au courage.

Les tragiques fureurs d'vne guerre ciuile
Sembloient auoir choisi le regne d'vn pupile,
Pour théâtre sanglant de leurs impiétez
Et la France en la paix, trop grasse et trop replette,
Sembloit auoir besoin en ses prospéritez,
Qu'on luy tirât du sang, et de faire diette.

Ainsi les passions d'vne iuste colère
Armoient desia mon bras au secours de ton frere,
Et m'auoient fait quitter la demeure des cieux,
Pour montrer qu'on ne peut d'vne ambition vaine
S'attaquer aux grands roys, sans s'attaquer aux Dieux,
Ny s'attaquer aux Dieux, sans en auoir la peine.

Mais les flots soulevez qui causoient cet orage,
Ayant esté priuez de force et de courage,
Par les freres iumeaux qui les ont surmontez :
Et celle dont le ciel admire la régence,
Lassée de montrer l'effet de ses bontez,
Ayant enfin produit celuy de sa puissance :

Ie te viens présenter mes forces préparées,
Ne voulant remonter aux voûtes éthérées
Que le bruit de ton los n'y monte auparauant,
Et que vainqueur entier de la terre domptée,
Tu n'ayes fait cacher les cornes du leuant,
Pour faire auoir aux tiens la corne d'Amalthée.

Quand tu nâquis, des Dieux la bande redoutable
Destina la rondeur de la terre habitable,
De ta seule valeur le superbe butin;
Et ce fut pour cela qu'ils rauirent ton pere,
Car estant assez grand pour forcer le destin,
Il alloit conquérir toute la terre entiere.

Sus donc, entreprens tout auec toute assurance,
Ton heur excédera tousiours ton espérance,
Bien que ton espérance excédât tes souhaits :
Et ne crains rien, sinon que la terre, de crainte,
Se rendant volontaire au rang de tes sujets,
Te dérobe l'honneur de l'y auoir contrainte.

Ton seul bon-heur rendra ta louange offusquée,
Car parmi les mal-heurs ta vaillance attaquée
Par un contraire effort luiroit plus viuement :
Mais l'aide du bon-heur te restant importune,
Tu auras du mal-heur en cela seulement
Que tu n'auras iamais de mauuaise fortune.

Hâte donc tes desseins, en dépit de ton âge.
Hercule grand de force, et plus grand de courage,
Étouffa deux serpens en ses plus tendres mois.
Imite les exploits de sa force diuine,
Et, gagnant le surnom de l'Hercule françois,
Écrase de Milan la serpente mutine.

Tu auras aussi-tost la Sicile sans guerre,
Car ayant vu descendre au plus creux de la terre
Ceux qui vouloient monter dans le plus haut des cieux,
Elle apprit de leur peine, égale à leur offense,
Qu'il ne se faut iamais armer contre les Dieux,
Ni prendre des desseins plus hauts que sa puissance.

Mais si peu de pays ne te doit pas suffire,
Car il te faut de sorte étendre ton empire,
Qu'encore que ton nom s'épande glorieux
Par toute la rondeur que la mer enuironne,
S'il n'estoit pas monté iusques dedans les cieux,
Il ne s'étendroit pas plus loin que ta couronne.

Le Turc dort à cette heure asseuré dans Bysance,
Ayant vu éclipser ce soleil de la France,
Deuant qui son croissant eust perdu sa lueur,
Ton pere, qu'à bon droit il redoutoit en guerre;
Car ayant de prudence autant que de valeur,
S'il n'eut gagné le ciel, il eut gagné la terre.

Mais ce monstre emplumé, courrier infatigable
De tout ce qui se fait au monde de louable,
S'éueillera bien-tost par ce bruit épandu,
Qu'il est né de sa cendre vn phoenix inuincible,
A qui le ciel n'a rien d'impossible rendu,
Sinon de rencontrer quelque chose impossible.

Dès lors tant de soldats iront sous ses bannieres,
Qu'ils tariront les eaux de ces mesmes riuieres,
Que ton bras peu après remplira de leur sang:
Et tant de potentats viendront à sa deffense,
Que sans le braue acier dont tu te ceints le flanc,
Les Dieux redouteroient vne telle puissance.

Mais le ciel a choisi pour ta conduite sage,
Vn qui de longue main connoissant le passage,
Pourra par la vertu de son prudent sçauoir
Éloigner le péril qui te pourroit abbattre,
Et se faisant paroistre Argus à le préuoir
Se montrera tousiours aueugle à le combattre.

Ainsi ta force estant de prudence couuerte,
Le superbe Ottoman trouuera dans la perte
De l'Orient entier, l'occident de ses iours,
Et des rogues turbans l'audace dépitée
Te verra foudroyant au milieu des Sept Tours
Cueillir de ses palmiers la moisson méritée.

Mais ce desir guerrier dont ton courage abonde,
Ne cherchant point de fin qu'en celle-là du monde,
Non content de cela mettra si promptement
Tant d'autres régions dessous ton cimeterre,
Que ie serois ici plus long en les nommant,
Que tu ne le seras alors à les conquerre.

Comme vn foudre échapé du ventre d'vn nuage,
Tempeste, frappe, abbat, tonne, étonne, rauage,
Et remplissant le ciel d'effroyables débats,
S'éclate en cent brandons de flâme craquetante,
Et pardonne au buisson qui ne résiste pas,
Pour foudroyer l'orgueil des chênes d'Erymante,

Ainsi s'élancera le foudre de ta lame,
Faisant fondre partout où s'épandra sa flâme
Vne pluie de sang, vne grêle de coups :
Si bien que pour gauchir vne telle tempeste,
Tu verras l'uniuers se mettre à deux genoux
A l'abry des lauriers qui te ceindront la teste.

ÉLÉGIE.

Belise, ie sçay bien que le Ciel fauorable,
A ioint à vos beautez vn esprit adorable :
Qui ne sçauroit loger au monde dignement,
Que dans vn si beau corps, ou dans le Firmament.
Ie sçay, que la Nature, et les Dieux auec elle,
Ne font plus rien de beau, que sur vostre modelle :
Et qu'ils se prisent moins, d'auoir basty les Cieux,
Que d'auoir achevé l'ouurage de vos yeux.

Car, enfin, ie l'auouë, et dedans ma colere,
Malgré-moy ie le dis, sans dessein de vous plaire :
Le Soleil qui voit tout, dessus et dessous l'air,
Ne voit point de beauté, qui vous puisse égaler,
Et n'en verra iamais, quoy qu'il tourne le monde,
Et que souuent soy-mesme il se mire dans l'onde.
L'Amour n'a rien de beau, d'attrayant, ni de doux,
Point de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de vous.
Vos charmes domteroient l'ame la plus farouche :
Les Graces, et les Ris parlent par vostre bouche :
Et quoy que vous fassiez, les Ieux, et les Appas,
Marchent à vostre suite, et naissent sous vos pas.
Toutes vos actions meritent qu'on vous ayme :
Et mille fois le iour, sans y penser vous-mesme,
Vos gestes, vos regars, vos ris, et vos discours,
Font mourir mille Amans, et naistre mille Amours.
Mais dans ce bel amas de graces sans pareilles,
Ce tableau racourcy de toutes les merueilles :
Ie voy beaucoup de manque, et d'inégalitez,
Et d'aussi grands defauts, que de grandes beautez.
La Nature amoureuse, en vous mettant au monde,
S'efforça de vous faire icy-bas sans seconde :
Et prodigue employa ses plus riches tresors,
A vous former les traits de l'esprit, et du corps.
Mais lasse sur la fin d'vn si penible ouurage,
Elle vous a mal fait l'humeur et le courage.
Ces deux manquent en vous, et ternissent le teint
Des plus viues couleurs, dont elle vous a peint.
Ils en ostent l'éclat, et laissent vne tare
Au plus riche ornement, dont la terre se pare.
Car auec vn défaut si digne de mespris,
Vostre beauté s'efface, et rauale de prix.
Vos yeux, ni vos attraits, n'ont plus rien d'estimable,
Et parmy tant d'amours, vous n'estes point aymable.
Pardonnez-moy, Belise, et souffrez doucement,
Que libre desormais ie parle franchement.
Cette vnique beauté, dont vous estes ornée,
N'aura iamais pouuoir sur vne ame bien née.
Vostre Empire est trop rude, et ne sçauroit durer :
Ou s'il s'en trouue encor, qui puissent l'endurer,
Auec tant de mespris, et tant d'ingratitude :

Ce sont des cœurs mal-faits, nez à la seruitude,
Ou de mauuais esprits, qui des Cieux en courroux
Ont eu pour chastiment d'estre amoureux de vous.
De loüange, et d'honneur, vainement affamée,
Vous ne pouuez aimer, et voulez estre aymée :
Et vostre cœur altier croit mettre entre les Dieux
Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.
Que si quelqu'vn poussé de son mauuais génie,
Tombe dessous le ioug de vostre tyrannie :
Il faut qu'il se haïsse; et que dés ce moment,
Il deuienne ennemy de son contentement.
Car vous ne croiriez pas, quelque feu qui l'esprenne,
Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.
Vous voulez qu'il soit pasle; et que plein de langueur,
Il s'afflige sans cesse, et se ronge le cœur;
Que l'ombre d'vn soupçon luy donne cent allarmes;
Que vos moindres despits le fassent fondre en larmes;
Qu'il soit hors de propos, desfiant et ialoux,
Iamais content de luy, iamais content de vous;
Qu'il souspire tousiours, et vous nomme cruelle.
Lors vous estes contente, et croyez estre belle :
Et vostre cruauté parmy tant de tourmens,
Se baigne dans les pleurs, que versent vos Amans.
Que si par fois d'amour vostre ame est allumée :
C'est vn feu passager, qui se tourne en fumée,
Pareil à ces brandons qui bruslent vne nuit :
Errans à la faueur du vent qui les conduit,
Qui luisent pour nous perdre; et si l'on ne s'en garde,
Conduisent à la mort quiconque les regarde.
Vous bruslez de la sorte : et sans sçauoir comment,
Vos plus chaudes amours ne durent qu'vn moment.
Vous ne sçauez que c'est d'vne flame constante,
Toute chose vous plaist, et rien ne vous contente :
Et vostre esprit flottant entre cent passions,
A beaucoup de desseins, et peu d'affections.
Plus leger que le vent qui porte les tempestes,
Il change tous les iours de nouuelles conquestes :
Et n'estimant iamais ce qu'il peut posseder,
Il gagne toute chose, et ne peut rien garder.
Car vostre vaine humeur, après vne victoire,
En mesprise le fruit, et n'en veut que lá gloire :

Et de tant d'amitiez faites diuersement,
N'en ayme que la fin, et le commencement.
D'vn amant qui vous vient, vous aymez les approches;
D'vn autre qui s'en va, les cris, et les reproches.
La nouueauté vous plaist: et ne se passe iour,
Que vous ne fassiez naistre, ou mourir quelque Amour.
Vous estes sans arrest, foible, vaine, et legere,
Inconstante, bizarre, ingratte, et mensongere,
Pleine de trahisons, sans ame, et sans pitié,
Capable de tout faire, horsmis vne amitié.
Celle que vous m'auiez par tant de fois iurée,
Qui deuoit surpasser les siecles en durée,
Et ne se démentir qu'auec le Firmament,
Si belle, et si parfaite en son commencement,
Et dont la belle flamme icy bas sans seconde,
Deuoit durer encor apres celle du monde :
A la fin s'est esteinte : et contre vostre foy,
Vous en fauorisez vn moins digne que moy.
Regardez-vous, Belise : et parmy tant de graces,
Ne souffrez plus en vous des qualitez si basses.
Et sur tant de vertus, et de perfections,
Releuez vostre cœur, et vos affections.
Ne laissez rien en vous capable de desplaire.
Faites-vous toute belle : et taschez de parfaire
L'ouurage que les Dieux ont si fort auancé :
Et vous seule, acheuez ce qu'ils ont commencé.

ÉLÉGIE.

Belle Philis, adorable merueille,
Puisque mon cœur, malgré-moy, me conseille
De me remettre encor dans les tourmens,
Dont vos rigueurs affligent vos Amans :
Ie le veux croire, et suiure le genie
Qui me r'engage en vostre tyrannie;
Et m'embarquer dessus la mesme mer,
Où i'ay pensé tant de fois abysmer.
Le mesme iour, que vostre cœur de roche
Blessa le mien d'vn injuste reproche,

Et qu'vn soupçon par vous vainement pris,
Me fit connoistre à plein vostre mespris :
Ie fis dessein d'estouffer en mon ame
Tous les pensers qui nourrissoient ma flame,
Et d'arracher, au fort de mon courroux,
Ce que i'auois de passion pour vous :
Et si ie puis le redire sans crime,
Auec l'amour oster encor l'estime.
Vous n'eustes plus pour moy, dans ce moment,
Tous les attraits qui m'alloient enflamant.
De vos beaux yeux les rayons s'éclipserent :
Et tout à coup vos graces vous laisserent.
Ie ne vis plus vostre extreme beauté,
Et ne vis rien que vostre cruauté.
I'eus honte alors de vostre ingratitude,
De ma foiblesse, et de ma seruitude,
Et des ennuis indignement souffers,
Depuis qu'Amour me tenoit dans vos fers.
Dans cét instant, ie vis dans ma pensée
Tous les mespris que mon ame offensée,
Humble, captiue, et sans ressentiment,
Auoit receus de vous trop laschement.
Il me souuint de toutes vos rudesses,
De tous mes maux, de toutes mes tristesses,
De tant de pleurs vainement espandus,
Tant de souspirs de vous mal entendus,
Tant de dépits, et de mortelles craintes,
Tant de regrets, et d'amoureuses plaintes,
De desespoirs, de langueurs, et d'ennuis,
De tristes iours, et de fascheuses nuits :
Sans que iamais i'eusse pû dans vostre ame,
Voir seulement vn rayon de ma flame ;
Ni vous reduire à montrer par pitié
Vn trait d'amour, ni mesme d'amitié.
Lors ma raison promptement r'appelée,
(Qui loin de moy se tenoit exilée
Depuis qu'Amour m'auoit mis sous sa loy,)
Osa paroistre, et se montrer à moy.
En arriuant elle esteignit la flame
D'ire, et d'amour, qui brusloit dans mon ame,
Rendit la veuë à mon entendement,

Et luy permit de iuger sainement.
En la voyant, tous mes desirs s'enfuïrent,
Mes sentiments à ses loix obeïrent,
Et dés long-temps mon courage irrité
S'arma pour elle, et cria Liberté.
Tout fut reduit en son obeïssance :
Et mon amour redoutant sa puissance,
Et perdant lors le tiltre de vainqueur,
Se retira dans le fond de mon cœur.
Plein d'vne ioye, et d'vn repos extresme,
Il me sembla n'estre plus qu'à moy-mesme.
Maistre absolu de mes affections,
Ie creus auoir dompté mes passions :
Et fus vn temps (vaine et foible victoire)
Sans vous aymer, ou du moins sans le croire.
N'aspirant plus qu'aux solides plaisirs,
I'auois reglé ma crainte, et mes desirs.
Ie n'auois plus de fascheuses pensées ;
Ie me riois de mes erreurs passées :
Et m'estonnant de mon aueuglement,
Ne pensois plus, qu'à viure heureusement.
Ainsi, Philis, mon ame reuoltée,
Creut pour iamais estre desenchantée :
Et mon courage auecque ma raison,
Rompit ma chaisne, et força ma prison.
Mais ie fis pis : et commis vne offense,
Digne qu'Amour en ait pris la vengeance ;
Et qu'à iamais vn triste souuenir
Me la reproche, et m'en sçache punir.
M'estant sauué du plus rude seruage,
Qui tint iamais vn genereux courage,
Ie m'estimois le premier des humains,
D'auoir remis ma franchise en mes mains :
Quand la frayeur de retomber aux vostres,
Me fit resoudre à me ietter en d'autres ;
Et me ranger sous l'empire plus doux,
D'vne qui sçeust me garder contre vous.
Mon ame estant dans le choix balancée,
La belle Iris me vint en la pensée,
La belle Iris, dont la grace et les yeux
Ont sçeu charmer les hommes et les Dieux :

Iris, l'amour de la terre et de l'onde,
Si vos beautez ne luisoient point au monde;
Et qui sembloit m'asseurer doucement,
Par ses regards, d'vn meilleur traittement.
Ie me fis donc esclaue volontaire :
Et pris deslors plus de soin de luy plaire.
Ie souspiray, ie priay, ie pressay :
Ie me feignis languissant et blessé.
Ie luy iuray que ie mourois pour elle,
Et que iamais vn Amant plus fidelle,
Plus enflammé, ni plus constant que moy,
Ne se verroit souspirer sous sa loy.
Puis, ie loüois en elle toutes choses,
Son teint de lys, et sa bouche de roses,
Son cœur de Reyne, et sa grande bonté.
Mais dessus tout, ie loüois sa beauté,
Et la faisois si brillante et si belle,
Qu'elle effaçoit toute chose auprés d'elle.
Les diamans, les perles, et les fleurs,
Les plus beaux iours, les plus viues couleurs,
Le teint du Ciel au leuer de l'Aurore,
L'Aurore mesme, et le Soleil encore,
Lors que plus clair il paroist dans les Cieux.
Mais ie me teus de vous et de vos yeux :
Et retenu par vn respect extréme,
Ma bouche, au moins, ne fit point de blasphéme.
Enfin, ie fus escouté doucement;
Et sans dispute auoüé pour Amant.
Quittant pour moy sa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle :
Elle approuua mes desirs et mes feux,
Elle receut mon amour et mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les Amans forment leurs esperances.
I'avouë aussi, qu'vn si doux traittement,
Fit naistre en moy quelque ressentiment :
Non pas d'amour; car mon ame parjure,
Ne pût iamais vous faire cette injure;
Mais d'amitié si sensible, qu'vn iour
Ie pensois bien la changer en amour.
Ie m'efforçois de découurir en elle

Les mesmes traits qui vous rendent si belle,
Cette douceur, et ces diuins appas,
Dont vous donnez la vie et le trespas,
De vos beautez la grace incomparable,
De vostre esprit la grandeur admirable,
Cét entretien si charmant et si doux :
Mais tout cela ne se trouue qu'en vous.
Ie voyois bien qu'elle estoit animée
D'vne beauté capable d'estre aymée.
Ie remarquois en elle cent attraits :
Mais nullement ces flâmes et ces traits,
Ces traits mortels, et ces diuines flâmes
Dont vos beaux yeux frappent toutes les ames.
Combien de fois, admirant vos beautez,
Ou vostre grace, ou les viues clartez
De vostre esprit, ay-je dit en moy-mesme :
Ha! que Philis est digne que l'on l'ayme!
Et que le sort me traite rudement,
De m'empescher de mourir en l'aymant!
Mais cependant, ie sentois en mon ame
L'effet caché d'vne secrette flame,
Qui se glissoit iusques dedans mes os,
Troubloit ma vie, et m'ostoit le repos.
I'estois par tout resueur, et solitaire :
Et quoy qu'Iris pitoyable pût faire,
Pour adoucir ma peine, et mon tourment,
Ie n'en sentois aucun soulagement.
Ie n'estois plus si content aupres d'elle,
Ie commençois à la trouver moins belle :
Et souspirant sans connoistre pourquoy,
N'estois content ni d'elle, ni de moy;
Souffrois tousiours; et mon ame inquiete,
Ne trouuoit rien pour estre satisfaite.
Mais, à la fin, ma douleur s'augmentant,
Ie vis le mal qui m'alloit tourmentant.
Ie reconnus, après beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui brusloit en mes veines,
L'amour caché dés long-temps en mon cœur;
Auoit repris sa premiere vigueur.
Dans vos beaux yeux il se forgea des armes,
Sur vostre bouche il prit de nouueaux charmes,

Vous ne sçauriez douter de moy,
Ni de la peine que i'endure,
Pour seruir vne ame trop dure :
Car la touche vous en fait foy.
Sans estre donc plus recherchée,
Souffrez aussi d'estre touchée :
Et despoüillez cette rigueur,
Qui rend vostre beauté farouche.
Ie vous puis bien toucher la bouche,
Si vous m'avez touché le cœur.

STANCES

ESCRITES DE LA MAIN GAVCHE, SVR VN FEVILLET DES MESMES TABLETTES QVI REGARDOIT VN MIROIR MIS AV DEDANS DE LA COVVERTVRE.

Quand ie me plaindrois nuit et iour
De la cruauté de mes peines ;
Et quand du pur sang de mes veines
Ie vous escrirois mon amour :

Si vous ne voyez à l'instant,
Le bel objet qui l'a fait naistre ;
Vous ne le pourrez reconnoistre,
Ni croire que ie souffre tant.

En vos yeux, mieux qu'en mes escris,
Vous verrez l'ardeur de mon ame,
Et les rayons de cette flame
Dont pour vous ie me trouue espris.

Vos beautez (1) vous le feront voir,
Bien mieux que ie ne le puis dire :
Et vous ne le sçauriez bien lire,
Que dans la glace d'vn miroir.

---

(1) L'édition de 1681 porte : *vos bontez.*

STANCES.

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guerir mon esprit, et le remettre en paix;
I'eus de vous, sans effort, belle et diuine Astrée,
La premiere faueur, que i'en receus iamais.

Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable!
Que de traits, que de feux me vinrent enflamer!
Ie ne verray iamais rien qui soit tant aymable;
Ni vous rien desormais qui puisse tant aymer.

Les charmes que l'Amour en vos beautez recelle,
Estoient plus que iamais puissans et dangereux.
O Dieux! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle!
Et que vos yeux aussi me virent amoureux!

La rose ne luit point d'vne grace pareille,
Lors que pleine d'amour elle rit au Soleil:
Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube se réueille,
La face si brillante, et le teint si vermeil.

Cét objet qui pouuoit émouuoir vne souche,
Iettant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
Me fit prendre vn baiser sur vostre belle bouche.
Mais las! ce fut plustost le baiser qui me prit.

Car il brusle en mes os, et va de veine en veine,
Portant le feu vengeur qui me va consumant.
Iamais rien ne m'a fait endurer tant de peine,
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon ame sur ma lévre estoit lors toute entiere,
Pour sauourer le miel qui sur la vostre estoit.
Mais en me retirant, elle resta derriere,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrestoit.

S'esgarant de ma bouche, elle entra dans la vostre,
Yvre de ce Nectar qui charmoit ma raison:
Et sans doute, elle prit vne porte pour l'autre,
Et ne luy souuint plus quelle estoit sa maison

Mes pleurs n'ont pû depuis fléchir cette infidelle,
A quitter vn sejour qu'elle trouua si doux :
Et ie suis en langueur, sans repos, et sans elle,
Et sans moy-mesme aussi, lors que ie suis sans vous.

Elle ne peut laisser ce lieu tant desirable,
Ce beau Temple où l'Amour est de nous adoré;
Pour entrer derechef en l'Enfer miserable,
Où le Ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses desirs vnique et belle Reyne,
Où cette ame se plaist comme en son Paradis :
Faites qu'elle retourne, et que ie la reprenne
Sur ces mesmes œillets, où lors ie la perdis.

Ie confesse ma faute, au lieu de la défendre :
Et triste et repentant d'auoir trop entrepris,
Le baiser que ie pris, ie suis prest de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'auez pris.

Mais non, puis-que ce Dieu, dont l'amorce m'enflame,
Veut bien que vous l'ayez, ne me la rendez point.
Mais souffrez que mon corps se reioigne à mon ame :
Et ne separez pas ce que Nature a ioint.

STANCES

SVR LE MESME SVIET DES PRECEDENTES.

Lors qu'auecque deux mots, que vous daignastes dire,
Vous sçeustes arrester mes peines pour iamais;
Et qu'apres m'auoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouuristes les Cieux, et me mistes en paix :

Mille attraits, dont encor le souuenir me touche,
Couurirent à mes yeux vostre extréme rigueur :
Tous les charmes d'Amour furent sur vostre bouche,
Et tous ses traits aussi passerent en mon cœur.

Vous pristes tout à coup une beauté nouuelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons, et de feux.
Bons Dieux ! hà que ce soir mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux !

Le Pasteur qui iugea les trois Deesses nuës,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
De diuines beautez, de graces inconnues,
Que i'en vis éclatter en vos moindres attraits.

Ie croy qu'en ce moment la Reyne de Cythere,
Sans pas vn de ses fils se trouua dans les Cieux ;
Et que tous les Amours abandonnant leur Mere,
Estoient dedans mon ame, ou bien dedans vos yeux.

Ils brilloient dans vos yeux, et brusloient dans mon ame,
Perçant d'vn si beau feu les ombres d'alentour.
Que ie viuois heureux au milieu de la flame !
Et que i'auois de ioye aussi bien que d'amour !

Depuis, ils ont tousiours gardé la mesme place,
Admirant vos beautez et mon extréme foy :
Et quoy que vous faciez, Aminte, ou que ie face,
Ie les vois tous en vous, et ie les sens en moy.

Eux qui faisoient brusler le Ciel, la Terre et l'Onde,
Auecque tous leurs feux embrasent mon desir :
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre auec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement :
Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs, ni de regrets, que par moy seulement.

Echo ne languit plus d'une flame inutile,
Daphné ne brusle plus le bel Astre du iour :
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coustume, et non pas par amour.

Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable,
Neptune n'ayme plus les Nymphes de la mer :

Et comme en l'Vniuers vous estes seule aymable,
Ie suis le seul aussi qui sçache bien aymer.

STANCES

SVR SA MAISTRESSE RENCONTRÉE EN HABIT DE GARÇON, VN SOIR DU CARNAUAL.

Ie sens au profond de mon ame,
Brusler vne nouvelle flame :
Et laissant les autres amours,
Qui tenoient mon ame en altere,
I'ayme vn garçon depuis trois iours,
Plus beau que celuy de Cythere.

Si le but de cette pensée
A ma conscience offensée,
I'en ay desia le chastiment.
Car le feu qui brusla Gomore,
Ne fut iamais si vehement,
Que celuy-là qui me deuore.

Mais ie ne croy pas que l'on blasme
L'amoureuse ardeur dont m'enflame
Le bel œil de ce iouuenceau;
Ni qu'aymer d'vn amour extréme
Ce que Nature a fait de beau,
Soit un peché contre elle-mesme.

Vn soir que i'attendois la Belle,
Qui depuis deux ans m'ensorcelle
Ie vis comme tombé des Cieux,
Ce Narcisse objet de ma flame :
Et dés qu'il fut deuant mes yeux,
Ie le sentis dedans mon ame.

Sa face riante et naïue,
Iettoit vne flame si viue,

Et tant de rayons alentour ;
Qu'à l'esclat de cette lumiere
Ie doutay que ce fust l'Amour,
Auecque les yeux de sa mere.

Mille fleurs fraichement écloses,
Les lys, les œillets et les roses
Couuroient la neige de son teint.
Mais dessous ces fleurs entassées,
Le serpent dont ie fus atteint,
Auoit ses embûches dressées.

Sur vn front blanc comme l'yuoire,
Deux petits arcs de couleur noire,
Estoient mignardement voûtez :
D'où ce Dieu qui me fait la guerre,
Foulant aux pieds nos (1) libertez,
Triomphoit de toute la terre.

Ses yeux, le Paradis des ames,
Pleins de ris, d'attraits, et de flames,
Faisoient de la nuit vn beau iour :
Astres de diuines puissances,
De qui l'Empire de l'Amour
Prend ses meilleures influences.

Sur tout, il auoit vne grace,
Vn ie ne sçay quoy qui surpasse
De l'Amour les plus doux appas,
Vn ris qui ne se peut descrire,
Vn air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit, et qu'on ne peut dire.

Parmy tant d'ennemis renduë,
Ma liberté mal defenduë,
Fut sous le ioug d'vn estranger.
Mon Cœur se rendit à sa suite,
Et dans le fort de ce danger
Ma Raison se mit à la fuite.

ıutres éditions portent : *mes libertez*.

Sans le connoistre dauantage,
Ma volonté luy fit hommage
De tout ce qu'elle auoit en main.
Mais du meschant l'ame inconstante,
Me trompa dès le lendemain,
Et me frustra de mon attente.

Plein de dépit et de colere,
Soudain ie m'en deuois défaire :
Apprenant par cette leçon,
Qu'il n'auoit point d'arrest en l'ame :
Et que sous l'habit d'vn garçon,
Il portoit le cœur d'vne femme.

Toutefois, malgré cette injure,
I'en pris vn plus heureux augure :
Et ie n'eusse pû croire alors,
Que le Ciel, dont il fut l'ouurage,
Sous le voile d'vn si beau corps,
Eust mis vn si mauuais courage.

Mais sa malice découuerte,
S'est reconnuë auec ma perte,
Car depuis on ne l'a pû voir :
Le perfide a gagné la fuite,
Tenant mon cœur en son pouuoir,
Auec ma liberté seduite.

Gagné d'vne sorciere flame,
I'auois mis les clefs de mon ame
En la garde de ce voleur.
Mais d'vne malice funeste,
M'en ayant rauy le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.

Mais ie l'ayme ! et quoy qu'il me face,
Ie voudrois reuoir cette face,
Ce chef-d'œuure tant estimé,
Où le Ciel tout son mieux assemble :
Et depuis i'ay tousiours aymé
Vne fille qui luy ressemble.

Auec les traits de son visage,
Elle a sa taille et son corsage,
Sa voix, son port, et sa façon,
Son doux ris, son adresse extréme.
Enfin, sous l'habit d'vn garçon,
Ie l'aurois prise pour luy-mesme.

Ses yeux sçauent les mesmes charmes;
Elle vse de pareilles armes,
Auec tous les mesmes attraits :
Et croy, tant elle luy ressemble,
Qu'elle luy touche de bien prés,
Et qu'ils sont alliez ensemble.

Elle connoist bien, la meschante,
La cause du mal qui m'enchante,
Et qui me retient en langueur :
Et, sans doute, elle pourroit dire
Quelque nouuelle de mon cœur,
Et de celuy qui le retire.

Car, sans en voir d'autre apparence,
Ie iurerois en asseurance,
A voir son visage assassin,
Et son œillade cauteleuse;
Qu'elle a sa part à ce larcin,
Et qu'elle en est la receleuse.

Amour, petit Dieu qui disposes
Du reglement de toutes choses;
Et qui fais entendre tes loix
Par toute la machine ronde :
Fay-moy iustice à cette fois,
Toy qui fais droit à tout le monde.

Fais-moy raison de l'inhumaine,
Qui retient mon cœur à la gesne,
Sans esperance d'auoir mieux.
Mais, sur tout, ne voy pas la belle :
Car si tu regardes ses yeux,
Ie sçay que tu seras pour elle.

La mauuaise me tient rauie
Mon ame, mon cœur, et ma vie.
Car chez elle se vient sauuer
Le voleur de cette dépoüille.
Mais i'espere tout retrouuer,
Si tu permets que ie la foüille.

POVR MINERVE, EN VN BALLET.

Vous qui chassiez de vostre Cour
Toutes les mollesses d'Amour,
Et les feux dont il se conserue :
D'où vous sont ces attraits venus?
Et depuis quand, belle Minerue,
Auez-vous les yeux de Venus?

Les Graces qui suiuent tousiours
La douce Mere des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle :
Mesme ce Dieu qui sçait voler,
S'il vous voyoit mise auprés d'elle,
Ne sçauroit à laquelle aller.

Si vous eussiez eu ces appas,
Lors que vous vinstes icy-bas,
Vous faire voir aux yeux d'vn homme :
Sans quitter le seiour des Cieux,
Vous eussiez remporté la pomme,
Au iugement de tous les Dieux.

Vos charmes ont plus de pouuoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'vne couppe.
Ils sont bien plus forts et plus doux :
Et ie ne sçache en cette trouppe,
D'autre enchanteresse que vous.

Cette Circé, dont les Demons
Applanissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la Terre d'alarmes,
Et renuerse l'ordre des Cieux :
A dans ses liures moins de charmes,
Que vous n'en auez dans vos yeux.

Elle peut le monde troubler,
Elle fait les Astres trembler,
Et bride le cours de la Lune :
Mais vous, d'vn pouuoir sans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir vn Soleil.

Mille rayons ensorcelez,
Sortent de vos yeux estoillez,
Qui percent sans faire ouuerture :
Et redoutée en toutes pars,
Vous faites bransler la Nature,
Par le moyen de vos regars.

Aussi faudra-t'il desormais
Qu'elle vous cede pour iamais.
Car plus docte Magicienne,
Vous meritez le maniment
D'vne autre verge que la sienne,
Et qui charme plus puissamment.

STANCES.

Ie me meurs tous les iours en adorant Syluie!
Mais dans les maux dont ie me sens perir,
Ie suis si content de mourir,
Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand ie songe aux beautez, par qui ie suis la proye
De tant d'ennuis, qui me vont tourmentant :

Ma tristesse me rend contant,
Et fait en moy les effets de la ioye.

Les plus beaux yeux du monde ont ietté dans mon ame
Le feu diuin qui me rend bien-heureux :
Que ie viue ou meure pour eux,
I'ayme à brusler d'vne si belle flame.

Que si dans cét estat quelque doute m'agite,
C'est de penser que dans tous mes tourmens,
I'ay de si grands contentemens,
Que cela seul m'en oste le merite.

Ceux qui font en aymant des plaintes eternelles,
Ne doiuent pas estre bien amoureux.
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidelles.

Tandis qu'vn feu secret me brusle et me deuore,
I'ay des plaisirs à qui rien n'est égal :
Et ie vois au fort de mon mal,
Les Cieux ouuerts dans les yeux que i'adore.

Vne diuinité de mille attraits pourueuë,
Depuis long-temps tient mon cœur en ses fers,
Mais tous les maux que i'ay souffers,
N'esgalent point le bien de l'auoir veuë.

STANCES.

La terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs,
D'aujourd'huy seulement connuës.
L'astre du iour, en soûriant,
Iette sur la face des nuës,
L'or et l'azur dont il peint l'Orient.

Le Ciel est couuert de saphirs.
Les doux et gracieux Zephirs
Souspirent mieux que de coustume.
L'Aurore a le teint plus vermeil :
Et semble que le iour s'allume
D'vn plus beau feu que celui du Soleil.

Les oyseaux aux charmantes voix,
Mieux que iamais dedans ces bois,
Se font vne amoureuse guerre.
Sans doute la troupe des Dieux,
A quitté le Ciel pour la Terre,
Ou la diuine Oronte est en ces lieux.

Oronte, dont les yeux vainqueurs,
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage;
Qui naissant a receu des Cieux
Toutes les graces en partage,
Et les faueurs des hommes et des Dieux.

Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forets,
Ressentent l'amoureuse flame.
Tout cede à des charmes si chers :
Et ses yeux qui nous ostent l'ame,
D'vn seul regard la donnent aux rochers.

Ainsi sortant de Fontenay,
Dedans le chemin de Gournay,
Faisant des vers à l'auenture,
Suiuant l'humeur qui l'emportoit,
L'insensible et le froid Voiture,
Parloit d'amour, comme s'il en sentoit.

Les Nymphes des eaux et des bois,
Escoutant sa dolente voix,
Ne pûrent s'empescher de rire.
Mais vn Faune qui l'entendit,
Aux Dryades se prit à dire :
Possible est-il plus vray qu'il ne le dit.

STANCES.

Belle Deesse que i'adore,
Ne pleurez pas si longuement.
Si les perles se font des larmes de l'Aurore,
Vous perdrez vn tresor bien inutilement.

Ces larmes me rendroient trop heureux et trop riche,
Si vous les respandiez pour moy.
Vous perdrez pour vne babiche,
Des pleurs qui suffiroient pour racheter vn Roy.

Celle qui vous ressemble, hormis qu'elle est moins belle,
Et qui dedans le Ciel s'appelle
Du nom qui vous conuient si bien :
Iette quelques souspirs de sa diuine bouche;
Et pleure les matins en sortant de sa couche.
Mais c'est pour vn Amant, et non pas pour vn chien.

Si vous voulez pleurer comme elle,
Il faut deuenir moins cruelle,
Employer mieux vostre amitié :
Et pleurer sur tant que nous sommes.
Mais d'vne bizarre pitié
Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes!

STANCES

A LA LOVANGE DV SOVLIER D'VNE DAME.

Moy qui fut pris ce Caresme,
Et qui me vis au pouuoir
D'un beau Soulier iaune, et noir,
Que i'aymois plus que moy-mesme :
Ie suis maintenant en feu,
Pour vn Soulier noir, et bleu.

Comme vn criminel, qu'on mene
Où son Destin l'a reduit,
A la Bastille est conduit,
Sortant du bois de Vincenne:
Ainsi mon cœur prisonnier
Va de soulier en soulier.

Le pied qui cause ma peine,
Et qui me tient sous sa loy:
Ce n'est pas vn pied de Roy;
Mais plustot vn pied de Reyne.
Car ie voy dans l'auenir,
Qu'il le pourra deuenir.

Sur ce beau pied la Nature,
Admirable en ses effets,
A sceu bastir vn Palais
De diuine Architecture;
Où se trouuent tous les Dieux
Mieux logez que dans les Cieux

C'est vn grand temple d'yuoire,
Plein de grace et de beauté,
En quelques lieux marqueté
D'vne ebene douce et noire,
Qui sert en ce lieu si beau
Comme d'ombre en vn tableau.

Deux flambeaux incomparables.
Plus brillans que le Soleil,
Par vn éclat sans pareil,
Et des rayons fauorables,
Rendent les lieux d'alentour
Pleins de lumiere et d'Amour.

La nef de cét edifice
Est pleine d'vn iour très-pur.
Mais le cœur en est obscur;
Et fait par tel artifice,
Que les yeux les plus perçans
Ne penetrent point dedans.

Tout ce que la Terre et l'Onde
Produisent de precieux :
Tout ce qu'on voit dans les Cieux,
Et qui paroist dans le monde :
Est fait imparfaitement,
Au prix de ce bastiment.

Mais vn personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit en termes confus,
Que ce Temple magnifique,
Pour estre plus exaucé,
Sera bien-tost renuersé.

STANCES

A VNE DEMOISELLE QVI AVOIT LES MANCHES DE SA CHE RETROVSSÉES ET SALES (1).

Vous qui tenez incessamment
Cent Amans dedans vostre manche :
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouuez auecque raison,
Vsant des droits de la victoire,
Mettre vos galans en prison ;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur qui vous est si deuot,
Et que vous reduisez en cendre,
Vous le tenez dans vn cachot,
Comme vn prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que bruslant nuit et iour,
Ie remplis ce lieu de fumée,

(1) Mademoiselle Chapelain, sœur du poëte de ce nom.

Et que le feu de mon amour
En a fait vne cheminée?

STANCES

(E DAME DONT LA IUPPE FVT RETROVSSÉE EN VERSANT DANS VN CARROSSE A LA CAMPAGNE (1).

Philis, ie suis dessous vos loix :
Et sans remede à cette fois
Mon ame est vostre prisonniere.
Mais sans iustice et sans raison,
Vous m'auez pris par le derriere :
N'est-ce pas vne trahison?

Ie m'estois gardé de vos yeux :
Et ce visage gracieux,
Qui peut faire paslir le nostre,
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en auez fait voir vn autre,
Dequoy ie ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur :
Ses attraits percerent mon cœur ;
Ma liberté se vit rauie :
Et le meschant en cét estat,
S'estoit caché toute sa vie,
Pour faire cét assassinat.

Il est vray que ie fus surpris.
Le feu passa dans mes esprits :
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble, se rendit à l'amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du iour.

---

(1) adame de Saintot.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arriere,
Son feu ne seruant plus de rien;
Mais ayant veu vostre derriere,
Il n'osa pas montrer le sien.

En découurant tant de beautez,
Les Syluains furent enchantez;
Et Zephyre voyant encore
D'autres appas que vous auez,
Mesme en la presence de Flore,
Vous baisa ce que vous sçauez.

La Rose, la Reyne des fleurs,
Perdit ses plus viues couleurs :
De crainte l'œuillet deuint blesme :
Et Narcisse alors conuaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme,
Pour se mirer en vostre cu.

Aussi rien n'est si precieux :
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui iamais ne change,
Et le reste de vos appas;
Ne meritent point de louange,
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des defaux
Qui me causeront mille maux.
Car il est farouche à merueilles :
Il est dur comme vn diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais ie l'aime; et veux que mes vers
Par tous les coins de l'Vnivers
En fassent viure la memoire :
Et ne veux penser desormais,
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cu qui fut iamais.

Philis, cachez bien ses appas;
Les mortels ne dureroient pas,
Si ces beautez estoient sans voiles.
Les Dieux qui regnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Estoilles,
Ont vn moins beau siege que vous.

FRAGMENT.

La plus adorable personne
Qui se trouue dans l'Vniuers,
Et pour qui le fils de Latone
Ne feroit pas d'assez beaux Vers,
Aminte la gloire du monde,
L'amour de la terre et de l'onde,
De cét agreable seiour
Occupe la place premiere :
Et le remplit d'vne lumiere
Plus belle que celle du iour.

Les Amours sont à ses costez,
Sages, retenus, et modestes,
Auecque les desirs celestes
Qui mesprisent les voluptez.
Deuant cette beauté seuere,
Que le vice mesme reuere,
Ils n'oseroient paroistre nus :
Et n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane,
Et la seruent comme Venus.

SONNET.

Sous vn habit de fleurs, la Nymphe que i'adore,
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,

Qu'à l'éclat de son teint, et celuy de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.

La Terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore,
L'air fut par tout remply de chants melodieux :
Et les feux de la nuit pallirent dans les Cieux,
Et creurent que le iour recommençoit encore.

Ls Soleil qui tomboit dans le sein de Thetis,
R'allumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses cheuaux pour aller apres elle :

Et l'Empire des flots ne l'eust sceu retenir.
Mais la regardant mieux, et la voyant si belle,
Il se cacha sous l'onde, et n'osa reuenir.

AVTRE.

Il faut finir mes iours en l'amour d'Vranie!
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient guerir :
Et ie ne voy plus rien qui me pût secourir;
Ni qui sceust r'appeller ma liberté bannie.

Dés long-temps ie connois sa rigueur infinie!
Mais pensant aux beautez pour qui ie dois périr,
Ie benis mon martyre, et content de mourir,
Ie n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'incite à la reuolte, et me promet secours.
Mais lors qu'à mon besoin ie me veux seruir d'elle;

Apres beaucoup de peine et d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Vranie est seule aymable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

AVTRE.

Belles fleurs dont ie voy ces iardins embellis,
Chastes Nymphes, l'Amour, et le soin de l'Aurore,
Innocentes beautez, que le Soleil adore,
Dont l'éclat rend la Terre et les Cieux embellis :

Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis,
Nommez-la vostre Reyne, et confessez encore,
Qu'elle est plus éclatante et plus belle que Flore,
Lors qu'elle a plus d'œillets, de roses et de lis.

Quittez donc sans regret ces lieux et vos racines,
Pour voir vne beauté, dont les graces diuines
Blessent les cœurs des Dieux d'inéuitables coups :

Et ne vous faschez point, si vous mourez pour elle :
Aussi bien la cruelle
Fera bien-tost mourir tout le monde apres vous.

AVTRE.

L'avtre iour au Palais des Cieux,
En vne feste solemnelle,
Où la triomphante Cybelle,
Traittoit ensemble tous les Dieux :

Apres maints discours serieux,
Sur la Regence vniuerselle,
Tout en rond la troupe immortelle
Prit du Nectar delicieux.

Lors on proposa par la table,
Laquelle estoit plus souhaitable
Ou d'Angelique, ou de Cypris.

Les Dieux furent pour la Pucelle :
Et Venus la mere des Ris,
N'eut que Mome et Vulcain pour elle.

AVTRE.

Des portes du matin l'Amante de Cephale,
Ses roses espandoit dans le milieu des airs :
Et iettoit sur les Cieux nouuellement ouuers,
Ces traits d'or et d'azur, qu'en naissant elle estale

Quand la Nymphe diuine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits diuers ;
Qu'il sembloit qu'elle seule esclairoit l'Vniuers,
Et remplissoit de feux la riue Orientale.

Le Soleil se hastant pour la gloire des Cieux,
Vint opposer sa flame à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre, et l'air s'allumoient à l'entour.
Mais auprés de Philis on le prit pour l'Aurore ;
Et l'on creut que Philis estoit l'Astre du iour.

AVTRE

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN,

svr la comédie des *Machines*.

Quelle docte Circé, quelle nouuelle Armide
Fait paroistre à nos yeux ces miracles diuers?
Et depuis quand les corps par le vague des airs
Sçauent-ils s'éleuer d'vn mouuement rapide?

Où l'on voyoit l'azur de la campagne humide,
Naissent des fleurs sans nombre, et des ombrages vers.
Des globes estoillez les palais sont ouuers,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.

Dedans vn mesme temps nous voyons mille lieux,
Des ports, des ponts, des tours, des iardins spacieux,
Et dans vn mesme lieu, cent scenes differentes.

Quels honneurs te sont deus, grand et diuin Prelat,
Qui fais que desormais tant de faces changeantes
Sont dessus le Theatre, et non pas dans l'Estat?

CHANSON,

SVR VNE BELLE VOIX.

Lors que Belise veut chanter,
Et que le bruit pour l'escouter,
Est d'accord auec le silence,
L'esprit plein de contentement,
S'abandonne au rauissement,
Et suit de ce transport la douce violence.

L'ame qui se veut esmouuoir,
Cede à l'agreable pouuoir
De sa voix pleine de merueilles :
Et pour mieux oüir ses accens,
Elle quitte les autres sens,
Et se vient toute rendre à celuy des oreilles.

Chere peine des matelots,
Escueil agreable des flots,
Mort ensemble douce et cruelle :
Sirenes, filles d'Achelois,
Cessez de nous vanter vos voix,
Car celle de Belise est plus douce et plus belle.

Vostre chant autrefois perdoit
Le Nocher qui vous entendoit;
Son plaisir estoit son naufrage.
Mais la voix de cette beauté,
Dont tout le monde est enchanté,
Est bien moins perilleuse, et plaist bien dauantage.

Elle peut charmer les douleurs,
Et des plus sensibles mal-heurs
Oster la funeste pensée.
Elle donne vn plaisir parfait :
Et n'en estre point satisfait,
Est manquer de raison, ou bien l'auoir blessée.

Le plaisant murmure des eaux,
L'agreable chant des oyseaux,
Les luths d'Amphion et d'Orphée,
Vn rossignol et ses appas,
Vn cygne proche du trespas,
Dressent à cette voix vn superbe trophée.

La belle musique des Cieux,
Et ce qu'à la table des Dieux
Apollon chante sur la lyre,
Les diuins concerts des Neuf Sœurs,
Cedent à ses moindres douceurs :
Et ma Muse se taist ne pouuant bien les dire.

AVTRE.

Mes yeux, quel crime ay-ie commis,
Qui vous rende mes ennemis,
Et qui vous oblige à me nuire?
Pourquoy cherchez-vous en tous lieux,
Vous par qui ie me dois conduire,
L'obiet qui seul me peut destruire?
Quel mal vous ay-ie fait, mes yeux

Vous sçauez bien que vos plaisirs,
M'ont cousté cent mille desirs,
Et qu'ils sont autheurs de ma peine :
Et contre moy seditieux,
Charmez de l'éclat qui vous meine,
Vous ne voulez voir que Climene :
Quel mal vous ay-ie fait, mes yeux?

Loin d'elle vous mourez d'ennuy :
Et moy ie ne meurs aujourd'huy,
Qu'à cause que vous l'auez veuë.
Les fers vous semblent glorieux,
Sous qui mon ame est abbatuë,
Vous aimez celle qui me tuë :
Quel mal vous ay-ie fait, mes yeux?

Vous m'apprenez que ses beautez
Passent les celestes clartez;
Que des nuits la blanche Courriere
Luit d'vn éclat moins radieux;
Et qu'au milieu de sa carriere
Le Soleil a moins de lumiere :
Quel mal vous ay-ie fait, mes yeux?

C'est vous qui donnez le poison
Qui chasse ma foible raison,
Qu'en vain maintenant ie reclame.
Et vous, qui trop audacieux,
Iettez le desordre en mon ame,
La perdez, la mettez en flame :
Quel mal vous ay-ie fait, mes yeux?

AVTRE.

L'amovr sous sa loy,
N'a iamais eu d'Amant plus heureux que moy.
Beny soit son flambeau,
Son carquois, son bandeau!
Ie suis amoureux :
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.

Mes iours et mes nuits
Ont bien peu de repos, et beaucoup d'ennuis.
Ie me meurs de langueur,
I'ay le feu dans le cœur,
Ie suis amoureux :
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.

Mortels deplaisirs
Qui venez trauerser mes iustes desirs !
Ie ne crains point vos coups.
Car, enfin, malgré vous,
Ie suis amoureux, etc.

A tous ses martyrs,
L'amour donne en leurs maux de secrets plaisirs.
Ie cheris ma douleur :
Et dedans mon mal-heur,
Ie suis amoureux, etc.

Les yeux qui m'ont pris,
Payeroient tous mes maux auec vn souris.
Tous leurs traits me sont doux,
Mesme dans leur courroux.
Ie suis amoureux, etc.

Cloris eut des Cieux,
En naissant, la faueur et l'amour des Dieux :
Ie la veux adorer :
Et sans rien esperer,
I'en suis amoureux, etc.

Souuent le dépit
Peut bien, pour quelque temps, changer mon esprit.
Ie maudis sa rigueur.
Mais au fond de mon cœur,
Ie suis amoureux, etc.

Estant dans les fers
De la belle Cloris, ie chantay ces vers.
Maintenant d'vn suiet,
Mille fois plus parfait,
Ie suis amoureux, etc.

La seule beauté,
Qui soit digne d'amour, tient ma liberté :
Et ie puis desormais
Dire mieux que iamais :
Ie suis amoureux,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.

AVTRE.

Ie me tais et me sens brûler.
Car l'objet qu'adore mon ame,
Est si parfait, que ie n'en puis parler,
Sans faire voir à tous le suiet de ma flame.
Si ie dis, que dans l'Vniuers
Celle pour qui ie meurs, n'eut iamais de pareille,
Qu'elle est de tous les yeux l'amour et la merueille,
Qui ne deuinera la beauté que ie sers?

Si ie dis que dans ses beaux yeux
Cét archer qui m'y fait la guerre,
Forge des traits qu'il garde pour les Dieux,
Mesprisant desormais tous les cœurs de la terre;
Et que dans le fort des Hyuers,
Quand la rigueur du froid efface toutes choses,
Son teint paroist tousiours plein de lys et de roses :
Qui ne deuinera la beauté que ie sers?

Que si ie parle dignement
De son esprit incomparable,
Dont la grandeur partage esgalement
Auecque sa beauté le titre d'adorable :
Si ie puis dépeindre en mes vers
Combien son ame est grande, et genereuse, et belle :
De tant de qualitez qu'on ne trouue qu'en elle,
Qui ne deuinera la beauté que ie sers?

Mais, sans parler de sa beauté,
De son esprit, ny de ses charmes;

Si ie descris comme sa cruauté
Mesprise desormais les soûpirs et les larmes :
Et que ceux qui sont dans ses fers
N'en receurent iamais vn regard fauorable,
Que le Ciel n'en voit point de plus inexorable :
Qui ne deuinera la beauté que ie sers?

AVTRE.

Les trois plus grandes Deesses,
Dont Paris sceut les debats,
Ont disputé des appas
Contre vne de nos Princesses.
Mais en voyant sa beauté,
Venus mesme l'a quitté.

Les Graces ont eu querelle
Sur qui tient le premier rang,
Et qui vient de meilleur sang
D'elles ou Mademoiselle.
Tout le Ciel sollicita,
Mais la belle l'emporta.

Les plus sçauans en la Sphere,
Doutent depuis quelques ans,
Où l'Astre qui fait les temps
Tient sa demeure ordinaire;
Si le Ciel est son séiour,
Ou le petit Luxembourg.

Au Cours du Bois de Vincennes,
Le Soleil a disputé
De lumiere et de beauté,
Auec la belle d'Angennes.
Mais le Soleil le perdit,
Aux rayons qu'elle épandit.

Au milieu de sa carriere
Voyant l'éclat de ses yeux,
En vain le flambeau des Cieux
Fit redoubler sa lumiere.
Car auecque tous ses feux,
Qu'eust-il fait seul contre deux?

Dans le fonds d'vn bois antique
Vn rossignol disputa
Sur vt, re, mi, fa, sol, la,
Auec la belle Angelique :
Mais le rossignol perdit,
Au doux son qu'elle épandit.

Sur le chemin de Charonne,
Amour, tout chargé de traits,
A disputé des attraits
Auec la belle Baronne.
Mais le pauure enfant perdit
Aux charmes qu'elle épandit.

AVTRE.

Nostre Aurore vermeille
Sommeille.
Qu'on se taise à l'entour :
Et qu'on ne la réueille
Que pour donner le iour.

Vostre beauté diuine
Assassine
Nos cœurs par ses beaux yeux :
C'est la belle Lucine,
Le Chef-d'œuure des Cieux.

En vous, belle Iulie,
S'allie

La grace et la bonté,
Et la vertu remplie
D'attraits et de beauté.

Vous estes accomplie,
Iulie,
Plus belle que le iour :
Et chacun vous publie
L'ornement de la Cour.

La beauté d'Angelique
Est vnique ;
Et ses yeux nos vainqueurs
Ont vn secret magique,
Pour gagner tous les cœurs.

AVTRE.

Ce n'est pas sans raison
Qu'on dit que ie vous admire ;
Et pour moy ie n'en puis dédire
Monsieur de Saint-Brisson (1).
Coralte, vos beaux yeux forcent toutes les ames
A brusler, à brusler de leurs flammes.

Tout ce qui part de vous,
A des graces si charmantes,
Que les ames les moins aimantes
En ressentent les coups.
Coralte, etc.

Vos yeux seroyent vainqueurs
De l'esprit le plus farouche,
Et dès que vous ouurez la bouche
Vous ouurez mille cœurs.
Coralte, etc.

---

(1) Séguier de Saint-Brisson était prévôt de la ville de Paris.

Vostre teint en tous lieux
A tousiours des fleurs écloses :
Et l'Amour couché dans des roses
Y fait la guerre aux Dieux.
Coralte, etc.

Puis que si puissamment,
Vos attraits que rien n'efface,
Ont touché mon Ame de glace :
On peut dire hardiment,
Coralte, etc.

Il ne se passe iour
De ceux qu'on vous voit paroistre,
Que vos attraits ne facent naistre
Quelque nouvel amour.
Aminte, etc. (1)

Vous tenez aux tourments
Tousiours des cœurs plus de mille;
Et dans la cour et dans la ville
Vous auez des amans.
Aminte, etc.

Les enfans au berceau,
Rient à vous comme aux Anges :
Les vieillars chantent vos loüanges
Iusques dans le tombeau.
Aminte, etc.

Il ne reste sinon
Qu'icy l'on vous dresse vn temple.
Desia des Prestres ie contemple,
Qui chantent vostre nom.
Aminte, etc.

---

(1) Ce couplet et le suivant ne se trouvent point dans les éditions ordinaires es œuvres de Voiture. Il est assez difficile de s'expliquer pourquoi, dans la econde moitié de cette pièce, le nom d'Aminte a été substitué à celui de oralte; tel est pourtant le texte adopté par Conrart. Peut-être ces deux noms s'appliquaient-ils à la même personne, à l'hôtel de Rambouillet.

Pour moy, ie ne croy pas,
Quoy que vous me puissiez dire,
Que rien m'oste de vostre Empire,
Si ce n'est le trespas.
Aminte, etc.

Quand vous m'auriez chassé :
Dans l'Amour qui me transporte,
I'irois chanter à vostre porte,
D'vn ton triste et cassé :
Aminte, vos beaux yeux forcent toutes les ames
A brusler, à brusler de leurs flammes.

AVTRE.

I'avois de l'Amour pour vous,
Charmante Syluie!
Mais vos iniustes courroux
Ont refroidy mon enuie.
Ie sçais aymer constamment.
Mais si l'on n'ayme également,
Ma foy, ie m'en ennuye.

Vostre bouche, et vos beaux yeux,
Les Roys de ma vie,
Et vostre ris gracieux,
Auoient mon ame asseruie.
Vous m'auiez gagné le cœur.
Mais quand on a trop de rigueur,
Ma foy, ie m'en ennuye.

I'approuue vn feu bienheureux
Qui deux Ames lie,
Et tient deux cœurs amoureux
Sans peine et melancolie.
I'ayme les douces Amours.
Mais pour souspirer tous les iours,
Ma foy, ie m'en ennuye.

L'Amour sur vn autre Amour
Volontiers s'appuye.
I'ayme sans aucun destour.
Mais si ie vois qu'on me fuye,
Et qu'on se plaise à m'oüyr
Pleurer, tourmenter et gemir;
Ma foy, ie m'en ennuye.

I'approuue vn cœur enflammé,
Qui se glorifie
D'aymer, sans qu'il soit aymé;
Et son plaisir sacrifie.
Ie le fais bien quelquefois :
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foy, ie m'en ennuye.

Vous exercez sur mon cœur
Trop de tyrannie,
Ie ne vis plus qu'en langueur.
C'est vne peine infinie,
Que de viure en vous aymant :
Et pour vous parler franchement,
Ma foy; ie m'en ennuye.

Si vous pensez honnorer
Vne Ame transie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moy ie vous remercie.
Ie ne veux point tant d'honneur :
Gardez-le à quelque grand Seigneur,
Ma foy, ie m'en ennuye.

Faire des vers en en batteau,
Ce seroit folie,
Car par la fraischeur de l'eau
Ie sens ma teste assaillie.
Vous n'aurez donc que cecy.
Il fait mauuais escrire icy.
Ma foy, ie m'en ennuye.

AVTRE.

Svr l'air dv branle de *Mets*.

Belles, l'honneur de nostre âge,
Et le but de nos souhaits,
Sur l'air du branle de Mets,
Apprénez nostre voyage.
Mais pleurez en le chantant,
Car nous en faisons autant.

Nous n'estions qu'au Bourg la Reine,
Et ie creus estre à Goa,
Ou cent milles par-delà,
Tant mon cœur estoit en peine,
S'éloignant de la beauté,
Qui retient sa liberté.

Nous vismes dedans la nuë
La Tour de Mont-le-heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeoit son col de gruë;
Et pour y voir vos beaux yeux,
S'éleuoit iusques aux Cieux.

Quand nous fusmes dans Estampe
Nous parlasmes fort de vous :
I'en souspiray quatre coups,
Et i'en eus la goutte-crampe.
Estampe et crampe vrayment,
Riment admirablement.

Dans le milieu d'Angeruille,
Monsieur nostre Chancelier,
En me parlant d'vn soulier,
Me fit deuenir débile;
Me souuenant de celuy
Qui m'a causé tant d'ennuy.

Vne heure estoit bien passée,
Quand nous vinsmes à Toury.
Alors Monsieur Griboury
Me reuint en la pensée,
Vn certain noir et frisé,
Fort bien fait et composé.

Nous trouuasmes prés Sercote,
(Cas estrange et vray pourtant)
Des bœufs qu'on voyoit broutant,
Dessus le haut d'vne motte;
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Nous vismes deux Demoiselles,
Lors que nous fusmes dedans,
Qui paroissoient à leurs dents,
D'assez gentilles femelles :
Frere Claude qui les vit,
De fort bon cœur leur sousrit.

Dans Orleans cent harangues
Se firent au Chancelier :
Et l'on le vint supplier,
En dix-huict sortes de langues.
Les trois Mores furent pleins
De Maires et d'Escheuins.

Voyant cela, ie m'escoule :
Et desirant estre à part,
Ie me sçeus mettre à l'écart
Dans vn coin, hors de la foule :
Où rêuant iusqu'à la nuit,
I'escriuis ce qui s'ensuit.

Nostre Aurore de la Barre,
Est maintenant vn Soleil,
Le Ciel n'a rien de pareil :
La Terre rien de si rare.
Mais en cas de Merlenbeau,
Son esprit n'est pas fort beau.

Cette beauté souueraine
A r'allumé mes vieux ans.
Ses attraits sont si charmans,
Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Ie n'attens que le cercuëil.

Quel éclat et quelles flammes,
Quels rayons vois-je dans l'air?
A voir tant de feux briller,
C'est la Princesse des Ames,
La Reyne des volontez,
La Deesse des beautez.

Cachez vos beautez, Mortelles,
Ie voy paroistre Cloris.
Tous vos attraits sont peris.
Voicy la belle des belles.
Son soulier a plus d'attraits,
Que vos yeux et tous vos traits.

Ce que le Ciel a de flamme
Il l'a mis dedans ses yeux.
Ce qu'il eut de precieux,
Il le mit dedans son Ame.
Rien du tout ne luy deffaut,
Que d'auoir le sang plus chaud.

La belle Baronne darde
De ses yeux mille trespas.
Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine vn peu bien gaillarde?
Ie pense que sa vertu
A bien souuent combattu.

Quelle est celle qui m'éclaire
Et brille de tant d'appas?
Est-ce Diane ou Pallas?
Ou la Reyne de Cythere?
Car en elle i'apperçois
Quelque air de toutes les trois.

A voir sa grace embellie
Auec tant de Maiesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Iulie,
Dont mon cœur seroit épris,
S'il n'estoit pas à Cloris.

Il seroit temps de me taire,
Et ma plume n'en peut plus.
Mais que diront les Vertus,
Si ie me tais de sa Mere,
Qui ioint à tant de beautez
Tant de rares qualitez ?

Artenice où ie contemple
Tant de miracles diuers !
Les autres ont eu des vers,
Mais à vous il faut vn Temple.
Il sera fait dans vn an,
Et i'en ay desia le plan.

Frere Claude l'Heroïque
En sera le Sacristain :
Chapelain le Chapelain :
Et l'angelique Angelique
Nuit et iour y chantera,
Les Hymnes qu'il vous fera.

AVTRE.

A MADAME LA PRINCESSE,

sur l'air des *Landriry*.

Madame, vous trouuerez bon
Qu'on vous escriue sur le ton
De Landrirette,
Qui court maintenant à Paris,
Landriry.

Vostre absence nous abbat tous,
Quelques-vns en sont demy-fous,
Landrirette,
Les autres n'en sont qu'estourdis,
Landriry.

Du point de vostre éloignement,
L'Hyuer s'approche à tout moment,
Landrirette,
Et les beaux iours sont accourcis,
Landriry.

Pour nouuelles chacun dit fort,
Que le Duc Charles est d'accort,
Landrirette,
La neutralité fait grand bruit,
Landriry.

L'on tient icy pour arresté,
Que Madame a fait le Traitté,
Landrirette;
Le Roy son Frere en est marri,
Landriry.

L'Espagnol rend ce qu'il tenoit.
Elle aura tout ce qu'elle auoit,
Landrirette;
Particulierement Cony,
Landriry.

I'ay receu deux coups de ciseau,
En vn lieu bien loin du museau,
Landrirette,
Ie m'en porte bien, Dieu mercy.
Landriry.

L'on est icy fort tristement :
Tout notre diuertissement,
Landrirette,
Est de chanter ce qui s'ensuit,
Landriry.

En grace, en beautez, en attraits,
Nulle n'égalera iamais,
Landrirette,
La diuine Montmorency,
Landriry.

L'on iugeroit par la blancheur
De Bourbon, et par sa fraischeur,
Landrirette,
Qu'elle a pris naissance des Lys,
Landriry.

Iulie a l'esprit et les yeux,
Plus brillans et plus radieux,
Landrirette,
Que l'Astre du iour à Midy,
Landriry.

Pour faire son Ame et son Corps
Le Ciel espuisa ses tresors,
Landrirette,
Tout y doit estre bien fourny,
Landriry.

Elle a tout en perfection,
Hors qu'elle a trop d'auersion,
Landrirette,
Pour les Amans, et les souris,
Landriry.

Mesdemoiselles de Clermont,
Ont plus de charmes qu'Aigremont,
Landrirette,
Par Aigremont i'entens Maugis,
Landriry.

Mesdemoiselles du Vigean,
Ont le cœur noble, et le corps gent,
Landrirette,
Tout homme qui les voit, est frit,
Landriry.

Lors que Venus aymoit Adon,
Elle auoit les yeux, ce dit-on,
Landrirette,
Comme Mademoiselle Aubry,
Landriry.

D'où vient que depuis quelques iours,
On voit la trouppe des Amours,
Landrirette,
Dessus la route de Poissi,
Landriry?

C'est que la Reyne des beautez,
Des Ames, et des libertez,
Landrirette,
Fait sa demeure dans Vigni,
Landriry.

Vostre balet comme i'entens,
Passe les plus beaux de ce temps,
Landrirette,
Monsieur de Gauffecourt (1) le dit,
Landriry.

Vn seul violon de Meulan
Fait bien plus de bruit maintenant,
Landrirette,
Que les vingt et quatre d'icy,
Landriry.

Vn certain faiseur d'Almanac,
M'a dit que Monsieur de Meymac,
Landrirette,
Dans ce mois deuoit estre pris,
Landriry.

Mais si vous ne me croyez pas,

(1) Gauffecourt fut le valet de chambre et plus tard le secrétaire de madame de Longueville.

Considerez, et lisez bas,
Landrirette,
La Centurie que voicy,
Landriry.

Trois mois apres celuy de May,
L'on prendra Monsieur de Macmey,
Landrirette,
Et Monsieur de Noichane aussi,
Landriry.

Ie sçay pour certain que l'Amour
En veut à ceux de Vantadour,
Landrirette,
Dieu garde Monsieur de Leui,
Landriry.

I'en mettrois encor plus de six.
Mais ie ne puis plus estre assis,
Landrirette,
Ie m'en vay trouuer Monsieur Iuif,
Landriry.

AVTRE.

L'vn meurt, qu'à sa fantaisie,
Il ne s'auance à la Cour.
L'autre meurt de ialousie :
Et moy ie me meurs d'Amour.

Promethée est à la chaisne :
Et becqueté d'vn Vautour,
Il ne meurt de cette peine :
Et moy, ie me meurs d'Amour.

D'vne plainte desolée,
Ainsi Thirsis l'autre iour.

Disoit dans cette valée :
Et moy ie me meurs d'Amour.

Il fendoit le cœur des marbres :
Et l'Echo mesme à son tour,
Faisoit redire à ses arbres :
Et moy ie me meurs d'Amour.

AVTRE.

Les Demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'Amans.
On dit qu'il n'en manque à personne ;
L'année est bonne.

Nous auons veu les ans passez,
Que les Galans estoient glacez.
Mais maintenant tout en foisonne,
L'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor,
Qu'ils se vendoient au poids de l'or :
Et pour le present on les donne ;
L'année est bonne.

Le Soleil de nous r'approché,
Rend le monde plus échauffé :
L'Amour regne, le sang boüillonne,
L'année est bonne.

La belle Princesse n'est pas
Du rang des beautez d'icy bas.
Car vne fraischeur immortelle
Se voit en elle.

Dans son visage et dans ses traits
Brillent quelques diuins attraits,
Et dans sa mine et dans son geste
Vn air celeste.

De perles, d'astres, et de fleurs,
Bourbon, le Ciel fit tes couleurs;
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'vn Ange.

Que de cœurs l'amour blesseroit,
Que de maux au monde il feroit,
Si cette belle moins contraire
Le laissoit faire!

La Duchesse a pris à l'Amour
Ses traits : et ce Dieu tout le iour,
Pour les r'auoir de cette belle,
Vole autour d'elle.

Elle les monstre en ses appas,
Mais elle ne les lance pas :
Et craint trop d'en blesser personne,
Tant elle est bonne.

Mais ses coups seroient bienheureux :
Et n'est point de cœur genereux,
Qui ne voulust mourir pour elle;
Tant elle est belle.

Le Soleil cede à ses beaux yeux :
Et ne voit du plus haut des Cieux,
Que luy-mesme dedans le Monde,
Qui les seconde.

Baronne pleine de douceur,
Estes-vous Mere, estes-vous Sœur,
De ces deux Belles si gentilles,
Qu'on dit vos filles?

Vous auez l'humeur, ce dit-on,
D'vn doux et paisible mouton.
Mais vostre peau blanche et tres-fine
Est d'vne Hermine.

Heureux celuy qui seroit sien !
Monsieur du Vigean m'entend bien,
Et fort souuent il la préfère
A Lesdiguière.

Que vois-ie si plein de clarté,
D'attraits, de grace et de beauté,
Si ce n'est Diane, ou l'Aurore,
Ou Flore, ou Fore ?

Les oyseaux vont en toutes parts,
Suiuant sa voix, ou ses regards :
Zephire la suit et l'adore ;
C'est Flore, ou Fore.

Sur son visage et sous ses pas
Naissent des fleurs et des appas,
Qu'ailleurs on ne voit point éclore ;
C'est Flore, ou Fore.

Vigean est un Soleil naissant,
Vn bouton s'épanoüissant,
Ou Venus, qui sortant de l'Onde,
Brusle le Monde.

Sans sçauoir ce que c'est qu'Amour,
Ses beaux yeux le mettent au iour ;
Et par tout elle le fait naistre,
Sans le connoistre.

Ramboüillet auec sa fierté,
A certain air dans sa beauté ;
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la desire.

Dessus sa bouche sont tousiours
Les Graces auec les Amours,
Ou pour le plaisir de l'entendre,
Ou pour apprendre.

AVTRE.

Quand Iris aux beaux yeux
Paroist en quelques lieux,
Il n'est cœur qui ne tremble :
C'est l'honneur de la Cour,
C'est la gloire d'Amour,
Et des vertus ensemble.

On ne peut pas si-tost
Bien loüer comme il faut,
De la grande Duchesse
La grace et la bonté.
Sa moindre qualité
Est celle de Princesse.

Quand des bords d'Orient,
L'Aurore en sousriant,
Sa lumiere rappelle :
Elle n'égale pas,
Auec tous ses appas,
Ceux de Mademoiselle.

La belle Combalet
A la bouche d'œillet,
Les yeux de viue flame,
Le courage d'vn Roy,
Et l'esprit comme moy,
Quand Apollon m'enflamme.

Sa générosité
Égale sa beauté,
Elle est bonne et habile;
Et de plus n'est pas mal
Auec le Cardinal,
Comme on dit par la ville.

Le Ciel, sans changement,
En feroit aisément

Vne Reyne parfaite.
Quelque iour tous les Roys
Viuront dessous ses lois,
Dans l'Isle qu'elle a faite.

Iamais l'œil du Soleil
Ne vit rien de pareil,
Ni si plein de delices,
Rien si digne d'amour;
Si ce ne fut le iour,
Que nasquit Artenice.

Quand les Dieux eurent fait
Le chef-d'œuure parfait
Que Iulie on appelle,
Minerue qui la vit,
En pleura de dépit,
Et se trouua moins belle.

L'Amour armé de traits,
Auec tous ses attraits,
N'en a point qui me picque :
Et ie crains plus cent fois
Les Charmes et la voix
De la belle Angelique.

AVTRE.

Sur l'air des *Lanturlu.*

Le Roy nostre Sire,
Pour bonnes raisons
Que l'on n'ose dire,
Et que nous taisons :
Nous a fait défense
De plus chanter Lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

La Reyne sa Mere
Reuiendra bien-tost :
Et Monsieur son Frere
Ne dira plus mot.
Tout sera paisible,
Pourueu qu'on ne chante plus,
Lanturlu, etc.

De la Grand' Bretagne
Les Ambassadeurs,
Ceux du Roy d'Espagne,
Et des Electeurs,
Se sont venus plaindre
D'auoir par tout entendu,
Lanturlu, etc.

Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment,
Et parlé sans crainte
Du Gouuernement.
Pour les satisfaire
Le Roy leur a respondu,
Lanturlu, etc.

Dans cette querelle
Le bon Cardinal,
Dont l'ame fidelle
Ne pense en nul mal,
A promis merveilles;
Et puis a dit à Beautru :
Lanturlu, etc.

Dessus cette affaire
Le nonce parla,
Dit que le Saint-Père
N'entend point cela
Qu'vn François dans Rome
Ayt crié comme vn perdu
Lanturlu, etc.

Pour banir de France

Ces troubles nouueaux,
Auec grand' prudence
Le Garde des Sceaux
A scellé des lettres,
Dont voicy le contenu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.

RONDEAV.

Ma foy, c'est fait de moy. Car Isabeau
M'a coniuré de luy faire vn Rondeau.
Cela me met en vne peine extréme.
Quoy treize vers, huit en eau, cinq en eme !
Ie luy ferois aussi-tost vn batteau !

En voila cinq pourtant en vn monceau.
Faisons-en huict, en inuoquant Brodeau,
Et puis mettons, par quelque stratageme :
Ma foy, c'est fait.

Si ie pouuois encor de mon cerueau
Tirer cinq vers, l'ouurage seroit beau.
Mais cependant, ie suis dedans l'onzième.
Et si ie croy que ie fais le douzième,
En voila treize aiustez au niueau.
Ma foy, c'est fait.

AVTRE.

Ma foy, que d'vn fin diamant
Pris au tresor du Firmament,
Ce Dieu qui tant de mal me dresse,
Fit d'vne main pleine d'adresse,
Pour durer eternellement :

Par vos rigueurs se va limant.
Car vous passez infiniment,
En dureté, ie le confesse,
Ma foy.

Ie suis las de tant de tourment :
Et veux bien estre vostre Amant,
Si vous m'estes bonne Maistresse.
Mais si voulez que ie vous laisse,
Ie le feray fort librement,
Ma foy.

AVTRE.

D'vn beuueur d'eau, comme auez debatu,
Le sang n'est pas de glace reuestu :
Mais si boüillant et si chaud au contraire,
Que chaque veine en eux est vne artere
Pleine de sang, de force et de vertu.

Le feu par l'eau foiblement combatu,
Croissant sa force, au lieu d'estre abbatu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'vn beuueur d'eau.

Tousiours de preux le renom ils ont eu.
Ils ont l'estoc bien ferme et bien pointu :
Chauds en amour, et plus chauds en colere :
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'vn de ces iours vous ne soyez battu
D'vn beuueur d'eau.

AVTRE.

Vn beuueur d'eau, pour aux Dames complaire
Suiuant l'Amour, dont le seul feu l'éclaire,

Se voit tousiours sobre, courtois et doux :
Et ne sçauriez si-tost boire dix coups
Qu'encor plustost il ne le puisse faire.

Venus d'Amour la gracieuse mere
Nasquit de l'eau sur les bords de Cythere.
Aussi son fils fauorise sur tous,
Vn beuueur d'eau.

Il entend mieux ses loix et son mystere.
Il sçait joüir, et discret sçait se taire ;
A le rein ferme, et fermes les genoux.
Et trente-six yurognes comme vous,
Ne valent pas, en l'amoureuse affaire,
Vn beuueur d'eau.

AVTRE.

Vovs l'entendez mieux que ie ne pensois !
Si quelque Amant bien disant et matois,
Vous croit payer, en vous nommant son ame :
C'est du Latin, qui passe vostre game.
Vous n'entendez des termes si courtois.

Mais s'il en vient, qui dise à haute voix,
Qu'il veut prouuer, fust-il Turc, ou Anglois,
Par beaux effets la grandeur de sa flame :
Vous l'entendez.

Ie donneray telle somme par mois,
Outre cela, ioyaux, perles de choix,
Satin, velours, à souhait, à Madame :
Cet entretien vous charme et vous enflame.
C'est dire d'or et parler bon François :
Vous l'entendez.

AVTRE.

Chez la Coiffier vne demy-douzaine
Des nourriçons de l'enfant de Silene,
Se trouueront ce soir asseurément.
N'y manquez pas, Diable emporte qui ment,
L'affaire est faite, et la chose certaine.

Vous y verrez vne table bien pleine :
Tous les poissons iusques à la Baleine
Iront ce soir, voguant horriblement
Chez la Coiffier.

Nous chanterons iusqu'à perte d'haleine :
Nous y dirons mille bons mots sans peine.
Car là Phœbus est en son element :
Et si ces vers ne coulent doucement,
Nous en ferons d'vne meilleure veine,
Chez la Coiffier.

AVTRE.

Dedans ces prez herbus et spacieux,
Où mille fleurs semblent soûrire aux Cieux :
Ie viens blessé d'vne atteinte mortelle,
Pour soulager le mal qui me martelle,
Et diuertir mon esprit par mes yeux.

Mais contre moy mon cœur seditieux
Me donne plus de pensers soucieux
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouuelle
Dedans ces prez.

De ces tapis le pourpre precieux,
De ces ruisseaux le bruit delicieux,
De ces vallons la grace naturelle,

Blesse mes sens, me gêne, et me bourelle,
Ne voyant pas ce que i'ayme le mieux,
Dedans ces prez.

AVTRE.

Mon ame, à Dieu, quoy que le cœur m'en fende
Et que l'Amour de partir me defende :
Ce traistre honneur veut pour me martyrer,
Par vn départ nos deux cœurs déchirer,
Et de laisser ton bel œil me commande.

Ie ne veux pas, qu'en larmes tu t'épande :
Et sans qu'en rien ton amour apprehende,
Dy-moy gay'ment, sans plaindre et soûpirer,
Mon ame, à Dieu.

Car ie te laisse, et ie te recommande,
De mon esprit la partie la plus grande,
Sans plus vouloir iamais la retirer.
Car rien que toy ie ne puis desirer :
Et veux t'aymer iusqu'à ce que ie rende
Mon ame, à Dieu.

AVTRE.

Trois iours entiers, et trois entieres nuits,
Bien lentement se sont passez depuis
Que i'ay perdu la clarté souueraine
De deux Soleils, les beaux yeux de ma Reyne,
Par qui les miens souloient estre conduits.

Sans leur obiet ie pleure, et ie ne puis
Trouuer remede au tourment où ie suis :

Et chaque instant me dure, en cette peine,
Trois iours entiers.

Triste et resueur, du penser ie la suis.
Pour la chercher, moy-mesme ie me fuis :
Et si le sort bien-tost ne me rameine
Les doux appas de ma belle inhumaine;
Ie ne sçaurois plus viure en ces ennuis
Trois iours entiers.

AVTRE.

Ou vous sçauez tromper bien finement,
Ou vous m'aymez assez fidelement :
Lequel des deux ie ne le sçaurois dire.
Mais cependant ie pleure et ie souspire;
Et ne reçois aucun soulagement.

Pour vostre amour i'ay quitté franchement
Ce que i'auois acquis bien seurement.
Car on m'aimoit : et i'auois quelque empire
Où vous sçauez.

Ie n'attens pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'vn Amant,
Et qui pourroit me tirer de martyre.
A si grand bien mon courage n'aspire.
Mais laissez-moy vous toucher seulement
Où vous sçauez.

AVTRE.

Le Soleil ne voit icy bas
Rien qui se compare aux appas,

Dont Philis nos sens ensorcelle.
Son air n'est pas d'vne mortelle,
Sa bouche, ses mains, ny ses bras.

Ses beaux yeux causent cent trespas:
Ils éclairent tous ces climas;
Et portent en chaque prunelle
Le Soleil.

Tout son corps est fait par compas.
La grace accompagne ses pas.
Enfin, Venus n'est pas si belle,
Et n'a pas si bien faites qu'elle
Les beautez qui ne voyent pas
Le Soleil.

AVTRE.

Tout beau corps, toute belle image,
Sont grossiers auprés du visage
Que Philis a receu des Cieux.
Sa bouche, son ris, et ses yeux,
Mettent tous les cœurs au pillage.

Sa gorge est vn diuin ouurage.
Rien n'est si droit que son corsage.
Enfin elle a, pour dire mieux,
Tout beau.

Parmy tout ce qui plus m'engage,
Est vn certain petit passage,
Qui vermeil et delicieux....
Mais ce secret est pour les Dieux!
Ma plume, changeons de langage:
Tout beau.

AVTRE.

Cinq ou six fois cette nuit en dormant,
Ie vous ay veuë en vn accoustrement,
Au prix duquel rien ne me sçauroit plaire :
La iuppe estoit d'vne opale tres-claire,
Et vostre robe estoit vn diamant.

Rien n'est si beau dessous le firmament.
L'Astre du iour brille moins clairement :
Et vous passiez sa lumiere ordinaire
Cinq ou six fois.

Que le sommeil nous trompe vainement !
Par auenture en ce mesme moment,
Vous vous trouuiez en estat bien contraire.
Mais à propos, comment va cette affaire ?
Auez-vous bien esté tout doucement,
Cinq ou six fois ?

AVTRE.

Si haut ie veux loüer Syluie,
Que toute autre en meure d'enuie.
Sa personne est pleine d'appas.
Les Amours naissent sous ses pas :
Et c'est par eux qu'elle est seruie.

De cent vertus elle est suiuie.
Son cœur tient mon ame rauie :
Et les Conquerans ne l'ont pas
Si haut.

Quoy que mon amour m'y conuie,
Ma langue au secret asseruie
N'ose parler d'vn certain cas.

Ie diray seulement tout bas,
Que ie n'en vis vn de ma vie
Si haut.

AVTRE.

Pour le moins vostre compliment
M'a soulagé dans ce moment :
Et dés qu'on me l'est venu faire,
I'ay chassé mon apothicaire,
Et renuoyé mon lauement.

Vous m'auez guery promptement.
Vos mots coulent si doucement,
Que chacun d'eux vaut vn clistere,
Pour le moins.

Vous me deuiez ce traitement.
Car ie vous aime vniquement :
Et mesme depuis cette affaire,
C'est vn peu plus qu'à l'ordinaire :
Cela veut dire infiniment,
Pour le moins.

AVTRE.

On le m'a dit, Mademoiselle,
Que tous nos cœurs vous retenez.
Pensez-vous pour vostre beau nez,
Mettre sur nous vne gabelle?

Vous estes fort bonne et fort belle,
Et croy que vous estes pucelle,
On le m'a dit.

Mais il faut estre moins rebelle;
Et ne point faire de querelle
Aux Amans que vous surprenez.
Vous en tenez d'emprisonnez,
Et vous leur estes trop cruelle,
On le m'a dit.

AVTRE.

En cas d'Amour, il ne faut iamais estre
Foible ni lent. Mais faut tousiours parestre
Prompt, vigoureux, sousmis entierement,
Pleurer, gemir, seruir fidelement,
Donner beaucoup, et de peu se repaistre.

Quant est de moy, si ie me sçay connestre :
N'estant auare, audacieux, ni traistre;
Ie deurois bien reussir aisément,
En cas d'Amour.

I'ay quelque esprit : et l'on me tient grand Maistre
En ces poulets que les Amans font naistre.
Ie fais des vers assez passablement :
Et quelquefois ie parle galamment.
Mais apres tout, ie suis vn pauure Prestre,
En cas d'Amour.

AVTRE.

Si vous vouliez qu'on vous parlast d'Amour,
Ie vous ferois cent Rondeaux chaque iour,
Car ie vous aime, et mon Ame dolente
Toutes les nuits est pour vous miaulante :
Et l'on l'entend en chaque carrefour.

Vous pouuez tout sur Monsieur de Tricour :
Et l'on m'a dit, que Monsieur de Beaujour,
Pour vostre Amour auroit l'ame bruslante,
Si vous vouliez.

Les deux beautez qui regnent au Faux-bourg,
Et celle-là du petit Luxembourg,
N'échauffent point mon humeur froide et lente.
Mais de vos yeux l'ardeur étincelante
M'embraseroit : cela s'entend tousiours,
Si vous vouliez.

AVTRE.

Ie ne sçaurois faire cas d'vn Amant,
Qu'autre que moy gouuerne absolument.
Car chacun sçait, que i'ayme trop l'empire.
Ce n'est ainsi qu'il me falloit escrire.
Vous n'y sçauez que le haut Allemand.

Ie veux qu'on soit à moy parfaitement :
Et quand ie fais quelque commandement,
Ie n'entends pas que l'on me vienne dire :
Ie ne sçaurois.

Ie vous rendray le mesme compliment :
Et quelque iour quand voudrez longuement
Veiller icy, ie vous diray sans rire :
Ma mere entend que chacun se retire.
Ne pensez pas m'arrester vn moment ;
Ie ne sçaurois.

AVTRE.

L'Amour, qui de tous sens me priue,
Fit ma raison vostre captiue !

Quand vn soupçon pris par mal-heur
Me combla l'esprit de douleur,
Et d'vne tristesse excessiue :

Vne humeur ialouse et craintiue
Se mit dans vostre ame plaintiue ;
Et pensa chasser de mon cœur
L'Amour.

Mais si iamais cela m'arriue :
Ie consens que l'on me poursuiue
Par toute sorte de rigueur.
Ie ne veux plus viure en langueur.
Meure la ialousie, et viue
L'Amour !

AVTRE.

Penser, que pour ne vous deplaire,
Ie me veüille iamais distraire
D'vn dessein, où i'ay tant de droit :
C'est estre iniuste en mon endroit,
Et de plus, vn peu temeraire.

Philis, depuis deux ans m'éclaire.
Elle est mon Ange tutelaire.
Ie l'aime plus qu'on ne sçauroit
Penser.

Ie vous demande en cette affaire,
Pardon de vous estre contraire.
Vn autre s'en contenteroit.
Cependant vous faites le froid.
Ma foy, c'est trop : allez vous faire
Penser.

AVTRE.

Pour vos beaux yeux, qui me vont consumant,
L'Amour n'a point de peine et de tourment,
De feu cuisant, ni de cruel martyre,
Que de bon cœur ie ne voulusse élire
Et qu'on ne doiue endurer doucement.

Tout l'Vniuers n'a rien de si charmant.
Et s'il estoit sous mon commandement,
Ie quitterois volontiers son empire,
Pour vos beaux yeux.

Toute la Cour vous sert également.
Mais quant à moy si ie vay vous aymant,
Ne croyez pas que par là ie desire
Cette faueur où tout le monde aspire.
Car ie vous aime, et vous sers seulement,
Pour vos beaux yeux.

AVTRE.

Pour vous seruir, i'ay pû me dégager
D'vne autre amour, et desiré changer
Vn logement qui pourroit me suffire :
Et sans preuoir si mon sort seroit pire,
Ie n'ay point eu regret de déloger.

En quatre iours i'ay sceu démenager :
Dessous vos loix i'ay voulu me ranger :
Et quitterois derechef vn Empire,
Pour vous seruir.

Mais si cela ne vous peut obliger :
Ie changeray sans beaucoup m'affliger.
Car i'ay le cœur tout fait comme de cire,

Doux et traitable : et s'il faut vous le dire,
Ie suis volage, inconstant et leger.
Pour vous seruir.

AVTRE.

Six Roys prierent l'autre iour
Tyrcis de leur faire la cour.
Mais il souffloit vn vent de Bise,
Qui perçoit iusqu'à la chemise.
Cela le fit demeurer court.

Il a le ventre d'vn tambour,
Ce qui le rend tant soit peu lourd,
Et fait que parfois il meprise
Six Roys.

Il ne fait point cas de l'Amour,
Quand on l'appelle il fait le sourd.
Mais pour prester son entremise
En quelque fascheuse entreprise,
Il ne le feroit iamais pour
Six Roys.

AVTRE.

A vous oüir, Chapelain, chapeler,
I'ay bien iugé que vouliez quereller :
Et que de plus, vous estes temeraire,
Quand vous osez vn si grand aduersaire
Sans plus de force, au combat appeller.

Lors que sa plume au Ciel le fait voler,
Qu'auec les Dieux il ose se mesler :

Rien ne déplaist à la belle Iulie,
Comme vn galant.

Quittez l'Amour : ce n'est vostre mestier,
Faistes des vers, traduisez le Psautier :
Vostre façon d'écrire est fort iolie.
Mais gardez-vous de faire de folie :
Ou ie sçauray, ma foy, vous chastier
Comme vn galant.

AVTRE.

AV MESME.

Vous parlez comme vn Scipion,
Et si vous n'estes qu'vn Pion,
D'vn mot ie vous pourrois deffaire.
Mais vne palme si vulgaire,
N'est pas pour vn tel champion.

Ie vous le dis sans passion,
N'ayez point de presomption ;
Et songez de quelle maniere
Vous parlez.

Eussiez-vous le corps d'Orion,
Auecque la voix d'Arion :
Deuant moy vous vous deuez taire.
Ne craignez-vous point ma colere ?
Qu'est-ce là, petit embrion ?
Vous parlez !

AVTRE.

En bon François politique et deuot,
Vous discourez plus braue (1) qu'vn Magot.
Vostre chagrin de tout se formalise :
Et l'on diroit que la France et l'Eglise
Tournent sur vous, comme sur vn (2) piuot.

A tous propos vous faites le bigot,
Pleurant nos maux auecque maint sanglot :
Et vostre cœur Espagnol se déguise
En bon François.

Laissez l'Estat, et n'en dites plus mot.
Il est pourueu d'vn tres-bon matelot.
Car, s'il vous faut parler auec franchise,
Quoy que sur tout vostre esprit subtilise,
On vous connoist, et vous n'estes qu'vn sot,
En bon François.

BALLADE

EN FAVEVR DES ŒVVRES DE NEVF-GERMAIN.

Par tous les coins de l'Vniuers
Le Cygne Mantoüan resonne :
L'aueugle Thebain de ses vers
Encor toute la Terre estonne.
Mais ie n'accorde la couronne,
Pour le Grec, ni pour le Romain :
Et l'employant mieux, ie la donne
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

ıutres éditions portent : *plus graue.*
ıutres éditions portent : *leur piuot.*

L'autre iour le grand Apollon
Pere du iour et de la gloire,
Tenoit au Ciel vn violon
Marqueté d'ébene et d'yuoire;
Et dit aux filles de Memoire :
Ie le veux mettre en bonne main.
Car ie le garde pour la foire
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Mercure luy dit : C'est vn fou,
Que de trop bon œil tu regardes :
Il fit des vers sur Trilbardou,
Auec des paroles Lombardes.
Mais ses rymes sont trop hagardes :
Et Mars iura par saint Firmin,
Qu'il vouloit donner des nazardes
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Les Muses lors firent vn cry
Qui passa la dixiesme Sphere;
Et defendant leur fauory,
Pleines d'vne iuste colere,
Iurerent à Iupin leur pere,
Qu'elles partiroient dés demain,
Si pas vn d'eux osoit déplaire
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Iupiter dit à haute voix :
Mes cheres filles, ie me fie
Entierement à vostre choix.
Quel qu'il soit, ie le deïfie :
Et veux, ie vous le certifie,
Que sur Parnasse ou en chemin,
Cinquante veaux on sacrifie
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

PLAINTE

5 CONSONNES QVI N'ONT PAS L'HONNEVR D'ENTRER AV NOM DE NEVF-GERMAIN.

PAR MONSIEVR PATRIS.

Donques sans l'auoir merité,
Le sort contre nous irrité
A le courage de permettre,
Que par vn mépris inhumain,
On ait formé, sans nous y mettre,
Le nom du grand de Neuf-Germain !

Encor pour F, patience :
C'est par elle que se commence
France, climat heureux et doux :
Son merite est recommandable ;
Et qu'elle ait cela dessus nous,
Il estoit plus que raisonnable.

Mais que les autres, sans raison,
Comme de meilleure maison,
Possedent le mesme auantage :
Aurions-nous le cœur d'endurer,
Qu'on nous fist ce cruel outrage,
A tout le moins sans murmurer ?

Non, nos conditions sont telles
Que nous sommes lettres comme elles :
Et d'vn poids tellement égal,
Qu'estant toutes comme de cire,
D'elles, et de nous, on peut dire,
Laval Rohan, Rohan Laval.

Encor que cette verité
Soit plus claire que la clarté :
Neantmoins, à nostre vergogne,
Demeurant toutes au filet ;
Tandis qu'elles sont en besogne,
Il nous faut garder le mulet.

Nous ne voulons blasmer personne.
Mais que fit D. pour qu'on luy donne
Ces excez de grace inoüis?
Et toutes sont-elles tirées
De la coste de Saint Loüis,
Pour nous estre ainsi preferées?

L'Astre qui nous fait voir le iour,
Puisse bien-tost, et sans retour,
Là bas se coucher et s'esteindre :
Et meure en l'infernal gibet,
Qui premier eut l'art de nous peindre,
Et nous mettre dans l'Alphabet.

Compagnes, mes cheres amies,
Souffrirons-nous ces infamies?
Non, non, il les faut éuiter.
Loin de ces lieux melancholiques,
Allons en Egypte habiter,
Et nous rendons Hieroglyphiques.

RESPONSE

FAITE PAR L'AVTHEVR A LA PRECEDENTE PLAINTE, SOVS LE NOM DE l'

Vous sçauez bien, Troupe immortelle,
Race genereuse, et fidelle,
Qui m'auez mis le sceptre en main,
Combien de iours nous consultasmes,
Quand nous fismes, pour Neuf-Germain,
Ce beau nom, que nous inuentasmes.

Par vne diuine prudence,
Dans ce grand mot, dont la cadence
Frappe si doucement les sens,
Nous mismes toutes les Voyelles.
Mais auiourd'huy, comme i'entens,
Les Consonnes font les rebelles.

B. C. S. armez auec L.,
Et P. T. ioints à leur querelle,
Esperans se mettre en credit,
Dans ce beau nom veulent paroistre :
Et n'est pas mesme, à ce qu'on dit,
Iusques au Q. qui n'en veüille estre.

B. qui fait tous les biens du monde
Sans qui sur la Terre et sur l'Onde
Rien ne seroit ni bon ni beau ;
Et C. qui le Ciel sceut produire,
Se vont cacher sous le tombeau,
Si nous pensons les éconduire.

L. par qui Venus est belle,
Qui rend nostre essence immortelle,
Glorieuse veut esclater
Dans le nom de cét homme habile ;
Et ne se veut pas contenter,
D'estre dans celuy de Virgile.

Mesme en ce moment i'entends S,
Qui fait là bas de la Diablesse :
Et dans vn dépit nompareil
Menace, pleine de colere,
De mettre en pieces le Soleil,
Et les essieux de nostre Sphere.

Mais le P. qui marche en Satrape,
Et qui fait la moitié d'vn Pape,
Se veut tirer de pieté :
Et s'est mis dans la fantaisie
De n'estre plus qu'en pauureté,
En paresse, et paralysie.

Luy qui fait les pauures en Terre,
Et T. qui forme mon tonnerre,
Parlent tous deux de me quitter :
Et quoy que les destins ordonnent,
Ie ne puis estre Iupiter,
Si ces deux lettres m'abandonnent.

Mais vous en auez tous affaire :
B. pour Bacchus est necessaire ;
Et sans C. Ceres est à bas.
Si L. S. et P. se rebelle,
Que fera la pauure Pallas,
Qui n'aura plus qu'A A. pour elle ?

Il faut donc les rendre contentes.
Mais ie ne vois à leurs attentes
Aucun remede assez puissant :
Si ce n'est que cét homme rare,
Ait nóm Bdelneufgermicopsant.
Mais ce mot est vn peu bizarre.

Pourtant, pour le mieux, il me semble,
Qu'ainsi nous les mettions ensemble,
Iointes d'vn eternel amour ;
Et renuoyons à Palamede,
Qui le premier les mit au iour,
Le Q. auec X. Y. Z.

REQUESTE

A MONSIEVR DE PVY-LAVRENS, AV NOM DE NEVF-GERMAIN.

Ce que dans vos vers i'entens lire,
Des Neuf Preux, et du bon Roger ;
Me semble digne qu'on l'admire :
Et le grand Gomain m'y fait rire,
Quand il en deuroit enrager.

Mais lors que pour rimer en euf,
Vous me parlez d'vn habit neuf,
De plaisir mon ame est bercée :
Et certes ie vais auoüant,
Que c'est la meilleure pensée
Qu'on peut auoir en me loüant.

Tout ce que vous auez escrit
De ma Muse, et de mon adresse,
De ma force, et de ma proüesse,
Me semble de fort bon esprit.

Mais les vers de l'habillement,
Sont, ma foy, d'vne grace extréme :
Et ie croy qu'Apollon luy-mesme
Vous les mit dans l'entendement.

Du siecle les plus beaux esprits,
Brion, Chaude-bonne, Patris,
Et celuy dont l'architecture,
A sceu bastir le Pont d'Esture ;
Ont à l'enuy chanté mon prix.

Vous-mesme auez fait douze vers,
Qui seront dans tout l'Vniuers,
Plus estimez que cent harangues :
Et dans la gloire où ie me voy,
Rien ne me manque que ie croy,
Sinon, que Beaury, et Barangues
Fassent quelque chose pour moy.

'ERS A LA MODE DE NEUF-GERMAIN

A MONSIEVR D'AVAVX (1).

L'autre iour Iupiter manda
Par Mercure, et par ses Preuos,
Tous les Dieux ; et leur commanda
Qu'on fist honneur au grand d'Auaux.

En deux parts le Ciel se banda,
Auec noises et grands trauaux :
Et maint Dieu ialoux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Auaux.

:ttres du nom finissant les vers.

Entre autres, vn grand halbreda,
Nommé Mars, Mauors, ou Mauos,
Les dents grinça, iura, gronda,
Et dit rage contre d'Auaux.

Vn iour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre cheuaux ;
Et la Pologne accommoda
Auec Suede ce d'Auaux.

En vain l'ire en moy presida,
Si bien-tost ie ne luy reuaux.
En cent lieux il me dégrada
Ce pacificateur d'Auaux.

La Paix dessus luy s'accouda,
Comme sur l'vn de ses piuos :
Son Temple à ma barbe il fonda,
Et le veut acheuer d'Auaux.

Alors Iupiter se rida,
Comme vn vieux moine de Cleruaux :
Et dit en courroux, Mananda,
Quelqu'vn veut-il fascher d'Auaux?

Mon Astre en naissant regarda
Eius Auos et Proauos :
Et tousiours ma faueur garda,
Et gardera le grand d'Auaux.

Minerue dit, Ouy da, ouy da,
Ie l'estime, *sicut et vos.*
De Paris iusqu'à Canada,
Rien n'est égal au grand d'Auaux.

Les peuples d'audelà Breda,
Il rendit contrits et deuos :
Et l'Empereur apprehenda
Tousiours l'esprit du grand d'Auaux

En Dannemarc il decida

Qu'il ne souffroit point de riuaux.
Car l'Espagnol il nazarda,
Tant il est fier ce grand d'Auaux !

Le Comte-Duc mourir cuida
L'oyant nommer dans Carauos :
Et dit tremblant, *Por mi vida,*
Es vn Diablo aquel d'Auaux.

Par son langage, il ressouda,
Plus doux que n'est ius de pauos,
Saint Pierre, et saint Marc, et vuida
Leurs differens, ce grand d'Auaux.

Le Pape alors se panada,
Le colloquant *inter Diuos :*
Et le Doge le seconda,
Tous deux contens du grand d'Auaux.

Le delivreur d'Andromeda,
Vit moins de mers, de monts, de vaux,
Monté sur son ailé-dada,
Que n'en courut ce grand d'Auaux.

En ces mots Minerue plaida.
On l'entendit dans Ronceuaux.
A ses dits le Ciel s'accorda :
Et chacun dit, Viue d'Auaux.

LETTRE

A MADAME LA PRINCESSE.

Dieu garde en ioye et en liesse,
La plus estimable Princesse,
Qui iamais au monde ait esté.
Dieu garde la plus grand' bonté,
La vertu la plus agreable,

Et l'ame la plus adorable,
Le cœur le plus ferme et loyal,
L'esprit le plus grand et Royal,
Et la beauté la plus parfaite,
Que iamais la Nature ait faite.
Dieu garde, enfin, pour dire mieux,
Le plus beau chef-d'œuure des Cieux,
La grace, et la gloire du Monde,
Celle qui n'a point de seconde;
Que les ieux, les ris, les Amours,
Les Vertus, qui plaisent tousiours,
Et les Graces au teint de roses,
Accompagnent en toutes choses.

A lire ce commencement,
Vous pouuez iuger aisément,
Quand ma lettre iroit sans adresse,
O grande et diuine Princesse!
Que ce discours n'est point party,
Pour la Princesse de Conty:
Mais qu'à vous seule on peut l'écrire.
Car tout ce que ie viens de dire,
Selon le iugement de tous,
Ne se peut dire que de vous.

Aussi depuis la triste absence,
Dont tous nos maux ont pris naissance;
Au milieu de nostre tourment,
Nous vous loüons incessamment:
Et c'est en ce mal-heur funeste,
Le seul entretien qui nous reste.
Car en toute autre occasion,
Nostre Ame est en confusion.
Toute nostre ioye est perduë;
Et nostre raison confonduë.
Toutes choses vont de trauers,
Et nous paroissent à l'enuers.
Le sort qui changea les visages
De nos laquais et de nos pages
Est partout, et le plus souuent
Les moulins vont contre le vent.

L'air est partout remply d'orages,
Le Ciel n'est iamais sans nuages,
Tous les Astres sont obscurcis,
Les iours de moitié raccourcis :
Et, ce qui plus d'ennuy me donne,
L'Hyuer arriue auant l'Automne.
Le mauuais temps dure tousiours;
L'on ne trouue plus dans le Cours
Pas vne personne agreable,
Pas vn visage raisonnable.
Point de tourte par le chemin,
Quand on deuroit mourir de faim;
Tous les carosses sont sans franges,
Remplis de figures étranges.
Enfin, l'on ne voit plus icy
Qu'obiets de crainte et de soucy.
La ville, depuis vostre perte,
Est melancolique et deserte :
Paris est à moitié pery,
Et tout le monde est en Berry.

Au milieu de tant de trauerses,
Et tant d'infortunes diuerses;
Nos courages sont accablez,
Et nos contentemens troublez.
Nous auons perdu la parole,
Mesme pour les *Curez de Mole*.
Nous n'aymons plus les *Ponbretons* :
Et si quelquesfois nous chantons,
Nos voix dolentes et cassées
Chantent, *Que n'estes-vous lassées !*
Mais d'un accord tant inégal,
Qu'on diroit que nous chantons mal.
L'autre iour, venant de Suréne,
Nous dismes au bord de la Seine,
Tant que le beau chemin dura:
Pues quiso mi suerte dura;
Et n'eusmes iamais le courage,
Seulement d'y faire vn passage.
Nos Guitarres et nostre voix,
Ne charment plus comme autresfois;

Nous n'aymons plus les promenades,
Les Musiques, les Serenades :
Et auons passé ce gros d'eau
Sans chanter vn seul air nouueau ;
Enfin, Madame, en vostre absence
Tout nous déplaît et nous offense,
Et vostre seul éloignement
Nous a changez entierement.
Desia Monsieur de Chaude-bonne
N'a plus l'ame belle ni bonne ;
Et dedans ses afflictions
Il méprise ses compagnons.
Il n'ayme plus d'estre bien-aise,
Et ne dit rien qui ne déplaise.
Sa femme, l'Aymable Paulet,
A le cœur d'vn rossignolet
Auec la voix d'vne lyonne,
Et ne sçauroit plaire à personne.
Madame Aubry, tout à la fois
A perdu l'esprit et la voix ;
Elle est tousiours tremblante et pasle,
Ne parle que du linge sale,
Ayme les champs plus que Paris,
Et se couche entre cinq et six.
La grande Fée en qui rayonne
L'honneur de Savelle, et Vivonne,
N'a plus guere de maiesté,
De iugement, ni de beauté :
Et la rauissante Lucine,
N'est belle, ni de bonne mine,
N'a plus tous les cœurs de la Cour,
Ni tous les attraits de l'Amour.
Enfin, la fille ni la Mere,
N'ont plus cét éclat ordinaire,
Qui les alloit enuironnant :
Et sont toutes deux maintenant,
Tant cét ennuy les rend moins belles,
Comme deux personnes mortelles.
Mais ie connois vn Cardinal
Qui s'en treuue encore plus mal ;
Il est deuenu tant sauuage,

Il n'entend plus nostre langage,
Et parle vn iargon si confus,
Que moy-mesme ne l'entends plus :
Il hayt les femmes et les filles,
Il ne sçayt plus iouër aux quilles ,
Il ayme qu'on luy porte honneur
Et qu'on l'appelle Monseigneur,
Et l'ame pesante et tardive
Ne connoist plus homme qui viue,
Prend le Louure pour le palais,
Les dames pour de grands laquais;
Et l'on iureroit, quoy qu'il face,
Qu'il vient de boire de la glace.
Bref, toutes choses en ces lieux,
Depuis le iour que vos beaux yeux
En ont emporté la lumiere,
Ont perdu leur forme premiere.
Fors, que Monsieur de Guéménez
Porte encor le plus plaisant nez
Qui soit dessus nostre horizon,
Et que, sans cause et sans raison,
Tousiours encore on me tourmente
Comme quand vous estes présente.
Mais si la parfaite bonté,
Qui suit tousiours vostre beauté,
Et si la iustice, Madame,
Est encore en vostre belle Ame;
Venez dissiper nos malheurs,
Chassez les mortelles douleurs,
Dont nos ames furent blessées,
Dés que vous les eustes laissées;
Et par vn bien-heureux retour
Rendez la splendeur à la Cour,
L'ornant de ses beautez extrémes,
Et venez vous rendre à nous-mesmes.
Soyez sensible à l'amitié,
Et, s'il vous plaist, ayez pitié
De nostre funeste auanture,
Et du pitoyable VOITURE.

PLACET

A VNE DAME.

Plaise à la Duchesse tres-bonne (1),
Aux yeux tres-clairs, aux bruns cheueux,
Reyne des flots de la Garonne,
Dame du Loth, et de tous ceux
Qui virent iamais sa personne :

De laisser entrer franchement,
Sans peine et sans empeschement,
Vn homme au lieu de sa demeure ;
Qui, s'il ne la voit promptement,
Enragera dedans vne heure.

On a pour luy trop de rigueur
Chez vous : et tout haut il proteste,
Que par vn larcin manifeste,
On retient son ame et son cœur,
Et que l'on ne veut pas le reste.

L'vn est dedans, l'autre est dehors,
Et l'vn et l'autre est tout en flame :
Il est raisonnable, Madame,
Ou que l'on reçoiue son corps,
Ou que l'on luy rende son ame.

Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre vn estrange supplice.
Mais le pauuret est sans malice.
Ne refusez pas son Placet ;
Car sans doute il est de iustice.

Il a trop souffert de moitié.
Au nom de sa ferme amitié,
Consolez son ame abbatuë :
Ou dites, au moins, par pitié
A vostre Suisse, qu'on le tuë.

---

(1) La duchesse d'Aiguillon.

AVTRE.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN.

Plaise, Seigneur, plaise à vostre Eminence,
Faire la paix de l'affligé Cocher
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne luy doit ce crime reprocher :
Le trop hardy meneur ne sçauoit pas,
De Phaëton l'histoire et piteux cas.
Il ne lisoit Metamorphose aucune :
Et ne croyoit qu'on deust craindre aucun pas,
En conduisant Cesar et sa fortune.

AVTRE.

SVR LE MESME SVIET.

Prelat, passant tous les Prelats passez,
(Car les presens seroit vn peu trop dire :)
Pour Dieu rendez les pechez effacez
De ce cocher, qui vous sçeut mal conduire.
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Vostre renom le rendit temeraire;
Il ne crut pas, versant, pouuoir mal-faire.
Car chacun dit, que quoy que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouuez tousiours dessus vos piés.

EPISTRE

A MONSIEVR DE COLLIGNY.

Dans les plaisirs qui vous entourent,
Et qui de tous costez accourent,
Pour vous rendre icy-bas heureux,

O Cheualier auentureux !
Trouuez bon, que l'on vous écriue ;
Et ne vous faschez, s'il arriue
Que ie trouble vostre repos,
Maintenant par quelque propos.
Tous les biens et toute la ioye,
Que donne Amour, quand il octroye
Sa grace aux cœurs qu'il a greuez,
Ores, Seigneur, vous les auez.
Vostre fortune est sans seconde,
Et vous estes l'homme du monde
Qui prenez le mieux vos esbas,
Si ce n'est que vous soyez las.
Mais, si vous éstes las, beau Sire ;
Au moins, ce n'est pas de trop lire.
Or ie pense que dans Steué,
Si ie l'ay bien imaginé,
Comme c'est lieu de peu d'affaire,
Souuent vous ne pouuez rien faire.
Ainsi ie croy que vous pourrez
Lire ces vers, où vous verrez
De vostre derniere auenture
Vne assez passable peinture ;
Et sur ce suiet les auis
De quelques-vns de vos amis.

Que cette nuit fut claire et belle,
Quand la triomphante Pucelle (1),
En qui la Nature et les Dieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux
Fut par vostre addresse arrestée,
Et par vos armes conquestée !
L'Olympe son front déuoila :
Et tout ce soir étincela,
Malgré l'obscurité des nuës,
D'estoilles au monde inconnuës ;
Parut serein, tranquille et pur,
Et se couurit d'or et d'azur,

(1) Mademoiselle de Bouteville.

De cet azur dont il se pare,
Quand vn beau iour il nous prepare.
Le Ciel vous vit de tous ses yeux,
Et vous seruit de tous ses Dieux.
Iupiter et Mars et Mercure,
Prirent part à vostre auenture :
Iupiter et Mercure, et Mars,
En craignirent tous les hazars :
Et vous éclairant de leurs Spheres,
Ils furent tous trois vos Terceres,
Sur tous, Mercure volontiers,
Car c'est vn de ses cent mestiers.
Mars enuieux de la Tolere,
Ce qu'il y fit, eust voulu faire :
Et Iupiter qui s'échauffoit,
Tout ce que vous fistes, eust fait.
Il s'échauffoit deuant la Belle,
Et vous ayda pour l'amour d'elle.
Saturne aussi : mesme l'on dit
Que, ce soir-là, Saturne rit,
Luy que iamais on n'a veu rire,
Depuis qu'il perdit son Empire.
Car, comme vous sçauez tres-bien,
Saturne est fort Saturnien.
Il sentit pourtant quelque ioye,
Vous voyant, vous et vostre proye,
Et l'ordre et l'accompagnement
Du memorable enleuement :
Lors que, non contre son enuie,
La rauissante fut rauie.

Les Graces, qui suiuent tousiours
Le Dieu qui preside aux Amours,
Les ieunes Ris, et l'Amour mesme,
Et tout ce qui fait que l'on ayme,
Les doux Appas ensorceleurs,
Les Attraits qui gagnent les cœurs,
Les Plaisirs, les douces Tendresses,
Et les amoureuses caresses,
Portez sur les aîles du vent,
Chantant Hymen, alloient deuant,

Semant mainte rose nouuelle,
Sur tout le chemin de la Belle;
Et mille œillets, qui pallissoient
Dés que ses beautez paroissoient.
Le ieune Hymen marchoit en suite,
Qui seruoit comme de conduite
A vostre char qu'il éclairoit,
Et qui derriere luy couroit.
L'or de sa blonde cheuelure,
Son port celeste et sa parure,
Assez entre tous le marquoit.
Ie l'ay sçeu d'vn Archer du Guet,
Qui cette nuit, non sans allarmes,
Vit vous et tous vos gens en armes;
Et me le contoit auiourd'huy.
Mais peut-estre il vous prit pour luy.
S'il vous prit pour luy, ie vous iure,
Seigneur, qu'il vous a fait iniure.
Car il valoit mieux, en ce lieu,
Estre l'Espoux, qu'estre le Dieu.
Mais il n'importe, qu'il se trompe.
Hymen assistoit à la pompe:
Et monta ce soir à cheual,
(Car ie le sçay d'original:)
Il animoit toute la trouppe,
Et portoit cette nuit en crouppe
Les vrais et solides plaisirs
Qui naissent des iustes desirs.
Au lieu qu'il porte d'ordinaire,
Le repentir, et la misere,
La ialousie, et les ennuis
Des longues et fascheuses nuits.
Sa torche nopciere ondoyante,
Dans les tenebres flamboyante,
Lançoit mille diuins éclairs
Dessus la terre, et dans les airs.
Marchant deuant vous de la sorte,
Il vous conduisit à la porte,
D'où vous sortistes de Paris:
(Ce fut, ie croy, de Saint Denis.)
De là, passant buissons et hayes.

Il vous mena iusques vers Claye,
Et deça peut-estre, ou delà :
Car ie ne sçay pas bien cela.
Mais ce Dieu, comme il est fort tendre,
Fut las, et contraint de se rendre
Dans le carrosse : et cela fit
Que le carrosse se rompit.
Car, Monsieur, tous ces Dieux des fables,
Sont pesans, comme tous les Diables.
Ainsi trauersant l'Acheron,
Hercule fit peur à Caron :
Quand sa pesanteur immortelle
Fit trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,
Admirant l'espouse et l'espoux.
Le voile d'vn subtil nuage
Couuroit sa taille et son visage :
Et fit qu'on ne le connut point.
Bref, tout se fit si bien à point,
Qu'ayant trauersé mainte plaine,
Et souffert aussi mainte peine,
Il vous mit vous deux à l'abry,
Dans les murs de Chasteau-Thierry.

Au bruit du celebre Hymenée,
Pour estre à la grande iournée ;
Là se rendent à grand concours,
Tout ce que le monde a d'Amours,
De tous les endroits de la Terre ;
D'Irlande, d'Escosse, Angleterre,
Du païs des Italiens,
De celuy des Siciliens;
De Corsegue, et de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne.
De delà la mer, il en vint
De gros escadrons plus de vingt,
Des bruslans deserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amerique,
Du Iapon, de Manicongo,
Quoy qu'ils y viuent à gogo,
Des solitudes de Libye :

Mesme il en vint d'Ethiopie,
Noirs comme petits ramonneurs ;
Et ces noirs-là sont les meilleurs.
Il en arriua trois volées,
Des Marches les plus reculées
Du Cap-vert. Ceux-là sont petis,
Gaillards, ésueillez et gentis.
Ils ont par tout mesme ramage,
Et cent couleurs en leur plumage,
Comme on en voit aux perroquets :
Et sont ceux qui font les coquets.
Iadis n'en estoit remembrance.
Cent ans a, qu'il en vint en France.
Maintenant en est grand rapport :
Car ces oyseaux prouignent fort.
Il en est beaucoup de femelles ;
Et vont plus viste qu'hyrondelles.
D'autres meilleurs viennent encor,
De vers les terres de Mogor,
Des monts Rypheans et des Scythes,
Et des farouches Moscouites.
Bref, de tous costez accourans,
Les plus petits, et les plus grands,
Se venoient percher sur la Ville,
Où pour lors estoit Bouteville.
Il en vint du plus haut des airs,
Il en vint du plus creux des mers.
Car de ce que le Ciel enserre,
Sous l'Onde, dans l'Air, sous la Terre,
Dans ce grand et vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans amour ;
Rien qui par amour ne subsiste,
Et rien viuant, qui luy resiste.
On les voyoit comme moyneaux,
Ou comme trouppes d'estourneaux,
Ombrager toute la campagne,
Et couurir toute la Champagne.
L'air par tant d'amour allumé
Fut de telle sorte enflamé,
Qu'on en dit choses admirables,
Et dans l'auenir memorables.

Aussi-tost que l'on respiroit,
L'amour dans les cœurs souspiroit.
La Vierge la plus moderee,
La veufue la plus retirée,
Le plus saint et le plus deuot,
Le plus habile et le plus sot,
Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus detestables,
Ressentant l'amoureux flambeau,
Ne pouuoient durer dans leur peau.
Les plus chastes et les plus prudes,
Les plus sauuages, les plus rudes.
Le plus dur cœur fut attendry,
Tout ayma dans Chasteau-Thierry.
Mesme dans les prochains villages,
Il se fit d'estranges mesnages.
Les bergeres et les bergers,
Dans les prez et dans les vergers;
Les vachers auec les vacheres,
Dans les bois et dans les fougeres;
Les plus farouches païsans,
Pour ce iour n'en furent exens.
Chacun rencontra sa chacune.
Nul ne fut sans bonne fortune:
Tout le monde mouroit de chaud:
Et l'on se baisa comme il faut.
Personne d'aymer n'auoit honte.
Mais pour reuenir à mon conte,
L'heure vint, et l'heureux moment,
L'heure, que l'vn et l'autre Amant
Deuoient voir par leur hymenée,
Toute leur peine terminée;
Et cueillir les fruits amoureux
Que le Ciel auoit faits pour eux.
Ils arriuent tous deux au Temple.
Chacun les admire, et contemple:
Et pour leurs celestes beautez,
Les cœurs bruslent de tous costez.
Ainsi vit-on, au temps antique,
Medor ioint auec Angelique;
Ou, pour en parler comme il faut,

Angelique auecque Renaut.
Apres le bruit, on fait silence;
L'espoux et l'espouse s'auance;
Les mots solennels furent dits;
Les deux Amans furent benits;
Et la trouppe assistante enuoye
Vers le Ciel mille cris de ioye,
Benissant leurs chastes amours,
Et priant qu'ils durent tousiours.
La Ville est pleine d'allegresse,
Le peuple les voit, et les presse,
Tousiours les entoure, et les suit,
Et sur le milieu de la nuit
Mit dans la couche nuptiale
La belle couple sans égale.
Lors Venus le rideau tira,
Et le monde se retira.
Car l'Amour tout seul et sa Mere
Virent le reste du mystere.
En ce lieu l'histoire finit.
Car de dire ce qui se fit,
On n'en sçait aucune nouuelle,
Ni ce que deuint la pucelle :
Qui disparut depuis ce soir,
Et nul depuis ne l'a pû voir.
Du bout de l'Inde Orientale
La belle Amante de Cephale,
En son habit incarnadin,
Se leua matin, ce matin,
Pour voir la diuine pucelle,
Que les hommes vantoient plus qu'elle
Mais ses soins furent superflus :
L'Aurore ne la trouua plus.
Il n'en restoit aucune trace :
Et le monde vit en sa place
Vne Dame de Colligny,
Qui dans vn éclat infiny
Parut, ie ne dis pas plus qu'elle.
Mais à tout le moins aussi belle.
Elle auoit le mesme agrement,
Le mesme visage charmant,

Cét œil qui toutes ames touche,
Ce teint et cette belle bouche,
Cette bouche qui n'eut iamais
Sa pareille en diuins attraits;
Sa taille, et son port adorable :
Et par vn rapport admirable,
Tous les dons que l'autre auoit eus,
Hors qu'elle auoit les yeux battus,
Et qu'elle sembloit abbatuë,
Pour (cette rime icy me tuë,
Et vient s'offrir mal à propos)
Pour auoir perdu le repos.
Que ce soit elle, ou soit vne autre,
Enfin, Cheualier, elle est vostre!
Et deuez en estre content.
Car celle-cy vaut bien autant.
Ioüissez-en longues années!
Que tousiours vos belles iournées,
Et que vos plus heureuses nuits
Se puissent passer sans ennuis!
Mais, comme il n'est nul bien sans peine,
Et nul amour sans quelque haine,
Sçachez qu'il se troue en ces lieux
Des ialoux et des enuieux.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Preparez donc toutes vos armes,
Et vous seruez de tous vos charmes,
Pour vous rendre tant d'ennemis
Par force, ou par amour soûmis.
Sur tout, quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de proüesse,
Ores que le temps n'en est pas;
Et gardez-vous bien d'estre las.
Mais si vous estes las, beau Sire,
Ce pourroit estre de trop lire :
Et ie le suis d'écrire aussi.
C'est pourquoy ie finis icy.

ESTRENNES DE QVATRE ANIMAVX,

ENVOYÉS PAR VNE DAME A MONSIEVR ESPRIT (1).

POVR LE GRILLON.

Ie demeurois dans vn four chaud,
Où ie passois fort bien ma vie :
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Syluie,
Ie pensay tomber de mon haut.
Si vostre salut vous est cher,
Eloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cét auis pour vne bonne estrenne :
Moy, qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago,
(La rime en sera difficile,)
Chantois dans la fournaise, et viuois à gogo
Dans les lieux les plus chauds, dont i'ay fait mon asyle;
Ie meurs et languis dés le iour
Que ie m'approchay de la belle,
Comment, Diable, à trente pas d'elle,
Il fait chaud comme dans vn four!
Depuis que ie la vis, ma langue est seiche, et noire;
Ie souffre des douleurs que vous ne sçauriez croire;
Il ne fut iamais rien de tel
Que si ie n'en meurs pas, ie merite en l'Histoire,
Et le nom et la gloire,
De Grillon l'immortel.

POVR LE HIBOV.

Les hommes, tous tant que vous estes,
Iugez bien mal des pauures bestes,
Particulierement de nous autres Hiboux ;

(1) Mademoiselle de Vertus envoya à Monsieur Esprit pour étrennes : vn grillon, vn hibou, vne tortue et vne taupe, et Voiture fit les vers. (Note de Tallemant.)

Que l'on chasse de toutes festes,
Et qu'on traitte par tout, comme des loups-garous.
Ne prenez à mauuais augure
De voir auiourd'huy ma figure.
Bon iour, bon an, Monsieur Esprit.
Quoy ! vous vous refrognez, voyant cette auenture,
Et vous rougissez de dépit,
Comme si ie donnois de mauuaises estrennes :
Vos fiévres quartaines.

POVR LA TORTVE.

Pour vous venir baiser la main,
Ie partis au mois de Septembre,
Du bout du Faux-bourg Saint Germain :
Et nuit et iour faisant chemin,
I'arriuay hier ceans à la fin de Decembre.
Quelques-fois Salladin va plus diligemment :
Mais il n'est rien de tel que d'aller seurement :
Voulant doncques vous estrenner,
Pour vous faire heureusement viure ;
Ie n'ay rien de meilleur, que ie puisse donner,
Si ce n'est mon exemple à suiure.
Vous autres beaux esprits battez trop de païs.
Croyez-moy, suiuez mon auis.
Soit que vous poursuiuiez Euesché, Femme, ou Fille
Faites tous comme moy, hastez-vous lentement,
Ne formez qu'vn dessein, suiuez-le constamment.
Mais c'est trop discourir, ie r'entre en ma coquille.

POVR LA TAVPE.

Bon-iour, Monsieur, et bonne année !
Si vous voulez que le Destin
Vous rende celle-cy tranquille et fortunée,
Escoutez ces cinq vers, qu'on m'a dits, ce matin.
Quand le sort guidera vos pas,
Dans la chambre, où les Ieux, les Ris, et les Appas
Enferment toutes leurs merueilles :
Soyez comme vne Taupe, et fermez-y les yeux ;
Ouurez seulement vos oreilles.

C'est ce qu'on m'a chargée auiourd'huy de vous dire.
Mais moy, ie vous conseille mieux ;
Si vous voulez sauuer vostre ame de martyre,
De fermer vostre oreille aussi bien que vos yeux.
Car vne Nymphe redoutable
Y tend vn piege inéuitable :
Et ceux, que de ses yeux le foudre ne frappa,
Le feu de son esprit leur fait rendre les armes.
Par moy vous en voyez *exemplum vt Talpa :*
Qui pour estre sans yeux, n'éuite pas ses charmes,
Si vous voulez sçauoir comment,
Et d'où me vient cette auenture ;
Ie vous le diray promptement,
Sans feintise et sans couuerture.
Vous sçaurez donc, Monsieur, pourueu
Que vous vouliez prester vne oreille attentiue,
A la narration naïue,
D'vn petit animal, qui n'a iamais rien veu :
Qu'estant en l'Hostel de Soissons,
Comme i'allois ronger l'oignon d'vne Anemone,
I'oüis les accens, et les sons
De l'agreable voix de certaine personne,
Qui discouroit dessus Platon (1),
Parlant à Madame Marie (2),
Qui l'entendoit, sans flatterie,
Comme i'entens le bas Breton.
Moy, bien ayse d'oüir toutes ces belles choses,
Perçay viste la terre, à dessein d'arriuer
A ses pieds, qui par tout faisoient naistre les roses,
Malgré la rigueur de l'Hyuer.
Me voyant, sans trop s'esbahir ;
Vous estes Taupe ? (me dit-elle :)
Ouy, luy dis-ie, Mademoiselle,
Ie suis Taupe, pour vous seruir.
D'où venez-vous presentement ?
Commença-t-elle de s'enquerre.
I'arriue de cent pieds sous terre,

(1) Mademoiselle de Vertus passoit pour estre fort sauante. (Note de Tallemant.)
(2) Suivante de mademoiselle de Vertus.

Pour vous oüir tant seulement.
Ie cherchois vne Taupe icy;
(Me respond-elle auec vne bouche riante,)
Et si vous estes ma seruante,
Ie suis bien vostre amie aussi.
Vous estes Taupe d'esprit doux,
Et fort belle, sans estre blonde.
I'ay bien veu des Taupes au monde :
Mais iamais vne comme vous.
Ie sentis que la terre et l'air
S'embellirent à sa parole,
Et que tous les enfans d'Eole
Se teurent pour l'oüir parler.
Dieux! que me trouuant auprés d'elle
I'eus de regret d'estre sans yeux!
Et que ie l'imaginay belle,
A son parler si gracieux!
Ie voudrois bien vous supplier,
(Continüa-t-elle sur l'heure,)
D'aller soudain, et sans demeure,
Au logis où se tient Monsieur le Chancelier.
Là, demander Monsieur Esprit.
C'est vn de ces Messieurs qui dans l'Academie
Foudroyent tous les iours l'ignorance ennemie;
Et qui iugent de tout escrit.
N'entrez pas dans sa chambre, attendez-le en la cour,
Allez-y sans estre attifée;
Car il est fort coquet, et plus charmant qu'Orfée :
Et s'il vous auoit veu coiffée,
Il ne manqueroit pas de vous parler d'Amour.
Le voyant, inclinez la teste,
Comme vne Taupe bien honneste :
Et sans luy faire compliment,
Dites-luy ces mots seulement.

Bon-iour, Monsieur, et bonne année!
Si vous voulez que le destin
Vous rende celle-cy tranquille et fortunée :
Escoutez ces cinq vers qu'on m'a dits, ce matin.
Quand le sort guidera vos pas
Dans la chambre, où les Ris, les Ieux, et les Appas

Enferment toutes leurs merueilles ;
Soyez comme vne Taupe, et fermez-y les yeux ;
Ouurez seulement les oreilles (1).

RESPONSE POVR MADEMOISELLE DE RAMBOVILLI

A MONSIEVR LE MARQVIS DE MONTAVSIER.

Pour vn Cheualier Alleman,
Ma foy vous parlez galamment :
Et dans le milieu de l'Alsace,
Vous auez porté le Parnasse.
Quoy que vous soyez grand, et fort,
Ce n'est pas vn petit effort.
Car, comme i'ay veu dans la Carte,
Parnasse est plus grand que Montmarte.
Mais ce que i'y voy de plus beau,
C'est qu'ayant porté ce fardeau,
Vous ne puissiez auec constance,
Porter le faix de mon absence.
De là ie tire vn argument,
Que mon absence asseurement,
Suiuant l'art de Monsieur Décarte,
Est plus pesante que Montmarte.
Ie vous plains d'estre si chargé,
Et voudrois vous voir soulagé.
Car ie vous ayme auec tendresse :
Et de bon cœur ie m'interesse
Dans tous vos maux, et tous vos biens,
Ainsi que si c'estoient les miens ;
Et desire plus que personne,
Que vostre fortune soit bonne.
Vous croirez bien cela de moy.
Car vous ne manquez pas de foy,
Vous qui transportez les montagnes.

---

(1) L'édition in-4 de 1650 et celle de 1681 portent : *vos oreilles*.

Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau Parc, où Iean de Vert
Est pour quelque temps à couuert;
Ou que sur le bord de la Seine,
Nostre brigade se promeine;
Ou que nous demeurions chez nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos, la grande Artenice
Vous asseure de son seruice.
Vos desplaisirs luy font pitié :
Et d'vn cœur remply d'amitié,
A vous elle se recommande.
Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
Que l'Amour fuyant de ces lieux,
S'est allé loger dans ses yeux.
Qui l'a dit, l'a dit par bon zele.
Mais on ne loge point chez elle.
Il faut qu'il soit en autre endroit.
Mais pour vous dire ce qu'on croit:
Selon que vostre ame est galante,
Vostre humeur gentille et brillante,
Et vostre esprit en bon estat;
L'on tient qu'il est à Schelestat.

Adieu, Monsieur, et pour nouuelles,
Les Tuilleries sont fort belles.
Monsieur prend le chemin de Tours.
Nous aurons tantost les cours iours.
Iamais on ne vit tant d'aueines.
De foin les granges seront pleines.
Les pois vers sont bien-tost passez,
Les artichaux fort auancez.
Le mauuais temps nous importune.
Demain sera nouuelle Lune.
L'on prendra bien-tost Saint Omer.
L'on met trente vaisseaux en mer.
Nos Cannes ont fait sept Cannettes :
Dieu les preserue des Bellettes!
Veymar demande du renfort.
Le Corbeau de Voiture est mort.
Monsieur vostre Oncle est tout en flammes.

Il ne bouge d'auec les Dames.
On ne voit que luy dans le Cours.
Il y caiolle tous les iours,
Les plus belles et les meilleures.
Il ne soupe plus qu'à sept heures.
Le Comte de Fiesque est deuot :
Et Saint-Cyran est Huguenot.

RESPONSE

A VNE LETTRE DE MONSIEVR ARNAVD.

Certes, c'est vn grand cas, Icas,
Que tousiours tracas, ou fracas
Vous faites d'vne, ou d'autre sorte.
C'est le Diable qui vous emporte :
Et vous fait faire incessamment
Vostre mestier de Negromant!
Croyez-moy, laissez la Magie :
Suiuez plustost l'Astrologie.
C'est mal fait, que d'estre Sorcier;
Et cela n'est pas Caualier.

I'estois en repos à Narbonne,
Tristement autant que personne,
(S'il faut dire la verité.)
Mais mon esprit moins agité,
Loin d'esperances et de craintes,
Auoit de moins rudes atteintes,
Que quand ie voyois les froideurs,
Les insupportables rigueurs,
Ou l'indifference, ou la hayne,
Ou le fier courroux de Climene.
Au prix duquel est calme, et doux
De la mer l'horrible courroux ;
Et que ie redoute en mon ame,
Plus que le fer ni que la flamme ;
Plus que mes bruslantes ardeurs,
Plus que les tourmens dont ie meurs,

Plus que toute autre violence,
Et mesme plus que son absence.
Ainsi, loin de ces déplaisirs,
Si ie iettois quelques souspirs,
C'estoit d'estre loin de la Belle;
Et non pas pour me plaindre d'elle :
Et si ie viuois tristement,
Au moins ie viuois doucement.
Mais vostre malheureuse lettre,
Que vous m'auez escrite en métre,
Et certes, si disertement,
Et si malicieusement,
Qu'on voit bien, tant elle est complette,
Que c'est le Diable qui l'a faitte :
Est venuë auec ces propos,
Troubler icy tout mon repos;
M'a fait connoistre en sa peinture,
Ma triste et funeste auenture;
Et dans cét Enfer où ie suis,
Me faisant voir le Paradis,
A fait, que depuis, ma misere
M'a paru cent fois plus amere.
I'ay mieux ressenty mes tourmens,
En voyant vos contentemens.
Si bien que vos vers et vos charmes
M'ont desia cousté maintes larmes.
I'auouë icy, que de dépit
Cent fois ie vous en ay maudit.
Mais écoutez, i'entens maudire,
Pas autrement, sinon de dire,
La peste estouffe le rimeur,
Le Diable emporte l'enchanteur,
Et iamais ne nous le rapporte;
Et menus propos de la sorte,
Qui du Ciel ne furent ouys :
Et ma foy ie m'en réioüis.
Mais gens heureux, et raisonnables,
Laissent dire les miserables.
Et certes, si vous y pensez,
I'auois alors du mal assez;
Vous, assez de bonne auenture,

Pour excuser quelque murmure.
Tandis qu'en vn temps de plaisir,
Vous consideriez à loisir
Tout ce que la Terre a d'aymable,
De beau, de rare, et d'estimable;
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante seuerité,
Le cinabre, l'or, et l'yuoire,
L'éclat, le triomphe, et la gloire
De l'incomparable Bourbon;
Ie voyois les Iuifs d'Auignon.
Or bien qu'eux, et leurs Iuifues, eussent
Quelques agrémens qui me pleussent:
Pour vous le faire au vray sçauoir;
La Chrestienne est plus belle à voir:
Son teint, sans mentir, et sa grace,
Sa brillante fraischeur, efface
Toutes les Iuifues de deçà,
Et mesmes celles de delà.
Car de quelque sens, qu'on la prenne,
C'est vne fort belle Chrestienne.
Et l'on ne voit rien sous les Cieux,
De plus rare, ou plus precieux.
Mais pour venir à nostre affaire,
Ce qui me mit plus en colere,
Et me plût moins en ce païs,
C'est que ie perdis cent Loüys.
I'en sortis donc de bon courage,
Chantant, Adieu Sarazinage.
De là, passant force rochers,
Et des champs couuerts d'oliuiers,
(Ayant trauersé la Durance,)
Nous arriuasmes en Prouence:
Où nous vismes, dans son Palais,
Le genereux Comte d'Alais.
Mais bien qu'il soit vaillant et sage,
Et qu'il ait, ma foy, bon visage:
Pourtant, quoy qu'il puisse valoir,
La Chrestienne est plus belle à voir;
Et plus belle, en ma conscience,
Que tout ce qu'on voit en Prouence;

Que les plus nobles citronniers,
Que les plus fleuris grenadiers,
Que leurs figuiers beaux à merueille,
Mesme que le port de Marseille;
Que toutes les fleurs de iasmin (1),
Que le Commandeur de Fourbin,
Plus que Madame d'Aiguebonne,
Plus que la belle Maguelonne,
Et que Madame Laure aussi
Quand toutes deux seroient icy.
I'entens là, car passant le Rosne,
Qu'Arles voit plus doux que la Saone,
Laissant derriere nous maint roc,
Nous passâmes en Languedoc :
Où, pour suiure nos destinées,
Nous fismes tant par nos iournées,
Que laissant Lunel, Montpelliers,
Agde, Pezenas, et Beziers,
Nous arriuasmes à Narbonne ;
Laquelle, Dieu me le pardonne,
Apres l'Enfer, est vn des lieux,
Hors duquel ie m'aimerois mieux,
Car le Limbe, et le Purgatoire,
Prés d'elle, sont des lieux de gloire.
Monsieur, on est dans ce séiour,
Iustement comme dans vn four.
Si bien que moy qui sens la flamme
Et de Narbonne, et de Madame :
Et qui de deux feux inuesty
M'accommode tout de rosty;
Me voyant comme vne allumette,
Et le corps fait comme vn squelette,
Ne sçay si ie suis cuit d'Amour,
Ou bien, si ie suis cuit au four.
De chaudes vapeurs consumée,
Toute la terre est allumée.
Zephire mesme l'est aussi :
Et l'air que ie respire icy,

ˡlition de 1650 porte : *toutes leurs fleurs.*

Est chaud, par maniere de dire,
Comme celuy que i'y souspire;
Quoy que ie porte dans le sein
Des brasiers qui n'ont point de fin.
L'Autheur, et Climene, et ses flammes,
Dont les moindres bruslent tant d'Ames.
Cependant, malgré mon mal-heur,
Ie me trouue en quelque faueur.
Deux ou trois fois son Eminence
M'a fait iouïr de sa presence.
Ie parle à Monsieur des Noyers;
Ie suis fort connu des Huissiers;
Et mesmement depuis n'agueres,
I'ay veu le Roy dans ses affaires.
Mais pour ne vous pas deceuoir,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Enfin, quoy que l'on puisse faire,
Ce païs ne me sçauroit plaire:
Et rien ne me peut diuertir,
Que l'esperance d'en sortir.
Quelquefois pour tromper ma peine,
Ie m'en vay resuer dans la plaine.
Là, me promenant le matin,
Sur la Marjolaine et le Thin;
Ie voy l'Aurore auec ses perles,
Qui resueille le chant des Merles.
(I'aurois nommé le *Ruisegnor* (1),
Mais il n'y rimoit pas, *Segnor*)
Et voy les changeantes opales,
Les iacyntes Orientales,
Que le iour seme à son réueil,
Sur la Carriere du Soleil,
Qui fait en ces lieux son entrée,
Plus belle qu'en nulle contrée.
Mais quoy qu'il y dore les Cieux
De son or le plus precieux,
Qu'il y paroisse sans nuage,

---

(1) Ce mot, qui en espagnol signifie rossignol, devrait s'écrire : r de même qu'au vers suivant on eût dû mettre *señor* et non *segnor*.

Et qu'il y brille dauantage :
Quelques rayons qu'il puisse auoir,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Plus belle, et de couleurs plus viues,
Que luy, ni que Iuifs, ni que Iuifues ;
Plus que le bon Comte d'Alais,
Comme on le voit dans son Palais ;
Plus que ny Roy, ny Roc, ny Reyne,
Et plus que tout, horsmis Climene.

Au reste, ne soyez en peine,
Cherchant qui i'entens par Climene.
Car vous n'y perdrez que vos pas :
Et le Diable ne le sçait pas.

EPISTRE

IGNEVR LE PRINCE, SUR SON RETOVR D'ALLEMAGNE,

L'AN 1645.

Soyez, Seigneur, bien reuenu
De tous vos combats d'Allemagne :
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne ;
Et qui fit penser à l'Espagne,
Qu'enfin le Ciel pour son secours,
Estoit prest de borner vos iours,
Et cette valeur accomplie,
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous je vous supplie,
La mort, qui dans le champ de Mars,
Parmy les cris et les allarmes,
Les feux, les glaiues et les dards,
Le bruit, et la fureur des armes,
Vous parut auoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois,
A cheual, et sous le harnois :
N'a-t-elle pas vne autre mine
Lors qu'à pas lents elle chemine

Vers vn malade qui languit?
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante et froide,
Prendre vn homme dedans son lit?

Lors que l'on se voit assaillir
Par vn secrèt venin qui tuë,
Et que l'on se sent défaillir
Les forces, l'esprit et la veuë;
Quand on voit que les Medecins
Se trompent dans tous leurs desseins,
Et qu'auec vn visage blesme,
On oit quelqu'vn qui dit tout bas,
Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?
Ira-t-il iusqu'au quatorziéme?
Monseigneur, en ce triste estat,
Confessez que le cœur vous bat,
Comme il fait à tant que nous sommes;
Et que vous autres Demy-dieux,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux,
Auez peur comme d'autres hommes.

Tout cét appareil des mourans,
Vn Confesseur qui vous exhorte,
Vn Amy qui se déconforte,
Des Valets tristes et pleurans;
Nous font voir la mort plus horrible :
Et croy qu'elle estoit moins terrible,
Et marchoit auec moins d'effroy,
Quand vous la vistes aux montagnes
De Fribourg, et dans les campagnes
Ou de Norlingue, ou de Rocroy.

Vous sembloit-il pas bien iniuste,
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent vostre front auguste
Sur celuy de tant de guerriers;
Sous cette feüille verdoyante,
Que l'ire du Ciel foudroyante,
Respecte et n'oseroit toucher :
La fiévre chagrine et peureuse,

Triste, défaite et langoureuse;
Eust le cœur de vous approcher,
Qu'elle arrestast vostre courage,
Qu'elle changeast vostre visage,
Qu'elle fist trembler vos genoux?
Ce que Bellone destruisante,
Dans le fer, les feux, et les coups,
Ni Mars au fort de son courroux,
Ni la Mort tant de fois presente,
N'auoit iamais pû dessus vous.

Voyant qu'vn trespas ennuyeux
Vous alloit mener en ces lieux,
Que nous appellons l'onde noire,
Autrement manoir Stygieux:
Vous consoliez-vous sur la gloire
Dé viure long-temps dans l'Histoire?
Ou sur cette immortalité,
Que nous auons, malgré les âges,
La Sussie, et moy, proietté
De vous donner dans nos ouurages?

De vos faits il eust fait vn liure,
Bien plus durable que le cuiure:
Et moy, si i'ose m'en vanter,
Ie merite assez de le suiure.
Mais nous eussions eu beau-chanter,
Auant que vous faire reuiure.
Les neuf filles de Iupiter,
Qui sçauent tant d'autres merueilles;
Auecque leurs voix nompareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter.
La Mort ne les peut écouter,
Car la cruelle est sans oreilles.
Dés le vieux temps qu'Orfée harpa
Si doucement, qu'il l'attrapa,
Et qu'il luy fit rendre Euridice,
Le noir Pluton les luy coupa,
Et les conduits en estoupa.
(Ce fut vne grande iniustice)
Depuis, on a beau la prier,

Beau se plaindre, heurler, et crier,
Blasmer la rigueur de ses armes :
Tout ce bruit n'est point entendu.
Pour nos plaintes et pour nos larmes,
Pour nos cris et pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu,

Nous autres faiseurs de chansons,
De Phœbus sacrez nourrissons,
Peu prisez au siecle où nous sommes;
Sçaurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient reuiure les hommes,
Comme ils font reuiure les noms.
Nous éussions appris vostre gloire
A toute la posterité;
Et consacré vostre memoire
Au Temple de l'Eternité.
Mais de nos œuures magnifiques,
De nos airs, et de nos cantiques,
Seigneur, vous n'eussiez rien oüi.
L'air, et le Ciel, la Terre, et l'Onde,
Et tout ce qui se fait au monde,
Estoit pour vous éuanoüi.

Commencez doncques à songer,
Qu'il importe d'estre et de viure.
Pensez mieux à vous ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suiure?
Si vous auiez dans les combas,
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en auez le bras,
Et la vaillance tant vantée :
De vostre ardeur precipitée,
Seigneur, ie ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fust-il d'Hector, ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celuy du plus bas rang,

Que d'vne force sans seconde,
La Mort sçait ses traits élancer,
Et qu'vn peu de plomb peut casser
La plus belle teste du monde :
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais vne telle que la vostre,
Ne se doit iamais hazarder.
Pour vostre bien, et pour la nostre,
Seigneur, il vous la faut garder.

C'est iniustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins :
Dés qu'elle vous sera rauie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit Roy, soit Prince, ou Conquerant,
On dechet bien fort en mourant.
Ce respect, cette déference,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous suiuront pas.
Quoy que vostre esprit se propose ;
Quand vostre course sera close,
On vous abandonnera fort :
Et, Seigneur, c'est fort peu de chose,
Qu'vn Demy-dieu, quand il est mort.

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point les corps :
Et la gloire et la renommée
Ne sont que songe et que fumée,
Et ne vont point iusques aux morts.
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de merite,
Ni de vaillance, ni de sang :
L'Ombre d'Achille ou de Thersite,
La plus grande, et la plus petite,
Vont toutes en vn mesme rang.

Ces deux syllabes precieuses,
Qui font ensemble vostre nom :

Seront de tout vostre renom
Les heritieres glorieuses.
Ces trois faits d'armes triomphans,
Ces trois victoires immortelles,
Les plus grandes, et les plus belles,
Qu'on trouue en la suite des ans :
Tant d'exploits, et tant de combas,
Tant de murs renuersez à bas,
Dont parlera toute la Terre :
Seront pour elles seulement,
Et pour les figures de pierre,
Qui feront vostre monument.

Ce Prince qui dans le cercueil,
Fait viure encore Cerisoles ;
Où son bras abbatit l'orgueil
De tant de troupes Espagnoles,
Qu'il combla de honte et de deüil ;
Qui poussé d'vne belle enuie
De releuer le nom François ;
Mit ses ennemis aux abbois
Et fit vne fois en sa vie,
Ce que vous auez fait trois fois.

Ce Heros de race immortelle,
Eut ce beau nom que vous auez,
Et que maintenant vous sçauez
Orner d'vne gloire nouuelle.
Mais vous, qui viuez auiourd'huy,
Quand vous verrez par les années,
Estant fait Ombre comme luy,
Vos auentures terminées ;
Que vostre nom se chantera,
Que vostre los se portera
Dans les terres les plus estranges :
Qui de vous deux en ioüira,
Et quel ressort attachera
A vous, plus qu'à luy, ces loüanges ?

Quoy que la Gloire nous promette,
Auec ces titres eternels

Qu'on gagne en seruant ses Autels ;
La Renommée et sa trompette
N'ont que des sons vains et mortels.
L'aueugle Fortune dispose
De ces noms pour qui l'on s'expose.
Les plus grands, les plus estimez,
Quand son caprice luy propose,
Vieillissent, comme toute chose,
Ou dans l'oubly sont abysmez.

En vain l'Olympe fauorable,
(Honneur de Nauarre et de Foix)
T'auoit promis que tes exploits,
Auroient vn bruit tousiours durable :
Malgré ta victoire admirable,
Et ces faits d'armes glorieux,
Qui parmy tous nos Demy-dieux
Te donnent vn rang honorable ;
Gaston de France obscurcira
Celuy de Foix, et ternira
Ce renom dont la Terre est pleine ;
Et Graueline estouffera
Toute la gloire de Rauenne.

La Flandre qui tous les Printemps,
Le voit auec la mesme foudre,
Dont son pere sceut mettre en poudre
Les monts qui couuroient nos Titans :
Sur les exploits de tous les temps,
Rend ses conquestes éleuées.
Mais tant de succez éclatans,
Tant de Prouinces captiuées,
Tant d'auentures acheuées,
Que luy feront-ils dans cent ans?

Quelque iour ce nom redouté,
Sous qui la fiere Espagne plie,
Ce bruit dont la terre est remplie,
Par tant de trauaux acheté ;
Sera par le temps arresté :
Et sa gloire en tous lieux oüie,

Dans les Siecles éxmotiés,
Perdra sa plus grande clarté.
Vn iour cette valeur extréme,
Par qui refleurissent nos Lys,
Ne sera plus qu'vne Ombre bléme :
Et les restes enseuelis
Des murs par Gaston démolis,
Seront long-temps apres luy-mesme.

L'âge qui toute chose efface,
Confond les tiltres et les noms ;
Et ne laisse que quelque trace
De tous ces inutiles sons,
Pour qui si fort nous nous pressons.
Les Achiles, et les Theseés,
Là bas sous les tristes lauriers
Qui parent les champs Elisées,
Ne sont ni plus grands, ni plus fiers,
Ni leurs Ombres plus courtisées,
Par toutes ces Odes prisées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.

Ce gagneur de tant de batailles,
Ce domteur de tant d'ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les Peuples sousmis :
Ce grand Iule dont les exploits,
Et la fortune sans seconde
Sceurent domter la Terre et l'Onde,
Et qui mit Rome sous ses loix,
Qui fit plus, que vaincre le monde :
Ce Prince par ses faits diuers,
Creut qu'il laissoit, malgré les Parques,
Son nom graué dans l'Vniuers,
Auecque d'immortelles marques.
Mais vn autre Iule en ces lieux,
Venu par le secours des Cieux,
Obscurcit la gloire ancienne,
En la meslant auec la sienne :
Et le monde sur son appuy,
Voit de si grandes auentures :

Que le nom qu'il porte auiourd'huy,
Sera dans les races futures,
Douteux entre Cesar et luy.
Quand le grand Iule on nommera,
Et que pour l'exemple des hommes
Qui suiuront le Siecle où nous sommes,
Ce nom par tout resonnera,
La posterité doutera,
Pesant de ces deux les merueilles,
Et pareilles et nompareilles,
Qui des Heros on vantera;
Ou le Iule qui sa vaillance
Par tant d'exploits sceut tesmoigner;
Ou le Iule dont la prudence
Tant de palmes nous sceut gagner;
Celuy qui sceut vaincre la France;
Ou celuy qui la fit regner.

Mais ie sens que Phebus m'emporte
Plus loin que ie n'auois pensé;
Et me preste vne voix plus forte,
Que celle dont i'ay commencé.
Mon chant s'est bien fort auancé:
Prince que l'Vniuers admire,
Il est temps que ie me retire!
Des sons si hauts, et si hardis,
Sont mal accordans à ma lyre.
Ie m'arreste donc, et vous dis:

Aimez, Seigneur, aimez à viure;
Et faites que de vos beaux iours
Le long et le fortuné cours,
De toutes craintes nous deliure.
Conseruez-vous pour l'Vniuers,
Parmy tant de perils diuers.
De vos faits allongez l'histoire:
Et voyant qu'vn destin puissant,
Doit à vostre bras agissant,
Tous les Estez vne victoire,
Pour la France, et pour vostre gloire;
Taschez d'en viure iusqu'à cent.

EPISTRE

A MADAME DE RAMBOVILLET (1).

La nature a mis de grands charmes
En la vertu de quelques carmes,
Non pas de carmes déchaussez,
Mais des carmes doux et licez,
Tels que l'on voit tousiours les vostres
Et quelquefois aussi les nostres.
Quelque paresseux que ie sois,
Les ayant leus deux ou trois fois,
Il m'a pris tout soudain enuie
De vous escrire, qu'en ma vie
Ie n'en vis de si bien tournez,
Si galamment imaginez,
Escrits d'vne si belle sorte,
Ny d'vne maniere aussi forte.
Ie vous dis mon vray sentiment,
Mais le diable emporte qui ment.
Cette vérité qui me touche
Est en mon cœur comme en ma bouche,
Qui pour rien ne vous mentiroit,
Car le diable m'emporteroit.
Vos vers et vostre poésie
M'ont donné de la ialousie,
Et l'on ne verroit rien de mieux
S'ils estoyent moins injurieux ;
Mais vostre veine poétique
Est tant soit peu trop satyrique ;
Passe pour mépriser Paris,
Et vous moquer de nos Cloris
(Quoy que quelqu'vne des plus douces
Vous en fera mordre vos pouces) ;
Encor n'est-ce pas vn grand mal

---

(1) M. de Voitvre fit cette réponse en vers à vne lettre que Madame la marquise de Ramboüillet luy auoit escrite de Chantilly, au nom de la société de Monsieur le Prince.

De vous railler de nostre bal;
Mais vous moquer des diadèmes
Et mépriser les anathèmes,
Qu'en diront le pape et le roy?
Vous estiez foles, sur ma foy,
Et peut-estre mesme enragées,
Quand ces rymes furent rangées.
Puis, aller auec la Choisy
Rymer un fromage moisy,
Est parler d'étrange manière,
Et fort mal, d'vne chancelière,
Chancelière dont les festins
Sont de plus de deux cents bassins.
Encor, pour faire moins d'outrage,
Si vous eussiez dit vn fromage
De Milan ou de Roquefort
(Car, pour moy, ie les ayme fort),
Ou quelque fromage d'Auuergne,
Comme nous en donne La Vergne,
Ou bien mesme vn fromage mou,
Le discours eût esté plus dou;
Pardonnez-moy si j'oste l'esse,
La ryme est fâcheuse et diablesse,
Et puis, ie n'ay pas le loisir
D'estre long-temps à les choisir.
Mais vous, ce qui fait vostre crime,
Vous ne pouuiez manquer de ryme;
Car vous pouuiez auec Choisy
Rymer joliment Cramoisy (1),
Noisy, Croisy, qui pouuoyent faire
Vn meilleur sens et moins déplaire.
On doit traicter auec honneur
La chancelière de Monsieur;
Car, outre que c'est vn beau tiltre,
Cette dame a voix en chapitre;
Mais sauez-vous bien quelle voix?
Qui se fait oüir mieux que trois.
Et que vous auoit fait son frère,

---

s excellents imprimeurs de ce temps.

Si bon, si doux, si débonnaire,
Qu'on le prendroit pour vn mouton,
N'estoit qu'il a barbe au menton,
Barbe noire, barbe à coquille ?
Pourquoy faut-il que l'on le pille?
Tout cela m'a fort dépleû ; mais
I'ayme vos moutons de Beauuais,
Et vos Meymac hors de cadence,
Et vos Brion qui portent lance,
Et Iulie au cœur endurcy,
Et j'ayme Bouteville aussi,
Et ne suis pas seul, si ie l'ayme,
Maintes gens d'honneur font de mesme;
I'ayme aussi ce qu'on dit d'Arnaud
Le pirouëtteur sans défaut,
Et l'infante, sa douce amye,
En ce lieu m'a semblé jolie;
Ie treuue à dire seulement,
Que dans vn si grand bâtiment
Où l'on voit tant de chambres vuides,
Vous mettiez, par ces temps humides,
Fay la belle, auec Préau
En décembre sous vn ormeau :
Les voilà chaudement logées,
Et fort à propos ombragées.
Si nous les tenions en ces lieux,
Ma foy, nous les logerions mieux,
Et l'ormeau qui couure ces belles
Seroit mis dans le feu pour elles.
De plus, n'avez-vous pas failly,
D'appeler duc de Chantilly,
Vn duc, qu'on pouuoit, pour mieux dire,
Nommer la terreur de l'empire,
Le vaillant héros de Fribourg,
Le conquéreur de Filipsbourg,
Le renuerseur de cent murailles,
Et le grand gagneur de batailles?
Vne autre fois parlez en mieux,
Et respectez nos demy-Dieux.
Vous parlez auec plus d'adresse,
De sa mère, nostre maîtresse,

En qui la nature et les cieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux.
Que Dieu la conserue, et luy donne...
Mais quoy? tout est en sa personne,
L'esprit, le cœur et la bonté,
Les grâces, auec la beauté.
Qu'il ne face donc rien pour elle,
Que de la garder tousiours telle
Qu'elle est; plus ne luy souhaitons.
Mais reuenons à nos moutons;
Au lieu d'employer tant de cire,
Tant de plumes à nous escrire,
Et tant d'encre, et tant de papier,
Enuoyez-nous en vn quartier,
Pour traitter la troupe troublée
De n'estre pas de l'assemblée;
Saint-Simon (1) n'y fera nul pas,
Pons, ni Vigean (2) n'en seront pas,
Ni Longueuille non plus qu'elles,
Car on n'y prîra que les belles.

A LA REYNE RÉGENTE (3).

Ie pensois que la destinée,
Aprés tant d'iniustes mal-heurs,
Vous a iustement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs;
Mais que vous estiez plus heureuse
Lorsqu'on vous voyoit autres fois,
Ie ne veux pas dire amoureuse,
La ryme le veut toutes fois.

---

e du duc de Saint-Symon.
ioiselle du Vigean estoit aymée du duc d'Enghien.
yne Anne d'Autriche ayant rencontré l'autheur sous les ombrages
le voyant plongé dans une resuerie profonde, luy demanda à
oit; quelques momens après il luy remettoit les vers suiuans.

Ie pensois que ce pauure amour,
Qui vous presta iadis ses armes,
Est banni loin de vostre cour,
Luy, son arc, ses traits et ses charmes;
Et ce que ie puis profiter,
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouuez si mal traicter
Vn qui vous a si bien seruie.

Ie pensois, car nous autres poètes
Nous pensons extrauagamment,
Ce que dans l'état où vous estes
Vous feriez, si dans ce moment,
Vous auisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham;
Et lequel seroit en disgrâce
De luy ou du père Vincent (1).

Ie pensois : si le Cardinal,
I'entends celuy de La Valette,
Pouuoit voir l'éclat sans égal
Dans lequel maintenant vous estes;
I'entends celuy de la beauté,
Car auprés ie n'estime guère,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout celuy de la maiesté;
Que tant de charmes et d'appas,
Qui naissent partout sous vos pas,
Et vous accompagnent sans cesse,
Le feroient pour vous soupirer;
Et que madame la Princesse (2)
Auroit beau s'en désespérer.

Ie pensois à la plus aymable
Qui fût iamais dessous les cieux;
A l'âme la plus admirable
Que iamais formèrent les Dieux;

(1) Vincent de Paul, confesseur de la reyne.
(2) Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, morte en 1
estoit aymée du cardinal de La Valette.

A la rauissante merueille
D'vne bouche icy sans pareille,
La plus belle qui fût iamais ;
A deux pieds gentils et bien faits,
Où le temple d'amour se fonde :
A deux incomparables mains,
A qui les Dieux et les destins
Ont promis l'empire du monde,
A cent appas, à cent attraits,
A dix mille charmes secrets ;
A deux beaux yeux remplis de flamme,
Qui rangent tout dessous leurs lois :
Deuinez sur cela, Madame,
Et dites à qui ie pensois.

PLACET

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN,

POVR ENTRER CHEZ LVY.

Prelat passant tous les Prelats passez,
Et les presens; car ce n'est plus trop dire :
Pour Dieu, rendez les souhaits exaucez
D'vn cœur dolent, qui de vous voir desire.

Mais Mailayer de tous Huissiers le pire ;
Expert pourtant, et qui discerne bien
Les gens d'esprit, ceux qu'il faut introduire,
Et ceux aussi qui ne sont bons à rien :
Apres m'auoir tenu long-temps à l'huis,
Enfin demande, où ie vay, qui ie suis,
Pourquoy ie viens en ce lieu me morfondre,
Et me monstrer, sans qu'on m'en soit tenu ?
A tout cela, ie ne sçay que respondre ;
Et m'en reuay comme i'estois venu.

BALLADE

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN,

SVR LA PRISE DE LA BASSÉE, L'AN 1647.

Vous vous trouuez tousiours dessus vos pieds;
Long-temps y a que ie l'ay dit en rime :
Et quoy, Seigneur, que disiez ou fassiez,
Vous faites voir vostre esprit magnanime,
Digne tousiours de loüange et d'estime.
L'Archiduc fier, et plus graue qu'vn roc,
Nous pensoit bien donner vn rude choc.
Mais sa fierté par vous est repoussée.
Cét Allemand ne s'entend pas en troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Les Espagnols, et Flamans r'alliez
Sous ce grand Chef, qui leur courage anime,
Pensoient desia nous voir humiliez,
Et du bon-heur se croyoient à la cime :
Quand leur auez fait voir vn tour d'escrime,
Qui dans le cœur leur donne vn coup d'estoc.
Ores voudroient voir tous mousquets au croc;
Tant vous rendez leur audace abbaissée :
Et disent tous, que c'est vn mauuais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Puissant esprit, qui nous fortifiez,
Et dont le soin nos ennemis reprime;
Que vos succez par tout soient publiez :
Que vostre los en tous endroits s'imprime;
Et que le chant dont mon ame s'exprime,
Se fasse oüir de Paris à Maroc.
Quand ie viurois aussi long-temps qu'Enoc,
Tousiours diray, du fonds de ma pensée :
Seigneurs Flamans, ce fut vn mauuais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Et vous mutins, qui si mal auguriez,
Et que l'enuie à grand tort enuenime :
Force vous est, qu'ores vous admiriez
Du grand Prelat le iugement sublime.
Repentez-vous, connoissez vostre crime.
Car le Lion s'enfuit deuant le Coq :
Et Leopold se va coiffer d'vn froc,
Voyant si tost sa victoire effacée ;
Et iuge bien qu'il fit vn mauuais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

RESPONSE

'ISTRE ESCRITE A MADAME LA MARQVISE DE MONTAVSIER,

SVR SON NOVVEL ACCOVCHEMENT.

Seigneurs Cheualiers Catalans,
Vous estes courtois et galans :
Et monstrez bien par vostre lettre,
Que vous auez escrite en métre,
Que trois peres peuuent souuent,
Faire ensemble vn fort bel enfant.
Le vostre en arriuant au monde,
D'vne eloquence sans seconde,
Parle, raisonne, raille, et rit,
Et de ses peres a l'esprit :
L'esprit de chacun de ses peres,
Tous trois de diuerses manieres.
Le nostre encore ne dit mot.
C'est vn fort dépiteux marmot.
Tout du long de la nuit il crie :
Et tout le iour est en furie,
Fier, opiniastre et mutin,
Aussi farouche qu'vn Lutin.
S'il se fasche, onc il ne s'appaise.
On luy déplaist, quand on le baise,
Il pince, il égratigne, il mort ;

Et gronde mesme quand il dort.
Du reste, belle creature,
Et d'une tres-bonne nature ;
Et qui le voit bien en effet,
Dit que c'est le pere tout fait.
Sa belle et son aimable mere,
M'a donné charge de vous faire
Mille et mille remercimens,
Cent et cent mille complimens :
Ce sont en tout deux cent deux mille.
Mais c'est que la Dame est ciuile,
Tres-sensible à tous vos bien-faits :
Et vos vers lui semblent bien-faits.
Vostre lettre l'a réjoüie,
Plus qu'autre qu'elle ait onc oüie :
Et lisant Louys de Bourbon,
Elle tressaillit tout de bon,
Ce nom tout seul la rendit gaye.
Mais quand elle leut la Moussaye,
Elle tomba tout de son haut ;
Et ne reuint que pour Arnaut.
Artenice la bonne et belle,
Ou de Viuonne, ou de Sauelle,
Vous pouuez choisir de ces noms,
Car l'vn et l'autre sont tres-bons :
Vous rend, Seigneur, bien humble grace,
De vostre souuenir, qui passe
Les honneurs qu'eurent ses Ayeux,
Triomphans et victorieux ;
Quand le Tybre dessus ses riues
Voyoit les despoüilles captiues,
Qu'apres cent belles actions,
Ils remportoient des Nations.
Il reste à vous parler du pere,
Qui ne vaut pas moins que la mere,
Le fier et braue Montausier,
Dont le cœur est franc comme osier.
Il trouue vostre Poësie
Tout à fait à sa fantaisie,
Partout pleine d'art et d'esprit :
Et ie croy, selon qu'il le dit,
Qu'il faut que la piece soit bonne.

Car onc il ne flatta personne :
Et pour le Pape il ne diroit
Vne chose qu'il ne croiroit.
Nous n'auons sur vostre escriture
Pû tirer vn mot de Voiture.
Car il est en meschante humeur,
Et deuenu mauuais rimeur,
Il ne se mesle plus d'escrire :
Ou s'il escrit, c'est pour médire.
Il est de fascheux entretien.
Saturne est moins Saturnien :
Et selon qu'il est en mal-aise,
Le meilleur sera qu'il se taise.
Car Maistres-d'hostel sans quartier,
Sont pires que Bombe, ou Mortier.
Rien n'est egal à leur manie.
Ce sont vrais Tigres d'Hyrcanie :
Et iettent dessus toutes gens,
Des grenades auec les dens,.
Comme ces animaux sauuages,
Qu'Arnaud décrit en ses ouurages.
On a beau leur crier, hola :
Deçà grenades, et delà.
Grenades dessus la Moussaye,
Dont il est force qu'il s'effraye.
Grenades sur le pauure Arnaut,
Il en vient d'embas, et d'enhaut.
Prenez garde qu'on ne vous blesse.
Ils n'épargnent pas son Altesse :
Son Altesse, que le Dieu Mars
Epargne dans tant de hazars ;
Et que Pallas sa seure guide,
Couure par tout de son Egide.
Mais, pour dire la verité,
Il est iustement irrité,
Et i'ose vous dire, sans craindre,
Qu'il a quelque droit de se plaindre.
Le mot est bien vray, Messeigneurs,
Que les honneurs changent les mœurs,
(Comme on dit en cette prouince)
Du temps que Monseigneur le Prince

Ne tenoit pas vn si haut rang,
Qu'il n'estoit que Prince du sang,
Que vainqueur de trois cens murailles,
Et que gagneur de trois batailles :
Voiture estoit aimé de luy,
Comme d'autres sont aujourd'huy;
Mais du iour qu'il fut fait Grand-Maistre,
Il fit sa faueur disparestre :
Et laissa dans vn grand dechet
Feu son Compere le Brochet,
Le Brochet iadis son Compere,
Et qui quelquefois luy sceut plaire.
Tous les Estangs de ces païs,
Tous Fleuues, en sont esbaïs :
La Tanche par tout en caquette,
La Carpe n'en est pas muette,
Et de mille estranges façons
Cela fait parler les poissons.
Il n'est goujon qui ne murmure,
Considerant cette auenture,
Et qui ne dise entre ses dents,
Les Princes sont d'estranges gens :
Heureux qui ne les connoist guere,
Plus heureux qui n'en a que faire.
Ces goujons sont hardis pourtant :
Ie n'en voudrois pas dire autant.
Mais le menu peuple s'expose
A discourir de toute chose.
Or laissons ce fascheux discours :
Reprenons nostre premier cours,
S'il vous plaist de me le permettre.
I'admire dedans vostre lettre,
Celuy qui dit que son dada
Demeura court à Lerida ;
Et dis de plus en asseurance,
Que ie ne sçay qu'vn homme en France,
Qui de la sorte osast rimer,
Et l'osant, osast se nommer.
Quiconque trouua cette rime,
Doit auoir le cœur magnanime ;
Et montre que les accidens

Ne le troublent point au dedans.
Il reconnoist bien que la gloire
Est quelquefois sans la victoire;
Et qu'en celle-cy le hazard
Souuent a la meilleure part.
Mais il n'est cheual si superbe,
Qui ne bronche, dit le prouerbe;
Ou par fois ne demeure court,
Mesmement, quand bien fort il court.
Tous ceux qui sont dans les Annales,
Les Cyllares, les Bucephales,
Dassebrun cheual de Morgant,
Bridedor celuy de Roland,
Broncherent tous, et par fois cheurent:
Toutefois bons cheuaux ils furent.
Vn iour Pegase aussi broncha,
Et, peu s'en fallut, trébucha:
Quoy qu'il fust dans vne carriere,
Où pierre n'auoit, ni poussiere:
Pourtant, comme Ouide le met,
Pegase fut vn bon bidet.
Mesme le grand cheual de Troye,
(L'Histoire veut que l'on le croye)
Pensa demeurer en chemin,
Quoy que l'on le menast en main,
Et qu'il eust les iambes si fortes,
Que seul il portoit dix cohortes.
Son Altesse donc feroit mal,
S'il en prisoit moins son cheual,
Qui l'a seruy par tant d'années,
Et dans tant de grandes iournées,
Sans iamais faire vn mauuais pas.
Et ce seul coup s'est trouué las.
Mais si iamais il y remonte,
(Comme ie sçay qu'il fait son conte)
Il refera trembler de peur
Le Roy d'Espagne et l'Empereur.
Dieu veüille qu'icy l'on le voye
Bien-tost plein d'honneur et de ioye.
Mais sans aller à Saint Dizier,
Comme il escrit. Pour Montausier,

Elle desire qu'il reprenne
Le droit chemin du Bourg-la-Reyne.
A Paris nous le souhaittons,
Et tous les iours le regrettons.
Car nous l'aimons d'amour extrême.
Ie ne sçay s'il en fait de mesme.
Mais pour moy, ie penserois bien,
Que ces grands hommes n'aiment rien.
Pour le seigneur de La Moussaye
La chose est bien seure et bien vraye,
Que qui ne verroit que ses vers,
Et ne sçauroit point ses reuers,
On l'aimeroit d'amour trop forte.
Il escrit d'vne belle sorte,
Il a fort bon entendement,
Parle de tout capablement,
Iuge tres-bien de toutes choses.
Mais s'il est bon, sont lettres closes :
Et le croire seroit abus.
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit ia grand dommage.
Ie n'en diray pas dauantage.
Adieu vous dis, Monsieur Arnaut,
Le Ciel vous preserue du chaut.
Car le sejour de Catalogne,
Vous peut donner de la besogne.
Sur tous sujets faire des vers,
Escrire en cent endroits diuers,
Passer les nuits à la campagne,
Et les iours au Soleil d'Espagne ;
Ne dormir qu'à bastons rompus,
Songer à faire des rébus,
Suiure tousiours quelque pensée,
Auoir eu la teste cassée :
C'en est plus qu'il ne vous en faut.
Adieu vous dis, Monsieur Arnaut.

ERS EN VIEVX LANGAGE.

RESPONSE

A MONSIEVR LE COMTE DE SAINT AIGNAN,

SOVS LE NOM DV CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE.

Sire Compains, en vostre écrit
Moult clair se fait voir vostre esprit,
Plus ioyeux et plus prompt à rire,
Qu'onc ne fut celuy de Zephire;
Qui diable fut, comme sçauez,
Mais doux, et des moins déprauez,
Amy des Cheualiers antiques,
Remede des melancholiques:
Et selon que chacun le croit,
Dommage fut que Diable estoit.
Or en voyant vostre écriture,
L'on vous croiroit de sa nature:
Et pour dire mon pensement,
Ie croy qu'en estes droitement:
Car pour écrire en tel langage,
Il faut estre de leur lignage.
Encor faut-il estre des vieux,
Et de ceux qui parlent le mieux.
Onc ne vis eloquence graindre.
Nul viuant n'y sçauroit attaindre:
Et depuis que Merlin mourut,
Si sage Clerc que vous, ne fut,
Si doux faiseur de chansonnettes,
Ne si beau diseur de sornettes,

Si coint, gracieux et courtois :
Et quand Diable seriez cent fois,
Et que griffes ie vous verroye,
Par mon chef, ie vous aimeroye.
Allez, beau sire, et nul dangier
Onc ne vous puisse laidangier.
Que Fortune la semilleuse,
A tout sa roüe perilleuse,
Tousiours au point de batailler,
Vous garde de trop periller;
Vous sauue de toute affoleure,
Tout mesaise, et toute laideure,
D'encombriérs petits et grans,
Où tombent Cheualiers errans,
D'emprinses qui n'ont point d'issuës,
De fines amours mal receuës,
De faux Cheualiers enchanteurs,
De lisongers, et baratteurs,
De venin de langue enuieuse,
Et de garde en nuit pluuieuse;
D'aller armé long-temps au trot,
Des Damoiselles suiuant l'ost,
De plomb volant (c'est chose dure,
Et qui se fait contre Nature),
Et quand dormirez volontiers,
De tous enleueurs de quartiers.
Mais, sur tout, loin de vous exile
Les guerroyeurs de Thionuille,
Que le Diantre fait approcher
Par fois pour le pot épancher.
Dieu vous en garde, et qu'au contraire,
Tant que de cheuaux pourrez traire,
Alliez fondre sur ennemis;
Si que par vous soient à mort mis,
Ou mis à mort, si mieux vous semble :
Que la fiere Mort, qui tout emble,
Tousiours accompagne vos coups,
Sans oncques se tourner à vous.
Qu'ayez l'heur comme la proüesse
D'Amadis de Gaule, ou de Grece,
De Lancelot, de Perceual,

Ou des secoureurs de Cazal.
Que toute chose à gré vous vienne;
Que vostre renom se maintienne;
Que dans combats, et dans estours,
Dans les tournois, et les behours,
Qui se font deuant les pucelles,
Vous ayez le cœur des plus belles;
Et soyez clamé des Herauts,
Pour des plus preux et plus loyaux.
Que l'on vante vostre largesse,
Vostre cointise et gentillesse,
Par dessus les plus renommez:
Et se par amour vous aimez,
Vostre Amie à vous adonnée,
Vous aime sur toute riens née;
Tousiours vous parle doucement
Et vous accueille baudement
Si quelque riual en approche,
Qu'elle ait pour luy le cœur de roche:
Et que chacun ait à part-soy,
Luy l'éconduit, et vous l'octroy.
En peu de mots, voila, beau sire,
Ce qu'en mon cœur ie vous desire.
Ce sont moult de biens amassez.
Mais pour vous ce n'est pas assez.

RESPONSE

COMTE GVICHEVS, SVR SON QVATRAIN, QVI DIT :

Point ne voudrois de greigneur auenture,
Que de seruir le beau sire Voiture :
Force et engin en ce cas employrois,
Plus qu'onc ne fit Perceual le Galois.

RESPONSE.

Vray parangon de vaillans et courtois,
Qui m'enuoyez delectable escriture;

Ie vous saluë, et les deux francs Gaulois.
Que plust à Dieu que fusse auec vous trois :
Point ne voudrois de greigneur auenture.

En vous voyant, beau Comte, en maints endroits,
De faux gloutons faire déconfiture :
Ie croy forment que ie m'y mélerois ;
Et bien que sois de petite stature,
Force et engin en ces cas employrois.

Que puissiez-vous, acheuant vos exploits,
De murs Flamans faire mainte ouuerture ;
Et quand iou'rez au piquet quelquefois,
Auoir tousiours quatre as, ou quatre Rois :
Point ne voudrois de greigneur auenture.

En mon endroit, loin d'estours et tournois,
Ie sers dépite et folle creature.
Pour l'adoucir, i'employe écrits et vers :
Voulsit Amour qu'elle me fust moins dure !
Force et engin en ce cas employrois.

RESPONSE

AV QVATRAIN POVR ARNALDVS, QVI DIT :

Ce failly glouton d'Arnaldus,
Est moult échars de son langage.
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit ia grand dommage.

AV CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE.

GLOSE.

I

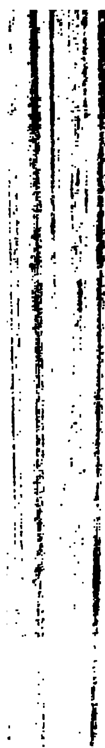
De bon cœur ie vous fais hommage,
Ensemble au Comte Guicheus.

Mais ie hay for en mon courage,
Ce failly glouton d'Arnaldus.

Ie croy qu'il a les sens perdus ;
Ni bien, ni sang il ne ménage :
Et luy qui sçait tant de rébus,
Est moult echars de son langage.

Le glout, pourtant, par fois fait rage :
Et pour en parler sans abus,
Nous n'aurions pas grand auantage,
Quand tels ribauds seroient pendus.

Mais ie voudrois que vous, sans plus,
Ayant d'écrire le partage ;
Tout autre écriuain fust perclus :
Ce ne seroit ia grand dommage.



NOVVELLES OEVVRES

DE MONSIEVR

DE VOITVRE.



LE LIBRAIRE AVX LECTEVRS.

Qvelques personnes ont eu cette opinion, des diverses Impressions que ie vous ay données iusqu'icy, des Lettres et des Vers de feu Monsieur de Voiture : qu'on n'auoit pas fait vn choix assez exact de ses écrits, qu'il n'y deuoit entrer que les pieces les plus acheuées ; et que les belles choses qu'il a faites, y perdent vne partie de leur grace, par le meslange des mediocres. Quelques autres ont tenu, au contraire, que tout estoit precieux de cét Autheur ; qu'il n'a point tiré de si petite ligne qui n'ait son prix ; et que tout ce qu'il escriuoit, gardant tousiours le rare charactere de son Esprit, il se falloit bien donner de garde d'en supprimer les moindres billets. L'vne et l'autre de ces deux opinions a eu ses partisans, et partisans si qualifiez et si celebres, qu'il seroit difficile de se determiner à l'vn des partis, au prejudice de l'autre. Aussi n'ayant garde d'entreprendre de decider icy, lequel de ces deux sentimens est le plus plausible et le mieux fondé, ie vous diray seulement, que l'accüeil fauorable que le public a fait aux Oeuures de cét Autheur, m'a animé à la recherche de quelques autres pieces de sa façon, qui ne fussent point encore venües à vostre connoissance : Et ie n'ay pas esté si malheureux en cette seconde nauigation, où ie me suis embarqué par le desir de vous complaire ; que ie n'y

aye descouuert de nouuelles terres abondantes en fruicts, dignes de vostre curiosité, et de vostre goust. Mais comme il est des productions de l'Esprit comme de celles de la Nature; et que dans les vnes ni dans les autres tout ne se rencontre iamais d'égale force, ni de pareille valeur : si tout ne vous semble pas exquis de celles-cy ; au moins j'ose vous asseurer que vous n'y trouuerez rien qui ne soit digne de vous estre offert; et il ne m'arriuera point de rougir de mon present, tandis que ie ne vous donneray que ce qui part de cette main. Feu Monsieur le Comte d'Auaux, dont la Vertu sera tousiours également reuerée des François et des Estrangers, qui seul pouuoit par son estime faire la reputation d'un Autheur, et qui estoit vn de ceux qui disoient qu'il ne falloit rien perdre des escris du nostre : nous auroit bien donné par cét auis, l'exemple de faire de quelques vnes de ses Lettres, qui ont esté trouuées parmy les papiers de l'Autheur, ce qu'il conseilloit qu'on fist de celles de l'Autheur mesme. En effet elles sont si belles, et si capables de contribuer à la gloire de l'vn et de l'autre; que ie n'aurois fait aucune difficulté de les donner au Public; si les Maistres des rares tresors de son Esprit, et qui en r'enferment beaucoup d'autres dans leur cabinet, l'auoient voulu permettre. Que si le temps les met en quelque meilleure disposition de vous obliger; et que quelque autre obtienne d'eux ce consentement, ie ne manqueray pas de vous les donner. Elles vous forceront d'auoüer que ce grand homme, n'estoit pas moins consommé en la science de bien dire, qu'en celle de bien faire, et qu'il estoit capable de toutes choses. Ie n'en vseray pas de mesme d'vne autre piece, dont vne personne d'éminente condition de l'autre sexe, vous auroit voulu priuer. Vous serez donc auertis sur ce sujet, qu'vne Dame de grande qualité, et sans comparaison de plus grand mérite : ayant inuenté le plus ingenieux sujet de Roman dont l'esprit humain se puisse auiser, sous le nom fameux

l'*Alcidalis* : Nostre Autheur sur le dessein qu'elle luy en auoit communiqué, auoit commencé de le rediger par escrit, et les fueilles manuscriptes en ayant pareillement esté trouuées parmy ses papiers apres sa mort; si le jugement que la modestie de cette Dame luy fait faire, d'vn Ouurage où elle a tant de part, en auoit esté creu, il auroit continué de demeurer enseueli dans les mesmes tenebres où il a esté jusqu'icy. Mais ce Fragment en l'estat que pour son malheur, (ou plustost pour le nostre) il se trouue aujourd'huy; merite mieux, que la consideration particuliere de ce qui la regarde, ne luy permet d'en penser. C'est vn échantillon d'vne fort belle piece, qui tout esloigné qu'il est de sa perfection et de la derniere main de l'Autheur : ne laisse pas de donner suffisamment à connoistre la noblesse et la dignité de son sujet, et qui en laisse dans l'esprit vne si belle Idée, que ce ne sera pas sans laisser en mesme temps à la postérité qui le verra, vn regret eternel que l'Escriuain en soit demeuré là. A moins que le mesme Esprit à qui la gloire de l'inuention en est deüe, voulust donner la piece toute entiere de sa façon. Aussi Monsieur de Pinchesne, neueu de l'Autheur, à qui vous deuez le premier recüeil de ses Oeuures, comme plus interessé que personne à la gloire de Monsieur son Oncle, en a jugé auec quelques-vns de ses Amis, plus fauorablement qu'il n'a pleu à cette illustre personne de faire. Monsieur Costar entre autres a appuyé de son auis par escrit, le jugement qu'il en auoit fait : et pretendant qu'autant sur leur commun conseil, que sur la foy du nom de ses Autheurs, il n'y a rien à craindre de cét Ouurage; il a creu, qu'il me le pouuoit liurer de son chef, sans aucune autre authorité, et qu'en se chargeant tout seul du reproche que le public luy en pourroit faire, il n'estoit pas besoin d'vn ample consentement. Vous lui aurez encore à la faueur de ce premier, l'obligation d'vn autre Fragment de l'Eloge du Comte-Duc d'Oliuares; qui tout tronqué qu'il est, ne laisse pas

pour la grauité de son sujet, et pour les nobles sentimens d'vn veritable Ministre d'Estat qui s'y trouuent, d'estre digne de vostre curiosité. C'est tout ce que j'ay pû recüeillir de plus rare et de plus nouueau, des écrits d'vn Autheur si celebre : et comme apres l'applaudissement que ses premieres Oeuures ont eu, c'est meriter du public que d'en faire de nouuelles recherches; ie vous prie, pour principal payement, de m'en sçauoir au moins quelque gré.

NOVVELLES LETTRES

DE MONSIEVR

DE VOITVRE.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE I.

MONSEIGNEVR,

Iusqu'à ce que la Rochelle ait esté renduë, ie croy qu'il a esté necessaire que vous ne quitassiez point le Roy; et qu'vne si grande affaire comme celle-là, auoit besoin, pour estre acheuée, de vostre presence, et de l'assistance de vostre genie. Mais si vous ne reuenez bien viste, à cette heure que vous n'auez plus de pretexte de vous y arrester, vos affaires seront en plus mauuais termes que celles des Huguenots; et dans le temps de la felicité publique, et que tout le monde espere d'estre en repos, vous seul ne jouyrez point de la paix, et aurez vne dangereuse guerre sur les bras. Il y a desia quelques iours, Monseigneur, que l'on commence à murmurer icy, de ce que vous demeurez-là trop long-temps. Quelques Ennemis couuerts, que vous auez auprés de vous, ont escrit, que vous ne vous y ennuyez pas assez : et i'ouïs l'autre iour lire vne lettre, où l'on asseuroit que l'on vous y voit rire quelquefois. Cela irrita icy contre vous les esprits de tout le monde. Vne Dame qui ne se fasche pas legerement, mais qui ne pardonne iamais; témoigna d'en estre fort offensée : et Mademoiselle de Ramboüillet, et Mademoiselle Paulet s'en herisserent toutes, et en rugirent horriblement, et proposerent à l'heure mesme, d'aller piller vostre logis. Si vous sçauiez, Monseigneur, aussi bien que moy, de quelle sorte leur haine est à craindre, et combien de maux ont à endurer ceux qui souffrent leur persécution : vous abandonneriez toutes choses, pour reuenir en diligence, et ne vous arresteriez pas vn moment en che-

min, que pour boire du lait à toutes les postes. Car si vne fois elles conspirent contre vous, vostre Dignité ne vous sçauroit mettre à couuert : vous serez par tout en alarme, et en inquiétude : et il n'y aura plus dans le Monde vn lieu de seureté pour vous. Pour moy, Monseigneur, dans les tourmens qu'elles me donnent, si ie vois quelque consolation, c'est seulement en l'esperance de vostre retour : et ie m'imagine, que ce me sera quelque soulagement, que d'auoir l'honneur de vous voir, et le plaisir de n'estre plus obligé d'escrire à personne. Ne vous estonnez donc pas, s'il vous plaist, que ie le souhaite ardemment; puisque j'y ay tant d'interest, et que ie suis passionnément.

AV MESME.

LETTRE II.

MONSEIGNEVR,

Quoy que j'espere estre dans quelques iours plus prés de vous que ie ne suis : ie crois qu'il est à propos que j'en prenne congé dés cette heure; et que ie vous die, qu'enfin, aprés beaucoup de peine, ie suis resolu d'aller trouuer mon Maistre, voyant que ie n'en ay plus icy. Selon que ie puis entendre, ce n'est pas me mettre du costé des plus forts : et ie ne crois pas que ie le fortifie guere par ma presence. Au moins, ie vois bien, par l'exemple de Monsieur de Lorraine, et le peu de secours qu'il a apporté aux affaires de l'Empereur : que les grands hommes ne font pas tousiours toutes choses; et qu'ils ont besoin de l'assistance des autres, et de celle de la Fortune. Tant y a, Monseigneur, que ie feray tousiours vne grande action en sortant de Paris : et ie crois qu'il faut autant de courage et de force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy de Suéde en tient en Allemagne. Il est vray, Monseigneur, qu'il y a moins de difficulté, à cette-heure, que vous n'y estes pas. Et j'auouë que la fortune m'a aydé beaucoup à m'y résoudre, en vous en tirant. Car, sans mentir, ie doute si j'eusse iamais pû en sortir, tant que j'eusse eu l'honneur de vous y voir, et que j'eusse pû y demeurer auec vn si beau pretexte que celuy d'estre auprés de vous. Mais, Monseigneur, les personnes, qui me pourroient icy donner de la joye, remettent toutes les leurs à vostre retour : et tous

es desseins de Bals et de Comedies se different iusques à ce temps-là. Ie ne sçay pas, Monseigneur, si c'est vostre absence, ou celle de la Cour, qui oste quelque chose de leur gayeté. Mais ie vous asseure que ie ne leur vois plus rien faire de bon cœur, que quand elles parlent de vous. Dans vn si grand nombre des plus aymables personnes du monde, dont vous possedez l'affection; ie n'ay garde de croire, Monseigneur, que la mienne vous puisse estre considerable. Mais il me semble, que ie serois ingrat, si ie m'empeschois de vous dire, que les graces que j'ay receuës de vous, ont fait en moy l'effet qu'elles doiuent en vn cœur bien reconnoissant; et qu'entre tant d'hommes à qui vous auez fait du bien, il n'y en a point qui l'oit tant que moy.

AV MESME.

LETTRE III.

Monseignevr,

I'estois en doute, si ie deuois vous parler d'vne affaire qui m'est extrémement importante. Mais Madame la Marquise de Ramboüillet m'a asseuré, qu'il n'y auoit point de danger. Et ie ne fay point de difficulté de la croire : vous ayant oüy dire beaucoup de fois, qu'elle est vne des plus prudentes personnes du monde; et que l'on ne peut faillir par son conseil..................................
Ayant desia receu tant de bien de vous, ie n'eusse pas osé vous importuner encore de cette affaire, si elle eust esté pour moy de moindre consequence. Mais, Monseigneur, ie sçay bien que vous ne vous lassez iamais de bien faire : et j'espère, que vous qui n'auez pas espargné vostre bien pour me secourir, serez bien-aise de sauuer le mien, en cette occasion; et de me faire le plus important plaisir que ie puisse iamais receuoir de personne. Ie vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de me pardonner, et de croire que ie suis auec toute sorte de respect,

Monseignevr, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE IV.

Monseignevr,

Comme nous auons esté au milieu de nostre voyage : vn
Nort-oüest s'est leué de terre : et s'est renforcé de telle sorte,
nous a contraints de gagner ce lieu, qui est vn petit port de
appellé Mont-rouge. La pluye a esté si violente, et l'orage si gr
que c'est vne merueille que nous nous soyons sauuez. Et san
prieres des gens de bien, qui se sont trouuez auec nous, ie
que nous estions perdus. Mademoiselle de Ramboüillet, da
fort du péril, a voüé, que deux mois durant, vous iriez tou
huit iours à confesse : et moy, à vn grand coup de vent, j'ay
mis que vous jeusneriez trois iours entiers. Nous vous supp
tres-humblement, Monseigneur, de nous aquiter exactemen
nos vœux. Car nous ne sommes pas tellement hors de danger
nous deuions rien mépriser. L'air est encore extrêmement bro
et nous voyons des signes au Ciel, et des esclairs, qui nous fon
transir. C'est vne chose pitoyable de nous voir en ce lieu.
tant que ce vent tirera, ce seroit une temerité trop grande
partir. L'on nous a dit, que l'on tâchera à nous trouuer ic
pain ; et que dans huit iours, il pourra y auoir des febves
cette esperance, Monseigneur, nous vous baisons tres-humble
les mains, et moy particulierement, qui suis,

Monseignevr, *Vostre, etc.*

A MADAME ***.

LETTRE V.

Il faut croire que les Procés vous plaisent bien fort, puisque
ne sçauriez vous empescher d'en faire sans cesse à la personn
vous aymez le mieux, et à vn miserable qui fait aujourd'hu
à tout le monde, si ce n'est à vous. I'attendois de la consolati
vos lettres. Ie n'en ay ouuert pas vne qu'auec vne esperanc

ine de trouuer ma guerison dedans. Cependant, il s'est trouué u'elles m'ont tousiours laissé plus triste, que ie ne l'estois, auant ue de les auoir reçues; et que depuis tant de iours que ie ne vous ois point, ma fiévre, ni les douleurs qui m'ont osté le sommeil, e m'ont pas fait tant de mal que vous. Si j'estois de vostre humeur, aurois dequoy entretenir long-temps ce commerce de plaintes erpetuëlles; et nous-nous escririons tous les iours vn poulet pour ous quereller. Mais j'auouë que c'est un stile auquel ie ne me plais as tant que vous : et puisque vous ne me donnez pas sujet de vous ien mander de plus agreable; je ne vous puis rien dire à cette eure, si ce n'est, Adieu.

BILLET A LA MESME.

C'est chez-vous, qu'il faut que ie cherche tout ce que i'ay perdu : t ie pense, que ie ne puis rien desirer, que ie n'y retrouue. Ie vous rie de chercher parmy la poussiere de vostre Cabinet, la lettre que 'escriuis à Monsieur de Balzac ; ou bien, si vous ne voulez pas vous onner tant de peine, ie vous prie de m'en faire vistement une neilleure. En récompense, Madame, ie vous enuoye de tout mon œur le bon iour; et ie vous prie de vous asseurer de ma bienveil-ance.

A MADAME ***.

LETTRE VI.

Ie serois rauy d'auoir receu deux grandes pages de vous, et de si bonnes paroles : n'estoit, que ie trouue qu'il y a des plaintes meslées, et qu'en m'assurant de vostre affection, vous témoignez de douter de la mienne. C'est me faire beaucoup de bien, en me reprochant que ie ne le merite pas : et cela est proprement me baiser la main, en me tenaillant le cœur. Ha ! M. ie vous en conjure, ne m'outragez plus de la sorte, ou dites-moy ce qu'il faut que ie face. Ie souffrirois plustost, que vostre cor vous fist crier; et j'aymerois bien mieux vous entendre plaindre de l'estomac. C'est signe toute-

fois que la fiéure n'est pas grande, quand elle permet qu'on se plaigne de la teste : et ie voy bien que vos autres maux ne vous traittent que doucement, puisque vous sentez celuy-là. Encore suis-je bien aise de voir, que pour reprendre quelques-vnes de mes actions, vous soyez contrainte de rechercher ma vie si auant ; et que la derniere faute que vous me reprochez, il y a quatre ans que ie l'ay faite. Mais ie vous prie, pour nostre repos, oublions le passé ; et qu'vne nuit bien espaisse couure tout ce temps-là de ses ombres. S'il s'y est passé quelque mal-heur, qui puisse estre reproché à cette belle affection que nous auons fait naistre depuis, helas ! j'en ay peut-estre plus de regret, que ie n'y ay eû de faute. Ne tournons donc plus la veuë de costé-là : et ie vous prie ne regardons point derriere nous. Ce n'est pas que ie craigne, que vous me connoissiez coupable, ou que vous trouuiez quelque chose contre moy. Mais il me déplaist seulement d'estre accusé de ce crime. La recherche en cela me tient lieu de suplice ; et le soupçon m'en fasche autant qu'vne condamnation. Car enfin, l'histoire que l'on vous a faite, est fausse, ou au moins bien malicieusement changée : et ces impatiences qui vous offensent tant, et auec raison, purement controuuées. La Fortune, et non pas mon dessein, fit rencontrer ces deux femmes : et le dépit de celle, à qui, de vray, j'auois conté quelque chose de ce que l'autre m'auoit dit, la fit parler malgré moy là-dessus, sans que seulement ie les voulusse écouter. Il me fasche, que celle qui vous a fait ce conte, soit venuë à bout de son dessein ; et qu'elle vous ait fait du mal, et à moy aussi. Mais, ie vous prie, donnez-moy du repos : et croyez-le pour tousiours. Quand ie n'ay point esté à vous, i'ay esté à moy : et vous estes la seule au monde que i'aye iamais aymée. Ie n'estois né que pour vous : et mon cœur ne s'est jamais esmû pour vn autre. Que si lors que vous ne l'auez pas tousiours eû tout entier, j'ay pris pour moy la part que vous m'en laissiez : en tout cas, il n'a iamais esté partagé qu'entre nous deux. Aussi ne veux-je point du pardon que vous me donnez : et ie vous prie de m'excuser, si ie refuse quelque chose de vous. Car ie croy, que vous serez bien-aise, que ie n'en aye que faire. C'est peu que ie vous ayme, et que ie vous ayme plus que moy-mesme. Car vous le meritez trop : et le plus ingrat homme du monde, en feroit autant que moy. Mais si pour quelque chose, vous me deuez sçauoir gré : c'est de ce que ie n'aymay, et n'aymeray iamais rien que vous ; et que ie vous respons du passé, et de l'auenir, auec autant d'asseurance que du present ; et que vous jugeant seule au monde digne d'amour, ie vous ay remis entre les mains vn esprit libre et genereux, qui n'a iamais daigné

ruir que vous, et qui ne reconnoistra iamais d'autre maistresse. é ! pourquoi ne vous en puis-je enuoyer le portrait, aussi bien ue de mon visage. Il vous sembleroit bien plus beau que l'autre, ans doute vous le regarderiez plus volontiers. Ie sçay bien que vous verriez beaucoup de traits qui vous plairoient; et que vous y remarqueriez des beautez, que ie ne vous puis dire. Car quand il n'y en uroit point d'autres : au moins vous y verriez les vostres mieux intes, que nulle part ailleurs : et tout aupres, vous y apperceez la verité de ce que ie vous dis, si entiere, et si naïue, que cette ië ne vous seroit gueres moins agreable. Mais puisque cela ne se ıt, et qu'il n'y a point de peintre pour cela : ie vous envoyeray uy que vous me demandez. Ie faisois difficulté d'y faire comncer si-tost, car cette absence m'a tellement changé, que si l'on tire bien, ie ne seray pas reconnoissable. Il est vray, que c'est ıt-estre de la sorte que vous m'aymerez le mieux, et que pour ıs sembler moins beau, vous ne m'en trouuerez pas moins agrea-. Ne grondez donc plus : ie vous le donneray. Mais, encore vne , ne grondez donc plus ; et que vos lettres soient toutes bonnes, ıme elles sont toutes belles. Ce n'est pas assez que j'aye escrit à ** Et elle merite bien, quelque chose de meilleur que cela. ıdez-moy quoy, ie vous en prie. Car autrement j'y serois emché ; et possible ie choisirois mal. Mais que ie suis content du ılet que ie luy ay donné, puis que cela vous a fait dire, I'y ay ıne part à mon.... Aussi vous en remercie-je pour.... Helas, que s estes aymable ! et que vous auez tort apres cela de douter, vn homme, dont vous auez bonne opinion, puisse iamais rien ıer que vous. Allez, vous estes vne méchante ! et ie vous ferois ore bien des reproches là-dessus. Mais la nuit est plus qu'à demy sée ; et ie ne vous puis dire Adieu. Ie m'en vais l'acheuer, sans ıte, auec moins de repos, que ie ne l'ay commencée : si ce n'est cét entretien du soir, me donne quelque bon songe. Helas ! il déja plus d'un mois, etc.

A MONSIEVR GOVLAS,

Conseiller et Secretaire des commandemens de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans.

LETTRE VII.

Monsievr,

I'implore vostre secours, si tous mes autres amis m'ont oublié: et ie vous fais ressouuenir, que vous m'auez appris autrefois, que cela ne vous arriueroit iamais. Ie suis retourné en ce lieu pour y attendre les commandemens de Monseigneur : et il me semble, que ie suis reculé en vn bout du monde, d'où personne n'a soin de me tirer. Ie vous supplie tres-humblement, de me faire sçauoir, si vous ne l'auez desia fait, ce que l'on ordonne que ie face. Ayez, s'il vous plaist, cét auantage sur Monsieur de Chaude-bonne : et faites voir, que le plus homme de bien de la Terre, et qui aime le mieux ses amis, n'est pas si exact à les seruir, que Vous. Outre qu'il vous en reuiendra quelque gloire; ie reconnoistray cette obligation comme ie dois: et il me semble, que ie la reconnois desia, en quelque sorte, puis que ie vous escris, et que ie ne luy escris point. Mais, puis que son amitié est si endormie; ie voudrois bien la resueiller auec vn peu de jalousie : et ie seray bien aise qu'il sçache que ie suis auec toute sorte de passion, et autant que de personne du monde,

Monsieur, ie ne croy pas que vous soyez si mal-heureux, que de ne connoistre point Madame la Comtesse de Barlaymont; et que vous ayez perdu tant de temps à Bruxelles. Ie vous supplie tres-humblement de me permettre de l'asseurer icy : qu'en quelque lieu que ie me sois trouué, elle a tousiours esté dans mon esprit, comme la plus illustre femme que j'aye iamais veuë, et qui merite le plus d'estre aimée, honorée, et seruie.

Monsievr, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 15 Ianuier 1633.

A MONSIEVR ***.

LETTRE VIII.

MONSIEVR,

I'attendois auec impatience des nouuelles de ma quaisse : pour e que i'esperois, qu'elle ne viendroit pas sans vne de vos lettres; t qu'en me faisant sçauoir de vos nouuelles, vous me donneriez noyen de vous en dire des miennes. Ie n'eusse pas attendu jusqu'à ette heure, si i'eusse sçeu où vous escrire. Mais quelle asseuance peut-on auoir, de rencontrer vn homme si peu arresté, et qui se laisse emporter à tous les vents? Il vous arriue quelquefois de aire cinq cens lieuës, en ne bougeant de chez vous : et sans changer le maison, vous changez de climat, et de Royaume. Cette pensée rouble souuent mon repos. Ie crains qu'il ne puisse pas y auoir beaucoup de constance auec tant de legereté : et il me fasche d'aoir tousiours le meilleur de mon bien sur la mer. Ie n'en ay point, e vous asseure, que j'estime tant, que la part que vous m'auez lonnée en vous. Mais comme c'est un bien que la fortune m'a prouré, j'apprehende qu'elle ne me l'oste. Ie n'entends plus de grands ents qui ne me fassent peur ; et que ie ne craigne qu'ils vous soient contraires. Les Pirates d'Alger me font pâlir au milieu de Bruxelles : et ie me trouuois beaucoup plus asseuré; lorsque j'estois au milieu de l'Ocean, et que ie voyois vostre vaisseau tous les iours. Ie voudrois bien, que vous me tirassiez de toutes ces peines, en me mandant, que vous m'aymez tousiours, que vous vous portez bien, que vous estes à Londres ; et que pour le reste de cét hyuer, vous ne verrez point de hazards, que ceux que vous courez auprés de Mademoiselle Helene. Ie vous supplie, au reste, qu'elle n'achéue pas si fort de vous gagner le cœur, qu'il ne m'y reste tousiours quelque place à ses pieds. Vous ne me deuez pas refuser cette grace. Car ie suis, ie vous iure, de tout mon cœur,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Bruxelles ce 18 Feurier. (1)

---

(1) Cette lettre n'est pas à sa place, car elle se rapporte nécessairement à l'année 1634. Voiture venait alors de rentrer en Flandre.

pour la grauité de son sujet, et pour les nobles sentimens d'vn veritable Ministre d'Estat qui s'y trouuent, d'estre digne de vostre curiosité. C'est tout ce que j'ay pû recüeillir de plus rare et de plus nouueau, des écrits d'vn Autheur si celebre : et comme apres l'applaudissement que ses premieres Oeuures ont eu, c'est meriter du public que d'en faire de nouuelles recherches; ie vous prie, pour principal payement, de m'en sçauoir au moins quelque gré.

NOVVELLES LETTRES

DE MONSIEVR

DE VOITVRE.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LA VALETTE.

LETTRE I.

MONSEIGNEVR,

Iusqu'à ce que la Rochelle ait esté renduë, ie croy qu'il a esté ɔcessaire que vous ne quitassiez point le Roy; et qu'vne si grande faire comme celle-là, auoit besoin, pour estre acheuée, de vostre ·esence, et de l'assistance de vostre genie. Mais si vous ne reuenez en viste, à cette heure que vous n'auez plus de pretexte de vous arrester, vos affaires seront en plus mauuais termes que celles :s Huguenots; et dans le temps de la felicité publique, et que tout monde espere d'estre en repos, vous seul ne jouyrez point de la ıix, et aurez vne dangereuse guerre sur les bras. Il y a desia quel-ues iours, Monseigneur, que l'on commence à murmurer icy, de ɔ que vous demeurez-là trop long-temps. Quelques Ennemis cou-erts, que vous auez auprés de vous, ont escrit, que vous ne vous ennuyez pas assez : et i'ouïs l'autre iour lire vne lettre, où l'on .sseuroit que l'on vous y voit rire quelquefois. Cela irrita icy contre 'ous les esprits de tout le monde. Vne Dame qui ne se fasche pas egerement, mais qui ne pardonne iamais; témoigna d'en estre 'ort offensée : et Mademoiselle de Ramboüillet, et Mademoiselle Paulet s'en herisserent toutes, et en rugirent horriblement, et pro-ɔoserent à l'heure mesme, d'aller piller vostre logis. Si vous sça-ıiez, Monseigneur, aussi bien que moy, de quelle sorte leur haine :st à craindre, et combien de maux ont à endurer ceux qui souf-rent leur persécution : vous abandonneriez toutes choses, pour euenir en diligence, et ne vous arresteriez pas vn moment en che-

min, que pour boire du lait à toutes les postes. Car si vne fois elles conspirent contre vous, vostre Dignité ne vous sçauroit mettre à couuert : vous serez par tout en alarme, et en inquiétude : et il n'y aura plus dans le Monde vn lieu de seureté pour vous. Pour moy, Monseigneur, dans les tourmens qu'elles me donnent, si ie vois quelque consolation, c'est seulement en l'esperance de vostre retour : et ie m'imagine, que ce me sera quelque soulagement, que d'auoir l'honneur de vous voir, et le plaisir de n'estre plus obligé d'escrire à personne. Ne vous estonnez donc pas, s'il vous plaist, que ie le souhaite ardemment; puisque j'y ay tant d'interest, et que ie suis passionnément.

AV MESME.

LETTRE II.

Monseignevr,

Quoy que j'espere estre dans quelques iours plus prés de vous que ie ne suis : ie crois qu'il est à propos que j'en prenne congé dés cette heure; et que ie vous die, qu'enfin, aprés beaucoup de peine, ie suis resolu d'aller trouuer mon Maistre, voyant que ie n'en ay plus icy. Selon que ie puis entendre, ce n'est pas me mettre du costé des plus forts : et ie ne crois pas que ie le fortifie guere par ma presence. Au moins, ie vois bien, par l'exemple de Monsieur de Lorraine, et le peu de secours qu'il a apporté aux affaires de l'Empereur : que les grands hommes ne font pas tousiours toutes choses; et qu'ils ont besoin de l'assistance des autres, et de celle de la Fortune. Tant y a, Monseigneur, que ie feray tousiours vne grande action en sortant de Paris : et ie crois qu'il faut autant de courage et de force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy de Suéde en tient en Allemagne. Il est vray, Monseigneur, qu'il y a moins de difficulté, à cette-heure, que vous n'y estes pas. Et j'auouë que la fortune m'a aydé beaucoup à m'y résoudre, en vous en tirant. Car, sans mentir, ie doute si j'eusse iamais pû en sortir, tant que j'eusse eu l'honneur de vous y voir, et que j'eusse pû y demeurer auec vn si beau pretexte que celuy d'estre auprés de vous. Mais, Monseigneur, les personnes, qui me pourroient icy donner de la joye, remettent toutes les leurs à vostre retour : et tous

desseins de Bals et de Comedies se different iusques à ce temps-Ie ne sçay pas, Monseigneur, si c'est vostre absence, ou celle la Cour, qui oste quelque chose de leur gayeté. Mais ie vous as-re que ie ne leur vois plus rien faire de bon cœur, que quand s parlent de vous. Dans vn si grand nombre des plus aymables sonnes du monde, dont vous possedez l'affection; ie n'ay garde croire, Monseigneur, que la mienne vous puisse estre conside-e. Mais il me semble, que ie serois ingrat, si ie m'empeschois de s dire, que les graces que j'ay receuës de vous, ont fait én moy et qu'elles doiuent en vn cœur bien reconnoissant; et qu'entre d'hommes à qui vous auez fait du bien, il n'y en a point qui tant que moy.

AV MESME.

LETTRE III.

Monseignevr,

stois en doute, si ie deuois vous parler d'vne affaire qui m'est êmement importante. Mais Madame la Marquise de Ramboüillet asseuré, qu'il n'y auoit point de danger. Et ie ne fay point de culté de la croire : vous ayant oüy dire beaucoup de fois, qu'elle ne des plus prudentes personnes du monde; et que l'on ne faillir par son conseil..................................
it desia receu tant de bien de vous, ie n'eusse pas osé vous rtuner encore de cette affaire, si elle eust esté pour moy de dre consequence. Mais, Monseigneur, ie sçay bien que vous ous lassez iamais de bien faire : et j'espère, que vous qui n'auez espargné vostre bien pour me secourir, serez bien-aise de er le mien, en cette occasion; et de me faire le plus important ir que ie puisse iamais receuoir de personne. Ie vous supplie humblement, Monseigneur, de me pardonner, et de croire que is auec toute sorte de respect,

Monseignevr, *Vostre, etc.*

AV MESME.

LETTRE IV.

Monseignevr,

Comme nous auons esté au milieu de nostre voyage : vn vent Nort-oüest s'est leué de terre : et s'est renforcé de telle sorte, qu'il nous a contraints de gagner ce lieu, qui est vn petit port de Mer appellé Mont-rouge. La pluye a esté si violente, et l'orage si grand, que c'est vne merueille que nous nous soyons sauuez. Et sans les prieres des gens de bien, qui se sont trouuez auec nous, ie crois que nous estions perdus. Mademoiselle de Ramboüillet, dans le fort du péril, a voüé, que deux mois durant, vous iriez tous les huit iours à confesse : et moy, à vn grand coup de vent, j'ay promis que vous jeusneriez trois iours entiers. Nous vous supplions tres-humblement, Monseigneur, de nous aquiter exactement de nos vœux. Car nous ne sommes pas tellement hors de danger, que nous deuions rien mépriser. L'air est encore extrémement broüillé : et nous voyons des signes au Ciel, et des esclairs, qui nous font tous transir. C'est vne chose pitoyable de nous voir en ce lieu. Mais tant que ce vent tirera, ce seroit une temerité trop grande d'en partir. L'on nous a dit, que l'on tâchera à nous trouuer icy du pain ; et que dans huit iours, il pourra y auoir des febves. Sur cette esperance, Monseigneur, nous vous baisons tres-humblement les mains, et moy particulierement, qui suis,

Monseignevr, *Vostre, etc.*

A MADAME ***.

LETTRE V.

Il faut croire que les Procés vous plaisent bien fort, puisque vous ne sçauriez vous empescher d'en faire sans cesse à la personne que vous aymez le mieux, et à vn miserable qui fait aujourd'huy pitié à tout le monde, si ce n'est à vous. I'attendois de la consolation de vos lettres. Ie n'en ay ouuert pas vne qu'auec vne esperance cer-

.ine de trouuer ma guerison dedans. Cependant, il s'est trouué ı'elles m'ont tousiours laissé plus triste, que ie ne l'estois, auant ue de les auoir reçues; et que depuis tant de iours que ie ne vous ɔis point, ma fiévre, ni les douleurs qui m'ont osté le sommeil, e m'ont pas fait tant de mal que vous. Si j'estois de vostre humeur, aurois dequoy entretenir long-temps ce commerce de plaintes erpetuëlles; et nous-nous escririons tous les iours vn poulet pour ous quereller. Mais j'auouë que c'est un stile auquel ie ne me plais as tant que vous : et puisque vous ne me donnez pas sujet de vous ien mander de plus agreable; je ne vous puis rien dire à cette ıeure, si ce n'est, Adieu.

BILLET A LA MESME·

C'est chez-vous, qu'il faut que ie cherche tout ce que i'ay perdu : t ie pense, que ie ne puis rien desirer, que ie n'y retrouue. Ie vous rie de chercher parmy la poussiere de vostre Cabinet, la lettre que escriuis à Monsieur de Balzac ; ou bien, si vous ne voulez pas vous onner tant de peine, ie vous prie de m'en faire vistement une ıeilleure. En récompense, Madame, ie vous enuoye de tout mon œur le bon iour; et ie vous prie de vous asseurer de ma bienveil-ınce.

A MADAME ***.

LETTRE VI.

Ie serois rauy d'auoir receu deux grandes pages de vous, et de i bonnes paroles : n'estoit, que ie trouue qu'il y a des plaintes ıeslées, et qu'en m'assurant de vostre affection, vous témoignez le douter de la mienne. C'est me faire beaucoup de bien, en me eprochant que ie ne le merite pas : et cela est proprement me ɔaiser la main, en me tenaillant le cœur. Ha ! M. ie vous en conjure, ıe m'outragez plus de la sorte, ou dites-moy ce qu'il faut que ie face. le souffrirois plustost, que vostre cor vous fist crier; et j'aymerois bien mieux vous entendre plaindre de l'estomac. C'est signe toute-

fois que la fiéure n'est pas grande, quand elle permet qu'on se plaigne de la teste : et ie voy bien que vos autres maux ne vous traitent que doucement, puisque vous sentez celuy-là. Encore suis-je bien aise de voir, que pour reprendre quelques-vnes de mes actions, vous soyez contrainte de rechercher ma vie si auant ; et que la derniere faute que vous me reprochez, il y a quatre ans que ie l'ay faite. Mais ie vous prie, pour nostre repos, oublions le passé ; et qu'vne nuit bien espaisse couure tout ce temps-là de ses ombres. S'il s'y est passé quelque mal-heur, qui puisse estre reproché à cette belle aféction que nous auons fait naistre depuis, helas ! j'en ay peut-estre plus de regret, que ie n'y ay eû de faute. Ne tournons donc plus la veuë de costé-là : et ie vous prie ne regardons point derriere nous. Ce n'est pas que ie craigne, que vous me connoissiez coupable, ou que vous trouuiez quelque chose contre moy. Mais il me déplaist seulement d'estre accusé de ce crime. La recherche en cela me tient lieu de suplice ; et le soupçon m'en fasche autant qu'vne condamnation. Car enfin, l'histoire que l'on vous a faite, est fausse, ou au moins bien malicieusement changée : et ces impatiences qui vous offensent tant, et auec raison, purement controuuées. La Fortune, et non pas mon dessein, fit rencontrer ces deux femmes : et le dépit de celle, à qui, de vray, j'auois conté quelque chose de ce que l'autre m'auoit dit, la fit parler malgré moy là-dessus, sans que seulement ie les voulusse écouter. Il me fasche, que celle qui vous a fait ce conte, soit venuë à bout de son dessein ; et qu'elle vous ait fait du mal, et à moy aussi. Mais, ie vous prie, donnez-moy du repos : et croyez-le pour tousiours. Quand ie n'ay point esté à vous, i'ay esté à moy : et vous estes la seule au monde que i'aye iamais aymée. Ie n'estois né que pour vous : et mon cœur ne s'est jamais esmû pour vn autre. Que si lors que vous ne l'auez pas tousiours eû tout entier, j'ay pris pour moy la part que vous m'en laissiez : en tout cas, il n'a iamais esté partagé qu'entre nous deux. Aussi ne veux-je point du pardon que vous me donnez : et ie vous prie de m'excuser, si ie refuse quelque chose de vous. Car ie croy, que vous serez bien-aise, que ie n'en aye que faire. C'est peu que ie vous ayme, et que ie vous ayme plus que moy-mesme. Car vous le meritez trop : et le plus ingrat homme du monde, en feroit autant que moy. Mais si pour quelque chose, vous me deuez sçauoir gré : c'est de ce que ie n'aymay, et n'aymeray iamais rien que vous ; et que ie vous respons du passé, et de l'auenir, auec autant d'asseurance que du present ; et que vous jugeant seule au monde digne d'amour, ie vous ay remis entre les mains vn esprit libre et genereux, qui n'a iamais daigné

seruir que vous, et qui ne reconnoistra iamais d'autre maistresse. Hé ! pourquoi ne vous en puis-je enuoyer le portrait, aussi bien que de mon visage. Il vous sembleroit bien plus beau que l'autre, Sans doute vous le regarderiez plus volontiers. Ie sçay bien que vous y verriez beaucoup de traits qui vous plairoient; et que vous y remarqueriez des beautez, que ie ne vous puis dire. Car quand il n'y en auroit point d'autres : au moins vous y verriez les vostres mieux peintes, que nulle part ailleurs : et tout aupres, vous y apperceuriez la verité de ce que ie vous dis, si entiere, et si naïue, que cette veuë ne vous seroit gueres moins agreable. Mais puisque cela ne se peut, et qu'il n'y a point de peintre pour cela : ie vous envoyeray celuy que vous me demandez. Ie faisois difficulté d'y faire commencer si-tost, car cette absence m'a tellement changé, que si l'on me tire bien, ie ne seray pas reconnoissable. Il est vray, que c'est peut-estre de la sorte que vous m'aymerez le mieux, et que pour vous sembler moins beau, vous ne m'en trouuerez pas moins agreable. Ne grondez donc plus : ie vous le donneray. Mais, encore vne fois, ne grondez donc plus ; et que vos lettres soient toutes bonnes, comme elles sont toutes belles. Ce n'est pas assez que j'aye escrit à M.*** Et elle merite bien, quelque chose de meilleur que cela. Mandez-moy quoy, ie vous en prie. Car autrement j'y serois empesché ; et possible ie choisirois mal. Mais que ie suis content du poulet que ie luy ay donné, puis que cela vous a fait dire, I'y ay bonne part à mon.... Aussi vous en remercie-je pour.... Helas, que vous estes aymable ! et que vous auez tort apres cela de douter, qu'vn homme, dont vous auez bonne opinion, puisse iamais rien aymer que vous. Allez, vous estes vne méchante ! et ie vous ferois encore bien des reproches là-dessus. Mais la nuit est plus qu'à demy passée ; et ie ne vous puis dire Adieu. Ie m'en vais l'acheuer, sans doute, auec moins de repos, que ie ne l'ay commencée : si ce n'est que cét entretien du soir, me donne quelque bon songe. Helas ! il y a déja plus d'un mois, etc.

A MONSIEVR GOVLAS,

Conseiller et Secretaire des commandemens de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans.

LETTRE VII.

MONSIEVR,

I'implore vostre secours, si tous mes autres amis m'ont oublié: et ie vous fais ressouuenir, que vous m'auez appris autrefois, que cela ne vous arriueroit iamais. Ie suis retourné en ce lieu pour y attendre les commandemens de Monseigneur : et il me semble, que ie suis reculé en vn bout du monde, d'où personne n'a soin de me tirer. Ie vous supplie tres-humblement, de me faire sçauoir, si vous ne l'auez desia fait, ce que l'on ordonne que ie face. Ayez, s'il vous plaist, cét auantage sur Monsieur de Chaude-bonne : et faites voir, que le plus homme de bien de la Terre, et qui aime le mieux ses amis, n'est pas si exact à les seruir, que Vous. Outre qu'il vous en reuiendra quelque gloire; ie reconnoistray cette obligation comme ie dois : et il me semble, que ie la reconnois desia, en quelque sorte, puis que ie vous escris, et que ie ne luy escris point. Mais, puis que son amitié est si endormie ; ie voudrois bien la resueiller auec vn peu de jalousie : et ie seray bien aise qu'il sçache que ie suis auec toute sorte de passion, et autant que de personne du monde,

Monsieur, ie ne croy pas que vous soyez si mal-heureux, que de ne connoistre point Madame la Comtesse de Barlaymont ; et que vous ayez perdu tant de temps à Bruxelles. Ie vous supplie tres-humblement de me permettre de l'asseurer icy : qu'en quelque lieu que ie me sois trouué, elle a tousiours esté dans mon esprit, comme la plus illustre femme que j'aye iamais veuë, et qui merite le plus d'estre aimée, honorée, et seruie.

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 15 Ianuier 1633.

A MONSIEVR ***.

LETTRE VIII.

MONSIEVR,

I'attendois auec impatience des nouuelles de ma quaisse : pour e que i'esperois, qu'elle ne viendroit pas sans vne de vos lettres; t qu'en me faisant sçauoir de vos nouuelles, vous me donneriez oyen de vous en dire des miennes. Ie n'eusse pas attendu jusqu'à ette heure, si i'eusse sçeu où vous escrire. Mais quelle asseuance peut-on auoir, de rencontrer vn homme si peu arresté, et ui se laisse emporter à tous les vents? Il vous arriue quelquefois de ire cinq cens lieuës, en ne bougeant de chez vous : et sans changer e maison, vous changez de climat, et de Royaume. Cette pensée 'ouble souuent mon repos. Ie crains qu'il ne puisse pas y auoir eaucoup de constance auec tant de legereté : et il me fasche d'a- oir tousiours le meilleur de mon bien sur la mer. Ie n'en ay point, e vous asseure, que j'estime tant, que la part que vous m'auez lonnée en vous. Mais comme c'est un bien que la fortune m'a pro- uré, j'apprehende qu'elle ne me l'oste. Ie n'entends plus de grands ents qui ne me fassent peur ; et que ie ne craigne qu'ils vous soient ontraires. Les Pirates d'Alger me font pâlir au milieu de Bruxelles : t ie me trouuois beaucoup plus asseuré; lorsque j'estois au milieu e l'Ocean, et que ie voyois vostre vaisseau tous les iours. Ie vou- rois bien, que vous me tirassiez de toutes ces peines, en me man- ant, que vous m'aymez tousiours, que vous vous portez bien, que ous estes à Londres ; et que pour le reste de cét hyuer, vous ne errez point de hazards, que ceux que vous courez auprés de Made- moiselle Helene. Ie vous supplie, au reste, qu'elle n'achéue pas si ort de vous gagner le cœur, qu'il ne m'y reste tousiours quelque lace à ses pieds. Vous ne me deuez pas refuser cette grace. Car ie uis, ie vous iure, de tout mon cœur,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Bruxelles ce 18 Feurier. (1)

---

(1) Cette lettre n'est pas à sa place, car elle se rapporte nécessairement à l'année 1634. Voiture venait alors de rentrer en Flandre.

A MONSIEVR LE MARQVIS DV FARGIS.

LETTRE IX.

MONSIEVR,

I'ay une extréme satisfaction de mon jugement : d'auoir tousiours creu, que vous ne m'auiez pas oublié, quelque apparence que ie visse du contraire ; et de ce que ma mauuaise fortune, ne m'a pû obliger à auoir seulement vn soupçon de vous. I'ay tousiours rejetté sur elle les manquements que l'on pouuoit croire venir d'ailleurs : et en vn temps, où elle sembloit me vouloir priuer de toutes les choses qui m'estoient les plus cheres, ie pouuois bien croire qu'elle m'empescheroit de receuoir de vos lettres. De sorte, Monsieur, que, ie n'ay point vsé de cette rigoureuse iustice, auec laquelle vous dites que ie vous pouuois condamner ; et ie serois bien fasché d'auoir si legérement fait le procés à vne personne, qui a par tout tant de témoins de sa generosité, et de sa Vertu ; et contre qui il n'y a dans le monde que le Cardinal de Richelieu qui puisse auoir cette volonté. Ie vous auouë, pourtant, que quelque foy que i'eusse en vous, i'ay esté extrémement aise de voir des preuues de ce que ie croyois : et quoy que l'honneur que vous m'auez fait de m'escrire, et le témoignage que vous me donnez de vostre amitié, ne m'ayt pas rendu plus asseuré ; il m'a rendu plus content. Si cette joye pouuoit estre augmentée par quelque chose : c'est par les asseurances qu'il vous plaist me donner, des bonnes graces de Monsieur de Puylaurens. Ie sçay, Monsieur, que vous auez assez de part dans son esprit, pour pouuoir répondre de ses inclinations : et vous sçauez auec quelle passion ie desire de pouuoir meriter la sienne. Aussi, quand ie lis dans vostre lettre ce que vous me mandez, que vous auez donné ordre pour ma subsistance, pour vn temps, de deçà ; et que ie ne vois point d'ailleurs de quelle sorte vous y auez pourueu, ni par quel moyen : j'interprete cela, que vous auez jugé que l'asseurance d'estre aymé de deux si excellentes personnes, suffisoit pour me rendre heureux ; et que cét honneur pouuoit suspendre tous mes maux pour vn temps. L'on attend icy auec impatience Messieurs de Lingendes : et veu les grandes tempestes qu'il a fait, et le long-temps qu'ils mettent à arriuer, j'en serois en peine ; n'estoit que l'on m'a dit, qu'ils auoient esté pris par les Hollandois, et que cela leur a fait perdre vn mois de temps. Le Comte-Duc

m'a témoigné, qu'il importeroit extrémement qu'ils fussent icy; et qu'il regrettoit fort que l'on perdist tant de temps, pour ne pas sçauoir ce que son Altesse desire. Selon que ie puis juger, il a autant d'enuie que iamais de seruir et de faire assister son Altesse; et monstre en cela beaucoup de passion. Ie crois, Monsieur, que vous donnerez aduis de cecy à Monsieur de Puylaurens, à qui ie n'en escris rien; pource que la lettre que ie luy enuoye estoit desia fermée, n'ayant veu le Comte-Duc qu'hier au soir. Ie n'oserois, ni ne puis sortir de ce lieu deuant l'arriuée de Messieurs de Lingendes. Mais dés qu'ils seront icy, et que l'ordre que vous dites que l'on a donné en ma faueur, aura produit quelque effet : rien ne m'y sçauroit retenir; en vsant du choix, que vous me faites l'honneur de me mander que l'on me laisse, ie partiray d'icy en diligence; et iray, Monsieur, vous rendre moy-mesme les graces tres-humbles que ie vous dois, pour tant d'obligations que ie vous ay. Ie sçay, qu'au moins pour les premiers iours, ma conuersation ne vous sera pas ennuyeuse : et que vous aurez du plaisir à m'entendre dire, combien vous estes icy estimé et aymé de tout le monde ; et quelques particularitez que ie reserue à ce temps-là. Ie souhaite qu'il arriue bien-tost; et que ie vous puisse asseurer, mieux que ie ne puis faire icy, auec combien de passion ie suis,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 13 Mars 1633.

A MONSIEVR DE PVY-LAVRENS.

LETTRE X.

MONSIEVR,

Cét homme que vous pensiez auoir déliuré d'Espagne, n'a pû encore sortir de Madrid : et la fortune ne m'a pas esté en cela si fauorable, que vous. Quelque contraire que ie l'aye ; ie souffre patiemment le mal qu'elle me fait, quand ie songe au bien que vous me voulez : et j'estime beaucoup plus d'estre de vos amis que des siens; sçachant que vous les sçauez mieux choisir et mieux conseruer. Il semble qu'elle ait arresté les vents pour moy seul; et que la mer soit nauigable pour toutes sortes de personnes, si ce n'est pour Messieurs de Lingendes. L'impatience auec laquelle ie les at-

tends, me donne tant d'inquiétude, que ie vous asseure, Monsieur, que mes maladies ne m'ont pas tourmenté dauantage. En cette occasion, souuent ie me ressouuiens de vous : et ne puis m'empescher de souhaiter cette tranquillité d'esprit que j'ay admirée autrefois; lors que sur le penchant d'une des plus importantes affaires du monde, ie vous ay veu auec le mesme visage que tousiours, et moins empesché que pas-vn, en vne chose où vous auiez plus de soin et d'interest que tous les autres. En cela, Monsieur, j'auois que ie vois vne difference infinie entre vostre ame et la mienne. Mais cette mesme consideration qui me fait connoistre ma foiblesse, semble aussi en mesme temps l'excuser : puis qu'il est vray, que le desir d'estre auprés de vous, et d'y remarquer de semblables actions, fait une grande partie de l'impatience que i'ay, de me voir hors de ce lieu. Quand i'en seray sorty par vostre moyen, ie mettray cette obligation entre les plus considerables que i'aye, d'estre tousiours,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 6 Auril.

A MONSIEVR ***.

LETTRE XI.

MONSIEVR,

Le malheur qui a retardé mes lettres, et qui vous a empesché de les receuoir, deuant que vous me fissiez l'honneur de m'escrire pour la seconde fois : a esté au moins heureux en cela ; qu'il vous a donné occasion de faire vne si grande bonté ; et à moy de receuoir tant de témoignage de la vostre. Vos interests me touchent de telle sorte plus que les miens : que ie vous asseure, Monsieur, qu'en cela ie n'ay pas eu tant de joye de connoistre que vous m'aymez beaucoup ; que de voir, que vous sçauez parfaitement aymer ceux qui sont à vous, et que vostre generosité merite toutes les loüanges qu'on luy donne. Vous ne le sçauriez mieux faire paroistre, qu'en ayant soin d'vne personne, qui vous est si inutile ; et en laquelle ie ne vois rien qui vous puisse obliger à cela, que l'extréme inclination que i'ay à vostre tres-humble seruice. Si d'auenture, Monsieur, vous y voyez quelque autre chose : ie tâcheray de ne pas démentir vostre

ugement ; et d'estre tel que l'on ne vous accuse pas de faire de mauuais choix, et d'employer mal vne chose si precieuse que vostre affection. C'est desia, ce me semble, quelque disposition à cela, que de vous honorer aussi particulierement que ie fais : et il n'y a qu'vne ame bien faite, qui peust auoir une si iuste et si grande passion qu'est celle que j'ay d'estre,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 17 d'Auril.

A MONSIEVR DE CHAVDE-BONNE,

Cheualier d'honneur de Madame la Duchesse d'Orleans.

LETTRE XII.

MONSIEVR,

I'ay creu auoir trouué vn thresor, quand dans un mesme pacquet j'ay receu trois de vos lettres. Ce bonheur, me fait croire que ma Fortune est changée ; et que ie vays entrer dans vne saison plus-heureuse. L'arriuée de Messieurs de Lingendes me confirme encore cette opinion ; et me fait esperer de sortir bien-tost de ce lieu. Au moins, mon deuoir ne m'y arreste plus : et vne des chaisnes qui m'attachoient icy, est rompuë. Il ne reste plus que celle de la necessité : laquelle, si elle n'est la plus forte, est sans doute la plus pesante ; et ie croy, que j'auray peine à m'en defaire. Ce que ie vous puis dire, Monsieur, c'est que iamais esclaue n'est sorty d'Alger, et n'a fuy de son Maistre auec tant de joye, que j'iray trouuer le mien. Ie vous supplie tres-humblement d'y prendre part ; et que la presence de Monsieur de Vaugelas, ne vous empesche pas de trouuer la mienne à redire. On m'a appris, qu'il est logé auec vous. Ie vois bien quel hazard ie cours en cela ; et combien il est difficile, que ie garde la place que j'auois dans vostre amitie, et qu'il ait celle qu'il y merite. Ie ne sçay pas ce que vous en ferez. Mais il est difficile, que vous soyez en cela juste et constant tout-ensemble. Ie vous conseille pourtant, Monsieur, d'auoir plus d'egard à vous et à luy, qu'à moy. I'ayme mieux quitter quelque chose de mon droit. Et si vous me demandez mon auis, la Iustice est la derniere vertu que l'on doit violer. Ie crains que cecy ne paroisse pas tant modera-

tion, que prudence; et que l'on attribuë à finesse en moy, de feindre de demeurer d'accord d'vne chose, que ie ne puis empescher. Quand il seroit ainsi, encore cela auroit-il son prix : et ce n'est pas peu de sagesse, de pouuoir dissimuler en vn interest si sensible. Voyez, Monsieur, en quelle bonne humeur, m'ont mis vos lettres. I'ay oublié tous les soins qui m'agitoient : et il me semble, qu'il ne me reste plus rien à craindre, si ce n'est que vous aymiez Monsieur de Vaugelas plus que moy. Cependant, il me faut trouuer moyen de sortir de ce lieu : et resoudre, si ie m'en dois retourner par la France ou par la Mer; et quel peril i'ayme mieux courre, d'estre noyé, ou d'estre pendu. Mais pourueu que vous m'aymiez tousiours, ie ne me donneray point de peine du reste : et ie dois, ce me semble, estre asseuré contre la fortune, moy qui ay l'honneur de vous auoir connu si particulierement, et qui suis depuis si long-temps,

Monsieur, j'auois à mettre icy mille tres-humbles baise-mains pour beaucoup de personnes. Mais cela voudroit plus de temps que ie n'en ay. Ie crois qu'il vaut mieux les faire tous à Madame la Comtesse de Barlaymont.

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

De Madrid ce 17 d'Auril 1633.

A MONSIEVR ***.

LETTRE XIII.

MONSIEVR,

Enfin ie pense que l'enchantement est rompu. Au moins, il me semble qu'il n'y a plus rien qui me puisse arrester. Mais ie n'oserois me vanter de sortir de ce lieu, jusques à ce que j'en sois bien loin. Estant à la veille de mon partement : ie vous escris auec le peu de loisir que vous pouuez imaginer que doit auoir un homme aussi négligent que moy; et qui a accoustumé de remettre toutes choses jusques au dernier iour. Outre quelques affaires qui me restent, il me faut aller dire adieu à Doña Antonia, à Doña Ynez, à Isabelica, à la Guzmana, à la Catalana, y a las dos Toledanas. Il faut que j'enuoye vn recade à Doña Eluira; que j'escriue vn billet à Doña Vrraca; et que ie donne des chapins y vn manto à Doña Alonza, et vn Cha-

pelet à sa mere Doña Pedraza. Sans mentir, Monsieur, j'ay vescu cy comme vn Saint. Mais ie n'ay pû moins, que de faire toutes ces amitiez. Ie vous asseure pourtant, qu'elles ne m'ont point débauché : et si vous me passez en toutes les autres vertus, ie me puis vanter d'auoir exercé en ce païs vne temperance que vous auriez mal-gardée. Le Diable n'est iamais si à craindre, que sous les formes où il apparoist icy : et il y a de certains yeux noirs, dans lesquels quand il se met, il fait tout ce qu'il veut; et il n'y a point d'exorcisme qui l'en puisse chasser. Ie m'en vay trouuer à Seuille des Démons encore plus dangereux; et qui sont de ceux que l'on appelle Ignées. Pource qu'il n'y a guéres d'embarquemens à Saint Sebastien, et que l'on n'y trouue que de fort petits Vaisseaux; ie me suis resolu de prendre cette route. Beaucoup me le déconseillent, pour les grandes chaleurs qu'il y a en cette saison en Andalousie. Mais il me semble, qu'il est difficile que ie meure de chaud; et c'est vne sorte de mort que ie ne puis apprehender. Si d'auenture le Soleil, la Mer, ou les Pyrates (j'ay tout cela à craindre) accourcissent mon voyage et ma vie : ie vous prie tres-humblement, Monsieur, d'auoir soin de mon pere, en luy faisant obtenir ma suruiuance; et de ne me plaindre qu'autant que vous jugerez raisonnable, c'est à dire fort peu. Mais au cas que j'échape, comme ie l'espere, (car il me semble, qu'il me reste plus de temps à viure, et que ie ne dois pas si tost guerir le la colique;) je vous supplie de me faire la grace de penser à ma ortune : et s'il arriue quelque changement durant mon absence, le voir s'il y aura lieu de faire quelque chose en ma faueur. Ie croy, Monsieur, outre l'extréme bonté que Monseigneur a pour tous ses eruiteurs, que vous y trouuerez encore quelque chose de particuler pour moy; et qu'encore que j'aye esté esloigné depuis vn an de a personne, ie n'auray rien perdu de la bonne volonté dont il a leù de tout temps à son Altesse de m'honnorer. Pour ce qui est de Monsieur de Puylaurens, ie vous respons de son affection : et ie uis asseuré, qu'il sera bien aise d'auoir moyen de faire du bien à ne personne, en qui il croit qu'il y en a vn peu, et, au moins, de a fidelité de laquelle il ne sçauroit douter. Il n'y pas trois iours que e parlay long-temps de luy, et en telle occurrence, et à telle personne; que ie croy que ie puis dire, que ce fut auec quelque vtilité. Cette estoile que vous sçauez qui me fait quelquefois aymer plus que ie ne merite, a fait son effet en celuy qui peut tout icy : et ie ne puis vanter à vous, à qui ie puis dire toutes choses; qu'il m'a témoigné vne affection tres-particuliere. Ie croy, Monsieur, que s'il estoit besoin, Monsieur le Marquis du Fargis parleroit aussi tres-

volontiers pour moy. Mais ie vous ay assez d'autres obligations à l'vn et à l'autre : et ie desire auoir celle-là à Monsieur de Puylaurens tout seul. Si vous voulez, Monsieur, m'obliger autant en autre chose : faites-moy, s'il vous plaist, la faueur de faire souuenir vos amis de moy : souuenez-vous-en souuent vous-mesme : et croyez que ie suis de tout mon cœur,

Vostre, etc.

Le 9 de Iuillet 1633.

A MONSEIGNEVR LE COMTE DVC D'OLIVARES.

LETTRE XIV.

MONSEIGNEVR,

Ie ne puis differer plus long-temps à me seruir de la permission que vous m'auez donnée ; et à vous dire, qu'apres auoir veû la plus belle partie de l'Espagne, ie demeure tousiours dans l'opinion que j'auois, qu'elle n'a rien de si rare que V. E. Dans tous les lieux où j'ay passé, ie n'ay rien remarqué auec tant de plaisir, que le respect que tout le monde porte à vostre nom, et aux recommandations qui viennent de vostre part. Celles dont il a pleû à V. E. de m'honorer, ont fait par tout l'effet que j'en pouuois esperer : mais nulle part, comme dans l'Alcaçar de Seuille, où j'ay trouué tout le bon accueil, et toute la courtoisie, qui se doit attendre d'vn lieu, où vous commandez. C'est à mon auis la piece de toute l'Espagne, qui merite autant d'estre veuë : et si l'Escurial a quelque chose de plus grand, et de plus magnifique ; ce Palais a des dons particuliers, et des graces naturelles, qui le rendent remarquable entre tous les autres. Ie vous asseure pourtant, Monseigneur, que ses dorures, ses iardins, et ses fontaines, ne sont pas les choses qui m'y ont semblé les plus agreables : et j'y estimay plus que tout cela, la rencontre que j'y ay faite d'vn Gentilhomme, qui parle de V. E. quasi auec autant d'affection que moy ; et qui m'a apris beaucoup de particularitez de cette vie, qui me semble la plus admirable du monde. Ie prie Dieu, Monseigneur, qu'elle soit aussi longue que belle : et qu'il me conserue la mienne, jusqu'à ce que j'aye pû témoigner à V. E. combien veritablement j'honore les singulieres vertus qui sont en elle, et auec quelle passion ie suis,

MONSEIGNEVR, *Vostre, etc.*

A Seuille ce 16 Aoust 1633.

A MONSIEVR DE CHAVDE-BONNE.

LETTRE XV.

MONSIEVR,

Si ie meurs, vostre Philosophie vous consolera assez. Mais ie croy ıe ce sera auec quelque peine; et qu'il y a long-temps que la ›rtune ne vous a rien fait perdre qui vous fust si cher. Ie pense ı'il seroit bien mal à propos, que ie vous donnasse icy des asseunces de mon affection. Vous connoissez mon cœur, comme celuy ıi l'auez fait en partie : et vous sçauez les obligations que ie vous '. Cela estant, il est impossible, que vous nė voyez bien, que vous ıuez tout-entier. Ie reconnois, Monsieur, que c'est à vous à qui ie ›is le meilleur de ma vie; et à qui j'espere deuoir la resolution ıe j'auray à la mort. Si j'en viens jusques-là, comme il est assez ›uteux, ie vous supplie tres-humblement de consoler mon pere ıtant que vous pourrez; et de dire adieu pour moy à toutes mes nies, que ie quitteray auec quelque sorte de regret. Ie vous supplie ıssi tres-humblement, de vouloir reconnoistre pour moy les obliıtions que j'ay à Monsieur de Puylaurens. Pour ce qui est de l'aitié que vous auez pour moy, ie vous prie de la continuër tousurs. Car c'est vne chose que ie ne me puis résoudre de perdre, esme en quittant le monde. Adieu Monsieur, ie suis comme vous auez,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Madrid ce 11 de Septembre 1632. (1)

AV MESME.

LETTRE XVI.

MONSIEVR,

Ie crois que vous me plaindrez d'estre arresté si long-temps en ı si misérable lieu : et de voir que ie sois plus de jours pour aller ɘ Douure à Dunkerque que ie n'en ay employé pour passer de isbonne icy. Dans l'ennuy que j'y ay eû, ce m'a esté vne extréme

(1) Il est inutile de remarquer que cette lettre devrait être placée plus haut.

consolation d'y auoir la compagnie de Monsieur le Cheualier de Balantin. Il a creû, que passant par Bruxelles, il pourroit auoir besoin d'amie, pour auoir un passeport, ou pour quelques autres affaires : et j'ay pensé, Monsieur, que ie vous ferois seruice à tous deux, en vous le recommandant. Il est homme de condition : et lequel, outre cela, a toutes les autres qualitez qui font vn honneste-homme. Cela suffit pour vous le rendre recommandable. Mais ie crois de vostre bonté, et de l'honneur que vous me faites de m'aymer, que vous ferez encore quelque consideration, de ce que ie vous supplie tres-humblement de l'assister de vostre crédit. Ie mettray cette obligation, entre les plus grandes que j'aye, d'estre,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Douure le 17 de Decembre.

A MONSIEVR DE LA IONQVIERE.

LETTRE XVII.

MONSIEVR,

Il n'y a pas deux autres hommes au monde, qui s'ayment si constamment, ni si commodément, que vous et moy. Car encore que nous soyons separez de cent cinquante lieuës; ie vous honnore, et vous ayme autant, que lors qu'il n'y auoit qu'vne maison entre nous. Et quoy que vous ne me disiez, au plus, qu'vne fois en vn an, que vous m'aymez : i'en suis aussi asseuré, que lors que vous me le témoigniez tous les iours. Ie crois, Monsieur, que vous auez pour moy la mesme affection, et la mesme constance ; et qu'ayant connu mon cœur et mon esprit, en vn temps où ils n'estoient pas capables de se déguiser ; vous en auez assez bonne opinion, pour croire, que ie vous conserue tousiours la part que vous deuez auoir en l'vn et en l'autre. A la vérité, vous m'y auez tellement obligé ; et de plus, mon inclination m'y porte de telle sorte : que ie vous iure, que ie n'auray iamais de maistre ni de maistresse, à qui ie ne manquasse aussi-tost qu'à vous ; et que de tous mes deuoirs, il n'y en a pas-vn, auquel ie satisface auec plus de plaisir, qu'à celuy de vous cherir, et de vous honnorer. Continuez-moy donc, s'il vous plaist, tousiours l'hon-

neur de vostre amitié : et croyez qu'elle n'est pas tout à fait mal employée ; puisque suis, et ie seray toute ma vie,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A Paris le 8 Ianuier 1638.

A MONSEIGNEVR ***.

LETTRE XVIII (1).

Est-il permis de passer ainsi legerement par dessus les accidents les plus remarquables de vostre vie ; et ne leur donner pas plus de place en vostre histoire, que celle d'vne ligne ? Ceux-là sont pardonnables, qui voulant décrire en vn petit espace toute la rondeur de la Terre : nous désignent vne grande et grosse Ville par vn point ; et vne large et longue riuiere par vn simple trait de plume. Mais vous, à qui la Fortune, outre le loisir de faire les actions que vous faites, laisse encore celuy de nous les conter : vous n'en deuez pas vser ainsi. Vous nous deuez faire voir les choses en leur iuste estenduë : ou plutost, comme vous nous les montrez de loin, les grossir et amplifier ; ainsi qu'aux pieces que l'on veut placer bien au dessus de nostre veuë, les Statuaires adjoustent tousiours quelque chose au delà de leur naturelle grandeur. Ie sçay bien que vous n'estes pas grand enlumineur de vos actions ; que difficilement pourriez-vous rien nous déguiser à vostre auantage ; et que vous auriez de la peine à les releuer au delà de leur vray prix. Mais au moins, ne les diminuëz pas, si vous n'y voulez rien adjouster. La Vérité, qui veut estre entiere, et qui ne se peut peindre à demy, s'offense également des deux extrémitez. Toutefois, comme ceux qui luy prestent quelque chose, semblent la mieux aymer, que ceux qui luy ostent : pour nous la representer telle qu'elle doit estre, parez-la vn peu dauantage. Vous faites honte à vne si chaste et si seuere Déesse, de nous la montrer toute nuë. Il n'y a que Venus dans le Ciel qui ose paroistre ainsi. Vous deuez, sans doute, estimer

---

(1) Cette lettre n'est pas entière, y ayant quelque chose qui manque au commencement et à la fin.

et dorer dauantage le plus bel accident de vostre vie. César, en treize ou quatorze ans qu'il surmonta le Monde, ou, pour le dire plus glorieusement, qu'il assujettit Rome à ses loix : ne se vit pas en vn hazard pareil : et nous ne voyons point que le peril l'ait iamais abordé de si près. Toute la Terre saigna pour sa querelle. L'Europe, l'Asie, et l'Afrique en rougirent à diuerses fois : et comme si trois gouttes de son sang eussent été encore vn trop riche prix pour l'Empire de l'Vniuers, luy seul, entre tous les siens, n'en répandit point du tout. Mais voyez en cecy la trahison de la Fortune. Elle le garda entier, et le sauua de la moindre égratignure, au milieu de tant de batailles, et de tant de millions d'Ennemis armez à sa ruïne; pour aprés, estant Empereur du Monde, parmy ses Amis desarmez, et au Sénat, le faire percer de trente-deux coups. Cette derniere action me fait croire, quelque bon visage qu'elle luy fist, qu'elle ne luy voulut iamais de bien : et que forcée elle fit alliance auec sa vertu, pour sembler y auoir contribué quelque chose, et prendre part auec elle, à la gloire de tant d'illustres actions ***.

BILLET A MADEMOISELLE DE MAROLLES (1).

LETTRE XIX.

La Fée qui nous broüilla hier au soir, est vne des plus malicieuses qui fut iamais : et les maledictions de toutes les autres, ne m'auroient pû causer tant de mal, qu'elle m'en a fait. Ie ne m'offençay point de ce que vous me reprochastes que ie ne suis point d'humeur accommodante. Car c'est vne qualité, dont on vous accuse plus que moy; et qui ne peut estre vn defaut, puisque elle se trouue en vne personne toute parfaite. Mais ie vous trouuay trop cruelle, quand vous-vous empeschastes de tourner les yeux sur moy ; et que du plus beau visage du monde vous en fistes vn mauuais. Il me sembla alors que tout le Ciel me regardoit de mauuais aspect; et qu'il se faisoit deux éclipses de Soleil tout à la fois. Cela me couurit le cœur de tenebres et de frayeurs qui ne m'ont point laissé reposer : Et quelque ora-

(1) C'était la sœur de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, connu surtout par sa traduction de Lucain.

geuse qu'ayt été la nuit passée, elle n'a point égalé celle que vous m'auez iettée dans l'esprit. Elle dure encore, ie vous asseure : et quoy qu'il fasse iour pour les autres, il n'y en aura point pour moy, que vous ne me l'ayez donné. De l'humilité auec laquelle ie vous parle, vous deuez juger, que ie ne suis pas si glorieux que vous dites ; et que si ie ne suis point accommodant, ie suis au moins racommodable. Si vous l'estes autant que moy, vous receurez mes satisfactions, et mes presens. I'auois tousiours gardé ce ruban gris-de-lin, pour me sauuer dans une necessité comme celle où ie me trouue. Souffrez qu'il fasse l'effet que j'en ay espéré ; et qu'il me tire du labyrinte ou ie suis. Ie ne sçaurois nier, que ie n'aye fait vne faute puisque ie vous ay faschée. Mais au moins, j'ay sçeu trouuer quelque couleur pour la couurir : et vous ne sçauriez dire qu'elle ne soit pas belle, puisque c'est celle que vous aymez. Vous en verrez tantost vne autre sur mon visage, qui vous deura encore plus toucher ; et qui vous dira le reste de ce que ie n'ose vous escrire icy.

A MONSIEVR ***.

LETTRE XX.

MONSIEVR,

I'ayme mieux vous escrire plus souuent, et vous payer à plusieurs fois. Cela sera plus commode pour vous et pour moy, que si à vn coup ie vous baillois vne grande somme, qui seroit ennuyeuse à compter, et où il pourroit passer beaucoup de fausses pieces. Fausses pieces sont celles où il y entre du suif. C'est vne question celebre en Droit, *Vtrum creditor cogi possit accipere debiti partem*, et les Clercs tiennent que non : *Quia*, ce disent-ils, *particularis solutio multa habet incommoda*. Mais vous ne me traiterez pas tant à la rigueur. Aussi seriez vous au hazard de perdre la debte entiere, si vous ne vouliez rien receuoir de moy, que quand ie me pourray aquitter en vn coup de tout ce que ie vous dois. Car ie ne suis pas soluable pour cela. Et quoy que ie face, ie [illegible] demeuray tousiours de reste. Mais tout ce que ie vous conte icy, n'est pas de l'argent comptant. Vous voulez que ie vous dise des nouuelles. He bien, ie perdis à trois dez. [illegible] payez. Voila vne dangereuse [illegible]

grande partie de mes chausses ; et il n'en faudroit gueres de semblables pour m'emporter ma chemise. Cela va mal. Vous en serez fasché. Mais il y a trois mois que ie ne jouë plus : et j'ay fait grande, mais ie dis celebre resolution de plus jouër. Si ie la garde, n'ay-je pas beaucoup gagné? Ie m'oserois pas trop m'en asseurer. Car ie serois deuenu bien peu Philosophe, si ie n'osois répondre asseurément de moy-mesme. Tant-y-a que si j'en doute, c'est de la mesme sorte que ie pourrois douter, si ie ne m'iray pas jetter à ce renouueau dans Breda. Il n'y a pas grande apparence. Mais si vous voulez, que j'en sois encore plus asseuré, faites que ie vous le promette, et demandez-le-moy par l'amitié que ie vous dois. Ie me reseruay deux cens escus, comme vne table de naufrage, sur laquelle j'ay vogué assez plaisamment d'vn costé et d'autre, touiours rifflant, comme vous sçauez. Enfin, ie pris terre à Orleans, où ie me suis r'affraichy deux mois durant. Ie vous dirois ce qui m'y a tenu si long-temps. Mais il faudroit que nous eussions vn chiffre entre nous deux. Cela seroit plaisant, qu'vn paquet de la sorte tombast entre les mains des ennemis : et qu'aprés auoir bien exercé tous les déchifreurs de l'armée ; au lieu d'y trouuer quelque entreprise sur Anuers, ou quelque grand dessein sur l'armée du Marquis ; on n'y trouuast que des *** de celle-cy, ou de celle-là. Mais vous, mandez-moy si vous-vous en passez ; et si vostre premiere resolution dure encore. Selon que l'on m'a parlé en ce païs-là, ie voudrois que vous ****. Mais ie m'imagine qu'il est bien difficile de *** sous des huttes, et principalement quand on les a faites. C'est vne estrange vie que celle de delà. Monsieur de la Ionquiere m'en a fort dégousté. Mais mandez-moy plus particulierement tout ce que vous faites. Vous ne nous escriuez que des menaces : et si vous ne me faites réponce, ce dites-vous, celle-cy sera la derniere que ie vous escriray. *Buena es la flema por dios.* On voit bien, que vous parlez en homme, qui a vingt-cinq mille hommes de pied, et quatre mille cheuaux. Mais deffenses à vous pourtant de plus vser de tels termes. On vous a osté vostre museliere en ce païs-là. Mais nous irons vous la remettre. Vous ne voyez pas, que la pluspart du temps, nous n'auons rien à vous conter. Et vous auez tort de me dire, que j'ay plus de choses à escrire que vous, estant en lieu, où il y a plus de nouuelles. Car les farces de la Cour et les gazettes ***.

A MONSIEVR ***.

LETTRE XXI.

MONSIEVR,

Le soin que vous auez eû de l'affaire dont ie vous auois parlé, n'a pas esté employé si peu vtilement que vous dites. Car cela m'a esté vn témoignage, que vous me faisiez l'honneur de m'aymer : et e tiens cette fortune-là beaucoup au dessus de l'autre que ie pretendois. Ie vous le dis sans mentir, ie me laisse bien plus toucher à a gloire, qu'à l'ambition : et ainsi il n'y a point de place au monde, tant proche fust-elle des Roys, que ie ne prisasse moins, que celle que vous me donnez en vos bonnes graces. Il me déplaist seulement, que tant de faueur, que vous me faites, demeure sans reconnoissance ; et qu'il ne me reste plus rien que vous puissiez de nouueau aquerir en moy. Mais souffrez, s'il vous plaist, que ie ne donne aucune part de mon affection, à l'obligation que ie vous ay : puisque ie l'ay desia donnée toute entiere à vostre merite ; et que dés le premier iour que j'eus le bon-heur de vous bien connoistre, sans sçauoir si vous m'aymeriez ou non, ie fus parfaitement, etc.

A MONSIEVR ***.

LETTRE XXII.

MONSIEVR,

Ie craignois que mes lettres, si elles venoient seules, ne fussent pas trop bien reçeuës de vous : et sans cela ie vous aurois remercié il y a longtemps de la faueur qu'il vous a pleû me faire. Mais j'ay pensé qu'elles n'arriueroient pas trop tard : pourueu qu'elles vinssent auec celles de Mademoiselle du Plessis ; et que vous leur feriez tousiours fort bon accueil les trouuant en si bonne compagnie. Ie portay à cette belle Dame la lettre que vous luy escriuiez, aussitost que ie l'eus receuë : et ie vous puis dire, sans vous flatter, qu'elle fut leuë d'elle en ma presence plus d'vne fois ; et qu'elle en demeura parfaitement contente et satisfaite. Ne croyez pas neantmoins, pour ce que ie vous en dis, estre mieux dans ses bonnes

graces : et ne prenez pas cela pour vn témoignage de beaucoup d'affection. Car ce que vous luy auez escrit estoit de sorte, qu'il eust causé le mesme effet en vne personne indifferente : et ie ne crois pas qu'il y ait femme au monde, qui ne l'eût reçeuë auec beaucoup de contentement; si ce n'est peut-estre qu'il y en ait quelqu'vne qui n'ait point de vanité. Aussi, si vous estimez à quelque fortune la grace que l'on vous fait de vous en remercier : ie ne pretens pas, que vous m'en sçachiez aucun gré; ni que vous croyez que mes prieres et mes sollicitations y ayent contribué quelque chose. Car ie ne crois pas qu'il se pust faire, qu'vne si bonne lettre demeurast sans réponse; ni que celle qui l'a reçeuë pust rien oublier, de tout ce qui vous peut obliger à luy en faire voir vne seconde. Dans celle qu'elle vous enuoye, vous verrez des preuues de ce que ie vous dis. (Mais vous les aurez desia veuës en lisant cecy. Car sans doute elle aura esté ouuerte la premiere.) Et c'est-là, que vous iugerez, si ie suis menteur, et si vous ne l'estes pas, lors que vous-vous dites mal-heureux. Au moins, ayant des asseurances du contraire de si bonne main, vous ne deuez plus, ce me semble, vous appeller ainsi, ni vous plaindre dauantage d'vne absence, sans laquelle vous ne pouuiez pas receuoir cette faveur. Pour moy, quand toutes ces considerations-là n'y seroient point, je ne pourrois pas estre triste de vostre mal, tant que ie vous entendrois plaindre de si bonne grace; ni estre touché de pitié, pour vous voir en vne condition, que j'estimerois plustost digne d'enuie. Car sans mentir, ie ne puis pas comprendre, que l'on puisse se plaindre de la solitude, estant auprés de Madame la Comtesse de Moret; ni croire qu'vn honneste homme puisse estre mal-heureux avec elle. Et en verité, depuis qu'elle est partie d'icy, et qu'elle vous en a emmené; ie trouue dans Paris ce desert, que vous trouuez dans vos forests : et ie ne pourrois pas voir le Cloistre sans tristesse, quand mesme la plus belle Dame qui y soit se disposeroit à m'y donner tout contentement. Mais pourtant, parmy cét ennuy, ie ne m'estime pas encore tout à fait mal-heureux : puisque vous me faites l'honneur de vous souuenir quelquefois de moy ; et de croire que je suis de tout mon cœur, et plus que personne du monde,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*

A MONSIEVR ***.

LETTRE XXIII.

MONSIEVR,

› n'ay point d'autre excuse à vous donner du long-temps que esté à vous escrire, et à m'acquitter de ce que ie vous dois; ma paresse. Outre la mienne naturelle, j'ay encore contracté e du pays où ie suis; qui passe sans doute en faineantise toutes Nations du Monde. La paresse des Espagnols est si grande, on ne les a iamais pû contraindre à balayer deuant leurs portes : l en couste quatre-vingts mille escus à la Ville. Quand il pleut, x qui apportent du pain à Madrid, des Villages, ne viennent nt, quoy qu'ils le vendissent mieux : et souuent il y faut enuoyer Iustice. Quand le bled est cher en Andalousie, s'ils en ont en stille, ils ne prennent pas la peine de l'y enuoyer; ni les autres n venir querir; et il faut qu'on leur en porte de France, ou illeurs. Quand vn Villageois qui a cent arpens, en a labouré cinunte : s'il croit en auoir assez, il laisse le reste en friche. Ils laist les vignes venir d'elles-mesmes, et sans y rien faire. Vn Ita› qui tailla la sienne, en trois ans la racheta de prix. La Terre spagne est tres-fertile : leur soc n'entre que quatre doigts dens; et souuent rapporte quatre-vingts pour vn. Ainsi s'ils sont ures; ce n'est que parce qu'ils sont rogues et paresseux.***

A MADAME ***.

LETTRE XXIV.

'ous sçauez vous deffendre de si bonne grace, que ie ne feindray s de vous accuser : et si d'aduenture jusqu'icy ie l'ai fait injuste-nt, vous ne deuez pas vous en plaindre, ni moy m'en repentir; sque cela a fait naistre vn si bel effet; et qu'il vous en est reuenu ; de gloire, et à moy tant de contentement. Ie fus rauy hier. nd ie vis vne page et demie escrite de vostre main. Ie ne me sou-ıs pas d'avoir iamais esté si content, ni d'auoir veû tant de es choses ensemble : et pour vous dire le vray, la plus grande

marque que ie voye en. vous de n'estre pas coupable, c'est de que vous traittez si doucement vos accusateurs; et que vous fai tant de bien à ceux qui ont dit tant de mal de vous. La moitié ce que vous m'auez escrit pourroit justifier la plus criminelle p sonne du monde : et l'innocence mesme ne me sembleroit pas belle, ni si aymable, que la deffense que vous donnez à vos fa Aprés cela, vous pourrez faire prendre à ma creance tel party vous plaira. Car tant que vous parlerez ainsi, ce ne sera plus l rité qui sera la plus forte chose du monde; et vostre Eloquence ostera cette qualité. Ie remets donc toutes mes opinions entre mains. Celles que ie tenois les plus vrayes, me sembleront les injustes, si vous ne les approuuez pas. Ie croiray, si vous vo que vostre Religion est meilleure que la mienne; que le Roy point de plus fidelles sujets, que ceux de la Rochelle; qu'il plus expedient, pour le bien de l'Estat, d'abattre la Citadelle Mets, que le Bastion de l'Euangile; et que mon affection n'e gueres plus grande que la vostre. Mais ie croiray tousiours, et quand vous ne le voudriez pas, que vous n'auez pas au monde tre pareille; et qu'on ne vous sçauroit assez aymer. Adieu.

A MADAME ***.

LETTRE XXV.

Vous ne fistes iamais vne si bonne lettre que la derniere que j'ay receuë de vous : et ce qui m'a empesché d'y respondre plustost; c'est que j'ay employé à la lire tout le loisir que j'ay eu depuis. En core ne m'en puis-je lasser, tant j'y trouue de gentillesses de tous costez. Sans mentir, ie ne voudrois pas n'auoir point esté absent de vous à l'heure que vous l'auez escrite. Car cela m'eust empes ché de receuoir ce contentement : et ie doute si vostre presence m'en eust pû donner vn plus grand. Ce Caresme-prenant, que vous dites que vous esperez apres Pasques, m'a beaucoup plus resioüy que celuy qui est passé : et sur la fin, vous me reprochez si douce ment ma negligence, et vous ajoustez si à propos, *I'ayme mieux dire comme vous, mandez-moy ce qu'il coustera;* que ie ne croy pa que vous ayez iamais rien dit de si bonne grace. M*** (pardonnez moy si ie vous le dis) mais il falloit que vous fussiez en bonne hu meur : et en verité, vous me faites bien glorieux, de me dire, qu

rencontrons en nos pensées; puis que vous rencontrez si
ostres. Mais puis que cela est, vous n'en eustes que de
ces iours passez; et vous ne vous estes entretenuë que
maginations. Car pour moy, il y a long-temps que ie n'ay
ennes en vn estat si plein de repos, et de tranquillité; et
re dire, de contentement. Peut-estre, qu'en la fortune où
ne sied mal de parler ainsi, et que ie ne deurois estre ca-
ien de tout cela, puis que ie ne vous voy point. Mais
oy, s'il vous plaist : ie n'ay pû m'empescher d'estre con-
s auoir receu vostre derniere lettre. Et de plus, j'ay veu
itre iours vn homme qui m'a dit tant de bien de vous, que
mps ie ne sçaurois estre triste. Ce fut Monsieur ****** afin
sçachiez à qui nous auons cette obligation. Il me parla
es de vostre esprit, de vostre douceur, et de tout ce qui
ible en vous : et me dist en suite, que vous estiez la plus
ique du monde. I'auouë que cette derniere qualité me
le moins autant, que pas vne des autres : et que cela me
le cœur plus doucement, que toutes les loüanges qu'il
données. Il me descriuoit si bien vos resueries, et l'in-
que vous auez pour toutes choses; que, sans mentir, le
fendit de pitié : et neantmoins, pour rien du monde, ie
ulu que vous eussiez esté moins triste. Voila de merueil-
tradictions : et si vous n'estiez frappée de la mesme ma-
eluy qui vous les escrit; à peine les pourriez-vous croire.
e et la joye me possedoient également : et celuy qui par-
en eût veû sans doute quelque chose. Mais elles estoient
x si meslées en mon visage, que ni l'vne ni l'autre n'es-
onnoissables. Aussi, sans s'aperceuoir du trouble qu'il
moy, il me reprochoit que ie ne vous aymois pas assez;
n'estimois pas selon son prix vne affection si parfaite que
Il me déplut de le voir si peu iudicieux : et deslors j'eus
ne se fust trompé en jugeant de vostre passion, puisqu'il
nal reconnoistre la mienne. Car ayant dit tant de bien de
alloit de mon interest d'auoir bonne opinion de son juge-
eusse bien voulu en auoir de meilleures marques. Mais cela
s estrange? ie sçauois mieux que luy tout ce qu'il disoit
esprit, et de vos humeurs; et ie ne croy pas qu'il y ait
u monde, qui vous sçache mieux connoistre, ni plus es-
noy : et pourtant, toutes les fois qu'il vous loüoit, comme
appris quelque nouueauté, ou s'il m'eust dit quelque
ie n'eusse point sçeuë, j'estois ravy de joye; et cét en-

tretien m'a donné tant de contentement, que ie doute si le vostre mesme m'a iamais esté plus agreable. Parmy tous ces plaisirs, ie n'ay eû qu'vn dépit, que vous m'ayez auerty d'vne chose, que ie pensois faire, sans que vous y songeassiez; et que j'aye esté preuenu de vous au dessein que j'auois. Et en verité, vous auez trop d'impatience; et vous me deuiez donner encore vn peu de temps. Car ie veux mourir si ie n'y songeois : et ie ne vous puis dire le regret que j'ay, que vous m'en ayez parlé la premiere. Mais ne vous faschez point de n'auoir pas eû plûtost mon portrait. Car aussi bien les premiers mois de cette absence m'auoient tellement changé, que vous ne m'auriez pas reconnu : et ie differois à vous l'enuoyer, jusqu'à ce que l'esperance de vous reuoir, m'eust rendu le visage que vous m'auez veû autrefois auprés de vous. Mais il sera tantost temps d'y commencer. Au moins, ie voy que les beaux iours se hastent de retourner : et cela me fait croire que les miens reuiendront aussi. Car j'espere que le Printemps, en rendant à tout le Monde ce que le froid auoit caché de beau, me redonnera le moyen de vous voir; et que ie sentiray en vostre sein les premieres violettes qu'il fera naistre. Les autres fois, il n'auoit accoustumé de reuenir pour moy, qu'en Automne; et mon hyver duroit tousiours jusqu'en Aoust. Mais cette année, comme il a esté plus doux pour tous les autres, ie pense qu'il sera moins long pour moy. Nous verrons reuerdir ensemble les palissades de la Tuillerie, où nous nous sommes promenez six mois auparauant : et le premier Rossignol que vous entendrez chanter, vous auertira de ma venuë. Que cette pensée m'en donne de belles! et que j'ay de regret de vous quitter si-tost là-dessus! Mais il faut que ie ferme ce discours, et ma lettre; et que ie reserue quelque chose à vous conter en ce temps-là. Et pourtant, quand ie n'aurois rien à vous dire, ie ne laisserois pas d'auoir dequoy vous entretenir long-temps. Songez, M***, comment cela se peut entendre : et receuez quand-et-quand, mille baisers que ie vous donne en vous disant, Adieu.

A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XXVI.

Madame,

Vous m'auez appris en trois lignes tout ce que ie désirois savoir,

t si vous ne m'auez escrit une grande lettre, au moins vous m'auez nandé de grandes nouuelles. Selon la briéueté du style et l'impor-ance des matières, il me sembla d'abord que c'estoit une Lacédé-nonienne qui m'escriuoit, et la mere de Brasidas auroit, sans doute, scrit de la sorte, si elle auoit eu à parler de maistre Martin, ou à lire quelque chose des religieuses d'Hierre. Sans mentir, il faut voüer que vous estes merueilleuse en tout ce que vous faites! vous ne vous contentez pas de posséder les vertus solides de ces dames Romaines qui estoyent l'honneur de leur république; vous y voulez encore aiouster les grâces de tous les autres païs. Et quoyque vous ne bougiez quasy iamais de vostre cabinet, il semble que vous voyagez tous les iours par tout le monde, pour y apprendre ce qui s'y pratique de plus loüable, et de plus digne d'estre imité. I'eusse seulement désiré, Madame, que vous m'eussiez dit quelque chose des potages, et si ces plats de l'entre-mets que nous ouîmes un soir prononcer si barbarement ont esté mieux exécutez, qu'ils ne furent leus par M. de Chaueroche. Vne chose d'vne si grande instruction méritoit bien possible d'estre traittée plus amplement, et il seroit à désirer, pour la satisfaction des honnestes gens, que mademoiselle Paulet, qui n'escrit pas tant à la laconique que vous, eût entrepris la description de toute cette affaire. Cependant ie me resiouis de ce que maistre Martin a dégagé si glorieusement sa parole et la mienne. Ie vous supplie très-humblement de le reconnoistre, autant que son affection et sa capacité le méritent, et de luy donner dans vostre esprit une place tout auprès d'Alexandre. Ie ne scay, Madame, si ie puis prétendre d'estre mis auec ces deux grands hommes, mais si vous me faites cet honneur, ce sera vne grâce que ie tiendray purement de vostre bonté, et qui m'obligera sur toutes choses, à estre toute ma vie,

MADAME, *Vostre, etc.*

Madame, si vous n'aymez M. vostre mary beaucoup moins que de coustume, vous ne serez pas fâchée que ie l'asseure icy que ie suis son très humble et très obéissant serviteur; ie ne me sçaurois pas empescher aussi de dire à M. de Chaudebonne que personne ne l'honore, et ne le respecte plus que moy, et sans mentir, il y a quelques heures au iour où ie doute si ie vous ayme plus que luy. Ie me resiouis extrémement de l'advis que l'on a donné à M. de Vaugelas. Il est bien raisonnable qu'ayant iusques icy converti en air toutes les choses qu'il a commencées, il convertisse à cette heure

l'air en quelque chose. Hé ! Madame, au pauure pourceau, dites-luy s'il vous plaist un compliment pour moy.

A MADAME LA MARQVISE DE SABLÉ.

LETTRE XXVII.

MADAME,

Les precautions auec lesquelles vous priez Mademoiselle de Chalais de me parler de vostre affaire, m'ont semblé estre d'une personne peu judicieuse et peu généreuse; car vous auez mal jugé de mon cœur, et vous me deuez faire présumer que vous ne vous résoudriez pas aisément à me faire vn plaisir important, puisque vous auez tant de peine à demander de moy un si léger seruice. Sur ma part de paradis, j'aurois fait pour maistre Jean ce que vous auez eu peur que ie vous refusasse, et quand ce seroit ma vie que vous eussiez désirée, c'eût esté encore la demander auec trop de façon que de la demander de la sorte. Ie suis bien marry que vous, qui vous vantez dans la mesme lettre d'auoir vn bonheur particulier pour connoistre les cœurs, connoissiez si mal le mien, et que vous soyez si loin d'imaginer jusques où va mon affection pour vostre seruice. Mais, ce dites-vous, il y a des personnes. Ie vous avoue, Madame, que ie ne croyois pas qu'il pût arriver que vous parlassiez jamais de moy en ces termes-là ; et sans mentir, il ne se peut rien de plus offensant. Pour vous dire le vray, toute cette procédure me semble étrange, et d'vne autre que de vous; et ie m'étonne que cela soit arrivé à vne personne qui a tant de jugement dans toutes les autres choses, et en laquelle je puis dire que ie n'auois rien veu jusqu'à cette heure qui pût déplaire. Ne trouuez pas, s'il vous plaist, Madame, que ie sois trop rude, ni que j'écriue du stile de Madame de Querueno. Considérez le sujet que i'ay de me plaindre, et si vous voulez que mon ressentiment passe, trouuez bon que ie m'en sois dechargé le cœur. Ie fus hier voir Monsieur d'Irval (1), qui est celuy que vous appelez Monsieur d'Avaux, et qui est surintendant des affaires de Monsieur de Mantoüe; ie ne pus parler

---

(1) C'étoit le frère cadet du comte d'Avaux.

pour ce qu'il estoit malade. Ie fus trouuer de là vn nommé
ur Pépin, qui est intendant de la mesme maison, fort en-
et fort de mes amis; ie luy dis que l'on m'auoit donné auis
chose touchant la pairrie du Maine. Il me dit qu'il y auoit
nps qu'il le scauoit, et qu'il croyoit y auoir remedié. Ie luy
lay comment? il me repondit: En remontrant à Monsieur de
et à Monsieur le garde-des-sceaux l'injustice que ce seroit,
s ne sçauroient venir à bout de cela, pour ce que ce seroit
ser toutes choses, et que nous nous opposerions partout à la
tion de l'édit par lequel on voudroit faire passer cela. Et, en
e dit-il, ie crois que c'est vne chose qu'ils ne sçauroient faire,
est que le roy y voulût à toute force employer toute son au-
, et qu'il ne craignoit point que cela se fît; que toutes les
s estoyent vérifiées au parlement; qu'ainsi il ne consentiroit
à la vérification; que quand bien mesme le grand conseil
oit l'édit, ils ne laisseroyent pas de porter tousiours les ap-
leurs pairries au parlement, qui les receuroit tousiours pour
st qu'il a à les conseruer. Il ajousta qu'ils auoyent donné un
re à Monsieur le garde-des-sceaux, par lequel ils luy montrent
tirant quelque chose des justices des bailliages prochains de
et des lieux circonuoisins, ils pourroyent faire la mesme
sans toucher à la pairrie du Maine. Ie luy demanday si dans
noire Boisdauphin y estoit. Il me dit que non. Et Sablé, luy
Pour Sablé, ce dit-il, ie n'en sçay rien; et aprés y auoir vn
nsé : Ouy, ie crois que Sablé y est; ouy, il y est. Mais, luy
ay-je, c'est vne pairrie. Il me dit qu'il ne le sçauoit pas. Ie
là-dessus que i'estois extrémement seruiteur de Madame la
se de Sablé; que ie serois bien fâché que l'on luy fît tort en
que ie luy allois escrire pour luy en donner auis, et quel che-
me conseilloit de vous faire prendre pour empêcher cela.
mesme, me dit-il, que nous auons tenu, crier, faire du bruit,
à Monsieur le Cardinal, à Monsieur de Bulion et au garde-
eaux. Il me dit que le garde-des-sceaux n'en auoit point
Voilà, Madame, tout ce que j'ay à vous dire sur cela; si à
e il faut faire quelque autre chose, et beaucoup plus difficile,
ndez-le-moy auec authorité, si vous voulez que j'oublie le
que vous m'auez fait; et croyez que ie ne suis point de ces
nes qui ont peine à parler, à escrire, ou à faire quelque chose
eruir leurs amis. Que cette affaire, au reste, vous confirme
résolution de venir icy, et vous fasse voir qu'il est tousiours
'estre à Paris pour mille rencontres. Ie vous remercie très-

humblement, Madame, de vos melons, que ie reçus hier, et qui sont bien meilleurs que les autres. Mais ie ne suis pas à cette heure en humeur de faire des remercîments; et tout ce que ie puis faire, c'est d'asseurer Armande et sa secrétaire, que ie les aime de iour en iour dauantage, et que ie ne souhaite rien tant que de les voir. Néantmoins, Madame, au milieu de tout mon mécontentement, ie ne puis acheuer cette lettre sans vous dire que jamais personne au monde ne vous respectera, ne vous estimera, ne vous aymera tant que moy.

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

LETTRE XXVIII.

Mademoiselle,

Monsieur est perdu, et tous ses gens, d'vne perte, à mon auis, infaillible et certaine. Voyez en quel estat doit estre mon esprit, et si ie ne suis pas le plus malheureux homme du monde. I'eusse quitté la fortune de toutes choses, si elle m'eust laissé entiere la ioye de retourner vous voir, et elle l'est venu troubler par la plus estrange et la plus funeste auenture qui pouuoit arriuer. La seule imagination du plaisir de reuenir m'auoit fait resister à toutes les incommoditez de ce voyage, et après cela, il faut que ie retourne beaucoup plus triste que ie ne suis venu. A cette affliction, Mademoiselle, ie ne voy aucune consolation, de quelque costé que ie me tourne, car l'honneur de vostre amitié, qui me pourroit consoler de tous les autres malheurs, est ce qui me rend celui-cy plus sensible, et ie ne puis me résoudre à vne infortune par laquelle ie suis menacé de passer le reste de ma vie sans vous voir. Dans ce deplaisir où ie suis, ie reçois de l'amitié de Monsieur de Chauigny, toute l'assistance que i'en pouvois attendre, et de grandes assurances que ma fortune n'en sera pas pire. Mais il me semble que ie ne puis honnestement n'estre pas miserable, et ie ne voy pas qu'il y ait pour moy d'autre party à prendre que celuy qui est le plus ruineux. Nous allons bien vite à Paris, où ie pense, selon que l'on compte icy, que nous serons le 19 ou le 20 de ce mois; de sorte que j'espere que j'auray bientost l'honneur de vous voir, et de tant loin que ie jette ma veuë sur l'auenir, c'est la seule étincelle de

joye que i'y puisse voir. Vous serez estonnée de ce que l'on a découuert; nous allons voir d'estranges et pitoyables choses; l'on en propose à Monsieur de si estranges à faire, et de si fâcheuses à souffrir, que ie crois asseurément qu'il ne receura pas l'accommodement que l'on luy offre, si cela se peut appeler accommodement.

Ie vous supplie très-humblement, Mademoiselle, ne môntrez cette lettre à personne que de chez vous : ayez pitié de moy, et faites-moy l'honneur de croire que ie suis plus que personne

Vostre, etc.

A Montélimart, le 3 Iuillet 1642.

A MONSIEVR DE LONGVEIL,

Seigneur de Maisons, Conseiller du Roy en ses Conseils et premier Président en la Cour des Aydes.

LETTRE XXIX.

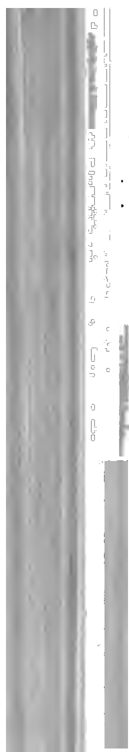
MONSIEVR,

Si j'ay esté quelque temps sans vous escrire, ce n'a pas esté par negligence que j'y ay manqué, car ie n'en puis auoir pour vous, ni manquer en quelque sorte à vn deuoir auquel ie suis si obligé. Mais ie n'auois point de nouuelles certaines à vous mander, ayant esté tout ce temps hors de la cour. Monsieur de Chauigny a fait plusieurs voyages de Monsieur le Cardinal au Roy, et du Roy à Monsieur le Cardinal, dans lesquels ne le pouuant suivre sans grande incommodité, par la diligence auec laquelle il alloit, j'ay demeuré quelques iours auec Monsieur son frere à Beziers et à Montpellier. Ie croy, Monsieur, que vous estes à cette heure aussi bien informé que moi de tout ce qui s'est passé à Narbonne; ie ne laisseray pas pourtant de vous en dire quelques particularitez ; car quand vous les auriez ouï dire, ce que ie vous diray, et ce que ie sçay de bonne part, vous asseurera au moins, que ce que vous aurez ouï dire est vray. Après vne conference de deux heures, que Monsieur de Chauigny eust auec le Roy, le iour qu'il le vint trouuer à Narbonne, où le Roy estoit venu sans autre dessein que de prendre des eaux, Monsieur le Grand entra en grand soupçon, et commença à estre fort estonné. Il fut ce soir-là chez Messieurs de Beaumont, où ayant trouué force monde, il dit à l'aîné, qu'il y auoit là beaucoup de

gens qu'il ne connoissoit pas, et qu'il le prioit de s'en défaire. Après souper, il fut chez vn gentilhomme qui estoit à luy, nommé Sioujac, qui a esté arresté et remis en liberté : estant-là, il donna charge à vn autre gentilhomme des siens, d'aller voir si les portes de la ville estoient fermées. Ce gentilhomme au lieu d'y aller, se contenta d'y envoyer vn laquais, qui lui vint dire qu'elles l'estoient; ce qui néantmoins n'estoit pas vray ; car les portes de Narbonne, qui tous les iours se fermoient à huict heures du soir, ne se fermèrent ce iour là qu'à neuf heures et demie, à cause des trains qui arrivoyent, et pour lesquels on les fit retarder. Il estoit neuf heures quand Monsieur le Grand enuoya, et elles ne furent fermées qu'vne demy-heure apres. Voyant cela, il se resolut de coucher hors du logis du Roy, et enuoya sur les dix heures du soir vn des siens couuert du manteau qu'il auoit porté ce iour-là, lequel passa dans la salle des gardes, et vn autre qui suruint, dit aux gardes qui estoyent demy-endormis : Messieurs, voilà Monsieur le Grand qui passe. On creut donc qu'il estoit retiré, et on le vint declarer au Roy, qui enuoya en sa chambre voir ce qu'il faisoit. Ses gens dirent qu'il estoit couché et qu'il dormoit. Sur les onze heures, Monsieur de Charost y fut pour l'arrester : mais ayant tiré les rideaux du lit, il ne trouua personne, et sceut après avoir cherché partout, qu'il n'y estoit pas. On creut donc qu'il s'étoit sauvé ; néantmoins, ayant enuoyé à l'écurie, et ayant trouué tous ses cheuaux, et ayant sceu aussi que Monsieur de Thou estoit dans Narbonne, on iugea qu'il n'estoit pas hors de la ville. On enuoya aussitost commander au lieutenant de Roy dans Narbonne, de ne faire ouurir les portes pour qui que ce fût, et de faire faire des rondes toute la nuit sur les murailles. Cependant, Monsieur le Grand auoit esté mené par Sioujac dans vn logis où il y auoit deux belles filles soeurs, qui n'ont pas reputation d'estre fort chastes, et auec l'vne desquelles quelques vns disent qu'il auoit couché quelques iours deuant. Estant là seul, il se fit debotter et coucha tout habillé sur le lit. Le lendemain, on enuoya par toutes les maisons faire commandement sur peine de leze-majesté et de la vie, aux maistres des logis, de declarer ceux qui estoyent logez chez eux. Les filles pour cela, ne dirent rien estant seules ; mais leur oncle, qui estoit aux champs, revint ce iour-là, par grand malheur pour Monsieur le Grand, et ayant sceu qu'il estoit chez luy (car il le connoissoit), le fit dire au lieutenant, qui y vint aussitost ; et ayant trouvé Monsieur le Grand fort troublé, et auec un visage, à ce qu'il dit si changé, qu'à peine estoit-il reconnoissable, il luy dit qu'il auoit charge de l'arrester. Monsieur le

Grand luy demanda à voir son ordre; il luy dit qu'il n'auoit point d'autre ordre que celuy qu'il auoit receu de la bouche du Roy. Monsieur le Grand luy demanda, si le Roy lui auoit commandé luy-mesme. Sur quoi ayant respondu qu'oui ; le Roy, dit Monsieur le Grand, a bien fait, et vous faites bien de lui obeïr. Le monde dit icy, qu'en disant ces paroles, il se prit à pleurer ; mais Monsieur de Chauigny à qui j'ay demandé si cela estoit vray, m'a dit que le lieutenant ne le luy auoit point dit. Il arriua auant-hier dans la citadelle de Montpellier, où il est gardé par Céton. Selon que j'en ay ouy parler, ie juge, et sur des conjectures bien raisonnables et quasi asseurées, que l'on croit icy qu'il auoit des desseins bien hardis et bien meschants ; et j'ay peur qu'il se trouuera d'autres gens enveloppez dans son malheur. Ie croy que nous pourrons bientost prendre le chemin de Paris où j'ay une extréme impatience d'estre.

Depuis auoir escrit cette lettre, j'ay veu icy, à Monfrein celuy qui arresta Monsieur le Grand, qui m'a dit, que le lendemain qu'il le fut voir, il se donna deux cens coups dans le visage et sur l'estomac, en sa presence, de sorte qu'il en vomit le sang.



METAMORPHOSES

DE MONSIEVR DE VOITVRE.

METAMORPHOSE DE LVCINE EN ROSE.

POVR MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET.

Dans l'enclos des sept montagnes, qui ont si long-temps fait trembler toute la Terre : nasquit vne Nymphe, dont le Soleil fut amoureux, et que les Dieux et les hommes aymerent également. Elle eut vn corps foible, mais parfaitement beau, vne sagesse diuine, et vne conduite merueilleuse. Venus, qui luy voulut mal, à cause de sa beauté, et pource qu'elle jugeoit estre moins honorée d'elle, que les autres Déesses, entreprit sur sa vie. Mais Phebus la sauua, la changeant en vne Fleur, qui est encore aujourd'huy, comme elle, la plus belle, et la plus delicate de toutes les choses creées. Le Ciel, et la Terre se resioüissent de la voir. Elle est le Soleil des fleurs, comme elle l'estoit autrefois des beautez. Elle porte la liurée de la Pudeur, et de la Chasteté; et s'est reseruée cette proprieté, qu'encore aujourd'huy elle met en bonne odeur, toutes celles qu'elle accompagne. Non plus qu'autrefois, elle ne desire pas qu'on l'approche. Elle s'arme d'espines, pour s'en défendre : et il est aisé à juger qu'elle n'ayme pas qu'on la touche. Elle se tient enfermée les trois parts de l'année. L'extréme chaud, et l'extréme froid la blessent. Et l'on ne la voit paroistre qu'au Printemps.

METAMORPHOSE DE IULIE EN DIAMANT.

POVR MADAME LA MARQVISE DE MONTAVSIER.

En la partie du Monde où le Soleil se leue, et où le Ciel engendre les pierres precieuses : nasquit par miracle vne Nayade, la plus accomplie, que les Dieux eussent iamais faite. Et la mer n'auoit iamais rien veû de si beau, non pas mesme le iour qu'elle fit naistre Venus. Neptune, pour l'amour d'elle, donna de la jalousie à Thetis, et à toutes les Nymphes de l'Ocean. Mais lassé de ses mépris, il la changea en vne pierre, que les Grecs appellent Vnique, ou Diamant. Comme elle fut incomparablement belle, d'un esprit diuin, insensible, opiniastre, et imperieuse : cette pierre a vne beauté qui efface toutes les autres, vn feu qui semble venu du Ciel. Elle ne se peut rompre par nulle force. Elle resiste au fer, et au feu ; et elle monte jusques sur la teste des Roys. Comme elle fut aymée de tous ceux qui la connurent, les Grands et les petits l'aymerent : aussi elle est desirée de tout le monde. Enfin, le Ciel et la Terre n'ont rien de si parfait : et les hommes ne connoissent aucune chose de si grand prix.

METAMORPHOSE DE LEONIDE EN PERLE.

POVR MADEMOISELLE PAVLET.

En la Forest d'Erimante fut jadis vne Oréade, qui dés son enfance fut exposée aux bestes sauuages, et alaitée, et nourrie par elles. Elle eut vn visage humain, vn esprit diuin, et une ame tres-farouche. L'Amour ne seruit jamais personne si bien qu'elle et iamais il n'eut vne plus grande ennemie. Elle tuoit tout ce qu'elle regardoit : et en peu de temps elle fit plus de meurtres, que les Ourses, et les Lionnes qui l'auoient nourrie. Mais les Dieux offencés de ses cruautez, voulurent sauuer les hommes qu'elle alloit détruire, et la changer en Perle, qui garde encore la netteté de son teint, et la blancheur, dont elle obscurcissoit toutes choses. Toutes les autres pierres de prix se marient avec l'or. Celle-cy seule se passe de luy,

et ne s'allie qu'auec ses compagnes. C'est l'ouurage le plus poly, et le plus agreable, que le Ciel fasse. Mais elle retient tousiours quelque chose de sa premiere ferocité. Car nous voyons, qu'encore les Perles se jettent à la gorge des personnes, qui se veulent seruir d'elles ; et ne se peuuent resoudre que dans le vinaigre, pour la sympathie, qu'elle eut autrefois auecque luy.

LA METAMORPHOSE DE LA CHAVVE-SOVRIS,

EXTRAITTE D'VN AVTHEVR ANCIEN,

DÉDIÉE AV BARON DE SALLES.

Dans vne des principales villes des Orcades, qui sont situées en la mer Germanique, proche le royaume d'Ecosse, nasquit autresfois une nymphe d'vne forme et d'vn esprit fort extraordinaire ; mais d'un naturel si doux qu'elle ne laissa pas d'estre chèrement aymée de ses parents. Son père qui n'auoit qu'elle, l'éleua auec vn si extrême soin, qu'il la rendit accomplie en beaucoup de choses, et par ce que la musique estoit sa principale passion, il désira que Dintonide, qui est le nom de la nymphe, s'estudiât particulièrement en cette science. En moins de rien elle s'y rendit si sauante, que les grâces que la nature luy auoit déniées, furent récompensées par celles que l'art luy fit acquérir, et les charmes de son lut et de sa voix ne la rendirent pas moins puissante sur les bergers de l'isle, que ses compagnes, dont les beautez estoient adorées de tous. Plusieurs des principaux en deuinrent amoureux ; mais Dintonide qui auoit résolu de ne se marier iamais, n'en voulut écouter pas vn. Elle menoit vne vie fort tranquille, exempte de toute sorte de passion, lorsque sa mauuaise fortune fit aborder en son isle, vn certain philosophe, lequel pour s'estre étudié dès son enfance, à mépriser les choses de la terre, s'adonna si fort à la contemplation des célestes, que mesme il deuint amoureux de la lune, ne jugeant rien qu'elle digne de posséder son cœur. Il sortit de son pays par dépit de ce qu'elle n'estoit pas la principale diuinité qui y estoit adorée, et se vint habituer dans l'isle où elle l'estoit pour lors comme dans le reste de l'Ecosse par dessus toute autre. La grande connoissance que le philosophe Eraste eut de la nymphe Dintonide durant son

séiour dans l'isle, luy fit changer l'opinion qu'il auoit euë iusqu'alors que rien de mortel n'estoit digne de ses désirs, — mais l'on peut rendre ce témoignage à la fidélité d'Eraste, qu'en ce rencontre seulement sa constance fut ébranlée, mais elle ne fut iamais vaincuë. Car se repentant aussitost de l'affection qu'il auoit témoignée à la nymphe, il publia partout que c'estoit sans autre dessein, que celuy auquel la ciuilité l'obligeoit enuers foutes les femmes. Cela estant sceu de la nymphe, elle en pensa mourir de regret. L'esprit d'Eraste auoit tant de rapport auec le sien, et les soins qu'il auoit pris de luy persuader sa passion auoient obligé Dintonide, qui auoit résisté iusque-là à tous ses amants, d'estre sensible à son amour. Mais las! elle le fut bien dauantage à son mépris, car laissant tous ses diuertissements ordinaires, elle se couurit la teste d'vn voile noir, et se renferma dans son logis, sans vouloir iamais voir personne. Elle sortoit seulement les nuicts pour aller faire ses plaintes aux rochers et aux bois, ne pouuant prendre cette confiance aux hommes, puisque c'estoit leur infidélité dont elle se vouloit plaindre. Enfin vne nuict son désespoir fut tel, que voyant paroistre la lune, qu'elle n'auoit point veuë depuis son malheur, et se souuenant que c'estoit de peur de l'offenser qu'Eraste l'auoit quittée, elle luy dit mille iniures dont la déesse se sentant offensée, se résolut de la changer en vn oyseau, que l'on a appelé depuis chauue-souris, et pour marque de plus grande punition, elle voulut qu'elle demeurât connoissable, de sorte que son visage et sa coiffure conseruant leur forme ordinaire; les bouts de son voile qui pendoyent sur ses épaules, se firent comme deux ailes, et le reste de son corps se rappetissa si fort, que la malheureuse Dintonide se vit au mesme instant élevée de terre malgré elle. Les bois ne furent point sa retraite, comme aux autres oyseaux, mais fuyant le monde et le iour, selon son ordinaire, elle se cacha dans les maisons les plus désertes, et l'on ne la vit iamais paroistre que la nuict. Tous les habitants du pays prenoient sa rencontre pour un signe de malheur, tant ils auoyent en horreur la hardiesse qu'elle auoit euë de déplaire à leur déesse. Le pauvre Eraste, ce creûrent quelques vns, plaignit son auenture, mais il ne l'osa iamais faire paroistre, tant il estoit respectueux aux volontés de sa maistresse.

Gardez le secret au traducteur, ou il vous promet de vous faire passer pour autheur.

METAMORPHOSE DV SAGE ICAS EN PERROQVET.

Il y eut autres fois dans la cour du roy Lisuart, vn ieune cheualier à qui la nature auoit esté si prodigue de ses grâces, qu'il estoit l'objet de l'enuie et de l'admiration de chacun. Il faisoit toutes les choses d'vne façon si agréable, il se conduisoit avec tant de prudence auprès du prince, qu'il acquit le nom du sage Icas, du consentement de tout le monde. Outre les disciplines qui sont nécessaires à vn homme de guerre, il s'estoit adonné aux autres sciences, mais il auoit principalement estudié la magie, qui pour lors n'estoit pas diffamée comme elle est aujourd'huy. Ses vertus le firent aymer des plus honnestes persomnes de la cour, mais il ne put iamais faire compte que de la bien-vueillance du parfaict Alcidon, de l'incomparable Arthénice, et de l'adorable Iulie. Le temps qui ne pardonne ni aux temples, ni aux palais des roys, a toutes fois pardonné à ces noms illustres, et les naiades de la Tamise ne se treuuent iamais ensemble qu'elles ne parlent des miracles de leur vie. Hymen qui porte ordinairement vn bandeau sur les yeux, et vne fausse balance dans la main, n'auoit iamais assemblé deux personnes plus dignes l'vne de l'autre. La noblesse de la race d'Alcidon estoit plus vieille que celle des rois. Il auoit donné des preuues de courage durant la guerre et de prudence dans les négociations où le prince l'auoit employé. Mais ce qui fut le comble de tout son bonheur, il épousa Arthénice, qui fit voir que la beauté et la vertu, la grandeur et la courtoisie, la science et l'humilité ne sont pas des ennemies irréconciliables. Iulie fut vn des rayons de ce soleil, et elle eut esté la plus accomplie de son temps, si elle n'eut point eu de mère. Elle fut l'enuie de ses compagnes, le désespoir de ses amants, et le désir de tous les princes. Vénus auoit pris le soin de former son visage, Minerve s'estoit réservé celuy de former son cœur. Depuis, tous les traicts que l'amour y pensa tirer retournèrent contre lùy-mesme, et luy firent des blessures dont il souhaita de pouuoir mourir. Les conquérants vinrent des plus froides et des plus éloignées parties du monde pour luy rendre hommage; et tous confessèrent que si son sexe lui eût permis de prendre les armes, le monde n'eût pas esté assez grand pour son courage et pour ses conquestes. Il n'y auoit point de dame qui ne vint estudier auprès de ces trois excellentes personnes pour se rendre aymable.

Camille qui estoit vefve du prince Esplandian, y vint un io pour la mauuaise fortune d'Icas, car il ne put se deffendre de l'a mer. Toute la cour sceut cette passion et s'en étonna, à cause qu usques alors il ne s'estoit montré sensible qu'à la beauté de fortune, et que l'on l'auoit vu plus souuent à la porte des cabinet qu'aux pieds d'vne maistresse. L'amour fut iuste pour luy, trouua le cœur de Camille disposé à receuoir son affection. Ils v curent long-temps dans une parfaite intelligence, et ils y fusse tousiours demeurez sans la jalousie de Camille. Elle creût qu en aymoit vne autre ou qu'il ne l'aymoit pas assez. Elle comm niqua ses soupçons à sa nourrice, qui luy donna vne fiole, plei d'vne eau qu'elle disoit auoir la puissance de r'enflamer l'amour d celuy au visage duquel on la jettoit. Mais l'événement fut bien co traire à son dessein ; car cette eau mal-heureuse n'eut pas si-to touché le pauure Icas, qu'il fut transformé en vn oyseau que d'a bord on nomma coquet, et qui depuis par corruption de langa est appellé perroquet. Il estoit habillé de verd le iour de cet étran changement : cette couleur luy est demeurée sur ses plume Comme durant sa vie il auoit tousiours esté captif soit de la fortun soit de quelque maistresse, il se plaît encore aujourd'huy dans vn cage. Comme il aymoit fort à parler, il babille encore tout le lon du iour ; mais il se souuient principalement d'auoir esté amoureu car il se plaît à répéter les paroles d'amour, et ce sont celles qu apprend plus aisément : il a mesme pitié des amoureux, et l'o conte de luy, qu'estant dans la chambre de la princesse Orsinthe qui l'auoit voulu auoir, et voyant Lindamis qui n'osoit luy décou urir son affection, il dit de luy-mesme : Le perroquet jure que Lindamis ayme Orsinthe plus que la vie.

Camille voyant le mal-heureux effet de sa jalousie, se moüilla le visage du reste de l'eau, mais elle fut changée en vne corneille par vne iuste punition du ciel.

BALADE

DE MONSIEVR DE VOITVRE.

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causastes l'orage,
Qui soufla premier en mon cœur,
Les feux de l'Amoureuse rage :
Dans l'ardent brasier, qui m'outrage,
Vous ne sçauriez plus me garder ;
Si vous ne me donnez pour gage,
Ce que ie n'ose demander.

Ie ne souhaite le bon-heur,
D'auoir vn Empire en partage,
Ny les pompes de cét honneur,
A qui le Monde fait hommage.
Toutes les richesses du Tage
Ie ne pretens pas posseder :
Et i'estimerois dauantage,
Ce que ie n'ose demander.

Comment puis-ie voir la douceur,
Qu'Amour a peinte en ce Visage ?
Les feux de cét oeil rauisseur,
La grace de ce beau corsage ?
Cette belle et diuine Image,
A qui toute autre doit ceder ?
Sans desirer en mon courage,
Ce que ie n'ose demander.

Mon respect, et votre rigueur,
Retiennent ma langue trop sage.
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouué passage.
Ils vont pour mon cœur en message :
Et quand i'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage,
Ce que ie n'ose demander.

HISTOIRE

D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE [1].

A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET.

_temps que l'Espagne estoit diuisée, non seulement entre plu-
s Roys, mais aussi entre plusieurs Nations; et que les Gots,
ores, et les Espagnols en tenoient chacun vne partie : l'Arra-
:stoit sous la domination d'vn Roy, qui parmy toutes les guer-
lont ses voisins auoient esté agitez, auoit tousiours maintenu
ujets en paix; et qui n'eut rien de memorable, que d'auoir
Pere de celuy, dont nous escriuons l'histoire. Sa femme, apres
uoir donné vn seul fils, le laissa veuf, en mesme temps à
prés, que la Comtesse de Barcelonne, ieune et vertueuse Prin-
, venoit de perdre son mary. Quoy qu'il fût desia assez vieux:
Conseil et ses sujets trouuerent, que pour la seureté de sa per-
e, et celle de ses Estats, il estoit à souhaiter, qu'il laissast plus

---

Le Lecteur sera auerty, que bien que cét Ouurage d'Alcidalis, soit de-
: imparfait entre les mains de l'Autheur : il y auoit trauaillé toutesfois
e vingt ans auant sa mort, et depuis l'auoit tousiours laissé sans le
uer. Ce qui doit seruir d'excuse au peu de politesse qui s'y peut rencon-
e fragment n'estant qu'vne legere, mais belle, et agreable ébauche de son
n. Et il est aisé de le iustifier par la lecture de deux lettres de l'Autheur
emoiselle de Ramboüillet, imprimées il y a prés de dix ans dans son
il. L'vne la 8. page 92. et l'autre la 50. page 172. où il luy parle de cét
ige que dés l'année 1633. il auoit entrepris et commencé pour elle-
elles, s'il a la curiosité de voir ce qu'il en dit, ie renuoye le Lecteur.

d'vn heritier; et le suplierent, qu'il choisist pour cela dans ses païs, ou dans ceux de ses voisins, vne femme qui luy fût agreable. La beauté et la vertu de la Comtesse estoient connuës encore plus loin qu'en Arragon. Et outre que la raison d'Estat vouloit que l'on ne laissast pas perdre l'occasion de joindre à son Royaume, vne si importante ville que Barcelonne, l'inclination du Roy s'y trouua encore entierement portée. Rosalue (car elle s'appelloit ainsi,) estoit assez belle, et beaucoup plus habile qu'elle n'estoit belle; et se trouuant Souueraine, il n'eut pas fallu moins qu'vn Sceptre, pour la faire songer à vn second Mariage. Mais n'ayant qu'vne fille, et le Roy d'Arragon qu'vn fils : elle creut que ce n'estoit pas seulement se faire Reyne, mais que c'estoit comme laisser vn Royaume hereditaire à sa fille; et qu'estant au milieu de beaucoup de voisins, qui ne pensoient qu'à entreprendre sur son Estat, elle ne seroit pas blasmée de se mettre en seureté, en se mettant vne Couronne sur la teste. Elle demeura donc aisément d'accord, de perdre le nom de Comtesse de Barcelonne, pour estre Reyne d'Arragon; et y fut reçeuë auec toute la joye, et la magnificence du monde. Comme elle estoit ieune, belle et adroite : en moins de rien elle gouuerna absolument le Roy; et bien tost apres tout le Royaume. Les plus importantes affaires, ne se terminoient plus que par son auis : et le Roy auoit quitté toute sorte de soin, pour n'auoir plus que celuy de luy plaire. Mais dans cette grande puissance, la plus grande pensée qu'elle eût, estoit de marier sa fille auec le Prince : et la connoissance qu'elle auoit de son beau fils, augmentoit en elle tous les iours le desir de cette vnion. Alcidalis, c'estoit le nom du Prince, estoit né si heureusement, et auec tant d'auantages de la Nature, qu'vne des moindres qualitez qui fût en luy estoit d'estre fils de Roy. Il auoit vne beauté qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, vn esprit qui dans les premieres années de son âge ne trouuoit desia plus son pareil, et vne hauteur d'ame et de courage, qui donnoit du respect et de la crainte à tout le monde. L'Enfance d'Alexandre ne fut pas plus grande, ni plus merueilleuse, que la sienne. Il ne se passoit iour, qu'il ne dît ou ne fit quelque chose qui estonnoit toute la Cour. Ceux qui sçauent l'art de juger de la fortune des hommes par les traits de leur visage, voyoient dans le sien des promesses de plusieurs grands et incroyables euenements. Et ceux qui consideroient ses actions, et les grandes qualitez qui estoient en luy, disoient, que la Couronne d'Arragon estoit trop petite, pour vne teste comme la sienne. Ils prévoyoient bien, que les Mores, qui estoient les voisins de son

Pere, seroient quelque iour contrains de mettre la Mer entre luy et eux; et que l'Espagne ne tarderoit à estre à vn seul, qu'autant de temps qu'il en falloit, pour donner à ce ieune Prince la force de tirer l'espée. Toutes ces qualitez augmentoient de iour en iour pour luy l'affection de la Reyne, qui les connoissoit mieux que personne. Elle souhaittoit auec impatience l'occasion d'effectuer le mariage, qu'elle auoit d'abord projetté : et n'estimoit pas vn si grand auantage pour sa fille d'estre Reyne d'Arragon, comme d'estre femme d'Alcidalis. Mais quoy que nous disions de la Fortune; il faut auoüer qu'il n'y a point de prudence comme la sienne. Elle establit ses desseins de si loin, et les conduit par des chemins si cachez : qu'il est impossible à nostre préuoyance de les empescher; et malgré nostre conduite, elle vient tousiours à bout de ce qu'elle entreprend. Elle auoit resolu de combattre la prudence de Rosalue : et voila qu'elle va faire venir de de-là la Mer, vne fille encore enfant, qui estant orpheline et estrangere, renuersera les desseins d'vne Reyne tres-habile et tres-puissante. Le Prince de Tenare, d'vne des plus illustres maisons du Royaume de Calabre, et telle qu'elle auoit donné autresfois des Roys à Naples, et à la Sicile; eut vne grande et importante succession en Arragon, qu'il se resolut d'aller recueillir luy-mesme, pource qu'elle luy estoit disputée. Mais comme il aymoit extrémement sa femme, et que luy et elle eussent vne grande passion, pour vne seule fille qu'ils auoient de l'âge enuiron de cinq ou six ans : ils ne se purent resoudre de se separer; et passerent auec toute leur maison en Arragon. Ils y furent receus du Roy et de la Reyne, auec toute la bonté, et la ciuilité, qui estoient deuës à des Estrangers, et à des Estrangers de ce rang, et de ce merite. Mais quelque temps apres leur arriuée le Prince fut pris d'vne maladie qui l'emporta en peu de iours; et laissa sa femme dans vn desespoir, où il n'estoit pas croyable qu'elle pût viure long-temps. Elle receut de la bonté de la Reyne, de qui elle s'estoit fait aymer extrémement, toute la consolation et l'assistance, qu'elle pouuoit souhaiter dans son affliction, et dans ses affaires. Rosalue auoit tousiours trouué la Princesse à son gré. Mais depuis son affliction, la pitié augmenta tellement l'affection qu'elle luy portoit, qu'elle commença à l'aymer comme elle-mesme. Elle la fit loger dans le Palais : et auoit tant de soin de la tenir tousiours aupres de sa personne; qu'il sembloit qu'elle perdist quelque chose, toutes les fois qu'elle se separoit d'elle, et qu'elle ne fut pas toute entiere où Camille n'estoit point. C'estoit ainsi que s'appeloit cette Princesse affligée. Cependant, toutes ces extraor-

dinaires caresses de la Reyne, qui peut-estre auroient esté capables de guerir tout autre mal que le sien : ne firent point d'autre effet en elle, que de l'adoucir quelque peu; et de luy en faire porter la douleur auec moins d'impatience et de desespoir. Et à dire le vray, la mort du Prince son Mary, en vne si mauuaise conjoncture, luy fut vn coup si rude et si difficile à supporter, que toutes les bontez et les consolations de la Reyne, n'empescherent pas, qu'elle ne fut arrestée elle-mesme, faute de nourriture, et de sommeil, d'vne maladie qu'elle jugea d'abord deuoir estre le dernier de tous ses maux. Cela donna d'extrémes inquietudes à la Reyne, qui souhaitoit passionnément sa guerison, et qui eust esté bien-ayse de ne point voir arriuer en ses Estats la mort de deux si illustres personnes en si peu de temps. Elle conjura tous les Medecins les plus experts qui l'approchoient alors, de mettre en pratique les plus grands secrets de leur art. Mais quoy qu'à la sollicitation de la Reyne, ils s'y employassent de toute leur puissance, et n'y épargnassent quoy que ce pût estre; le mal de la Princesse Camille, fut plus fort que tous leurs remedes. Et comme elle se sentoit bien elle-mesme, et connoissoit auec autant de jugement et de sens rassis que ses Medecins, que son heure estoit venuë : elle se resolut de suiure le Prince son Mary, auec toute la tranquilité que luy pouuoit permettre le seul soucy qui luy restoit en mourant, d'abandonner sa fille au besoin, et de la laisser orpheline en vn âge si peu capable de raison, et dans vn païs estranger, où elle ne pouuoit esperer d'assistance, que de la bonté de la Reyne, en la Cour de qui elle se voyoit preste de mourir. Durant ces differentes pensées, qui l'agitoient au fort de son mal, la Reyne qui la voyoit le plus souuent qu'il luy estoit possible, luy ayant demandé l'estat de sa disposition; Camille tourna doucement ses yeux sur elle, luy prit la main, qu'elle luy baisa plusieurs fois, sans pouuoir parler. Puis tout d'vn coup luy adressant sa voix; elle luy dit : Qu'elle auoit des obligations infinies à la meilleure Reyne du monde, de l'interest qu'elle prenoit en sa santé. Que puis qu'elle luy faisoit l'honneur d'en vouloir sçauoir de sa bouche le veritable estat, elle souffriroit qu'elle luy dit, qu'elle se sentoit fort proche de sa fin : mais que la plus mortelle pensée qu'elle eût en l'estat où elle se trouuoit, n'estoit pas celle de sa mort; et qu'aymant sa fille beaucoup plus que sa vie, elle auoit bien plus de regret de la quitter, que de laisser le monde. Elle la supplia donc de luy permettre qu'elle ménageast si peu d'heures qui luy restoient, et qu'elle les employât à verser dans son sein les derniers et plus tendres sentimens

de son ame. Qui estoient, qu'elle beniroit le Ciel de tout son cœur, de la mettre si tost en estat de suiure au tombeau le Prince son Espoux, si deuant sa mort elle auoit agreable de receuoir de sa main, le present qu'elle luy vouloit faire, de tout ce qui apres cét Espoux, luy restoit au monde de plus cher et plus precieux. Et comme en disant ces mots elle fondoit en pleurs : apres auoir essuyé ses yeux, elle continua ; et dist : Que parmy tous ses maux elle ne pouuoit croire, que la Fortune fût absolument son ennemie, puisqu'elle luy auoit donné l'honneur d'estre connuë d'elle ; et que hors le malheur du Prince son Mary, elle estimoit le voyage d'Arragon heureux, quoy qu'elle jugeast assez, qu'aussi bien qu'à luy, il luy cousteroit la vie. Que nonobstant cela elle croyoit auoir eu encore à trop bon prix le bonheur d'estre aymée d'elle, qu'elle estimoit tel, que si le monde auoit quelque bien qu'elle perdît auec regret, c'estoit seulement son amitié. Mais qu'elle s'en consoloit par l'esperance, que sa fille luy succederoit en l'honneur de ses bonnes graces : Qu'elle auroit la bonté de luy seruir de mere ; et luy feroit la faveur d'en auoir soin, comme d'vne personne qu'elle luy donnoit en mourant : Qu'elle la supplioit de tout son cœur, d'accepter le don qu'elle luy en faisoit : et qu'en la laissant auec cette nouuelle qualité de fille de la Reyne, elle croyoit la laisser plus riche de cela, que de deux Duchez dont elle demeuroit heritiere. Qu'elle mourroit contente ; et croiroit que sa mort seroit en quelque sorte heureuse pour Zelide, puis qu'elle luy procureroit l'honneur d'estre nourrie aupres de la plus sage Reyne du Monde. Apres luy auoir dit ces mots, elle tira de dessous son cheuet vn petit coffret, remply de ses plus riches pierreries, qu'elle luy donna en depost, et la supplia de le garder, pour seruir quelque iour au besoin à sa fille Zelide ; ainsi que dans son voyage elle s'en estoit chargée pour le mesme effet. En l'Estat où estoit la Duchesse, et de la sorte qu'elle parla : quand elle eust demandé à Rosalue le Royaume d'Arragon ; ou qu'elle eût sçeu de quelle importance estoit ce qu'elle desiroit d'elle : elle ne l'eût pas refusée. Elle l'embrassa, et luy dist : Qu'elle receuoit auec beaucoup de joye, le don qu'elle venoit de luy faire, à condition qu'elle ne le pourroit iamais reuoquer : Que dés ce moment là, elle croyoit auoir deux filles ; et qu'il n'y auroit iamais d'autre difference entre elles, sinon que Zelide seroit tousiours l'aisnée : Mais qu'elle prist courage ; et qu'elle esperoit qu'elle viuroit assez longtemps, pour estre témoin elle-mesme des effects de ses promesses. Cela soulagea extrémement l'esprit de Camille ; mais ne diminua en rien son mal. Elle vescut

encore deux iours : et au bout de ce temps-là, elle sortit du Monde, auec autant de joye que l'on sortiroit d'vne prison; et laissa toute la Cour en tristesse, et la Reyne dans vne affliction qui ne se peut representer. Ainsi Zelide, en moins de trois mois, vit enterrer son pere et sa mere, dans le Tombeau de ceux dont ils estoient venus chercher la succession : et la voila à l'âge de six ans, esloignée de trois cens lieuës du lieu de sa naissance, demeurée en vn païs estranger; et ce qui est plus à craindre pour elle, en la puissance d'vne personne, par qui les Astres la menaçoient de tous les malheurs de sa vie. Mais la Fortune est la meilleure mere du Monde : et il ne peut arriuer de mal, aux enfans qu'elle veut adopter. Elle prit cette orpheline en sa tutelle; et par de si malheureux commencemens entreprit de luy mettre deux Couronnes sur la teste. Zelide estoit le plus parfait ouurage que le Ciel ait iamais fait. Comme sa vie deuoit estre pleine de miracles, sa personne l'estoit aussi : et cette histoire qui est vray-semblable en toutes choses, est incroyable seulement, en ce qu'elle raconte d'elle. Depuis que le Soleil faisoit le tour de la terre, il n'y auoit point veu vne beauté si accomplie que la sienne : et dans le plus beau corps du Monde, elle auoit vn esprit qui ne peut estre imaginé des nostres : et qui sembloit estre de ceux qui ne doiuent point gouuerner d'autres corps que ceux de là haut, et qui ont esté faits pour conduire les Astres. En vn âge où à peine les autres sçauent proferer quelques paroles, elle disoit des choses qui eussent esté admirées en la bouche des plus Sages. Personne n'eust iamais vne naissance si heureuse que la sienne. Toutes les estoilles s'estoient accordées ensemble, pour luy donner ce qu'elles auoient de meilleur : et le Ciel auoit mis tant de choses en elle, que la moindre partie qui y fust estoit celle qu'elle tenoit de la Terre; et elle sembloit vne personne celeste tombée icy bas par miracle. Ses inclinations la portoient si puissamment au bien; que pour ce qui estoit de faillir, il sembloit qu'elle n'eut point de libre-arbitre : et toutes les vertus luy estoient si naturelles, qu'il eust falu qu'elle se fust fait violence, pour n'en pas exercer quelqu'vne. Iamais il n'y eut de combat en son ame. Iamais elle ne fut en doute entre le bien et le mal : et elle suiuoit tousiours la Iustice et la bien-seance, en suiuant toutes ses volontez. Outre tant de perfections qui se connoissoient : ces qualitez cachées, et ces graces secrettes, qui nous font aymer les personnes, sans sçauoir pourquoy; estoient en elle en vn si haut point, qu'elle fut tousiours l'inclination de tout le Monde. Il y auoit ie ne sçay quel charme dans toutes ses actions, qui jettoit l'amour et la joye

dans le cœur de tous ceux qui la voyoient : et le son de sa voix auoit quelque chose qui enchantoit les Ames. Elle auoit vne infinité d'autres qualitez aymables, qui ne se peuuent exprimer : et la moindre part des perfections qui estoient en elle, estoit celle qui se pouuoit dire.

La voila ce me semble, Mademoiselle, si semblable à vous en toutes choses, qu'il n'y a personne qui ne la prist pour vostre Sœur. Et pour moy, quoy que ie l'eusse extrémement considérée, lors que vous me la fistes voir : il y auoit en elle tant de choses à remarquer, que j'auouë, que ie n'aurois pû la peindre de memoire ; et que ie ne l'aurois pas si bien representée, si ie ne l'auois copiée sur vous.

Auec ces armes là, Zelide deuoit conquérir le Royaume d'Arragon : et il n'en falloit point d'autres, puis qu'il n'y auoit pour cela, qu'à gagner le cœur d'Alcidalis, que toutes les forces du Monde n'eussent pû vaincre. Elle fut reçeuë dans le Palais, auec vne affection et vne réjoüissance si generale : que l'on pouuoit tirer vne augure de là, qu'elle y entroit comme Maistresse; et qu'elle y commanderoit quelque iour. La Reyne qui auoit creu ne se consoler iamais de la mort de sa Mere, ne pouuoit estre triste toutes les fois qu'elle la voyoit : et le Roy ne trouuoit quasi plus de difference, entre l'affection qu'il luy portoit, et celle qu'il auoit pour son fils. Alcidalis et Zelide estoient en l'âge, où l'on a accoustumé de peindre les Amours : et tous deux, auec tous les attraits, et toutes les Graces que les plus excellens Peintres leur sçauent donner. Ils auoient vne beauté si égale, quoy qu'extrémement différente; et l'on voyoit éclatter en eux des qualitez si extraordinaires : qu'il n'y auoit personne qui ne jugeast qu'ils estoient nez l'vn pour l'autre. Et chacun d'eux eust esté au Monde sans pareil, s'ils n'y fussent venus en mesme temps. Aussi, à dire le vray, quoy qu'ils eussent l'affection de tous ceux qui les voyoient : ils n'eussent iamais esté aymez assez dignement, s'ils ne l'eussent esté l'vn de l'autre; et il n'y auoit point d'autres ames que les leur, qui eussent esté capables d'une si grande passion, que chacun d'eux la meritoit. Aussi l'Amour qui vouloit donner des preuues signalées de sa puissance, en deux si rares personnes, s'y establit de si bonne heure, qu'ils le sentirent long-temps deuant que de le pouuoir connoistre; et ne leur laissa pas mesme passer en repos cette premiere saison de l'âge, que la nature semble auoir affranchie des passions. Zelide ne manqua donc pas dés la premiere veuë, de faire dans le cœur d'Alcidalis, les mesmes effets qu'elle auoit accoustumé de faire en tous les autres : et luy aussi de mesme fit naistre dans

l'ame de Zelide, vne émotion qu'elle n'auoit iamais sentie pour personne. La Reine, suiuant le dessein qu'elle auoit projetté en Arragon, auoit tousiours fait nourrir le Prince, auec tous les artifices qui le pouuoient induire à aymer sa fille. Dés qu'il auoit sçeu parler; on l'auoit accoustumé à la nommer sa Maistresse. On le menoit tous les iours la voir : et tous ceux qui estoient aupres de luy, ne perdoient point d'occasion de luy loüer sa beauté, ou sa gentillesse. Mais les inclinations d'Alcidalis n'estoient point d'accord, auec les volontez de la Reyne. Et luy, qui auoit de la douçeur et de la complaisance pour tout le monde, sembloit n'en manquer seulement, que pour la jeune Comtesse; et ne paroissoit iamais si contraint, que lorsqu'il estoit auec elle. Soit que cét esprit glorieux trouuast mauuais, qu'on l'eut destiné à quelque chose, sans s'informer de sa volonté; ou que les Astres qui l'auoient fait naistre pour Zelide, luy donnassent une secrette auersion, pour toutes celles qui vouloient prendre sa place. Aussi dés qu'elle fut entrée dans le Palais, et que la Reyne l'eut donnée pour compagne à sa fille; son esprit parut estre changé tout à coup. Il ne bougeoit plus de l'appartement de la Comtesse : et il n'auoit point de si bonnes heures, que celles qu'il passoit auprès d'elle. L'Amour, pour estre bien reçeu dans les ames, y fait d'ordinaire son entrée, accompagné de la joye et de la beauté : et n'y fait point de mal et de violence, que lors qu'il croit estre maistre de la place; et qu'il s'est rendu assez puissant, pour ne plus craindre d'en estre chassé. Au commencement ces deux jeunes enfans ne sentirent en eux rien d'extraordinaire, qu'vn plaisir extréme de se voir. Ils estoient touchez en se regardant d'vne certaine joye et d'vne douceur, qu'ils n'auoient pas accoustumé de sentir : et il n'y auoit personne qui ne jugeast qu'ils s'embellissoient l'vn l'autre toutes les fois qu'ils se voyoient. Zelide, qui jusques-là auoit eù vne enfance assez sombre, commença à estre plus éueillée que de coustume. Et Alcidalis estoit si gay et si agreable, quand il la voyoit, qu'il sembloit, qu'il se reseruast vne humeur et vne grace particuliere, pour paroistre deuant elle. Dans l'innocence où ils estoient, ils furent quelques mois joüissans tranquillement de ce plaisir, qui fut sans doute le plus heureux estat, où ils se soient veus de long-temps aprés. Mais leur esprit de iour en iour prenant de nouuelles forces, leur passion en prenoit aussi : et l'Amour y deuint si puissant, qu'enfin il se fit sentir, et se rendit reconnoissable. Alcidalis commença à deuenir plus resueur que de coustume : et toutes les fois qu'il ne voyoit pas Zelide, il payoit par vne tristesse extraordinaire le contente-

ment de l'auoir veuë. Il n'y auoit plus de jeux ni de passe-temps pour luy, que ceux qu'il prenoit auec elle; ni d'autre plaisir que celuy de la voir : et si quelque chose en son absence le pouuoit toucher; c'estoit d'en parler et de s'en faire entretenir. Ce cœur, qui dés son enfance s'estoit proposé d'assujettir tout le monde, ne songe plus, qu'à la conqueste de Zelide : et s'il luy reuient encore quelque pensée de sa premiere ambition; ce n'est qu'auec le dessein de se rendre plus digne d'elle; et de mettre à ses pieds autant de couronnes qu'elle en mérite. Toutes les fois qu'il sortoit de sa presence, il luy sembloit qu'il fust tombé du Ciel en terre : et au sortir de sa compagnie, il ne pouuoit souffrir que la solitude. Là il repassoit exactement dans son esprit toutes ses paroles, et toutes ses actions : et considerant chacune d'elles par tous les biais, dont on les pouuoit prendre; il en tiroit des conjectures fauorables, ou desauantageuses. Puis songeant à tout ce qu'il auoit dit, et à tout ce qu'il auoit fait; il se repentoit tousiours de quelque chose. Tantost il se blasmoit d'auoir esté trop timide; d'autresfois, d'auoir paru trop hardy; et demeuroit tousiours aussi mal-satisfait de luy-mesme, qu'il estoit satisfait d'elle. Il commença petit à petit à quitter tous les plaisirs qui le touchoient auparauant. La chasse, pour laquelle il auoit une extréme passion, ne luy plaisoit plus, si elle n'y estoit presente : et s'il auoit encore quelque soin de ses exercices; ce n'estoit que pour luy paroistre plus agreable. Enfin il consideroit Zelide, comme si elle eut esté toute seule au monde : et toutes ses pensées et ses desseins commençoient par elle, et y finissoient. L'Amour d'autre costé, estoit bien dans le cœur de Zelide; mais il n'auoit pas encore fait tant de progrez, ni estendu sa puissance si auant : soit que connoissant sa fierté, il n'osast pas encore se faire connoistre à elle, ou qu'étant plus jeune de deux ans, elle fut moins capable de cette passion. Elle ne laissoit pas pourtant, de sentir en elle quelque émotion, toutes les fois qu'elle voyoit le jeune Prince. Elle auoit plus de soin de sa beauté et de sa parure, qu'à l'ordinaire. Elle aymoit moins la jeune comtesse, à cause qu'elle luy estoit destinée : et les deuoirs, que par force il luy rendoit, quoy que ce fut plus froidement, que de coustume; ne laissoient pas de la toucher. Cependant, comme elle auoit l'ame grande, forte, et viue, et par consequent capable d'vne passion qui eust toutes ces qualitez : le merite d'Alcidalis, et les Astres qui l'inclinoient à cela, y firent auec le temps, vne impression que rien ne pût iamais effacer : et y formerent vne affection aussi belle, et aussi parfaite, qu'elle-mesme.

L'amour entre les personnes de haute condition, est comme vn feu sur une tour, qui ne se peut cacher, et qui est veu de bien loin. L'affection d'Alcidalis et de Zelide, fut bien tost reconnuë de tout le monde : et plusieurs auoient remarqué, qu'ils estoient amoureux l'vn de l'autre, deuant qu'ils s'en apperçeussent eux-mesmes. Au commencement, lors que l'enfance rendoit leurs actions moins considerables : quelque plaisir qu'ils eussent à se voir, on ne croyoit pas qu'il y eust d'autre Amour entr'eux, que celuy du Jeu et des passe-temps, qu'ils prenoient ensemble. Mais lors qu'auec le temps Zelide deuint plus serieuse, et qu'Alcidalis faisoit desia paroistre en toutes ses actions, vn iugement qui eust pû gouuerner le Royaume de son Pere : il n'y eut plus personne dans la Cour, qui ne jugeast, que ces deux ames-là estoient attachées ensemble d'vne veritable passion; et qu'il y auroit beaucoup de peine à les separer. La Reyne, qui estoit extrémement habile, et à qui rien n'estoit si considerable que le jeune Prince, eut de bonne heure les graces de Zelide pour suspectes; et fust vne des premieres qui prit garde à cette affection. Mais, comme elle auoit une grande confiance en son authorité et en son esprit, elle pensa qu'il n'y auroit de la peine que pour eux : et ne creut pas, qu'elle pût trouuer de la resistance en deux jeunes esprits, et sur qui elle auoit pouuoir; elle qui auoit fait fléchir les plus grands et les plus habiles du royaume. Cependant, la beauté de Zelide croissoit de iour en iour : et au lieu, que jusques-là elle n'auoit fait, pour dire ainsi, que commencer à poindre; elle s'auançoit auec tant de lumiere et d'éclat, qu'il sembloit, qu'elle se declarast ouuertement contre la Reyne; et que malgré elle, elle voulust gagner tous les cœurs de son Royaume. D'autre part, le jeune Prince sentant sa naissance et sa force, commençoit à se lasser de viure sous la Loy des Gouuerneurs, et sous la conduite d'vne femme. Ce cœur naturellement grand et Royal, estoit encore enflé et grossi de la passion dont il estoit plein; et ne pouuoit plus reconnoistre d'autre Empire que celuy de Zelide. Il commença à faire parestre ouuertement l'affection qu'il auoit pour elle, et n'accordoit plus de faueur que par sa recommandation. Il ne s'habilloit plus, que de ses couleurs aux courses de bagues : et aux balets, toutes ses deuises parloient d'elle : et ne pouuoit souffrir qu'on s'imaginast qu'vn autre que luy pût iamais auoir part en son Ame. Il n'y auoit personne qui en son cœur ne fauorisast leur affection. Chacun faisoit des vœux secrets pour eux. Leur passion estoit celle de tout le monde : et leurs desirs estoient suiuis de ceux de tous les autres. La Reyne

alors commença à craindre, et à s'apperceuoir, qu'elle auoit attendu trop tard, à s'opposer à vn si grand feu; qu'il luy cousteroit du soin pour l'esteindre; et qu'elle seroit obligée à se seruir de remedes violens. Cependant, elle voulut premierement tenter tous les autres. Elle essaya par toutes sortes de moyens à regagner l'esprit d'Alcidalis, qui sembloit estre deuenu plus farouche pour elle. Il n'y auoit point d'artifice dont elle n'vsast pour diminuer la beauté de Zelide, et pour augmenter celle de sa fille. Elle l'instruisoit ellemesme de tout ce qu'elle auoit à dire et à faire. Elle ne paroissoit plus, qu'auec éclat et auec pompe. On ne la voyoit que parée et couuerte de pierreries. Mais Zelide toute negligée brilloit dauantage. Ses yeux et son teint ostoient l'éclat aux Diamans; et la blancheur aux Perles; et les richesses que le Ciel luy auoit données, effaçoient toutes celles de la Terre.

La Reyne voyant donc, combien sa presence estoit contraire à ses desseins, et que d'vne seule œillade elle renuersoit tous ses conseils; se resolut enfin de les separer et d'esloigner Zelide: esperant, que l'absence pourroit effacer les impressions, que l'Amour auoit fait en ces deux Ames, jeunes et tendres encore; et que ceux qu'elle auoit mis aupres d'Alcidalis pour le gagner, le trouueroient plus capable d'estre persuadé, quand il ne verroit plus l'objet de cette naissante passion. Elle feignit donc, que pour la santé de sa fille, elle vouloit aller passer deux ou trois mois, en vne maison, qu'elle auoit en Catalogne: et apres auoir communiqué son dessein au Roy, elle commanda, que toutes choses fussent prestes pour son partement; et dit qu'elle ne vouloit estre suiuie, que de ses femmes. L'estonnement que receurent nos Amans de cette nouuelle, n'est pas vne chose qui se puisse representer. Iusques-là ils n'auoient senty pas vne des amertumes de l'amour; et n'en auoient eu que les douceurs et les roses. Ils auoient joüy en repos et doucement de la presence l'vn de l'autre: et hors quelques apprehensions pour l'auenir, qui ne pouuoient estre bien fortes en deux ames jeunes et pleines de confiance, leur joye auoit esté sans trouble et sans nuage. Alcidalis fut celuy que ce déplaisir toucha dauantage; ou au moins qui le sçeut moins dissimuler. Il n'y eut rien qu'il ne tentast pour rompre ce dessein: et toutes choses, mesme les plus extrémes, luy passerent par l'imagination. Mais voyant que ce mal estoit sans remede, et qu'enfin le temps s'approchoit, qu'on lui deuoit enleuer Zelide: il se resolut au moins de ne la point laisser partir, sans luy declarer ouuertement son affection, et luy faire voir de quelle qualité elle estoit. Iusques-là

il auoit vescu auec elle, sans luy rien dire de sa passion : et toutes ses actions luy en parloient à toute heure, sans que ses paroles luy en' eussent iamais rien témoigné; soit que la honte qui est ordinaire à cét âge l'en eut empesché; ou qu'estant entierement remply et satisfait du plaisir de la voir, il ne pût songer à autre chose. Enfin, le dernier soir deuant son partement, il alla chez la Reyne : où aprés auoir demeuré quelque temps, il trouua moyen de se rencontrer seul auprés de Zelide. Ce fut la premiere fois, qu'Alcidalis esprouua ce que c'estoit que la peur. Il essaya deux ou trois fois de lui dire ce qu'il auoit resolu : et ayant ouuert la bouche, il disoit autre chose, n'ayant pas assez de resolution pour cela. Au lieu que les autres fois il estoit tout de feu en voyant Zelide; il se sentoit alors tout de glace aupres d'elle. Mais enfin, apres quelques discours indifferens, auec vn battement de cœur, et vne voix basse et tremblante, il lui dist : Ie ne doute pas, Zelide, que vous ne sçachiez bien, que ie vous ayme. Mais ie suis asseuré que vous ne sçauez pas combien. Et pour ce que cette absence de quelques iours, doit estre pour moy de beaucoup d'années; et que ie ne sçay pas si ie viuray si long-temps : ie vous veux faire connoistre mon affection; afin que si vous ne me trouuez plus à vostre retour, vous sçachiez au moins combien vous me deurez plaindre. Si vous-vous considerez Zelide, et que vous me consideriez aussi : vous jugerez bien, que vous ne pouuez faire naistre de médiocres affections, et vous croirez de moy que ie n'en puis receuoir de petites; et s'il y a quelque chose en ma personne hors du commun, vous penserez aysément, que c'est principalement l'affection que ie vous porte. Par la connoissance que vous auez de vous et de moy, vous pouuez bien imaginer combien elle est sincere, fidelle, et respectueuse. Mais combien elle est grande, vous ne sçauriez. C'est vne chose qui est au de-là de toute imagination : et moy-mesme qui la ressens, ie ne la puis exprimer; et souuent ie ne la puis comprendre. Dés le moment que ie vous eus veuë, la passion que j'ay pour vous fut au point, où apres beaucoup de temps, les plus grandes ont accoustumé d'arriuer : et depuis ce temps-là il n'y a pas vn seul moment qu'elle ne se soit augmentée. Tant que j'ay esté enfant, ie n'ay pû vous la dire, et depuis, ie n'ay pas osé. Encore à cette heure, ie tremble, en vous disant que ie vous adore : et si vous ne me r'asseurez auec vn regard fauorable; ie n'auray pas assez de force, pour acheuer ce qui me reste à dire. Là-dessus, elle qui auoit tousiours tenu la veuë baissée, le regarda doucement. Il sembla à Alcidalis qu'il auoit veu les Cieux ouuerts dans les yeux de

de; et reprenant courage, il continua ainsi. Il est vray, Zelide, ie connois que la passion que j'ay pour vous est la plus grande ı plus parfaite qui fut iamais. Mais que sçay-je s'il est permis hommes d'en auoir pour vous? Ie vous le diray franchement, milité est vne vertu que vous seule m'auez fait connoistre. I'ay ı tousiours, que toute la terre estoit trop peu pour moy. Mais ie y aujourd'huy, que moy-mesme suis trop peu pour vous : et au- que j'estime au dessous de moy toutes choses, ie me tiens au ous de ce que vous meritez. Ie sçay bien, que c'est la derniere se que vous considerez en ma personne, que ma fortune : et ie ne pas si malheureux, que vous ne trouuiez en moy quelques qua- que vous estimerez dauantage, que celle que ma naissance me ne. Mais s'il y a quelque chose qui soit digne de vous : c'est e Ame, de laquelle ie vous fais don; et que ie vous puis dire estre z grande et assez noble, pour estre reçeuë de la vostre. Ie ne la rois pas si hardiment, si elle estoit encore à moy : et j'en parle ntageusement comme de toutes les choses qui vous appartien- t. Depuis qu'elle a quelque connoissance, elle n'a iamais eu que x desseins : le premier, et qui a entretenu sa premiere enfance, a la conqueste du Monde; et depuis qu'elle a esté plus hardie et raisonnable, elle a desiré Zelide. Si cette adorable Zelide ne st point contraire, l'autre dessein me sera bien aisé à exécuter : Couronne d'Arragon, que ie luy promets dés cette heure, et tous nos ennemis ne sçauroient empescher que ie ne luy donne; era qu'vne petite partie de celles que ie mettray quelque iour à pieds. Alcidalis se teut attendant la response de Zelide, qui dans rouble où elle estoit, eut à peine assez de force pour proferer eu de paroles. Monsieur, ie suis si estonnée de vous entendre er si serieusement d'vne semblable matiere, et de voir de quelle e tout le monde considere nostre entretien; que ie ne sçay que à cette heure : et vous supplie de me permettre de differer à s respondre jusqu'à nostre retour. Cependant, ie vous prie de re, que ie seray bien-aise que l'on ne me donne gueres de temps r cela. Durant tout ce discours, il n'y eut personne, qui ne tint yeux attachez sur Alcidalis et Zelide; et qui ne remarquast qu'il loit à elle auec plus d'attention que de coustume. La Reyne qui ant tous les autres y auoit pris garde, et à qui cette conuersa- donnoit beaucoup d'inquiétude, se leua de sa place, et s'ap- chant d'eux, dist en soûriant à Alcidalis. Monsieur, vous parlez lide auec tant d'action, et auec un visage si serieux; qu'il ble que vous ayez quelque different auec elle. Si cela est, plai-

gnez-vous-en à moy. Car ie me mettray de vostre party; et deuant qu'elle parte, ie vous en feray faire raison. Alcidalis, qui apres auoir fait le premier effort, et pris la hardiesse de parler de son affection à Zelide, s'estoit r'asseuré, et eust esté bien aise de continuer plus long-temps sa conuersation; fut au desespoir de se voir interrompu : et sans regarder quasi la Reyne, luy respondit fierement. Madame, ie tiens Zelide si juste, que quand elle m'auroit fait quelque tort, ie ne voudrois point en cela d'autre juge qu'elle. Il ne sera pas besoin que personne se mesle de nos differens : et quelque querelle que nous puissions auoir ensemble, ie ne sçauray gueres de gré à ceux qui se mettront en deuoir de nous separer. Cette response fiere fut remarquée de tout le monde : et la Reyne qui la sentit mieux que personne, fut celle qui fit moins de semblant de l'auoir entenduë; et changea aussi-tost de discours. Le lendemain Zelide partit de grand matin, sans qu'Alcidalis pût parler à elle : et laissant le Prince dans vne tristesse mortelle, elle estoit en cela plus malheureuse que luy; qu'outre qu'elle en sentoit une pareille, elle auoit de surplus la peine de la cacher, et d'estre obligée de rire deuant le monde, lors qu'elle pleuroit dans l'ame des larmes de sang.

De tant de déplaisirs que l'Amour traîsne auec soy, l'absence est vn des plus sensibles. Il y a bien quelques douleurs aiguës, comme celle de la jalousie, qui percent et poignent dauantage. Mais il n'y en a point de si pesante et de si dure à supporter, ni qui accable tellement toute sorte de vigueur. La premiere chose que fit Alcidalis apres auoir veu monter Zelide en Carosse, et l'auoir conduitte de veuë autant qu'il pût; ce fut de se retirer seul en sa chambre : et là, apres s'estre enfermé, il se jetta sur son lit, où fondant en larmes et en soûpirs, il fit les mesmes regrets, que si Zelide eust esté morte, et non pas absente. Dequoy vous plaignez vous Alcidalis? vous auez joüy paisiblement toute vostre vie de la veuë de Zelide : et vous ne sçauriez souffrir huit iours d'absence! L'Amour a accoustumé de prester toutes ses joyes à grosses vsures. Il se fait payer de tout à point nommé : et ce n'est pas son ordinaire, de laisser si long-temps en repos ceux qui luy doiuent. Vous estes vn de ceux qu'il a traittez le plus fauorablement. Reseruez donc ces larmes à vne autre occasion, où elles seront mieux employées. Il viendra bien-tost vn temps, où vous aurez plus de raison de vous plaindre : et le iour s'approche, que Zelide et vous, serez bien plus cruellement separez, et sans esperance de vous reuoir iamais. Il passa tout ce iour, sans voir personne : et les autres

suiuans sans parler à qui que ce fut; si ce n'estoit lors qu'il alloit voir le Roy, et qu'il ne pouuoit éuiter de luy respondre. Encore estoit-ce auec tant de langueur. et ses paroles sortoient auec tant de peine; que l'on voyoit bien que son ame estoit bien loin de luy. Enfin, apres auoir passé huit iours dans toutes les tristesses, et les impatiences du monde : il creut estre à la fin de sa vie; et qu'il y auoit mille ans qu'il n'auoit veû Zelide. De sorte qu'vn soir qu'il estoit tout seul dans sa chambre, à entretenir ses pensées; sans prendre conseil que de ses desirs et de ses inquietudes, il resolut d'aller où estoit Zelide : et puisque de ne la point voir il preuoyoit sa mort infaillible; il creut qu'il ne luy pouuoit arriuer pis de l'aller voir, et s'approcher du lieu où elle estoit.

Aprés que l'Hebre, qui est vn des plus celebres Fleuues d'Espagne a passé au long des murs de Saragosse : comme s'il n'y auoit plus rien digne de luy en Arragon, il prend le chemin de Catalogne; où ayant reçeu en passant beaucoup de petits ruisseaux pour entrer plus magnifiquement dans la Mer, il s'y va rendre enfin à demy-lieuë de Tortose. Toute la Terre qu'il arrose est extrémement fertile et couuerte d'arbres; et d'autant plus agreable, que le reste du païs consiste en des plaines seches et nuës; ou en des montagnes toutes noires et bruslées de l'ardeur du Soleil. A quinze lieuës de son embouchеure : il passe par vne vallée, qui peut auoir deux lieuës de longueur et deux de large : et qui est ceinte d'vn costé et d'autre de montagnes. En cét endroit, le Fleuue coule fort doucement par la rencontre de quelques Rochers, qui à quatre lieuës plus bas s'opposent à son cours ; et fait plusieurs replis dans la plaine, se tournant d'vn costé et d'autre, comme douteux du chemin qu'il doit prendre par les montagnes. Ses riues sont extrémement ombragées et fleuries : et ses eaux si claires et si nettes, qu'il n'y a pas vn arbre sur le riuage, ni mesme quasi pas vne fleur, qui ne s'y voye deux fois, et qui ne paroisse dans l'eau aussi belle et aussi distincte que sur la Terre. Les plantes ordinaires de ce païs sont les Chesnes verds, les Oliuiers, et les Pins : et outre qu'il n'y fait quasi iamais de froid, il n'y a gueres que de ces arbres qui ne le craignent point. Les monts de Catalogne tiennent toute la vallée à l'abry des vents du Septentrion. De sorte qu'en tout temps elle est couuerte de verdure : et l'on n'y sent iamais l'hyuer, que l'on voit tousiours sur les montagnes voisines. C'estoit en ce Paradis, que Zelide faisoit son enfer; et où estoit la maison où la Reyne l'auoit emmenée. L'on eust dit, que les Eaux, les Fleurs, et les Plantes, s'estoient embellies par sa presence. Elle seule estoit triste

parmy tant d'objets agreables; et perdoit de iour en iour le lustre et la beauté, qu'elle sembloit donner à toutes choses. L'absence d'Alcidalis l'affligeoit extrémement. Mais sur tout les desseins de la Reyne la mettoient en peine : et son imagination luy representoit si bien tous les maux qui luy deuoient arriuer; que souuent la crainte de ceux qui estoient à venir, luy ostoit le sentiment des presens. Elle voyoit que ses biens, sa fortune et elle-mesme estoient au pouuoir de la Reyne; et, ce qu'elle sentoit dauantage, qu'Alcidalis y estoit aussi : luy, qui luy estoit plus cher qu'elle-mesme, que ses biens, et que sa fortune. Elle consideroit, Que l'affection du Prince n'estoit point médiocre : que son courage estoit tres-grand; mais que son authorité estoit encore bien foible. Que l'on ne souffriroit pas qu'il méprisast la Comté de Barcelonne, que la Fortune luy offroit si heureusement auec la fille de la Reyne; pour prendre vne Orpheline et vne Estrangere, qui n'auoit de biens, de Parens, ni de support, que de-là la Mer. Qu'il ne pourroit pas resister seul au Roy, et au Royaume. Que la Reyne gouuernoit absolument tous les deux. Que tant qu'ils auoient esté enfans, tout le monde auoit approuué leur affection; mais que personne n'approuueroit leur mariage : et que quelques-vns la regardoient desia comme l'Ennemie de l'Estat, et le flambeau qui deuoit vn iour mettre le feu dans la Maison Royale. Ces pensées, et d'autres semblables luy agitoient l'esprit de mille troubles. Tant loin qu'elle portast la veuë dans l'auenir, elle ne voyoit point de iour à ses esperances : et sans sçauoir dans ce labyrinthe quelle fin pourroient prendre ses auentures; elle jugeoit bien qu'elles ne pouuoient en auoir d'heureuse. Vn iour entre autres, qu'elle accompagnoit la Reyne, qui se promenoit dans vn bois extrémement couuert, dont les allées alloient jusqu'à la prairie, qui seruoit comme de bordure à la riuiere : elle fit en sorte, que suiuie seulement d'vne de ses filles, elle se separa du reste de la troupe; et, ce qui n'estoit pas vn petit soulagement pour elle, qu'elle se vit en liberté d'estre triste, et de la paroistre. Se representant les fortunes de sa vie, songeant à ses disgraces passées, aux presentes, et à celles qui la menaçoient : ses resueries l'entretinrent si bien, que sans penser au chemin qu'elle auoit fait, elle se trouua sur le bord de l'Hebre; et en vn endroit si agreable, qu'il eust pû diuertir toute autre tristesse que la sienne. Le Soleil qui se couche dans l'Ocean vers cette contrée, et s'y fait voir plus beau qu'en pas vn lieu du monde; estoit à l'heure prest de se cacher dans ces nuées d'or et d'azur, dont il s'enveloppe quand il va voir les Nymphes de la Mer. Mais n'ayant

rien veu depuis qu'il s'estoit leué de si beau que Zelide; il sembla que pour la voir plus long-temps, il se hastast moins de tomber dans les flots : et il jetta tant d'or sur toutes les fueilles des arbres, et sur toutes les ondes du Fleuue, que ses rayons sembloient se r'allumer pour continuër le iour en faueur de cette Princesse; l'enuironnant de telle sorte, et s'accordant si bien auec le reste de sa beauté, que l'on pouuoit douter, si ces rayons estoient ceux du Soleil, ou ceux de Zelide. Les charmes de ce lieu delicieux, la douceur de l'air, et le plaisir qu'elle prenoit à estre seule; la conuierent à continuër sa promenade dans la prairie. Aprés s'y estre arrestée quelque temps, elle reprenoit desia son chemin pour aller retrouuer la Reyne; quand le bruit d'vn cor, qui sembloit ne venir pas de fort loin, luy fit tourner la teste vers la montagne prochaine : où ayant quelque temps arresté la veue, elle vit, ce luy sembla, deux hommes embrassez ensemble, qui rouloient du haut d'vne Roche : et qui ayant esté arrestez par quelques ronces en vn endroit où elle estoit moins droite; elle apperçeut que ce qu'elle auoit creu estre deux hommes, estoit vn homme et vn Ours, le plus grand qu'on ait iamais veu, qui luttoient ensemble; mais auec le desauantage qu'on se peut imaginer, dans vn combat si inégal. Au mesme temps, elle vit à peu prés au mesme endroit de la montagne, d'où l'autre estoit tombé, vn jeune Cheualier auantageusement monté, portant vn cor en écharpe, et vn jauelot en la main : qui s'estant arresté, et voyant le peril, où estoit celuy qui sembloit estre de sa troupe, poussa son cheual vers luy, ou pour mieux dire, se precipita en bas de la montagne. Cependant la force du cheual fut telle, ou l'adresse du Cheualier, ou la fortune de tous les deux : que comme s'il eust couru en vne pleine campagne, il se trouua sans aucun mal auprés de l'Ours; et luy porta si auant dans les entrailles le jauelot qu'il tenoit en la main, qu'en mesme temps il perdit la vie et sa prise. Tout cela neantmoins, de fondre du haut de la montagne, de tuer la beste, et de deliurer son amy, se fit si fort en vn instant : que l'on peut dire que la foudre ne tombe pas plus viste, et ne fait pas son effet plus promptement. Il déplut à Zelide, qu'vn autre qu'Alcidalis eust fait ce coup-là : et elle fut faschée, d'auoir veu en vn autre que luy, quelque chose qui luy pût plaire. Mais le Cheualier prenant son chemin vers elle; et ayant poussé son cheual dans le Fleuue qu'il passa à gué : elle commença à douter, si ce n'estoit pas luy-mesme. Et comme il fut plus prés, ayant acheué de le reconnoistre, mais ne s'en pouuant asseurer : elle se retourna vers sa Demoiselle, et luy demanda, si

elle connoissoit ce Cheualier. Madame, ce luy dit-elle, lors qu'il estoit plus loin, nous le deuions reconnoistre par ce qu'il auoit fait; mais maintenant nous voyons que c'est le Prince. Il estoit à cette heure-là à vingt pas d'elles. L'estonnement, la crainte, et la joye vinrent si à coup tout ensemble dans l'esprit de Zelide, qu'à cét abord elle ne trouua point de paroles pour les premiers complimens. Le Prince qui s'estoit preparé à cette rencontre, quoy qu'auec beaucoup d'émotion de son costé, fut plus assuré qu'elle; et luy dist : quand ie n'eusse point sçeu, Madame, que c'estoit icy le lieu où vous estiez; à voir ces prairies si vertes et si fleuries, et ces riues si belles et ombragées, il estoit aisé de deuiner, que Zelide n'en estoit pas loin. Il n'y auoit que vous qui pussiez faire naistre tant de fleurs en vn païs si desert, et qui sçeussiez faire ce miracle dans les montagnes de Catalogne. Monsieur, ce luy dit Zelide, qui auoit eû le loisir de se rasseurer vn peu, vous estes ingrat enuers l'Hebre, sur les bords duquel vous estes, et qui semble s'estre baissé tout exprés pour fauoriser vostre passage; de me donner vne gloire qui est deuë à la fertilité de ses ondes : qui arrousent et embrassent cette vallée auec tant de soin, que quand vous aurez bien consideré la beauté de ces prés, de ces bois et de ce parc, dans lequel nous allons entrer; vous auoüerez, que les Palais de Saragosse, et les magnificences des Roys Mores peuuent estre quelquesfois laissez pour cette solitude. Mais aprés tout cela, ie vous asseûre, Monsieur, luy dit elle en soûriant, que nous n'avons encore rien veu dans ce valon de si beau, que ce que vous nous auez fait voir sur cette montagne. Et moy, luy dit le Prince, qui vouloit changer ce discours : ie vous jure que quand de cette montagne on découuriroit toute la Terre, on n'y verroit rien de si beau, que ce que vous nous faites voir dans ce valon. Cependant ils auoient repris le chemin du bois où estoit la Reyne : et la fille qui les suiuoit, estant vn peu demeurée derriere, Zelide baissant la voix, luy dist; Monsieur, vous venez de faire deux choses bien pleines de hardiesse, l'vne de vous estre precipité de ces Roches en bas, pour combattre vn animal si sauuage; et l'autre, d'estre venu voir la Reyne en vn temps, où elle vous attendoit si peu. Madame, respondit Alcidalis, j'eusse eû beaucoup plus de hardiesse de demeurer à Saragosse. Car c'eust esté de pied ferme attendre la mort, que ie ne pouuois éuiter, si j'eusse esté plus long-temps sans vous voir. De sorte que ce qui vous semble vne temerité, est plustost quelque defaut de courage : puisque ie suis venu icy pour éuiter vn peril bien plus grand, que les deux où vous dites que ie

me suis mis. Ie ne l'eusse pas creu ainsi, luy dit-elle : et pour moy, ie vous auouë, que ie n'eusse pas osé combattre l'Ours; et que j'oserois aussi peu déplaire à la Reyne. Mais j'aurois, ce me semble, assez de courage, pour souffrir vne absence. Pour sçauoir ce que c'est qu'vne absence, repliqua Alcidalis, il faût sçauoir ce que c'est qu'affection : et vous ne sçauriez estre en cette peine, vous Madame qui ne deuez aymer que vous-mesme; et qui portez tousiours où vous estes, tout ce qu'il y a d'aymable au monde. Alcidalis, respondit Zelide, vous ne croyez pas ce que vous venez de dire : et si vous me pensiez si ingrate, et si vaine, que de ne pouuoir aymer que moy-mesme; vous n'auriez pas tant d'impatience de me reuoir. Mais afin que vous en soyez éclaircy dauantage, escoutez moy : et me donnez loisir de vous faire la response que ie vous promis en partant de Saragosse. Et pource qu'en disant cela, elle se sentit rougir extrémement, et vit qu'il y auoit pris garde; elle commença ainsi. La couleur qui me monte au visage, me vient plustost de ce que ie vais dire vne chose que ie n'ay point accoustumée; que de la pensée que j'aye, de rien faire en cela contre mon deuoir. Ie ne sçay, si c'est tousiours vne honte à vne fille de confesser qu'elle ayme. Mais ie sçay bien que s'il y en a quelqu'vne qui puisse estre excusable, c'est moy plus que pas vne autre. Ie ne diray point que les Estoilles m'ayent fait violence, ou que vos qualitez m'y ayent obligée. C'est vn pretexte, dont toutes les autres se peuuent couvrir : et j'allegueray seulement ce qui est de particulier pour ma defense. Deuant que de sçauoir qu'il ne falloit pas aymer, ie vous ay connu aymable, Alcidalis, et j'auois reçeu vostre affection en vn temps, où ie ne pouuois pas connoistre ces loix, qui defendent à nostre sexe d'en reçeuoir. On ne me peut pas blasmer d'auoir donné entrée à vne passion, que ie puis dire auoir trouuée en mon ame, et non pas que ie l'y aye reçeuë; et qui y est tellement de tout temps, que ie ne me puis non plus souuenir de sa naissance, que de la mienne. Le premier sentiment que j'ay eu dans le monde, a esté celuy qui m'a touché pour vous : et l'Amour propre, que nous sentons si tost, et qui est si naturel à tout le monde; est venu en moy plus tard que l'amitié que ie vous porte. Ma raison qui n'a paru que long temps aprés, l'y a trouuée si bien establie, qu'elle a creu, que c'estoit vne partie de moy-mesme : et de plus, elle luy a semblé si innocente, et si juste, qu'elle s'est employée à la fortifier, plustost qu'à la destruire. Ie dis tout cecy, pour m'excuser enuers vous, et enuers moy-mesme; et vous faire voir, que l'ame la plus forte, et la plus

iuste du monde, eust esté prise comme la mienne. Si donc vous estes bien-aise, que ie vous ayme; ne m'en sçachez point de gré. Mais remerciez-en les Dieux qui l'ont voulu : et si vous m'estes obligé de quelque chose; que ce soit de ce que j'ay bien voulu vous le dire. Si ie n'auois pas assez de force, pour esteindre l'affection que j'ay pour vous, j'en auois assez pour la cacher : et il estoit en ma puissance de la dissimuler toute ma vie; ou, comme font celles de mon sexe, de vous la témoigner peu à peu, apres vous l'auoir fait desirer long-temps. Mais si elle estoit desraisonnable et indigne de vous, et de moy; il ne seroit iamais temps de vous la descouurir : et si au contraire, elle est telle que ie la dois auoir pour estre digne d'Alcidalis, et de Zelide; pourquoy ne vous pas donner dés cette heure la joye de la connoistre, et d'en estre asseuré? Ie vous le dis donc, Alcidalis, ie vous ayme : et quoy que ie le die auec rougeur, ie vous le dis pourtant sans honte; ie reçois de bon cœur cette ame que vous dites que vous m'auez donnée. Pour ce qui est de la Couronne que vous me promettez auec elle, la Fortune en disposera. Ie fais bien plus d'estat de ce que vous m'auez donné, que de tout ce qu'elle me peut offrir : et j'estime bien dauantage vostre cœur, que vostre Royaume. Ie suis bien-aise de voir, qu'il n'y ait pas vne qualité en vous qui ne soit Royale. Mais ie voudrois que vostre naissance ne le fut point. Cette Couronne, que vous me promettez comme le comble de ma felicité, sera la cause de tous mes malheurs : et pour m'oster ce que j'estime le moins en vous, on fera toutes sortes d'efforts de m'en rauir le reste. Ie voy dés cette heure, mais d'vne veuë asseurée, tous les déplaisirs qui me menacent. Ie sçay, que vostre affection me donnera la hayne de tous les autres; et que pour me vouloir beaucoup de bien, vous me ferez beaucoup de mal. Mais vne personne, qui auec le cœur de Zelide, a encore celuy d'Alcidalis, ne doit rien craindre. Ie resisteray à tout, auec vne resolution qui vous estonnera : et puisque le Ciel a voulu que j'eusse vne affection; ie l'accompagneray de tant de constance, de force, et de vertu, que ce qui est d'ordinaire blasmé en celles de nostre sexe, sera en moy vn sujet d'estime et de loüange. Alcidalis, qui dés que Zelide commença à parler fut transi de crainte, comme vn homme qui alloit entendre l'arrest de sa vie, ou de sa mort : entendant de quelle sorte elle luy parloit, et voyant que c'estoit beaucoup plus fauorablement qu'il n'eust osé souhaiter; n'osoit presque croire à ses oreilles. Mais enfin, s'estant r'asseuré; et voyant qu'il ne se trompoit pas; il se trouua dans vn tel rauissement, qu'il fut long-temps

sans rien dire; et ne pût trouuer de paroles pour la remercier. A la verité, il n'y en auoit point pour cela : et c'estoit vn effet du trouble, où il se trouuoit, que de se mettre en peine d'en chercher. Il luy respondit bien mieux par son silence, et par les larmes de joye qu'il respandoit en la regardant. Mais ayant tourné dans vne autre allée; et voyant qu'ils estoient hors de la veuë de celle qui les suiuoit : il mit vn genoüil en terre. Et comme il commençoit à vouloir parler : ils virent paroistre la Reyne à l'autre bout, qui ayant sçeu l'arriuée d'Alcidalis, venoit pour le receuoir. L'allée n'estoit pas si longue, que d'vn bout à l'autre on ne pust voir distinctement tout ce qui s'y faisoit. Alcidalis se leua le plus promptement qu'il put : et Zelide troublée extremement de cette rencontre, luy dist; Monsieur, il vous coustera bien cher, d'auoir fait vne humilité que vous ne deuiez pas; et voicy vn commencement pour voir bien-tost reüssir mes propheties. Madame, respondit Alcidalis, ie ne puis rien craindre, puisque vous estes pour moy : et nous serons plus forts que tout le reste du monde, tant que nous serons ensemble. C'est pour cela, repliqua-t'elle, Monsieur, que l'on trouuera bien-tost le moyen de nous separer. Ils disoient tout cela auec l'action dont on a accoustumé de dire les choses indifferentes; et tenant tousiours la veuë attachée sur la troupe, qui venoit deuant eux. La Reyne estoit desia fort auancée : et comme Alcidalis fut prés d'elle, elle le reçeut auec vn visage si ouuert et si riant, que Zelide ne luy eut pas pû faire meilleur. Apres que les premiers complimens furent acheuez; et que le Prince eut dit, que la chasse l'ayant amené jusqu'à sept ou huit lieuës de sa maison, il auoit creu estre obligé de luy venir baiser les mains : la Reyne témoigna de sçauoir beaucoup de gré à la Fortune, de l'auoir conduit chez-elle. Mais, Monsieur, ce dit-elle, ie croy que vous estes desia payé de la peine que vous auez prise en cela. Car il est à croire que la grace que Zelide vous a accordée à cette heure, n'est pas mediocre : puisque vous auez esté obligé, pour l'en remercier, de vous mettre à genoux deuant elle, comme nous auons veu. Et certes, au commencement cela a fait que ie vous ay méconnu, et que j'ay crû, que c'estoit vn des vostres. Mais ie suis bien-aise que ce ne soit pas vn autre que vous qui ait eû ce contentement. Dites nous, ie vous prie, quel il est? et ce qu'elle vous a promis ou donné? afin que j'y prenne part, ou que ie l'en remercie auec vous. Zelide ne rougit point, pource que depuis le discours qu'elle auoit eû auec Alcidalis, elle n'auoit point dérougi. Et craignant qu'il ne se pût pas bien démesler de ce discours : comme dans ces surprises, les

esprits des femmes sont plus prompts ; elle s'auança de respondre pour luy, et dist. Ie demandois, Madame, à Alcidalis des nouuelles de Saragosse : et luy, qui deuoit songer sans doute à sa Chasse, ne m'a pas respondu. Et luy ayant reproché sa resuerie et son silence, il a mis vn genoüil en terre pour me satisfaire : et a creu auec vne ciuilité dereglée, et hors de mesure, reparer le peu de conte qu'il auoit fait de me répondre. C'est estre bien ciuil, dist froidement la Reyne : et pource que vous craigniez, continua-t'elle, que le Prince ne réuast encore; vous vous estes auancée de respondre pour luy. Zelide commençoit à se deffaire, voyant que la Reyne la pressoit si fort : et croyoit que ne pouuant plus cacher la hayne qu'elle auoit contr'elle, elle alloit éclater, et la témoigner deuant tout le monde. Mais Alcidalis voyant la peine où elle estoit, vint à son secours, comme elle estoit venuë au sien; et rompit, en se mettant sur le discours de sa Chasse. La joye extreme qu'il auoit des paroles que luy auoit dites Zelide, fit qu'il entretint tout ce iour la Reyne auec vne complaisance merueilleuse; et qu'il parla à sa fille plus soigneusement qu'il n'auoit iamais fait. Mais ces deux jeunes personnes, n'estoient pas assez fines pour la tromper. Elle remarqua aussi-tost ce changement, par la gayeté d'Alcidalis : et l'assiduité extraordinaire qu'il rendoit auprés de sa fille, luy fit juger qu'il deuoit estre content, et asseuré de Zelide. Elle vit donc par là, qu'il n'y auoit plus de temps à perdre : et prit dés ce iour, la resolution qui cousta depuis tant de larmes et de peines à ces deux Amans. Preparez-vous, Alcidalis, aux malheurs dont vous estes menacé : et prenez ce contentement que vous auez receu aujourd'huy comme vne derniere main que la Fortune vous a laissé tirer. N'attendez plus d'amitié d'elle : et contentez-vous de celle de Zelide. Le prince partit le lendemain pour aller en Saragosse. Et la Reyne, sans la presence de laquelle on ne pouuoit rien faire, fut contrainte d'y aller huit iours apres. Alcidalis auoit souffert cette absence plus patiemment que l'autre; ayant eû cette fois-là des pensées si douces et si agreables, qu'auec elles il ne pouuoit estre que bienheureux. Mais comme vn beau iour, est tousiours plus beau que la plus belle nuit; et comme il n'y a point de contentement parfait dans les tenebres : il sembla que la presence de Zelide luy r'apportast vne nouuelle joye dans l'ame; et redonnast vne autre force aux plaisirs, que sans elle il ne pouuoit pas gouster bien entiers. Ils passerent ainsi quelques mois, auec tant de repos, et vn contentement si extréme, et si parfait : que de là seulement il estoit aisé de juger, qu'il ne dureroit pas long-temps; et que

cette grande bonace, seroit suiuie d'vne tempeste extraordinaire. La satisfaction et l'asseurance qu'auoit Alcidalis, le faisoit viure auec plus de discretion qu'il n'auoit fait, ét auec plus de crainte de déplaire à la Reyne. Il seruoit sa fille auec beaucoup plus de soin. Il parloit à Zelide moins que de coustume : et se contentoit de la liberté de la voir. Elle aussi, qui dés son enfance auoit esté serieuse, commença à l'estre dauantage; à parler au Prince auec plus de respect; à luy donner moins d'occasion d'estre auprés d'elle; et à craindre dauantage que l'on imaginast quelque chose de léur affection. Mais cette discretion, comme la pluspart de celles des Amans, estoit venuë trop tard. La Reyne, ne se laissoit pas abuser par là : et auec beaucoup de soin, de secret, et de diligence, donnoit ordre à executer les desseins qu'elle auoit projettez. Comme ceux qui sont dans vne place, que l'on mine secrettement, ont pour l'ordinaire plus de crainte de tous les autres perils, que de celuy qui les va perdre; et demeurent en répos tandis que l'on creuse leur tombeau, et que l'on prepare sourdement la ruine qui les doit accabler en vn moment : ainsi ces deux Amans, ne se doutans point de la trahison qu'on leur tramoit, estoient dans vne profonde tranquilité; et si la mauuaise volonté de la Reyne, leur faisoit apprehender quelque infortune, ils ne se l'imaginoient, ni si grande, ni si presente, ni de la sorte qu'elle deuoit arriuer. A cette heure vont paroistre les infortunes de Zelide et d'Alcidalis. Icy ont leur commencement des malheurs, qui semblent ne deuoir iamais auoir de fin; et des auantures si estranges et si meslées, que s'il est peu croyable qu'elles soient arriuées, il n'est pas moins difficile de croire, que l'on ait pù les inuenter, et qu'elles ne soient que des effets de l'imagination.

Il sembla à la Fortune, que l'Arragon et la Catalogne, estoient vn trop petit Theatre; pour representer la plus belle piece qu'elle ait iamais joüée dans le Monde. Elle en voulut prendre vn plus spacieux. Et changeant tout à coup la face de celuy qui a paru : au lieu qu'elle ne nous y a fait voir jusqu'icy, que Saragosse, et Barcelonne, des montagnes, des prairies, des chasses, et des promenoirs; elle va faire paroistre à nos yeux, la Mer, l'Europe et l'Afrique, des personnes inconnuës, des Peuples qu'à peine auons nous iamais oüy nommer, des Vaisseaux pillez et bruslez, des duels, et des batailles; et ce qui est de plus estrange, en vn mesme temps, et en vn mesme sujet, des fers, et des Couronnes.

Quatre mois aprés que la Reyne fut reuenuë de Catalogne, elle prit occasion sur le commencement du Printemps, d'y retourner :

et ne l'ayant fait sçauoir qu'vn iour deuant; Alcidalis et Zelide furent tellement surpris, qu'à peine eurent-ils le loisir de se dire Adieu. Et comme le prince luy témoignoit le regret qu'il auoit de son départ, elle luy dist. Monsieur, souuenez-vous de ce que vous me distes en Catalogne, qu'il n'y auoit rien dans le Monde, que vous pussiez craindre, tant que ie serois pour vous. Nous aurons d'autres malheurs à souffrir plus grands que celuy-ci. Mais dans tous vos maux, souuenez-vous tousiours, que vous ne pouuez estre malheureux, estant asseuré que ie vous ayme. Vous n'en scauriez douter, puisque ie vous le dis : et si cela n'est assez, receuez cette bague, qu'en presence des Dieux ie vous donne auec mon cœur. Alcidalis la prit : et aprés lui en auoir donné vne autre auec les mesmes paroles; ils se séparerent, n'osant pas demeurer plus long-temps ensemble. La Reyne partit le lendemain : et n'ayant demeuré qu'vn jour chez elle, elle feignit d'auoir reçeu des nouuelles de Barcelonne, qui l'obligeoient d'y faire vn tour. Elle laissa donc là sa fille, auec une partie de son train : et emmenant Zelide auec elle; elles arriverent en cette belle ville, qui non moins pour la beauté de son assiette, que pour la fertilité de sa coste, est vne des plus celebres d'Espagne. Zelide s'estoit estonnée, que la Reyne n'ayant pas amené sa fille, elle ne l'eut pas laissée auprés d'elle : et auoit bien remarqué cette nouueauté, et jugé que cela se deuoit faire pour quelque raison. Mais de quelque costé qu'elle jetast la veuë, elle ne se pouvoit rien imaginer : et ne voyant pas quelle chose elle auoit particulierement à craindre, elle les craignoit toutes. La Reyne ayant employé le reste du iour, qu'elle estoit arriuée, à voir les magnificences que l'on fit à sa réception; donna le iour suiuant aux affaires, que l'on croyoit qui l'auoient amenée.

Le lendemain, comme on luy dit à son leuer, qu'vn vaisseau qui portoit son nom, et qu'elle auoit fait faire, il n'y auoit que six mois, estoit entré cette nuit-là mesme dans le port : elle dit qu'elle vouloit l'aller voir à l'heure mesme. Il y a d'ordinaire cent vaisseaux dans le port de Barcelonne, qui dés que la Reyne parut, firent vne salve de toute leur artillerie : De sorte que d'abord, on ne vit, que du feu, et de la fumée, dont les vaisseaux entourez comme d'vne nuée épaisse, ne pouuoient estre apperçeus. Mais ils se firent bien-tost entendre, non seulement par la bouche de plusieurs canons, mais encore par vne infinité de trompettes, de fiffres et de haut-bois : et la fumée peu à peu venant à se dissiper, on vit paroistre vne infinité de mats, de voiles, de cordages, de banderolles, et toute cette pompe de la Mer, qui est si agreable à voir, lors que

on ne la voit que du riuage. Ces festes, et ces magnificences, et la veuë de cet élement, qui pour la premiere fois arreste auec quelque admiration les yeux et l'esprit de tous ceux qui le voyent; ne pouuoient diuertir Zelide. Le cœur luy disoit, que les malheurs qu'elle auoit preueus de si loin, commençoient à la talonner: et de toutes parts elle craignoit des embusches. La Reyne estant sur le bord de la Mer, se mit dans un esquif, pour voir le vaisseau dans lequel elle disoit qu'elle vouloit entrer : et ayant dit à Zelide qu'elle la suiuist, et ne menant que trois autres personnes auec elle; elle defendit à tous les autres de la suiure. Elle trouua dans le vaisseau le Capitaine, et sa femme, qui s'estoient preparez en quelque sorte pour la receuoir. Et aprés auoir veu legerement le vaisseau; elle s'enferma auec eux seuls dans la chambre de poupe. Cela augmenta les soupçons de Zelide : et ayant les larmes aux yeux elle les tourna vers la terre d'Espagne; et commença à douter si elle y retourneroit iamais. Aprés une heure de temps, le Capitaine et sa femme sortirent; et dirent à Zelide, que la Reyne la demandoit. Tout le sang à cette heure là, se glaça dans ses veines : et elle la fut trouuer si tremblante, si pasle, et si deffaite, qu'elle eust fait pitié à toute autre, tant elle estoit méconnoissable. La Reyne, aprés auoir dit qu'elle fermast la porte, luy parla ainsi.

Quoy qu'il y ait long-temps, Zelide, que nous perdismes ensemble, vous la meilleure mere du monde, et moy la meilleure amie : l'affection que j'auois pour elle, ne se perdra iamais en moy, ni la memoire des dernieres paroles, auec lesquelles elle me pria d'auoir tousiours grand soin de vous. Quand cette consideration ne m'y engageroit pas, vostre beauté, vostre esprit, et vostre sagesse m'y auroient obligée. Et vous ayant nourrie si long-temps, et ayant trouué en vous, encore auec plus d'éclat, toutes les qualitez qui luy firent gagner mon affection : ie ne serois pas raisonnable, si ie n'en auois pour vous, autant que pour elle. Aussi puis-je dire, qu'en cela j'ay fait plus qu'elle ne m'auoit demandé. Elle me pria, que ie vous aymasse comme sa fille : et ie vous ay tousiours aymée comme la mienne. Celle que le Ciel m'a donnée seule au monde, perdit le tiltre d'vnique, dés le iour que vous vinstes auec moy. I'ay eu la mesme affection, et la mesme tendresse pour vous, que pour elle : et ie vous ay tousiours considerées l'vne et l'autre, comme estant également toutes deux à moy. Cela estant, et pas vne de vos actions, ni de toutes les choses qui vous regardent, ne m'ayant esté indifferentes : vous pouuez croire, qu'il est difficile, que ie n'aye point eu quelque connoissance, de la passion, que

vostre beauté, sans vostre consentement, a fait naistre dans l'esprit d'Alcidalis; et qu'aussi bien que vous, ie n'aye esté beaucoup de fois en peine, du tort que cela vous pouuoit faire. Vous sçauez quelle asseurance il y a aux paroles des personnes de son âge, et de sa condition, qui ont également le priuilege de tromper, et de se dédire. Et ie vous fais iuge, s'il est possible que l'affection qu'il a pour vous, vous soit iamais auantageuse. Vous voyez aussi-bien que moy toutes les raisons qui ne le permettent pas. Vous estes assez habile, pour ne l'auoir point esperé : et quand il seroit en son pouuoir et au vostre, vous estes assez juste, et assez reconnoissante, pour ne le pas desirer. Ie connois vostre vertu, Zelide : et ie sçay qu'il n'y a rien au Monde qui luy puisse faire courre de hazard. Mais quelque grande qu'elle soit, vous ne pouuiez oster au Prince les occasions de vous voir, ni aux autres de parler de vous. Tout ce que vostre vertu pouuoit en cela, c'estoit d'empescher le mal; mais elle ne pouvoit empescher le bruit : et ie sçay de quel preiudice est ce bruit aux personnes de vostre sexe; et particulierement quel déplaisir cela donne à celles qui sont aussi sages, et aussi glorieuses que vous. I'ay donc creu que c'estoit à moy à vous tirer de cette peine; et qu'il estoit temps d'accomplir les promesses que j'auois faites à vostre mere. Le Duc de Tarente est un Prince sage, vertueux, et habile, estimé de tous ses voisins, et un des grands Seigneurs d'Italie. Celuy-là par ses lettres et par ses Ambassadeurs, me témoigne il y a longtemps, une grande passion pour vous : et ie ne vous en ay point voulu donner la connoissance, que la chose ne fust asseurée, et en estat d'executer. Aujourd'huy j'apprens qu'il vous attend, Zelide, pour vous donner la possession de ses Estats et de sa personne. Il n'y a que quinze iours, que celuy qui commande ce vaisseau l'a laissé; et luy a promis de ma part de vous mener dans autant de temps, au lieu où il vous doit receuoir. La diligence et le secret, pour des raisons que ie ne vous puis dire encore, sont si importans en cette affaire, qu'il est necessaire que vous partiez à ce moment; et que ie n'ay pû vous en donner plustost auis, ni vous enuoyer auec plus de train. Ie ne doute point, que vostre bon naturel, ne vous donne à cette heure quelque ressentiment de nous quitter. Mais quoy que nous soyons separez de la Mer, nos affections n'en seront pas moins vnies : et j'espere que vous nous viendrez voir vn jour en Espagne, auec plus de magnificence et de gayeté que vous n'en sortez. Enfin vous deuez estre bien-aise, de retourner en vn païs, où vous retrouuerez vos biens, vos parens, et le lieu de vostre naissance. Mais quand ce ne seroit

pas vostre volonté : c'est assez de vous dire que c'est la mienne. Outre le pouuoir que ma qualité me donne sur vous, j'ay encore, pour vostre regard, celle de mere, qui me donne plus d'authorité. Consentez donc, et vous accordez volontairement à vne chose, qui, outre qu'elle est juste, est pareillement necessaire : et en obeïssant volontiers à ce que ie vous conseille, et ce que ie vous commande tout ensemble; faites paroistre la modestie que vous vous deuez à vous, et le respect que vous me devez à moy. En acheuant ces paroles elle l'embrassa : et feignant de ne vouloir pas faire vn plus long Adieu, de peur de s'attendrir, et de s'affliger trop, elle sortit en mesme temps de la chambre.

La tristesse, le dépit, la honte, la colere, et l'exces de son malheur, accablerent tellement l'ame de Zelide, que sans pouuoir dire vne parole, ny faire vn pas, elle demeura en l'estat, où la Reyne l'auoit laissée : et ce fut certes le meilleur où elle se trouua, de long-temps apres, puisqu'il est vray, qu'à ce premier choc elle ne sentit rien. Toutes nos puissances sont si foibles et si limitées, que nous ne sommes capables que des choses médiocres : et comme vne grande lumiere nous aueugle, et qu'vn grand bruit nous assourdit; les grandes douleurs, non plus que les grandes joyes, ne se sentent point. Apres auoir esté ainsi sans mouuement l'espace d'vn quart d'heure : comme enfin ses esprits accablez d'abord sous vne si soudaine ruine de toutes choses commencerent à reuenir, et qu'elle jugea qu'il n'y auroit iamais de remede à son mal, si elle n'en trouuoit en cét instant; elle sortit de la chambre, dans le dessein de s'aller jetter aux pieds de la Reyne, et voir s'il n'y auoit point quelque esperance de fléchir son esprit. Mais comme on luy eut dit qu'il y auoit long-temps qu'elle n'y estoit plus; et qu'elle eut veû que le vaisseau estoit desia si auant en mer, qu'à peine on voyoit paroistre les pointes des Tours de Barcelonne : alors elle jetta sa veuë de ce costé-là, et sa pensée sur ce qu'elle y laissoit : et ayant ainsi resué quelque temps, tout à coup elle prit vne resolution qui sembla l'auoir mise en repos. Puis se tournant auec vn visage plus serein vers ceux qui l'accompagnoient, elle leur dit quelques paroles : et témoignant d'auoir reçeu les consolations qu'ils luy donnoient, elle s'alla mettre au lit, et les pria qu'on la laissast reposer. Miserable Alcidalis! tu contes à présent tous les momens qui passent : et quand tu songes que de huit iours tu ne verras Zelide, ce terme te paroist infini. Cependant elle s'esloigne de toy pour plusieurs années. Dans peu de iours la Mer sera entre toy et elle. Le vent emporte toute ta joye, et toutes tes espérances :

et va mettre au pouuoir d'vn autre le seul bien que tu désires au monde, et le seul qui y soit digne de toy. La crainte et l'espérance sont deux vents de nostre ame, qui ne cessent quasi iamais : et il n'y a guéres de tempestes en elle, quand l'vn des deux ne l'agite pas. Le présent n'estant iamais qu'vn point, ne nous seroit quasi pas considérable, si l'vne ou l'autre de ces deux passions ne nous faisoit encore sentir l'auenir. Zelide creut que la Fortune l'auoit mise dans vn estat, où il n'estoit plus en sa puissance de la secourir ni de luy nuire. Ainsi elle estoit dans cette funeste tranquillité, où sont ceux qui ne craignent et n'esperent plus rien; et qui s'attendent de finir leurs maux en acheuant leur vie. Et parmy tant d'infortunes elle n'auoit pas au moins le trauail de chercher des remedes, qui est vne des plus grandes peines des malheureux. Estant bien resoluë de ce qu'elle auoit à faire, et sçachant à peu prés le temps, que pouuoient encore durer ses malheurs : elle passa la nuit à penser au sentiment qu'auroit Alcidalis, et de quelle sorte il viuroit apres sa perte. Et quoy qu'elle eust un extréme regret de se séparer de luy : au milieu de tous ses maux, elle estoit flattée de quelque plaisir, quand elle songeoit à l'insigne preuue qu'elle luy alloit donner de son affection et de son courage. Le Capitaine du vaisseau et sa femme, outre qu'ils aymoient et honoroient Zelide pour l'auoir veuë à la Cour; en auoient encore plus de soin, à cause qu'elle estoit sous leur conduite. Dés qu'ils creurent, qu'elle estoit éueillée; ils entrerent dans sa chambre : et luy ayant demandé si elle ne vouloit pas manger, elle leur répondit, que non seulement elle ne mangeoit point, mais qu'elle ne mangeroit plus. Ils demeurerent fort estonnez de cette response : et jugerent, qu'elle estoit retombée dans la tristesse du iour precedent; et qu'il luy falloit donner du temps pour la passer. Mais au bout de quelques heures, voyant qu'elle n'appelloit personne, ils retournerent, et employerent toutes sortes de paroles et de prieres pour luy persuader de manger. A tout cela elle ne respondit qu'auec vn silence opiniastre, et vne mine si froide, et si resoluë, qu'il ne sembloit pas seulement qu'elle les oüist. Ils sortirent donc pour la seconde fois extrémement affligez : et commencerent de craindre quelque fin tragique de cette estrange resolution. La nuit venuë, ils retournerent : et auec vne niece qu'ils auoient de l'âge de Zelide, ils se mirent à genoux à l'entour de son lit; la conjurerent par toutes choses; et la prierent d'auoir soin de sa vie, auec autant de larmes, que si c'eust esté la leur, qu'ils luy eussent demandée. Ils ne purent pourtant auoir de response : et

se retirerent enfin pour ne luy point oster le repos, qui sembloit estre le seul bien qui luy estoit demeuré. Trois iours se passerent, sans que prieres, larmes, remonstrances, peussent esmouuoir le cœur de Zelide, ny l'obliger seulement à dire vne parole Enfin le quatriesme iour, ces bonnes gens auec leur niepce furent pour faire un dernier effort : et s'estans mis à genoux à l'entour d'elle, fondant en larmes, et luy offrant toutes choses ; la conjurerent d'auoir pitié d'elle, et d'eux aussi. Zelide après auoir escouté long-temps leurs plaintes, fit vn soûpir ; et auec beaucoup de peine se mit en son seant. Alors s'estant mieux montrée à eux, ils connurent dauantage l'extrémité où elle estoit. Dans le plus beau visage du monde, ils virent vne image affreuse du desespoir, et de la mort prochaine ; et quelque chose qui faisoit peur et pitié tout ensemble. Apres les auoir regardez quelque temps les vns et les autres ; enfin elle rompit le silence, qu'elle auoit gardé si long-temps, et elle leur parla ainsi.

Mes Amis, vous me demandez vne chose, qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner. Vous me priez que ie viue. Ie vous demande la mesme chose. Et cela est en vostre puissance, et non pas en la mienne. I'ay resolu de n'arriuer iamais viue en la terre d'Italie : et ie le jure encore aux Dieux de là haut, par le feu et par la lumiere ; et à ceux d'embas, par les ombres de mes Peres. Il n'est donc plus en moy d'en disposer autrement : et puisque vous pouuez m'y mener, ou ne m'y mener pas ; il est en vous que ie viue, ou que ie meure. Me refuserez vous à present, ce que vous m'auez demandé auec tant de larmes ? et serez vous mes meurtriers, vous qui auez esté choisis pour mes conducteurs ? Le Duc de Tarente m'attend, et ne m'a iamais veuë. Vous auez icy vostre niece, qui est de mon âge, de ma taille, et à peu prés de mon visage. Vous la pouuez mettre en ma place ; et luy procurer ce bonheur, en me sauuant à mon esgard du plus grand malheur du monde. Il est vray que vous en supposerez au Duc vne autre, que celle que l'on luy a promise. Mais quand vous m'y pourriez conduire, en l'estat où ie suis, seroit-ce Zelide que vous luy meneriez ? et celle que ie vous conseille de luy donner, ne ressemble-t'elle pas plus à celle que j'estois, que ie ne fais à cette heure moy-mesme ? Le Duc ne sera-t'il pas plus heureux d'auoir vne femme qui sera contente, et qui le souhaitte, qu'vne qui a deliberé long-temps, lequel elle auoit à choisir, de la mort, ou de luy ? et qui a enfin préferé la mort à sa personne ? Mais ce n'est pas la mienne qu'il ayme, puis qu'elle luy est tout à fait inconnuë. C'est la Duché d'Otrante, et les Comtez de

Suzole et de Tenare qu'il desire. Et ie les donne dés cette heure à vostre niece, auec le nom de Zelide : et prens à témoins ces mesmes Dieux, que ie viens de jurer, que par moy personne n'en aura connoissance, et que ie ne m'en repentiray iamais. La Reyne vous a commandé, ie l'auouë, de me conduire, où il m'attend; mais n'estes vous pas plus obligez de suiure sa volonté, que ses paroles? et ne croyez vous pas, que si elle estoit icy à cette heure, et qu'elle vist le peril où ie suis, elle n'aymast mieux me voir sauue en quelque lieu que ce fust, que de m'enuoyer morte en Italie? Vous a-t'elle commandé de me mettre morte ou viue entre les mains du Duc de Tarente? Ne pensez-vous pas, que c'est pour mon bien et mon auancement, qu'elle a creu faire ce mariage? et que celle qui a eu le soin de ma Fortune, auroit soin de ma vie? Quelque iour quand toute la Terre luy reprochera cette cruauté, ne pourra-t'elle pas dire iustement qu'elle n'en est pas coupable? que ne luy ayant point fait connoistre ma volonté, elle ne croyoit pas me contraindre en cela, ni que ie me deusse porter à cette extrémité? et n'aura-t'elle pas raison de remettre toute la faute sur vous? Mais qui vous oblige, si vous ne voulez, de retourner à Barcelonne, et de luy rendre compte de ce que vous aurez fait? Ayant à vous ce vaisseau, vous pouuez aller par tout où vont les vents, et vous auez à choisir de toute la Terre. Alors tirant de dessous son cheuet vn petit coffre que la Reyne luy auoit laissé, où estoient toutes les pierreries de sa mere, et quelques autres, dont elle luy auoit fait present, elle leur dist : Les pierreries qui sont dans ce coffre, d'vn prix infini, valent mieux que tout ce que j'ay en Italie : et la Reyne ne vous sçauroit donner dauantage, si elle ne vous fait present de Barcelonne. Ie vous les donne toutes pour la rançon de ma vie, et de ma liberté : et d'autant que ces deux choses passent en valeur, ce que ie vous presente; et que la liberté seule vaut mieux que toutes les richesses du monde : vous m'aurez donné beaucoup plus que ie ne vous donne, et ie croiray vous estre redeuable. Auec cecy, vous trouuerez par tout des amis, des parens, et vne patrie. Beaucoup de gens seroient tentez d'oster la vie à Zelide, pour auoir ce que ie vous offre, pour la luy sauuer : et ie vous incite à faire vne bonne action, par vn prix capable d'en gagner d'autres, à en faire vne mauuaise. Que si vous estes touchez du scrupule de desobeir à la Reyne : n'aurez vous pas plus d'horreur de faire mourir vne innocente? Vous resoudrez vous plustost à tuër vne de ses amies, qu'à rompre vn de ses commandemens? Ne craindrez vous pas autant d'irriter les Dieux, que d'offenser les hommes en

la personne d'vne femme? Et si la peur de sa haine, ou de sa vengeance, vous retient, ne deuez vous pas considerer, qu'il y aura bien-tost en Arragon quelqu'vn plus puissant qu'elle, qui vous cherchera par tout le Monde, et vous fera rendre compte de ma personne et de ma vie? Mais aprés tout, quand toutes ces raisons ne seroient point : ie vous conjure par l'amitié que vous m'auez tousiours portée, par la pitié que vous auiez tantost de moy, et par ces larmes que vous répandiez à cette heure, de me tirer de la peine où ie suis; et vous y resoluant promptement, me témoigner, que c'est pour l'amour de moy, plustost que pour vostre consideration, que vous le faites. Mais si mes raisons, mes prieres, et mes offres ne vous peuuent toucher; et si ie ne vous puis persuader, à faire vne action qui est juste, seure, et vtile tout ensemble : ie m'en vais fermer la bouche pour ne l'ouurir iamais; et malgré vous, la mort me donnera dans vn iour la liberté que vous m'auez refusée. En acheuant ce discours Zelide ouurit son coffre où estoient tous ses tresors; et les fit briller à leurs yeux. Ce ne fut pas à la vérité vn des plus foibles moyens dont elle se seruit, pour les persuader. Ils estoient touchez de ce qu'ils venoient d'ouïr. Mais ils l'estoient encore dauantage de ce qu'ils voyoient : et il estoit difficile qu'ils resistassent à la fois à tant de violences.

Le Capitaine estoit homme fort soldat, et de beaucoup de cœur : qui auoit passé la moitié de sa vie sur la mer; et qui y auoit couru beaucoup de fortunes, sans y en pouuoir faire. Il creut à cette heure-là, qu'elle le vouloit payer tout à la fois : et estoit estonné, de voir en vn si petit espace, plus de richesses, qu'il n'en auoit veu en toutes les Indes. Aussi-tost, il supputa combien on pouuoit faire de vaisseaux, et combien on en pouuoit armer, auec vne partie de ce qu'il voyoit. En suite de cela, toutes les raisons de Zelide luy parurent bonnes. Il luy sembla que la generosité l'obligeoit à secourir vne Princesse si aymable et si injustement affligée : et jugea de plus, que s'il la pouuoit mener en vn lieu d'où il la pût rendre vn iour à Alcidalis, il retourneroit en Espagne auec plus de faueur qu'il n'en auoit iamais eû; et auroit lieu d'esperer vne aussi grande recompense à l'auenir, que celle qu'il voyoit presente. Aprés auoir escouté attentiuement Zelide, il fut long-temps sans parler : et resolu de ce qu'il auoit à faire, il ne songeoit plus, qu'à ce qu'il auoit à dire, et de quelle façon il répondroit. Elle croyant qu'il doutast de la resolution qu'il auoit à prendre, adjousta tant de prieres et de promesses à ce qu'elle auoit dit; et le sçeut presser de telle sorte : qu'enfin témoignant de se rendre à ses raisons,

et à la pitié, il iura par les sermens les plus solennels entr'eux, de faire tout ce qu'elle luy auoit demandé. Et elle iura reciproquement, de se retirer dans tel Temple de Vierges qu'il la voudroit mettre; et de n'en sortir iamais, que par sa volonté. Zelide, qui jusques là dans le fort de ses maux, et de son desespoir, n'auoit pas jetté vne larme : se sentit alors attendrir de joye, et de pitié, qu'elle eut d'elle-mesme, songeant au malheur où elle s'estoit veuë; et commença à pleurer abondamment, comme les miserables ont accoustumé de faire, lors que dans leur tristesse, ils voyent luire quelque sorte d'esperance. Elle ne songeoit pas tant qu'on l'auoit arrachée, par maniere de dire, des bras d'Alcidalis; comme elle songeoit, qu'elle se venoit de sauuer de tomber entre ceux du Duc de Tarente. Auec cette joye, elle reprit en moins de rien ses forces; et restablit sa santé en autant de iours, qu'elle l'auoit perduë. Ils demeurerent pourtant d'accord, qu'elle ne se monstreroit point; de peur que sa beauté ne la décelast : et que cependant on feroit tousiours entendre qu'elle estoit malade. Durant tout ce temps Erminie fut enfermée dans sa chambre : et on luy donnoit tous les iours des leçons, pour representer le personnage de Zelide. Enfin, comme elle fut bien instruite, et qu'ils approchoient de la coste d'Italie; on la laissa voir aux Principaux de ceux qui estoient sur les Galeres : et elle repeta deuant eux, ce qu'elle auoit à jouër apres sur vn plus celebre Theatre. Quoy que Zelide vist toutes choses bien disposées, et l'extréme passion que ses conducteurs auoient de faire reüssir son dessein; elle se sentit neantmoins glacer le cœur, quand elle vit la Terre : et elle auoit vne extréme impatience qu'Erminie fust entre les mains du Duc, afin de se voir bien-tost loin de-là. Pour ne point exposer cependant la fausse Zelide aux yeux de tant de peuple, qui l'attendoit sur le riuage : en la desembarquant, sous pretexte de son indisposition, on la fit mettre dedans vne chaise fermée, dans laquelle elle fut portée jusqu'au Palais. Et sous le mesme pretexte, on l'auoit conseillée, qu'elle éuitast au commencement d'estre veuë de beaucoup de gens, et de garder le lit; jusqu'à ce qu'elle eust asseuré son action, et son visage, et qu'elle se fut bien accoustumée à estre Duchesse. Ainsi elle ne se laissa bien voir à personne, qu'au Duc : qui bien qu'il ne trouuast pas en elle, cette grande beauté, qui auoit fait tant de bruit; ne laissa pas d'en estre content; et attribua ce deffaut à sa maladie, et au trauail de la mer, ou mesme à la tromperie de la Renommée. Cependant le Capitaine et sa femme aprés auoir receu de grands presens, prirent congé du Duc, et se mirent en Mer:

s'excusans sur ce qu'ils disoient, qu'ils se vouloient haster, pour aller donner à la Reyne les nouuelles de l'heureux voyage de la Duchesse. Zelide estoit demeurée seule dans le vaisseau, tandis qu'on la marioit, et que toute la Cour pensoit à la bien receuoir. Mais quand elle vit le Capitaine et sa femme de retour, qu'elle vit hausser les voiles, et qu'elle se sentit esloigner de ce funeste riuage qu'elle auoit tant apprehendé : elle eut vne telle joye, qu'il ne s'en fallut gueres, que le plaisir de sortir d'Italie, ne payast toute la tristesse qu'elle auoit euë, en abandonnant l'Espagne. Mais que sert d'échapper d'vn malheur à vne personne malheureuse? et quelle asseurance y a-t'il nulle part, pour ceux que la Fortune veut poursuiure? Toute la Terre sans doute est de son empire. Mais la Mer particulierement semble estre son domaine. C'est là qu'elle est le plus à craindre, qu'elle fait ses plus grands miracles, et ses plus grandes perfidies. Cependant, comme s'il n'y auoit plus de malheurs à craindre, Zelide remercie les Dieux : et estant sur l'Element le plus infidelle de tous, dans vn foible vaisseau, et auec des gens de qui elle ne pouuoit rien attendre, n'ayant plus rien à leur donner; elle est dans la mesme asseurance, que si elle eust esté en terre, dans vn Palais, et auec ses Amis. Ils tenoient la route de Sardaigne, où le Capitaine auoit fait dessein de mener la jeune Princesse Zelide, et de la donner en garde à vne sienne sœur; jusqu'à ce qu'il eût trouué le temps et le moyen de la mettre au pouuoir d'Alcidalis : et en cette route auoient cheminé trois iours entiers auec vn vent fauorable; quand sur le soir deux heures deuant que le Soleil se couchast, celuy qui faisoit le guet au haut du mast, cria qu'il voyoit trois voiles en Mer.

Il n'y a point de lieu, où on viue auec tant de deffiance que sur cét Element. L'eau, la terre, l'air, et le feu sont ennemis de ceux qui nauigent. Mais les hommes, le sont encore dauantage : et entre tant de dangers, il n'y a rien qu'vn vaisseau craigne tant, que la rencontre d'vn autre. Cela resueilla tout le monde. Le Capitaine, et les matelots accourus sur le tillac, porterent la veuë du costé que l'on disoit que paroissoient les voiles : et au bout de quelque temps, ils en virent les pointes qui sembloient estre à six lieuës d'eux. Au bout d'vne heure ils les virent plus distinctement : et connurent que c'estoit trois voiles bastardes, qui tâchoient à leur gagner le vent. Ceux de nostre vaisseau n'auoient pour lors que deux voiles tenduës; pource qu'ils auoient vn peu trop de vent; mais à l'instant elles furent toutes déployées : et on n'entendit plus à autre chose qu'à faire toute la diligence possible.

La nuit vint cependant, qui bien qu'elle fust fort noire, et la Mer fort grosse, on n'abbatit pas vne des voiles. Il souffloit alors vn vent qui portoit le vaisseau d'vne vitesse incroyable. De sorte qu'il faisoit plus de dix milles par heure. Mais le malheur estoit, que ceux qu'ils fuyoient, auoient le mesme auantage. Ils passerent toute cette nuit auec beaucoup de crainte et de soin, pour tant de dangers qui les entouroient. Mais le matin estant venu, ils virent, aprés que l'air se fut éclaircy, que ceux qui estoient derriere eux le soir, estoient alors à costé, esloignez d'eux seulement de cinq ou six milles. Alors, et suiuant le chemin qu'ils auoient gagné sur eux durant la nuit; ils jugerent que deuant la moitié du iour, ils seroient à la portée du canon. Dés-lors l'estonnement saisit tous ceux qui estoient dans le vaisseau. Les plus timides se mirent aux cris et aux larmes. Les plus resolus prirent les armes. Et les plus sages jugerent, que l'vn et l'autre, seroit également inutile. Quoy que le Capitaine eust assez d'experience, pour juger qu'il ne se pouuoit défendre : neanmoins le regret de perdre tant de biens, et de voir que la Fortune luy alloit arracher des mains ce qu'elle venoit de luy donner, le mettoit au desespoir; et le fit resoudre de mourir, plustost que de se rendre. Parmy cette alarme et cette confusion de tous, Zelide seule n'estoit point estonnée : et tandis que les autres craignoient pour leurs biens, leur vie, et leur liberté, elle à qui toutes ces choses estoient indifferentes; songeoit à garder ce qu'elle estimoit plus que tout cela. Aprés auoir regardé d'vn esprit ferme et arresté le peril où elle estoit, et les remedes qu'il pouuoit y auoir; elle s'enferma dans sa chambre avec la femme du Capitaine. La premiere chose qu'elle fit, ce fut de prendre d'entre ses mains, le coffre où estoient ses bagues et pierreries : et le jetta dans la mer, sçachant que s'il estoit trouué, il la feroit infailliblement connoistre. Aprés cela, elle la pria de luy couper les cheueux : et en suite, ayant les larmes aux yeux, de voir ce que la Fortune la contraignoit de faire; elle fit qu'elle luy apporta vn des habillemens de son mary, dont elle se vestit. Cependant les trois vaisseaux, qu'ils auoient connus estre de la coste d'Afrique, s'approchoient d'eux auec vne merueilleuse vitesse : et estant à la portée du canon, ils déchargerent vne de leurs pieces, pour voir si ceux de nostre vaisseau baisseroient leurs voiles. Mais ayant veu, qu'ils n'en faisoient rien, et jugé à leur contenance, qu'ils pretendoient se defendre; ils s'en approcherent dauantage; et comme ils en furent à deux cens pas, ils mirent le feu en mesme temps à toutes leurs pieces. Les nostres en mesme instant firent le mesme :

mais auec vn bien different succés. Car n'ayant fait aucun dommage aux Ennemis; leurs mast auec deux de leurs voiles furent mis en pieces; le vaisseau percé en plusieurs endroits; et beaucoup de leurs soldats emportez. A ce bruit Zelide sortit de sa chambre, et ayant pris la premiere arme qu'elle trouua : elle se mit auec les plus resolus, où il y auoit le plus grand danger; croyant de cette sorte, ou qu'elle mourroit plustost, ou qu'elle se déguiseroit mieux. Le combat estoit si inégal, qu'il ne pouuoit pas durer longtemps. Quelque resistance que fissent les nostres, ils ne pûrent empescher, que les Corsaires n'entrassent dans leur vaisseau : où aprés auoir tué dix ou douze des plus animez, et entre autres le Capitaine; tous les autres mirent les armes bas, et demanderent la vie. Le Capitaine de ces vaisseaux estoit du Royaume de Barcha, partie d'Afrique, qui confine d'vn costé auec l'Egypte, et de l'autre auec la Nubie. Ces peuples extrémement sauuages, ne sçauent ce que c'est que de commerce : et n'ont point d'autres moyens de communiquer auec les Estrangers, que de les vaincre, et d'emmener tout ensemble les marchandises, et les marchans. Ce que nous appellons voler, ils disent que c'est gagner sur les Ennemis; et appellent estre vaillant ce que nous appellons estre Corsaire. Tout ce qu'ils peuuent auoir au prix de leur sang, ils auroient honte de l'auoir autrement : et prendre vne chose par force, et auec peril; est la plus honneste sorte d'acquerir entr'eux. Celuy-cy estant des plus nobles, et des plus puissans de sa nation; estoit dés long-temps la terreur des costes de Grece et d'Italie, habile, et vaillant extrémement, pitoyable, et humain plus que son pays et son mestier ne le permettoient, bon et genereux, sans sçauoir ce que c'estoit de bonté et de generosité. Comme aux lieux les plus froids du Septentrion, il se trouue quelques veines d'or, aussi fin que celuy des Indes, quoy que non pas en si grande quantité : ainsi en toutes sortes de climats, la Nature se plaist quelquesfois à produire des naturels riches, qu'elle instruit et dresse elle-mesme, et à qui elle donne sans estude toutes les lumieres necessaires. Comme Orcant, c'estoit le nom du Corsaire, regardoit ses captifs, et le butin qu'il auoit fait : la beauté et la majesté qui brilloient dans le visage de Zelide, luy donnerent dans les yeux : et luy ayant demandé qui elle estoit, elle dist, qu'elle estoit Espagnol de nation, et se nommoit Zelidan neueu du Capitaine du vaisseau, qu'il venoit de prendre; qu'elle auoit regret de n'auoir pû le suiure; et qu'elle l'estimoit heureux, d'auoir perdu la vie, plustost que la liberté. Elle dist cela auec vne mine qui n'estoit point de captiue, sans larmes, sans

prieres, saus sonmission, commes les autres. Mais malgré qu'elle en eust, son visage et sa grace prioient pour elle; et sa constance et son courage la recommandoient assez. Ainsi Orcant estima son orgueil, et ce qui eust attiré en vn autre la cholere, fit naistre en luy l'admiration. Il l'exhorta à auoir bon courage : Que la seruitude où il estoit tombé seroit si douce, qu'il y auoit beaucoup de libertez qui ne l'estoient pas dauantage : Qu'il pouuoit esperer, qu'elle ne dureroit gueres, puisqu'il auoit vn Maistre, qui ne tenoit pour serfs que ceux qui meritoient de l'estre : Que pour luy il ne couroit point la mer comme marchand; qu'il y cherchoit plustost de la gloire, que du profit; et qu'il prenoit plus de plaisir à faire des libres, que des esclaues : Que pour sa part du butin, il ne vouloit que Zelidan; qu'il laissoit le reste de la proye à ses soldats: Qu'il seroit en luy de se rachepter quand il voudroit; qu'vne seule bonne action suffisoit pour cela; et que si le reste de sa personne respondoit à ce qui se voyoit en son visage, il croyoit qu'il seroit bien plus long-temps son amy, que son captif. Zelide qui n'attendoit rien de semblable d'vn Barbare, et d'vn Corsaire, fut estonnée tout ensemble, et réjoüie, de ce discours; et jugea sa captiuité beaucoup plus supportable. Cependant, aprés auoir euité auec tant de peine d'estre femme d'vn Prince qui l'aymoit; la voila esclaue d'vn Corsaire : et elle jugeoit toutesfois cét accident beaucoup moins fascheux, que l'autre, pource qu'il pouuoit auoir plus de remede. Il n'y auoit de bonheur pour elle, que d'estre à Alcidalis; ny de malheur que d'estre à vn autre. Hors cela, elle ne connoissoit ny bien ny mal dans le monde; et toutes choses luy estoient indifferentes. Ainsi elle qui meritoit de commander à toute la Terre, se resolut de seruir : et ce cœur qui estoit si grand et si haut, que les Cieux ne l'estoient pas dauantage, se soûmit à la plus basse de toutes les infortunes; auec plus de patience, que ne faisoient les matelots qui auoient esté pris auec elle. Mais il estoit impossible, que Zelide seruist long-temps. Ce desordre et cette violence ne pouuoient pas durer dans la nature. Il eust esté plus aisé de soumettre la Sphere du feu à celle des Elemens : et il estoit impossible, que les diuines qualitez qui estoient en elle, ne fussent pas bien-tost connuës et admirées. Outre que le Ciel luy auoit donné en perfection toutes les beautez, et les charmes du corps, et de l'esprit, et toutes les graces qui font naistre l'amour, et le respect : elle estoit née sous vne si forte constellation d'empire et de commandement; qu'elle se fust faite obeïr par les plus sauuages animaux; et qu'elle gagnoit d'abord l'authorité sur les ames raisonnables. De sorte que Zelidan,

car il nous faut accoustumer de l'appeler ainsi, deuint bien-tost maistre de son maistre. Les esclaues, les matelots, et les soldats, l'aymoient également, et l'honnoroient comme leur Capitaine : et il commandoit absolument dans le vaisseau où l'on l'emmenoit prisonnier. Connoissant la passion qu'Orcant auoit pour luy, il jugea combien aysément cette amitié se changeroit en amour, s'il venoit à le reconnoistre ; et qu'en ce cas-là, son affection, qui autrement luy pouuoit estre de quelque secours, seroit vne cause méuitable de sa perte. Il songea donc, auec plus de soin que jamais, à cacher ce qu'il estoit : et pour le pouvoir mieux faire ; il resolut d'affermir son courage contre toutes sortes de dangers, et de s'accoustumer à toutes les choses, dont ce sexe semble n'estre pas capable.

Ils passèrent le reste de cét Esté, sans prendre terre, qu'vne fois ou deux, pour se raffraichir d'eau ; changeant souuent de route et de dessein, suiuant les vents qui souffloient, et le chemin qu'ils jugeoient que deuoient tenir les vaisseaux. Durant tout ce temps, Zelidan se signala en toutes les occasions qui s'offrirent. On ne prit point de vaisseaux, où il n'entrast le premier en pourpoint, et sans armes. Car il n'auoit pas encore la force d'en porter. Il se jettoit où le péril estoit plus apparent : et les plus temeraires demeuroient tousiours beaucoup derriere luy. Il n'y a point de caracteres, comme ceux de la bonne Fortune, ni de bouclier qui couure si bien que le sien. Ceux qu'elle garde ; peuuent aller nuds au milieu des espées : et pour ceux à qui elle en veut, il n'y a point d'armes à l'espreuue, dont elle ne trouue le deffaut. Ainsi, il se rencontra en peu de temps en beaucoup de combats, dont il remporta toute la gloire : et l'esperance qu'Orcant auoit conçeuë de luy, deuint vne opinion confirmée, et vne estime solidement establie. Il commença à l'honorer autant qu'il l'en auoit asseuré : et l'hyuer estant venu, et ayant pris port à la premiere ville maritime de Barcha ; ils y laisserent leurs vaisseaux. Il y donna solennellement la liberté à Zelidan ; et luy confirma de nouueau son amitié. Il le mena aussi à la Cour auec luy : disant qu'il vouloit faire voir au Roy sa conqueste, et le plus riche butin qu'en toutes ses courses de mer, la Fortune luy eut iamais donné.

Il a esté necessaire de ne parler pas si-tost d'Alcidalis ; et de le laisser aussi long-temps que nous auons fait. Car sa premiere douleur ne pouuoit pas se descrire : et à ce commencement, il estoit impossible de representer tant de soûpirs, tant de larmes, tant de cris, de rages et de furies. Ayant veu la Reyne de retour sans Zelide ; et ayant esté huit iours sans pouuoir descouurir ce qu'elle

estoit deuenuë : il passa tout ce temps dans vne tristesse et une inquietude mortelle. Mais comme il vint à sçauoir toute l'histoire de son malheur; qu'il connut que le mal estoit sans remede; qu'il pensa qu'elle estoit dans les bras d'vn autre; et que son imagination luy eust representé en cela tout ce qui le pouuoit tourmenter: alors les larmes cesserent, et le desespoir le prit; alors il perdit toutes sortes de respects et de craintes; il menaça hautement la Reyne; et témoigna tous les ressentiments, que la derniere des offenses pouuoit faire naistre, dans le plus grand cœur du monde. Il delibera deux iours, s'il deuoit premierement se venger de la Reyne, ou aller rauir Zelide d'entre les mains de celuy qui la tenoit; ou plustot se deliurer de ses malheurs, par vne mort volontaire. Mais enfin son corps, qui depuis quelque temps ne se nourrissoit que de poison; succomba à tant de maux, et arresta la violence de son esprit. Vne fiéure le prit, qui dés le premier iour estant accompagnée de furieuses resueries, donna à tout le monde beaucoup de crainte : et ceux qui sçauoient la cause de son mal, creurent que cette maladie en seroit la fin. Il se trouua en peu de iours sans aucune force; et, ce qui estoit le mieux pour luy, sans aucune connoissance, et sans jugement. Ainsi toutes les pensées, que tant de differentes passions luy auoient mises dans l'esprit, furent arrestées : et celuy qui vouloit en vn instant passer la Mer, et sembloit vouloir courre toute la Terre; fut arresté quatre mois dans vn lit. La fiévre, l'amour, et la jalousie, c'est à dire les plus grands maux du corps et de l'esprit, consumoient également Alcidalis : et chacun d'eux estoit en luy en vn tel point, et auec tant de circonstances; qu'il n'y auoit point d'apparence, que pas vn des trois pust receuoir de remede. Mais la Nature ne vouloit pas laisser perdre si tost vn des plus beaux ouurages, qui fust iamais sorty de ses mains : et elle eut en luy tant de force et de vigueur, que contre toute sorte d'apparence et de raison, et contre sa volonté mesme, elle lui redonna la santé. Alors ayant moins de maux, il eut beaucoup plus de peines : et ne les pouuant plus souffrir, sans attendre que ses forces fussent encore bien reuenuës, et sans auoir communiqué son dessein à personne; il sortit vne nuit de Saragosse. Et s'estant mis par des chemins detournez dans le Royaume de Valence : il s'embarqua au premier port qu'il pût trouuer; et passa en Italie, auec quelque ombre de joye, de songer, qu'il sortoit d'entre les mains de ses Ennemis, et qu'il alloit sur les traces de Zelide.

La fausse Zelide auoit eu la Fortune plus fauorable que l'autre :

et ses desseins auoient beaucoup mieux reüssi. Elle auoit, comme nous auons dit, vne beauté mediocre, et cette sorte d'esprit qu'il faut auoir, pour estre fine et adroite. Voyant combien l'entreprise qu'elle auoit faite estoit dangereuse : elle taschoit par toutes sortes de moyens à gagner place dans le cœur de son mary, et s'y fortifier contre les accidens qui luy pourroient arriuer. Il estoit dans cét âge, où les approches de la vieillesse commençent à donner aux hommes des deffiances d'eux-mesmes ; et où les plus sages ne doiuent plus esperer d'estre aymez des femmes, si ce n'est de celles, que le deuoir y oblige. De sorte que la beauté, la conduite et les caresses de la sienne le gagnerent aysément. Comme les fleurs ne nous sont iamais si agreables, qu'au commencement du Printemps, ou sur la fin de l'Automne ; les vnes pour leur nouueauté, et les autres, pour ce que nous pensons que nous les allons perdre : les plaisirs de l'amour ne nous touchent aussi en nulle saison si sensiblement, que dans la premiere jeunesse, ou sur le declin de nostre âge. C'est vne si grande satisfaction, et vn plaisir si rare à vn vieillard, d'estre aymé ; qu'il n'y en a point, qui sur cette opinion ne deuienne jeune, et ne r'allume ses cendres. Mais de la mesme sorte que le Soleil luisant loin de nous, fait les ombres plus grandes : lors que l'amour éclaire cét âge, dont il est naturellement éloigné, il y fait naistre de grands ombrages. Le Duc ne se sentit pas plustost amoureux, qu'il deuint jaloux. Cette passion, qui est ailleurs vn effet fortuit de l'Amour, en est vn accident inseparable, en tous les hommes de ce climat. Ils ne croyent pas qu'vn grand desir puisse estre sans vne grande crainte : et l'Amour et la jalousie, sont là deux jumeaux, qui naissent toûjours ensemble. Soit donc, que l'excés de son affection fist cét effet, ou l'air du pays, ou l'humeur soupçonneuse que les années apportent ; ou qu'il eust sçeu quelque chose de la passion d'Alcidalis : sa deffiance vint à vn tel point, qu'il n'estoit en seureté, que lors que la Duchesse estoit en sa presence. Et encore en cét estat il souffroit auec impatience, que d'autres yeux que les siens la regardassent. Elle, qui par vne autre raison ne craignoit rien tant que d'estre veuë, s'accorda aisément à son humeur : et feignant de luy vouloir complaire, elle luy dist, qu'elle aymoit également tous les effets de sa passion ; que la crainte où il estoit pour elle, luy estoit agreable, puis que ce luy estoit vne preuue de son amour ; qu'au reste il songeast par toutes sortes de moyens à s'asseurer ; et qu'il n'eust égard à rien, qu'à se mettre en repos. Pour elle, qu'elle seroit tousiours assez contente, pourueu qu'il le fust : et puis que

luy seul luy tenoit lieu de toutes choses, elle croyoit les auoir toutes quand elle l'auoit. Il receut ces offres auec beaucoup de joye : et vsa de la liberté qu'elle luy donnoit, en luy ostant toute la sienne. De sorte que luy retranchant tous les iours quelque chose d'vn grand Palais qu'elle tenoit, et d'vn nombre infiny de ses gens qui la seruoient : elle se vit r'enfermée dans vne chambre, quelques cabinets, et vne galerie ; et reduite à ne voir plus, que cinq ou six femmes qui luy estoient necessaires. Comme le Duc luy donnoit des preuues de sa jalousie ; il luy en rendoit aussi de son amour : et se satisfaisant, il s'efforçoit pareillement de la contenter. Il n'y auoit rien dans l'Europe, ni dans les Indes, qu'il ne luy fist venir. La Terre ni la Mer ne produisoient rien de rare, qui ne fut pour elle. Tout ce qu'il y a de precieux dans le Monde, les plus riches ouurages de la Nature, les plus accomplis chef-d'œuures de l'art, paroient ses cabinets. Elle auoit enfin la plus belle prison qui se puisse imaginer ; si l'on peut dire qu'il y en ait quelque belle : et elle voyoit tout ce qu'elle pouuoit desirer, si ce n'estoit des hommes. Mais comme la plus agreable solitude a tousiours quelque chose de melancolique, il voulut aussi remedier à cela. Il fit chercher partout, auec beaucoup de soin et de despence des esclaues, les plus forts, les mieux faits, et les plus beaux qui se rencontrassent. Et en ayant amassé vn grand nombre, il les fit instruire auec beaucoup de diligence, et par les meilleurs Maistres d'Italie, dans tous les exercices où les plus nobles ont accoustumé d'exceller. Ceux-ci estoient appelez les esclaues de la Duchesse, et estoient tous vestus richement, mesme de ses couleurs. Ils n'auoient autre marque de seruitude, qu'vn cercle d'or à l'entour du col, d'où pendoit vne chaisne de mesme, auec vne médaille des armes de leur Maistresse. Trois fois la semaine, on les faisoit entrer dans vne cour sablée, et fort spacieuse, qui respondoit sous les fenestres de sa galerie : et là ils s'exerçoient, les vns à la lutte, les autres à la course, d'autres à piquer des cheuaux. Quelques fois ils faisoient des courses de bagues, ou des combats de barriere ; et se separans en deux troupes, entreprenoient des tournois. Le Duc auoit inuenté cecy à deux fins, l'vne de diuertir la Duchesse, qu'il aymoit extrémement ; et l'autre de luy faire mespriser tous les hommes, en luy faisant voir en des esclaues, c'est à dire dans les plus viles personnes d'entr'eux, les mesmes qualitez qui se trouuent en ceux qui sont les mieux-nez, et qui rendent les plus nobles recommandables.

Alcidalis en arriuant en Italie apprit d'abord tout cela : et ayant resué quelques iours sur ce qu'il auoit à faire ; il jugea qu'il n'y

auoit point de qualité qui luy conuint si bien que celle d'esclaue de Zelide ; et que la grandeur de sa Fortune, ayant esté cause de tous les malheurs où il estoit tombé, il n'y pouuoit mieux remedier, qu'en se mettant dans la plus basse condition de toutes. Il communiqua son dessein à celuy qui l'auoit tousiours accompagné : qui se déguisant en Marchand fut trouuer ceux qui gouuernoient cette troupe de gens : qui voyans en Alcidalis toutes les qualitez qu'ils cherchoient, mirent bien-tost à pris vne personne qui n'en auoit point ; et auec peu d'argent achepterent pour esclaue le fils d'vn Roy, et l'homme le plus accomply de la terre. D'abord il fut escolier de ceux, dont il pouuoit estre le Maistre ; et se laissa montrer, ce qu'il sçauoit beaucoup mieux qu'eux, ny que personne. Ainsi feignant d'apprendre tous les iours quelque chose des exercices qu'on lui enseignoit : il y fit vn tel progrez en peu de temps, qu'il fut admiré de tout le monde ; et que les Maistres s'estonnoient de luy auoir montré, beaucoup de choses qu'ils ne sçauoient point. Soit qu'il falust piquer, lutter, ou sauter ; il montroit en tout tant d'adresse, de force et de disposition, que cela alloit jusqu'au prodige. Il sembloit, que naturellement les cheuaux luy obeïssoient ; et que sans aucun mouuement il leur fit entendre sa volonté. Si quelques-vns le deffioient à la lutte ou à la course : il jettoit si aisément les vns par terre, et deuançoit tellement les autres, qu'il paroissoit, qu'il estoit né pour estre leur Maistre ; et qu'ils ne deuoient iamais estre qu'a ses pieds, ou beaucoup derriere luy. Quand il couroit à pied, les cheuaux estoient plus pesans, qu'il n'estoit : et quand il estoit dessus, ils estoient plus vistes que les oyseaux. Enfin, on ne proposoit plus de prix qui ne fut pour Alcidalis : et il n'y auoit plus moyen de faire vne partie égale, quand il en estoit, s'il n'estoit tout seul d'vn costé ; et encore de cette sorte, il ne laissoit pas de vaincre. Cependant parmi toutes les loüanges qu'on luy donnoit, il sentoit beaucoup de honte en luy-mesme de disputer auec des Esclaues. Car il n'auoit pas le cœur moins grand, que ceux qui [illegible] des Roys. Mais cela estoit necessaire pour son dessein. [illegible] qu'il fist toutes choses auec [illegible] peu d'attention et tant de [illegible], qu'il [illegible] geoit à vne plus basse [illegible] la carriere, [illegible] le premier, [illegible] exercices qu'il faisoit [illegible] à la jalousie car [illegible]

soit, et que faisoient les autres, ne l'en pouuoient diuertir. A quels aueuglements les hommes sont-ils sujets? le plus fidelle de tous les amans idolastre vne beauté, qu'il n'a iamais veuë. Il soùpire deuant elle, il luy enuoye son cœur par ses regards : et ayant vne maistresse, qu'il ayme cent fois plus que luy-mesme, il s'est vendu volontairement à vne autre. Alcidalis, qui eust esté remarquable parmy les Princes les plus accomplis du monde, le fut aisément parmy des Esclaues. Dés le premier iour qu'il y entra, sa beauté et sa grace attirerent les yeux de la Duchesse. Bien-tost apres il gagna son estime et son admiration : et l'ayant consideré dauantage, il luy sembla voir en la fierté de son port quelque chose d'extraordinaire, et qui n'estoit pas de la condition où il se trouuoit. Elle prit garde à l'attention auec laquelle il la regardoit tousiours. Elle remarqua ses soùpirs, la pasleur et la tristesse de son visage : et comme dans les loüanges et l'applaudissement qu'il receuoit de tous costez, rien ne le pouuoit resioüir. Tout cela luy donna premierement de la curiosité, de la pitié en suite, et enfin de l'amour.

Ie vous ay tousiours ouy dire, Mademoiselle, qu'elle ne fut point touchée de cette derniere passion; et qu'elle eut seulement la curiosité de sçauoir qui pouuoit estre vne personne, qui dans vne si basse fortune montroit de si hautes qualitez. Mais vous me permettrez de ne me pas arrester à ce que vous en dites. Ie vous en ay oüy quelquefois excuser de moins excusables qu'elle : et ie sçay que vostre scrupule peut aller jusqu'à craindre de scandaliser vne personne qui ne fut iamais. Que si vous considerez, que le Duc estoit vieux et jaloux, la Duchesse ieune et enfermée, et ce Prince le plus beau et le plus aymable du Monde : vous trouuerez, que ce n'est pas un soupçon fort temeraire, de croire qu'elle en fust amoureuse.

Enfin, vn soir, comme ce bel Esclaue sortoit auec les autres du Palais du Duc, dans vn passage où il y auoit peu de lumiere; il se sentit tiré par vne femme qu'il ne connoissoit pas : et s'estant separé vn peu des autres, sans attendre qu'il luy parlast, elle luy dist : Clariant, car c'estoit ainsi qu'il se faisoit appeller, si vous estes aussi braue que vous le paroissez, trouuez vous demain seul à la seconde veille de la nuit, au pied de la Tour des Grecs. Estant là, si vous vous seruez de l'occasion qui se presentera, vous serez plus heureux, que vous n'auez iamais esperé de l'estre. Elle dist cela à la haste : et s'en alla sans attendre de response. On n'a iamais peu sçauoir comment la Duchesse estant si bien gardée, et veillée de tant de personnes, put trouuer moyen de faire dire cela à Alci-

lalis. Vous-mesme, Mademoiselle, ne m'en auez pû rendre raison : et il me souuient qu'icy, Madame vostre mere, qui ne pert iamais l'occasion de dire vne jolie chose, vous loüa d'auoir manqué d'inuention en cét endroit de l'histoire. A la verité il est très-remarquable, que n'en ayant point manqué pour sauuer Alcidalis de tant d'accidens, pour conseruer Zelide tres-pure entre les mains des Pyrates, et pour les remettre tous deux aprés tant d'erreurs dans leur Royaume : vostre imagination se soit seulement trouuée courte en cette occasion; et que vous n'ayez sçeu trouuer le moyen, de faire porter vne parole à vn homme.

Depuis le malheur d'Alcidalis il n'auoit encore veu luire aucun rayon de joye, qu'en ce moment. Il creut d'abord que ce message venoit de Zelide : et ayant les larmes aux yeux, il remercia le Ciel, de ce qu'il sembloit commencer à auoir pitié de luy. Toutesfois, soit que les ames des grands hommes voyent quelque chose dans les tenebres de l'auenir; ou que les malheureux n'osent se fier aux promesses de l'esperance, dont ils ont esté tant de fois abusez : il n'osoit s'asseurer de son bonheur; et commençant à esperer, il commença à craindre dauantage. En cét endroit, Mademoiselle, vn plus éloquent escriuain que moy, ne manqueroit pas de dire, que toutes les heures luy durerent des iours, que les iours luy sembloient des années, et que son amoureuse impatience luy fit conter tous les momens, accuser la lenteur du temps et du Soleil, et prendre tout le Ciel à partie. Mais sans dire tout cela, on imaginera aysément l'inquietude d'Alcidalis, par les causes qu'il en auoit. Le iour, ou plustot la nuit de l'assignation, qu'on luy auoit donnée, vint à la fin : et deuant qu'elle eust bien épaissi les ombres, il estoit desia au pied de la Tour. C'estoit vn vieux bastiment que l'on croyoit auoir esté fait par les Grecs, et qui estoit attaché au Palais. Il estoit battu au pied des ondes de la mer, dans laquelle il entroit quelque cinquante pas. Le Prince qui auoit pourueu à toutes les choses necessaires pour cela, s'y rendit dans vne barque de pescheur, laquelle il lia à quelques anneaux, qui estoient attachez dans le mur. Et là attendit le succez que la fortune voudroit donner à cette auenture dans les tenebres, et le silence de la nuit, qui n'estoit interrompu que du bruit de la mer. Il demeura vne heure, sans que rien parût, agité cependant diuersement d'esperance et de crainte; qui estant deux passions contraires, ne laissent pas de se trouuer souuent ensemble. Il se forma toutes les imaginations, que quelque autre peut penser; mais que ni vous ni moy, Mademoiselle, qui n'auons iamais aymé, ne sçaurions dire.

Il s'estoit éleué vn vent de terre qui enfloit les vagues si hautes, qu'à peine la corde qui tenoit la barque y pouuoit resister; et qu'il n'attendoit que l'heure de se voir détaché. Enfin comme il commençoit à desesperer de son bonheur; et qu'il estoit dans des pensées plus noires et plus espouuantables, que la nuit et la mer qui l'entouroient : vn bruit qu'il entendit au haut de la Tour, luy redonna l'esperance, qu'il auoit perduë. Il luy sembla oüir quelques paroles, qu'il ne put pas bien entendre : ausquelles ayant respondu par vn bruit qu'il fit de son costé; il oüit bien-tost apres tomber quelque chose dans la mer. Et ayant regardé auec plus d'attention, il apperçeut ie ne sçay quoy de blanc qui paroissoit sur l'eau : et s'en estant approché, et l'ayant tiré à soy; il reconnût, que c'estoit vne échelle de corde, qui descendoit de la tour, au bout de laquelle on auoit attaché du liege, et du linge, afin qu'elle se pût voir. Alors Alcidalis se laissa tromper à l'apparence de sa bonne fortune : et il creut qu'elle luy vouloit rendre quelque chose de Zelide. Aussi-tost, sans considerer les dangers où il se jettoit; et que dans les tenebres, et malgré les vents qui soufloient horriblement, il entreprenoit par vn chemin si perilleux de monter à vne hauteur extréme, sans sçauoir où il alloit, de qui, ni comment il seroit receu : il monta sur l'échelle; et commença à cheminer auec plus de legereté et de joye qu'il n'eust fait par le plus riche escalier du monde. Aprés auoir monté plus de cent échelons, il se trouua à vne fenestre; où il apperceut vne personne qui luy tendit la main, et qui sans luy dire mot, le conduisit par plusieurs détours et passages : au bout desquels, il se trouva dans vn cabinet éclairé de trois lampes d'or, le plus richement paré qu'il eut veu de sa vie; et qui passoit toutes les richesses et les ornemens du Palais de son pere. A la lueur de la lampe, il vit que c'estoit vne femme qui l'auoit conduit; et qui luy ayant dit qu'il se reposast, et qu'il attendist, sortit en mesme temps, et l'enferma. Il luy sembla, que c'estoit la mesme, qui luy auoit dit le iour d'auparauant, qu'il se trouuast au pied de la Tour des Grecs. Alors, considerant toutes les choses qui s'estoient passées, et celles qu'il voyoit; il se confirma dauantage dans l'opinion qu'il auoit, qu'il estoit appellé de Zelide : et au milieu de tant de périls, qu'il se pouuoit imaginer, par vn secret pressentiment de son mal, il ne craignoit rien tant, que de ne la point voir. Ie ne püis dire les diuerses pensées qu'il eut, les impatiences, les desirs, et les craintes, les deffiances, les soupçons, les sursauts, les alarmes, et mille differentes passions, dont il estoit agité en mesme temps. Tout cela ne se peut representer sur le

papier : et il n'y a que l'esprit humain qui soit capable de cette confusion.

Il fut vne heure ainsi dans le plus profond silence du monde, sans entendre aucun bruit de nulle part ; mais s'en imaginant à chaque moment auec des agitations estranges. Enfin il luy sembla oüir des pas, et le bruit d'vne clef : auquel ayant tourné la teste, il vit ouurir vne autre porte que celle par où il estoit venu, qui estoit couuerte d'vne tapisserie ; et entrer en ce lieu la mesme personne qui l'y auoit conduit, qui s'estant approchée de luy auec vn visage riant, lui dist : Vous me pardonnerez bien-tost, Clariant, de vous auoir fait attendre, et connoistrez, que l'honneur que vous allez receuoir, meritoit bien d'estre attendu. Alors le Prince l'ayant remerciée, et priée de luy dire quel estoit cét honneur dont elle luy parloit ; apres s'estre arrestée et auoir pensé quelque temps, elle luy dist : Clariant, si on ne croyoit connoistre suffisamment la force, et la grandeur de vostre ame, par ce que l'on a veu de vous, on ne vous declareroit pas vostre bonne fortune tout à coup, et on vous donneroit du temps pour vous y accoustumer, et voir comme vous la pourriez porter. Mais il est à croire de vous, que vous ne vous estonnerez pas de vostre bonheur, quel qu'il puisse estre, et que vos pensées ne sont pas moins hautes et moins grandes que vos actions. Sçachez donc, que vous estes dans le cabinet de Zelide ; et que dans vn moment vous serez dans sa chambre. La Duchesse a remarqué toutes les qualitez qui vous rendent estimable : et voyant qu'il n'y a rien en vous de bas que vostre fortune, elle en veut auoir soin elle-mesme, et la rendre meilleure ; et pour cela elle vous veut connoistre. Songez de vostre costé à vous bien seruir de cette occasion ; et monstrez [illegible] autant de discretion et de conduite, que vous auez fait [illegible] d'adresse et de valeur. Ayant dit cela, elle [illegible] par où elle estoit entrée ; [illegible] la chambre de sa Maistresse.

Que la foiblesse de nos ames est estrange ! Clariant qui la mort, et tout ce qu'il y a de plus [illegible], n'auoit pu espouuanter, qui malgré le vent, la nuit, et la mer, sur de foibles eschelons de corde, estoit monté si gayement au haut de la tour, et qui auoit entrepris en plein jour de deliurer [illegible] les mains et le pouuoir du Duc [illegible] a que des femmes. Ce coeur qui [illegible] d'ennemis : est agité et tremblant [illegible] personne qu'il ayme, et dont il sçait qu'il est aymé.

La chambre n'estoit éclairée que d'vn flambeau : et la Duchesse estoit au lit auec le peu de lumiere, que desirent telles entreprises, et la honte et l'étonnement d'vne ieune personne, qui n'y est pas encore accoustumée. Ainsi, quand le Prince eust esté plus en luy-mesme, et moins preuenu, à peine eust-il pû connoistre son erreur, et la supercherie que la fortune luy faisoit. D'abord il se mit à genoux deuant elle : et ayant commencé à dire quelques paroles qui furent mal prononcées, et plus mal suiuies; il demeura au milieu de son discours. Le trouble de son esprit, et l'agitation de tant de passions, le presserent de sorte, qu'il ne put continuer : et à demy hors de luy mesme, il se laissa tomber la teste sur le lit de la ieune Princesse : laquelle ayant porté la main pour le repousser, il la prit : et reuenant par là en luy-mesme, apres l'auoir moüillée de beaucoup de larmes, il dit ainsi. Enfin, Zelide, le Ciel a eu vn peu de pitié du miserable Alcidalis : et quelque contraire qu'il me soit, ie luy rends mille graces, de ce qu'au moins deuant que ie meure, il m'a permis vne fois de vous voir. Ses soûpirs interrompirent là son discours. Et comme il le vouloit reprendre, ils entendirent vn grand bruit dans le Palais : auquel celle qui l'auoit conduit estant sortie, r'entra toute éperduë, disant que c'estoit le Duc; et qu'il estoit desia dans le quartier de la Duchesse. Ce bon homme, bien loin d'imaginer ce qui se passoit dans son Palais, estoit sorty, en dessein d'estre trois iours à la chasse. Mais soit que son amour, ou sa jalousie le r'appelast, ou qu'il creût faire par là vne grande galanterie, et témoigner son impatience, et son affection à la Duchesse; il estoit reuenu le iour mesme, et deuant toute autre chose accourut à grand haste pour la voir.

Il me déplaist extrémement qu'il soit venu si hors de temps. Car j'eusse esté bien-aise de voir ce que la Duchesse eust respondu dans l'étonnement, où vray-semblablement elle estoit, de ce qu'elle venoit d'entendre. Ie le trouue fort fascheux d'estre arriué en cette occasion : et si j'eusse fait l'histoire, par dépit, ie l'eusse fait cocu. La Duchesse dans l'étonnement, où elle estoit, de cette surprise, et de ce qu'elle venoit d'entendre, ne put rien dire. La Dame qui auoit amené le Prince, le reprit par la main : et l'ayant remené par les mesmes endroits qu'il estoit venu, en vn moment elle le mit à la fenestre; par laquelle, voyant les trahisons que luy faisoit la Fortune, il eut enuie de se precipiter, au lieu de descendre. ****.

LETTRE DE MONSIEUR COSTAR,

A MONSIEVR DE PINCHESNE,

SVR LE SVJET DV FRAGMENT D'ALCIDALIS (1).

MONSIEVR,

Si j'en suis creu, vous ne priuerez pas le public de ce commencement d'Histoire, dont il vous a pleu de me faire part. C'est vn grand dommage que vous ne puissiez la luy donner toute entiere : et le pis que j'y vois, c'est vn dommage irreparable ; puis qu'il n'y auoit en France, que le seul Monsieur de Voiture, qui pût acheuer ce que Monsieur de Voiture auoit commencé. Cependant, ie connois assez le goust des honnestes gens, pour vous oser répondre, que ce petit Fragment d'*Alcidalis*, ne sera pas moins recherché, que s'il y auoit mis la derniere main : et mesme qu'il en arriuera peut estre comme de l'Iris d'Aristide, des Tyndarides de Nicomaque, et de la Venus d'Apelles ; qui au rapport de Pline, n'ayant que leurs pre-

(1) I'ay creu que ie ne pouuois mieux remplir le vuide de cette histoire, que de la lettre de Monsieur Costar sur le sujet de cét Ouurage. Il en parle si dignement, et si fort à l'auantage des Fragmens des excellens hommes, que l'on ne sçauroit mieux consoler le Lecteur du regret de ne voir point la fin de cette Auanture. Ie voudrois bien luy auoir pû donner la satisfaction toute entiere : et que l'Autheur eût esté jusqu'au bout. A ce défaut, ie luy feray part d'vn autre Fragment de sa façon, qui n'auoit pas eu jusqu'icy la hardiesse de se montrer tout seul : mais qui à la faueur de l'autre, pourra bien n'estre pas dédaigné de ceux qui le verront. Si sa matiere n'est pas si pleine de charmes, et aussi riante que le premier ; elle est en recompense plus graue et plus serieuse : et ie m'asseure que le Lecteur iudicieux ne regrettera pas moins sur son sujet, que sur celuy de l'autre, qu'il n'ait point sa perfection.

66.

miers traits, furent plus admirées et plus estimées de la Grece curieuse, sçauante, et polie, que toutes les autres pieces que ces grands Peintres auoient le plus trauaillées et le plus finies. Pline adjouste : *Quippe in ijs lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est, manus cùm id agerent extinctæ desiderantur.* Ie vous allegue ce latin, Monsieur, parce que ie n'en ay pû faire de François qui fust de son prix et de son merite, quelque effort que j'aye fait dans ma premiere deffense, d'en exprimer toute la force, quand j'ay dit :

« Tout ainsi que la pieté consacre les plus belles choses, quand « elles ont touché les corps des Saints, ou seulement leurs os et « leurs cendres; de mesme, l'admiration et l'amour se font des « Idoles, de tout ce qui porte le nom des hommes extraordinaires; « qui leur ont esté rauis : et comme si chacun estoit capable de la « mesme deuotion et du mesme culte, elles les proposent en vene- « ration à toute la terre, et à tous les Siecles. Il ne leur est point « échappé de billets si peu importans ny si negligez, que leurs Par- « tisans passionnez ne regardent comme de precieuses reliques de « ces grands Esprits, dignes d'estre grauées dans le marbre et dans « le bronze, et de passer jusques à la derniere posterité. Sur tout, « s'ils découurent quelques Fragmens, quelques parties d'vn corps « qui ne soit que demy formé, qnelques commencemens grossiers « d'vne piece qui soit demeurée imparfaite; c'est alors, que le de- « sespoir de la posseder iamais toute entiere, resueillant l'affliction « de la perte de l'Ouurier, met vne haute enchere à son ouurage, et « en releue le pris jusques à l'infiny : outre que l'imagination qui « ne manque point, quand on la laisse en sa pleine liberté, de gros- « sir et d'agrandir les objets au de-là du naturel, se figure des gra- « ces, des beautez, et vne certaine idée de perfection, qui est au « dessus des exemples; et qui surpasse le génie de l'Artisan, et « souuent mesme la puissance de son art. »

Mais pour reuenir à nostre Roman, asseurez-vous Monsieur que la Cour luy fera vn tres-fauorable accueil, quoy que la suitte et la conclusion, y soient à desirer : et que ce qui luy manque, sera cause que les sages diront, encore auec plus de verité qu'ils n'ont fait jusques icy, *que les plus belles choses du Monde sont imparfaites*. On ne peut rien voir à mon gré, qui soit écrit plus galamment. Sans parler de la judicieuse œconomie du dessein; de l'agreable varieté de l'éuenement; et de la richesse des descriptions: les entretiens sont tout ensemble si naïfs et si fins, si delicats et si forts, si iustes et si détournez, si naturels et si surprenans; que

ı suis charmé. Quelques rares que soient ses pensées, il n'est pas : les chercher bien loin. Il les a trouuées sur les lieux, et en des ıx, où j'ay passé cent fois en ma vie sans y remarquer rien qui fut commun. Mais c'est, que cét excellent Génie auoit le secret découurir dans le fonds des choses, des veines de marbre, des ıes d'or, des carrieres de diamans, et en vn mot, des Tresors, il sembloit que les Demons eussent reseruez pour luy, et qu'ils eussent enuiez aux simples mortels. I'entens les Demons des ımes et des belles lettres, dont il estoit le confident et le fauory. effet, Monsieur, il falloit bien, qu'il y eust de la magie en cela. :rement, pourquoy et moy et mes confreres les faiseurs de lis, n'eussions-nous pas apperçeu ce qui nous paroist dáns ses its, si facile à rencontrer ? Sans doute, son esprit familier, qui ouuroit les yeux et qui luy conduisoit la veuë, détournoit la ıtre, et la couuroit de quelques nüages. Vous n'en croirez pourt, Monsieur, que ce qu'il vous plaira : pourueu, que vous vous siez persuader ce que ie demande instamment de vous, qu'à la miere edition nouuelle des œuures de Monsieur vostre Oncle, ıs preniez le soin d'y faire adjouster son *Alcidalis*. Ie consens : vous m'en fassiez reproche, si vous n'en receuez de tous costez remerciemens et des loüanges; et si pour mon droit d'auis, ıs n'augmentez encore de quelques carats, la precieuse amitié ıt vous honnorez,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*



ELOGE DV COMTE DVC D'OLIVARES,

MINISTRE D'ESPAGNE (1).

En cette occasion, il témoigna, que toutes les raisons d'Estat ne pouuoient pas tant sur son esprit, que celles de la Religion; et qu'il aimoit mieux estre mauuais Politique, que de n'estre pas bon Chrestien. Son integrité est reconnuë mesme de ses ennemis. Il a tousiours esté liberal de son bien, et ménager de celuy du Roy : et, cé qui ne semble pas croyable, ayant disposé de plus de cent cinquante millions, il est aujourd'hui endetté de cinq cens mil escus. Son train, sa dépence, et sa maison, sont comme d'vne personne priuée, aussi-bien que son affabilité, et grande facilité qu'il y a de luy parler. Les autres qui tiennent vne place pareille à la sienne, fuyent également les amis, et les ennemis : et n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuuent faire du mal. Pour luy, il ne craint point les vns; et il escoute les autres : et ne pouuant tout accorder; il croit au moins, qu'il doit tout entendre. Pour ce qui est de son esprit, il ne peut, ce me semble, estre mis en doute de personne. Pour en faire imaginer la grandeur, il suffit de dire, qu'il s'estend aux deux bouts du monde, qu'il gouuerne en Orient et en Occident, et conduit seul en mesme temps les plus importantes affaires de l'Europe. Pour ce que j'en ay pû connoistre, il est merueilleusement prompt, actif, et penetrant, subtil, charmant, et agreable, plein de feu, et de lumiere. Il parle sa langue : c'est assez pour cela de dire, qu'il s'appelle Guzman : et qu'il est de cette illustre souche qui estoit celebre en

---

(1) Le commencement deffaut à ce Fragment, aussi bien que la fin.

Espagne deuant qu'il y eut des Roys en Castille; et qui a laissé à cette Nation, les plus anciens et plus rares exemples qu'elle ait de vertu, et de fidelité. Son Pere Dom Pedro de Guzman, eut en son temps peu ou point de pareils en esprit, ou en merite : et cette loüange estoit alors de plus grand poids, qu'elle ne seroit à present. Il fut Ambassadeur auprés du Pape, et en suite, Vice-Roy de Sicile; et puis de Naples : et estant de retour à Madrid, il fut mis dans le Conseil d'Estat, qui est en cette Cour le plus haut degré d'honneur, et de dignité. Estant à Rome, son fils **** de Guzman luy nasquit : lequel, pour estre le puisné, fut destiné à l'Eglise; et les premieres années de sa jeunesse employées aux estudes. Mais quelque temps aprés il demeura [illegible] ié par la mort de son frere; et par celle de son Pere heritier de [illegible] ante mille ducats de rente. Estant ieune, il fut extrémement [illegible] -fait de sa personne, grand, [illegible] et [illegible] homme de cheual de toute [illegible] agnifique; et fut sans doute [illegible] de la [illegible] u'il en fust le plus puissant. [illegible] dans les aff[illegible] où il sembloit, que le Génie [illegible] comme[illegible] t que cette Monarchie, qui [illegible] e au der[illegible] grandeur par Charles Quint, et su[illegible]é à peine sous Philippe second, sembloit vouloir decliner sous les autres Roys. Ceux qui ne peuuent iamais estre contens des choses presentes, et qui cherchent tousiours des sujets de plaintes dans la préuoyance de l'auenir, ou dans la comparaison du passé; regrettent la grandeur et la richesse de la Cour telle qu'elle estoit sous Philippe troisiéme; et trouuans par tout à cette heure, moins de lustre, et de bonheur, y concluent aussi moins de conduite. Mais il faut considerer, que ceux qui ont tenu cette place deuant luy, ont tousiours gouuerné durant le calme, en vn temps où il ne falloit que tendre les voiles, que les choses alloient d'elles-mesmes, et que les vents ne souffloient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne, qui se souuenoit encore de la bataille de l'Elbe, et d'auoir veu l'Aigle de l'Empire auec la foudre de Charles-Quint; ne pouuoit au plus auoir que de mauuais desseins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur, que de joüir de la tréue. L'Angleterre estoit gouuernée par vn Roy vieux, et Philosophe; la France par vn mineur. Toute l'Europe dormoit en repos, et en silence : et les Ministres d'alors n'estoient occupez qu'à distribuer les tresors du Perou, et à donner ou refuser des graces. Celuy-cy au rebours, a tousiours cheminé auec vn vent contraire. Parmy les tenebres, et lors que le Ciel estoit cou-

uert de toutes parts ; il a tenu sa route au milieu des bancs et des écueils : et durant la tempeste et l'orage, il a eu à conduire ce grand vaisseau, dont la prouë est dans l'Ocean Atlantique, et la poupe dans la Mer des Indes. Il a eu à s'opposer en France aux desseins d'vn grand Ministre, haïssant particulierement les Espagnols, habile, hardy, et tout-puissant sur l'esprit d'vn Roy ieune, guerrier, et heureux en mesme temps. Du costé du Nord, la Fortune a suscité à la maison d'Autriche, le plus dangereux ennemy qu'elle ait iamais eü : vn conquerant, en qui la moindre qualité estoit celle de Roy sage et vaillant, prudent et avantureux, de grande experience, et de grands desseins; et qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'auoit pas vn de ses vices, que son ambition. Ainsi cette Monarchie par elle, ou par ses alliez, a eu tout à la fois pour ennemis, les François, et le Duc de Sauoye, les Anglois, les Hollandois, les Protestans d'Allemagne, et le Roy de Suede : et cela en vn Siecle tres-sterile de grands hommes pour l'Espagne ; et où la Fortune luy estoit plus ennemie que tout le reste. Celuy-cy alloit tous les iours de l'Escurial à Madrid auec deux Secretaires dans son carrosse : et cette personne qui fait mouuoir tant d'Armées, et agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à sa suitte. Il n'y a point d'accompagnement si glorieux que cette solitude. La meilleure preuue de n'auoir point failly, est de ne point craindre. Pour sa conscience, nous sommes obligez particulierement de la reconnoistre, aprés la facilité qu'il nous a donnée, à la ruine des Huguenots, et à la destruction de la Rochelle. Que si les vents ont porté briser contre la coste de Guyenne les Carraques qui se deuoient descharger dans Lisbonne ; si les Generaux des flottes les ont laissé prendre toutes entieres ; et si la Mer en a englouty d'autres ; si le Marquis de Spinola est mort deuant que de prendre Cazal ; si les Allemans estans les plus forts, se sont laissez battre à Veillane ; si les chefs des Armées ayans de grands auantages, ont suby des conditions desauantageuses ; et si la bonne fortune ou la bonne conduite du Roy de Suede a gagné la bataille de Lipsic : ce sont des accidens, que le Comte d'Oliuares n'a pû empescher, et qu'il a fallu qu'il ait reparez. Vn des malheurs de ceux qui gouuernent : c'est que, des choses bien-faites, et qui ont vn bon succez, chaque particulier tâche d'en tirer à soy la gloire ; et que celles qui reüssissent mal se rejettent toutes sur vn seul. Sa conduite a donné remede à toutes les choses qui en pouuoient receuoir : et si elle n'a pû tout releuer, c'est beaucoup, quelle ait empesché que tout ne tombât.

Quand la Fortune ne s'est point opposée à ses conseils, et qu'elle a laissé faire sa prudence : les bons succez luy sont venus en foule de tous costez. En vne mesme année il conquist Breda, non seulement sur les Hollandois, mais sur tous les Potentats de l'Europe. Il sauua Gennes, qui estoit à demy Françoise, et auoit vingt mille François à ses portes. Il fit abandonner Calis aux Anglois, auec tant de diligence, qu'il sembla que l'on ne les eust laissé entrer en Espagne, que pour auoir le plaisir de les en chasser. Et en mesme temps, à l'autre bout du Monde, auec douze mille hommes il conquit le Bresil. Ainsi à la fois, il triompha de toute la terre : et eut des victoires, qui pouuoient rendre toute sa vie heureuse et illustre, si elles eussent esté departies en diuers temps. Le malheur a pû quelquefois renuerser ses desseins, mais iamais sa constance. Ie luy ay veu receuoir d'vn mesme visage la nouuelle de la prise de Mastric, et de la mort du Roy de Suede. Et le iour, que la Fortune en luy ostant sa fille luy rauit ses plus cheres esperances : il eut la force de donner audience, et de vacquer aux affaires. Les sentimens de Pere cederent au deuoir de Ministre. Il creut qu'il ne luy estoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Estat; et qu'vn Esprit qui auoit à sa charge la moitié du monde, ne deuoit pas estre troublé du malheur d'vne famille. Son gouuernement a eu particulierement le bon-heur de n'auoir point esté taché de sang; et d'auoir esté exempt de proscriptions. Ses soupçons et ses craintes n'ont pas dépeuplé la Cour, pour remplir les prisons. Le crime de leze-Maesté n'a pas seruy de pretexte à ses vengeances ; et quoy que l'on ait fait, ou dit contre luy; il n'a iamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'Estat. Mais pource que cét homme seul fait vne grande partie de cette Cour; que son nom est connû de toute l'Europe, sa personne de peu de gens; et que chacun en a de differentes impressions, selon l'affection, la haine, ou l'enuie de ceux qui luy en ont fait le rapport : il ne sera pas mal à propos d'interrompre la suite de ce discours, pour dire quelque chose plus particulierement de luy.

La Fortune a de tout temps accoustumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut : et pour faire mieux connoistre son pouuoir, elle se plaist à former de rien ses creatures. Elle n'a pas gardé cette regle au choix qu'elle a fait du Comte Duc d'Oliuares, qu'elle trouua desia si haut, qu'à peine l'a-t-elle sçeu éleuer; et que toute sa faueur ne luy a pû donner de tiltre, qui ne se trouuât desia dans sa maison. Les Maistres des Genealogies, qui

ont l'art de faire descendre des Roys, ceux qui en sont aimez, et d'adopter chacun comme il leur plaist en telle race qu'il veüille choisir; n'ont eu que faire de trauailler pour montrer la grandeur de la sienne ******.

miers traits, furent plus admirées et plus estimées de la Grece curieuse, sçauante, et polie, que toutes les autres pieces que ces grands Peintres auoient le plus trauaillées et le plus finies. Pline adjouste : *Quippe in ijs lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est, manus cùm id agerent extinctæ desiderantur.* Ie vous allegue ce latin, Monsieur, parce que ie n'en ay pû faire de François qui fust de son prix et de son merite, quelque effort que j'aye fait dans ma premiere deffense, d'en exprimer toute la force, quand j'ay dit :

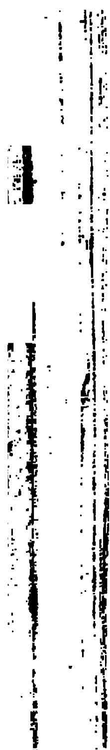
« Tout ainsi que la pieté consacre les plus belles choses, quand « elles ont touché les corps des Saints, ou seulement leurs os et « leurs cendres ; de mesme, l'admiration et l'amour se font des « Idoles, de tout ce qui porte le nom des hommes extraordinaires ; « qui leur ont esté rauis : et comme si chacun estoit capable de la « mesme deuotion et du mesme culte, elles les proposent en vene- « ration à toute la terre, et à tous les Siecles. Il ne leur est point « échappé de billets si peu importans ny si negligez, que leurs Par- « tisans passionnez ne regardent comme de precieuses reliques de « ces grands Esprits, dign[illegible] auées dans le marbre et dans « le bronze, et de passer ju[illegible] derniere posterité. Sur tout, « s'ils découurent quelques [illegible]gmens, quelques parties d'vn corps « qui ne soit que demy formé, quelques commencemens grossiers « d'vne piece qui soit demeurée imparfaite ; c'est alors, que le de- « sespoir de la posseder iamais toute entiere, resueillant l'affliction « de la perte de l'Ouurier, met vne haute enchere à son ouurage, et « en releue le pris jusques à l'infiny : outre que l'imagination qui « ne manque point, quand on la laisse en sa pleine liberté, de gros- « sir et d'agrandir les objets au de-là du naturel, se figure des gra- « ces, des beautez, et vne certaine idée de perfection, qui est au « dessus des exemples ; et qui surpasse le génie de l'Artisan, et « souuent mesme la puissance de son art. »

Mais pour reuenir à nostre Roman, asseurez-vous Monsieur que la Cour luy fera vn tres-fauorable accuëil, quoy que la suitte et la conclusion, y soient à desirer : et que ce qui luy manque, sera cause que les sages diront, encore auec plus de verité qu'ils n'ont fait jusques icy, *que les plus belles choses du Monde sont imparfaites.* On ne peut rien voir à mon gré, qui soit écrit plus galamment. Sans parler de la judicieuse œconomie du dessein ; de l'agreable varieté de l'éuenement ; et de la richesse des descriptions : les entretiens sont tout ensemble si naïfs et si fins, si delicats et si forts, si iustes et si détournez, si naturels et si surprenans ; que

suis charmé. Quelques rares que soient ses pensées, il n'est pas les chercher bien loin. Il les a trouuées sur les lieux, et en des ıx, où j'ay passé cent fois en ma vie sans y remarquer rien qui fut commun. Mais c'est, que cét excellent Génie auoit le secret découurir dans le fonds des choses, des veines de marbre, des ıes d'or, des carrieres de diamans, et en vn mot, des Tresors, il sembloit que les Demons eussent reseruez pour lüy, et qu'ils eussent enuiez aux simples mortels. I'entens les Demons des ınes et des belles lettres, dont il estoit le confident et le fauory. effet, Monsieur, il falloit bien, qu'il y eust de la magie en cela. trement, pourquoy et moy et mes confreres les faiseurs de li-s, n'eussions-nous pas apperçeu ce qui nous paroist dans ses its, si facile à rencontrer? Sans doute, son esprit familier, qui ouuroit les yeux et qui luy conduisoit la veuë, détournoit la ıtre, et la couuroit de quelques nüages. Vous n'en croirez pour-t, Monsieur, que ce qu'il vous plaira : pourueu, que vous vous ısiez persuader ce que ie demande instamment de vous, qu'à la miere edition nouuelle des œuures de Monsieur vostre Oncle, ıs preniez le soin d'y faire adjouster son *Alcidalis*. Ie consens vous m'en fassiez reproche, si vous n'en receuez de tous costez remerciemens et des loüanges; et si pour mon droit d'auis, ıs n'augmentez encore de quelques carats, la precieuse amitié ıt vous honnorez,

MONSIEVR, *Vostre, etc.*





ELOGE DV COMTE DVC D'OLIVARES,

MINISTRE D'ESPAGNE (1).

En cette occasion, il témoigna, que toutes les raisons d'Estat ne pouuoient pas tant sur son esprit, que celles de la Religion; et qu'il aimoit mieux estre mauuais Politique, que de n'estre pas bon Chrestien. Son integrité est reconnuë mesme de ses ennemis. Il a tousiours esté liberal de son bien, et ménager de celuy du Roy: et, cé qui ne semble pas croyable, ayant disposé de plus de cent cinquante millions, il est aujourd'hui endetté de cinq cens mil escus. Son train, sa dépence, et sa maison, sont comme d'vne personne priuée, aussi-bien que son affabilité, et grande facilité qu'il y a de luy parler. Les autres qui tiennent vne place pareille à la sienne, fuyent également les amis, et les ennemis: et n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuuent faire du mal. Pour luy, il ne craint point les vns; et il escoute les autres: et ne pouuant tout accorder; il croit au moins, qu'il doit tout entendre. Pour ce qui est de son esprit, il ne peut, ce me semble, estre mis en doute de personne. Pour en faire imaginer la grandeur, il suffit de dire, qu'il s'estend aux deux bouts du monde, qu'il gouuerne en Orient et en Occident, et conduit seul en mesme temps les plus importantes affaires de l'Europe. Pour ce que j'en ay pû connoistre, il est merueilleusement prompt, actif, et penetrant, subtil, charmant, et agreable, plein de feu, et de lumiere. Il parle sa langue: c'est assez pour cela de dire, qu'il s'appelle Guzman: et qu'il est de cette illustre souche qui estoit celebre en

(1) Le commencement deffaut à ce Fragment, aussi bien que la fin.

Espagne deuant qu'il y eut des Roys en Castille; et qui a laissé à cette Nation, les plus anciens et plus rares exemples qu'elle ait de vertu, et de fidelité. Son Pere Dom Pedro de Guzman, eut en son temps peu ou point de pareils en esprit, ou en merite : et cette loüange estoit alors de plus grand poids, qu'elle ne seroit à present. Il fut Ambassadeur auprés du Pape, et en suite, Vice-Roy de Sicile; et puis de Naples : et estant de retour à Madrid, il fut mis dans le Conseil d'Estat, qui est en cette Cour le plus haut degré d'honneur, et de dignité. Estant à Rome, son fils **** de Guzman luy nasquit : lequel, pour estre le puisné, fut destiné à l'Eglise; et les premieres années de sa jeunesse employées aux estudes. Mais quelque temps aprés il demeura [illegible] né par la mort de son frere; et par celle de son Pere heriti[illegible] xante mille ducats de rente. Estant ieune, il fut extrémem[illegible] -fait de sa personne, grand, [illegible] homme de cheual de toute [illegible] nagnifique; et fut sans doute [illegible] u'il en fust le plus puissant. [illegible] où il sembloit, que le Génie [illegible] t que cette Monarchie, qui [illegible] grandeur par Charles Quint, et subsiste à peine sou[illegible] ilippe second, sembloit vouloir decliner sous les autres Roys. Ceux qui ne peuuent iamais estre contens des choses presentes, et qui cherchent tousiours des sujets de plaintes dans la préuoyance de l'auenir, ou dans la comparaison du passé; regrettent la grandeur et la richesse de la Cour telle qu'elle estoit sous Philippe troisiéme; et trouuans par tout à cette heure, moins de lustre, et de bonheur, y concluent aussi moins de conduite. Mais il faut considerer, que ceux qui ont tenu cette place deuant luy, ont tousiours gouuerné durant le calme, en vn temps où il ne falloit que tendre les voiles, que les choses alloient d'elles-mesmes, et que les vents ne souffloient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne, qui se souuenoit encore de la bataille de l'Elbe, et d'auoir veu l'Aigle de l'Empire auec la foudre de Charles-Quint; ne pouuoit au plus auoir que de mauuais desseins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur, que de joüir de la tréue. L'Angleterre estoit gouuernée par vn Roy vieux, et Philosophe; la France par vn mineur. Toute l'Europe dormoit en repos, et en silence : et les Ministres d'alors n'estoient occupez qu'à distribuer les tresors du Perou, et à donner ou refuser des graces. Celuy-cy au rebours, a tousiours cheminé auec vn vent contraire. Parmy les tenebres, et lors que le Ciel estoit cou-

uert de toutes parts ; il a tenu sa route au milieu des bancs et des écueils : et durant la tempeste et l'orage, il a eu à conduire ce grand vaisseau, dont la prouē est dans l'Ocean Atlantique, et la poupe dans la Mer des Indes. Il a eu à s'opposer en France aux desseins d'vn grand Ministre, haïssant particulierement les Espagnols, habile, hardy, et tout-puissant sur l'esprit d'vn Roy ieune, guerrier, et heureux en mesme temps. Du costé du Nord, la Fortune a suscité à la maison d'Autriche, le plus dangereux ennemy qu'elle ait iamais eū : vn conquerant, en qui la moindre qualité estoit celle de Roy sage et vaillant, prudent et avantureux, de grande experience, et de grands desseins; et qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'auoit pas vn de ses vices, que son ambition. Ainsi cette Monarchie par elle, ou par ses alliez, a eu tout à la fois pour ennemis, les François, et le Duc de Sauoye, les Anglois, les Hollandois, les Protestans d'Allemagne, et le Roy de Suede : et cela en vn Siecle tres-sterile de grands hommes pour l'Espagne; et où la Fortune luy estoit plus ennemie que tout le reste. Celuy-cy alloit tous les iours de l'Escurial à Madrid auec deux Secretaires dans son carrosse : et cette personne qui fait mouuoir tant d'Armées, et agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à sa suitte. Il n'y a point d'accompagnement si glorieux que cette solitude. La meilleure preuue de n'auoir point failly, est de ne point craindre. Pour sa conscience, nous sommes obligez particulierement de la reconnoistre, aprés la facilité qu'il nous a donnée, à la ruine des Huguenots, et à la destruction de la Rochelle. Que si les vents ont porté briser contre la coste de Guyenne les Carraques qui se deuoient descharger dans Lisbonne; si les Generaux des flottes les ont laissé prendre toutes entieres; et si la Mer en a englouty d'autres; si le Marquis de Spinola est mort deuant que de prendre Cazal; si les Allemans estans les plus forts, se sont laissez battre à Veillane; si les chefs des Armées ayans de grands auantages, ont suby des conditions desauantageuses; et si la bonne fortune ou la bonne conduite du Roy de Suede a gagné la bataille de Lipsic : ce sont des accidens, que le Comte d'Oliuares n'a pû empescher, et qu'il a fallu qu'il ait reparez. Vn des malheurs de ceux qui gouuernent : c'est que, des choses bien-faites, et qui ont vn bon succez, chaque particulier tâche d'en tirer à soy la gloire; et que celles qui reüssissent mal se rejettent toutes sur vn seul. Sa conduite a donné remede à toutes les choses qui en pouuoient receuoir : et si elle n'a pû tout releuer, c'est beaucoup, quelle ait empesché que tout ne tombât.

Quand la Fortune ne s'est point opposée à ses conseils, et qu'elle a laissé faire sa prudence : les bons succez luy sont venus en foule de tous costez. En vne mesme année il conquist Breda, non seulement sur les Hollandois, mais sur tous les Potentats de l'Europe. Il sauua Gennes, qui estoit à demy Françoise, et auoit vingt mille François à ses portes. Il fit abandonner Calis aux Anglois, auec tant de diligence, qu'il sembla que l'on ne les eust laissé entrer en Espagne, que pour auoir le plaisir de les en chasser. Et en mesme temps, à l'autre bout du Monde, auec douze mille hommes il conquit le Bresil. Ainsi à la fois, il triompha de toute la terre : et eut des victoires, qui pouuoient rendre toute sa vie heureuse et illustre, si elles eussent esté departies en diuers temps. Le malheur a pû quelquefois renuerser ses desseins, mais iamais sa constance. Ie luy ay veu receuoir d'vn mesme visage la nouuelle de la prise de Mastric, et de la mort du Roy de Suede. Et le iour, que la Fortune en luy ostant sa fille luy rauit ses plus cheres esperances : il eut la force de donner audience, et de vacquer aux affaires. Les sentimens de Pere cederent au deuoir de Ministre. Il creut qu'il ne luy estoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Estat; et qu'vn Esprit qui auoit à sa charge la moitié du monde, ne deuoit pas estre troublé du malheur d'vne famille. Son gouuernement a eu particulierement le bon-heur de n'auoir point esté taché de sang; et d'auoir esté exempt de proscriptions. Ses soupçons et ses craintes n'ont pas dépeuplé la Cour, pour remplir les prisons. Le crime de leze-Maiesté n'a pas seruy de pretexte à ses vengeances ; et quoy que l'on ait fait, ou dit contre luy; il n'a iamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'Estat. Mais pource que cét homme seul fait vne grande partie de cette Cour; que son nom est connû de toute l'Europe, sa personne de peu de gens; et que chacun en a de differentes impressions, selon l'affection, la haine, ou l'enuie de ceux qui luy en ont fait le rapport : il ne sera pas mal à propos d'interrompre la suite de ce discours, pour dire quelque chose plus particulierement de luy.

La Fortune a de tout temps accoustumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut : et pour faire mieux connoistre son pouuoir, elle se plaist à former de rien ses creatures. Elle n'a pas gardé cette regle au choix qu'elle a fait du Comte Duc d'Oliuares, qu'elle trouua desia si haut, qu'à peine l'a-t-elle sçeu éleuer; et que toute sa faueur ne luy a pû donner de tiltre, qui ne se trouuât desia dans sa maison. Les Maistres des Genealogies, qui

ont l'art de faire descendre des Roys, ceux qui en sont aimez, et d'adopter chacun comme il leur plaist en telle race qu'il veüille choisir; n'ont eu que faire de trauailler pour montrer la grandeur de la sienne ******.

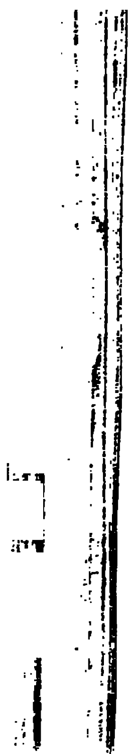


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRES AMOVREVSES ET DE GALANTERIE DE MONSIEVR DE VOITVRE.

LETTRES EN VIEVX LANGAGE.

POESIES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

ÉLÉGIES.

STANCES.

SONNETS.

CHANSONS.

RONDEAUX.

POÉSIES DIVERSES.

VERS EN VIEVX LANGAGE.

NOVVELLES ŒVVRES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

MÉTAMORPHOSES.

FIN DE LA TABLE.

LETTRES AMOVREVSES ET DE GALANTERIE
DE MONSIEVR DE VOITVRE.

LETTRES EN VIEVX LANGAGE.

POESIES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

ÉLÉGIES.

STANCES.

SONNETS.

CHANSONS.

RONDEAUX.

POÉSIES DIVERSES.

VERS EN VIEVX LANGAGE.

NOVVELLES ŒVVRES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

MÉTAMORPHOSES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
18,	18,	Mangrébien	Mangrébieu
25,	4 et 5,	que ie vous dic	que ie ne vous die
29,	13,	serra Morena	sierra Morena
30,	35,	Gilbraltar	Gibraltar
34,	24,	mesmes	mesme
42,	38,	fidelenent	fidelement
46,	33,	diformilté	deformité
50,	33 et 34,	intéèts	intérêts
54,	37,	que le Dieu	et que le Dieu
58,	13,	Norbonne	Narbonne
62,	18,	à Costard	à Costart
id.,	24,	voici quelque propos	voici à quel propos
63,	5,	m'a assisté	m'a arresté
id.,	29,	sous les traits	sous le costume
73,	30,	de ses discours	de ce discours.
96,	18,	Monsievr Chaudebonne	Monsievr de Chaude-Bonne.
110,	17,	tous entiers	tout entiers
131,	20,	ny ne l'autre.	ny de l'autre
134,	15,	vous venez de dire	vous venez de lire
136,	41,	un ngrat	vn ingrat
141,	28,	mesmes en cela	mesme en cela
148,	26,	serra Morena	sierra Morena
154,	41,	vostre personne	en vostre personne.
172,	23,	u'elle	qu'elle
173,	19,	pensé lés chameaux	pansé les chameaux
id.,	36,	plaire à des amies	plaire à des amis
175,	30,	A Monsievr le Cardinal	A Monseignevr le Cardinal
184,	32,	et quand bien	quand bien
185,	6,	cemme	comme
id.,	17,	comme elle se demande	comme elle le demande
188,	2 et 3,	et ne l'oublieray iamais	et ie ne l'oublieray iamais
202,	28 et 29,	M. de Bourbon et M. de Rambouillet	Mademoiselle de Bourbon et Mademoiselle de Rambouillet.

ERRATA.

	Lignes.	Au lieu de	Lisez
[illegible]	44,	plus braves	plus graves
[illegible]	5,	luy renuoyer	luy enuoyer
[illegible]	3,	l'on tconnüe	l'ont connüe
[illegible]	23,	Dien	Dieu
id.,	29,	en 1558	en 1568
id.,	32,	il ne put	ne put
288,	28,	et lorsqu'il	et hors qu'il
291,	10,	aeuc	avec
id.,	28,	exercitus omnes ?	exercitus omnis ?
307,	13,	A Monseignevr	A Monsievr
364,	33,	L. Opinij domus	L. Opimij domus
371,	25,	patritius	patricius
396,	17,	Florisse	Florice
410,	7,	aujourd'huy ;	aujourd'huy
446,	12,	bonbans	bobans
482,	21,	qui fut	qui fus
645,	2,	Zeliude	Zelide

FIN DE L'ERRATA.





